

LES TRÉSORS DE LA SF

# JULIA VERLANGER



## RÉCITS DE LA GRANDE EXPLOSION

INTEGRALE - VOLUME 2



Julia Verlanger

*Récits de la Grande Explosion*

L'intégrale – volume 2

Bragelonne



## REMERCIEMENTS

Agathe Waquet-Rouge et la Fondation de France, Roland C. Wagner et Xavier Dollo

## PUBLICATION ORIGINALE

*Les Portes sans Retour*, sous la signature de Julia Verlanger, éd. Librairie des Champs-Élysée (collection Le Masque Fantastique n°3), 1976

*Les Hommes marqués*, sous la signature de Gilles Thomas, éd. Fleuve Noir (collection Anticipation n°737), 1976

*La Jungle de Pierre*, sous la signature de Gilles Thomas, éd. Fleuve Noir (collection Anticipation n°949), 1979

*Horlemonde*, sous la signature de Gilles Thomas, éd. Fleuve Noir (collection Anticipation n°991), 1979

*Les Gladiateurs*, sous la signature de Julia Verlanger, in *Satellite* n°1, janvier 1958

*Une jungle de diamants*, présente édition, 2008

Copyright © Fondation de France, titulaire des droits sur l'œuvre de Julia Verlanger pour le compte de la Fondation Julia Verlanger sous son égide

Illustration de couverture :

© Benjamin Carré

Logo *Les Trésors de la SF* : Caza

ISBN : 978-2-35294-246-7

Bragelonne

35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

E-mail : [info@bragelonne.fr](mailto:info@bragelonne.fr)

Site Internet : <http://www.bragelonne.fr>

# LES PORTES SANS RETOUR

J'ai rencontré la fille aux yeux de petit chat perdu sur Allègre. Des yeux très beaux, emplis de ce doux bleu brumeux de l'innocence aveugle.

Allègre porte mal son nom. C'est une boule de boue gelée, un peu plus froide que l'enfer, et moins accueillante. La majeure partie de sa population se divise ainsi : d'un côté les chasseurs, coriaces et passablement sauvages, de l'autre les marchands, dents longues et âmes noires. Allègre vit du commerce des peaux.

Venteuse, sa capitale, bien nommée celle-là, abrite aussi les technos, et le personnel du cosmoport. C'est une ville minable, glaciale, dont les rues ne sont pas chauffées. Je ne l'aime pas, et je ne la choisirais sûrement pas comme lieu de résidence.

Je venais d'y livrer un chargement de chaubi, et j'attendais de pouvoir embarquer une cargaison de peaux. Comme tous les cosmoports, celui de Venteuse adore les formalités. J'avais passé l'après-midi à remplir des paperasses, à y apposer l'empreinte de mon pouce, puis à discuter interminablement avec des bureaucrates bornés. Je suis propriétaire de mon navire, si bien que ces corvées me reviennent de droit. Elles ne me plaisent pas. Je ne suis pas d'un naturel patient, j'avais dû me contraindre au calme, et, ce soir-là, je traînais encore une bonne dose de mauvaise humeur.

Je suis entré chez Calley parce que c'est le seul endroit de Venteuse où il est possible de faire un très bon repas. Calley n'a pas de bloc-resto, il fait lui-même sa cuisine, c'est sa passion, jamais plus de deux ou trois plats, toujours excellents. Ce qu'il vend est honnête, et de bonne qualité, mais se paie. Sa boîte est la plus chère de la ville basse.

Malgré cela, la salle était comble. Chasseurs, tout juste revenus des plaines enneigées, et qui arrosaient bruyamment la vente de leurs peaux.

Marchands prospères, accompagnés de filles jolies aux sourires artificiels et aux regards calculateurs, et quelques technos avec leurs bobonnes.

Dans un coin, une douzaine de loups occupaient trois tables, et déplaçaient beaucoup d'air. C'est une sale engeance. Enfants comblés de papas bien en place, sûrs que la Galaxie leur appartient, et sûrs aussi que tout ce qui a dépassé vingt ans est bon pour le broyeur.

Ils ont ressuscité une très vieille mode. Ils portent des pagnes de fourrure, et, sur le dos, une peau de loup synthétique dont la tête leur coiffe le crâne. Les filles incrustent leurs seins d'éclats de pierres précieuses, et les garçons dessinent sur leur visage, de la même façon, de véritables peintures de guerre. Loups et louves accrochent aux ceinturons des couteaux bien tranchants. Ils aiment s'en servir. Cette mode, partie de Terra, a gagné la jeunesse dorée dans son ensemble, et l'on retrouve des loups dans toute la Galaxie. L'uniforme varie parfois dans les détails, mais la peau de loup reste obligatoire.

Les seules tables libres se trouvaient dans leur immédiate proximité. En règle générale, il est préférable d'éviter ce voisinage. Ce sont des chercheurs d'histoires nés.

Pour le moment, ils étaient extrêmement occupés. Deux jouaient de la stridule. C'est un instrument que je n'apprécie pas. Ses gammes vont si haut dans l'aigu qu'il vrille les oreilles mieux qu'un vilebrequin. Un troisième martelait un tam, et en tirait des sonorités rappelant une charge d'éléphants. Les autres dansaient. Ça se passait au ras du sol, en fantastiques contorsions.

Calley a reconstitué le décor d'un bistrot du vingtième siècle. Il s'enorgueillit de n'utiliser que très peu de gadgets modernes, et sert lui-même ses clients, aidé par trois filles rapides, expertes, pas très belles, et assez coriaces pour dompter les chasseurs.

Tandis que je mangeais, Calley apporta sa bouteille de sogoul personnelle, et vint bavarder un moment avec moi. C'est un grand bonhomme, chauve comme un genou. Il se trouve bien comme ça, et a toujours énergiquement refusé les implants de cheveux. Par contre, sa main droite, partie au vent de je ne sais quelle bagarre, a été remplacée, non par une greffe, mais par une prothèse parfaite, un peu plus solide que du durim. Personne ne s'en aperçoit, jusqu'au moment où Calley ferme son poing pour mater un ivrogne récalcitrant. Il fait chaud, dans sa boîte, et il vit d'ordinaire en short de cuir. Son torse est massif et les noils qui lui manquent sur le crâne tanissent sa noitrine. Sa seule

coquetterie consiste en une bulle irisée, pendue par une fine chaîne au lobe de l'oreille gauche. La bulle est pleine d'une eau limpide, et des poissons microscopiques y tournoient. Calley y tient beaucoup.

Cette fille est arrivée comme j'achevais de sucer des chiroudes, à leur point de parfaite maturité.

Je ne l'avais pas vue avant qu'elle s'installe à une table de moi, rejetant de ses épaules une somptueuse cape de sorg bleu. En cette époque où la mode du moment voulait les femmes en jupes longues mais torse nu, elle portait une robe montante à cagoule. Le tissu fluide bleu nuit la masquait entièrement, ne révélant que l'ovale du visage, les mains et la pointe des pieds. Il glissait sur son corps, moulant tantôt la forme d'un sein, le dessein d'une hanche, la rondeur d'un genou, en suivant ses mouvements. Tous les hommes présents, je pense, devaient avoir envie de la déshabiller, et c'était là l'effet recherché.

Elle était belle. Joli nez, lèvres pleines, pommettes hautes. Et ces yeux... Obliques, d'un bleu de brume, innocents. Une poussière bleutée scintillante fardait ses cils et ses sourcils.

Calley s'est empressé pour la servir lui-même. Lorsqu'il est passé à côté de moi, je lui ai demandé, par une mimique interrogatrice, s'il la connaissait. Il a secoué négativement la tête, mais son pouce dressé a fait un geste approbateur. C'est un hommage qu'il accorde à peu de femmes.

Elle a mangé, de bon appétit et sans manières. Deux chasseurs, successivement, sont venus s'asseoir à sa table, pour essayer de la lever. Elle s'en est débarrassée avec une aisance souriante et polie. Elle me plaisait. Il est difficile, en notre époque de miracles régénérateurs, de deviner l'âge d'une femme, mais j'aurais parié sur la jeunesse réelle de celle-là. Entre vingt et trente ans, à mon avis.

Je m'attardais à la contempler, en sirotant le reste du sogoul de Calley. J'ai allumé une cigarette. Après une accalmie consacrée au repas, les loups s'étaient remis à danser, et leur musique explosait. Je commençais à en avoir marre, et j'ai pressé le bouton pour réclamer mon addition. Les chiffres se sont allumés, et j'ai glissé mes jetons dans la fente. Beaucoup de jetons. Sacré Calley.

Un loup s'est approché de ma voisine, et l'a empoignée sans aucun préavis. Ses joues s'incrustaient de dessins géométriques en saphirs et émeraudes, et un aigle miniature déployait sur son front des ailes de diamants. Un rouge flamboyant allumait les yeux et les griffes de sa peau de loup.

Il tirait la fille par le bras. Ses ongles, remplacés par des plaquettes de durim, s'enfonçaient dans le mince poignet.

— Viens danser, jolie, allez, viens danser, viens danser.

Manifestement, il n'était pas du genre à comprendre ce que non voulait dire. La fille résistait, et ses yeux ne ressemblaient plus du tout à ceux d'un chaton. Elle ferma son poing, et frappa l'adversaire à la pomme d'Adam. Un bon coup, précis et bien placé. Le loup recula en suffoquant. Il faisait de terribles efforts pour aspirer de l'air.

La horde glapit, et fonça.

Je n'aime pas les histoires, mais je n'aime pas non plus les filles déchiquetées à l'arme blanche. Comme tous les trans', je porte le laser à la ceinture, et je possède pour cela une autorisation en bonne et due forme, délivrée par l'Administration centrale de Terra. Mais le brandir ne suffirait pas pour stopper ces enchaubés, et je ne pouvais pas m'en servir.

Le premier loup arrivait sur la fille, couteau pointé. Il me trouva sur son chemin. En frappant sec du tranchant de la main, je lui brisai le poignet, puis l'empoignai par son ceinturon pour l'envoyer voltiger. Il termina son vol plané en heurtant du crâne le comptoir de Calley, avec un sale bruit qui m'inquiéta un peu, mais je n'avais pas le temps de m'y attarder. La louve qui arrivait par-derrière reçut ma botte dans le ventre, et s'effondra en geignant.

Ensuite, les choses devinrent confuses. Hurllements, tables renversées, fuites, bousculades et glapissements suraigus de femelles affolées. Des lames de couteaux scintillaient partout, et je m'activais très sérieusement. Un fil tranchant entailla ma chemise et ma peau. Du coin de l'œil, je vis que la fille ne restait pas inactive. Elle brandissait une chaise, et tenait la meute à distance. Trois ou quatre chasseurs entrèrent dans la danse en poussant des cris d'indiens.

Calley arriva à la rescousse, et les choses se terminèrent très vite. Il y avait des loups affalés dans tous les coins. Un chasseur serrait son bras, d'où le sang jaillissait en fontaine. La salle achevait de se vider.

— Arrache-toi, Gyll, me dit Calley. Je suis obligé d'appeler la volante, et dans ces histoires, elle donne toujours raison aux loups. Les papas n'aiment pas qu'on abîme leurs jolis petits. Je ne t'ai jamais vu. (Il se tourna vers ma voisine.) Décollez aussi, mademoiselle, ça vaudra mieux. Je ne vous connais pas, et je ne me souviens même plus de votre tête. J'ai une très mauvaise mémoire. Moi, je ne risque pas grand-chose. J'ai des appuis.

Le chasseur blessé posait à son bras un tourniquet. Il partit vers la porte, soutenu par un copain. Au loin, les sirènes commencèrent à geindre. Je filai, et la fille me suivit.

Nous courûmes, tournant deux ou trois coins de rues. Il faisait un froid à geler debout, et ma veste fourrée était

restée dans le vestiaire de Calley. La fille avait sa cape, son sac, et elle en tira un petit générateur de chaleur, que j'appréciai aussitôt. Il confirmait mon impression première. La belle dame était riche, très riche. Générateur et cape de sorg ne s'offrent pas en prime publicitaire.

— Je n'ai pas eu le temps de vous dire merci, dit-elle.

Je haussai les épaules. Elle sourit, et demanda :

— Vous ne vous êtes pas servi de votre laser. Pourquoi ?

— Je ne suis qu'un trans'. Pas le bon Dieu. Tuer deux ou trois loups m'aurait valu des histoires à n'en plus finir. Ils sont bien protégés.

— J'aurais peut-être pu arranger ça. Je m'appelle Missie Oléone.

Elle aurait pu l'arranger, en effet. Tarrent Oléone a bâti un empire qui couvre toute la Galaxie. Il est concessionnaire exclusif des propulseurs Heym. Le nom de sa fille Missie revient dans toutes les chroniques mondaines. Je ne les suis pas avec passion, sinon je me serais souvenu de son visage.

— Vous en oubliez d'être poli, dit-elle. Votre nom ?

— Gyall Darra.

— Ramenez-moi à mon hôtel. Vous avez bien mérité un verre, et je vous l'offre. À propos, j'avais aussi un laser. Je m'en serais servie, en cas de nécessité, mais vous vous en tiriez très bien.

— Merci, dis-je, un peu aigre.

Si je ne pouvais pas utiliser mon laser sans risquer quelques bonnes années de réadaptation, elle l'aurait pu. La puissance d'un Tarrent Oléone dépasse l'imagination. Elle suivait très bien mes pensées.

— De quoi vous plaignez-vous ? Vous n'étiez pas obligé d'intervenir.

Elle avait parfaitement raison, mais elle m'agaçait un peu.

— Allons, ne faites pas cette tête. Venez, et je vous remercie tout de même.

Nous prîmes un taxi monorail, qui nous déposa juste devant le *Jaume*, après avoir avalé quelques jetons.

Elle me reçut dans son appartement. D'ordinaire, je ne fréquente pas des établissements tels que le *Jaume*. Je gagne bien ma vie, mais mes goûts sont modestes. Je trouve ce genre de décor un peu trop chichiteux.

Elle me versa à boire, passa du cicatrisant sur mon éraflure, s'excusa de ne pouvoir m'offrir une chemise neuve, et disparut, en me laissant en tête à tête avec mon verre. J'entendis résonner de vagues sonneries dans les profondeurs de l'appartement, qui devait bien s'étaler sur quelques kilomètres.

Elle revint. La robe à cagoule avait disparu, remplacée par une combinaison violette, tout aussi couvrante, tout aussi fluide, mais plus collante. Elle avait des cheveux très noirs, lisses et brillants, coupés aux épaules. Ses yeux, démaquillés, restaient aussi beaux. Ses cils étaient très fournis, et ses sourcils dessinaient une courbe fuyant vers les tempes. Chacun des ongles de ses pieds nus s'ornait d'une délicate miniature tracée au pinceau.

J'étais assis dans quelque chose qui m'enveloppait moelleusement, et suivait mes mouvements. Son sogoul était nettement meilleur que celui de Calley. Nous bavardions de choses et d'autres, amicalement. Je me sentais bien, détendu, et je n'avais nullement la tête farcie d'arrière-pensées. Nouveau bruit de sonnerie légère, noyée dans les profondeurs ouatées de l'appartement. Elle s'excusa, sortit, et revint en tenant une poignée de feuilles bleues de transmission interplanétaire. Elle me les tendit.

*Gyall Darra – Sexe masculin – trente-deux ans – Né à Marseille, sur Terra – Mère souche française et russe – Père souche française et martiniquaise – Transporteur – Propriétaire du vaisseau interstellaire Archer, enregistré sous le numéro...*

Ça continuait longtemps comme ça. Sur quatre pages. Ma biographie, si complète qu'elle me rappela des épisodes oubliés. J'y trouvai quelque part mon signalement, taille, poids, couleurs des yeux et des cheveux, empreintes digitales et photo.

Missie Oléone souriait.

— Vous devez tenir de votre père le teint foncé et les cheveux noirs, mais ces yeux jaunes de Mongol doivent être ceux de votre mère. Je me trompe ?

— Allez vous faire foutre ! Pourquoi cet espionnage ?

— J'ai l'intention de vous employer. Votre réputation n'est pas mauvaise. Sensiblement honnête, si pas trop scrupuleux, et coriace. Ça me convient.

— Qui vous dit que j'accepterais de travailler pour vous ? Je ne suis pas à louer, mademoiselle-Oléone-pleine-de-fric !

— Ne nous énervons pas. Je reconnais que le procédé n'est pas très élégant, mais j'aurais pu ne rien vous dire. Vous pourriez peut-être écouter ce que j'ai à vous proposer ?

— Allez toujours.

— Vous serez bien payé. Très bien. De quoi vous offrir une flotte de navires, et les autorisations nécessaires pour pouvoir les utiliser. C'est ce que vous aimeriez, non ?

Cette garce de femelle touchait assez juste. De temps en temps, je faisais ce genre de rêve. Un petit noyau de vaisseaux bien à moi. Gyall Darra, le roi du transport...

— Ça, dis-je, c'est l'appât. Où est l'hameçon ?

— Vous connaissez mon frère ?

— De réputation.

Qui ne connaît Axin Oléone ? Si sa sœur fait prime dans les reportages mondains, Axin Oléone a très fréquemment les honneurs de l'actualité. Un embrumé complet. Sans son papa, il serait depuis longtemps en réadaptation. Je pouvais me rappeler une douzaine d'histoires, toutes plus criantes les unes que les autres. Casse-cou, et jouant sa peau à la roulette russe à la moindre occasion. Si Axin était mêlé à cette histoire, elle répandait probablement un parfum de mort.

Missie jouait avec son verre, le faisant tourner entre ses doigts. Elle le posa brutalement.

— Axin a passé les Portes sans Retour.

Je sifflai.

— Sa dernière fantaisie...

— Peut-être pas, dit-elle. Je veux que nous allions le chercher.

Je sautai sur mes pieds.

— Vos circuits s'interfèrent, ou quoi ? Personne n'en est jamais revenu. C'est pour ça, figurez-vous, qu'elles portent ce nom. À quoi me servira une flotte si je suis mort ? Je n'ai pas le goût du suicide. Ne comptez pas sur moi.

Elle se leva, les mâchoires serrées. De nouveau, elle n'avait plus ses yeux de petit chat.

— Écoutez. Axin est à moitié embrumé, c'est vrai. Mais il est bien mieux que vous le croyez. Et c'est mon jumeau. Une moitié de moi. S'il était mort, je le saurais. Il est vivant. Papa ne veut rien entendre. Je l'ai supplié de faire quelque chose, à en avoir le gosier desséché. Il a du chagrin, mais il ne veut pas l'admettre. Il est buté. Il dit qu'Axin a fait l'imbécile une fois de trop. Je passerai ces portes. Mais j'ai besoin de quelqu'un pour m'accompagner. Je vous en prie...

Ses yeux étaient redevenus doux, brumeux, tristes. Petit chat perdu.

— Je suis trans'. Pas garde du corps. Trouvez-vous une poignée de rats de cosmoport. Pour du fric, ils vous accompagneront en enfer.

— Ils me couperont aussi le cou pour deux jetons, ou me laisseront tomber au premier pépin. C'est vous que j'ai choisi, et vous viendrez !

— Non !

— Je vous donnerai assez d'argent pour créer un empire du transport...

— Non !

— Tête de durim !

Ces yeux flambaient. Ils s'éteignirent, et un infime pli ironique se dessina au coin des lèvres. Elle fit deux pas, se colla contre moi, et noua ses bras à mon cou. Je la repoussai, un peu plus sèchement que je ne l'aurais voulu. Le corps nu sous le tissu mince était tentant.

— Non, mademoiselle Oléone, non ! Même pas avec votre joli petit corps en prime.

J'esquivai de justesse le verre qu'elle me lançait à la tête. Il heurta le mur, et rebondit. Elle était un peu plus que folle de rage.

— Vous viendrez ! Je vous garantis que vous viendrez ! J'arrive toujours à mes fins. Maintenant, fous le camp, minable !

Je l'empoignai par les cheveux, immobilisai ses poignets, et l'embrassai. Elle se convulsa. Lorsque je la lâchai, ses yeux étaient exactement ceux d'une chatte enragée.

— Ça, dis-je, c'était pour le verre. Nous sommes quittes. Bonsoir, mademoiselle Oléone.

— Vous me le paierez ! Je vous promets que vous me le paierez !

La porte s'escamota, et réapparut derrière moi.

Le lendemain, j'étais cueilli dans mon lit par les volants, tôt dans la matinée. Je me retrouvai dans la prison de Venteuse. Motif d'inculpation : meurtre. L'un des loups était mort, d'une fracture du crâne.

Je savais exactement d'où venait le coup. Même interrogé sous drogues, Calley ne m'aurait pas donné. Je le connais. Mais la charmante Missie Oléone...

J'avais tablé sur mon départ d'Allègre avant midi. Ensuite, la jolie aurait eu le temps d'oublier sa rogne. Je ne la croyais pas mesquine. J'avais cru aussi qu'elle dormirait tard. Erreur. Elle avait agi, et rapidement. Sa chance, et le



pépin pour moi, c'était la mort de ce jeune enchaubé.

Être accusé de coups et blessures ne m'aurait pas mené bien loin. Meurtre, j'écoperais de deux ans de réadaptation. On me jugerait sur Venteuse, et toute la puissance marchande jouerait contre moi. Deux ans de démolition systématique de la personnalité. On m'entonnerait assez de produits chimiques pour noyer ma cervelle, et on y farfouillerait avec des palpeurs et des microlasers. J'en sortirais vidé, sans souvenirs, et aussi sans avenir. Plaisante perspective. L'envie que j'avais de tordre le ravissant cou de Missie Oléone faisait trembler mes mains.

Je mijotai quatre jours. La prison de Venteuse n'est pas plus inconfortable qu'une autre, mais l'infâme brouet que crache le casier alimentaire ferait dégueuler un chien.

Je pris un avocat. Malin, retors et dégourdi. Il faisait payer ses services en conséquence. Il ne me cacha pas que ma position était mauvaise. D'après la version loup, j'avais agressé ce pauvre garçon sans provocation aucune. Le père était l'un des plus riches marchands de Venteuse. Calley témoignerait pour moi, mais il serait le seul. Les loups feraient front commun, et serviraient tous le même récit bien mis au point.

Au bout d'une dizaine de jours, l'avocat réussit à me faire libérer sous caution, pour une somme exorbitante. Assignation à résidence sur Allègre, et mon Archer était en fourrière. Je rentrai à mon hôtel, pas exactement de radieuse humeur.

Missie Oléone m'attendait dans ma chambre. Je rugis :

— Arrachez-vous ! Décollez, en vitesse, ou je vous tue. Un meurtre de plus ou de moins...

Elle fit surgir d'une poche de sa robe le vilain museau d'un laser.

— Calmez-vous ! Nous allons parler un peu, en personnes civilisées. Asseyez-vous, et prenez un verre.

Le sogoul était sur la table. Je me servis, et asséchai le verre en trois gorgées. Mes mains frémissaient un peu, et je les contraignis à l'immobilité. Mais la rage, bien que contenue, restait là, et ça devait se voir.

Missie souriait, ravissante, détendue, vêtue d'une robe de velours fendue jusqu'à la taille. L'ouverture en triangle masquait à peine ses seins. Deux pommes rondes, à pointes roses. Mais j'avais toujours envie de l'étrangler.

— Détendez-vous, dit-elle. Tout va très bien s'arranger. Vous aurez un non-lieu, et vous quitterez Allègre libre comme l'air.

— En échange de quoi ?

— Vous m'accompagnez.

— Non !

— Je veillerai à ce qu'ils vous collent cinq ans.

Ses yeux étaient attentifs, et le nez du laser se redressait. Elle n'était pas complètement idiote.

— Allez vous faire mettre, Missie Oléone. Je ferai mes cinq ans. Vous pouvez crever !

— Gyall, je vous en prie... J'ai besoin de quelqu'un. Axin vit, je le sais. Ce qui attend, derrière ces Portes, ce n'est pas la mort. Nous reviendrons et vous aurez votre flotte. Je vous en prie...

— La pommade après la cravache. C'est non. Vous avez essayé de me forcer la main, et je n'aime pas ça. Inutile de geindre, ça ne prend pas. Écoute-moi bien, Missie. Je me suis mêlé par hasard à une histoire qui ne me regardait pas, parce que je suis un fichu imbécile. Ça ne te donnait pas de droits sur moi. Aucun. À présent, tu tiens toutes les cartes, et je suis coincé. Tant pis pour moi, mais c'est toujours non.

Elle soupira, et rangea le laser dans une poche sur sa hanche. Elle se leva.

— C'est bien. Je renonce. L'accusation sera tout de même modifiée, et vous retrouverez votre liberté. Ce serait vraiment dommage de détruire une personnalité capable d'un tel entêtement... Bonne chance, Gyall Darra.

J'étais éberlué et encore incrédule. Elle avait ses yeux de petit chat perdu. Je demandai :

— Qu'allez-vous faire, à présent ?

— Ça fait plus de deux mois que je cherche un homme valable pour m'accompagner. Je n'en ai pas trouvé. Je vous ai dit que je renonçais. J'irai seule.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Je le peux, et je le ferai. Axin est une partie de moi.

— C'est bon, dis-je. Je suis toujours un foutu imbécile, et vous avez gagné. J'irai avec vous.

Elle me sauta au cou, et posa sur ma joue un baiser très fraternel.

— Venez. Je vous invite à déjeuner. Nous irons chez Calley faire un très bon repas, et nous parlerons de nos projets. Je me suis laissé dire que la prison de Venteuse n'est pas exactement un lieu de délices gastronomiques...

Brusquement, je surpris dans l'œil candide du petit chat une lueur pas du tout innocente, et la rage galopa dans mes veines. En renonçant de si bonne grâce à me contraindre, elle m'avait eu, délibérément, et triomphaient.

C'est la fureur, et pas autre chose, qui me fit l'empoigner par les épaules, pour l'embrasser comme je l'aurais mordue. Elle ne se débattit pas. Sa bouche était douce, un peu acide, et sa langue répondit à la mienne. La rage devint

autre chose, et je la portai sur le lit.

Elle avait sa tête sur mon épaule, dans un éparpillement de cheveux sombres. La toison du pubis avait exactement cette même teinte de noir lustré. J'allumai une cigarette et la lui glissai entre les lèvres. Elle tira deux bouffées, me la rendit. Sa peau était laiteuse. La mode voulait les femmes cuivrées, cette année-là, mais cet éclat ivoirin me plaisait. Elle reprit la cigarette, et demanda :

— Il reste du sogoul, Gyall ?

— Un peu. Tu en veux ?

— Oui. Non. Tout à l'heure. Ne bouge pas. Je suis bien. (Ses yeux étaient rêveurs, embrumés de bleu.) Tu n'es plus en colère ?

Elle avait la voix d'une fillette tendre, un peu timide. Elle poussa son front contre mon cou. Je ris.

— J'ai épuisé ma rage.

— Je ne t'ai pas menti, tu sais. Si tu ne veux pas venir, j'irai seule. Mais c'est vrai que j'ai agi par calcul, en retirant la menace que je faisais peser sur toi. Tu m'en veux ?

— Rien ne m'empêche de te laisser tomber, à présent.

— Rien, mais tu ne le feras pas.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Je le sais.

— Parce que nous avons fait l'amour ?

— Non. Parce que tu as dit que tu viendrais.

Ce petit poisson de femelle me devinait un peu mieux que ma propre mère.

Elle glissa le mégot dans le broyeur à la tête du lit, qui l'avalait avec un petit chuintement. Elle se retourna, paresseusement. Sa langue courut sur mon torse, et descendit sur mon ventre.

Nous quittâmes Allègre une semaine plus tard.

J'étais libre, et lavé de toute accusation. Une douzaine de témoins, dont Missie Oléone en personne et quatre marchands aussi bien en place que le père du loup, s'étaient spontanément présentés pour soutenir ma version. J'avais agi en état de légitime défense caractérisé. Malgré cela, Missie dut certainement tirer bon nombre de ficelles pour que l'affaire se réduise à un non-lieu sans procès.

Je récupérai mon Archer avec grand plaisir. C'est un bon navire. Solide, puissant, et surtout, c'est le mien. Il concrétise une bonne dose de rêves, et un acharnement tenace apporté à les réaliser. Un vaisseau interstellaire coûte une fortune, et j'avais démarré dans la vie sans un jeton en poche.

Missie le visita comme une chatte curieuse, et fronça son petit nez. L'Archer n'était pas neuf.

— Tu en auras de plus beaux, dit-elle, méprisante.

— Doucement, miss jeton. Tu parles de la prune de mes yeux.

— Est-ce que je dois partager ton cœur avec un foutu vaisseau ?

— Pas de partage, jolie. L'Archer prend toute la place.

Elle rit, et me tira la langue. Elle tripotait mes algues, et je l'envoyai prendre du café au recto.

Je m'affairai à quelques vérifications.

Nous comptions nous rendre sur Maddiga. Pas bien loin. Deux constellations de là.

Durant un demi-millénaire, l'homme s'est traîné sur les routes galactiques comme une tortue. Puis vint la théorie sur les couloirs de non-espace, et le propulseur Heym. C'est une théorie que je suis bien incapable d'appréhender, de même qu'un techno qui entretient un propulseur est bien incapable d'en saisir l'essence absolue. La théorie de Heym n'a été totalement comprise, à ce jour, que par cinq cerveaux de génie.

Le système n'en fonctionne pas moins à merveille. Vous vous arrachez à une planète. À distance raisonnable, vous branchez le propulseur Heym, et vous entrez dans la Brume. Un saut. Dans le non-espace et le non-temps. Vous émergez. Au lieu de s'étirer sur des années, le voyage a duré deux heures, ou deux jours. La Brume est une chose bizarre. Le temps semble n'y plus exister, et cependant existe, car les cadrans du navire enregistrent des données horaires, et l'être humain y garde son sens de la durée. Il s'y passe d'étranges choses. D'aucuns n'en émergent jamais. Certains navires en sont revenus avec des pilotes aliénés, que nulle thérapeutique ne put jamais guérir. Il y a de bons et de mauvais voyages.

Missie se ligota dans les sangles de la couchette, et je bouclai les miennes. J'emboîtai le casque sur ma tête. Habituelle sensation de froid, due à l'écoulement du fluide stérilisateur, puis les micropalpeurs glissèrent dans mes cheveux, passèrent la peau et la boîte crânienne, et s'insérèrent dans mes circuits moteurs. Je devins une part de mon vaisseau.

Autorisation du Contrôle, décollage, accélération.

Le poing géant qui écrase. Mon ventre est collé à ma colonne vertébrale. Deuxième accélération. Le poing accentue sa pression. Le vaisseau a bondi comme une bête cravachée. Il est moi, et je suis lui. Troisième accélération. La pression du poing devient intolérable, s'étire, et brusquement disparaît. Durant une seconde, je suis sans poids, puis les stabilisateurs entrent en action et tout rentre dans l'ordre.

Missie débouclait ses sangles. Elle grogna :

— Ton précieux œil est un sale clou !

— Madame la princesse a l'habitude des transports de luxe, qui chouchotent leurs passagers.

— Tu n'as même pas de correcteurs d'accélération !

— Et puis quoi encore, jolie ?

Je pilotai un moment, pour le plaisir. À part faire l'amour, il n'existe pas de sensation plus excitante que celle de cette symbiose qui vous lie au vaisseau. Je voyais par ses yeux, je sentais par ses palpeurs. J'avais des bras et des jambes de métal, une colonne vertébrale de cent tonnes de durim, des circuits nerveux électroniques, des oreilles écouteurs qui chantaient le chant des étoiles et des yeux à vision multiple.

— Gyall ! Tu es sourd ? Tu n'as pas fini de faire joujou ?

La voix de Missie était maussade. Je réintégrai à regret un corps humain.

— Tu n'as jamais piloté, jolie ?

— Non. Lorsque nous avions douze ans, Axin et moi, nous étions passionnés par les navires. Ma mère en avait une peur bleue. Elle nous a fait jurer de ne jamais piloter. Elle est morte. Axin a rompu sa promesse. Moi pas. Et ne me dis pas que je suis idiot.

— Je ne le dirai certes pas. Chacun juge de ses propres actes. Bon, je vais mettre le Heym en route.

Nous émergeâmes de la Brume à proximité de Maddiga. Missie paraissait inquiète, et étonnée. Elle se mordillait la lèvre.

— Quelque chose ne va pas, jolie ?

— Gyall, j'ai vu Axin. Je l'ai vu. Il était dans un souterrain sinistre. Des vieilles pierres rongées, ruisselantes d'eau. Il tenait une torche, et était vêtu de façon invraisemblable. Il avait l'air malade, angoissé. Je le voyais si nettement qu'il me semblait que je pourrais le toucher, mais lorsque j'ai tendu la main, elle est passée à travers lui. Une sensation horrible... Comme si j'avais voulu empoigner un fantôme...

— Il ne faut pas te tracasser, jolie. Les visions dans la Brume, ça arrive parfois. Mais elles n'ont pas réellement de sens, c'est seulement quelque chose comme un rêve éveillé, tu vois.

— Je ne sais pas. C'était si net...

— N'y pense plus. Voici Maddiga. Je vais reprendre les commandes, et atterrir.

Maddiga est une planète chaude. Marais, et jungle. Les trois quarts de l'année, il pleut. Ce genre de pluie en torrent tiède, qui plonge tout dans un bain de vapeur. Le ciel verdâtre est couvert en permanence. Son cycle journalier s'établit sur trente heures. La population est clairsemée. Quelques postes, dans les marais, et un unique cosmoport, passablement vétuste et mal entretenu.

C'est sur Maddiga, dans l'hémisphère Sud, que furent découvertes les premières Portes sans Retour. Les écrans les ont largement popularisées, et bien des scénaristes les ont utilisées comme base d'hypnorêve.

Elles semblent avoir été conçues par une race de géants hors de toute mesure. Elles défient le ciel de leur masse, et un homme photographié devant elles ressemble à un nain dérisoire. Leur texture imite le bronze, mais nul bronze n'a jamais eu leur solidité. Aucune puissance terrienne n'est parvenue à les érafler.

Quand on les touche, elles s'ouvrent, puis se referment, dissociant les obstacles qu'on tente de leur opposer. Les hommes qui les franchissent ne reviennent pas. C'est tout.

C'est un mystère qui a tracassé la race humaine durant plus de cent ans. Les premiers temps, alors que le travail d'exploration était encore confié aux militaires, elles ont englouti des bataillons, armés de toute la puissance de guerre de Terra. Deux ou trois généraux, devenus fous de rage, ont déchaîné sur elles des lasers et des armes atomiques, sans le moindre résultat. Elles sont indestructibles. La race qui les a construites devait nous distancer d'un peu plus loin que nous ne distançons l'homme de Cro-Magnon.

On a trouvé depuis des Portes sans Retour sur une quinzaine de planètes en tout. Toutes habitables pour l'homme, mais très distantes les unes des autres. Il n'en existe aucune dans le système solaire. Durant un bon siècle, elles nous ont occupés au maximum. L'animal humain est curieux, et elles représentaient la seule trace de vie intelligente jamais rencontrée. Après un siècle, Terra, lassée de voir disparaître ses enfants, a renoncé. Cependant, de temps à autre, de petites équipes de chercheurs, d'enthousiastes ou d'embrumés continuent à essayer.

Axin avait franchi les Portes sur Maddiga. L'ultime tentative d'un garçon qui avait tâté de toutes les formes de suicide possibles. J'avais envie de demander à Missie si elle savait ce qui avait donné à son frère ce goût de la mort, mais je ne le fis pas.

Il y avait toute une expédition à organiser. Cinq cents kilomètres de marais à franchir, dans des conditions assez pénibles. Comme toujours, la fortune des Oléone fit des miracles. Mais, en dépit de tentatives acharnées, Missie ne parvint pas à obtenir un héli. Maddiga est une planète pauvre. Le cosmoport d'Aucame ne possédait que deux de ces petits véhicules volants. L'un était réservé à l'Administrateur, qui refusa énergiquement de s'en défaire un seul instant. Il craignait les sanctions. L'autre était la propriété du commandant de la Base, et, là, il fallait compter avec les règlements de l'armée.

Missie fit du charme, tempêta, essaya d'acheter, sans résultat. Elle n'aime pas les obstacles, mais il lui fallut bien se résigner.

— Brume ! Ces invertébrés !

Elle tapait du pied, les sourcils froncés et les pommettes rouges.

— Quel âge as-tu, Missie ?

— Vingt-sept ans, pourquoi ?

— Parce que tu donnes l'impression d'en avoir douze. Tu es comme une enfant qui voudrait décrocher la lune.

Un bateau nous amènera aussi bien à destination. Le voyage sera un peu plus long, c'est tout. Qu'est-ce qui te presse ainsi ?

— Axin est en danger. Je le sais. Je le sens.

Les yeux du petit chat perdu. Je la pris dans mes bras, et elle s'accrocha à mon cou.

Un matin de Maddiga, brumeux, tiède et mouillé.

Le bateau à fond plat glissait dans un chenal à peine assez large pour lui, en raclant la végétation. Son dôme de plexi, opacifié par l'humidité, bouchait la vision, et le pilote avait mis un assécheur en route.

Nous étions assis côte à côte sur une couchette, les genoux remontés. Missie appuyait son épaule contre la mienne. Une mèche de cheveux noirs descendait sur son front, et elle la rejeta d'un mouvement nerveux. J'allumai une cigarette, et la lui donnai.

L'intérieur du petit bateau était assez confortable, mais l'espace vital manquait un peu. Tout était calculé au plus juste, en vue d'économiser de la place.

Le pilote scrutait le chenal, ses vifs yeux noirs très attentifs. Un petit homme, maigre et taciturne, avec cette peau blême qui marque le Maddigien type. Né à Aucame, et connaissant le marais comme sa poche.

Missie lui demanda :

— Quand serons-nous à Faure-Karise, monsieur Tomad ?

— Dans quatre ou cinq jours, mademoiselle, si tout se passe bien. Ça ne dépend pas de moi. Il faut compter avec le marais. Il a ses caprices.

Missie faisait une moue boudeuse. Le dôme de plexi retrouvait lentement sa transparence. Le jour était verdâtre, très brumeux. Le bateau glissait entre deux haies d'exubérante végétation à tonalité rouge vineux.

Sur Maddiga, toute la flore va du rose au rouge foncé. Toute la faune est amphibie, et d'apparence reptilienne, même les oiseaux, et s'habille de la même gamme de teintes pourprées. Des oiseaux-serpents s'envolaient, et les écouteurs nous renvoyaient leurs battements d'ailes et leurs cris aigres. Des lézards à pattes palmées s'enfuyaient, et plongeaient sous la coque.

Le spectacle était nouveau pour moi, et il m'absorba durant une bonne heure. Ensuite, je commençai à le trouver d'une effrayante monotonie. Un chenal, des herbes vineuses, des arbustes fleuris d'une capucine à tonalité blessante. Un oiseau en écailles écarlates. Un serpent couleur de rose thé. Un autre chenal, le même. Encore un autre.

Comment, au nom du Cosmos, Obben Tomad trouvait-il sa route là-dedans ? Et sans la moindre hésitation, encore. Ses services se louaient cher, mais il valait certainement son prix. On nous l'avait recommandé comme un des meilleurs pilotes de marais d'Aucame.

Nous fîmes étape pour la nuit au centre d'un très petit lac.

Autre problème. Obben était parfaitement adapté à sa longue journée, et à sa nuit interminable. Pas nous. Nous avions eu sommeil avant l'obscurité, et nous fîmes réveillés avant le matin.

Nous bavardâmes, à voix basse. Obben dormait à l'avant, installé juste sous le poste de pilotage. Sa respiration sifflait un peu. Nous étions à l'arrière, sur nos couchettes dépliées pour la nuit. Missie alluma une cigarette, que nous partageâmes. La petite lueur rougeoyait dans le noir.

— Gyll ?

— Oui ?

— Est-ce que tu as peur des Portes ?

— Évidemment, j'ai peur. Elles ont englouti des générations d'hommes sans jamais les rendre. Seul un imbécile n'aurait pas quelques inquiétudes à ce sujet.

— Mais tu viens quand même, pourquoi ?

— Est-ce que je le sais...

— Moi aussi, j'ai peur. Ce n'est pas la mort qui attend, Axin est vivant, mais je le sens en grand danger. Je perçois son angoisse. Il fait partie de moi, tu sais. Nous ne sommes jamais vraiment séparés... Crois-tu que nous le retrouverons ? Qu'est-ce qu'il y a, derrière ces Portes ?

— Je ne suis pas devin, Missie. Nous le verrons le moment venu. Inutile de franchir les obstacles avant qu'ils se présentent. Cesse de te tourmenter.

Je m'extirpai de ma couchette et la rejoignis. Elle avait besoin d'être réchauffée, et moi aussi.

Troisième jour de voyage. Monotonie, nourriture concentrée, et rationnement de l'eau. À l'occasion, Obben Tomad arrêta le bateau, pour remplir nos bidons à un arbre de vie.

Ceux qui les ont baptisés ainsi avaient leurs raisons. Du pôle Sud au pôle Nord, Maddiga est couverte d'eau, mais chaque molécule de cette eau est poison. Pour les premiers colons, les arbres de vie devaient, à l'occasion, faire toute la différence entre vivre et mourir. Ce sont des végétaux caoutchouteux, qui ressemblent bien plus à un cactus géant qu'à un arbre. Ils sont rouge-noir. Leur chair incisée laisse écouler une sève abondante, limpide, aussi désaltérante que n'importe quelle source. Ils sont plutôt rares, mais Obben semblait les deviner plus que les voir. Il n'en ratait pas un.

Il pouvait être midi, lorsqu'un bruit de pataugement formidable couvrit celui du moteur. Obben le stoppa instantanément, et, un doigt sur les lèvres, nous fit le signe du silence. L'expression de ses yeux noirs était plus qu'inquiète. Il répéta impérativement son geste, en écrasant sa paume sur sa bouche.

Le pataugement énorme s'accroissait. Je vis surgir, à l'avant du bateau, une montagne mouvante, cramoisie, écaillée, qui roulait et ondulait. Une patte démesurée se posa, dans un jaillissement d'eau et de végétation arrachée. À dix mètres dans le ciel, une tête se balançait.

Formidable, hideuse, bourgeonnante d'écaillés. La gueule géante béait sur des crocs plus longs que mon avant-bras. La tête pivotait, au bout d'un col arqué, et les yeux reptiliens guettaient.

La montagne roule et tangué. Une autre patte s'abaisse. Près, si près. L'eau gicle en fracas de cataracte. Le bateau est secoué par une tornade. Son dôme se couvre de traînées boueuses et de fragments de végétaux en pulpe. Je ne vois plus rien. Missie m'enfonça ses ongles dans le biceps. Le bateau danse comme un bouchon pris dans un tourbillon. Obben s'accroche à son tableau de bord, et je me cramponne à une saillie. Le fracas s'éloigne peu à peu, et le bateau se stabilise.

Missie était blême, Obben souriait, les lèvres un peu crispées. Il essuya de la sueur sur son front, et j'en fis autant.

— Vous êtes courageuse, mademoiselle, dit-il, vous n'avez pas crié.

— Je n'avais plus de voix. Qu'est-ce que c'était que cette horreur ?

— Un bougre. Ils sont devenus rares, heureusement. Horriblement dangereux. Ils ne voient pas extrêmement bien et n'ont pas d'odorat, mais leur oreille est fantastique. Si vous aviez crié, malgré le vacarme qu'il faisait, il l'aurait entendu. Il ne serait rien resté de nous... J'aurais dû vous prévenir, mais on n'en voit presque plus. C'est le premier que je rencontre depuis plus de sept ans. Il faudra que je le signale au commandant de la Base.

— Il y a d'autres bestioles de ce genre, dans le coin ?

Missie était rien moins qu'enthousiaste.

— Rien d'aussi grand, ni d'aussi dangereux. Les premiers colons ont eu du mal avec les bougres. Ils détruisaient un poste en vingt secondes, et ils aimaient beaucoup le goût de la viande humaine. À présent, ils ont presque disparu.

— Vous m'en voyez ravie, dit Missie, très convaincue.

— Il va falloir attendre un peu avant de repartir. Je ne peux pas remettre le moteur en marche maintenant. S'il traîne dans les parages...

— Mais pourquoi ne pas le tuer ? demandai-je.

— Nos armes de poche ne feraient que le chatouiller. La Base s'en occupera. Il faut des canons-lasers pour l'abattre.

Nous patientâmes environ deux heures, puis Obben remit le moteur en route, à très petite puissance.

Trois jours plus tard, en fin de matinée, nous arrivions au poste de Faure-Karise.

C'est une assez vaste ville sur pilotis, fermée par un dôme. La population, dans sa totalité, exploite le marais. Peaux de reptiles et gousses de pannon, qui sont traitées sommairement sur place avant d'être vendues.

Encore qu'assez rustique, Faure-Karise jouit d'un certain confort. Missie voulut y passer une journée, pour éprouver les joies de la civilisation avant notre départ définitif. Je n'en fus pas mécontent. Je m'étais rarement senti aussi crasseux, et je passai une bonne heure dans un bain bouillant. J'en sortis cuit comme une écrevisse. Rinçage prolongé à l'eau froide, et j'étais en forme, et affamé.

Nous fîmes, en compagnie d'Obben, un très bon repas. Les aliments concentrés nourrissent, mais il n'y a rien de plus lassant pour l'estomac. Ensuite, nous visitâmes, en touristes, le poste. Pas passionnant. Nous tuâmes le temps jusqu'au soir.

La vie nocturne avait tout le charme et l'animation qui peuvent régner dans un coin de ce genre. Bistrots

minables, les portes à jeux et trois ou quatre saillies d'hypnoreve, dont le sens du confort devait dater de plus de cinquante ans. Sur Maddiga, les nuits sont longues. Au propre, et au figuré.

Le lendemain, nous nous remîmes en route, pour la dernière étape. Trois jours de voyage sans histoire.

Les Portes s'insèrent au flanc d'une colline qui s'élève hors du marais. Elles ont bien trente mètres de haut, et vingt de large. À doubles battants, lisses, sans âge, faiblement luisantes. Elles semblent plus vieilles que le monde, et nées d'hier. Rien n'a meurtri ou érodé leur métal doré.

La colline, elle, est vitrifiée. Cuite par les canons-lasers et atomiques. Les hommes tentèrent aussi de la creuser, pour découvrir ce qui existait derrière les Portes sans avoir à les franchir. Sous des mètres de terre, ils retrouvèrent le même indestructible métal doré, qui leur barra le chemin.

Lorsqu'elles s'ouvrent, les Portes révèlent des marches pour géant, qui s'en vont dans le noir. Elles s'entrebâillent quelques instants, puis se referment, inexorables. Les armées qui les franchirent le firent par petits paquets successifs.

Missie, Obben et moi les regardions. Formidables, et effrayantes. Une retransmission sur écran ne rend pas réellement l'impression de puissance qu'elles dégagent. Je me sentais très petit, et très faible. Missie se mordillait la lèvre.

— Vous voulez vraiment entrer là-dedans, mademoiselle ? demanda Obben. Je comprends bien qu'il s'agit de votre jumeau, mais... Réfléchissez un peu, personne n'en est jamais revenu. J'ai accompagné ici une équipe de jeunes archéologues, il y a six ans... Réfléchissez encore... Votre frère doit être...

— Axin est vivant. Et il a besoin d'aide. J'y vais.

— Alors, bonne chance, mademoiselle Oléone. Bonne chance à vous aussi, Gyll.

Ses souhaits étaient aussi joyeux que s'il les avait adressés à des condamnés à mort.

Missie se tourna vers moi.

— Tu peux encore renoncer, Gyll, si tu veux.

— J'ai dit que j'irais.

Mais je ne savais pas très bien pourquoi j'y allais. Pas par amour pour Missie, je l'aimais bien, sans plus, ni même pour l'argent promis... Alors, pourquoi ? C'est idiot de ne pas comprendre ses propres motivations. Pour la curiosité, le jeu, le goût du risque ? Pour ne pas abandonner cette fille dont le courage têtu valait l'admiration ? En partie sans doute, mais je ne suis pas spécialement chevaleresque, et mon goût du jeu ne va pas jusqu'à celui de la mort. Alors ? Conclusion, j'étais une foutue andouille.

— Préparons-nous, dit Missie.

Nous revêtîmes des combinaisons protectrices farcies de poches, puis des bottes et des casques à visière et couvre-nuque. Ceinturons, couteaux, lasers. Nous avions l'air de nous préparer pour la guerre. Nous répartîmes dans nos poches les objets légers. Le reste du chargement tiendrait dans nos sacs à dos. Aliments concentrés, eau, et l'indispensable, rogné au minimum.

Obben nous déposa au pied de la colline. Il nous serra la main, en répétant son sinistre « bonne chance ».

Les Portes m'écrasaient de leur puissance. Je les poussai, sans aucunement forcer, et elles s'entrebâillèrent silencieusement, en pivotant sur d'invisibles gonds. Les marches géantes descendaient vers le noir.

Elles nous obligèrent à des acrobaties. Impossible de les enjamber normalement. Trois marches, quatre, cinq, six, et le rideau de velours. Joli nom pour une sale chose. Les Portes, encore entrouvertes, laissaient entrer le jour, mais, devant moi, je ne voyais qu'un noir velouté, non matériel, une brume sombre, un peu mouvante, qui barrait le passage. La vraie Porte sans Retour, c'est ce rideau. Jusque-là, nous pouvions encore remonter.

Les hommes ont souvent essayé de laisser un des leurs attendre sur les marches, dans l'espoir de communiquer avec lui. Le rideau étouffé les sons, et arrête les ondes. Nulle réponse n'est jamais revenue vers la sentinelle.

Missie s'était arrêtée près de moi. Derrière nous, les Portes commencèrent à se clore. J'allumai ma torche. La lumière ne perçait pas la brume de velours. Missie prit ma main.

— Ensemble, dit-elle.

Septième marche. Le rideau se referma sur nous.

J'étais aveugle, sourd, sans sensations, désincarné. Ni vivant ni mort. Absence, vide. Je suis et ne suis plus. Mille ans. Une seconde. Puis je perdis conscience.

Je naquis. Esprit embrouillé, et pensées inconsistantes. Elles se dégagent, lentement, se précisent...

Le rideau était derrière moi. Plus de marches. Ma torche éclaira les parois d'un tunnel doré, considérablement rétréci par rapport aux dimensions de l'entrée, qui s'enfonçait vers un sombre lointain. Dix mètres de large, environ, et quatre de haut. Missie et moi étions couchés côte à côte. Elle agrippa mon bras.

— Qu'est-ce que c'était, Gyll ? Qu'est-ce que c'était ?

— Qu'est-ce que c'était, Gyll ? Qu'est-ce que c'était ?  
— Une force qui doit jouer avec le temps et le Cosmos. Enfin, c'est ce que je crois, je ne peux guère t'en dire plus.

— Je n'existais plus. Quelle horrible impression...

— Je sais. Je me demande... Attends, je vais essayer de retourner.

— Pas sans moi !

Missie avait crié.

— Je n'ai pas l'intention de t'abandonner, idiot ! Je veux seulement voir. Bien entendu, dans ce sens, c'est infranchissable.

L'évidence même. Le velours brumeux se faisait muraille. Je ne sentais rien, ni dureté ni même résistance, mais je ne pouvais pas passer, voilà tout. Un mur. Non matériel, mais existant. Une histoire de fou.

— On ne peut pas passer ? demanda Missie.

— Evidemment pas. C'est la Porte sans Retour, jolie. Eh bien, allons-y, droit devant.

Nous avançâmes. L'air était tiède, doux. Un petit courant, à peine perceptible, balayait le couloir. D'où venait-il ?

Nous marchions bien depuis trois heures lorsque nous rencontrâmes un groupe de squelettes humains, encore revêtus de lambeaux d'uniformes rongés. J'arrêtai Missie.

— Reste là. N'avance pas.

— Pourquoi ? Ce n'est même pas très effrayant. Ils sont morts depuis si longtemps...

— Justement. Ils sont morts, et tous au même endroit.

— Un piège ?

— Sans doute. Couche-toi. Je vais faire un essai.

Je m'allongeai aussi, retirai mon casque, et le lançai. Instantanément, un faisceau rubis balaya le tunnel. Quatre autres tests me permirent de situer la bonne hauteur. Environ cinquante centimètres. En dessous, rien ne se déclenchait.

— Il va falloir ramper, dis-je. J'y vais le premier.

— Gyll...

— Quoi ?

— Rien. Vas-y.

Je me débarrassai de mon sac, et le lançai, en restant dans la limite permise.

Je m'aplatis. Je devins limande, lézard, feuille de papier. J'avançai sur le ventre, en tortillements infimes, le cou au ras du sol. Je serpentai au milieu des squelettes. Je les dépassai. Je progressai encore un peu, en lente reptation, et me redressai avec prudence. J'étais passé.

— À ton tour, Missie. Lance ton sac d'abord, mais au ras du sol. Fais-toi plate, et rentre ton derrière. Tu avances comme si tu étais une limace. Très doucement. Compris ?

— Oui.

— Vas-y !

Elle fit ça très bien. En se redressant, elle demanda :

— Je peux boire, à présent ?

Je lui avais déjà une fois refusé de l'eau. Je lui permis de boire quelques gorgées, et j'en avalai deux moi-même. Ce problème d'eau me tracassait. Nos réserves n'étaient pas énormes, et je n'avais jamais rien vu d'aussi sec que ce couloir de bronze.

Nous avions franchi les Portes vers midi. J'avais remis ma montre sur un horaire terrien. Maddiga ne nous concernait plus, et les habitudes prises d'un rythme veille-sommeil se rompent difficilement.

Il était 19 heures lorsque je jugeai bon d'arrêter les frais. Nous avons marché tout l'après-midi dans le même décor, sans rencontrer d'autre piège. Missie ne se plaignait pas, mais elle traînait un peu, et tirait fréquemment les courroies de son sac, qui devaient la scier aux épaules. Le mien le faisait bien.

Nous nous déchargeâmes avec soulagement. Le tunnel fuyait, vers un horizon incertain. Nous avalâmes deux tablettes chacun, les faisant descendre avec un peu d'eau. Puis nous partageâmes une cigarette, fumée jusqu'à brûler nos doigts. J'en avais, très exactement, une boîte de cinquante. Le superflu avait été éliminé presque totalement. Même ainsi, la charge restait lourde.

— Comment vont tes pieds, Missie ? Pas d'ampoules ?

— Non.

— Tes épaules ?

— Ça me fait un peu mal.



— Fais voir.

Une trace rouge s'imprimait dans sa chair, mais elle n'était pas écorchée.

— Tu veux un peu de calmant ?

— Non. Ce n'est pas grave. Nous en aurons peut-être besoin pour quelque chose de plus important.

Je n'insistai pas. Missie était raisonnable, et bon compagnon de route. Elle bâilla. Je décrochai nos deux couvertures de fralon. Chaudes, épaisses, légères et isolantes. Des merveilles de technique. Nous nous déshabillâmes pour nous enrouler dedans et nous coucher.

J'éteignis ma torche. J'étais endormi avant d'avoir vraiment cherché une position de parfait confort.

Je me réveillai vers 6 heures. Missie dormait toujours, pliée en chien de fusil, la couverture par-dessus le nez. Je ne voyais d'elle qu'une touffe de cheveux. Jusqu'alors, nous avions bougé, parlé, puis dormi. Je réalisai pour la première fois la qualité du silence qui régnait dans le tunnel : celui du vide sidéral.

Missie s'agita, grogna, cria : « Axin ! » et s'assit brusquement, les yeux écarquillés.

Je me rapprochai, et m'agenouillai pour la prendre contre moi. Elle tremblait. Elle dit, d'une voix effrayée :

— J'ai rêvé de lui. Il était... Oh, c'est parti, à présent. J'ai tout oublié. Gyall, j'ai peur...

— Ce n'est rien, jolie, juste un cauchemar. C'est fini.

Elle se calma, progressivement. Les yeux du petit chat perdu redevinrent limpides, puis, dans leur éclat candide, s'alluma une autre lumière, et elle me sourit.

Elle était nue contre ma peau. Nos bouches se soudèrent, et je la renversai, pour me coucher sur elle.

Nous marchions depuis quatre jours.

— Gyall, crois-tu que ce tunnel continue ainsi, jusqu'à l'infini, et que nous finirons par y mourir, de soif et de faim, toujours dans le même décor ? J'ai l'impression d'être en enfer...

Impression que je commençais à partager, mais je ne le dis pas.

J'avançais un peu en avant. Missie, derrière, traînait la patte. Le deuxième piège s'ouvrit sous mes pieds. Je plongeai. Dans l'eau. Je m'enfonçai profondément, puis remontai à la surface. Missie criait. Elle penchait son visage affolé au bord d'une ouverture, au-dessus de moi. J'étais dans un puits aux parois lisses. Trois mètres de distance, jusqu'à la trappe, pas plus. Aussi loin que la lune.

Je me dégageai de mon sac, qui me gênait pour flotter, mais je ne le lâchai pas. Missie hurlait :

— Gyall ! Gyall !

— Ne braille pas comme ça. Je ne suis pas encore mort. Le fralon est solide. Découpe ta couverture au laser. Fais des bandes, pas trop larges, attache-les bout à bout, et tresse-les.

— Mais ton poids, Gyall... Je pèse cinquante kilos. Je ne pourrai jamais te remonter.

— Nous verrons ça tout à l'heure. Fais ce que je te dis, et ne traîne pas.

Je bataillai dur pour rester à la surface. Le poids du sac me tirait. Mais je ne voulais pas le lâcher. Il contenait une bonne part de nos possibilités de survie. Je me laissai couler, pour chercher le fond. Je ne le trouvai pas. Je remontai. Pas aisément.

J'avais perdu ma torche. Celle de Missie éclairait l'ouverture carrée au-dessus de moi, mais me laissait dans l'ombre. L'eau était noire. Mes bottes, pleines aussi, me tiraient. Je m'en débarrassai, au prix de contorsions invraisemblables, et les passai dans une courroie du sac.

J'avais de plus en plus de mal à garder mon nez au-dessus de la surface.

Missie arriva avec la corde improvisée. Elle avait travaillé vite, très vite.

— Lance-la, jolie. Je vais attacher le sac, et tu le remonteras. Prends ma couverture, et utilise-la comme la première.

— Mais la corde est assez longue...

— Pas assez pour que je sorte. Tu vas glisser. Il faudra que tu te places le plus loin possible.

Même ainsi, le jeu ne serait pas bien sûr.

Débarrassé du sac, je flottais très bien. Sans peine. Missie revint avec la corde allongée en un temps record. Cette fille valait son pesant d'or. Elle la lança, et j'en serrai le bout entre mes cuisses.

— Maintenant, recule jusqu'à ce qu'elle se tende. Fais un barrage avec les sacs, près du mur. Enlève tes bottes et tes chaussettes, assieds-toi derrière les sacs, cale-toi avec, et essaie de faire adhérer tes pieds nus au mur. Cramponne-toi à la corde des deux mains. Si tu glisses trop, lâche-la. Nous pourrons faire un autre essai, mais si tu me rejoins dans ce trou, nous sommes morts. Ne l'oublie pas. Quand tu seras prête, crie-le.

Un temps d'attente, puis :

— Vas-y !

Je me hissai. Un demi-mètre environ, puis la corde me redescendit. Une lutte infernale, qui ne dut guère durer plus de quelques instants, et qui me parut s'allonger sur des heures. Peut-être deux secondes, Missie dut trouver une position solide, et j'eus mes bras sur le bord, je ne sais trop comment. J'opérai un rétablissement.

— Gyll... Gyll...

Missie me serrait à m'étouffer. Elle tremblait, et claquait des dents. Réaction nerveuse. Rien que de très normal. J'étais un peu frémissant, moi aussi, et pas seulement parce que mes vêtements mouillés se collaient à ma peau.

Je débouclai mon ceinturon. Le laser était saucé, mais il sécherait. Ils sont conçus pour résister à des traitements bien plus durs. Je me déshabillai, secouai ma combinaison, et tordis mes sous-vêtements. Puis je m'occupai du sac. Rien n'avait souffert, à part les cigarettes, devenues méchante bouillie de tabac. Eh bien, nous nous passerions de fumer. Excellent pour les poumons. Les aliments concentrés avaient tenu le coup dans leur emballage protecteur. La majeure partie de notre équipement provenait de l'armée, et elle prévoit toujours que ses enfants prendront à l'occasion un bain tout habillés, et paquetages au dos. La torche de rechange, comme le laser, était étudiée pour résister à tout. J'étais à sécher ma petite lessive, et mis en route le générateur de chaleur.

— Je me demande, dit Missie, si cette eau, là au fond, est bonne à boire ?

— Le test est fait. J'en ai déjà avalé. Pas spécialement volontairement, mais... Si je ne meurs pas d'ici un moment, tu pourras boire tout ton saoul, et nous remplirons nos bidons.

— Ne plaisante pas avec ça, Gyll. Si je devais rester ici sans toi, je deviendrais folle. Tu vois, j'avais trop présumé de mes forces. Je n'aurais pas pu chercher Axin seule. J'ai horriblement peur...

— Si je comprends bien, en ce moment, tu m'es très attachée.

Je riais, mais les yeux de Missie restaient ceux d'un chaton terrifié. Elle gémit :

— Ne plaisante pas, je t'en prie...

— Jolie, dis-je, nous resterons ensemble, envers et contre tout.

Septième jour de marche. La monotonie du couloir commençait à nous rendre enragés. Nous nous disputions. Pour des riens. À la quatrième chamaillerie, j'étais assez exaspéré pour coller à Missie une bonne gifle. Elle me rendit un coup de poing sur le nez, très sec et précis. Nous étions quittes.

Missie n'est aucunement rancunière. Moi non plus. Nous reconnûmes de bonne grâce nos torts réciproques.

Je m'étais particulièrement agacé du truc que j'employais pour éviter un autre piège du genre trappe. Je lançai devant moi mon casque, pour le faire glisser sur la plus grande longueur de couloir possible. Je n'en avais pas découvert jusque-là, mais je continuai, interminablement, et sans être certain que le poids du casque, peut-être trop faible, déclencherait vraiment le piège.

Il en déclencha pourtant un.

Je vis très bien descendre la grille. J'ai de bons réflexes, mais j'arrivai trop tard sur les barreaux. Missie les avait atteints presque en même temps que moi. Celle de derrière, par contre, ne se signala à nous que par le sec claquement qui l'enclencha au sol.

— Oh non, Gyll !

— Oh si.

Nous étions enfermés dans une cage d'une quinzaine de mètres de longueur. Je secouai un peu les grilles, plutôt machinalement, et sans aucun espoir. À juste raison. Pour les ébranler, il aurait fallu une autre force que la mienne. J'essayai aussi le laser, sans conviction. Bien entendu, le métal ne fondit pas.

Missie s'était assise, découragée, et faisait ses yeux de petit chat perdu.

— Gyll, je ne veux pas mourir de soif. Tu me tueras, si...

— Aucune nécessité. Ce ne sont pas vraiment des pièges, jolie, seulement des tests, et pas durs. Tu ne t'es pas demandée pourquoi ces squelettes traînaient dans le tunnel, et seulement ceux-là ? Des milliers de gens sont entrés ici, aucun n'est ressorti, et nous n'aurions trouvé que cette douzaine de morts ? Impensable. Non. Ils étaient là pour nous faire réfléchir. Il existe une entité, qui a conçu tout ceci. Il doit y avoir un moyen de franchir cette grille. Nous le trouverons.

Nous le cherchâmes, presque une journée. Naturellement, il était au ras du plafond. Un barreau fendu. La fissure était un peu plus fine qu'un cheveu. Quasi invisible, mais j'avais scruté la grille centimètre par centimètre, ma torche et mon nez collés dessus. La partie haute m'avait donné plus de mal. Il fallait grimper. Bien entendu, j'avais commencé par le bas. Idiot.

Bien entendu aussi, la fissure se trouvait sur la bonne grille. Celle qui menait vers le chemin inexploré. Mais ça, je l'avais très bien prévu. L'autre ne méritait même pas un coup d'œil. Elle était là pour faire bien.

Cette saloperie de métal était, en principe, indestructible. D'accord, mais c'était la seule faille du piège. Il devait plier, il plierait.

Je le travaillai deux jours. Avec des moyens de fortune, mais surtout avec mes bras. Ma position, accroché par les cuisses, était pénible, et ne permettait pas d'employer toutes mes forces. Je suai toute l'eau de mon corps, et fus contraint de boire bien plus que ce que je m'accordais d'ordinaire.

Mes mains se couvrirent d'abord d'ampoules, puis de sang. Le calmant devint vraiment très utile. J'axais dans les cuisses des crampes à hurler. Je travaillais un moment, me laissais glisser pour récupérer, et remontais. Missie tenta de faire une part du travail, courageusement, mais ses muscles ne développaient pas suffisamment de puissance, et de loin.

Au soir du deuxième jour, vers 22 heures, j'avais dégagé une ouverture. Pas bien grande.

— Missie, est-ce que tu as emporté des produits de beauté ?

— J'ai juste un tube de crème.

— Il va falloir le sacrifier, jolie.

Je fis passer une partie de notre équipement entre les barreaux et le reste par le trou. Vêtements et hottes

suivirent le même chemin. La crème servit à nous enduire des pieds à la tête.

— Tu passes la première, Missie.

Elle grimpa, et s'insinua dans le passage en se tortillant. Elle tirait, et je la poussais. Peu à peu, elle se dégagea, et sortit. J'eus beaucoup plus de mal qu'elle. J'étais plus large. Mais ma tête passa, et, en forçant, le reste se décida à suivre. J'étais râpé, meurtri, mais dehors.

Nous nous rhabillâmes. Je ramassai notre petit bazar, pour le ranger de nouveau dans les sacs. Pour finir, je roulai soigneusement les cordes de couvertures, et les fixai dans une courroie. Elles pourraient resservir.

Je commençais à cultiver une jolie petite rogne. Et je m'étais trouvé une excellente motivation. Je me fichais d'Axin Oléone un peu plus que de mon premier alphabet, mais je parviendrais au bout de cette route, à n'importe quel prix.

— Missie, dis-je, logiquement, ce barreau n'aurait jamais dû céder. Ce métal résiste à tout, et il a bien voulu plier. C'est irrationnel. Si tu veux mon avis, nous sommes des rats dans un laboratoire. Quelqu'un, ou quelque chose, joue avec nous. J'aimerais bien le rencontrer. Et lui dire deux mots.

— Je crois que tu es dans le vrai, mais j'ai bien peur que, si tu le rencontres, ni tes poings ni même ton laser ne te servent à grand-chose.

— Probable. Cette ordure doit nous dépasser d'au moins deux cents coudées. Mais je le trouverai quand même !

— Moi, je voudrais trouver Axin. Il est toujours en vie, et, pour le moment, il va bien. C'est très bizarre. Il passe par des alternances de joie ou de terreur extrême. Je ne comprends pas...

— En avant, jolie, on continue.

Huit jours plus tard, et cinq pièges plus loin. Ils se multipliaient, tous un peu plus vachards les uns que les autres. Mon casque les déclenchait très bien, sans aucunement nous permettre de leur échapper. Pour en sortir, il fallait travailler. Dur.

Ma rogne atteignait un sommet optimum.

Nous commençons à manquer d'eau, et le casque ouvrit obligeamment une trappe donnant sur un puits. Nous remplîmes nos bidons, bûmes jusqu'à plus soif, et nous offrîmes les délices d'une douche. Du luxe.

J'étais persuadé que si nous nous trouvions à court de nourriture, il en pousserait sur notre route. Le maudit fils de garce qui s'amusait de nous ne voulait pas nous faire crever comme ça. Ses vacheries étaient plus subtiles. Je le haïssais.

Il était 18 heures environ, et je pensais à faire étape pour la nuit, lorsque nous arrivâmes à un vaste carrefour. Le tunnel se divisait en cinq voies identiques d'aspect, mais partant dans des directions différentes. À l'entrée de chaque passage, une étoile colorée clignotait sur un rythme très rapide. Cinq couleurs. Bleu, vert, jaune, rouge, violet. Elles ressemblaient à de petits yeux malveillants.

— Un autre jeu, dis-je. Missie, pour le moment, j'en ai marre. On dort. La suite demain.

— Tout à fait d'accord.

Nous nous allongeâmes, et elle se nicha contre moi, sa tête sur mon épaule. Nous dormions vêtus. Je ne retirais même plus mes bottes, de même que j'avais cessé d'utiliser mon minuscule rasoir. Missie s'en était plainte, en disant que je lui râpais la peau. Exact. J'ai le poil dru, et nos contacts intimes laissaient sur son corps des traces enflammées. Mais les choses s'améliorèrent sensiblement. Je commençais à porter un joli morceau de barbe.

Je m'éveillai vers 5 heures. Il était difficile de baptiser jours et nuits ce que nous vivions, mais il fallait bien garder des références connues.

Missie ouvrit des yeux de chaton joueur, vifs et clairs. Le sommeil nous avait éloignés l'un de l'autre. Elle se rapprocha, poussa son nez sous mon menton, et me mordilla le cou. Je la déshabillai, et elle me déshabilla.

Caresses, désir, intensité, satisfaction.

Elle était couchée contre moi. Elle me lécha l'épaule.

— Tu es salé comme un jambon, Gyll.

— Je ne me lave pas trop souvent, ces temps-ci, jolie, et toi non plus.

— Crois-tu qu'il nous regarde, quand nous faisons l'amour ?

— Possible. Qu'il aille se faire foutre !

— Il va falloir jouer son jeu à lui, maintenant.

— Exact. Mais ne t'en fais pas, nous l'aurons.

Mais, cette fois, le jeu était difficile.

J'avais perdu mon casque dans le puits. J'utilisais à présent celui de Missie. Le premier essai déclencha dans le couloir à l'étoile bleue un déchaînement de feu. Murs, sol et plafond crachèrent un volcan. Je dus fermer les yeux, et

l'intensité de la chaleur me fit reculer. Le tunnel reprit son aspect innocent. L'étoile bleue dansait toujours. Le casque avait disparu.

Pour le deuxième essai, j'utilisai une chose dont nous pouvions nous passer. Mon rasoir. Pour le même résultat. Cinq tentatives. Bleu, vert, jaune, rouge, violet. Cinq fournaises.

— Vacherie, dit Missie.

— Le terme est faible. Mais un de ces passages est le bon quand même. Simplement il faut trouver la clé.

— Les étoiles. Pas une de la même couleur. Elles sont là pour une raison précise.

— J'étais parvenu à la même conclusion. Réfléchissons un peu.

Nous réfléchîmes beaucoup, et longtemps. Des heures de calculs et d'observations.

Les étoiles clignotaient, sur un rythme très rapide, et apparemment anarchique. De fait, quatre des alternances de luminosité n'avaient effectivement aucun sens, tout en donnant l'impression qu'elles auraient pu en avoir un. La cinquième étoile, la jaune, s'allumait et s'éteignait en obéissant à une loi mathématique logique, encore que complexe. Nous aurions pu trouver plus vite, malgré tout, si les autres clignotements n'avaient été prévus pour dérouter. Et de vicieuse façon.

— La vache, dit Missie. L'ordure ! La charogne ! Moi qui ai horreur de ce genre de test.

— J'ai des termes plus fort à ton service.

Nous étions assez fiers de nous pour nous accorder quelques tablettes, et une bonne lampée d'eau. Une envie féroce de fumer me tenaillait.

— Qu'est-ce que je donnerais pour une cigarette, dit Missie.

— Pense à autre chose, jolie. Allez, viens, on y va.

Nouvel essai dans le couloir à l'étoile jaune, avec un emballage de tablettes. Le volcan entra en éruption.

— Nous nous sommes trompés, gémit Missie.

J'avais envie de gémir aussi, mais je réfléchissais. La solution m'apparut très clairement.

— Non, dis-je. J'ai étudié ces étoiles à en avoir la tête en constellation, et toi aussi. Nous ne nous sommes pas trompés. C'est celui-là. J'en suis absolument certain ! Absolument !

— Mais il s'embrase...

— À mon avis, c'est illusoire.

— La chaleur n'est pas illusoire. J'en ai encore la figure cuite.

— C'est une illusion, je te dis. Il faut essayer. J'y vais.

Missie hurla :

— Non !

Elle avait les traits convulsés, et des yeux fous.

— Missie, dis-je calmement. C'est un autre jeu. Un peu plus dégueulasse, cette fois, voilà tout. Nous ne pouvons pas rester ici, et nous ne pouvons pas retourner. C'est le seul passage logique, et il faut l'essayer. Je vais le faire.

Elle se rua sur moi, et m'agrippa.

— Non ! Non ! Gyall, je t'en prie... Tu ne peux pas jouer ta vie sur une si faible chance. Comptons encore une fois, il y a peut-être autre chose, que nous n'avons pas vue... Je t'en prie... (Elle m'étranglait.) Je ne te laisserai pas partir... Je ne te laisserai pas... Non...

Ses paupières se crispèrent, froncées, et elle montrait les dents. Je la giflai, assez sèchement, pour stopper la crise de nerfs naissante.

— J'y vais, Missie. Il le faut.

— Je devrais être payée pour savoir que tu as une tête en durim. Tu es bien décidé, n'est-ce pas. Je ne t'en empêcherai pas, même si je me cramponne à tes genoux...

— J'ai l'intention d'aller jusqu'au bout de cette route, Missie, ou je crèverai en chemin. C'est tout.

— Alors, j'y vais avec toi. Ensemble.

Cette fois, c'est moi qui criai non.

— J'ai une tête aussi dure que la tienne, foutu salaud ! Je vais avec toi. Je ne reste pas seule ici. Je ne reste pas. Si tu pars sans moi, je te suivrai. Immédiatement, tu m'entends, tout de suite.

Elle le pensait vraiment.

J'envisageai de l'assommer un peu, juste pour l'endormir, puis je réalisai que je ne pouvais pas le faire. Pas du tout certain, somme toute, que je puisse revenir la chercher, comme j'en avais l'intention. Et si je ne survivais pas, elle se retrouverait seule, coincée dans une situation particulièrement abominable. Il y a des cas où une mort rapide est préférable. Si je m'étais trompé, ça irait très vite...

Je pris sa main, qui frémissait.

— D'accord, Missie. Ensemble.

Un pas, deux, trois. L'étoile jaune. La fournaise s'embrasa.

Terrifiante chaleur. Je flambai. Peau, chair et os. Calcinés. La main de Missie brûla dans la mienne, et nos cendres se mêlèrent.

Plus rien. Nous étions passés. Vêtements et chargements intacts. J'avais la peau à peine irritée. Rien de plus.

Missie rit et sanglota dans mon cou. Je la laissai pleurer. Elle se moucha, essuya ses yeux. Le petit chat était béat.

— Gyall, tu es formidable ! Formidable ! J'ai eu une chance fantastique, en allant chez Calley. Et en plus, tu es très beau garçon, et tu fais très bien l'amour. Je t'aime.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai, et un peu vrai. Je l'embrassai. Très sauvagement. J'avais terriblement besoin de me détendre les nerfs. Elle aussi. Nous jouâmes la gamme d'amour, comme des enragés.

Quatre jours de plus, très paisibles, et un autre puits pour de l'eau. Délicieuses douches, répétées. Je descendis au bout de la corde nos bidons, un nombre incalculable de fois. Par le même moyen, j'y trempai nos combinaisons, et nos sous-vêtements. Exquise sensation de se sentir propre, et de ne plus porter quelque chose d'autant recuit de sueur.

Nous nous reposâmes toute la journée près de ce puits, très heureux, et très détendus.

— Gyall, je voudrais des cigarettes, du sogoul, et un bon dîner. Très bon. Peut-être des...

— Ferme ton sas, Missie !

Cette nuit-là, elle se réveilla en hurlant : « Axin ! » Elle tremblait et claquait des dents.

— Gyall, on le torture. Des aiguilles à douleur. Je les ai senties, Gyall.

— Ce n'était qu'un cauchemar, jolie, seulement un cauchemar. Calme-toi.

— Non. C'était réel. Je le sais.

Je la berçai longtemps, avant de l'apaiser. Les yeux du petit chat, pleins d'angoisse...

Encore deux jours. J'étais si bien habitué à la marche que j'aurais pu le faire en dormant. Missie avait l'air fatigué, et un regard inquiet. Foutu Axin, et foutu salaud, qui nous mijotait dans cette marmite. Celui-là, je le tuerai.

Il se manifesta, l'ordure, une nouvelle fois.

Nous avons vu la lumière de très loin. Nous débouchâmes dans une salle très bien éclairée, sans qu'on pût deviner d'où provenait la source de lumière. On y voyait aussi net qu'en plein jour. Elle était d'une taille si démesurée que je m'y sentis perdu.

Il me fallut un moment pour en saisir toutes les implications. Dans le mur du fond, une porte, énorme, et une serrure pour géant. J'aurais pu y entrer mon bras. À gauche, au ras du plafond, trois crochets. Un vide au milieu, et deux qui portaient des clés. Gigantesques. Aussi hautes que moi. Un escalier permettait d'accéder à ces clés. Aussi une passerelle, étroite, fragile, qui grimpait en dessinant une spirale serrée. À sa base, elle avait un gardien, attaché par une chaîne d'environ trois mètres à un anneau fixé au sol.

Depuis que nous étions arrivés, cette sentinelle tirait dessus.

Je suis trans'. J'ai visité une quantité de planètes, et j'ai vu bon nombre de saloperies. Rien de comparable. Ça tenait de l'araignée, tout en pattes à crochets, du homard pour la cuirasse et les pinces, et du taureau par la taille. Ça avait des yeux aussi gros qu'une balle de tennis, huit en tout, qui s'agitaient au bout d'un fouillis de tiges. Ça avait aussi, dans... la gueule... le mufler... les mandibules... deux crocs qui jutaient un liquide épais et verdâtre. J'aurais parié pour du poison. Le monstre aux yeux pédonculés. Celui de ces vieux magazines du temps de la science-fiction, qu'il est possible de consulter dans les biblio-musées.

Missie avala sa salive, avec un très petit hoquet. J'avais les mains moites. Je savais déjà, je savais déjà tout le reste...

Les marches, commodes, tentantes, étaient piégées. Le projectile qui les toucha les fit s'escamoter sur un abîme. La porte était bien close. Et la passerelle avait son gardien. Lorsque je voulus le tuer, mon laser ne fonctionna pas. Tout simplement. Celui de Missie non plus, bien sûr. Les lasers, ça tombe très rarement en panne, mais les nôtres en avaient une. Opportunément.

Me restait les couteaux. Me restait aussi à ressusciter l'âme d'Hercule, sa force et sa vaillance. Rien que ça !

— Jolie plaisanterie, dis-je. Très jolie. La meilleure.

Missie gémit :

— Tu ne vas pas attaquer ça avec un couteau, Gyall...

— Il le faudra bien. Mais laisse-moi un peu de temps pour m'habituer à cette idée, tu veux.

— Le salaud ! Le salaud ! J'espère que tu le tueras !

— Je te garantis bien que je le tuerai !

Nous ne parions pas du gardien.

Nous nous assîmes contre le mur, serrés l'un contre l'autre. Je calculais fiévreusement un certain nombre de possibilités. Ce dont je disposais, ce que je pourrais faire. Je finis par bâtir un plan relativement convenable. Du moins, je l'espérais.

— Cette fois, dis-je, j'aurais vraiment aimé une cigarette. Celle du condamné.

Missie ne sourit pas. Depuis un bon moment, elle essayait de ne plus voir la chose, qui cliquetait furieusement au bout de sa chaîne. Je ne la regardais pas non plus, tout en ne la voyant que trop.

— Il va falloir que tu m'aides, jolie. T'en sens-tu le courage ?

— Pour qui me prends-tu ? Je t'aiderai.

Elle relevait le menton, les yeux pleins de défi. Je lui caressai les cheveux. Mon brave petit chat.

— Nous allons l'attaquer de deux côtés à la fois. Je vais fixer un bidon au bout d'une de nos cordes. Ça sera probablement trop léger pour le blesser, mais, en tapant dessus, tu détourneras son attention. Avec l'autre corde, j'essaierai de le prendre au lasso, et de l'entraver. Si j'arrive à le rapprocher de son anneau d'attache, et à restreindre ainsi sa mobilité, je pourrai tenter de l'aveugler d'abord, et de le tuer ensuite.

L'un de nos bidons était vide. L'autre aux trois quarts plein, mais ça ne faisait quand même pas un poids très lourd. Sur une pareille cuirasse, le résultat serait médiocre. Je le fixai solidement à l'extrémité d'une de nos cordes en fralon. Avec la seconde, je fabriquai une manière de lasso à nœud coulant.

— Maintenant, écoute. Ne t'approche surtout pas. Tape de loin, en tenant la corde par son bout. Essaie de viser les yeux, sinon il ne sentira rien du tout. Prête, Missie ?

— Prête.

Elle avait peur, et moi aussi.

Nous l'attaquâmes sur deux fronts. Missie fit tourner son bidon, et frappa, juste sur l'un des yeux. La tige caoutchouteuse se replia, mais la balle ronde semblait intacte, malgré le choc de plein fouet.

Mon propre essai fut moins réussi. Je ratai la cible. Missie agressait avec fureur. Son bidon volait partout à la fois. En dépit de ses huit yeux, le gardien était très occupé. Il tirait sur sa chaîne, enragé, et cliquetait comme une usine de pièces détachées.

Ma deuxième tentative prit au vol une pince claquante. Je halai. Instantanément, malgré les attaques répétées de Missie, le gardien fonça sur moi. Retraite précipitée, pas une seconde trop tôt. Mais je tenais toujours ma corde. Missie frappa. Le gardien bondit dans sa direction. Je tirai. Autant essayer de contenir un éléphant en crise de démence. Nouvelle retraite rapide.

Cela dura. Je ne sais combien de temps. Le bidon de Missie tourbillonnait. Je tirais furieusement, je reculais, mais, peu à peu, je gagnais du terrain. Encore une traction. Un recul. Et une charge frénétique pour passer le bout de ma corde dans l'anneau. Retraite. Pas tout à fait assez rapide. Une patte à crochets entailla ma combinaison, et déchira ma cuisse.

Mais j'avais une très bonne prise. Je halai. Missie vint m'aider à tirer. La pince toucha l'anneau.

— Retourne l'attaquer. Il faut que je noue cette corde.

— Il va te tuer.

— Non. Occupe-le.

Missie reprit son arme, et attaqua avec rage.

Je réussis à nouer la corde, au prix d'une deuxième entaille, et d'une projection de venin vert, qui heureusement s'amortit sur ma combinaison. Une éclaboussure me toucha tout de même au cou. De l'acide sulfurique.

Le gardien cliquetait avec démence, tirant sur sa pince prisonnière.

Je haletais, et j'étais aussi trempé que si je sortais d'un bain. Missie ruisselait, en respirant par saccades.

— Eh bien, ça y est, dis-je. La première partie du boulot est faite. Reposons-nous un peu.

Nous nous assîmes. Pas du luxe.

— Tu saignes, me dit Missie. Je vais prendre la trousse et...

— Pas encore. Le travail n'est pas fini. Ce ne sont que des égratignures. Guère profondes, et ça ne saigne pas tellement. Nous nous occuperons des soins quand tout sera terminé. Mais je boirais bien un peu.

Missie attrapa la corde, et tira sur le bidon. Malgré la solidité du métal, il était devenu informe, et le bouchon était faussé. Impossible à ouvrir. L'eau clapotait gentiment à l'intérieur. Hors de portée pour le moment. Pour l'avoir, il faudrait percer le bidon, et nous allions encore avoir besoin de cette arme improvisée. Je me résignai.

Nous restâmes bien une bonne demi-heure sans bouger et sans parler. Puis je me levai, et mes muscles protestèrent. J'avais autant envie d'y aller que de me faire rouer vif. Missie se plaignit :

— Oh non, pas tout de suite. Attendons encore un petit peu...

— Plus nous attendrons, et plus ce sera dur. Allez, jolie, du cran ! Tu tapes dessus de loin, comme tout à l'heure

— Plus nous avançons, et plus ce sera dur. Alors, j'attends, du cran ! Tu tapes dessus de loin, comme tout à l'heure.

Essaie quand même de bien viser, et de ne pas me toucher par erreur, ça vaudra mieux. Parce qu'il va falloir que je l'attaque de près, cette fois. Pour tout te dire, de bien trop près pour mon goût. Il lui reste une pince, des crochets qui sont de vrais rasoirs, et cette espèce de venin, qui brûle comme de l'acide...

— Gyall...

— Oui ?

— Embrasse-moi.

Ce fut une étreinte sans désir, qui n'exprimait que de la tendresse.

Je tirai le couteau de sa gaine. Belle lame en durim, longue, large, capable de percer de l'acier. Heureusement.

J'attaquai. Le premier œil éclata comme un raisin trop mur. J'avais eu le gardien par surprise. À présent, il était prêt à la défense. Aggression. Retraite. Aggression. Retraite. Lorsque je reculais, Missie frappait, très adroitement.

Deuxième œil. Je ne me repliai pas assez vite. Un jet d'acide m'inonda le ventre. Bonne, merveilleuse combinaison de l'armée, qui résistait même à ça ! Une série de feintes, et le troisième œil. Cette fois, quelques gouttes d'acide atteignirent ma blessure à la cuisse, et ma jambe plia, malgré moi. Un crochet me harponna le bras. Missie fonça comme un char d'assaut. Je sectionnai le crochet à l'articulation, et me libérai.

Je ne sentais plus rien. J'étais devenu machine, aux réactions précises, qui attaquait, reculait, attaquait, reculait, sans plus de pensées cohérentes. Les cinq derniers yeux prirent moins de temps. Puis, en frappant au hasard, à coups redoublés, cherchant à atteindre une vie enfouie je ne savais où, je touchai enfin un centre moteur. Le gardien n'était pas mort, il frémissait, agité d'infimes tressaillements, en cliquetant faiblement, mais il était paralysé. Définitivement hors de combat.

Je chancelais. Missie se rua sur moi. La salle tourbillonna, et je dus m'asseoir. À présent, je sentais la douleur, et je n'étais pas en bon état. Je saignais d'une bonne douzaine de plaies, le venin me brûlait comme fer rouge, et j'étais à peu près mort de soif.

Missie n'était guère plus fraîche. Elle avait quatre ou cinq estafilades, et une entaille plus sérieuse au sein gauche. Manifestement, pour m'aider, elle avait dû s'approcher bien trop près. Mon vaillant petit chat. Parmi toutes les femmes rencontrées en trente-deux années d'existence, je n'en voyais pas deux qui auraient fait ce qu'elle venait de faire. Et pas tellement d'hommes non plus.

— Va chercher cette trousse, à présent, jolie, c'est le moment de s'en servir.

Régénérateur de cellules, cicatrisant, calmant et pansements. La trousse en avait pris un coup, mais nous nous sentions nettement mieux. J'attirai le bidon, et perçai le bouchon de la pointe de ma lame. Nous bûmes, et je transvasai l'eau dans celui qui était intact. Nous avalâmes nos sempiternelles tablettes.

— Je suis mort, jolie, on dort ?

— Et comment.

Elle se serra contre moi.

— Missie, dis-je à mi-voix. Tu es une fille bien. Très très bien.

— Et toi, tu es un type bien. Très très bien.

Je voulais répondre par une plaisanterie, mais j'étais endormi avant d'avoir formulé ma phrase.

Cinq heures du matin. Je vivais à un drôle de rythme. En général, j'aime me coucher tard, et me lever tard. J'appartiens à la race de ceux dont le cycle est davantage nocturne que diurne. Ce maudit souterrain changeait nettement mes habitudes.

Je remuai un peu, et Missie ouvrit instantanément des yeux embrumés de bleu.

— Gyall, j'ai rêvé d'Axin. En ce moment, il va bien. Tu crois qu'il est quelque part devant nous, dans ce tunnel qui va plus loin que le cœur du monde, à passer des pièges, et encore des pièges ? Tu crois qu'il a dû tuer un gardien comme le nôtre ? Il a dû franchir les Portes seul, je suppose.

— Je ne sais pas, jolie. Les pièges sont sans doute différents, sinon il n'aurait pas survécu au premier puits. Seul, il ne pouvait pas s'en tirer. Et sans toi, je n'aurais certes pas tué ce gardien.

— Oh si, je suis sûre que tu l'aurais fait.

— C'est ça. Prends-moi pour Superman. Bon. Il va falloir se remettre en action. Ces foutues clés. Deux, et un crochet vide. C'est une autre vacherie, aussi sûr que deux et deux font quatre. Je parierais ma tête.

Pour des gens passablement assaisonnés la veille, nous étions en bonne forme. L'arsenal thérapeutique de notre époque est presque absolu. Déjà, mes plaies n'étaient plus que sensibles, et, dans deux jours au plus, je serais cicatrisé, sans traces notables.

Au pied de la passerelle, le gardien frémissait toujours, imperceptiblement.

J'avais été bon prophète. D'abord, ce pont fragile était branlant, glissant, et très étroit. Ensuite, au tiers du



chemin, une trappe céda sous moi. Je sais tomber, heureusement. Toutefois, l'atterrissage, s'il se fit sans casse, ne se fit pas sans douleur. J'arrivai rudement, d'assez haut, et j'étais encore meurtri.

Missie avait poussé un cri. Ses yeux étaient pleins d'angoisse. Elle se rassura en me découvrant entier. La passerelle était de nouveau intacte, piège refermé, ce qui m'intrigua et m'amena à quelques réflexions.

— Missie, dis-je, je suis à peu près certain que cette trappe a été prévue pour céder sous mon poids, et pas sous le tien. À mon avis, c'est toi qui dois y aller.

— J'y vais.

— Tout doucement, jolie. Tu as vu s'ouvrir cette trappe. Où est-elle située ?

— Juste au tiers.

— Bien sûr. Pas assez haut pour que je me tue en tombant, mais assez pour que je me blesse, ou que je me brise un membre. Missie, cette ordure est sadique. Quand je le tiendrai, je le tuera à petit feu.

— Je t'aiderai !

Elle parlait d'un ton convaincu, les yeux étincelants de fureur.

— Écoute, jolie. Tu vas retirer tes bottes. Tu monteras à quatre pattes, très lentement, en tâtant le chemin devant toi. Ne t'engage pas sans être sûre que rien ne cède. Je resterai dessous. Si tu tombes, je tâcherai d'amortir ta chute. Fais très attention. Tu n'as pas peur ?

— Pas tant que tu es là. J'y vais.

Elle monta, doucement, prudemment, de plus en plus haut. Le passage qui s'était ouvert sous moi resta ferme pour elle. Elle rampait, tâtant son chemin, adroite, obstinée, courageuse, et je transpirais. La passerelle vibrait.

Elle arriva aux clés, sans dommage, et mes muscles noués se relâchèrent un peu. Elle se redressa, pour essayer de les décrocher.

— Gyll, il n'y en a qu'une que je peux soulever. L'autre pèse le poids du monde. Je n'y arriverai jamais.

— Alors, c'est la bonne. Tu peux en être sûre.

— Je ne sais pas. Leurs découpures me paraissent absolument identiques.

Tiens, tiens.

— Tu en es certaine ? Vérifie, les détails sont peut-être infimes.

— J'en suis absolument sûre. Ce sont les mêmes clés. Elles sont si grosses. Impossible de se tromper.

— Alors, elles n'ouvrent rien. Reste tranquillement là-haut, je vais essayer quelque chose.

Je fis une boule serrée d'un emballage de tablettes. Ça me prit du temps, parce qu'il est résistant, mais je le pressai, l'écrasai du talon, et j'eus un projectile de la bonne dimension. De loin, je visai la serrure. Bon tir.

Ma boule passa juste dans le trou, et, en même temps, une dalle bascula devant la porte, sur une fosse.

— Bon, dis-je, c'était prévu. Les clés ne servent à rien. C'est la troisième, celle qui n'est pas là, qui est la bonne. Mais je ne sais pas comment. Missie, essaie de tripoter ce crochet vide.

Elle s'y accrocha, poussa, tira, tenta de le faire tourner, appuya vers le haut, vers le bas, à droite, à gauche. Toutes manipulations sans résultat. Je réfléchissais dur. Il existait un moyen, à notre portée. Lequel ?

Elle fit d'autres tentatives. Elle tripota tous les crochets, bougea les clés, tira dessus. Pour faire remuer la clé lourde, elle se donna tant de mal que son pied glissa. Elle vacilla une seconde, et se rattrapa par miracle. Mon cœur avait sauté dans ma gorge.

Quel moyen, Cosmos, quel moyen ? Qu'est-ce que nous pouvions faire, que nous n'avions pas fait ?

— Missie, décroche cette clé légère, et accroche-la au crochet vide.

Pas ça. La clé lourde ? Elle devait avoir son rôle à jouer, et Missie ne pouvait pas la soulever. Donc, il fallait que je monte. S'il le fallait, il devait y avoir une possibilité...

— Redescends, Missie.

J'allai récupérer nos cordes de fralon, et les nouai bout à bout, bien serré. À une extrémité, je fis un anneau.

— Tu vas remonter. Une fois passée cette foutue trappe, fixe la corde autour de la passerelle, en passant l'extrémité dans la boucle. Tire dessus de toutes tes forces, et envoie-moi le bout. Continue à tirer jusqu'à ce que je le tienne. Ensuite, c'est mon propre poids qui serrera.

Je m'accrochai à la corde. Elle tint très bien le coup jusqu'à ce que j'arrive à destination. Je suivis la passerelle à quatre pattes, en vérifiant le chemin devant moi. Pas d'autre trappe. J'étais sûr d'avoir bien deviné.

Missie n'avait pas exagéré. Cette saloperie de clé pesait un peu plus que le monde. Elle me fit suer du sang. Je travaillais en équilibre instable, sur un étroit passage, glissant et en pente.

Je fis des essais, en changeant les clés de place. Lorsque j'eus interverti la clé lourde et la clé légère, le crochet vide pivota obligeamment sous ma main.

Missie poussa un petit hoquet de surprise. Je regardai.

Les portes restaient closes, mais, dans le mur de gauche, un large trou noir béait. Un noir profond, brumeux, satiné. Le rideau de velours.

Nous le passâmes. Non-existence, non-durée, vide, et inconscience.

Réveil, dans un lieu éclairé.

Je me sentais brumeux, pas très vif, et mes souvenirs étaient vagues. Je percevais, contre mon flanc, le rythme de la respiration paisible de Missie. J'étais bien. Mes idées tentaient de s'assembler en cohérente logique.

L'eau ! La veille, il n'en restait plus guère. Ma main chercha le précieux bidon. Pas de bidon. Je m'assis, retroussant ma manche d'un geste machinal. Ma montre avait changé. Celle que je portais à présent était très ancienne. Une montre de musée. Acier carré, massif, pas d'aiguilles, mais un point, qui marquait les chiffres, sans précision de secondes, ni même de minutes, et sans dateur. Elle indiquait cinq heures et demie.

Mes vêtements. Invraisemblables ! Je voyais vaguement le plastron d'une chemise brodée d'oiseaux. Bleu électrique. Pantalon de velours pourpre, très collant jusqu'aux genoux, et qui s'évasait en jupettes. J'avais, sur les épaules, une manière de châle en fausse fourrure, et mes pieds s'enfilaient dans quelque chose que je ne pouvais en aucun cas qualifier de chaussures.

À rire, si je n'avais été aussi abasourdi.

En passant ma main sur ma joue, je me découvris parfaitement rasé, mais mes doigts s'empoissèrent d'une pâte ocrée. La stupéfaction me rendait idiot.

Missie portait un châle analogue au mien, sur une robe dont les plaquettes de cuir rectangulaires alternaient avec des trous. Un peu plus que courte. Ses fesses, moulées dans un collant noir, étaient à l'air. Le collant se terminait en chaussons, et s'ornait de serpents de flamme. Sous les découpures de la robe, son buste nu apparaissait, fardé de rouge aux pointes.

Son visage était un masque de clown. Du fard à gratter au couteau. Ses cheveux ressemblaient à un nid de corbeau, du même bleu électrique que ma chemise. Elle était hideuse, mais c'était bien Missie. En voyant s'ouvrir les yeux du chaton, ahuris et incrédules, j'éclatai de rire.

— Gyall ! Tu as du rouge à lèvres, et tes cils sont fardés ! Ta barbe ? Oh, tes cheveux sont jaunes, tout en petites tresses... Gyall ! Tu as une allure invraisemblable !

Elle riait. Je riais aussi.

— Tu ne t'es pas regardée !

Le fou rire qui nous secouait se dissipa d'un coup. Quel autre piège ?

Le souterrain avait disparu. Nous nous trouvions sur une passerelle fermée et transparente, bien éclairée, de lampes anciennes. Des tubes néon, à mon avis.

À travers les vitres, je découvrais la nuit, et une ville, éclaboussée de mille lumières et de flamboyantes enseignes. Des tours entassées jaillissaient vers le ciel. Un enchevêtrement de passerelles vitrées analogues à la nôtre les reliaient entre elles, dessinant un réseau de cages lumineuses. Sur les toits plats des tours, dormaient des hélicoptères, d'un modèle incroyablement archaïque.

Sous moi, un vide béant sur une rue herbeuse, plantée d'arbres maigrichons. À ma gauche, je vis un toit-terrasse, lui aussi en jardin, mais nullement luxuriant.

Je découvris soudain que Missie portait en ornement, pendue au bout d'un lacet de cuir, une cuiller à café en acier, datant probablement du vingtième siècle, et je me pliai en deux, tordu de rire. Elle dut trouver en moi une raison analogue, qui excita son hilarité. En fait, j'avais le cou serré dans un ruban de velours piqué d'une broche rutilante.

Nous nous contorsionnâmes un moment, puis je retrouvai mon sérieux.

— Pas de quoi rire, jolie. Où sommes-nous ? Dans quelle autre vacherie ?

— Je ne sais pas, Gyall. On dirait le décor d'un hypnorêve...

— Exact. Un hypnorêve basé sur le vingt et unième siècle, environ. Le Salaud joue avec le temps. Il nous a fourré dans le passé...

— Mais où ?

— Si c'est bien le passé, nous sommes sur Terra. À cette époque, les hommes n'étaient pas sortis du système solaire

— Mais c'est impossible, nous étions sur Maddiga...

— Eh bien, nous n'y sommes plus. À moins que tout ceci ne soit qu'illusion... Je ne sais pas. Nous sommes peut-être toujours des rats dans un laboratoire, fourrés dans un nouveau piège...

Le ciel était sombre, couvert, reflétait vaguement en luminosité rougeâtre les lumières de la ville. Missie frissonna.

— J'ai peur, Gyll...

— Moi aussi. Examinons un peu nos ressources. Elles pourront peut-être nous apporter quelques précisions.

Minable. Pas l'ombre d'une arme. Lasers et couteaux s'étaient évanouis, avec le reste de notre ancien équipement. Missie avait une bourse accrochée au poignet, et moi une besace pendue à l'épaule par une chaînette clinquante.

Nous visitâmes d'abord la bourse de Missie. Elle contenait un paquet de mouchoirs en papier, une trousse de maquillage, très complète quoique miniaturisée, un peigne, un miroir, des tickets dans un petit étui. Je les étudiai. Minces plaquettes de métal souple, gravées de chiffres et de sigles, avec, dans un coin, le mot METRO, qui m'ouvrit des horizons.

— J'étais bonne en histoire, dit Missie. Le métro, c'était un système de transport souterrain.

— Oui, dis-je, et c'est du français. Une sacrée chance pour nous.

De la veine, en effet. Missie et moi étions tous deux originaires de France. Le langage ne nous poserait pas trop de problèmes. À notre époque, tous les hommes sont au moins bilingues, et pratiquent leur langue d'origine tout comme le terrien.

— Alors, dit Missie, nous sommes bien sur Terra, quelque part en France.

Je fouillais toujours la bourse. Une petite poche dissimulée dans la doublure me livra une poignée de pièces. J'en examinai une. Intéressant, ça. Sur une face, un chiffre : 3, au-dessus : États libres d'Europe, au-dessous, une date : 2053. L'autre face portait un profil d'homme au nez et au menton impérieux, qui me rappelait vaguement quelque chose.

Missie l'identifia sans hésitation.

— Axin collectionnait volontiers de vieilles choses. Il avait dans sa chambre un drapeau effrangé, avec cette tête dessus. C'est Maurice Tamerlan.

— Attends, je me souviens. Ce n'était pas vraiment son nom. En réalité, il s'appelait Dupuis, mais il prétendait descendre de Tamerlan... Le président des États libres d'Europe. Un dictateur. Féroce. Missie, ça ne sent pas bon pour nous. 2053, ça colle très bien. Voyons, que savons-nous de cette époque ?

— Moche. Très très moche. Surpopulation, et rouleau compresseur...

— Oui, eh bien, il va falloir s'y faire, parce que ce n'est pas demain que nous rentrerons chez nous...

Missie avait un regard très inquiet.

— Continuons, chaton. Voyons cette besace.

Elle me livra les mêmes objets que la bourse, trousse de maquillage comprise, plus un paquet de cigarettes à auto-allumage. Il y a beau temps que nous y avons renoncé. Sous certains chocs, elles s'embrasent inopportunément, ce qui peut causer des problèmes.

Missie s'excita :

— Cosmos, Gyll ! Enfin de quoi fumer. Donne-m'en une, vite !

Je la sortis, et la secouai sèchement. Elle s'alluma. Missie tira une bouffée profonde, et me la rendit. Pas très bon, mais du tabac tout de même. Trop doux et trop parfumé pour moi.

— Jolie, dis-je, il y a un os. Je ne vois pas trace de papiers là-dedans, or, si j'ai bonne mémoire, cette époque était basée uniquement sur ça. Pas de papiers, pas d'existence légale, et les volants grouillaient un peu plus que des mouches sur une charogne.

— La Garde noire ! Brume ! Des vérifications continuelles...

— Très juste. Ou je me trompe fort, ou il faut présenter des papiers même pour aller pisser... Mauvais, ça...

— Gyll ! C'est là qu'était Axin. Les aiguilles à douleur...

Elles dataient de cette époque, en effet. De microscopiques pointes de cristaux. Un tube à pression les tire. Elles s'enfoncent dans le corps, fondent, et l'enfer se déchaîne. Une foutue saloperie, longtemps utilisée comme moyen de châtement ou de coercition.

— J'ai peur, Gyll.

Les yeux du chaton étaient terrifiés.

— Il suffira d'éviter les contrôles, jolie. Nous nous en tirerons, tu verras.

J'aurais bien voulu en être persuadé.

Le jour se levait, et les lumières commencèrent à s'éteindre. Sur les toits, quelques hélicoptères s'envolèrent.

Un homme traversa notre passerelle à pas pressés, sans même nous regarder. Visage surmaquillé, cheveux rouges en tresses, et regard morne. Il courait presque. Puis une femme. Jeune, et peut-être jolie sous l'épaisseur du plâtre. Son nid de cheveux était orange vif. Elle portait une robe en dentelle, sur un collant vert brodé de chevaux roses. À la pointe de ses chaussons, deux poulains miniatures caracolaient au rythme de ses pas.

Un autre homme, vêtu comme moi à peu de chose près. Un autre. Une femme. Deux hommes, fortement maquillés.

Je m'étais vu, dans la glace de poche. Le moins que je pouvais en dire, c'est que j'avais une drôle de gueule. Pas prudent sans doute de retirer ce masque, qui semblait de règle.

Deux ou trois groupes de passants filèrent, très pressés, puis il y eut une accalmie. Un solitaire passa. Son pantalon doré s'ornait d'une jupette rayée d'ocre et de brun, et sa chemise était indescriptible. Le ruban de son cou allait du menton aux épaules. Cheveux argent, en tresses entrelacées de clochettes. Des yeux clairs, enduits de bleu qui les prolongeait jusqu'aux tempes. Ces cils avaient bien quatre centimètres de long. Il s'arrêta, souriant. Pas pour Missie. Pour moi.

— Tu t'ennuies, beau gosse ?

Les homos sont libres, à mon avis. Je ne suis pas moralisateur. Je ne suis pas non plus tenté. Missie se tordait de rire.

Je rugis :

— Arrache-toi en vitesse. Va te faire titiller par un sorg !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Un quoi ?

Je traduisis, approximativement :

— Tire-toi, ou je te fais la peau !

— Oh, mais il est méchant...

Jusque-là, Missie et moi étions assis, adossés à la passerelle. Je me levai. Je ne devais pas avoir l'air exactement gentil. Ma pédale aimait sans doute les coups, mais elle n'était pas si folle que ça. Elle se tailla.

— Gyall ! Ta tête... Non, c'est trop drôle...

— Ferme ton sas, jolie.

Elle se calma, et pouffa de nouveau.

— Gyall ! Ces yeux, que tu as... Des yeux de tigre, avec du fard...

Le sien, de fard, coulait. Les larmes de rire l'avaient détrempé. Je l'empoignai par le bras, et la mis debout d'une secousse. De nouveau, les passants déferlaient.

Apparut le premier garde noir, et Missie n'eut plus envie de rire.

Grand, l'œil fureteur, vêtu de noir des pieds à la tête. Chemise, pantalon, bottes et gants, casque à visière fumée, tout était sombre. Au ceinturon, un pistolet à balles, et le tube. Celui des aiguilles à douleur.

Sans ses armes, je l'aurais démolé d'une seule main, mais son uniforme en faisait un géant. Sûr de lui, se déplaçant accompagné d'une aura de terreur, et en jouissant. Il passa. Ses yeux s'attardèrent un instant sur nous. Il était parti. Missie se cramponnait à mon bras.

— Viens, petit chat. Nous allons essayer de manger un morceau. Nos quelques pièces nous paieront sans doute un repas, à défaut d'autre chose. Ensuite, il faudra voir.

Nous suivîmes la passerelle, pour aboutir à un ascenseur. Tout sortait d'un hypnorêve sur les années révolues. L'ennui, c'était que nous étions dedans. En plein.

Pour entrer dans un établissement bondé, il nous fallut faire la queue. Nous eûmes tout le temps d'observer le système opérationnel.

Moyennant des piécettes, un robinet délivrait du café au lait dans des gobelets de carton. Synthétique à cent pour cent. En échange d'autres piécettes, un casier vitré nous offrit des crêpes, qui me parurent dérivées du coton. Épaisses, tiédasses et sans goût. De la nourriture tout de même. Je l'avalai, sans plus de plaisir que pour les tablettes de concentré. La seule différence, il fallait mâcher plus longtemps.

Missie était sombre.

— Saloperie de monde, dit-elle.

— Tu ne croyais pas, jolie, que l'ordure allait nous offrir le paradis ? Mais nous en sortirons. Je te le jure.

— Si nous vivons, Gyall.

Sauf des mensonges, je n'avais rien à répondre à cela.

Nous passâmes la matinée à errer au hasard des ascenseurs et des passerelles. Je me demandais toujours dans

quelle ville nous pouvions bien nous trouver. Puis, en suivant l'un de ces innombrables passages vitrés, je découvris une très vieille chose, et je sus.

À notre époque, elle existe toujours, protégée à jamais des atteintes du temps par un enduit de plasto transparent.

En ce moment, elle était peinte de bleu ardent, en spirales dégradées. Elle s'enchâssait entre les gratte-ciel qui l'assiégeaient. Elle les dépassait tout de même, d'assez haut. Sa pointe aiguë s'enfonçait dans un ciel de grisaille. La tour Eiffel. Nous étions à Paris. Absurdement, cela fit plaisir à Missie. Paris est sa ville natale.

Cet autre Paris, que nous visitions, nous déroutait. Il ne se contentait pas d'escalader le ciel, il s'enfonçait aussi sous la terre, très profondément. Apparemment, le sous-sol semblait réservé à l'habitation. La partie en surface abritait les bureaux, les magasins, les restaurants et les salles de spectacle. On s'y dirigeait très bien. Tout était indexé, annoncé, fléché. Partout des plans, très complets. Missie était curieuse de tout, et s'amusait.

À mesure que s'avancait la matinée, passerelles et ascenseurs s'emplissaient à un point inimaginable. Une cohue étouffante, des bousculades, des écrasements. Il fallait se frayer un chemin dans une pâte mouvante. Des gens pressés, jamais polis. Je tenais Missie par le bras, très fermement.

Nous découvrîmes que les hélis étaient plutôt rares, et, semblait-il, réservés à une certaine catégorie de la population. Les rues étaient jardins. Minables, pelés, mais jardins tout de même. Un grouillement d'enfants les emplissait, surveillés par des femmes à l'œil acéré. De cette jeune masse mouvante montaient des cris suraigus.

Nous allions sans but, empruntant tantôt un ascenseur, tantôt une passerelle. Toujours encombrés, surbondés. Je me demandais quel pouvait être le chiffre de la population. Assez effarant, sans doute. Pas de réel contrôle des naissances, très probablement un encouragement à la natalité, et cette seule petite boule, Terra, habitable pour l'homme. Si je me souvenais bien, il devait tout juste y avoir quelques villes sous dôme sur Mars et Luna.

Ça c'était mal terminé. Par un conflit, qui avait d'abord opposé les États libres d'Europe et l'Amérique au Bloc asiatique, puis s'était étendu à toute la planète. La guerre bactério. Elle avait ramené la surpopulation du globe à un taux un peu trop raisonnable. De cette guerre, et de l'invraisemblable bouleversement qui avait suivi, étaient nés Terra, les États associés puis la Fédération.

— Missie, demandai-je, tu m'as dit que tu étais bonne en histoire. Les dates de la guerre bactério ?

— 2054 à 2059. Brume !

— Eh oui. Si nous devons rester ici, nous la connaissons. Je crains que notre vie ne soit pas très longue... Sans parler du reste... Pas de papiers, donc pas question de trouver du travail, et notre provision de monnaie est bien mince. En me basant sur ce que nous avons dépensé ce matin, ça ne nous fera pas deux jours. Et où dormir ? Je crois me rappeler qu'il y a un couvre-feu, à partir de minuit...

— Depuis ce matin, dit Missie, j'ai vu au moins cinquante gardes noirs. Chaque fois qu'ils passent, les gens s'écartent, et leur font place. C'est très impressionnant... Qu'allons-nous faire ?

Nous étions comprimés par la foule. Je vis, à travers les vitres de la passerelle, un jardin sur terrasse, à deux immeubles de là. Pas trop bondé. Des gosses, quelques femmes avec des bébés, deux ou trois vieux qui somnolaient sur un banc.

— Viens, Missie. Nous allons essayer de trouver ce jardin. J'aimerais bien un peu de calme pour réfléchir. Cette foule m'abrutit.

Nous le trouvâmes, sans difficulté. Un plan l'indiquait, sous le nom de jardin du palais-Royal. Quel palais ? Et quel roi ?

Nous nous installâmes sur un banc désert. Juste en face d'un prunus qui, bravement, avait réussi à épanouir une floraison rose. Il était fragile, gracieux. Un peu de vent jouait dans ses branches frêles. Il me faisait du bien, et Missie ne le quittait pas des yeux. Dans ce Paris de 2053, c'était le printemps. Le jour était gris, plutôt frais.

Missie frissonna, en serrant le morceau de fourrure miteuse sur ses épaules. Sous cette robe en pièces détachées, son buste était nu, et les pointes fardées de ses seins durcissaient de froid. Je retirai mon propre châle, une mignonne chose moutonneuse rose, et le lui posai sur le dos.

— Merci Gyll, mais tu vas avoir froid...

— Je ne suis pas frileux, jolie.

Deux moineaux pépiants sautillaient à nos pieds. À notre époque, ils existent toujours, en dépit de la guerre bactério, qui a décimé les espèces animales autant que les hommes. Deux petits morceaux de vie obstinée, bruns et beiges, qui picoriaient au hasard. Un enfant les effraya, et ils s'envolèrent.

J'allumai une cigarette, la glissai aux lèvres de Missie, et en pris une autre pour moi. Sacré tabac. Poisseux comme du sirop.

— Bon. Aux choses sérieuses, jolie. Il faut tirer nos plans. Premier problème. Le fric. Quelle que soit l'époque, la nature humaine ne change pas. Les hôteliers peu scrupuleux ont toujours existé, et existeront toujours. Avec des

Jetons, nous pourrions trouver un endroit ou on fermerait les yeux sur la légalité. Seulement, ce sera cher. I res tres cher. En période de dictature, les risques sont énormes. Il faudra payer en conséquence. Donc, premier point, renflouer notre trésorerie. Comment ?

— Je pourrais peut-être me vendre ?

— Époque de mœurs libres, jolie. Les amateurs doivent trouver chaussure à leur pied facilement, et gratis. Donc, marché peu payant, et risqué, parce que la demande doit surtout exister dans le domaine perversion... À ce compte, je pourrais aussi bien me vendre moi. Le type de ce matin me voulait, et pas toi. Seulement, pour ne rien te cacher, je ne suis pas chaud chaud. Mais il y a peut-être une idée à creuser... Je me demande si nous pourrions trouver une boîte homo. Je me fais très tendre, très consentant, et j'emène le type dans un coin propice, en espérant qu'il sera doré sur tranche. Je l'assomme, et je pique le fric. Oui, pas mauvaise idée. Il suffit de trouver l'endroit adéquat. Seulement, il y a toi. Je ne peux pas te laisser seule...

— Supposons que je sois ta sœur bien-aimée. Le type de ce matin ne s'est pas gêné parce que j'étais là. En ce qui concerne l'endroit, il y a sûrement des quartiers, ou je ne sais quoi, réservés aux distractions. Nous demanderons. Ensuite, il suffira de fouiner, non ?

— Les endroits où l'on s'amuse sont généralement chers, jolie. Toutes nos pièces réunies ne nous paieront probablement pas un mauvais whisky, si c'est bien ce qu'on boit ici.

— Tu te noies dans un verre d'eau, Gyall. Nous entrons, nous regardons. Si ce n'est pas ce que nous voulons, nous repartons de suite, en personnes offusquées qui trouvent la boîte minable. Si nous mettons dans le mille, on s'installe. À toi de dénicher ensuite la poire qui paiera nos consommations. Enfantin.

— Et si je ne trouve pas la poire ?

— Avec ta gueule ? Tu plaisantes. Même ce maquillage à la con ne parvient pas à t'enlaidir, et je n'ai jamais vu quelqu'un de mieux bâti. Mais nous pourrions aussi jouer le jeu dans l'autre sens. Tu m'attends quelque part, et je t'amène la proie...

— Non. Je ne veux pas que nous nous séparions. Compte tenu des mœurs de l'époque, un type admettra sans doute très bien de te lever en ma présence, mais il aura fortement tendance à se méfier d'une promenade en lieu désert si je continue à vous accompagner. Ça ne va pas. Et à propos, Missie, si quelque chose nous séparait sans que nous l'ayons voulu, rendez-vous à la tour Eiffel, tous les jours à midi...

Elle se serra contre moi, et je l'embrassai. J'avais très envie de lui faire l'amour.

— Gyall, j'ai envie de toi...

— Moi aussi, mais...

— Ce soir, quand nous serons riches... (Puis elle rit, en disant :) Ton rouge bave... Tu es tout barbouillé... Refaites-vous une beauté, jolie...

Elle hoquetait.

— Si tu crois que le tien ne coule pas. Regarde-toi !

Le miroir révéla les dégâts. Il y avait de quoi rire, en effet. La bouche de Missie bavait sur des parsecs, et, pire, la mienne aussi. Nous nous nettoyâmes tant bien que mal, avec un mouchoir en papier. Ce foutu rouge s'étalait très bien, mais refusait de partir ensuite. Nous en vînmes à peu près à bout, à force de salive et de frottements énergiques.

À présent, nous avons tous deux un cercle blanc autour de la bouche, qui tranchait fâcheusement sur l'ocre du reste. Missie répara avec adresse son plâtrage clownesque. Moins facile pour moi. Je regardais avec désespoir, et découragé d'avance, ma trousse et son attirail. Missie refaisait ses yeux avec un bâtonnet terminé d'une brosse.

— C'est archaïque, dit-elle, mais assez commode... Comment, tu n'as pas encore commencé ?

Ce devait être à mon tour, d'avoir l'œil petit chat perdu. Elle rit de tout son cœur.

— Je vais t'arranger ça. Mais si nous devons rester ici, il faudra bien que tu apprennes. Ce n'est pas si difficile. Je te montrerai. (Elle s'occupa de moi, un bon moment.) Voilà. Madame est toute belle...

De nouveau, elle riait aux éclats. J'avais envie de la frapper. Réaction idiote, bien sûr. Je me savais ridicule, dans notre optique – en me voyant, Calley serait mort de rire – mais il n'y avait pas de quoi s'énerver à ce point. Si tu vis à Rome, fais comme les Romains.

Missie calmait son hilarité.

— Gyall, il faut que je te dise... La plupart du temps, tu as déjà un regard très sauvage. Quand tu te mets en colère, ça devient effrayant. Si tu veux séduire, ce soir, essaie de ne penser qu'à des choses très tendres, très sentimentales, comme si tu rencontrais une fille dont tu es très amoureux. Sinon, ça ne marchera pas. Tu leur feras peur, comme à celui de ce matin.

Elle avait bougrement raison. L'ennui, c'est que chez moi, la colère est prompte à naître, et même si je la contiens, elle se lit dans mes yeux. À tous les coups. Problème.

Missie suivait très bien mon raisonnement

MISSIE SUIVIT SES DICH NON RAISONNEMENT.

— Il vaudrait mieux que ce soit moi qui le fasse. Tu pourrais m'attendre pas très loin...

Je serrai mes mâchoires, puis les détendis.

— Non. Je le ferai. Ça ira.

Cosmos oui, je le ferai. J'avais terriblement peur de perdre Missie. Je n'analysais pas trop bien mes sentiments. Je ne croyais pas l'aimer, mais elle comptait pour moi. Beaucoup.

L'envie que j'avais de lui faire l'amour devenait dévorante. Ce pantalon ajusté que je portais ne dissimulait rien. Missie retira le châle rose, et me le tendit.

— Cache-toi un peu, sinon tu vas mettre en émoi l'une de ces honnêtes mères de famille. Gyall... Oh, j'ai envie aussi... Je regrette notre souterrain. Nous étions si tranquilles...

Je le regrettais aussi. Même avec ses pièges. Et voilà comment le Diable que nous connaissons vaut mieux que celui que l'on ne connaît pas.

— Viens mon chaton, j'ai faim. Trouvons un de ces restaurants merdeux.

Ascenseurs, passerelles, puis queue interminable. À vous couper l'appétit. Sans Missie, je n'aurais pas attendu. Tout ça pour avaler des trucs infâmes, sans goût, qui me parurent dérivés d'algues, ou de pétrole. Steaks reconstitués, aussi cotonneux que les crêpes du matin. Différence de couleur mise à part, ils étaient identiques. Plus une purée verdâtre, aqueuse, baptisée garniture printanière. Tu parles ! Ensuite une orange, empestant la chimie. Je ne la terminai pas. Le café avait un goût d'eau de vaisselle. Quant à la boisson nommée vin que nous bûmes, mieux vaut n'en pas parler.

— J'aimais mieux les tablettes, dit Missie, morose. Est-ce que nous allons manger des saloperies pareilles toute notre vie ?

— Je ne sais pas, jolie. Il doit y avoir des endroits où l'on mange mieux, sûrement. Mais chers, bien entendu. En ce qui concerne les tablettes, tu as entièrement raison, à ceci près qu'elles sont équilibrées en tout, et que je doute fort que ce que venons d'avalier le soit. Si tu veux mon avis, sous ces couches de fard, les gens doivent cacher des teints de mal nourris.

— Et si nous allions à la campagne ?

— Inexistante, en cette époque. Quelques réserves, sans plus. Tout le reste est villes. Les cultures sont hydroponiques, le bétail s'élève en usine, tout est fabriqué, artificiel, chimique, et de nombreuses nations crèvent de sous-alimentation. Voyons, jolie, je croyais que tu étais bonne en histoire ?

Les yeux du chaton étaient agacés.

— Je suis bonne en histoire, mais j'essayais de l'oublier. Gyall, c'est une époque odieuse. Je voudrais rentrer chez nous...

Sa voix était plaintive. Moi aussi, j'aurais bien voulu rentrer. Mon Archer, si loin dans le futur...

— Courage, Missie. Pense au Salaud. Il nous regarde peut-être, en ce moment... Nous l'aurons !

Elle redressa le menton, la ligne des mâchoires nettement dessinée. Je l'embrassai sur le bout du nez. Mon petit chat.

Le restaurant se vidait. Ma montre de musée indiquait 14 h 45. J'aperçus un distributeur de tabac, et je me levai pour m'en approcher. Les emballages ne disaient pas grand-chose. Au hasard, je choisis quelque chose qui se baptisait « Coqueuses », et portait la mention « goût français ». Un peu plus chères que les autres. J'avais visé dans le mille. Plein de bûches, mais très fumable. J'avalai avec délice la fumée âpre. Missie la trouva également à son goût.

Nous quittâmes le restaurant pour une nouvelle promenade errante.

Missie voulut entrer dans un magasin spécialisé dans la vente de vêtements. Un univers d'épais tapis bariolés, de lumières en tubes, de murs chatoyants aux couleurs mouvantes, de miroirs. Je m'y vis en pied, ce qui déclencha une crise de gaieté. J'ai l'habitude de vêtements fonctionnels, ultra-pratiques, et très sobres. J'avais l'air échappé d'un hypno comique. Une de ces comédies drôles, sur les années révolues.

En nous découvrant côte à côte dans cette glace à trois dimensions, Missie partagea mon fou rire. Le pire, je crois que c'était ma tignasse. Jaune d'œuf, serrée en une multitude de petites tresses. Un cauchemar.

Missie s'étouffait, et ne tenait plus sur ses jambes. Je la fis taire. On commençait à nous regarder avec réprobation. Nous reprîmes notre promenade. Tout était disposé dans des vitrines hermétiquement closes. Les vêtements y étaient disposés avec art, et s'accompagnaient d'une référence. Pour s'en rendre possesseur, il convenait de passer par l'intermédiaire d'une machine géante, toute en fentes et boutons. Elle avalait les pièces, et recrachait en échange un ticket de métal perforé.

Sur présentation du ticket, l'une des maussades vendeuses débouclait un tiroir à l'aide d'une clé accrochée par une chaîne à sa taille. et vous tendait l'objet de votre choix. soigneusement préréemballé. Elles portaient un uniforme



vert choux, sur des collants écarlates. Visages renfrognés et yeux de calculatrice électronique. Jolies ou non, je n'étais pas tenté.

— Si je comprends bien, dit Missie, il faut acheter chat en poche, et on ne peut même pas essayer. Où est le plaisir ?

Les yeux du chaton étaient rêveurs, et très surpris, ce qui me fit rire.

— Nous sommes fauchés, jolie. Qu'est-ce que tu voudrais acheter ?

— Rien. Tout est moche. Sortons.

Nous visitâmes le métro, qui semblait être l'unique moyen de communication, en dehors de la marche à pied et des rares hélicoptères. Un long train d'acier, qui circulait sur coussin d'air. Bondé au-delà du possible. Une pâte humaine s'amalgamait à l'intérieur. Les portes s'ouvraient mécaniquement et se fermaient de même, après un sifflement d'alerte suraigu, sans souci des retardataires, et sans aucune surveillance. La population semblait bien dressée. Au sifflement, tout le monde reculait, très docilement. Ceux qui étaient entrés se tassaient un peu plus. Je ne vis personne se faire prendre au piège de ces inexorables mâchoires. Un vrai miracle.

Nous tuâmes le temps, jusqu'au soir. Missie refusa de dîner, en prétextant un manque d'appétit. Je n'insistai pas. J'avais faim, mais pas de ce que nous pourrions nous offrir.

Au comptoir d'un bistrot archicomble, vers 20 heures, nous bûmes quelque chose qui s'appelait bière. Plate, poisseuse, et agrémentée de sirop. Une saloperie, que je laissai dans mon verre. Je demandai au garçon, en jouant les touristes, où nous pourrions trouver un endroit distrayant. Je n'eus guère de peine à entrer dans la peau du rôle. Par rapport au sien, mon français paraissait assez bizarre. Il me répondit en petit nègre, mais me donna des indications précises. Il me rappela aussi, très gentiment, que l'heure du couvre-feu sonnait à minuit, et je le remerciai.

Ce quartier de plaisir se trouvait assez éloigné. Une bonne demi-heure de métro, qui offrait à présent plus d'espace vital. Dans ce monde où tout s'arrêtait à minuit, les cendrillons devraient se coucher tôt.

Nous découvrîmes que le lieu des distractions se présentait sous la forme d'une série d'immeubles. Boîtes, boîtes et encore boîtes. Restaurants, d'allure considérablement moins déplaisante que ce que nous avons fréquenté jusqu'alors. Il en sourdait même des odeurs assez alléchantes, qui me firent saliver. Salles de spectacle, cinémas, théâtres, bars, d'où s'échappait une musique un peu grinçante et plutôt atonale, et des établissements de jeu farcis de machines bizarres. Certaines se basaient sur des principes de gammes de couleurs, assez effarants. J'aurais aimé en essayer une. Trop chère pour ma bourse.

Missie glissa une piécette dans un truc à écran, abattit au canon miniature une série d'animaux en trois dimensions, et récolta pour sa peine une grosse pièce marquée du chiffre cinq. Elle la brandit triomphalement sous mon nez.

— Tu vises bien, jolie.

— Tu devrais me voir avec un laser. Je n'avais pas dix ans quand j'ai appris à tirer. Mais toi ? Vas-y, essaie !

— Pas maintenant, jolie. Il ne faut pas perdre trop de temps. Nous n'avons pas encore trouvé ce que nous cherchons. Tout s'arrête à minuit, souviens-t'en. D'ici là, il nous faut le fric, et un abri.

— Quelle heure est-il ?

— Presque 21 heures.

Nous continuâmes notre périple. Succession de boîtes, fort semblables les unes aux autres. Dans l'une d'elles, très luxueuse, nous ne restâmes pas deux secondes. L'assistance se composait presque exclusivement de gardes noirs. Ceux-là ne portaient pas de bijoux, ne se fardaient pas, ne teignaient pas leurs cheveux, et se coiffaient normalement. Leurs vêtements de cuir étaient sobres et bien taillés. Chemise lacée sur la poitrine, pantalon ajusté qui s'enfonçait dans les bottes. Ils tranchaient sur le reste de la population autant que des corbeaux dans une assemblée de colibris. Les filles qui les accompagnaient étaient très jeunes et très jolies, en dépit du fard et de la peu seyante coiffure.

En visitant notre troisième immeuble, nous trouvâmes ce que nous cherchions. Une boîte baptisée *Cosmos*, qui tentait de reconstituer l'atmosphère des premiers âges de la conquête spatiale. Des tenues gonflées pendaient au plafond, les murs se décoraient de portraits en pied des premiers cosmonautes, et de faux hublots s'ouvraient sur un vide artificiel, où défilaient des constellations fantaisistes.

C'était résolument idiot, mais j'eus le cœur un peu pincé, en dépit du côté fabriqué et d'ailleurs erroné du cadre. Ça me rappelait trop de choses. Missie aussi avait l'air un peu rêveur. Nous ne serions pas restés là de plein gré, mais...

Nous nous installâmes à une table, dans des fauteuils garnis de sangles, et, de nouveau, la nostalgie de mon Archer revint m'assaillir. Je la repoussai, et examinai la salle, pour en évaluer les possibilités.

Comment, en cette époque, où tous les mâles s'habillaient et se fardaient comme s'ils appartenaient à la

confrérie, pouvait-on reconnaître ceux qui en étaient réellement, avec une absolue certitude ? C'était comme ça, voilà tout.

La salle était aux trois quarts pleine. Quelques femmes, aussi fausses que leurs seins, d'autres vraies, et des homos d'âge et d'allure variés. Il y avait même, vers le fond, deux gardes noirs dont la présence me gênait un peu.

Ici, pas de distributeur automatique. Un ravissant barman nous apporta d'autorité la boisson maison. Deux trucs rose violacé, non dans des verres, mais dans des flacons souples à tétines. Toujours la couleur locale, sans doute. Il déposa en même temps sur la table une fiche métallique. J'y jetai un coup d'œil. Prix astronomique. Eh bien, il s'agissait de se mettre au travail. Je me demandais si le Salaud était quelque part, l'œil collé au microscope, en train de se tordre de rire.

Je goûtai une gorgée du liquide rose. Raide à tuer un rat, et empestant la violette. Foutue époque ! Missie téta un peu, et fronça le nez.

— Dégueulasse, dit-elle. Oh, Gyall, qu'est-ce que je donnerais pour du sogoul.

— Pense à autre chose, jolie. Et rappelle-toi bien ça. Je m'appelle Georges, et tu t'appelles Elisabeth. Gyall et Missie, c'est nettement trop exotique. Pour le nom de famille, disons que c'est Tarrent. Ça ira très bien.

— Compris.

J'évaluai les victimes possibles. J'en repérai deux ou trois, mais la plus prometteuse me parut être un poussah solitaire, assis à une table de nous. Il tétait avidement son biberon.

Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi gros. Trois ou quatre étages de mentons débordants, des bras en jambons, avec de petites mains à fossettes, et un ventre de femme enceinte, qui l'avait obligé à reculer son fauteuil. Il portait une chemise violette, brodée de poissons jaunes, et un pantalon canari. Ses cheveux étaient verts, entrelacés de perles. Les bagues de ses doigts jetaient autant de feux qu'une constellation. Ses yeux saillants, démesurément fardés de vert, me regardaient.

Je battis des cils, et m'efforçai d'arborer une expression très suave. Missie avait pris un air vague, et examinait les tenues spatiales du plafond. Je lui en étais reconnaissant. Je n'aurais pas aimé la voir sourire.

L'hameçon avait accroché. Le poussah prit appui sur ses accoudoirs, et s'extirpa péniblement de son siège. Il s'approcha, en se dandinant sur des pieds minuscules. Je réussissais très bien à garder mon air tout charme, en anticipant sur le plaisir que je prendrais à l'assommer.

Il se pencha, un sourire radieux sur ses lèvres poupinées.

— Nous pourrions peut-être faire connaissance. Je peux m'asseoir à votre table ?

Mais comment donc.

Présentations, phrase aimable à l'intention de la charmante petite sœur. Manifestement, elle ne posait pas de problèmes. À la façon dont il la regardait, je compris très bien. Il fonctionnait à voile et à vapeur, et cherchait un couple. Voilà qui faisait rudement bien mon affaire.

Appel discret au barman, et renouvellement des infâmes consommations. Missie et moi en fîmes gicler la majeure partie dans les faux bacs à hydroponiques. La conversation était aimable, légère, à peine assortie de sous-entendus très voilés. Le poussah y allait en douceur. Moi aussi.

À présent, il proposait de nous emmener chez lui prendre un verre. Il se sentait si seul, n'est-ce pas, dans ce grand appartement. Sa femme était morte l'an dernier, après une bien pénible maladie. Evidemment, comme il était un peu tard, il nous offrirait deux chambres. À cause du couvre-feu, bien sûr.

Trop beau pour être vrai. Je voyais déjà le poussah saucissonné et bâillonné, et Missie et moi héritant d'un lit confortable. Un abri pour la nuit, très certainement pas mal d'argent, peut-être une boisson buvable, et une nourriture consommable. Je nageais dans la béatitude. Le petit chat donnait l'impression de renifler un bol de crème.

Le Salaud, l'œil à son microscope, devait bien rigoler.

Les portes à cellule photoélectrique bâillèrent, dégorgeant un flot noir, dans un martèlement de bottes. Le barman arrêta la musique atonale, et un silence sidéral tomba sur la salle. Tous les consommateurs étaient figés.

Les yeux du poussah sortaient de leurs orbites. Je n'avais jamais vu dans un regard d'homme une telle dose de terreur. Missie avala sa salive et prit ma main. Ses cils battaient trop vite. Toutes les personnes présentes, barman compris, avaient la même expression affolée. Je me demandais quelle pouvait être la mienne. Mes yeux volaient, cherchant une issue. Il n'y en avait pas. Je me sentis exactement comme un rat coincé.

Les deux gardes noirs, au fond de la salle, se levèrent pour avancer nonchalamment vers leurs collègues. En tout, dix hommes. Deux barraient la sortie, armes braquées. Je me rappelais très bien le nom de celles-là. Des mitraillettes.

Un garde se détacha du groupe et avança d'un pas. Beau garçon, sûr de lui, souriant et poli, et des yeux un peu plus glacés que ceux d'un reptile. Il parla d'une voix calme, assez claire pour être perçue jusqu'au fond de la salle.

— Vérification d'identité, mesdames et messieurs. Veuillez présenter vos papiers, je vous prie.

La main de Missie frémissait dans la mienne. Je haïssais le Salaud. De toute mon âme.

Ce ne fut pas bien long. Ils opéraient deux par deux, passant à chaque table. Je donnai mon identité supposée, inventai une adresse, et fournis, avec un maximum d'aplomb, une excuse totalement inacceptable : j'étais sorti précipitamment de chez moi, et j'avais oublié mes papiers. Coïncidence, ma sœur avait également oublié les siens.

Mon interlocuteur me regardait comme un entomologiste examine un insecte. Mon invraisemblable histoire ne le fit même pas sourire, et il ne me traita pas de menteur.

— Désolé, monsieur. En ce cas, je suis obligé de vous emmener. Je suis également obligé de vous immobiliser. Je suis persuadé que vous comprenez. Le règlement, n'est-ce pas...

Je comprenais on ne peut mieux. Ils me passèrent à la taille une chaîne et deux anneaux me collèrent les bras au corps. Missie eut droit au même traitement.

Le poussah fut entraîné par notre chute. Lui possédait des papiers bien en règle, mais il avait le grand tort de se trouver en notre compagnie. Il eut beau gémir, protester, répéter d'une voix de plus en plus geignarde qu'il ne nous avait jamais vus avant ce jour, il se retrouva enchaîné. Le garde lui expliqua, avec une exquise politesse, qu'il serait libéré dès que notre identité aurait été établie. Pauvre gros. Pas de veine, vraiment. Nous aussi, bien sûr, serions relâchés après vérification.

Nous ne fûmes pas les seuls à être arrêtés. Deux hommes et une femme nous accompagnèrent. Notre groupe fut poussé à l'extérieur, puis dans un ascenseur. Des hélicoptères attendaient sur le toit.

Il régnait là une grande animation. Véhicules s'envolant, véhicules arrivant, groupes de prisonniers, gardes parlant dans des émetteurs. Un instant, j'espérai que cette bousculade pourrait me servir. Tu parles ! La Garde noire avait la technique.

Nous embarquâmes dans un grand véhicule, style panier à salade, qui ne semble guère se modifier au cours des âges, quel que soit le mode de transport employé. L'exquise politesse qui régnait un peu plus tôt avait totalement disparu. Pour m'aider à grimper plus vite, je reçus un bon coup de botte dans les fesses.

Notre groupe fut réparti sur deux bancs et encadré par les gardes. Missie avait réussi à rester près de moi. Elle se collait à mon flanc et serrait ma main de toutes ses forces. Le poussah me faisait face. Sa masse de chair frémissait comme une tremblotante gelée. Je détournai de lui mon regard. L'expression de ses yeux était vraiment pénible.

L'hélicoptère fit rugir ses pales, et nous décollâmes. Missie profita du vacarme pour chuchoter dans mon oreille :

— Qu'est-ce qu'il faut dire, Gyll ?

— Tiens-t'en à la première version. Ils avaient des enregistreurs. Tu t'appelles Elisabeth Tarrent. Tu habites le bloc Odéon, immeuble 52, appartement 3053.

— Mais ils vont vérifier...

— Je le sais bien, chaton. Mais si tu dis la vérité, ils ne te croiront pas davantage. En mentant, nous gagnerons un peu de temps. Qui sait, il peut se passer n'importe quoi...

Je parlais pour la reconforter. Je ne prévoyais que trop bien, hélas, le futur déroulement des opérations. J'espérais que ça ne se voyait pas, mais j'avais peur. Je ne devais pas être le seul. Gardes exceptés, tous les regards, dans ce transport, étaient terrifiés. Missie faisait ses yeux de chaton misérable. Je l'embrassai brièvement sur la joue.

Le voyage dura assez longtemps. J'aurais voulu qu'il dure toute une vie.

L'hélicoptère se posa sur un toit. Nos gardes nous en firent sortir, pour nous pousser dans un ascenseur, qui nous descendit au centre de la Terre, à peu de chose près. Nous le quittâmes, pour suivre un couloir. Notre escorte nous activait sans tendresse.

Le premier embranchement me sépara de Missie. Elle fut entraînée vers la droite, avec d'autres femmes, tandis que j'allais à gauche, en compagnie des prisonniers mâles. Tant qu'elle le put, elle se retourna pour me regarder.

L'expression de ses yeux me donnait envie de hurler, mais je tâchai de lui sourire.

Ils me firent entrer dans la salle d'enregistrement. Nom, prénom, date et lieu de naissance, profession, lieu de résidence, lieu de travail, etc. J'avais suffisamment regardé les plans, toute la journée, pour donner des adresses plausibles. J'inventai le reste.

Ils me libérèrent de ma chaîne, me déshabillèrent, et établirent une liste précise de toutes mes possessions.

Départ, de nouveaux couloirs, et une salle de douche. Un coiffeur pressé défit mes tresses, en m'arrachant la peau du crâne. On me poussa dans une étroite cabine sans porte. Une cataracte d'eau glacée dégringola du plafond, avec assez de violence pour me faire chanceler. L'eau s'arrêta, et fut remplacée par un torrent de savon âcre. Je dégoulinais de jaune. Apparemment, ma teinture de cheveux était soluble.

Ils croyaient peut-être me peiner en m'enlevant ce déguisement. J'activai joyeusement le travail en me frottant avec vigueur. Le savon cessa de couler, et l'eau rugit de nouveau. Elle était assez froide pour faire s'entrechoquer mes dents. Elle s'arrêta, comme à regret, avec de petits hoquets glougloutants. Un déchaînement d'air brûlant me réchauffa, et me sécha en quelques secondes.

Nouvelle promenade. Couloirs, et ascenseur. Les gardes veillaient sur mes pas avec sollicitude.

Anthropométrie. Ils prirent mes empreintes digitales, des clichés de mes dents, photographièrent mes rétines, et tirèrent mon portrait sous tous les angles possibles. Ils me pesèrent, me mesurèrent, me testèrent, et me firent passer dans quelque appareil à rayons pour vérifier si je ne dissimulais rien d'interdit dans une cachette intime. Très complet, vraiment. Tous ces renseignements étaient aussitôt fichés.

Ensuite, ils m'emmenèrent jusqu'à une étroite cellule, et m'y bouclèrent.

J'étais toujours aussi nu qu'au jour de ma naissance. Psychologique, bien sûr. La pudeur n'a rien à voir là-dedans. Les vêtements, c'est aussi une protection. Déshabillé, l'être humain se sent vulnérable. Pas avec ça qu'ils m'auraient, de toute façon.

J'examinai mon palace. Nettement moins bien que la prison de Venteuse. Deux mètres carrés de cellule environ, entièrement de métal. Un bat-flanc au mur, sans literie. Dans un coin du plancher, un trou puant le désinfectant, qui devait servir de tinettes. Au plafond, une éblouissante lumière, soigneusement encastrée. C'est tout. Pas d'eau. Pour le moment, je pouvais m'en passer.

Je m'allongeai sur le bat-flanc. Bien que recouvert d'un tissu plastifié, il se révéla un peu plus dur que du ciment. Je m'efforçai de vider mon esprit. Difficile. Je finis par y arriver, et je m'endormis.

Une sonnerie effroyablement stridente me tira de mes rêves. En même temps, le bat-flanc s'escamota, m'obligeant à sauter sur mes pieds. Il disparut, aspiré par la muraille, et la fente qui l'avait avalé s'obtura.

Il ne me restait rien d'autre à faire qu'à m'asseoir par terre, en attendant des jours meilleurs. Je le fis, et reçus dans les fesses une secousse électrique. Je me relevai. Je ne suis pas bouché, mais, par curiosité, je fis une autre tentative, un peu plus loin. Nouveau choc. Pas extrêmement douloureux, mais nettement plus que désagréable. Je poursuivis mes expériences, et essayai de m'adosser au mur. Décharge. Ainsi, il convenait de rester debout, et sans point d'appui. Charmantes natures.

J'utilisai les tinettes. À intervalles réguliers, elles crachaient un tourbillon de liquide brun, si imprégné de désinfectant qu'il me suffoquait chaque fois. Puis je marchai. Deux pas dans un sens, un pas dans l'autre. De quoi faire de la claustrophobie.

Cette fois, je ne réussis plus à vider mon esprit. Je voyais les yeux du petit chat, affolés, et ne voyais que ça.

Des bruits dans le couloir me tirèrent de mes méditations. Cliquetis de métal heurté, pas, claquements. Mon judas s'ouvrit, et une main anonyme me passa un gobelet de papier à demi plein, et une fine tranche de pain.

Le café, si café il y avait, ressemblait à une eau boueuse, et le pain était de l'aggloméré de sciure de bois. Mon somptueux déjeuner terminé, je fis une boulette avec le gobelet, et visai les tinettes. En plein dans le mille. Bon tir.

Ensuite, je recommençai à voir un certain nombre de situations déplaisantes, et les yeux de Missie.

Je n'erdais la notion du temps. Il s'étirait. Les crachements monotones du désinfectant rompaient seuls le silence.

Je n'avais aucune idée de l'heure. Je marchai un moment, à très petits pas. Je comptai les secondes, les additionnai, et arrivai ainsi à un total d'une demi-heure. J'en eus marre, et variaï un peu les plaisirs en récapitulant des listes de constellations. Mauvais. Mon Archer revint, et se matérialisa.

Quatre fois, j'entendis résonner des pas dans le couloir. La quatrième, ils s'accompagnaient de bruits de sanglots. Pas des plaintes de femme. Non. D'homme. Une voix rauque, épaisse, qui hoquetait, s'étouffait et geignait. Je tentai fermement de croire à une réaction d'hyperémotivité.

J'appris qu'il devait être environ midi, parce que la main anonyme me passa mon repas. Trois quarts de gobelet d'eau, et, luxe, deux tranches de pain, tartinées d'une bouillie puante le poisson rance. Je mâchai ma sciure de bois. Son parfum de marée avancée ne l'améliorait pas. À ce régime, je ne risquais pas de devenir obèse.

J'en avais archi-marre de la station debout. L'espoir, chez l'animal humain, est indéracinable. Je m'assis. Secousse dans les fesses. Je me demandais comment ils faisaient ça. Même s'il existait un espion, ce qui était fort possible, ils ne pouvaient en aucun cas surveiller en permanence. Non, le dispositif devait se déclencher sans intervention humaine, et avait sans doute un rapport avec la répartition du poids sur une surface donnée. Pour le mur, le système était encore plus simple. Je fis quelques expériences pour tuer le temps. Il suffisait d'effleurer la paroi du doigt pour recevoir une décharge. Cette nuit, pourtant, j'avais dormi collé contre ce mur... Enfantin. Ils débranchaient le soir, à un moment quelconque. Ils nous laissaient tout de même le droit de dormir. Très gentil.

Nouveaux pas dans le couloir. Cette fois, c'était pour moi. Ils venaient me chercher.

Promenade assez languette, en compagnie de deux gardiens très service-service, et aucunement enclins à la fraternisation.

Ils me firent entrer dans une pièce spacieuse, bien éclairée au néon. Des armoires, des classeurs, un ordinateur. Une pendule encastrée annonçait 15 h 24. Le mur d'en face s'ornait d'une photo géante de Maurice Tamerlan. Je pouvais compter les pores de son nez. Au centre de la pièce, un vaste bureau d'acier mat débordait de papiers et de fiches. Derrière ce bureau, un confortable fauteuil, et devant, une rangée de quatre sièges en tubes métalliques.

Mes gardes m'installèrent dans un de ces sièges, et m'y fixèrent. Des menottes se fermèrent sur mes poignets, collant mes bras aux accoudoirs, et des bracelets piégèrent mes chevilles.

Ils me laissèrent. Très seul. La pendule grignotait les secondes. Je découvris que mon siège était scellé au sol. Je n'étais pas fâché d'être enfin assis, mais tout cet attirail ne me disait rien de bon.

Longue attente, très certainement psychologique elle aussi. La petite aiguille avança vers le quatre, s'y installa, et la grande entama une course descendante.

Il était 16 h 37 lorsque la porte à cellule photoélectrique bâilla. Elle se referma avec un claquement sec.

L'homme qui venait d'entrer me déplut au premier regard. L'absence de cheveux ne lui seyait pas. Son crâne chauve était bosselé et difforme. Ses petits yeux ronds, très noirs et très brillants, me firent penser à un rat. Un long nez pointu accentuait la ressemblance. Il n'était pas très grand, et son uniforme noir faisait ressortir sa maigreur. Je vis sur son épaule un insigne, qui devait indiquer un grade quelconque. Il ne me regardait pas.

Il s'assit, étudia quelques papiers, fouilla un tiroir, alluma une cigarette. Il pressa un bouton d'un doigt impatient. Une voix nasillarde sortit d'une fente dans le bureau.

« Oui, capitaine ? »

— Amenez la femme.

« Bien, capitaine. »

J'avais le cœur battant. La femme ?

Deux femelles en uniforme amenèrent Missie. Nue, belle, terrifiée. Elle me vit, et la joie effaça la crainte dans ses yeux.

Action psychologique, encore. Nous nous disions parents. Ils tablaient sur une possible affection entre nous, qui pourrait devenir moyen de pression. Mais, cette fois, ils frappèrent à côté. Voir Missie bien vivante, et apparemment en bonne santé, me comblait, et parce que j'étais là, elle oubliait sa peur.

Les deux gardes en jupons l'installèrent dans le siège voisin du mien. Je ne les vis pas sortir. Je la regardais. Partie, la teinture ignoble. Ses cheveux étaient noirs, lisses et brillants, et son teint avait de nouveau un éclat laiteux. Les yeux du petit chat, brumeux de bleu, étaient presque confiants. Elle me souriait. Ses lèvres firent une moue de baiser, que je lui rendis.

Une voix sèche et précieuse s'éleva :

— Le fichier urbain ne mentionne ni Georges Tarrent ni Elisabeth Tarrent. L'appartement 3053 du bloc Odéon est occupé par la mère d'un garde noir, très bien placé dans l'entourage de notre président. Alors ?

Que répondre ? Tout ce que nous pourrions dire serait totalement incroyable. Autant se taire.

Le rat s'impacienta, et sa voix se refroidit de deux tons.

— Je vous conseille de répondre très vite. Qui êtes-vous ?

— Je ne sais plus, dis-je. Cette arrestation, et tout le reste... La peur, vous comprenez... Je crains d'être devenu amnésique.

Il n'aimait pas l'humour. Pas du tout. Mais ce n'était pas un coléreux à chaud. Il me sourit. Un sourire assez ignoble.

— Je suis très bon psychiatre. Comptez sur moi pour vous faire retrouver la mémoire. (Il m'examinait. Il aboya :) Tu as la peau bien foncée. Quelle est ton origine ? Métèque ? Nègre ?

Pour craindre vraiment ce genre de guignol, il faut avoir été conditionné. Je ne l'étais pas. Ma réponse partit avant que je l'aie seulement pensée.

— Occupe-toi de ton cul, enchaubé !

Il avait des réflexes rapides. Le tube apparut dans sa main, et cracha une aiguille. Elle me toucha à l'épaule gauche. Durant quelques instants, je ne sentis rien, puis les cristaux fondirent, et un fer rouge commença à fouiller dans ma chair.

J'émergeai de l'enfer, mille ans après. J'avais réussi à ne pas geindre, mais mes dents devaient être abrasées sur un demi-centimètre.

Le rat m'observait, dubitatif. Brusquement, sans aucune provocation, il déplaça sa main, et tira sur Missie. Je ne sais pas où il l'atteignit. Je ne regardais plus. Le petit chat était très courageux. Lorsque ça devint vraiment intolérable, elle se contenta de gémir. Ce qui m'avait semblé s'allonger sur un millénaire ne durait pas plus de quarante secondes.

Le rat appréciait, avec le détachement d'un savant qui pratique la vivisection. Il n'était pas passionné. Je le haïssais avec une violence qui me rongea le ventre. Il me sourit, et me dit à mi-voix, en confidence :

— Les femmes sont tout de même plus vulnérables.

Avec une nonchalante négligence, il tira de nouveau sur elle. Cette fois, Missie cria.

Je devins fou. Ma haine se fit incandescence, matière, densité, projectile. Puis elle jaillit de moi, me laissant vide. Le rat parut surpris. Il grimaça, s'inclina. Son buste bascula lentement vers l'avant.

Il gisait sur son bureau, une joue dans les paperasses, son long nez touchant le cendrier. Ses yeux étaient grands ouverts.

J'étais abasourdi, et incrédule. Si ce n'avait été aussi invraisemblable, j'aurais pu croire que je venais de le tuer. J'avais senti quelque chose se ramasser en moi, puis se projeter, en me causant une sensation d'arrachement. Absurde. Je clignai des paupières. Le rat était toujours affalé. Un petit peu de sang coulait de sa bouche, tachant la feuille sous sa joue.

Missie sortait de son tourment. Ses yeux s'emplirent de stupeur.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Gyll ?

— Je ne sais pas, jolie. Une crise cardiaque, ou quelque chose... Il est mort.

Elle se tut un moment, les mâchoires serrées, puis dit :

— J'espère qu'il existe un enfer pour les gens comme lui. Je ne suis pas croyante, mais... Oh, je l'espère.

Nous étions proches l'un de l'autre, et séparés par des parsecs. J'aurais voulu la serrer contre moi... Je tirai sur mes chaînes, furieusement. Je ne gagnai pas un millimètre, et la chaise vissée ne bougea pas d'un pouce.

— Gyll... C'est seulement un répit, n'est-ce pas ? Ils vont recommencer...

Je ne trouvais rien à lui dire. Oui, ils recommenceraient. Encore et encore. Ils nous contraindraient à cracher la vérité, et, lorsqu'ils l'entendraient, ils ne la croiraient pas. Jamais. Missie reprit :

— Tu ne veux pas répondre... Oh, je comprends bien. Mais ça fait si horriblement mal...

Les yeux du chaton étaient désespérés.

— Je trouverai un moyen, Missie. Je te jure que je te sortirai de là. Je te le jure.

Miracle de la confiance. Elle me crut. Et je ne me croyais pas moi-même.

Une voix nasilla dans la fente du bureau. Devant l'absence de réponse, elle cacarda sur un ton de plus en plus inquiet.

Silence. Attente, puis la porte bâilla, et quatre gardes entrèrent en se bousculant. Des exclamations de surprise s'entrecroisèrent. Ils vérifièrent nos entraves, très soigneusement. Manifestement, nous ne pouvions en aucun cas être coupables. Lorsque, à leurs questions, je répondis qu'il était tombé d'un coup, comme ça, ils acceptèrent cette vérité.

Ils avaient autre chose à faire pour l'instant qu'à s'occuper d'un nouvel interrogatoire. Ils nous séparèrent, et me ramenèrent à ma cellule.

Cette fois, je réfléchis, et sérieusement. J'évaluai mes possibilités. L'entraînement d'un trans' passe par pas mal de choses, et nos techniques de combat rapproché sont très perfectionnées. Mon instructeur m'avait trouvé bon élève.

Je disposais aussi d'un autre atout. Le conditionnement par la terreur rend ses victimes abruties. Les gardes devaient avoir l'habitude de prisonniers extrêmement dociles. Ils ne se méfieraient peut-être pas tout à fait assez. Une chance à courir...

Je bâtis un plan, et attendis.

Repas du soir, annoncé par des bruits de pas et des tintements métalliques. Je me collai un bon coup de poing sur le nez, qui me fit voir quelques étoiles. Un flot de sang gicla, dont je me barbouillai généreusement. Une vraie boucherie.

Lorsque le claquement sec qui annonçait la fermeture des judas s'approcha nettement de ma cellule, je m'allongeai au sol. Les secousses se déchaînèrent en rafales. Très pénible, mais je suis entêté. Le plus dur était de garder une immobilité totale. Je m'étais mis un peu de biais, le visage tourné à l'opposé de la porte. Il convenait qu'ils voient le sang, mais pas trop les frémissements involontaires de mes muscles faciaux. Mon judas s'ouvrit. J'avais les yeux ouverts, bien fixes, et le soleil du plafond commençait à me cuire les rétines.

Ils étaient deux. Interrogations étonnées, conciliabule. Ils coupèrent le courant. Bénédiction ! Cette fois, j'avais vraiment l'air plus mort que nature.

Ils entrèrent. Je reçus dans les côtes un coup de botte, pas très méchant. Juste une poussée, comme ça, pour voir. J'étais mou, je ballottai. Ils s'accroupirent, un de chaque côté.

J'explosai. Le premier reçut, à la naissance du nez, un coup qui dut lui enfoncer des esquilles d'os dans la cervelle. Le second avait de bons réflexes. Sa main vola vers son arme, mais je l'avais sonné avant qu'elle l'atteigne. Pas trop fort. Juste assez pour l'endormir sans l'amocher. Je déshabillai le cadavre, et ligotai l'anesthésié avec des sous-vêtements. Je lui tassai une chaussette dans la bouche, et fixai le bâillon avec la deuxième.

Je jetai dans le couloir un coup d'œil prudent, et le découvris désert. Le chariot du ravitaillement me livra un bidon d'eau et une serviette plutôt crasseuse. Je transportai le tout dans la cellule, et refermai la porte.

Toilette, à grand renfort de barbotages, pour nettoyer le sang dont j'étais couvert, puis séchage avec le torchon malpropre.

Le garde défunt avait à peu près ma taille. Je m'habillai. Le pantalon. Relativement, il allait. Les bottes. Une peinture de plus que la mienne, mais ça valait mieux qu'une de moins. La chemise. Pas prévue pour ma carrure, elle me bridait aux épaules. Toutefois le cuir, certainement synthétique, pouvait en partie s'étirer. Avec un peu de chance, je ne la ferais pas craquer. Le ceinturon fixa très bien le surplus de taille du pantalon. À mon avis, je faisais un garde noir très présentable.

Mon captif s'était réveillé. Il n'avait pas peur, il était simplement fou de rage. J'avais besoin de ses services. Il convenait de le conditionner.

Je délaçai sa chemise et l'ouvris largement. Je lui crachai une aiguille dans le mamelon gauche. Il se contorsionna de façon fantastique. Je craignais qu'il fasse craquer ses liens, mais ils tinrent bon. Des sons étranglés passaient sous son bâillon.

Lorsqu'il cessa de se tordre, je tirai une deuxième aiguille, de l'autre côté. En tout, je fis ça quatre fois. Terminé. Il n'était plus en rage, mais totalement terrorisé.

Je lui expliquai le programme, point par point. Tout à fait d'accord, tout à fait. Soumission absolue. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. La première fois, sans aucun doute, qu'il s'était trouvé du mauvais côté d'un tube. Tout s'apprend. Cette docilité me convenait très bien. Je n'aurais même pas besoin de le tenir sans cesse au bout du pistolet.

Nous sortîmes ensemble dans le couloir. Je bouclai ma cellule. Le chariot attendait. Mon esclave le poussa, et je marchai derrière lui. Nous arrivâmes sur une porte bien close, et je baissai la tête pour dissimuler mon visage. Elle s'ouvrit très facilement. Le chariot passa. Moi aussi. Le garde qui venait de déverrouiller cet accès se figea en voyant le nez de mon pistolet. Je le fis se tourner, et lui abattis le tranchant de ma main sur la nuque, sans douceur aucune. Le vrai coup du lapin. Bien appliqué, il tue, et je l'avais tué.

Je pris le trousseau de clés, et fis charger par mon asservi le cadavre sur le chariot. Nous retournâmes dans le couloir précédent, et je fermai la porte.

Mon prisonnier trouva une cellule vide, et y poussa son chargement. Non sans peine. Il occupait toute la place. Autant que possible, je préférais ne pas laisser trop de traces derrière moi.

Retour vers la sortie, ouverture de la porte, fermeture. Il n'y aurait plus de sentinelle ici. Combien de temps mettraient-ils à s'en apercevoir ?

Mon serviteur me guida, avec une totale obéissance. Je le terrifiais au-delà de toute expression. Rien de tel qu'un conditionnement bien compris. De temps à autre, il grimaçait un petit peu. Sans léser vraiment les tissus, les aiguilles à douleur laissent des souvenirs. Lorsque je bougeais mon épaule, j'y décelais encore des vibrations. Je lui conseillai

amicalement un air plus naturel, et il s'efforça de me faire plaisir.

Nous circulions sans que personne s'intéresse à nous. Il n'existe pas de meilleur déguisement que l'uniforme. Mon compagnon coopérait au maximum. Lorsque je lui demandai de me trouver un endroit désert contenant des papiers d'allure officielle, il me le dénicha à la minute. Manifestement, il ne tenait pas plus que moi à ce que quelqu'un nous questionne. Je lui avais promis qu'il serait le premier à mourir.

Je tenais à présent un dossier à en-tête, frappé du portrait de Maurice Tamerlan, et portant en rouge la mention « Confidentiel ». Un vrai sésame. La sentinelle qui, au bout d'un couloir, veillait sur la sécurité du général s'effaça gentiment lorsque je lui dis que j'apportais un dossier urgent. Il ne se demanda même pas pourquoi nous étions deux pour transporter une si mince charge. L'armée, ça vous vide l'esprit.

La bonne porte s'ouvrit au même sésame :

— Dossier urgent, mon général.

J'entrai en saluant très réglementairement. Somptueux bureau. En extérieur, cette fois. Tout un mur de baies donnait sur les lumières de la ville. Je ne m'attardai pas à les contempler. Mon guide m'avait appris tout ce que j'avais besoin de savoir. En posant mon dossier sur le bureau, je bouclai l'interphone et la porte d'entrée.

Le général fronçait des sourcils annonçant l'orage, et ouvrait la bouche pour une question. Le museau de mon pistolet la lui referma. Je lui fis croiser les mains sur la tête. Mon jumeau ne m'avait pas quitté d'un pas, attaché à moi par l'invisible fil de la terreur. Je n'avais plus besoin de lui. Le tranchant de ma main arriva sur sa nuque. Il s'éteignit comme une chandelle. Très probablement mort. Je m'en foutais.

J'endormis le général, et le ficelai très solidement. Il s'éveilla pour me promettre les pires supplices. Il ne s'énervait pas, et parlait d'une voix calme. Je le fis taire en le bâillonnant.

Nouvelle séance de conditionnement. Bien plus longue, et bien plus dure que la première. Le général était coriace. Je parvins à un résultat appréciable, mais pas absolument parfait. Toutefois, pour le moment, il était disposé à obéir. Il me faudrait quand même le surveiller de près.

Je dictai mes premières conditions, et retirai le bâillon.

Le nez du pistolet sur la tempe, il parla dans l'interphone, assez longtemps. Je lui remis son bâillon. Il calculait, cherchant quelle vacherie me faire. Je le transportai derrière son bureau, et l'y installai, hors de vue. Le garde défunt l'y rejoignit.

Longue attente, qui me rongea les nerfs, puis bruits de bottes dans le couloir, et petit coup à la porte.

— Oui ?

— La prisonnière, mon général.

Je déclenchai l'ouverture des portes. Lorsque les battants coulissèrent, j'étais à côté, figé dans un garde-à-vous très militaire.

Les deux matrones qui entrèrent, encadrant Missie, ne me regardèrent même pas. Elles étaient beaucoup trop occupées à s'interroger sur la disparition du général. La porte se referma en claquant. Les deux femmes furent assommées avant d'avoir compris ce qui se passait.

Le petit chat frémissait, les yeux écarquillés. Elle gémit : « Gyll ! » sur un ton incrédule, et se laissa tomber contre moi. Je la serrai à lui faire craquer les côtes. Deux petites larmes sourdirent de ses paupières froncées.

Pas le moment de s'attendrir. Je la lâchai et dis :

— Habille-toi. Vite. Prends ce qui t'ira le mieux à ces deux bonnes femmes.

Tandis qu'elle se vêtait, enfilant la chemise, la jupe courte, les bottes cuissardes, et bouclait le ceinturon, j'annonçai au général la suite du programme. Je voulais la sortie, et un héli. Il nous servirait d'otage. Il avait tout intérêt à rester très sage. Je mourrais peut-être, mais lui avant moi.

Il donna docilement des ordres dans l'interphone. Je le déficelai. Missie et moi l'encadrâmes. Je tenais une lettre, mon pistolet dessous, et Missie cachait dans sa manche un tube à aiguilles. Une très intense douleur paralyse aussi bien qu'une balle. Mon petit chat avait le menton relevé, et des yeux décidés.

Tout alla très bien jusqu'au troisième couloir, puis, très soudainement, un enfer de sonneries démentes se déchaîna. Les gardes se mirent à s'agiter et à courir partout. Ils ne posaient pas encore de questions, la présence du général nous couvrait, mais peut-être plus pour tellement longtemps. Les choses tournaient mal, et je doutais fort que nous obtenions un héli en douceur, comme je l'avais espéré.

— Mets-toi derrière lui, Missie. Ne le quitte pas d'une semelle, et laisse-le en écran.

— Qu'est-ce qui se passe, à ton avis ?

— Selon toute probabilité, ils ont découvert mon évasion.

Le général avait l'œil très réjoui.

— Ne te fais pas trop d'illusions, lui dis-je. Je suis peut-être déjà mort, mais toi aussi.

Il me sourit. Rictus qui n'avait rien à voir avec la gaieté



Il me sourit. Rien qui n'ait rien à voir avec la garde.

— J'espère bien te prendre vivant...

Un couloir de plus, et, au fond, très loin, la porte de l'ascenseur. Elle me fit plaisir, et ma vigilance dut se relâcher un quart de seconde. Le général joua sa chance. Il me saisit le poignet, et hurla à la garde. Mauvais pour lui, et pour nous. Pistolet et laser obéissent aux mêmes lois de visée, mais le laser s'enclenche du pouce. Je n'avais pas l'habitude de ces armes à gâchette. Sans que je l'aie aucunement voulu, mon doigt crispé pressa la détente. Le général prit la balle en plein ventre.

Je courus, entraînant Missie. Ça commençait à tirailler de partout. Du fond du couloir, deux gardes arrivaient, barrant le chemin. Je reçus une balle dans le côté, qui me fit l'impression d'un gigantesque coup de battoir. D'autres sifflèrent méchamment. Je descendis les deux hommes. Missie boitait, saignant de la cuisse. Je passai son bras sur mes épaules et forçai l'allure, en la portant à moitié. Des détonations explosaient derrière nous. J'étais surpris d'être toujours vivant.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit comme nous arrivions sur elle. Curieusement, la lumière de la cage vacillait. Elle s'éteignit. J'étais beaucoup trop « rat acculé » pour réfléchir. Je cherchais un trou, n'importe lequel.

J'entrai dans le noir, en soutenant Missie. Un noir velouté, profond, mouvant. Le rideau de velours.

Je repris conscience dans une totale obscurité. Je n'avais pas l'esprit parfaitement clair. J'étais couché sur quelque chose de dur, et une bosse me martyrisait le dos. Je me déplaçai en tâtonnant. Arêtes, saillies, et une poussière sableuse qui gratta ma paume.

Je m'assis. Mes souvenirs affluèrent. L'ascenseur, le rideau de velours, Missie et moi, blessés. Blessé ? Je palpais mon flanc. Aucune douleur. Rien. Je sentais encore, avec netteté, l'impact à cet endroit. Mais mes doigts touchaient un tissu sans nulle déchirure, et qui n'avait pas le contact glissant du cuir synthétique. C'était raide, épais, rugueux. À force de fouiller, ma main passa par une ouverture, et je trouvai ma peau. Lisse, et absolument saine. Insensé !

Missie ! Je ne la sentais pas contre moi. Où était-elle ? Je tâtai fiévreusement, sans rien découvrir. Je l'appelai, de plus en plus fort. Pas de réponse, ce qui m'angoissa fortement. Elle ne se serait pas éloignée volontairement de moi, je le savais, même pas pour satisfaire un besoin naturel. Depuis que nous avons passé les Portes, nous agissions en équipe, et les mesures de sécurité primaient sur la délicatesse. Si elle avait voulu s'écarter un peu, elle me l'aurait dit, et serait de toute façon restée à portée de voix.

Missie ! Disparue ! Le Salaud m'avait piégé dans le rideau de velours, transporté ailleurs, et il m'avait pris Missie. À moins qu'elle soit quelque part, à proximité, inconsciente. Je n'y croyais pas, mais j'aurais vendu ma main droite pour de la lumière.

J'entrepris une exploration hasardeuse, à quatre pattes, en tâtant. La même surface en aspérités, et sa poussière de sable. J'en devenais cinglé. L'ordure, la charogne, l'enflure merdeuse. Je te trouverai, et je te tuerai. Je l'avais dit à voix haute. Le son de mes paroles brisa le silence et me rendit un peu de calme.

Je ne pouvais pas accepter la disparition de Missie. J'avais déjà appris qu'elle comptait pour moi, mais je ne la croyais pas enracinée aussi profond. Je découvrais que son absence me blessait autant que si j'avais perdu une partie de moi-même. C'était bien pire que la séparation dans la prison. À ce moment-là, je savais où elle était. Je ne le savais plus.

Je tâtonnais toujours. Je finis par buter sur une surface en relief que je n'identifiai pas. Je m'arrêtai. À quoi bon palper ainsi au hasard ? Mieux valait patienter un peu. La lumière naîtrait peut-être. À moins que le Salaud ait décidé de me rendre fou par une claustration dans le noir. Il attendait peut-être que je me mette à hurler, en frappant du crâne sur ce mur bosselé. J'en avais envie, mais il pouvait toujours attendre. Je ne lui ferais pas ce plaisir.

J'appelai de nouveau Missie, quatre ou cinq fois, sans réelle conviction. Je m'étais assis, adossé à la surface en saillies. Je fermai les yeux. Ouverts, ils ne m'étaient d'aucune utilité. Je patientai, en ouvrant de temps à autre les paupières, sans guère d'espoir.

Je finis pourtant par découvrir une vague lueur, sur ma droite. Elle m'attira irrésistiblement. Je suivis la surface rugueuse. Elle fit un coude, que je tournai. Clarté bénie ! Je me trouvais dans une crevasse rocheuse, qui débouchait sur le jour.

Je m'insinuais dans une faille, et sortis.

Une plaine de sable s'étalait jusqu'à l'horizon, piquetée de maigres buissons. Le soleil se levait dans un ciel de jade. Dans mon dos, l'amorce d'une série de collines peu élevées. Je venais de surgir de la base de l'une d'entre elles.

L'aspect du paysage évoquait un désert. Encore des problèmes d'eau. Le Salaud se répétait. Il se répétait également en ce qui concernait mon habillement. De nouveau, je sortais d'un hypnorêve, mais bien plus ancien que le premier.

Je portais, accrochés aux épaules par des agrafes, deux pans de tissu d'un rouge délavé. Trame lâche, évoquant un travail artisanal. Un lien de cuir ramassait à ma taille les plis de l'étoffe. J'y trouvais pendue une bourse, que je fouillai. Une trentaine de pièces d'un métal rougeâtre, toutes identiques. D'un côté, un profil barbu à nez important, de l'autre, une sorte de lion ailé. Ça ne me disait rien du tout.

En m'explorant, je me découvris des cheveux plus longs que d'ordinaire, noués sur la nuque en queue-de-cheval. Ils avaient gardé leur teinte naturelle. Toujours ça. J'avais aussi une très belle barbe. J'aurais bien aimé un miroir

Mon pouce droit s'ornait d'une bague, que je retirai pour l'examiner. De l'or ? Peut-être, ça y ressemblait. Le travail de la monture était assez extraordinaire, et la pierre très belle. Ronde, polie, violette ou verte suivant l'angle de la lumière. Les deux teintes se mêlaient et se fondaient en parfaite harmonie.

Je baissai les yeux sur mes pieds, enfilés dans de rudimentaires sandales. Une semelle épaisse et des lacets attachés sur les chevilles.

J'essayai de faire le point. Pas le passé, cette fois, malgré l'allure antique de l'équipement. Tout simplement parce que je n'étais pas sur Terra. Elle n'a pas un ciel vert jade, ni un énorme soleil blanc. Et pas non plus sur une planète de la Fédération, parce que jamais les hommes post-Heym ne s'habillèrent ni ne s'habillent de la façon dont j'étais vêtu. Alors ? Le Salaud m'avait peut-être préparé pour un bal masqué. Ouais.

En tripotant les plis de mon vêtement, je trouvai autre chose. Dans une poche cousue à l'intérieur, je découvris un petit morceau de papier roulé, genre parchemin. Vierge de toute écriture, il ne portait qu'un sceau gravé dans la cire, représentant le même animal fabuleux que les pièces. La poche me livra également un objet, que je finis par identifier. Croyable ou non, il s'agissait d'un briquet. Je n'avais jamais rien vu d'aussi bizarre dans le genre. Un tube, qui contenait une matière spongieuse. Une manière de petit marteau frappait sur un silex. Je mis un temps fou à obtenir une étincelle, qui embrasa la matière, probablement végétale. Elle rougeoya gaiement.

Voilà qui me faisait plaisir. Grand plaisir. J'arrachai une branchette épineuse à un buisson, et l'allumai. Elle flamba en crépitant.

Je visitai mon ancien domicile. Un passage resserré, un tournant, et une assez vaste caverne, totalement vide. Je m'en doutais, mais j'avais voulu vérifier.

Mon petit chat. Réellement perdu, cette fois.

Je ressortis et éteignis ma torche improvisée en l'enfouissant dans le sable. Le briquet se refermait d'un couvercle, qui étouffait la braise. Je le rangeai en compagnie du parchemin, qu'il convenait certainement de conserver précieusement. Le Salaud ne faisait jamais rien de gratuit.

Le soleil commençait à cuire la plaine, avec une ardeur qui m'inquiéta. On ne devait pas mettre longtemps à crever de soif, dans la région. Je voyais vaguement, au loin, une tache qui pouvait être un bouquet d'arbres. Arbres, donc possibilité d'eau. Autant aller voir par là. Je me mis en route.

Cosmos, quelle chaleur ! À fondre du métal. Et le soleil n'était qu'à peine levé. Mes orteils fouillaient un sable brûlant. Je ne trouvais pas ces sandales particulièrement pratiques. Autant marcher pieds nus. Je ruisselai de sueur. J'avancai assez longtemps, en me sentant très solitaire. Missie...

La tache se révéla être effectivement des arbres. Assez curieux. Des troncs élancés, verruqueux, et un bouquet terminal de longues feuilles acérées, d'un rouge vineux délavé de rose. L'écorce était cramoisie, parsemée de bosses plus grosses que mon poing.

Sous leur abri se serraient des maisons plates, bâties de quelque torchis. Elles bordaient une mare d'eau limpide sur son fond de sable.

Deux enfants nus, très humains, jouaient dans la poussière avec un animal unicorne à allure caprine. Une fille passa une porte basse en se courbant. Jeune, jolie, des cheveux noirs tressés, et de très beaux yeux sombres. Elle portait un vêtement analogue au mien, mais retenu par une seule épaule, et laissant un sein libre.

J'aurais voulu lui parler, et ne savais en quelle langue le faire. Qu'est-ce qui se pratiquait, dans la région ? Je parle français, russe et terrien, plus un dialecte fait d'un mélange de toutes langues, et qui s'appelle argot de cosmoport. Je me débrouille en anglais, en espagnol et en allemand. Rien de tout cela ne conviendrait, à mon sens.

Je me trompais. Elle parla la première, et s'exprima en excellent français, parfaitement clair, et aucunement teinté d'un accent. Le Salaud continuait à s'amuser.

— Mon salut, voyageur. Veux-tu te désaltérer à notre eau ?

— Je viens de très loin, et ne connais pas les coutumes de ton pays. Il faudra me pardonner mes erreurs. Mais je te remercie, je boirai volontiers.

— As-tu traversé la plaine d'Olim à pied, et sans provision d'eau ?

Elle paraissait suffoquée, et je parai.

— Non, non, un ami m'a déposé près d'ici.

Elle se rasséra. Je m'approchai de la mare, pour boire dans mes mains. L'eau était fraîche, un peu amère. La fille m'examinait avec curiosité.

— Veux-tu partager mon repas du matin, voyageur ? Mon mari chasse l'agria dans la plaine. Il ne serait pas décent que tu entres dans ma demeure, mais nous pouvons manger dehors ensemble.

J'acceptai, sans manières. J'étais affamé. Nous échangeâmes nos noms. Elle s'appelait Nagala. Je ne sus

qu'inventer qui conviendrait, et donnai tout bonnement mon vrai prénom, qui ne sembla pas la surprendre. Nous partageâmes un morceau de viande à goût de venaison, accompagné de galettes d'une céréale grossièrement moulue. Je goûtai une boisson âpre, un peu verdâtre, servie sans sucre.

Nagala était bavarde, curieuse comme une chatte, et pas sotté. J'esquivai ses questions en la faisant parler au maximum. J'appris ainsi, au hasard de la conversation, que la ville la plus proche se trouvait à huit jours de route, et qu'il convenait de voyager tôt le matin, puis jusqu'à la nuit, en dormant aux heures chaudes du jour. Je n'en étais pas surpris. Outre que je suis né à Marseille, dans toutes les régions torrides des planètes de la Fédération, la coutume de la sieste subsiste. Et ça ne changera jamais, en dépit de tous les générateurs de froid imaginables.

Cette ville voisine s'appelait Farni-Guéral, et abritait l'un des palais de l'Olgar. Il y était en résidence en ce moment, en attendant la Fête du dieu Frogoul. Est-ce que je m'y rendais moi-même pour y assister ? Evidemment, je ne pouvais me rendre ailleurs. Après tout, pourquoi pas ? Pour survivre, une ville offrirait davantage de possibilités.

Je lui demandai si elle accepterait de me vendre un récipient pour l'eau, et quelques provisions. Elle s'étonna :

— Ton ami t'a-t-il abandonné dans la plaine sans eau et sans nourriture ?

Elle paraissait très offusquée, et j'expliquai que nous nous étions disputés. Elle fit une moue dubitative.

— Il a fallu que ce soit une bien grande dispute...

Oui, certes, très grande. Bien. Elle ne pouvait me laisser ainsi dans la peine. Elle me vendrait une outre, mais sa provision de galettes était basse. Enfin, elle m'en trouverait quelques-unes.

Nous fîmes nos comptes, et elle se contenta d'une seule de mes piécettes, en paraissant plus que satisfaite. Avec la bague en prime, le Salaud m'avait rendu riche.

Je m'interrogeais sur lui. Sa puissance devait passer les bornes de l'imaginable. Le tour de passe-passe de l'ascenseur m'émerveillait encore. Le rideau de velours, dans une prison du temps passé... Sans parler de cette planète, qui ne pouvait exister nulle part. Où étais-je, en réalité ? Pour tenir au chaud son pot de boisson verte, Nagala l'avait installé sur un petit brasero. J'approchai ma main des braises, et la reculai par réflexe, malgré moi. Indiscutable. Je ne me trouvais pas dans une salle d'hypnorêve. Parce qu'elles ont toutes un défaut. Les sensations qu'elles offrent se situent à un niveau faible. On n'y ressent pas l'aigu de la douleur, non plus que l'intensité du plaisir.

Je quittai Nagala muni d'une outre pleine, fixée sur mon dos par une courroie, et d'une besace contenant six galettes et une poignée de sel gris. Elle me donna des indications sur la direction à suivre.

— Mon salut, Gyll.

— Mon salut, Nagala.

J'avais au moins appris comment on disait bonjour et au revoir. Toujours ça.

Journée maussade. Je marchais, les pieds blessés par les lanières de mes sandales, et dans une fournaise. Et sans Missie. Sans Missie... Je ne pouvais pas m'y habituer. J'étais dans la situation d'un homme récemment amputé. L'esprit a accepté la mutilation, mais le corps la refuse, et tente de nouveau de se servir du membre disparu, pour en redécouvrir chaque fois l'absence, avec la même douloureuse stupéfaction. Lorsque je me couchai, à l'heure la plus chaude, pour dormir dans l'ombre d'un bloc rocheux, je la cherchai près de moi, et lorsque je m'éveillai, ma main tâtonna de nouveau dans le vide.

La nuit me surprit. Le ciel était magnifique. Velours bleu-noir, mais constellations jamais vues, et un très étrange satellite. Des anneaux entrelacés, de teintes différentes, sept en tout. Un pour chaque couleur du prisme. Cela diffusait une luminosité douce, chatoyante. Clair de quoi ?

Nagala m'avait indiqué, dans la matinée, les points cardinaux, gentiment baptisés nord, sud, est, ouest, tout comme chez nous. Le grand soleil blanc s'appelait aussi soleil, et avait les bonnes habitudes de Terra. Il se levait du bon côté, et se couchait de même. Mais le ciel nocturne ne m'offrait aucune référence connue, et je n'avais personne sous la main pour des renseignements. Ces constellations sauvages m'intriguaient fortement. Une Galaxie lointaine ?

Avant de me coucher, je fis un beau feu clair. Nagala m'avait signalé un certain nombre d'animaux dangereux. Elle avait aussi refusé de me vendre une arme. Elles étaient affaire d'hommes, et seul son mari aurait pu m'en céder une. Il n'était pas là, et les autres chasseurs non plus. Bah ! Quelle différence ? À vue de nez, je n'étais pas dans une époque à laser, ni même à pistolet. Mais les animaux ont peur du feu. Le problème, c'était qu'il me faudrait me réveiller régulièrement pour le réalimenter. Je préparai une provision de bois, en m'ensanglantant les mains, parce que tout ce qui poussait dans la région avait des épines.

J'étais fatigué, et je m'endormis très vite. Je me réveillai quatre fois, obligeamment ranimé par le froid. La nuit était glaciale. Chaque fois, je trouvai le feu en braises mourantes, et le fis repartir.

Après deux jours de voyage, je rencontrai un village analogue au premier. J'y renouvelai mes provisions, et pus, cette fois, trouver un mâle qui accepta de me vendre une arme. L'arsenal était minable. J'achetai un glaive court à deux tranchants, dont la poignée ouvragée tenait bien en main. C'était ce qui ressemblait le plus à un couteau, et ça, je savais m'en servir. Il me coûta cher. Trois piécettes. Mon vendeur en voulait bien plus, mais on n'est pas trans' si on ne sait pas marchander.

Poursuite de la route, monotone et épuisante. La marche à pied, j'en avais vraiment plein les bottes, ou plutôt, plein les sandales. Je me demandais si le Salaud avait l'intention de me faire boucler le tour de la terre en promenade pédestre.

Le paysage ne variait pas. Plat, ensablé, piqué des éternels buissons épineux. De temps à autre, je croisais un ou deux de ces grands arbres à feuilles rouges, mais ils étaient rares. La faune ne semblait pas abonder non plus. Quelques bestioles beiges à longues pattes sautillantes qui rappelaient les gerboises, et des oiseaux, à fines ailes en faucilles jaune d'or. Enormément d'insectes, par contre, dont bon nombre suceurs. Je fis la connaissance d'un grand scarabée à élytres bleus, qui piquait mieux qu'un taon, et bien plus douloureusement. Son venin provoquait un vilain hématome violacé.

Le soleil était un brasier ardent. Jamais un nuage dans le beau ciel vert. D'après Nagala, nous étions au printemps de l'année. Encore heureux. Je me demandais ce que ça pouvait donner en été. De quoi crever, très probablement.

Je m'interrogeais également sur le rideau de velours. Où, sur ce monde, se trouvait-il ? Ma tête à couper, il existait quelque part. D'accord, Salaud, je le dénicherai, ne t'en fais pas. À n'importe quel prix.

La nourriture aussi était monotone. Éternelles galettes, pas mauvaises, mais aussi lassantes que les tablettes à la longue, et nettement plus dures. À force de sécher, elles devenaient briques. Puis, je réalisai ma sottise. Je suis bon au lancer. Mon glaive tua très bien la gerboise. Passablement amochée par le choc, mais j'eus un très joli rôti juteux et tendre. À partir de là, je devins essentiellement carnivore. J'aurais pu y penser plus tôt, mais Terra ne pratique plus la chasse alimentaire, et tuer pour la distraction ne m'a jamais particulièrement séduit. Autrement dit, je ne suis pas un chasseur-né. Mais nécessité fait loi.

La ville de Farni-Guéral. Belle sous le ciel vert, très belle.

J'avais vu ses remparts de très loin, et je n'étais plus seul à me diriger vers elle. Je suivais une manière de route, durcie et tassée, assez encombrée. Des gens à pied, des gens en chariot, et des gens à califourchon sur de très surprenantes montures. Vert chou, à peau de crapaud, et à larges pattes flasques. Un croisement de mule et de grenouille. Une longue tête chevaline, mais des yeux saillants cerclés d'or. Le cavalier s'installait dans un creux, au milieu du dos. Cette peau verruqueuse devait être dure. Ils avaient tous en main un aiguillon et s'en servaient vigoureusement.

Les remparts étaient fantastiques. Entièrement sculptés. Une foule de personnages et de monstres y dansaient des rondes. La pierre était ocrée, parcourue de scintillements micacés.

Je passai des portes monumentales, béantes, gardées par quelques sentinelles désœuvrées, qui ne me demandèrent rien. L'uniforme militaire, dans la région, était assez marrant. Un short de cuir exigü renforcé de métal, un ceinturon avec un glaive, plus une lance, un bouclier, et un casque rond surmonté du lion ailé. La même bestiole héraldique ornait aussi le bouclier. La marque de fabrique de l'autorité, probablement. J'avais vu cet oiseau-félin à peu près partout sur les remparts, ainsi que sur les portes de métal martelé.

Farni-Guéral me parut assez plaisante. Des rues de bonne taille, pour une ville primitive, non pavées, et poudreuses de sable. Des maisons basses, à toits-terrasses, fermées sur un patio planté de quelques arbres. Toujours les mêmes, rouges, à feuilles aiguës.

La foule vaquait paisiblement à ses occupations. Vêtements analogues au mien. Les femmes étaient ou très jolies, ou franchement hideuses. Pas de demi-mesure.

Je jouai un temps les touristes, ne sachant trop que faire de moi, puis je fus pris dans un épais courant de foule, qui m'entraîna.

Sans aucunement l'avoir voulu, je me retrouvai sur une place très encombrée. J'étais serré comme un anchois entre mes voisins, devant une estrade encadrée de militaires en armes. Sur cette plate-forme s'élevait un poteau. Deux hommes s'y affairaient, allumant du charbon de bois dans une auge de pierre.

Je n'avais jamais rien vu qui ressemblât autant à une scène de mauvais hypno d'épouvante. Des bourreaux, sans l'ombre d'un doute. Muscles en bosses, tabliers de cuir et têtes de brutes. Les braises avaient pris et ils tripotaient des trucs salement moches.

Ces préparatifs, et la foule entassée et avide, ne me plurent pas. Pas du tout. Je n'ai aucun goût pour ce genre de

choses. Lorsque j'avais du contraire le garde et le général, j'avais agi en raison des impératifs de la nécessité, et sans aucun plaisir. Pas trop difficilement non plus, parce que j'englobais dans la même détestation tout ce qui portait l'uniforme noir.

J'essayai de m'en aller. Tu parles ! Autant vouloir se décoller d'un papier tue-mouche. Ce qui cédait à gauche se refermait à droite, et je devenais très impopulaire.

L'un de mes voisins, un petit homme à barbe rousse, me conseilla amicalement la prudence, si je ne voulais pas avoir des ennuis avec les soldats de l'Olgar. De fait, la partie militaire de l'assistance commençait à regarder dans ma direction. Je me tins tranquille. J'avais dans l'idée que les prisons de ce pays devaient être encore plus moches que celles de Maurice Tamerlan. Ça suffisait comme ça. Tant pis. Après tout, je n'étais pas forcé de regarder, et je pouvais toujours me boucher les oreilles.

Je questionnai le petit homme roux, et me présentai comme étranger. Il ne demandait qu'à bavarder et me renseigna très aimablement.

Un peintre, nommé Rilli, avait gravement offensé l'Olgar en faisant de lui un portrait satirique. Il avait été condamné à avoir la main droite brûlée, ce qui était clément, car il aurait très bien pu perdre la vie. Seul le grand talent de Rilli et la beauté de ses œuvres lui avaient valu cette indulgence. Dommage, il ne peindrait plus, à présent.

Dans une époque où les châtiments étaient aussi cruels, il fallait du courage pour se moquer de la toute-puissance d'un dirigeant absolu. Je me demandais quel genre d'homme était ce Rilli.

Mon voisin continuait à discourir. Il m'expliqua obligeamment de quelle façon la main du coupable serait plongée dans les braises, et maintenue là jusqu'à complète calcination. Je me serais très bien passé de ces détails. Mais il était intarissable.

— ... Et, bien sûr, personne n'osera jamais le racheter, de crainte d'encourir la colère de l'Olgar.

— Racheter ?

— J'oubliais que tu es étranger. Ceux qui ne sont pas condamnés à mort peuvent être rachetés à la justice de l'Olgar, et deviennent ainsi esclaves de l'acheteur. Mais, malgré tout son talent, personne ne rachètera Rilli, à cause du risque... Outre que le prix sera certainement très élevé.

Je reçus un coup de coude dans les côtes, et une sandale anonyme écrasa mes orteils. La foule se tassa davantage, comprimant ma cage thoracique à la faire craquer, pour ouvrir un passage.

Un groupe de gardes, lances pointées, fendait la cohue comme un coin s'enfonce. Ils encadraient le condamné.

Les foules sont ignobles, en règle générale. Celle-là ne faisait pas exception. Elle hurla. Injures, lazzis, railleries cruelles. Par anticipation, elle se poulérait les babines. Les gardes repoussèrent de la lance quelques enragés, et des projectiles volèrent.

Rilli avait du cran. S'il avait peur, il ne le montrait pas. Un homme jeune, vêtu d'une loque crasseuse et en lambeaux. Terriblement maigre et couvert d'ecchymoses. Je n'avais guère dû me tromper en imaginant les prisons de ce royaume très inconfortables.

Il avançait entre ses gardes, pieds et mains entravés de chaînes, le dos bien droit, et regardant la foule haineuse avec mépris. Beau visage, barbe et cheveux noirs, et yeux roux. Il passa et, une seconde, je croisai son regard. Si, il avait peur, mais il le cachait vraiment très bien. Il me plut.

J'avais fourré dans ma bourse la bague à pierre vert-violet. Je la sortis, et la montrai à mon voisin. Qu'est-ce qu'elle pouvait valoir, à son avis ?

S'il avait voulu me tromper, il ne l'aurait pu. Son expression de stupeur admirative m'apprit tout. Mais il était honnête.

— Au moins trois mille tétras, Seyrim.

Tiens, tiens, voilà que j'héritais d'un titre nobiliaire. En me basant sur ce que j'avais dépensé jusqu'alors, c'était une belle somme, en effet. Le Salaud m'avait rendu riche. Pourquoi ? Pour agir, justement, comme je me préparais à le faire ? Pouvait-il prévoir mes actions ? Un instant, je pensai à le décevoir, puis je regardai l'homme que l'on enchaînait au poteau, agenouillé, et qui ne tremblait pas. Au diable le Salaud ! Si c'était en mon pouvoir, je tirerais ce type de là.

Je demandai à mon voisin roux :

— Est-ce que je pourrais acheter Rilli avec cette bague ?

— Sans aucun doute, Seyrim. Il ne sera pas vendu plus de deux mille tétras, je suppose, et même en tenant compte de son talent, c'est déjà très cher. Mais si je peux te donner un conseil, ne l'achète surtout pas. L'Olgar en sera mécontent.

Je me foutais de l'Olgar. Qu'il aille au diable, avec le Salaud.

Un gradé monta sur l'estrade, pour une proclamation. Avec des tas de fioritures, il exposa le crime du coupable, et la condamnation infligée. Quand il disait « Olgar » il en avait plein la bouche. Ça sonnait nettement « Dieu le

et la condamnation imminente. Quand il disait « Olgar », il en avait plein la bouche. Ça sonnait nettement « Dieu le père ».

Sa voix sonore portait loin. Il termina son laïus en énonçant le prix du rachat : trois mille tétras, ce qui stupéfia mon voisin, et questionna en hurlant :

— Un acheteur se présente-t-il ?

J'attendis un peu. Inutile de gaspiller ma fortune s'il se présentait un autre acquéreur. Mais mon petit voisin roux avait été bon prophète. Il y eut un très long silence, puis l'orateur cria de nouveau :

— Dernière annonce avant l'exécution de la sentence. Rilli, le peintre, est offert à l'esclavage pour la somme de trois mille tétras.

Compris, pas la peine d'insister. Je n'étais pas destiné à être riche. Je braillai, assez fort pour être entendu :

— J'achète.

Ma formule n'était sans doute pas rituelle, mais j'eus mon petit succès. Les têtes se tournèrent vers moi, toutes arborant la même expression de stupeur incrédule, puis la foule s'ouvrit, respectueuse, pour me laisser passer.

Le gradé faisait les mêmes yeux surpris.

— Tu l'achètes, Seyrim ?

Il ne parvenait pas à y croire, et semblait très embêté. Je lui tendis la bague.

— Si je peux l'acheter avec ceci ?

Il examina le bijou, le retourna dans tous les sens, en fit jouer la luminosité, et ferma un œil pour le regarder de plus près. Il finit par admettre, à contrecœur :

— Je peux l'accepter pour la somme demandée. Quel est ton nom ? Et où se situe ta demeure ?

— Je m'appelle Gyall. Je viens d'un pays très lointain, nommé Terra, qui se trouve au-delà de la mer.

J'espérais qu'il y en avait une. Je ne m'étais pas trompé. Ma réponse parut le satisfaire. Il brailla avec énergie :

— Tous ici serez témoins. Rilli le peintre appartient désormais à Gyall, de Terra.

Gyall de Terra. Ça ne sonnait pas mal. Très moyenâgeux. Et j'avais acquis un serf. Ça devenait amusant. Les yeux roux de mon asservi, toujours agenouillé sur l'estrade, n'étaient ni amicaux, ni même reconnaissants. Manifestement, l'idée de l'esclavage ne devait pas lui sourire beaucoup. Je comprenais ça.

Le gradé se tourna vers les bourreaux, et ordonna :

— Marquez-le !

Je sursautai.

— Comment ça, marquez-le ?

— Mais, Seyrim, il est ton esclave, il doit être marqué.

L'une des brutes mettait à cuire un fer dans les braises. Ah non ! Ça n'allait pas recommencer ! Je protestai énergiquement :

— Je ne tiens pas du tout à ce qu'il soit marqué. C'est absolument inutile !

— Mais c'est la coutume, Seyrim. Les esclaves sont marqués. Il n'est pas possible d'agir autrement.

— Les coutumes de Terra sont différentes. Pas de marque ! Il est à moi, oui ou non ?

— Seyrim, il t'appartient. Tu peux le tuer si tu le désires, mais il doit porter la marque. Dans cette vie et dans l'autre.

Il me regardait avec une indignation extrême, comme si je blasphémais. Bande d'enchaubés ! Je me forçai au calme.

— Il n'y a vraiment aucune autre possibilité ?

— Seulement si tu l'affranchis immédiatement, Seyrim.

— Eh bien, il suffisait de le dire, c'est tout. Il est affranchi.

Il faisait la tête d'un gars qui a pris un coup de poing dans le plexus.

— Est-ce que tu es sûr d'avoir toute ta raison, Seyrim ? Tu l'as payé trois mille tétras.

Il commençait à me casser sérieusement les pieds.

— Ferme ton sas, tu m'embrumes. Je te dis qu'il est affranchi. C'est clair ?

Cette fois, il eut l'air un peu plus qu'emmerdé. Je compris qu'il devait craindre une fameuse colère du cher vieil Olgar. Un instant, je vis dans ses yeux une expression qui m'inquiéta, mais il était coincé. Trop de spectateurs, ce qui l'obligeait à suivre les règles. Il se tourna vers la foule et hurla :

— Tous ici serez témoins. Gyall, de Terra, a affranchi Rilli le peintre.

La multitude explosa en acclamations. Versatile, comme toujours, et aimant le théâtre. Le spectacle avait plu, et elle applaudissait.

Le militaire ordonna de libérer le prisonnier. Très à regret. Délivré de ses chaînes, Rilli sauta lestement de l'estrade. À présent, ses yeux étaient amicaux, mais très étonnés.

— Mon salut, Gyall.

— Mon salut, Rilli.

Les clameurs de la foule assourdisaient. Dans son enthousiasme, elle menaçait sérieusement de forcer le barrage des lances. Comment sortir de là ?

Mon peintre me prit par le bras.

— Viens, je voudrais te parler, mais le lieu n'est pas propice.

Il contourna l'estrade, et m'entraîna.

Durant un temps, nous fûmes assaillis, tripotés par des mains anonymes, tirés, poussés, accrochés, et abasourdis de clameurs. Pour avancer, il fallait forcer dans une pâte mouvante, qui gonflait, ondulait, levait. Si je ne fus pas déshabillé, c'est que j'eus de la chance. Mais mon guide avait l'art et la manière. Peu à peu, les choses se tassèrent, et nous sortîmes du piège.

Nous nous retrouvions dans une rue paisible, seulement parcourue de passants habituels, qui ne s'occupaient plus de nous. Rilli m'arrêta, et demanda :

— Pourquoi l'as-tu fait ? Je ne comprends pas tes motifs, même si tu as de l'admiration pour mon travail, et même si tu es très riche... Je peux admettre que tu aies voulu sauver ma main, mais pas que tu m'aies affranchi. Pourquoi ?

— Je ne suis pas riche, et je n'ai jamais vu tes œuvres. J'ai agi pour deux raisons, qui sont valables à mon point de vue, et que tu trouveras sans doute incompréhensibles. Dans mon pays, la torture et l'esclavage n'existent pas, ou plutôt n'existent plus, et tu as du courage. Voilà, c'est tout.

Les yeux roux étaient intelligents et alertes. Il tâchait de comprendre, sans y parvenir. Mais les motivations humaines sont si complexes. Je n'étais pas certain de les avoir moi-même totalement expliquées. Pourquoi l'avais-je fait ? Dans ce monde où le Salaud m'avait poussé, ce genre de châtiment abominable devait être monnaie courante. Je ne pouvais pas plus sauver toutes les victimes qu'assécher la mer avec une écope, et je n'étais pas assez stupide pour ne pas l'admettre. Simplement, je me trouvais là. Ça se passait devant moi, voilà tout. De plus, il avait des tripes. Les hommes qui en ont réellement sont rares. Quant à cette immédiate libération, qui le surprenait tant, elle allait de soi. Je l'avais acheté pour le sauver, pas pour l'attacher à ma personne.

— Peu importe tes raisons, dit Rilli. Je te remercie. Je te remercie d'avoir sauvé ma main. Mon travail, c'est beaucoup plus que ma vie. Si je peux te payer cette dette, je le ferai. Tu es étranger. Est-ce que tu sais que tu t'es attiré l'inimitié de l'Olgar ?

— Je ne suis pas idiot.

— Pour le moment, il ne fera rien. Nous sommes devenus populaires, et il doit compter avec le peuple. Jusqu'à ce que la foule nous ait oubliés, nulle part nous ne serons plus en sûreté qu'à Farni-Guéral. Il n'osera même pas nous faire assassiner. Veux-tu accepter l'hospitalité de ma demeure ?

Pourquoi pas ? Le gîte et le couvert. Toujours bon à prendre, en attendant d'y voir plus clair.

Rilli avait une maison harmonieuse et belle, pas très grande, confortable pour l'époque. Chaque pouce des murs et des plafonds était orné de fresques magnifiques. Son œuvre, et le talent éclatait. Harmonie des couleurs, sûreté du trait, force et personnalité. Sa main valait certes les trois mille tétras. N'importe quel amateur de la Fédération aurait donné bien plus de l'équivalent en jetons pour un tout petit morceau de muraille. J'étais fasciné. Mon admiration lui fit plaisir. Il me montra sa chambre, où il avait peint ses plus étonnantes créations. Un talent de visionnaire. Je vis quelque chose qui ressemblait à un cosmoport, et un autre dessin évoquant la ville gratte-ciel et les jardins de l'époque Maurice Tamerlan. À mes questions, il répondit qu'il peignait ces choses à la suite de rêves marquants.

Il me montra aussi le portrait qui lui avait valu l'ire de l'Olgar. Des copies en avaient circulé, et ce qui le peinait le plus, c'est qu'elles étaient d'évidence l'œuvre d'un très bon ami. Il ne découvrait pas à tous ses secrets, surtout pas un secret aussi explosif.

Pauvre Olgar. Je le plaignais presque. Il n'était pas beau, et tous ses travers, exagérés, le rendaient grotesque. Sur le gros nez bulbeux, Rilli avait fait pousser un petit jardin. Une œuvre qui ne pouvait qu'exciter le rire chez toute personne connaissant l'original. Je n'avais vu l'Olgar que sur des pièces de monnaie, et pourtant, je ris aussi.

Rilli, en se plaignant d'être à demi mort de faim, me proposa un repas improvisé. Les ressources d'un cellier nous fournirent fruits secs et tranches de viande salée et séchée. Nous les arrosâmes d'un très bon vin. Rilli dévorait, prenant à peine le temps de mâcher.

Ensuite, je pris une douche. Système ingénieux. En tirant sur une corde, on ouvrait une trappe ronde, qui libérait de l'eau. Évidemment, il convenait de remplir le récipient à la main d'abord. Pas de savon. Astiquage avec une pâte sableuse, qui ne nettoyait pas trop mal.



Rilli m'offrit un vêtement neuf, et, en vidant par habitude de civilisé la poche de ma tenue crasseuse, raide de sueur, je retrouvai le petit rouleau de parchemin. Je le montrai à mon nouvel ami, qui parut totalement suffoqué.

— Le sceau de l'Olgar ! D'où le tiens-tu ?

Que dire ? Rilli n'était pas sot, mais ma vérité ne lui paraîtrait jamais admissible. Je répondis :

— Je l'ai trouvé.

— Trouvé ?

— Oui. En traversant la plaine d'Olim.

— C'est impensable ! Le sceau de l'Olgar ! Tu sais ce que tu tiens ? Ta vie, et un peu plus. Si on t'arrête, et si tu le montres, tu seras relâché immédiatement, avec des excuses. Avec ce sceau, tu peux faire ouvrir une prison, franchir des portes closes, aller et venir à ta guise. La main de l'Olgar te couvre et te protège. Trouvé ! Qui perdrait une telle chose ?

Il ne me croyait pas.

— Écoute, Rilli. Je ne l'ai pas trouvé. Mais si je te raconte de quelle façon il est venu entre mes mains, tu ne pourras pas me croire davantage. Veux-tu ne rien me demander de plus ?

— Je ne pose jamais de questions à mes amis. Il est l'heure de la sieste. Dormons. Ensuite, je te ferai visiter un quartier assez plaisant. Nous pourrons y dîner agréablement, puis... Je ne sais pas comment tu te sens, mais moi, je viens de passer deux mois en prison. Il me faut une femme, avant d'éclater.

Je n'étais pas contre du tout.

Nuit douce, fraîche. Ciel de velours bleu-noir, scintillant d'étoiles inconnues. Le satellite déversait son éclat de couleurs mêlées. J'appris son nom. Les anneaux de Semlia. Rilli me désigna l'étoile qui indiquait non le nord, mais le sud. Argid, ou le nez du poisson. Elle se situait à la pointe d'une constellation en forme de poisson volant, très facile à repérer.

Au hasard de la conversation, j'appris aussi que le monde était plat, soutenu par les épaules du dieu Frogoul, et que le soleil tournait autour. La main du Dieu le retenait captif, au bout d'une ficelle non matérielle, et lui imprimait son mouvement circulaire.

Le quartier annoncé était un de ces lieux qui ont toujours existé, et qui existeront jusqu'à la fin des temps. Tavernes, restaurants, théâtres ou analogues, et bordels.

Je fis un repas très convenable, fortement arrosé, et usai par hygiène d'une fille jolie et assez propre. Au stade ultime de l'acte, je l'appelai Missie.

Je terminai ma soirée en me saoulant à mort. Rilli n'était pas resté plus sobre. Le retour posa des problèmes. À moi les murs, la terre m'abandonne... Nous nous étayâmes l'un l'autre, tant bien que mal.

Le lendemain, j'avais une très belle gueule de bois. Je la soignai par l'homéopathie.

Je passai chez Rilli une huitaine de jours. Nous devînmes très copains. Il me questionna sur mon pays d'origine, et j'inventai un très séduisant Moyen Âge français, qui entremêlait les époques. Je ne me moquais pas de lui, c'était un type très bien. Mais impossible de lui raconter mon conte de fées. Je lui parlai de Charles Martel, et de la croisade des Albigeois. Toutes choses qui l'intéressèrent, et qui étaient vraies.

Un matin, il me tira de mon lit à l'aube. Lit qui consistait en un matelas bourré de paille posé à même le sol. Infesté de vermine. Des trucs genre petits crabes, plats et jaunes. Véloces, fuyant la lumière, et assez durs pour très bien résister aux tentatives d'écrasement. Il fallait prendre la chose avec philosophie. Rilli pensait que n'être plus sucé par les parasites équivalait à une malédiction. La gent rongeuse ne désertait que les affaiblis, promis à une mort prochaine. Les premiers temps, je m'étais gratté à m'écorcher vif. Depuis, ça s'améliorait un peu. J'avais dû développer quelques anticorps supplémentaires.

— Allez, lève-toi, Gyll. C'est un grand jour.

Quel grand jour ? Apparemment, les préliminaires de la Fête du dieu Frogoul. Sa Servante serait aujourd'hui promenée dans les rues, pour être montrée à tous.

— Quelle Servante ?

— Tous les ans, une femme est offerte au Dieu, dans le Temple souterrain. Durant la nuit, il sort des Portes infranchissables, et vient la prendre selon le pacte des premiers jours.

Des Portes infranchissables. Très très intéressant, ça. N'est-ce pas, Salaud ?

— Quelles portes, Rilli ?

— Nul ne peut les ouvrir. Seul le Dieu les franchit, une nuit dans l'année, à l'époque où les anneaux de Semlia s'approchent du nez du poisson.

Pas les Portes sans Retour. Un système dans l'autre sens. Valable pour moi, ou non ? Je demandai :

— Qu'est-ce qu'il y a, derrière ces portes ?

— Nul ne le sait, sauf la Servante, et elle n'est jamais revenue pour parler de ce qu'elle avait vu. Mais viens, presse-toi. Nous irons nous placer sur son passage. On dit que cette année, elle est plus que belle. Je voudrais la voir, et la peindre ensuite de mémoire.

La Servante ne m'intéressait pas du tout. Ce qui me passionnait, par contre, c'était ces portes.

— Est-ce qu'on peut visiter ce Temple souterrain, Rilli ?

Il me regarda avec étonnement, puis se rappela mon origine étrangère, et expliqua :

— Nul n'entre dans le Temple souterrain, sauf les Rimalies, mais je peux te montrer la salle des prières, si tu le désires.

Je me foutais de la salle des prières un peu plus que de ma première cuite. Ce que je voulais voir, c'était ces portes, et leur allure générale. Bronze doré, ou pas ? Rideau de velours, ou pas ? Passeport pour la sortie ? Une question à creuser...

En attendant, j'accompagnai Rilli, plus pour lui faire plaisir qu'autre chose.

Je ne suis pas passionné de festivités populaires. Bousculade maximum, et attente interminable. Celles de ce jour obéissaient aux mêmes règles. Atmosphère plus fiévreuse, toutefois. Le président de la Fédération n'aurait pas soulevé un si grand enthousiasme. On peut le voir tranquillement chez soi, les fesses dans un fauteuil, dans une pièce qui restitue tout : ambiance, couleurs, sons, odeurs et impressions. Les amateurs pourront s'offrir un hypnorêve où ils tripoteront la présidente, et les amatrices se feront, à leur gré, titiller par le président. Ersatz de sensations, mais sensations tout de même. Nous sommes des blasés.

Les contemporains de Rilli ne l'étaient pas. Spectacles rares, et tout le cérémonial religieux s'y incluait. Je fus pressé et malaxé, essoré et meurtri. Tout ça pour prendre place en bordure d'une rue, et attendre. Très longtemps. J'aurais été beaucoup mieux dans mon lit, même assorti de parasites.

Nous étions sortis à l'aube, mais, à présent, le beau soleil blanc montait dans son ciel vert. Je cuisais vif, tassé entre des corps suants qui puaien. Je n'étais pas exactement de bonne humeur. Rilli tenta de me dérider en bavardant, sans trop de succès.

L'arrivée du cortège se signala enfin par des clameurs roulantes qui se rapprochèrent peu à peu.

Passa d'abord un groupe de femmes, et je commençai à m'intéresser au spectacle. Je n'avais jamais vu femelles plus musclées, plus rébarbatives. Elles portaient une tunique de cuir, renforcée de métal en plaques articulées, qui, selon la mode féminine du pays, s'accrochait sur une seule épaule.

Grandes, athlétiques, possédant une carrure de lutteur. Le sein nu paraissait taillé dans la pierre. En armes, les belles. Glaive au ceinturon, lances au poing, casques et boucliers. Leurs cheveux nattés étaient roulés en coquilles sur les oreilles. Aucune, à mon avis, ne devait avoir dépassé la trentaine.

Elles firent reculer la foule de la pointe de leurs lances, avec beaucoup d'énergie. De redoutables viragos. Questionné, Rilli m'apprit qu'il s'agissait là des prêtresses de Frogoul, les Rimalies. Elles étaient impressionnantes, efficaces et manifestement surentraînées. Pas question de douceur ou de suavité dans les habitudes de ce clergé féminin.

Elles prirent position, de place en place, tout le long de la rue. Ce barrage avait des trous d'au moins six mètres, mais je ne me serais pas risqué à le franchir.

Prudence que partageait le reste des spectateurs. Personne n'avança d'un pas.

Passage d'un deuxième groupe militaire féminin, en bon ordre de marche. Les clameurs de la foule devenaient démentes.

Tiré par quatre mules-grenouilles harnachées de dorures, le char apparut. Fantastique. Il étincelait à blesser les yeux. De l'or, peut-être. Sculpté, tordu, convulsé. Très beau, et très barbare. Les Rimalies le cernaient d'une muraille de lances pointées. Une fille y était assise, sur un trône de fleurs blanches. Blanche aussi sa tunique, sans aucun ornement. Ses cheveux noirs étaient retenus par un bandeau fleuri. Elle avait l'air de s'ennuyer mortellement.

À mesure que le char approchait, je la découvrais mieux. Jolie, très très jolie. Son sein nu était une ravissante pomme ronde. Puis je vis les yeux, effrayés, obliques, brumeux de bleu, et je hurlai, à m'en arracher la gorge :

— Missie !

Mon rugissement se perdit dans les clameurs de la foule. Elle ne m'entendit pas. Le char passa. Je ne voyais plus rien.

Missie. Ma Missie. Le petit chat. Retrouvé. Merci Salaud, merci Salaud, merci.

Je vibraï, des pieds à la tête. Rilli me regardait avec stupéfaction.

— Tu la connais ?

Je simplifiai les choses au maximum

Je simplifiais les choses au maximum.

— C'est ma femme.

Les yeux roux de Rilli débordèrent d'une sympathie attristée. Il me prit le bras.

— Je suis désolé, Gyll...

Il me présentait ses condoléances, et je réalisai soudain ce qu'impliquait la situation. Va te faire foutre, Salaud ! J'irais la chercher en enfer, et tu le sais. Cette ordure me poussait, comme un pion sur un échiquier, sans me laisser libre d'une seule décision. Je le haïssais. Totalement.

La foule s'écoulait. Le spectacle terminé, le bon peuple retournait à ses occupations habituelles. Rilli me secoua le bras, en répétant la question que je n'avais pas entendue :

— Mais comment est-ce possible, Gyll ? Ta femme ?

— Elle m'accompagnait. Nous avons eu un accident, durant le voyage, qui nous a séparés sans que nous le voulions. Mais je l'ai retrouvée, je l'ai retrouvée...

— Il aurait mieux valu que tu ne la voies pas. Je regrette bien à présent de t'avoir amené ici. Elle est promise au Dieu...

— Je me fous de ton Dieu !

Il me fit taire en posant ses doigts sur ma bouche. Ses yeux inquiets surveillaient la foule, qui coulait comme un fleuve.

— Viens, Gyll, rentrons. Il vaut mieux ne pas parler de tout ceci en public.

Il avait grandement raison. Nous nous éloignâmes en suivant le courant. Des roulements de clameurs lointaines signalaient le passage du char. J'avais l'esprit en ébullition, et mes réflexions péchaient toutes par manque de logique. Je me contraignis au calme, non sans difficulté. Nous fîmes le trajet sans échanger un mot.

Rilli m'offrit tout de suite du vin. La panacée universelle. Au reste, j'avais besoin de boire un peu.

Je sirotai mon gobelet en regardant la pièce. Les fenêtres, simples trous dans le mur, donnaient sur le patio. Trois arbres rouges, des buissons fleuris de jaune, et, au centre, un bassin plein d'eau. Très reposant.

La pièce se meublait d'une table et de deux bancs, le tout très grossièrement taillé dans un bois clair. Murs et plafonds ruisselaient de couleurs harmonieusement mêlées. Paysages, personnages et animaux, souvent d'inspiration fantastique. Décidément, cet Olgar était une andouille. Rancunier ou non, on ne détruit pas la main capable de faire naître une telle beauté.

Rilli était assis en face de moi. Il se taisait, attendant que je parle le premier. Je n'avais pas envie de le faire tout de suite. Je vidai mon gobelet, et le remplis. Rilli termina le sien et s'en versa un autre. Temps de silence, puis il demanda gentiment :

— Veux-tu manger quelque chose ?

— Non. Pas maintenant. Merci. (J'avalai ma dernière gorgée. Suffisant.) Rilli, comment puis-je la leur reprendre ?

— C'est impossible.

Pas vrai. Le Salaud l'avait mise là, et moi aussi. Donc, il existait une possibilité. À moi de la trouver. Un piège de plus. Astucieux, sûrement, mais pas totalement fermé...

— Où est-elle, en ce moment ?

— Dans la partie souterraine du Temple, en attendant la cérémonie. Gyll, enlève-toi cet espoir de l'esprit. Elle appartient au dieu Frogoul. Dans une quinzaine, les Portes infranchissables s'ouvriront, et il viendra la chercher. Je comprends bien que c'est dur pour toi, mais...

— Qu'est-ce que c'est, ce Dieu ?

— Mais tu as dû le voir cent fois, il est représenté partout. Tiens, regarde, là, au plafond.

Je levai les yeux, sur une monstruosité. Un homme. Noir de suie, avec un unique œil pourpre au milieu du front. Le cyclope. Gros ventre saillant de bouddha, et courtes jambes torsées. Il se tenait accroupi, serrant une femme dans sa main aux doigts spatulés. Son crâne était chauve, et ses oreilles éléphantiques. Je n'aimais pas sa bouche. Elle béait non sur des dents, mais sur un fouillis de tentacules pourprés. Rilli l'avait bien réussi, vraiment. Presque palpable.

Je demandai :

— C'est un géant ?

— On dit qu'il a la taille d'une montagne.

Cher Salaud. J'aurais parié que les portes s'ouvriraient bien sur le rideau de velours. Je l'aurais parié. Mais, pour les franchir, il faudrait rencontrer un autre gardien. Et d'abord, récupérer Missie. Ce gardien-là n'était pas à ma taille, mais à la sienne encore bien moins. Existait-il vraiment ? Probable que oui. Je pouvais compter sur mon ordure pour ça.

Possibilité : trouver un moyen d'entrer dans ce Temple, se cacher au bon endroit, attendre qu'ils v'amènent

Missie, et foncer entre les jambes du monstre quand il sortirait. Très bien. Et si le rideau n'était pas là ? Non. Récupérer Missie d'abord, et voir pour la suite. Voir quoi ? Ces portes ne s'ouvraient qu'une fois l'an. Si c'était bien les bonnes, il faudrait bigrement attendre, dans un monde un peu trop primitif pour mon goût, avec l'Olgar à mes trousses, plus les Rimalies si je sortais le petit chat du piège. Plaisante perspective... Sérions les problèmes. Comment rejoindre Missie ?

— Rilli, tu m'as dit que ce sceau, que j'ai, ouvre toutes les portes...

— Pas celles du Temple. La Mère est plus puissante que l'Olgar. Il ne commande pas chez elle.

Je pris ma décision. Je racontai à Rilli une partie de mon histoire. Pas le côté galactique, qu'il n'aurait pu avaler, mais je bâtis un conte sur un dieu mauvais, qui nous avait pris dans un piège, Missie et moi. Je parlai du rideau de velours, passage entre deux mondes, le sien, et le mien que je voulais retrouver. Il accepta très bien mon récit. Pour lui, les dieux se matérialisaient.

— Rilli, existe-t-il quelque part un endroit qui donne sur une brume noire, mouvante et veloutée ? Y a-t-il une légende qui en parle ?

— Les Portes infranchissables. J'y ai pensé dès que tu m'en as parlé. Les Rimalies disent qu'elles s'ouvrent sur du brouillard noir. Mais c'est aussi l'ancre du Dieu. Voyons, tu ne peux pas y entrer...

— Ne t'inquiète pas de ça. Passé cette brume noire, tout ira bien pour moi.

Bien. Tu parles ! Un autre piège, sans doute. Encore, et encore. Mais chaque chose en son temps. D'abord, sortir de celui-ci.

— Rilli, ce sceau a été mis dans ma poche par le Dieu. Il a une signification, c'est certain. Réfléchis bien. Existe-t-il un endroit où je pourrais entrer, qui me rapprocherait de ce Temple souterrain ?

— Mais bien sûr... Que je suis bête... La Secte des embaumeurs...

— Les embaumeurs ?

— Ils travaillent sous la terre. À longueur d'année, ils traitent les cadavres. Personne ne fraie avec eux. Leur royaume est assez étendu, et l'un de ses côtés touche certainement le Temple souterrain. Chez les embaumeurs, avec le sceau de l'Olgar, tu entreras.

— Est-ce que tu connais un peu ce Temple, Rilli ? Tu pourrais me faire un plan ?

Il sourit.

— Tu as beaucoup de chance, Gyall. Les hommes n'entrent que bien rarement dans le Temple souterrain, mais je le connais. La Mère m'avait fait appeler pour y peindre des fresques. Je n'ai pas tout vu, bien sûr, mais je pourrai te donner une idée générale.

De la chance ! Tu parles ! Tout prévu, tout calculé. La bague, pour sauver Rilli, juste au bon moment. Mais quel jeu joues-tu, Salaud ? Tu souffles sur moi comme sur un fétu. Mais je te tuerai, tu m'entends, je te tuerai !

— Je ne sais pas à quoi tu penses, dit Rilli, mais tes yeux sont très inquiétants...

— Je pensais à celui qui me cause tous ces emmerdements.

— Mais c'est un dieu ! Tu ne peux pas être en colère contre un dieu...

— Les dieux sont peut-être mortels, Rilli. Je ne sais pas, mais j'essaierai.

— Les dieux sont immortels, Gyall.

— On verra. Fais-moi plutôt ce plan, veux-tu ?

— C'est inutile, je vais t'accompagner.

— Comment ça, m'accompagner ? Et où ?

— Tu as sauvé ma main. J'ai une dette envers toi, et j'ai dit que je la paierais. Si je pensais pouvoir te dissuader d'entreprendre cette action folle, je le ferais, mais c'est inutile, je le comprends bien. Donc je dois t'aider, dans la mesure de mes moyens. J'ai une idée, à propos de ce que nous pourrions faire. Nous dirons aux embaumeurs que l'Olgar ordonne qu'ils nous prennent comme apprentis. Avec le sceau, il n'y aura aucune discussion. Une fois dans la place, nous pourrions tenter de percer un mur, pour entrer dans le Temple.

— Ton idée est excellente, mais je ne veux pas que tu m'accompagnes. Il n'y a aucune raison pour que je t'entraîne dans mes ennuis. Tu ne me dois rien du tout, Rilli. Rappelle-toi bien ça. Tu ne me dois rien ! Je n'étais pas forcé de t'acheter à l'Olgar. Je l'ai fait parce que ça me plaisait.

— Certes, Gyall, chacun juge de ses propres actions. Et c'est bien pourquoi je t'accompagnerai.

En plus poli, ça rappelait le « j'ai une tête aussi dure que la tienne, foutu salaud » de Missie. Après tout, s'il y tenait vraiment... Un compagnon ne serait pas de trop. Pour les préliminaires, il pouvait m'aider. Mais je le laisserais en dehors de la scène finale, même si je devais l'assommer.

Sale boulot. Cosmos, le sale boulot.

Ça ne sentait même pas la mort, non, plutôt la boucherie, et cette écœurante odeur d'aromates, mêlée à celle, âcre et amère, du liquide brun où mijotaient les cadavres. J'aurais donné je ne sais quoi pour du tabac. Un bon tabac bien noir, bien âpre, dont la fumée brûlante aurait peut-être enfin tué cette puanteur sucrée.

Rilli et moi avons été embauchés sans nulle difficulté. Le sceau avait servi de passeport. Mais il y avait un hic. L'Olgar voulait que nous apprenions ce joli métier, n'est-ce pas ? Eh bien, on nous l'apprenait. En plein.

Les premiers jours, j'avais passablement serré les dents sur des nausées, et cessé totalement de manger à midi. Tout ce que j'avalais repartait aussitôt, déversé dans le trou des ignobles tinettes. Généralement, pour m'y rendre, je courais. Rilli aussi.

Enucléer. Eviscérer, en tirant les boyaux par un trou ouvert sur le flanc. Décerveler, en grattant avec un crochet enfoncé dans les narines. Laver les cavités, les bourrer d'aromates, et les recoudre. Ensuite, le corps était mis à tremper dans un bassin, et maintenu par des poids en dessous de la surface. Le mijotage terminé, il convenait de l'enduire d'une espèce de vernis poisseux, puis de le faire sécher. À ce stade, le défunt était ratatiné, brun comme de l'acajou et sec comme du bois mort.

Comment pouvait-il mourir autant de gens, dans une ville somme toute pas tellement importante ? Mais il en mourait, ô combien ! Vieux et jeunes, hommes et femmes, bébés et vieillards. Chaque jour en amenait. Je m'étais demandé, au début, s'il ne s'agissait pas de quelque épidémie, mais non. Simplement le jeu normal de la mort dans une époque primitive, à peu près totalement dépourvue de possibilités de soins.

Notre nouvelle résidence était très étrange. Un monde de catacombes, mâtiné de morgue. Cadavres partout, à tous les stades de l'embaumement. Salles et passages souterrains, tables de pierre, creusées de rigoles, longues auges emplies au ras d'un épais liquide brun. Tout cela éclairé par la flamme des torches résineuses et par des lampes à huile. Un monde d'ombres et d'odeurs, situé au plus profond de la terre. L'enchevêtrement des tunnels était terriblement complexe. Parfois aussi embrouillé qu'un labyrinthe.

Les embaumeurs formaient une secte à part. Ils vivaient entre eux, dans un quartier réservé. Ils en sortaient le matin pour se rendre au travail, et y retournaient le soir. Le repas de midi était pris sur place.

Notre journée terminée, Rilli et moi ne quitions pas les lieux. Guère difficile de se dissimuler en attendant le départ des autres. Les morts se gardent très bien tout seuls. Nul ne restait à les veiller. Une fois le champ libre, nous nous enfoncions avec des torches dans le dédale des tunnels, pour entreprendre notre travail de nuit. D'après Rilli, le mur que nous percions devait mener au Temple.

Nous nous trouvions dans une partie inutilisée des catacombes, toute en couloirs mêlés, et très éloignée des lieux de travail. La solitude du coin nous arrangeait très bien. Nul ne venait jamais se promener par là.

Ça n'avancait pas tellement vite. Il convenait de travailler en faisant le moins de bruit possible, et ce sacré mur devait bien avoir dix mètres d'épaisseur, sinon plus. Nous creusions au ras du sol, à tour de rôle. Nous nous étions installé une petite cagna. Provisions alimentaires, boisson et couvertures, pour dormir tout de même un peu. Le grattage des cadavres recommençait à l'aube. J'avais des sueurs froides en pensant que, peut-être, ce mur que nous percions n'était pas le bon. Mais Rilli promettait le succès.

Notre aspect était plutôt curieux. Dès notre arrivée, un barbier très adroit nous avait soigneusement rasé le crâne et le menton, avec un énorme coupe-choux. Cette opération se renouvelait chaque jour. Nous portions des sandales lacées, et, pour tout vêtement, un pagne passé dans l'entrejambe et noué sur le ventre. La tenue officielle des embaumeurs, somme toute fort bien adaptée aux nécessités du travail. Nos mains et nos avant-bras étaient bruns, teints par le vernis. Un truc désagréable, qui nous donnait l'impression d'avoir la peau en écailles.

Nous étions à trois nuits de la Fête quand je perçai enfin le mur. Le petit trou donnait sur du noir. J'étais crevé, et Rilli se chargea de l'agrandir à la bonne dimension. Il s'y insinua, et je lui passai une torche avant de le suivre. Le souterrain que je découvris semblait continuer le nôtre tant il était identique et je fis soudain persuadé que nous nous

étions trompés. Mon angoisse dut être visible, car Rilli me rassura d'un sourire et d'un geste de la main. Nous suivîmes le couloir, pour en rencontrer un autre, transversal, mais qui se révéla dallé. Rilli chuchota :

— C'est bien le Temple. Retournons. Nous ne pouvons pas visiter maintenant, la nuit est trop avancée. Allons manger et dormir un peu. Nous verrons la suite demain.

Nous retournâmes nous enfilet dans notre trou. Je le colmatai tant bien que mal de quelques grosses pierres, et bouchai les interstices de plus petites. Si personne ne fouinait de trop près, ça ferait sans doute illusion.

Rilli et moi partageâmes de la viande sèche, des galettes et du vin. Repas et détente bien mérités.

— La nuit prochaine, dit Rilli, nous irons un peu explorer, pour tenter de repérer la salle du Dieu : je suis passé devant une fois ou deux. Je reconnaîtrai sa porte, à coup sûr. Elle est très belle.

— Ça risque d'être gardé, la nuit ?

— La Mère fait garder son entrée, mais pas sa maison. Qui oserait y pénétrer ? Ce que nous faisons en ce moment est inimaginable...

— Et si nous sommes pris ?

— Nous le regretterons. Très très amèrement.

Oui, évidemment. Pareil sacrilège aurait un châtement proportionnel à la faute...

— Rilli, fais-moi un plan, décris-moi la porte de la salle du Dieu, et va-t'en. Prends le sceau de l'Olgar, dis qu'il a changé d'avis en ce qui concerne ton apprentissage, et rentre chez toi. Le travail qui pouvait te concerner est fini. Maintenant, c'est moi que ça regarde.

— Le sceau de l'Olgar ne me protégera pas de l'Olgar lui-même. Il se tient tranquille pour le moment, parce que toi et moi avons donné un spectacle qui a plu à la foule. Mais les gens oublient très vite... L'Olgar me hait. Il est vindicatif, et ne pardonnera jamais. Il savait très bien ce qu'il faisait en me prenant ma main... J'aurais préféré cent fois perdre la vie. De toute façon, si je reste ici, il me la prendra. Je suis condamné à m'expatrier. Ne pourrais-je pas partir avec toi ?

— Mais...

— J'ai l'esprit curieux. Puisque je dois m'en aller... J'aimerais connaître ton pays.

— Rilli, je suis dans un piège, je te l'ai dit. Il est peu probable que mon pays se trouve derrière le rideau de brume noire. Mais bien plutôt un autre piège... Non, il vaut mieux pour toi que tu t'expatries. Tu resteras dans un monde que tu connais, et ton talent sera valable partout.

— Je n'ai plus d'amis, Gyall, aucun. Ils m'ont fui, pire que si j'avais eu la fièvre grise, à cause de l'Olgar. Quelqu'un, en qui j'avais toute confiance, m'a trahi. Je n'aurais pas montré cette peinture à une vague relation, tu t'en doutes. Je suis resté deux mois en prison. J'y crevais de faim. Personne ne m'a fait porter fût-ce une galette, ou un flacon de vin... J'avais une maison pleine en permanence. Je me suis retrouvé un peu plus seul qu'un chien... Des amis... Mais avec toi, je croyais en avoir de nouveau un. Un vrai...

Les yeux roux étaient fort éloquents. Je comprenais très bien. Comme tous les créateurs, Rilli était un sensitif. Ses deux mois de prison avaient dû le blesser beaucoup plus dans son âme que dans sa chair. Un homme comblé, adulé par les flatteurs, jeté soudain dans une situation terrible, et abandonné de tous... Qu'il s'accroche à présent à moi était parfaitement logique. Et j'avais de l'amitié pour lui, en effet. Je ne pouvais pas le repousser.

— Viens si tu le désires, Rilli. Mais je crains que tu le regrettes.

— Je ne crois pas. Dormons, à présent, veux-tu ? Nous n'aurons pas un quart de nuit de sommeil.

Depuis que j'étais entré dans ces catacombes, je n'avais plus le sens de l'écoulement du temps, mais Rilli le percevait très bien, et semblait avoir une horloge dans la tête. Il ne se trompait jamais, et me réveillait toujours à temps, avant l'aube. Comment ? Je n'avais pas du tout le même instinct. Trop habitué aux montres, et au temps qui se découpe en tranches régulières.

Nous nous enroulâmes dans nos couvertures. Depuis bien des nuits, nous n'avions pas notre compte de sommeil, et le travail, tant diurne que nocturne, était dur. Je n'avais pas fini de tirer la couverture sur mon nez que je dormais.

Rilli me secoua très dur pour me réveiller. Comment faisait-il pour ouvrir les yeux juste au bon moment ? Sans lui, j'aurais dormi toute la journée.

Nous attendîmes, dans notre habituelle cachette, que le maître d'œuvre, qui arrivait le premier et déverrouillait l'entrée, descende les escaliers et allume les premières torches. Trois ou quatre embaumeurs le rejoignirent bientôt.

Temps pour nous de retourner à nos cadavres et de nous mêler discrètement aux autres, en travailleurs assidus, qui commencent tôt la journée. Ça valait mieux, de toute façon. Le directeur en chef s'occupait tout particulièrement de notre apprentissage. D'une part, il ne nous aimait pas, et de l'autre, il obéissait à l'Olgar. Toutes raisons pour que nous soyons particulièrement houspillés. Les embaumeurs se considèrent comme une caste noble, et pensent que leur métier est le plus enviable du monde. D'ordinaire, il se transmet de père en fils. Nous ne faisons pas partie de la

confrérie, et n'étions pas bien vus. De sales pistonnés, quoi.

Le maître des travaux me mit sur un cadavre arrivé tard la veille dès qu'il distribua les tâches. Décervelage et éviscération. Le plus dégueulasse du boulot. J'en héritais très souvent, parce qu'il m'appréciait encore moins que Rilli. J'étais étranger, ce qu'il avait découvert rapidement devant mon ignorance de coutumes évidentes. Rilli avait au moins l'avantage d'être un enfant du pays, donc un peu plus acceptable.

J'en avais marre au superlatif. Enfin, plus pour très longtemps, heureusement. Je fis ma journée, avec une grande docilité. Je commençais à trouver du charme au dieu Frogoul, c'est tout dire.

Rilli aussi en avait marre. Il était encore un peu moins adapté que moi à ce genre de travail. Et il souffrait de ne plus peindre. Tout un coin du tunnel où nous avons percé notre trou était couvert de dessins, crayonnés à la suie. Il utilisait adroitement le relief des pierres pour l'inclure dans son œuvre. Généralement, il faisait cela pendant que je creusais, en prenant sur son temps de repos. Il avait un soir reproduit Missie sur son char. En quatre traits noirs, il avait si bien cerné l'expression inquiète des yeux du petit chat qu'il m'avait blessé. Je lui avais demandé de l'effacer.

J'étais en train de passer au vernis un vieillard à tête de gnome, quand résonna la claquette de bois qui annonçait la fin de la journée. J'abandonnai le vieux à demi peint avec délice. Je rinçai vaguement mes mains dans l'eau déjà brunie d'une jatte. Rilli me rejoignit. Nous nous écartâmes avec discrétion, pour enfile un couloir désert et bien sombre.

Nous nous assîmes pour attendre. Peu à peu, les bruits cessèrent, et tout devint noir. Encore un peu de patience, pour plus de certitude, puis je tâtai le sol, jusqu'à ce que mes doigts rencontrent la torche que nous laissions en ce lieu. Je l'allumai. Rilli avait l'air fatigué. Yeux cernés et joues creuses, très accentués par l'absence du système pileux. J'avais très probablement la même tête. Pas de miroir dans la région pour me renseigner.

Nous nous rendîmes à notre trou. Rien n'avait bougé, et mon colmatage de pierres était intact. Dîner. Viande sèche, galettes et vin, tout cela acheté à l'infâme trafiquant à tête de cuisinier qui préparait le repas de midi. Malgré mon talent pour le marchandage, il me pelait jusqu'à l'os à chaque transaction.

Nous attendîmes, en bavardant à voix basse, le milieu de la nuit. Rilli dessina. Il reproduisit les salles d'embaumement, les cadavres et les embaumeurs au travail. Il me représenta en train de vider par les narines une cervelle défunte, et mon expression enthousiaste valait le coup d'œil. Un vrai plaisir, de voir la vie naître de ses doigts. Il fit du maître d'œuvre une caricature si grotesque que je dus étouffer un fou rire dans ma paume. Le bruit pouvait être dangereux. Si une Rimalie passait par accident à proximité de notre trou, elle serait certes on ne peut plus surprise d'entendre rire les morts à gorge déployée.

Je m'endormis d'un coup, tandis qu'il continuait à dessiner. Il me réveilla en me secouant. Je défis mon assemblage de pierres et nous nous coulâmes dans le trou. Pour l'éclairage, nous emportons une petite lampe à huile, moins pratique qu'une torche mais plus facile à masquer de la main, ou à moucher de deux doigts en cas de danger.

Nous nous promenâmes au hasard, en cherchant. Tout était désert, tout était couloirs identiques, dallés de jaune. Nous avons retiré nos sandales, et nos pieds nus ne faisaient pas le moindre bruit. Il régnait là une qualité d'épais silence, qui me rappela le souterrain de bronze. Décidément, j'étais voué à la vie en sous-sol.

Un nouveau couloir. Un escalier, étroit et raide, puis je souris, parce que le passage où nous débouchions offrait sur ses murs des fresques, dont je reconnus la facture. Rilli souriait aussi.

— Ça y est, je sais où nous sommes.

Long dédale de passages, puis, au bout, une porte. Pas très grande, d'un métal sombre, presque noirci, fantastiquement ornée. Au centre d'une galerie de monstres, Frogoul.

— La salle du Dieu, chuchota Rilli.

Je palpai la porte. Epaisse, bien close par une énorme serrure. J'y collai un œil. Idiot. Tout était noir. J'avais prévu l'éventualité de cette porte fermée, et je tirai d'un baluchon accroché à mon épaule une série de crochets.

La serrure me donna du mal. Je la tripotai, Rilli la tripota. Nous y allions en douceur, pour ne pas l'abîmer. Tout devait rester d'apparence intacte. J'avais besoin de voir cette salle pour bâtir un plan convenable. J'avais besoin aussi de voir ces portes infranchissables. J'aurais été grandement rassuré de les découvrir en bronze doré. Je n'étais pas absolument certain, malgré tout, que le rideau de velours se trouvait bien là. Donc, ouvrir la porte, la refermer, et l'ouvrir une seconde fois demain...

L'ennui, c'est qu'elle ne voulait rien savoir. Sans doute n'étais-je pas doué pour la cambriole. Mais je suis têtu, et je m'acharnai. Quand je m'énervais un peu trop, Rilli me remplaçait. Nous y passâmes un temps fou.

Elle finit par céder, mais je la forçai. Je pourrais peut-être refermer, mais sûrement pas la rouvrir. Plan à modifier sur ce point.

J'entrai et Rilli me suivit. L'œil s'habitue très bien à une clarté faible. Malgré le peu d'intensité de ma lumière, je reconnus les portes au premier coup d'œil. Les bonnes. Bronze doré bien lisse, elles occupaient tout un mur. Moins

géantes que les Portes sans Retour, mais les mêmes. J'aurais parié sur une ouverture à deux battants.

Bonjour, Salaud. Tu vois, je suis là, et demain, je prendrai la sortie. Prépare tes armes !

La salle était aux dimensions du Dieu, et pas aux miennes. Tout entière de bronze doré, sol, murs et plafond. Même les torchères, vides pour l'instant, étaient en bronze. Une pièce entièrement lisse, non décorée. Vide, hormis, au centre, une table basse garnie de deux chaînes terminées de menottes. Bronze doré aussi.

J'allai examiner la table. Les pieds surgissaient du sol, tout comme les chaînes de la surface, sans solution de continuité. Ensuite, je vérifiai les portes. Celles-là ne s'ouvraient pas quand on les touchait. Les hommes du monde de Rilli n'avaient pas conçu cette pièce. En aucun cas. Tout ici était l'œuvre du Salaud.

Mon plan initial était à revoir entièrement. Pas question de se dissimuler dans cette salle. Nulle part. Dès que les torchères auraient reçu leurs torches, j'y serais un peu plus visible qu'un corbeau sur la neige. Pas la moindre possibilité de cachette.

— Est-ce que tu connais le déroulement de la cérémonie ?

— Je connais les récits qu'en font les Rimalies. Peu avant le milieu de la nuit, elles amèneront ici la Servante. Elles placeront partout des torches, elles enchaîneront la fille à cette table, puis elles repartiront, et refermeront la porte jusqu'à l'année prochaine.

— Comment se compose le cortège ?

— La Mère viendra en tête, puis la Garde d'honneur, qui entourera la Servante.

— Garde d'honneur ? Combien en tout ?

— Une vingtaine de Rimalies.

— Armées ?

— Bien sûr.

— Mais la Mère vient en tête ? Seule ?

— Oui. C'est elle qui tient la clé. Elle ouvrira et refermera la porte.

Bon. Il y avait là une intéressante possibilité.

— Est-ce que quelqu'un viendra ici demain, pour des préparatifs ?

— Il n'y a pas de préparatifs. Seule la Mère détient la clé de cette salle et a le droit de l'utiliser. Elle l'utilisera pour donner la Servante au Dieu, et rien de plus.

Parfait.

— Viens Rilli, repartons. J'en sais assez. Nous reviendrons demain... Rilli... Tu es vraiment sûr de vouloir venir avec moi ?

— Oui.

— Réfléchis encore. Tu as jusqu'à demain. Je te jure que ce que j'ai vécu depuis que le Dieu m'a piégé n'était pas une partie de plaisir. Et je doute que le piège soit à présent ouvert. Tu vas au-devant d'ennuis peut-être pires que ceux que tu redoutes ici... Si tu quittes le territoire de l'Olgar, tu seras en parfaite sécurité. Tu peindras, tu te feras une autre vie...

— Je vais avec toi.

Il avait martelé ses mots, un monde d'entêtement dans le regard. Indiscutable, lui aussi avait une tête en durim.

Nous quittâmes la salle de Frogoul. Je tirai la porte et la coinçai fermement à l'aide d'un petit bout de chiffon. En essayant de refermer cette serrure, je l'aurais probablement endommagée définitivement. Et demain, il faudrait que je sois dans cette salle, et pas dans le couloir.

Je fis quelques essais de poussée. Ça tenait. Si personne ne s'appuyait dessus de tout son poids, tout irait bien. Régulé de ce côté-là, mais une autre idée me trottait dans le crâne, et depuis longtemps. Je demandai :

— Sais-tu où est la Servante, en ce moment ?

Il me comprit très bien.

— Impossible, Gyll. Elle est dans les appartements de la Mère, et les Rimalies la gardent sans cesse. Tu ne peux pas espérer la rejoindre... En aucun cas.

— J'aurais seulement voulu... Elle doit mourir de peur...

Le petit chat, solitaire et terrorisé...

Rilli mit sa main sur mon épaule. Je me secouai. Nous retournâmes vers notre trou. Je mémorisai soigneusement le chemin. Si Rilli changeait tout de même d'avis... Je l'espérais. Et j'avais l'intention de tenter encore de le dissuader. Pas du tout certain que le Salaud lui permette de rester avec nous. Il m'avait bien séparé de Missie... J'imaginai Rilli, se retrouvant seul dans une époque style Maurice Tamerlan... J'imaginai très bien aussi l'autre possibilité. Si nous ne réussissions pas à passer, le géant nous piétinerait, comme autant de fourmis... Une mort rapide. Peut-être... Je chassai résolument de mon esprit la bouche aux tentacules.



diner sur le pouce, tres silencieux. Rilli charbonna une baguette dans la flamme d'une torche, et crayonna a grands traits sur le mur. Il refit Missie. Comment, ne l'ayant vue qu'une seule fois, pouvait-il ainsi reproduire exactement son expression lorsqu'elle était joyeuse, exaltée ? Le dessin de sa bouche exprimait un bonheur absolu. Ce portrait-là me fit du bien.

— Merci, Rilli.

Je m'endormis, toute confiance retrouvée.

Dernière journée de labeur. Je terminai de vernir mon vieux gnome. Je peignis ensuite une femme, qui avait dû être jeune, et sans doute belle. À présent, sa tête brunie, paupières, narines et bouche cousues, évoquait une réduction de Jivaro. On s'habitue à tout, même à l'horreur, quand elle est quotidienne. Sauf en ce qui concernait le travail de boucherie, moins abominable que les premiers jours, mais encore répugnant, je traitais mes cadavres avec un maximum de détachement. J'aurais aussi pu bien travailler sur des morceaux de bois. Bien pour ça qu'à mon avis, l'enfer n'existe pas. Il faudrait qu'il soit constamment varié. Un enfer conçu par le Salaud, peut-être... Celui-là avait de l'imagination.

Repas de midi, sur la longue table de pierre. Écuelles et cuillers de bois, gobelets et cruches de métal. Les embaumeurs bavardaient, très détendus. Notre honnête cuisinier nous offrit des galettes, et tira de son fourneau à braises une marmite géante, noircie et bosselée. Il nous servit. Une louche dans chaque écuelle. Le ragoût n'était pas plus mauvais qu'autre chose. Assez épicé pour dissimuler parfaitement la piètre qualité de la viande. Pas du rata de cadavre, à coup sûr. Ç'aurait été plus tendre. Tout le monde avala de très bon appétit sa portion filandreuse. Le vin était largement baptisé. Aucun risque qu'il monte à la tête.

Le repas terminé, durant la pause, j'emmenai Rilli à l'écart pour tenter encore de le dissuader. Autant vouloir ouvrir un sas avec un canif. Je me heurtai à une décision fermement prise, sans doute réfléchie, malgré tout, et qui ne changerait plus. Je me résignai. Si le Salaud nous laissait le jeu libre, je ne serais certes pas mécontent de l'avoir avec moi. C'était un bon compagnon.

Après-midi de travaux. Je m'y absorbai. Ils avaient le bon côté de m'occuper l'esprit aussi bien que les mains. Je trouvais mes morts très chouettes. Rilli s'activait très sérieusement. Nous n'échangeâmes pas deux mots.

Soir, et extinction des feux. Attente habituelle, et allumage de la torche. Nous gagnâmes les lieux de travail désertés. Dans la salle d'étripage, je choisis des couteaux magnifiques. Manches solides, longues lames à double tranchant, terriblement affilé. J'en ficelai deux à ma taille, et Rilli fit de même. Dérisoire protection. Qu'est-ce que j'aurais donné pour un laser ! Mais il n'aurait pas fonctionné, n'est-ce pas, Salaud ?

Je passai dans la réserve, pour attacher en deux fagots une dizaine de torches. Nous en prîmes chacun un. Voilà, préparatifs terminés. Nous retournâmes à notre trou.

Je me débarrassai de ma charge pour ouvrir le passage. J'y enfilai l'un après l'autre les fagots. Rilli éteignit la torche en la frottant dans la poussière. Il prit la petite lampe à huile et passa par le trou. Je le suivis.

Promenade dans les couloirs, sur la pointe des pieds. J'entendais résonner l'écho affaibli de lointaines vagues sonores. Je mis un moment à réaliser qu'il s'agissait de chants, accompagnés d'un martèlement rythmé.

Cérémonie religieuse, qui devait occuper les Rimalies au maximum, en cet instant. Excellent pour nous.

Nous arrivions sur la porte de métal sombre. Je l'ouvris d'une poussée et la refermai derrière nous, en la calant de nouveau. La salle de Frogoul m'écrasait de sa vastitude. Les portes de bronze luisaient doucement.

Nous installâmes dans les torchères notre provision de torches, sans les allumer. Puis nous nous assîmes, pour attendre, la lampe à huile entre nous deux.

La petite flamme brûlait sans vaciller, et donnait une tache de lumière ronde. Au fond, dans la pénombre, les portes, menaçantes et formidables. Qu'est-ce qui en sortirait ? Frogoul ? Un autre monstre ? Rien du tout ? Possible, somme toute. La Servante enchaînée pouvait très bien mourir ici de soif, et je voyais parfaitement la Mère revenant en douce enlever le cadavre. Toutes les religions utilisent des trucs. Non. Les portes s'ouvriraient, et le passage serait dur à franchir. Le Salaud ne faisait jamais de cadeau.

Nous ne parlions que peu, échangeant à peine, de temps à autre, une phrase chuchotée. Le plan était fait. Il marcherait ou ne marcherait pas. Inutile de le discuter cent fois. L'attente tirait durement sur mes nerfs. Les yeux de Rilli étaient calmes, mais la peur posait dessus un infime reflet verni. J'avais peur aussi.

Le temps s'étirait, en secondes devenues heures, mais il passa tout de même.

Un chant lointain s'enfla peu à peu, prenant plus de force, et se rapprochant. Je soufflai la lampe, tirai un couteau de sa gaine improvisée, et allai me placer derrière la porte d'entrée.

Le chant sonnait, de plus en plus clair. Des voix féminines, chaudes et belles, harmonisées entre elles. Je finis par saisir des paroles et ne les reconnus pas. Une langue roulante de sonorités rauques, qui évoquait l'espagnol sans en

saisir des paroles, et ne les reconnut pas. Une langue rouilée de sonores rauques, qui évoquait l'Espagnol, sans en être.

Le chant se tut. J'entendis les pas d'une troupe en marche, très réguliers. Ils s'arrêtèrent, et une clé tinta légèrement. La porte s'ouvrait vers moi. Je la tirai d'une secousse, et jaillis comme un diable de sa boîte.

J'attrapai à plein bras une silhouette grande et large, la fis pivoter pour m'en couvrir, et posai sur son cou la pointe de ma lame. Effet de surprise complet. Ce que je ceinturais n'avait émis qu'un son hoqueté. Le couloir était plein de femmes figées, suffoquées. Elles entouraient complètement une silhouette en tunique blanche, qui se haussait sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus les têtes casquées.

Les yeux brumeux du petit chat étaient horrifiés. La Mère me couvrait très largement. Je dis :

— Je suis là, Missie.

Sa bouche s'ouvrit mécaniquement, comme celle d'une poupée, puis, sans émettre un son, les lèvres tremblantes dessinèrent les syllabes d'un nom. Le mien.

La scène figée s'animait. Revenues de leur stupéfaction, les Rimalies avancèrent d'un pas, armes brandies. Je n'avais jamais vu de regards plus sauvages. Je piquai un peu le cou de ma prisonnière.

— Dis-leur de se tenir tranquilles !

Elle n'était pas stupide du tout. Elle le dit, très bien. Les guerrières s'arrêtèrent. Je maintenais une grande femme, large et musclée. Pas jeune, au moins cinquante ans et peut-être plus, mais l'âge ne l'avait nullement marquée. Le corps restait de pierre dure, et le visage avait fort peu de rides. Belle, des yeux noirs d'impératrice, et la bouche de quelqu'un qui a l'habitude de commander. Ses cheveux, roulés en macarons sur ses oreilles, étaient blancs. Il n'y avait nulle crainte dans son regard. Plus coriace que le général, à mon avis, mais je la tenais bien. Un filet de sang coulait de son cou. Je piquai un peu plus.

— Dis-leur de laisser passer la Servante.

Missie était toujours cernée par les Rimalies. Je la voyais à peine.

— Laissez passer la Servante, mes filles, c'est bien ainsi.

Les femelles s'écartèrent. Missie avança. À ma hauteur, elle s'arrêta, les yeux pleins d'étoiles.

— Entre là-dedans, dis-je, vite.

Elle obéit. J'appuyai de nouveau la pointe de ma lame sur le cou musclé. La Mère saignait pas mal, mais il n'y avait pas davantage de crainte dans son regard. Coriace, oui, et pas qu'un peu.

— Nous allons entrer, dis-je. Dis-leur de ne pas tenter d'enfoncer cette porte, ou tu mourras.

— Ne tentez rien, mes filles. Tout est bien. Notre Dieu aura sa Servante, et il punira cet insensé. Je suis la MÈRE !

Assertion d'orgueil absolu. Elle croyait ce qu'elle disait. Pensait-elle tenir Frogoul en laisse comme un toutou ?

Rilli avait allumé toutes les torches. Je poussai ma prisonnière dans la salle, et refermai la porte du talon. Une clé pendait à sa ceinture, au bout d'une chaînette. Je l'arrachai d'un coup sec, et la jetai à Rilli.

— Referme cette porte.

Je ne regardai pas Missie, petite silhouette blanche figée. Je tirai la Mère jusqu'à la table, l'y installai et ajustai à ses poignets les bracelets. Ils claquèrent d'un coup sec. Bien fermés, et sans trace de serrure. Comment s'ouvraient-ils ? La Mère, qui s'était laissé manipuler sans aucune résistance, me renseigna :

— Frogoul brisera mes chaînes, après t'avoir tué.

De nouveau, une absolue certitude. Mais je ne me posais plus de questions. À présent, je voyais Missie. Blanche, toute en regard. Elle vola vers moi.

Je la tenais dans la chaîne de mes bras, et ses ongles s'enfonçaient dans mon dos. Je ne pouvais plus m'arrêter de l'embrasser. L'envie que j'avais de la prendre me rendait dément.

Pas le moment, Cosmos, pas le moment. Je l'arrachai de moi, comme si je m'écorchais. Elle pleurait, et riait en même temps. Les larmes coulaient sur ses joues, en filets d'eau brillante. Elle les essuya d'un pan de sa tunique. Plus une trace de crainte dans ses yeux. Seulement la joie. J'aurais bien voulu être aussi confiant qu'elle.

— Gyall, le rideau de velours est derrière ces portes. Elles disent qu'elles s'ouvrent sur une brume noire mouvante.

La Mère, très calmement assise sur la table, intervint :

— La première Mère, qui fit le pacte, a vu le brouillard noir. C'est le domaine de Frogoul. Il va venir d'un instant à l'autre. Vous mourez, il me libérera, et prendra sa Servante. Insensés, qui osez défier sa puissance...

Elle commençait à vaticiner. Je coupai net ses litanies.

— Ferme ton sas, ou je t'assomme !

« Ferme ton sas », ça ne devait pas lui dire grand-chose, mais elle comprit très bien le sens général. Elle se tut.

Après avoir refermé la porte. Rilli était resté très discrètement à l'écart. Je l'appelai. et fis les présentations. Il

regardait rêveusement Missie.

— J'aimerais te peindre...

— C'est ça, dis-je, on verra la suite plus tard. Pour le moment, écoutez bien. Nous allons nous placer devant ces portes. Dès qu'elles s'ouvrent, on fonce. Il faudra essayer de passer de côté, ou entre les jambes de la saloperie. Bien compris ?

— Oui, dit Missie.

— Oui, dit Rilli.

Mais les meilleurs plans ont leurs failles, et le Salaud veillait. Les portes s'ouvrirent, non sur le rideau de velours, mais sur un couloir de bronze. Je trébuchai, sur le sursaut violent qui retint la détente de mes muscles, et je tirai Missie en arrière. Devant nous bâillait un abîme.

Frogoul le sauta très aisément. Je reçus dans l'échine les vibrations transmises par son atterrissage. Rilli avait exagéré. Il n'avait pas la taille d'une montagne, non, seulement environ dix mètres de haut. L'œil pourpre était un lac de braises, et les tentacules de sa bouche s'agitaient. Son ventre distendu ressemblait à une montgolfière piquée d'un petit nombril incongru.

Nous avons reculé, le plus loin possible. Il se tenait là, noir, formidable, son crâne chauve touchant le plafond. Ses oreilles de pachyderme se balançaient, et la lumière des torches faisait luire sa peau sombre. Il n'émettait pas un son. Je me sentais David. Sans fronde.

Je haïssais le Salaud, avec une dévorante intensité.

La Mère parla, dans cette langue qui roulait des sonorités rocailleuses. Les pavillons d'éléphant se dressèrent. Il écoutait. Elle se tut, et le phare de l'œil rouge s'abaissa sur nous. Frogoul fit un demi-pas, sur ses courtes jambes torsées, et s'accroupit.

Un bras se déploya, interminable, et une main se tendit. Missie gémissait, entre ses dents serrées. Je frappai les doigts spatulés avec assez de force pour les trancher net. J'avais cogné sur du durim. Ma lame cassa. La main se rapprocha.

Je sautai en arrière, et touchai le mur. Les doigts monstrueux me frôlèrent. Rilli fonça, et me paya sa dette. Totalement. Son arme n'eut pas plus de succès que la mienne. Un revers de la main géante le balaya comme un moucheron. J'entendis le craquement des os. J'arrachai de ma ceinture improvisée le second couteau.

La rage incendiait mes veines. De nouveau, je sentis s'amasser cette force, boule ardente qui se tordait, s'enflait, se faisait densité et matière. Je pris le couteau par la pointe et le lançai, en développant le maximum de mes forces. En même temps qu'il quittait ma main, la boule de haine s'arracha de mon ventre, le déchirant.

Frogoul chancela sur ses jambes torsées, trébuchait et s'écroula. Sa chute fit vibrer la salle de bronze, et me secoua des pieds à la tête. Mon couteau était enfoncé jusqu'au manche dans le cœur de l'œil pourpre. La Mère hurlait à la lune, le regard dément. On ne voit pas tous les jours mourir Dieu.

Près du pied de Frogoul, Rilli gisait, le sang coulant en mare de son crâne fracassé. Je tâtai son cœur. Plus rien. Je lui fermai les yeux. Un ami, et un homme. Une main qui créait la beauté. Partis. Sa vie donnée en échange de la mienne...

— Mon salut, Rilli.

La Mère glapissait, avec une stridence à lacérer les nerfs, en tirant sur ses chaînes. Ses yeux se révoltaient. Derrière moi, la petite porte résonnait de coups furieux. Elle commençait à jouer dans son chambranle. Missie s'accrochait à mon cou, à demi évanouie. Je la soulevai. Par-dessus le ventre étalé de Frogoul, je voyais le couloir de bronze. Il s'effaça. Je contournai la masse du Dieu mort. L'abîme n'existait plus, ni le souterrain. Les Portes béaient sur une brume noire, mouvante et veloutée, qui palpait doucement.

Nouveau réveil dans un noir absolu.

Pensées brumeuses et inconsistantes, qui peu à peu se dégagent et se précisent. Première réaction, tâter. Pas de Missie, ce qui fit brusquement jaillir de la sueur de tous les pores de ma peau. Deuxième réaction, j'étais nu, allongé très confortablement. Une sensation familière. Mes doigts qui cherchaient toujours rencontrèrent quelque chose, et je sus. Je m'assis d'une détente, faisant naître la lumière.

Je clignai des yeux. Missie était là, allongée sur une couchette. La vague de soulagement me recoucha, et la veilleuse s'éteignit obligeamment. Je trouvai sans hésitation le bouton de commande, et fixai une lumière plus intense.

J'avais su où j'étais, instantanément, parce que mes doigts s'étaient refermés sur une sangle. Une cabine de vaisseau stellaire. Mes yeux la parcoururent, et je reçus un deuxième choc. Pas n'importe quelle cabine, non. La mienne. Celle de l'Archer.

Missie bâilla, s'étira, fit des yeux de chaton stupéfait, puis me tendit les bras en disant :

— Gyall...

J'oubliai tout le reste pour la rejoindre. Dès que je la touchai, je devins brasier, et elle aussi. Ni l'un ni l'autre n'avions jamais atteint à une telle intensité dans le désir.

L'aboutissement, atteignant à l'extrême limite de l'aigu, nous faucha. Nous restâmes un bon moment sans bouger et sans parler. Missie se déplaça un peu, se pelotonna contre mon flanc, et fit passer mon bras sous sa tête. Puis elle dit :

— Je ne dirai plus jamais que c'est un Salaud. Plus jamais. Il est gentil... Tu comprends, je ne suis pas croyante, je ne savais pas à qui demander... Alors je l'ai prié, lui. Tout le temps... pour que tu reviennes...

C'était comme un horrible cauchemar... Et tu n'étais pas là. Tu n'étais pas là...

Elle frissonna, et ses yeux se fermèrent. Je lui embrassai les paupières, l'une après l'autre.

— C'est fini, jolie, c'est fini, mon chaton...

Elle soupira, rouvrit des yeux débordants de joie, et frotta son nez sur mon bras.

— Ça sent toi. Oh, c'est bon... Gyall, nous sommes sur ton navire, n'est-ce pas ? C'est l'Archer ?

— Oui, jolie.

Elle connaissait la maison. Elle escamota la tablette, tira une cigarette, l'alluma et aspira profondément. Elle me la passa. Première bouffée, après bien longtemps. Saveur âpre, brûlante et exquise. Nous la partageâmes, bouffée après bouffée, en les savourant, puis je fourrai le mégot dans le broyeur.

Missie fouillait mon aisselle, à petits coups de langue. Reprise du désir, aussi intensif. Cette fois, l'accord, plus long et plus complet, atteignit l'absolu.

Je me sentais miraculeusement bien. Totalement détendu, satisfait de tout. Le petit chat, et mon Archer. La suite ne m'intéressait même pas. Missie avait les yeux pleins d'un brouillard bleu très paisible. Elle se déplaça, pour poser sa tête sur mon torse.

— Où étais-tu, Gyall, tout ce temps ? Quand je me suis réveillée, et que je ne t'ai pas trouvé près de moi... J'ai cru que je devenais folle... Le jour se levait sur une grande plaine desséchée, j'étais sous un arbre, et j'avais une robe bizarre, avec un sein nu. Et tu n'étais pas là. Je ne pouvais pas arriver à l'admettre. Je te cherchais, partout. J'ai crié, j'ai appelé... Après, j'ai attendu, très longtemps. J'essayais de croire que tu étais seulement parti pour un moment, et que tu allais revenir, et en même temps, je savais bien que ce n'était pas vrai. Tu ne m'aurais jamais laissée toute seule... J'ai pleuré, un peu. Puis je l'ai engueulé, lui, je l'ai insulté, et, tout de suite après, j'ai fait des excuses, et je l'ai supplié... J'ai demandé que tu reviennes. Tu vois, il m'a exaucée...

— Laisse cette ordure, Missie. Ce n'est pas Dieu le père. Seulement une charogne, plus avancée que nous sur la route de l'évolution, rien de plus.

— Je sais bien que c'est idiot, mais tu ne peux pas savoir comment je me sentais, à ce moment-là. J'avais peur, et tu me manquais, oh, tu me manquais...

— Je sais exactement comment tu te sentais pour la bonne raison que je suis passé par la même expérience.

Quand je ne t'ai pas trouvée près de moi, j'ai failli devenir complètement cinglé.

— Mais tu n'avais pas peur, toi.

— Chaton, tu as une forte tendance à me surestimer. Ça m'arrive d'avoir peur, comme tout le monde.

— Pas une frousse comme ça. Je connaissais les pièges, je savais bien que sans toi, je ne pourrais pas m'en tirer. J'étais assise dans une petite tache d'ombre, sous cet arbre rouge. La plaine était sèche et déserte, et le soleil brûlait. Je commençais à avoir soif. Il fallait bien que je fasse quelque chose. Je suis partie, devant moi. Tout de suite, mon sein nu s'est mis à cuire. J'ai retiré cette robe, pour la poser sur mes épaules. Comme ça, c'était mieux.

— Tu n'avais pas de bourse, Missie ?

— Je n'avais rien d'autre que cette robe et des sandales. Elles me faisaient mal aux pieds. J'ai marché, assez longtemps, puis j'ai vu quelque chose bouger, très loin. Je suis allée par là. En arrivant plus près, j'ai remis la robe, parce que je voyais vaguement circuler des files de gens. Je suis arrivée sur une espèce de route, tassée et poudreuse. Elle était assez encombrée, et tout le monde allait dans la même direction. J'ai suivi, et j'ai vu, sur l'horizon, les remparts d'une ville. En approchant, j'ai cru être dans un hypnorêve biblique. Tu ne peux pas t'imaginer...

— Je connais très bien ces remparts, jolie, je les ai vus aussi.

— C'est vrai, j'ai toujours du mal à me rappeler que tu étais là... Donc, je suis entrée dans cette ville. Il y avait un monde fou. De plus en plus. Cette foule puait. La vieille sueur rancie. J'ai été complètement coincée dedans, et entraînée, sans savoir où j'allais. Je me suis retrouvée dans un temple. Tu l'as vu aussi ?

— Non. Seulement la partie en sous-sol.

— Fantastique ! Et j'étais très contente d'être à l'ombre. Mon sein était rôti. Je regardais partout, c'était si curieux. Une salle gigantesque, bourrée de gens. Tous les murs étaient couverts de sculptures, très étonnantes. Au fond, j'ai vu un truc genre autel, et cet horrible dieu, Frogoul. Presque aussi grand que nature. Très réaliste. De nouveau, j'ai eu peur, mais je ne pouvais pas m'en aller. Autour de moi, les gens parlaient en français. Je n'en croyais pas mes oreilles...

— Ça m'a vachement surpris aussi.

— J'essayais d'écouter, mais ils parlaient à voix basse, et je n'entendais pas grand-chose. Des mots, qui revenaient tout le temps. La Mère, la Servante, la Fête du Choix, et la chance qu'aurait l'Elue. Toutes les filles jeunes et jolies de l'assistance avaient l'air d'attendre quelque chose de merveilleux, comme si elles se présentaient à un concours de beauté, tu vois. Je t'assure, à ce moment-là, j'ai eu un pressentiment. Par rapport à l'autel, je me trouvais au milieu de la salle, à peu près. J'ai essayé de m'en aller. Impossible. Les gens refusaient de bouger d'un pouce, et ils m'engueulaient. Je me suis résignée.

— Il m'est arrivé presque la même chose, je te raconterai... Sacré Salaud ! Quel piège bien monté ! Une perfection. Jolie, ce n'est pas possible. Il ne peut pas guider les actes de tout un peuple... Supposons. Une race très avancée, qui nous distance totalement. Les Portes sans Retour et le souterrain, c'est plausible. Admettons que le Salaud puisse jouer avec le temps. Il nous projette dans l'époque Tamerlan, et nous en tire en plaçant sa nasse temporelle dans un ascenseur. Dur à avaler, bien sûr, mais encore possible... Ensuite, ça ne va plus. Tout le monde de Rilli semblait avoir été fabriqué pour nous sur mesure... C'est insensé. J'avais vaguement pensé à une Galaxie lointaine et à des gens piégés dans le rideau, et transportés ailleurs. Il a dû y avoir des Français, dans le lot. Mais ça ne va pas non plus, parce qu'il faut des siècles et des siècles pour repeupler un monde... De plus, une série de coïncidences pareilles, c'est absolument impossible... Jolie, le jeu du Salaud est incompréhensible... Je paierais cher, très cher, pour quelques explications.

— Pas moi. Ça m'est bien égal, à présent. Il nous a renvoyés chez nous. C'est ton navire.

— C'est peut-être un nouveau piège... Où sommes-nous, d'abord ?

Je me levai pour passer dans le poste de pilotage et brancher mes écrans. Missie m'avait suivi. Elle poussa un cri de joie.

— Un cosmoport ! Nous sommes bien chez nous !

— Pas n'importe quel cosmoport, jolie, celui d'Allègre.

— Comment peux-tu le reconnaître ? Ils se ressemblent tous...

— Pas pour moi. Je suis trans', tu l'oublies. Je le reconnais très bien. Les bâtiments du Contrôle penchent imperceptiblement, depuis un tremblement de terre.

— Alors, nous sommes rentrés. Enfin !

Je n'en étais pas aussi certain qu'elle. Je regardais. Des vaisseaux interstellaires, alignés, des technos, qui s'affairaient, sans trop de hâte, un mégot aux lèvres. Les bâtiments, Contrôle, Transit, Administration. Un spectacle familier, habituel, dans un jour d'Allègre gris et froid, avec quelques flocons de neige. Ma pendule de bord indiquait 8 h 39. Rentrés ou pas rentrés ? Les seuls, alors, à être revenus des Portes sans Retour ? C'était Allègre et son

cosmoport, mais je me méfiais. Et, de toute façon...

— Missie, dis-je, si nous sommes vraiment rentrés, je repasserai un jour les Portes.

— Tu es fou à lier ! Gyall !

— Non jolie. Je veux trouver le Salaud. Et je le trouverai, même si je dois y passer le reste de ma vie.

— Elle risque d'être courte. Gyall... Je t'en prie... Tu ne peux pas faire ça. Et moi ? Je ne compte pas ? Tu me laisseras toute seule, pour t'en aller chercher ta mort ?

— Jolie, si nous sommes chez nous, tu as tous les jetons Oléone pour te tenir chaud.

Je plaisantais, mais elle le prit très mal. Les yeux du chaton étincelèrent de rage.

— Salaud ! Foutu salaud ! Je te déteste.

Puis elle se mit à pleurer. Je la pris dans mes bras.

— Jolie, jolie, c'était juste une blague... Pas très maligne, je le reconnais. Je te présente de très plates excuses.

— Tu ne partiras pas ?

Elle reniflait, et recommençait à sourire.

— Pas tout de suite, en tout cas. Viens, chaton, j'ai faim. Petit déjeuner.

Nous retournâmes dans la cabine. Je branchai le resto, et pressai les touches. Il est petit, mais très complet. Missie installa la tablette et tira deux sièges. Temps d'attente. Délicieuses odeurs, puis le resto cracha dans le casier du café chaud, des toasts à point, des œufs au plat, du sucre et du beurre.

Enfin un repas de civilisé. Je dévorai, refis fonctionner le resto pour une autre ration, et dévorai encore. Quand j'eus allumé une cigarette, je me sentis béat. Le petit chat avait mangé comme quatre, et ronronnait positivement.

— Gyall... Je suis si heureuse. Quand je pense à cet horrible monde...

— Continue ton histoire, jolie.

— Voyons... Ah oui, le Temple. Donc, j'étais là, coincée, et j'attendais je ne sais quoi. Des chants ont commencé à résonner, et des femmes sont sorties d'une porte dans un mur. La Mère, en tunique blanche, et les Rimalies, armées. La Mère a fait des tas de singeries devant l'abominable statue. Elle lui parlait, dans une langue que je ne comprenais pas. Ça a duré assez longtemps. Puis les Rimalies l'ont entourée, et elle est venue vers la foule. Tous les gens s'écartaient pour la laisser passer. Les Rimalies pointaient leurs lances. J'étais écrasée à un point inimaginable. Elle a circulé comme ça un moment, au hasard. Ses yeux fouillaient. Parfois, elle s'arrêtait pour regarder une fille, puis elle repartait. Elle m'effrayait. Puis la voilà qui vient dans ma direction. J'essayais de me faire toute petite, mais elle m'a vue. Elle s'est avancée. Tout le monde se tassait pour lui laisser la place. Et je ne sais comment, je me suis trouvée juste devant elle. J'avais envie de fuir à toutes jambes. Ces yeux noirs... Ils me détaillaient, comme un animal qu'elle aurait voulu acheter. Je ne l'aimais pas, et, bien sûr, j'ai relevé le menton et je l'ai regardée aussi, avec un air, tu vois, de la considérer comme une vermine à écraser.

Mon brave chaton. Elle redressait la tête, en effet, en mimant la scène, le regard dédaigneux, et le nez pincé de mépris. Je ris. Elle continua :

— Alors, elle pointe le doigt sur moi, avec un air de prophétesse en transe, et elle braille : « Voilà l'Élue. Voilà la Servante. » Toute la salle se met à hurler. Les Rimalies m'entourent et m'entraînent. Gyall, j'étais morte de peur. Toute cette histoire ne me disait rien qui vaille. Mais ces femelles en armes... Pour en venir à bout, il m'aurait fallu un canon-laser. Je ne pouvais rien faire du tout. Me débattre n'aurait servi qu'à me rendre ridicule. Alors je les ai suivies en m'appliquant à marcher bien droit, et à ne pas montrer que j'avais les jambes en flanelle.

— Bravo, Missie !

Je me penchai par-dessus la tablette, pour l'embrasser sur le bout du nez.

— Oh, je pensais à toi, à ce moment-là. J'y pensais... Je me rappelais la prison... Mais cette fois, j'étais toute seule... Elles m'ont fait descendre jusqu'au cœur de la terre. Il y avait des torches partout, et d'innombrables femmes en robe de cuir. Le décor était très beau, très orné. La Mère est partie. Les autres m'ont emmenée dans une grande pièce, magnifique, tout en mosaïque, pleine d'étoffes précieuses, et garnie de meubles en bois sculpté. Elles ont commencé à s'occuper de moi d'une façon inimaginable. Elles m'ont lavée, massée, enduite d'huile parfumée, peignée. J'ai dit que j'avais faim et soif, et elles ont apporté assez de nourriture et de boisson pour satisfaire un régiment. J'avais l'impression d'être une reine de légende. Seulement, je n'avais pas confiance, et j'ai demandé des explications. Elles ont été stupéfaites de mon ignorance, alors j'ai dit que j'étais étrangère. Elles ont poussé des cris d'étonnement, et se sont exclamées, en insistant sur ma chance insignifiante... Puis elles m'ont tout raconté ! J'ai failli m'évanouir, et j'ai dû faire une sale tête, parce qu'elles se sont empressées, très affolées, en demandant si j'étais souffrante. Je n'étais pas souffrante, je paniquais complètement. Gyall, j'avais si peur que je coinçais mes dents pour les empêcher de claquer. Je ne voulais pas qu'elles le voient, parce que je pensais pouvoir essayer de m'enfuir. Tu comprends, elles, elles étaient persuadées que j'avais beaucoup de chance et que je devais être très heureuse. Alors je

me disais que si elles continuaient à le croire, elles ne me surveilleraient pas trop. Tu parles ! Jamais, un seul instant, je ne suis restée seule durant tout le séjour. Pas même pour aller aux tinettes. La nuit, elles me veillaient. La Mère est venue me voir plusieurs fois, et elle me répétait aussi combien ma chance était grande... J'avais envie de la tuer. Je ne pouvais plus manger, et je ne dormais pas. Je pensais à toi, tout le temps, et je le priais, lui.

Je me levai pour venir l'embrasser. Réaction immédiate, et je la portai sur la couchette. Intermède amoureux, très réussi.

Elle se serra contre mon flanc, et posa sa joue sur mon épaule.

— Gyall... Je ne peux pas croire que tu es vraiment là. Tu ne peux pas t'imaginer... Je ne savais pas si tu étais mort, ou vivant... Et j'étais promise à cette abomination... Je me disais qu'elle ne pouvait pas exister, impossible, puis je me rappelais le gardien, et j'avais peur, peur... Les Rimalies m'avaient raconté que les portes donnaient sur une brume noire, et que le Dieu briserait mes chaînes. Alors, je me demandais si je pourrais tenter de m'échapper par là... Et puis, chaque fois, mon regard tombait sur une peinture, ou une sculpture, et je voyais cette bouche...

Elle frissonna et je la serrai contre moi. J'allumai une cigarette, et la lui donnai. Elle aspira profondément, et se calma.

— Un jour, voilà qu'elles me préparent, et me sortent. Revoir la lumière du jour... Ça me faisait tant de bien. Je reprenais courage. Je guettais une possibilité... Tu parles ! Elles m'ont installée sur ce char, et, en voyant la foule, j'ai tout de suite compris que je n'avais aucune chance...

— C'est là que je t'ai vue, chaton. Moi aussi, je ne savais pas si tu étais morte ou vivante... Je t'ai appelée, j'ai crié, de toutes mes forces, mais tu ne m'as pas entendu...

— Oh, Gyall... Si seulement j'avais pu te voir... Si seulement j'avais pu... Quand elles m'ont ramenée dans cette cave, j'ai pensé à me tuer. Je l'aurais fait, si elles m'en avaient laissé la possibilité. Mais elles me surveillaient toujours, comme on garde un trésor... Et puis voilà que je sens Axin en danger, et son angoisse vient doubler la mienne...

— Axin ? Tu le perçois toujours ?

— Plus maintenant. Ça n'a pas duré longtemps, heureusement, parce que je devenais folle. Je ne pouvais pas supporter sa terreur en plus de la mienne. Les Rimalies s'inquiétaient beaucoup. Elles ne comprenaient rien. Elles me croyaient malade. La Mère est revenue me parler... J'avais les nerfs complètement tordus. Je lui ai envoyé un vase à la tête. Ça a fait tout un drame. Tu aurais dû voir ça ! Elle était folle de rage, totalement suffoquée...

Je riais, et elle se mit à rire aussi.

— En y repensant maintenant, c'est vraiment très drôle, mais je ne riais pas du tout, à ce moment-là. J'ai cru qu'elle allait me frapper. Les Rimalies étaient atterrées... Puis les choses se sont tassées. La Mère a bien voulu excuser ma folie, en la mettant au compte de cette maladie qui me rendait si bizarre. Les Rimalies redoublaient de surveillance et de sollicitude. J'étais toujours traitée comme une reine dont les moindres désirs sont des ordres, mais la seule chose que je voulais, c'était ma liberté, et je ne pouvais pas l'avoir. L'angoisse d'Axin est partie, et je l'ai senti sauvé. Heureusement, parce que la date de cette fête approchait. Si la peur d'Axin était restée dans mon esprit, elles auraient dû me porter jusqu'à leur dieu... Gyall, quand cette nuit est arrivée, j'étais déjà morte. Je ne sentais plus rien, et j'avais la tête dans du coton. Je les ai suivies, je ne sais pas comment. Je ne sais pas ce qui me tenait sur mes jambes. Je ne sais pas. Elles chantaient à pleine voix, et ça faisait comme un bruit de vagues dans ma tête. Elles ont cessé de chanter. Je mettais un pied devant l'autre, comme une mécanique. Le cortège s'est arrêté, et il y a eu comme une bousculade, devant. J'ai essayé de regarder, mais elles étaient trop grandes, trop larges, je ne voyais rien. Et, tout à coup, j'entends ta voix. J'ai eu l'impression de recevoir une décharge électrique. Mon sang s'est mis à galoper, et je le sentais puiser dans mes artères. En même temps, je n'y croyais pas. Je pensais avoir eu une hallucination auditive. Et je t'ai vu, derrière la Mère. Si bizarre, avec ce crâne nu, mais c'était bien tes yeux. Et je l'ai remercié, lui, remercié et remercié...

— Moi aussi, je l'ai remercié, ce charognard, quand je t'ai vue...

— Mais tu le hais...

— Oui. Totalemment. Et je l'aurai !

— Moi, je ne le hais plus. Je ne crois pas qu'il soit vraiment mauvais...

— Chaton, c'est une ordure. Et il nous séparera peut-être encore, si nous sommes toujours piégés...

— Non, ne dis pas ça, je t'en prie... Nous sommes chez nous. Ensemble.

— Je l'espère, jolie, je l'espère...

— Maintenant, raconte, toi, ce qui t'est arrivé.

Je racontai. Lorsque je lui parlai de Rilli, elle dit :

— Pauvre garçon. Je l'ai vu si peu de temps... C'était ton ami ?

— Oui. Un ami, et un type bien. Il avait un extraordinaire talent. Un très grand peintre. Mais tu as sûrement vu ses fresques, dans le temple...

— Des fresques sensationnelles, colorées, très personnalisées ? Souvent d'inspiration fantastique ? J'ai vu quelque chose qui évoquait un cosmoport transposé...

— Le travail de Rilli.

— Quelle pitié, qu'il soit mort ainsi...

— Il a donné sa vie pour la mienne, parce qu'il croyait me devoir quelque chose... Ça aussi, le Salaud me le paiera !

— Ne fais pas ces yeux de fauve, Gyll. Tu es si bizarre, avec ce crâne nu. Ça accentue terriblement ton air sauvage. Quand tu as cette expression-là, tu me fais peur.

Je l'embrassai sur l'oreille.

— Je ne suis pas en colère contre toi, chaton...

— Je le sais bien. Continue ton histoire.

Je lui racontai la suite. Quand j'en arrivai à la Secte des embaumeurs, elle fit des yeux mi-rieux, mi-stupéfaits.

— Tu as vraiment travaillé là-dedans ? À tripoter les cadavres, et tout ?

— Et tout, comme tu dis.

— Ça ne devait pas être drôle.

— Ça ne l'était pas.

Elle se redressa sur un coude.

— Tu fais toujours ce que tu as décidé de faire, même si c'est très difficile, très déplaisant, ou très dangereux. Je le sais bien. Et ça veut dire que si tu as décidé de repasser les Portes, tu le feras, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas envie de recommencer une dispute, et je biaisai :

— Ne parlons pas de ça pour le moment, jolie, nous ne savons même pas si nous sommes vraiment libres...

— Ne détourne pas la conversation. Réponds ! Tu le feras ?

— Oui.

— Alors j'irai avec toi !

— Missie...

— J'irai ! J'ai...

— ... une tête aussi dure que la tienne, foutu salaud. Je sais.

Elle ouvrait la bouche. Je la lui fermai de la mienne. Nos langues luttèrent l'une contre l'autre, et les pensées s'envolèrent.

Bien plus tard, je dis :

— Missie jolie, tu m'épuises. Je crève de faim.

— Moi aussi. Gyll, allons faire un très bon repas. Chez Calley. Je veux du...

— N'en parle pas maintenant, ou c'est toi que je mets à cuire. Allez, viens, debout !

Je fourrai la vaisselle sale dans le resto, puis nous prîmes chacun une douche, dans la minuscule cabine. Brouillard mouillé plutôt que pluie, parce que l'Archer recycle l'eau et l'économise au maximum. J'avais envie d'un bain bouillant. On verrait ça plus tard. Tous les cosmoports offrent d'excellentes installations sanitaires.

Missie avait laissé des vêtements sur l'Archer. Elle s'habilla et se maquilla. Très jolie. Longue robe fluide qui passait du bleu tendre au bleu nuit à chaque mouvement. Les triangles de tissu du corsage ne couvraient que très symboliquement les seins, mais c'était plus plaisant à l'œil qu'un buste totalement nu. Missie ne suivait la mode qu'en l'adaptant à son goût.

Je m'habillai aussi, retrouvant avec plaisir mon allure habituelle. Hormis ce crâne dépouillé, qui me donnait en effet un air assez bizarre. Enfin, ça repousserait. J'avais enfilé un pantalon et une chemise de peau beige, très fine et très souple, et des bottes courtes. Le tout, ultra-confortable. Je bouclai à ma taille le ceinturon. Je l'avais retrouvé, accroché à sa place habituelle. Je tirai le laser de sa gaine. Je n'aurais pas pu en jurer, mais il me semblait bien reconnaître le mien. Or, le mien était resté derrière le rideau de velours... Toujours la même histoire démente...

J'allai fouiner un peu dans les entrailles du resto, pour vérifier l'état de mes provisions... Assez restreint. Je branchai mon transmetteur pour passer une commande. Je demandai aussi une révision de l'Archer. J'avais envie de retrouver l'espace. Très envie.

Missie arriva, portant sur le bras un somptueux manteau de kérone.

— On y va, Gyll ? Oh, attends, je voudrais parler à mon père. Je lui avais promis de donner des nouvelles. Il ne sait pas que j'ai passé les Portes, je ne lui en avais rien dit, il m'aurait fait enfermer. Il croit que je suis simplement en train de me promener ici et là. Il doit être fou d'inquiétude. J'inventerai une histoire d'accident sur une planète



train de me promener et ça... il doit être tout à l'heure... J'inventerai une histoire à accorder sur une planète déserte... Dis-leur de me passer les relais, et Terra.

Je le fis, et c'est là que les choses se gâtèrent. Dans cette Galaxie, la nôtre, il n'existait pas de Tarrent Oléone. Nulle part.

J'entrepris quelques recherches. Contacts, relais, et questions. Résultat, pas de Missie Oléone, et pas de Gyall Darra. Ma banque ne me connaissait pas, et je n'y avais jamais eu de compte. Missie était aussi dépouillée de ses biens que moi. Nous fîmes l'inventaire de nos finances. Le Salaud nous avait tout de même laissé un petit quelque chose. Assez pour régler ma note au cosmoport, et assez pour s'offrir ce repas qui faisait envie au chaton.

Le chaton avait son œil minable.

— Gyall, ce n'est pas possible.

— Eh non, ce n'est pas possible. Il ne peut pas, il ne peut pas modifier ainsi les choses existantes...

— Il a pu tuer mon père, puis utiliser des effaceurs de mémoire...

— Missie, il est impossible d'effacer un Tarrent Oléone de la mémoire de tous les gens qui ont entendu parler de lui. C'est dément. Comme si tu voulais effacer le président de la Fédération... Non, il y a autre chose. Quoi ? Jolie, je crois que j'ai une idée. Nous sommes dans un hypnorêve.

— Un hypnorêve où on sent la douleur ? Ces aiguilles, ce n'était pas une plaisanterie...

— Un hypnorêve géant, à la mesure du Salaud.

— Alors, c'est aussi un hypnorêve où l'on meurt. J'en suis persuadée. Si nous n'étions pas sortis des pièges, nous serions morts.

— Je ne sais pas, jolie, peut-être pas...

— Tu as envie de te suicider, pour vérifier ton hypothèse ?

— En toute honnêteté, non.

— Tu vois bien. Gyall, ça ne peut pas être un hypnorêve, même si sa science est inimaginable. L'hypnose endort, mais elle a ses limites. Tu peux embrouiller le cerveau, mais pas le corps. Lorsque les nerfs sont trop sollicités, ils envoient des messages d'urgence, et le cerveau se réveille. Je te garantis que je me serais réveillée, ce matin, quand nous avons fait l'amour, je te le garantis. De ma vie, je n'avais eu des sensations d'une telle intensité.

Elle avait parfaitement raison. Elle n'était pas la seule à avoir ressenti des sollicitations suraiguës. Rien de tel qu'une bonne séparation pour pimenter les retrouvailles.

— Jolie, dis-je, cessons de nous casser la tête. Allons faire ce repas, j'ai de plus en plus faim. Pour les décisions à prendre, on verra par la suite.

J'attrapai au hasard un imperméable de cuir dans mon vestiaire. Penser à récupérer ma veste, qui devait attendre chez Calley.

Des clous ! Calley n'existait pas non plus. Je fus soudain persuadé que tous les gens que nous connaissions avaient disparu de cet univers. À la place du bistrot style vingtième siècle, nous trouvâmes un restaurant ultramoderne, avec bloc resto très perfectionné. Nous y mangeâmes, assez bien, en arrosant copieusement le repas, ce qui nous rendit de l'optimisme.

Je sirotai mon sogoul en rêvassant. J'étais dans cet état de digestion béate qui suit un repas copieux fortement humecté. Agréable, de se retrouver en terrain familier. Le Salaud nous faisait une fleur, même s'il avait modifié le terrain... Allègre... Pourquoi ?

Brusquement, une sonnette d'alarme tinta dans mon crâne. Je pressai le bouton pour obtenir mon addition, et fourrai des jetons dans la fente, en me pressant.

— Viens, jolie, on s'arrache, et en vitesse.

— Mais pourquoi ?

— Le Salaud nous a mis sur Allègre. Il ne fait rien gratuitement. Je veux filer d'ici avant d'apprendre ses motivations. On prend l'Archer, et on décolle. Après, on verra. Bien malin qui nous rattraperait dans la Brume. Nous aurons tout le temps d'y tirer nos plans. Et en paix.

Nous retrouvâmes le cosmoport. Bien paisible, et les technos avaient déjà quitté l'Archer, le laissant en bon ordre de marche.

J'appelai le Contrôle, et un employé se matérialisa sur mon transmetteur. Regard surpris, et bizarre.

— Vous êtes rentré, monsieur Darra ? Deux volants vous ont demandé il n'y a pas une demi-heure. En ce moment, ils sont à l'Administration. Je vais les appeler. (Petit silence gêné. Il reprit :) Je dois vous signaler que vous n'avez pas l'autorisation de décoller.

— Mais pourquoi ?

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire. Vous devez attendre ici que les volants vous contactent.

— Bien. Je les attends. (Je coupai le transmetteur.) Missie. sangle-toi sur la couchette. et vite. on s'arrache.

Le chaton avait des yeux très inquiets.

— Sans autorisation ? Mais c'est horriblement dangereux...

— Quelque chose me dit qu'il sera encore plus dangereux d'attendre ces volants. Je ne sortirai pas de la prison d'Allègre comme de celle de Maurice Tamerlan... Fais ce que je te dis, et tout de suite.

En parlant, j'avais bouclé mes sangles, et emboîté le casque sur mon crâne. Missie s'allongea, et ferma les siennes.

— Mais, Gyall, si tu décolles sans autorisation, ils vont nous prendre dans un capteur...

— Si j'accélère normalement, oui, mais j'ai l'intention d'aller plus vite. Leurs réflexes seront moins rapides que ceux de l'Archer.

Elle saisissait très bien toutes les implications. Le bleu brumeux déborda d'angoisse.

— Et si tu t'évanouis ?

— Ils nous captureront peut-être. Une chance à courir... Missie, j'en ai marre des pièges. Archimarre. Si je peux me dégager de celui-là à temps...

Le chaton serra ses mâchoires.

— D'accord. Vas-y !

Je décollai.

Foudroyante accélération. Le poing géant s'est abattu, et il cherche à tuer. Il écrase ma cervelle, enfonce mes poumons, lamine mes viscères. Le transmetteur hurle des imprécations, que je n'écoute pas. Mes yeux, qui sont aussi les yeux du navire, s'emplissent de tourbillons cramoisis. Dans ces taches rouges mouvantes se matérialise un transport géant, et je l'évite par un réflexe dû à l'automatisme des habitudes acquises. Ce sont ces mêmes réflexes qui guident le navire. Je ne suis qu'à demi conscient. Ma bouche ouverte se distend, et ma cervelle malaxée n'a plus de pensées cohérentes.

Le poing géant était parti. Je me retrouvai dans l'espace, saignant de la bouche, du nez et des oreilles. Missie avait les yeux clos, et du sang sourdait de ses orifices. Nous étions hors de portée des capteurs. Je mis les coordonnées sur Terra, et branchai le Heym. Je retirai le casque, débouclai mes sangles, et me traînai jusqu'à la pharmacie de bord. J'avalai deux gélules, et allai faire suivre au chaton le même traitement. Ses yeux s'ouvrirent, d'abord étonnés, puis joyeux.

— Ça y est ?

— Nous sommes dans la Brume, jolie, ils ne nous rattraperont pas là. Pour une fois, nous avons pris le Salaud de vitesse.

— Qu'est-ce qu'ils te voulaient, ces volants ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Le Salaud nous avait placés sur Allègre pour une raison bien précise... L'histoire du loup, peut-être, qui refaisait surface...

— Mais tu avais eu un non-lieu.

— Jolie, s'il peut effacer Tarrent Oléone et mon compte en banque, il peut aussi bien modifier un dossier de police.

— Si c'est ça, ils lanceront un avis de recherche dans toute la Fédération.

— J'ai mis le cap sur Terra. Pour le moment, ni toi ni moi n'y existons plus légalement. Nous allons changer de nom. Rien de plus simple.

— Mais aucune banque mémoire n'aura nos coordonnées...

— Justement. À notre époque, les papiers n'ont pas l'importance que leur accordait celle de Maurice Tamerlan. Une erreur de banque mémoire, c'est rare, mais ça peut arriver. Terra est vaste, et c'est notre monde. Tout ira bien.

Grossière erreur. L'Archer ne sortit pas de la Brume.

Je ne pouvais pas arriver à le digérer. Nous aurions dû être à destination depuis longtemps, et mes écrans reflétaient toujours cette grisaille épaisse, mur palpitant plutôt que brouillard, qui s'appelle la Brume.

Mon propulseur Heym n'était pas en panne – elles sont inexistantes, et, en ce cas, le navire émerge de suite dans l'espace normal –, non, il fonctionnait parfaitement, nous emmenant vers je ne savais quelle destination non programmée. J'avais tenté de le débrancher, en prenant les commandes. Impossibilité absolue. Tout répondait normalement à mes gestes, mais le Heym restait en action. Aberrant, et surexaspérant.

Il arrive parfois qu'un navire se perde dans la Brume. Les transmetteurs n'y fonctionnant pas, nul n'en a plus jamais de nouvelles. Mais je ne croyais pas à une coïncidence. Le Salaud paraît vite. Déçu dans ses intentions, il nous précipitait dans un nouveau piège. À moins que, justement, en fuyant Allègre, j'aie réagi exactement comme il l'espérait...

La sensation d'impuissance que je ressentais me mit dans une rage noire. Missie n'était pas de meilleure humeur que moi.

Dispute, puis acte d'amour en forme de combat. Elle résista, griffa, mordit, en y prenant un extrême plaisir, et je la forçai, avec délice.

La guerre finie, elle avait les lèvres enflées et fendues, et portait partout l'empreinte de mes doigts en meurtrissures sombres. J'étais lacéré de coups d'ongles, et couvert de morsures. L'un et l'autre apaisés, nous nous sentîmes pleins de repentir en découvrant l'étendue des dégâts. Remords qui se traduisirent par des soins mutuels, attentifs et tendres, entrecoupés d'excuses.

— Jolie, je ne voulais pas...

— Oh ! Je suis désolée, Gyall...

Je l'étais aussi. Je n'ai pas l'habitude de maltraiter mes complices de plaisir, et Missie n'a rien d'un vampire. Pas notre faute. Nous avons épuisé l'un sur l'autre une rage dirigée contre le Salaud.

— Je recommence à le détester, dit Missie. Tu as raison, il est mauvais.

— Jolie, je finirai bien par le trouver...

— Où nous emmène-t-il ?

— Je voudrais bien le savoir. Peut-être chez lui ? Ça me plairait.

Elle mit ses bras à mon cou, et se serra contre moi.

— Tant que tu es là, ça m'est égal. Je me demande où nous allons trouver le rideau de velours, cette fois...

Question que je me posais également. Où, et après quelle cruelle vacherie ?

Vingtième jour de Brume. Monotonie, et fatigue due à la claustration. J'ai l'habitude des longs voyages, mais d'ordinaire, je les effectue seul. L'Archer n'est pas grand. S'il peut transporter, éventuellement, quelques passagers, il n'a pas été conçu dans ce but. Missie ne connaissait que le confort total qu'offrent les grands navires des lignes interplanétaires. Elle devenait un peu plus que nerveuse. Je me dominais mieux, mais pas sans peine.

J'avais instauré un rationnement. Mieux valait prévoir. J'ignorais combien de temps nous resterions pris dans cette toile. Nous jouions aux dés. Je gagnai une notable partie de la fortune Oléone, et Missie la récupéra en trichant honteusement, nullement contrite d'être prise en flagrant délit. Nous mangions, nous dormions, nous faisons l'amour, très souvent. Rien de tel pour détendre les nerfs.

En fouinant pour tuer le temps, Missie découvrit une réserve de chaubi. Comme tous les trans', il m'arrive d'en convoier, et, dans ces cas-là, le destinataire m'en offre toujours un peu. Je n'y touche guère. C'est une drogue bizarre. Elle perturbe et intervertit les sens. Ceux qui en abusent voient leurs réflexes d'abord se ralentir, pour s'annihiler complètement ensuite. Elle finit par tuer ses asservis, à la longue. Mes réflexes, c'est mon capital travail. Inutile de dire que je ne suis pas un adepte.

En principe, le chaubi est interdit à la vente, et réservé à l'arsenal thérapeutique. En réalité, il en circule partout, mais offert à un prix nettement prohibitif.

En découvrant le petit paquet d'herbes agglomérées, Missie poussa un cri d'excitation :

— Oh ! Du chaubi ! Tu en prends, Gyll ?

— J'y ai goûté une fois ou deux. Celui-ci m'a été donné par un marchand d'Allègre. Je n'y pensais même plus.

— Je peux essayer ?

— Tu n'en as jamais pris ?

— Jamais. Axin en prenait, et il a dû se faire désintoxiquer. J'aime autant te dire qu'après ça, mon père a veillé à ce que l'on ne trouve plus un milligramme de chaubi sur dix parsecs autour de la maison. Et je n'étais pas tentée. Avant son séjour en clinique, Axin avait vraiment une allure inquiétante. Ça m'a fait peur... Mais, à présent, j'aimerais bien, juste pour voir.

Elle avait des yeux de fillette excitée. Après tout, pour une fois, ça nous occuperait un bon moment. Je lui pris le paquet des mains, et détachai de la masse collée deux petites touffes que je roulai en boulettes dans mes doigts.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, Gyll ?

— Se coucher d'abord, mâcher et avaler le jus. Rien de plus.

— Avec toi, alors.

Nous nous allongeâmes côte à côte sur la même couchette, et le chaton mit sa tête au creux de mon bras. Je fourrai la boulette dans sa bouche, et écrasai la mienne entre mes dents. J'avalai le jus poisseux, sucré, et aromatique.

Je mâchai, peut-être dix minutes.

L'odeur de Missie commença à m'envahir. Une senteur douce, un peu acide, un parfum vert, qui se décuplait, pénétrant en moi par les pores de ma peau. Il s'enfla, et se divisa en mille fragrances mêlées, qui m'habitèrent totalement. Un univers d'arômes, qui coulait en torrents, en cascades, et me roulait dans les vagues d'un océan d'exhalaisons. Je le percevais avec mon sang, mes viscères, mes os.

Missie bougea, et je l'entendis avec mes yeux, dans un ruissellement de lumière. Tous les sons de la pièce, démultipliés, entrèrent par mes prunelles, non tonalité, mais déchaînement de couleurs fulgurantes. Une explosion bleue, un écho vert, un battement écarlate, une clameur jaune, un froissement violet, un éclatement vineux, un cliquetis mauve, un chuchotement orangé. Missie parla, et je perçus un fracas noir et pourpre, ardoise et corail, saphir et jade. J'essayai de répondre, et un rugissement de couleurs jaillit de mes yeux.

Mes doigts posés sur elle devinrent regards. Je la vis dix fois. Dix Missie, une Missie qui les résumait toutes. Cinq pointes de seins durcies dans ma paume. Dix hanches, qui bougeaient doucement. Cinq mèches de cheveux noirs flottantes. Cinq bouches, aux lèvres tièdes et douces. Mes doigts voyaient, et gardaient cependant leur sens tactile. Les odeurs continuaient à me parcourir, et les couleurs à entrer dans mes yeux. Tout se mêlait, se fondait, dans un tourbillonnant vertige.

Je lui fis l'amour par l'oreille, avec une langue devenue sexe. La jouissance me plongea dans un maelström noir.

Je dormis, d'un sommeil plus épais que la mort.

J'en émergeai quatre heures plus tard. Engourdi, la bouche amère, la cervelle embrouillée. Je titubai jusqu'à la cabine de douche, et réglai le brouillard d'eau sur une température glacée. J'y restai jusqu'à devenir bleu et claquer des dents. Je me réchauffai à l'eau bouillante, et remis l'eau glacée.

Malgré l'énergie du traitement, je n'étais pas tellement plus frais en sortant. J'avalai deux gélules, et les fis descendre avec un bon demi-litre d'eau. J'étais desséché de soif, mou et vidé. Je m'assis un moment. Le coton qui enveloppait ma cervelle se dégagea peu à peu.

Le chaton s'éveilla en grognant, voulut se lever, et retomba sur la couchette en refermant les yeux. En dépit de ses protestations vagues, et de faibles mouvements défensifs, je lui fis subir un traitement analogue au mien. Les gélules avalées, je la réinstallai sur la couchette, où elle resta les yeux clos, une expression maussade sur le visage.

L'effet du remède commençant à se faire sentir, les yeux bleus se rouvrirent, un peu plus vifs.

— J'ai soif...

J'avais soif aussi. Le chaubi déshydrate. Je lui donnai à boire, et bus également.

— Oh, Gyll, c'était fantastique ! Fantastique ! Mais le réveil est bien désagréable. Pire qu'une gueule de bois...

— Eh oui, on ne peut pas tout avoir...

— C'est vraiment une expérience extraordinaire. Je suis contente de l'avoir faite. Je comprends mieux Axin.

— Jolie, c'est dangereux. Le réveil est déplaisant, mais deux gélules arrangent les choses. Les cliniques remettent parfaitement sur pied un type au dernier stade de l'intoxication, seulement, c'est un cercle vicieux. Justement parce que les dégâts se réparent facilement, un enchaubé recommence, et recommence encore. Mais, à la longue, les dégâts s'arrangent moins bien, puis ne s'arrangent plus du tout. Le chaubi tue, au final. Axin a été désintoxiqué combien de fois ?

— Une fois. Axin ne recommence jamais les mêmes expériences. De plus, aussi bizarre que cela puisse paraître,

il a une volonté extrêmement tenace.

— Une tête de durim, dis-je en riant. Ça doit être un travers de famille.

— Tu peux parler !

Le chaton s'indignait. Puis nous rîmes ensemble.

— Je me sens mieux, dit-elle. Mais très bizarre. Il me semble que je fais des gestes qui durent une demi-heure.

— Ralentissement des réflexes. C'est une réaction bien connue.

— C'est pour ça que tu n'y touches pas !

— Bien deviné, jolie. Et je n'en aurais jamais pris sur l'Archer si nous n'étions pas coincés dans la Brume. En ce moment, je serais incapable de piloter. Temps de réaction trop lent. Je n'ai jamais connu de trans' enchaubé.

— Ça va durer longtemps ?

— Deux ou trois heures. Puis tout rentrera dans la norme.

— Je ne crois pas que je recommencerai, dit-elle, un peu rêveuse. Je n'aime pas cette sensation. Il me semble que... Gyll ! Regarde !

Un de mes écrans s'inscrivait dans la porte communiquant avec le poste de pilotage, et ce que j'y vis me fit sauter sur mes pieds, et m'y ruer.

La Brume était partie, remplacée par l'espace normal. L'autopilote avait pris la relève, et nous naviguions à très petite vitesse dans un noir doux, piqué d'étoiles. Des constellations étrangères, et cependant connues. J'ai l'habitude de les mémoriser. J'en avais enregistré bon nombre, en sus du poisson volant. En ce moment, nous nous dirigeons vers son nez. L'étoile Argid.

— Jolie, dis-je, je n'aime pas ça. Pas du tout. Nous n'avons pas, et de très loin, voyagé assez longtemps pour sortir des galaxies répertoriées. Cependant, celle-ci est autre, et je l'ai déjà vue. Ces constellations appartiennent au monde de Rilli. De plus, ça nous arrive juste au moment où mes réflexes ne vaudront pas un clou. Je commence à avoir l'habitude des combines du Salaud...

Avec un optimisme à mon avis très exagéré, Missie déclara :

— Nous les avons déjà déjouées. Nous nous en tirerons bien une autre fois. Et j'aime mieux ça que la Brume. Nous pourrions peut-être trouver une planète possible. J'aimerais tant marcher, et respirer de l'air pur... Oh, je suis contente.

Je l'embrassai sur le bout du nez.

— Chaton, c'est toi qui as raison. Pour le moment, nous allons laisser aller les choses. Argid est une destination qui en vaut une autre, et l'autopilote s'en tirera mieux que moi.

J'avais à peine terminé ma phrase que, réflexes amortis ou pas, je sautai dans mon siège, claquai les sangles et emboîtai le casque.

— Missie, sur la couchette, et sangle-toi ! Je n'aime pas ce que je vois.

Ce que je voyais, c'était une formation de cinq énormes vaisseaux, non sphériques comme les nôtres, mais en forme de ballon de rugby obèse. Ils se déplaçaient en bon ordre, et venaient vers moi. Le durim est un métal clair. Les navires qui s'approchaient étaient noirs. Les yeux de l'Archer me donnaient une distance de vision bien supérieure à la mienne. Ce que mes écrans m'avaient renvoyé comme une série de taches se dessinait à présent très nettement.

Une formation sombre, encadrant avec précision un vaisseau géant, et marquée d'un sigle blanc, très reconnaissable en dépit de son extrême ancienneté : une tête de mort et des os croisés.

Il arrive que les trans' emportent dans leurs soutes des cargaisons précieuses, et, à notre époque, les pirates existent toujours. Mais ils opèrent exclusivement à terre, et c'est pourquoi j'ai une autorisation de port d'arme. Dans l'espace, c'est une impossibilité, à cause de la Brume. Personne n'y peut suivre personne. Un navire que l'on tenterait d'arraisonner y disparaîtrait immédiatement, se mettant ainsi hors de portée.

C'est ce que je tentai de faire. Je branchai le Heym, qui resta mort. Ce nouveau tour de passe-passe me fit rugir de rage.

Je pris la fuite. L'Archer n'est pas armé, et quelque chose me disait que ces pirates-là devaient l'être. Répondant à mes sollicitations, le navire bondit. Mes yeux arrière me montrèrent la formation noire, qui fonçait à mes trousses, et elle grossissait sensiblement.

À présent, les navires sombres se dessinaient très clairement sur mes écrans, et Missie gémit :

— Ce n'est pas possible !

— Jolie, nous sommes revenus dans cette galaxie bizarre où les mythes se matérialisent. Je crains que ce soit très possible, au contraire. Le Salaud nous tient toujours dans ses mâchoires, et je ne vauds rien aux commandes... Je nous vois mal partis.

Très mal partis, en effet. La formation noire était plus rapide que moi. Je ne fus même pas surpris de cette

nouvelle vacherie. Ils approchèrent, assez vite, jusqu'à boucher les écrans de leur masse. Je vis s'ouvrir sur leurs flancs les sas-écoutes.

Les coups de semonce m'encadrèrent d'un quadrillage serré, très précis. Une perfection de tir, vraiment. Je reconnus très bien les armes employées. Terra a les mêmes. Des canons veïkens. Avec ça, ils découperaient ma coque en rondelles, ou la feraient fondre. Amorti comme je l'étais, je n'esquiverais rien du tout.

Mon transmetteur clignotait pour signaler un appel, et je le branchai. Apparut un géant blond de plus de deux mètres. Visage rasé, cheveux longs noués sur le sommet du crâne. Torse nu, bardé d'armes, et découvrant ses dents dans une explosion de gaieté. Il s'exprima en excellent français, et rugit avec bonne humeur :

— Bats-toi, ou rends-toi !

Me battre, je l'aurais bien voulu. Avec quoi ? Quant à me rendre, c'était une autre histoire. Je fis jaillir l'Archer vers le haut pour échapper à l'encercllement, et poussai encore mes accélérateurs. Ils me suivirent, dans une même détente, et mes réactions étaient lentes, bien trop lentes...

Le géant blond rugissait de rire.

— Le petit poisson voudrait bien s'échapper, mais personne n'échappe à Oleig, personne.

Ils me piégèrent dans le plus étrange capteur imaginable. Un filet à mailles géant, qui surgit soudain d'un sas-écoute et se développa. Je le vis partir et s'ouvrir comme une fleur. Mais mes réflexes émoussés réagirent bien trop tard. Les entrelacs de métal enveloppèrent ma coque, je les sentis à travers mes palpeurs comme s'ils s'étaient refermés sur mon propre corps, et mes yeux à vision multiple furent en partie bouchés par les mailles épaisses.

Un capteur efficace, si pas rationnel. L'Archer, paralysé, ne répondait plus aux commandes. Je retirai mon casque devenu inutile, et débranchai mes propulseurs.

Le géant blond pleurait de rire.

— Le petit poisson est dans la nasse !

— Va te faire mettre, enchaubé !

Ma réponse ne fit qu'exciter davantage son hilarité. Un type jovial, vraiment. Le filet me halait vers le navire amiral. Un vaisseau géant, de taille à engloutir l'Archer. Il l'engloutit, en effet, dans un sas qui bâilla sur son flanc.

Le géant essayait ses yeux de ses poings.

— Maintenant, le petit poisson va ouvrir bien gentiment son sas, et rester dans le champ de l'écran, les mains croisées sur la tête. La jolie fille aussi, sinon je vous ferai cuire.

Il le pouvait très certainement. Je débouclai mes sangles et obéis. Missie vint se placer à côté de moi. On peut toujours compter sur le chaton lorsqu'il le faut. Elle était pâle, les yeux trop brillants, mais rien de plus.

Bientôt mon sas ouvert cracha un groupe de quatre hommes. Tous grands, tous blonds, coiffés comme le géant, et torse nu comme lui. Des armes multiples pendaient à leurs ceinturons, dans l'ensemble inconnues, mais ce qu'ils braquaient sur nous, c'était des lasers.

Missie et moi portions les habituelles combinaisons de vol, et notre tenue parut surprendre nos visiteurs. Pourquoi pas ? La leur me surprenait bien. Leurs pantalons, qui paraissaient taillés dans une feuille de souple métal noir, s'arrêtaient aux genoux, et ils étaient pieds nus.

Ils me palpèrent très soigneusement, et me bouclèrent les poignets dans le dos avec un lien magnétique supra-efficace. Puis ils entravèrent mes chevilles d'une attache lâche qui me permettrait de marcher, mais sûrement pas à grands pas. Ils immobilisèrent Missie de la même façon, après un examen tactile nullement à double sens. Ils vérifiaient l'absence d'armes, et rien de plus.

Ils nous emmenèrent.

Ce navire pirate était gigantesque. Tout entier de métal noir, bien éclairé, et muni aussi de stabilisateurs, puisque j'y pesais mon poids normal. Nous suivîmes d'interminables coursives. Encombrées. L'équipage paraissait important. Hommes, mais aussi femmes, grandes et blondes, portant le même pantalon court que les mâles, avec un soutien-gorge sans bretelles de métal foncé. Leurs seins ressemblaient à des obus. Un flot de cheveux descendait sur leurs épaules, retenu par un bandeau étroit qui encerclait la tête. Je ne vis pas un seul membre d'équipage qui ne fût blond.

Missie et moi avions un succès d'animaux de foire, très certainement à cause de notre aspect. Une belle blonde aux yeux surpris tira au passage les cheveux de Missie, pour s'assurer qu'ils étaient bien à elle. Le chaton répondit par un coup de talon sur les orteils nus de l'offenseur, qui glapit en reculant, ce qui me fit rire. L'un de mes escorteurs m'enfonça son poing dans les reins, sans aucune tendresse.

Nous entrâmes dans une petite pièce confortable, meublée d'une table basse, d'un divan et de fauteuils. Rien n'y ressemblait à ce que j'avais coutume de voir dans un vaisseau interstellaire. Le mobilier paraissait surgir du rêve d'un décorateur enchaubé. Métal sombre tarabiscoté et coussins rutilants. L'accord des couleurs et leur assemblage gueulaient.

Une porte s'ouvrit, pour laisser entrer le géant blond. Vu de près, il était encore plus impressionnant. Je ne suis pas petit, mais il me dépassait d'une tête. Ses muscles roulaient sous la peau à chaque mouvement. Il souriait, très aimable.

— Je n'ai jamais vu d'yeux et de cheveux comme les tiens. Quelle est ta planète ?

— Terra.

Il parut surpris, puis ses yeux se plissèrent.

— Il n'existe pas de Terra dans l'Empire. Tu me mens. Je n'aime pas ça.

Il me gifla. J'eus l'impression de recevoir une tonne de durim sur le côté de la tête. Sans l'affectueuse sollicitude des deux gardes qui me maintenaient, je ne serais pas resté debout.

— Quelle est ta planète ?

Le ton interrogateur manquait d'aménité.

— Que veux-tu que j'invente ? Je viens de Terra. D'une autre galaxie.

Les sourcils du géant se soulevaient d'étonnement.

— Peut-être dis-tu vrai. Ton aspect est étrange, et tes vêtements aussi, sans parler de ton navire. La fille a des yeux normaux, mais ses cheveux... Seulement, si tu dis vrai, c'est très ennuyeux pour vous. Personne ne pourra payer votre rançon...

Une rançon, à présent. Et puis quoi, encore ? Je haussai les épaules.

— Comment veux-tu que je la fasse venir ? Par courrier express ?

Il rugit de rire, en découvrant des dents magnifiques, puis son poing m'arriva dans l'estomac. Un vrai marteau pilon. Sans l'aimable appui de mes gardiens, j'aurais traversé la pièce jusqu'à l'autre mur.

Le géant ne riait plus. Ses yeux étaient un peu plus que froids.

— Je pose les questions, et tu réponds, bien gentiment. Sinon, je t'apprendrai tout ce que tu dois savoir.

La colère commençait à me mordre très sérieusement. Les arguments frappants me font toujours cet effet-là. Je n'aime pas la contrainte. Mon géant m'observait, le regard inexpressif. Il reprit :

— Pas de rançon... Dommage, très dommage. Parce que je ne garde pas les bouches inutiles. Vous allez passer tous les deux au convertisseur. Comme ça, vous servirez au moins à quelque chose.

Éclats de rire tonitruants. La situation l'amusait vraiment beaucoup. Elle m'amusait moins, mais je ne lui en fis pas la remarque. Tous les vaisseaux interstellaires possèdent un convertisseur, plus ou moins important. On y précipite les déchets, qui sont broyés et recyclés. Un corps humain, ça contient énormément d'eau. Comme il le disait, nous servirions à quelque chose.

Le chaton avait des yeux horrifiés. Elle ouvrit la bouche. Je dis :

— Tais-toi, Missie.

Ma voix plate et unie lui rendit du sang-froid. Ses yeux cessèrent de montrer du blanc. Je lui souris, et elle me rendit mon sourire. Elle était plus que blême, mais se tenait bien droite, la tête redressée. J'étais fier d'elle.

— Emmenez-les, dit le géant.

Missie se rapprocha de moi, pour se coller contre mon flanc. Ses mains liées agrippèrent les miennes dans mon dos. Je serrai ses doigts.

Ils nous séparèrent, et nous encadrèrent. Promenade dans les coursives, assez longue. Nos chevilles entravées ne permettaient pas une avance rapide. Le géant nous suivait. Sans doute le spectacle l'intéressait-il. J'avais l'intention de lui offrir le moins possible, et, parce que j'étais avec elle, Missie tenait très bien le coup.

Le convertisseur annoncé avait une bouche à avaler un éléphant. Ils le branchèrent, et il ronronna.

J'avais supposé qu'ils nous abattraient au laser avant de nous y enfourner. Grossière erreur. Leur évidente intention était de nous y introduire bien vivants. La peur que je combattais tenta de me submerger, et la lutte devint très dure. Missie était de nouveau collée contre moi, et ses doigts serraient convulsivement les miens. Ses yeux étaient plus grands que son visage. Elle se mordait la lèvre, et un filet de sang coula.

Je dépassai le stade terreur. Une rage absolue, proche de la démence, la remplaça. Elle ne visait pas le géant blond. Il n'était qu'un instrument. Je haïssais le Salaud.

— L'homme d'abord, dit le géant.

— Non, dit Missie. Ensemble.

Elle ne suppliait pas. Elle énonçait une vérité éternelle. Sa voix n'était qu'à peine frémissante. Mon brave chaton.

Le géant s'amusait énormément.

— Pourquoi pas, dit-il, il y a de la place pour deux.

Ils nous poussèrent vers la bouche noire. Des tentacules de haine s'assemblaient, se nouaient, matérialisant la boule d'incandescence. Un pas, deux, trois, et ils nous tirèrent brusquement en arrière.

Le géant souriait presque amicalement

Le géant soupira, presque amicalement.

— Ça va, dit-il, vous avez bien passé l'examen. Et vous êtes les enfants de la chance. J'ai perdu cinq hommes et deux femmes, lors du raid sur Jarmog. En ce moment, je recrute. Vous avez le choix. Le convertisseur, ou entrer dans mon équipage.

La boule de rage s'était défaits, avant d'être parvenue à complète maturité. Le soulagement me vidait, et je m'appliquai à ne pas frémir.

— Tu appelles ça un choix ? dis-je.

Ce qui le fit rire à pleine gorge. Il calma son hilarité pour dire :

— Je vous prends à l'essai. Durant un mois, vous ne serez pas armés, et je veux une obéissance absolue. Sinon, c'est le convertisseur. Il n'y aura pas de seconde chance.

Je n'en doutais pas. Il dégageait une aura de puissance totale. Si j'avais dû me battre contre lui, je n'aurais aucunement été certain d'en sortir vainqueur. J'avais éprouvé sa force deux fois. Je ne le sous-estimais pas. Je sais très bien ce que je peux faire, et ne pas faire. Si j'avais à l'affronter, il me faudrait l'abattre tout de suite, ou être laminé. De plus, il avait une cervelle et s'en servait. Son système de recrutement n'était pas sot du tout. Cette épreuve de la planche transposée devait très bien éliminer les incapables.

Il demanda :

— Quel est ton nom ?

— Gyall Darra.

— Et toi, la fille ?

— Missie Oléone.

— Des noms bizarres... Bon. Gyall et Missie, je vous affecterai à un poste ce soir, quand j'aurai appris de quoi vous êtes capables.

Il me demanda :

— C'est ta unie ?

— Qu'est-ce que c'est, une unie ?

— Celle qui partage tes jours et tes nuits, et qui te donne des enfants.

Bon, j'avais compris. Mon épouse affectionnée. Je dis :

— Oui.

— Bien. Personne ne la prendra sans ton accord.

Gentil, ça. Mon accord à moi. Et le sien ?

Le géant interpella l'un des gardes.

— Jafred ! Libère-les, et emmène-les. Montre-leur ce qu'ils doivent voir. Tu leur donneras une couchette dans le dortoir six. Pas de clé magnétique pour le moment. Habille-les décentement. Ce soir, avant le dîner, disons à 18 heures, amène-les à la salle d'entraînement.

— Oui, Oleig.

Ce n'était pas « Bien, capitaine », mais ça sonnait tout comme.

Jafred nous libéra et nous le suivîmes. Un grand blond d'une quarantaine d'années, sec et tout en muscles. Bardé d'armes. Un vrai guérillero d'hypnorêve. Certaines de ses pièces d'équipement m'intriguaient. Il répondit à mes questions avec amabilité.

En sus du classique laser et d'un très beau couteau, s'accrochaient à son ceinturon une clé magnétique, un pistolet neural, un pistolet ultra-sonique, trois grenades à gaz paralysant et un tube à fléchettes empoisonnées. Bel arsenal. Vraiment très complet.

Nous nous promenâmes, ici et là. Il nous montra le dortoir, et nous indiqua notre couchette, puis les équipements sanitaires, la salle de détente et un réfectoire géant. Tout cela pratique, confortable, mais décoré suivant ce style que Terra appelle psychédélique, et qui s'admire de nos jours dans les musées.

Il déverrouillait les nombreuses portes à l'aide de sa clé, et il nous expliqua que, pour les franchir, nous serions contraints d'en demander l'ouverture à quelque passant. Pas compliqué, à mon sens, le navire étant très peuplé, mais agaçant. Toutefois le système, de leur point de vue, était très valable. Il nous maintiendrait dans les zones autorisées, et nous empêcherait de pénétrer à notre guise dans les autres. Ce qui, joint à l'absence d'armes, nous paralyserait à peu près. Voire. Une clé, ça se vole, au besoin. Une arme aussi. J'avais mémorisé les coursives menant au sas qui enfermait l'Archer. Le laisseraient-ils là ?

Jafred nous fit passer par le magasin d'habillement. Système très militaire. Je connaissais. Dans la Fédération, l'armée traditionnelle n'existe plus, et le service obligatoire a disparu. Les hommes n'ont pas trouvé d'ennemis nouveaux, et ne se battent plus entre eux. Toutefois, elle demeure, sous une forme modifiée. On l'utilise en général à la protection des colons installés dans une nature hostile. À la manière de l'ancienne Légion. elle n'engage que des



volontaires. Elle sert aussi de base d'entraînement à un certain nombre de professions. Avant de devenir trans', j'y avais fait un séjour prolongé. Trois choses y demeurent immuables en dépit des siècles. L'uniforme, la discipline et les adjudants gueulards.

J'héritai d'un pantalon de métal sombre, bien à ma taille. À ma surprise, il se révéla confortable, très souple, et nullement entravant. Je ris en découvrant le chaton avec des seins en obus, et un mince bandeau d'Indien retenant ses cheveux. Elle s'amusait de son image dans la glace. Elle avait la lèvre inférieure enflée, et entaillée par ses dents. Jafred nous guida jusqu'à l'infirmerie. Apparemment, ils disposaient d'un cicatrisant aussi efficace que le nôtre. La boursouffure du chaton se résorba en un temps record.

Nouvelle promenade. Sous mes pieds nus, le sol était doux et tiède. Ce navire était nettement plus vaste qu'un paquebot de grandes lignes. Jafred bavardait, tout à fait amical. Il nous apprit qu'il resterait en notre compagnie quelques jours, jusqu'à ce que nous soyons familiarisés avec les habitudes du vaisseau. Il nous emmena dans un bureau, où nous fûmes enregistrés, et pourvus d'un numéro. Les rôles de l'équipage, quoi.

On rencontrait, à peu près partout, des pendules encastrées. Très bizarres. Un mélange de précision ultramoderne et de décoration archaïque. Jafred en consulta une. 17 h 46. Il nous entraîna au pas de course. À ce qu'il semblait, Oleig n'aimait pas attendre.

La salle d'entraînement était vaste, et très complète. Instruments de gymnastique variés, et innombrables simulateurs. Pour le moment, elle était déserte, et nous patientâmes.

Oleig arriva à 18 h 02. S'il exigeait l'exactitude, il la pratiquait également. Trois hommes et deux femmes l'accompagnaient, et le groupe bavardait avec bonne humeur. Ils terminèrent la conversation entamée avant de paraître s'apercevoir de notre présence.

Le géant m'interpella :

— Gyall, ton navire est très étonnant. D'ordinaire, après avoir dépouillé mes prises, je les rejette à l'espace, et elles servent aux exercices de tir réel, mais je vais garder ton vaisseau. L'empereur aime beaucoup les curiosités. Je crois que je pourrai en tirer un bon prix. Je ne comprends pas bien ton système de pilotage. Il faudra que tu me l'expliques.

Mais comment donc. Ainsi, il garderait l'Archer. Où ?

— Maintenant, dit Oleig, montre un peu ce que tu sais faire.

Il me pressa comme un citron. Je dus cracher toutes mes possibilités, et un peu plus.

Cela débuta par un combat. J'eus comme adversaire l'un des hommes qui accompagnaient Oleig. Pas tout à fait aussi grand que lui, mais méchamment bosselé de muscles. Il s'agissait, pour moi, de le contraindre à la reddition. Cela ne me prit pas trop de temps. Je découvris avec grand plaisir que leurs techniques de lutte ne valaient pas tout à fait les nôtres. Travail dur quand même, et qui me fit transpirer pas mal.

Puis, essais de gymnaste, sous toutes les formes possibles.

La suite du programme m'amena aux simulateurs. Nouveaux essais, très variés. Je n'obtins pas un maximum de points au pilotage. Il s'effectuait sans casque, et mes habitudes étaient différentes. Je pouvais diriger un de leurs vaisseaux, mais pas à la perfection.

Mon simulateur m'apprit qu'ils utilisaient aussi le Heym, ce qui me stupéfia – impossibilité de pirater dans l'espace – puis je découvris qu'ils disposaient d'un champ capable de le neutraliser. C'était eux, et non pas le Salaud, qui avaient bloqué le mien.

Leur filet capteur ne m'était aucunement familier. Je le dis, et ne l'essayai pas.

Je me rattrapai largement aux simulateurs de tir. Je vise bien, et juste. Oleig me fit repasser cinq ou six fois au veïken, et déclara :

— Je t'affecte aux canons. Jafred, tu l'amèneras à Zolt, et tu lui diras de le mettre sur une pièce.

Gyall Darra, canonnier. Pour tirer sur quoi ? Je n'en appréciais guère l'idée. Bah, après tout, je pouvais toujours viser à côté. De plus, je n'avais pas l'intention de finir mes jours dans la peau d'un pirate. À la première occasion, je leur tirerais gentiment ma révérence, le chaton sous le bras.

Ledit chaton passa un examen aussi complet que le mien. Elle n'aurait pas été Missie Oléone sans avoir appris bon nombre de choses utiles. Elle vint très bien à bout du grand adversaire femelle qui lui fut opposé. Joli combat, précis et technique.

Beau numéro de gymnaste aussi. Sous sa minceur apparente, le chaton était musclé. Elle refusa l'épreuve pilotage, et le veïken, dont elle ignorait tout, mais fit une éblouissante démonstration de tir laser. Je n'avais pas fait mieux. Oleig apprécia, et affecta la jolie au bataillon de choc féminin.

Epreuves terminées. Oleig s'en fut, avec sa cour. Missie et moi eûmes droit à une douche, puis Jafred nous emmena dîner.

Installation dans une existence très militaire, qui me déplut à cent pour cent. Rien, vraiment, de la joyeuse anarchie que j'aurais pu imaginer régnant sur un vaisseau pirate. Tout s'ordonnait aux stridentes sonneries. Réveil, repas, coucher. Quelques heures de détente, par-ci par-là. Pour le reste, entraînement, entraînement, et encore entraînement.

Mon nouvel instructeur, Zolt, avait tout de l'adjudant type. Borné, braillard et emmerdant. Il me fit tripoter le veïken jusqu'à l'écoeurement, et je passai des heures au simulateur. Lorsque venait le temps du sommeil, une sarabande de cibles dansait derrière mes paupières. À chaque instant, il me menaçait du convertisseur. « N'y couperez pas de Biribi, mon ami. » Quand un comble d'exaspération commença à me rendre moins docile, il me frappa. Deux fois, à des occasions différentes. La deuxième fois, pour ne pas lui rendre son coup, je dus nouer mes mains dans mon dos, et les tenir ferme. Lorsque j'eus relativement maîtrisé la rage, je lui dis calmement :

— Recommence, et convertisseur ou pas, je te tue.

J'avais dû être très convaincant. À partir de là, nos relations s'établirent sur des bases plus acceptables. Mais il restait casse-pieds. C'était sa nature.

Je ne voyais Missie qu'aux repas, et la nuit. Le chaton avait hérité d'une instructrice tout aussi enquiquinante que mon adjudant. Les bras autour de mon cou, elle chuchotait :

— Gyall, je vais finir par tuer cette garce...

— Patience, jolie. Nous n'allons pas moisir ici, je te le promets.

Je gardais mes yeux bien ouverts, et visitais tout ce que je pouvais visiter. Malheureusement, bon nombre d'accès me demeuraient interdits. Je m'étais fait quelques copains, et je les fis parler. Règlements militaires ou pas, les hommes sont des hommes. Ils bavardent. J'appris que mon navire, retiré du sas, se trouvait à présent dans les soutes. Hors de portée, et tout à fait. Bien emmerdant, ça.

Ces causeries à bâtons rompus me découvrirent une partie de l'univers où je me trouvais. Une infinité de planètes se groupaient sous l'autorité d'un empereur. Système héréditaire, à puissance absolue. Les pirates avaient leur base sur une planète nommée Certag, sorte d'île de la Tortue adaptée à une ère galactique. Ils y retournaient de temps à autre et y vendaient leurs prises. Les vies humaines se monnayaient aussi suivant un système de rançon. À l'occasion, ils effectuaient un raid sur une planète mal défendue et mettaient une ville à sac.

L'Empire tolérait plus ou moins leur existence. Jamais Certag, leur repaire, n'avait été attaquée. Mais une rencontre dans l'espace avec la flotte de guerre pouvait se solder par un combat meurtrier.

Leurs mœurs étaient bizarres. Mélange de modernisme et de médiéval. Les femmes, considérées comme des égales dans l'ensemble, et qui participaient aux combats, appartenaient toutefois totalement à leur mari, de même que les enfants. Elles usaient d'un système de contrôle des naissances efficace. Il n'y avait pas de bébés dans la flotte noire. Celles qui en désiraient un faisaient relâche sur Certag jusqu'à leurs couches.

Elles se prêtaient, d'homme à homme. Je reçus pour Missie un nombre incalculable de demandes. L'étrangeté de ses cheveux noirs plaisait beaucoup. Son accord à elle n'entraînait pas en ligne de compte. Seulement le mien.

Je ne suis pas spécialement possessif. Sur ce plan-là, à mon avis, personne n'appartient à personne. Si Missie avait désiré un autre partenaire, je l'aurais admis sans difficulté, mais elle ne le désirait pas, de même que je n'étais pas tenté par d'autres femmes. Nous traversions cette période d'accord parfait où chacun comble l'autre, et nous n'éprouvions pas encore un besoin de renouvellement.

Je refusai les propositions, même assorties d'une très belle blonde en échange, et je devins impopulaire. Les quémandeurs ne parvenaient pas à comprendre. Bien inutile de leur expliquer. Je me contentais de dire non. Au reste, si j'avais dû les accepter toutes, le chaton aurait eu fort à faire. Du travail à la chaîne.

Elle n'était pas seule à plaire. Rien de tel que l'exotisme. Si je l'avais voulu, j'aurais pu m'offrir bon nombre de blondes, et même sans l'accord marital.

Un après-midi en repassant les coursives extérieures où se trouvait mon veïken je croisai un groupe d'hommes

— Après cela, en regagnant les couloirs extérieurs où se trouvait mon veiken, je cherchai un groupe de hommes s'affairant à des tâches d'entretien. Leur occupation m'ouvrit des perspectives. Après l'extinction des feux, j'en fis part à Missie, en phrases chuchotées :

— Jolie, j'ai vu aujourd'hui quelque chose de très intéressant. La coque est truffée de petits sas, qui contiennent des capsules de sauvetage. Je vais essayer de me documenter un peu. Je me demande si je pourrais voler une clé, et me promener de nuit dans les coursives...

— Elles sont toujours éclairées, et tu peux tomber sur une sentinelle...

— Je le sais bien, mais il faut faire quelque chose, d'une façon ou de l'autre. Je ne vais pas terminer mon existence sous la bannière aux os croisés. L'Archer est tout à fait hors de portée, je ne peux pas le ramener à un sas, mais ces capsules... Si elles ne sont pas trop mal équipées...

— Il faudra sortir dans l'espace normal, et elles n'ont pas de Heym, généralement. Ils nous verront, et ils nous capteront ou nous tireront dessus...

— Très juste, chaton, aussi il faudra tenter de filer à un moment où ils seront très occupés. J'ai entendu raconter qu'Oleig envisage de faire un raid, et que nous nous dirigeons en ce moment vers la planète proie. Pour cela, ils émergeront dans l'espace normal. Il faudra voir à ce moment-là. Ou alors, si toi et moi sommes désignés pour les troupes d'assaut, nous pourrions peut-être désertir. Je vais y réfléchir un peu, et tâcher de réunir le maximum de tuyaux...

— Nous ne sommes pas si mal ici, c'est bien moins désagréable que d'habitude...

— Justement. Ça m'étonnerait beaucoup que le rideau de velours se trouve sur ce navire. Il faudra le découvrir ailleurs, et je compte bien le chercher. À mon avis, ce doit être le seul chemin menant vers le Salaud...

— Mais c'est un chemin qu'il contrôle entièrement... Gyall, oublie-le... Ce monde-là ressemble assez au nôtre, nous pourrions...

— Jolie, c'est lui qui ne nous oubliera pas.

Elle soupira, et commença à me lécher doucement l'oreille. Nos corps s'emmêlèrent.

J'appris sans trop de peine qu'en aucun cas Missie et moi ne ferions partie des troupes d'assaut, faute d'ancienneté. Ce chemin d'évasion nous étant barré, je revins aux capsules. J'essayais encore de bâtir un plan qui me permettrait de les visiter quand les choses se gâtèrent fâcheusement.

Je disposais d'une heure de liberté, et je l'avais tout entière utilisée à la natation. Je me trouvais dans une cabine de la piscine, en train de me sécher, quand une sirène se mit à glapir. Je connaissais sa signification. Je devais rejoindre mon veiken, et au pas de course. Je ne le fis pas. C'était peut-être l'occasion que j'attendais.

J'enfilai mon pantalon, et jaillis de la cabine. La sirène continuait à ululer, tout le monde courait, et des lampes rouges clignotaient frénétiquement. La sirène se tut, pour être remplacée par une voix sonore, qui arrivait de tous les points à la fois.

« À vos postes de combat. À vos postes de combat. Urgence. Une escadre de l'Empire paralyse nos Heym et s'approche. »

Je reconnus très bien la voix d'Oleig. Froide, mais contenant une note d'excitation contrôlée sous-jacente. Le danger lui plaisait.

J'assommaï proprement le premier homme rencontré pour prendre son ceinturon. Dans la bousculade, cela passa inaperçu. Maintenant, trouver Missie, le plus vite possible. Je savais dans quelle zone du navire s'effectuait l'entraînement féminin, et je m'y rendis en courant.

Les transmetteurs continuaient à hurler des ordres secs, que je n'écoutais pas. Je fonçais dans des coursives surencombrées. Personne ne s'occupait spécialement de moi.

Brusquement, un choc terrifiant ébranla le vaisseau. Il me jeta à terre, et je m'assommaï à demi sur une cloison.

Je me relevai, les idées un peu embrouillées, en me frottant le crâne, puis la peur me mordit cruellement. Missie... Je réalisais très bien ce qui venait de se passer. Nous avons été touchés, et, quelque part, les cloisons étanches s'étaient refermées, isolant totalement la zone atteinte. Missie... Où était-elle ?

Je me remis à courir, en forçant l'allure. Deuxième choc, qui secoua le navire. Je perdis l'équilibre, me rattrapai, et j'entendis crier mon nom. Pas avec mes oreilles, mais directement dans mon cerveau. Je crus à une hallucination, mais le phénomène se répéta. C'était un appel angoissé, pressant, que je percevais dans sa totalité d'expression, non comme un son, mais comme un sentiment transmis. Puis je sus où se trouvait Missie, avec une absolue certitude, et j'accélérai ma course.

Je la trouvai au milieu d'une coursive. Elle avait dû faire une chute, et sa cheville, probablement foulée, ne lui permettait plus qu'une avance très lente. Elle progressait en boitillant, appuyée au mur. Elle aussi s'était emparée d'un ceinturon, bouclé à présent à sa taille.

Je la reçus dans mes bras, la soulevai, et elle s'accrocha à mon cou.

Je repris ma course, en la portant, vers un but bien défini. Le transmetteur annonçait les zones sinistrées. Bonne idée que j'avais eue de ne pas rejoindre mon veïken. J'y aurais été volatilisé.

La coursive abritant les capsules précédemment vues était désertée. Elle touchait l'une des zones atteintes, et les cloisons isolantes de secours la fermaient à son extrémité.

J'ouvris la porte d'un petit sas, la bouclai derrière nous, et pénétrai dans la capsule. J'installai Missie sur la couchette, la sanglai et m'assis aux commandes pour boucler les miennes.

Je branchai les écrans. Ils reflétaient un combat acharné. La formation noire affrontait une douzaine de vaisseaux écarlates marqués d'un signe doré représentant un animal unicolore stylisé. La flotte de l'Empire manœuvrait à la perfection, et Oleig et les siens opposaient une magnifique défense. Très belle bataille. Je serais bien demeuré spectateur, mais ce n'était pas le moment. Le vaisseau amiral, qui m'abritait, avait déjà deux déchirures dans sa coque.

Missie gémit :

— Tu ne vas pas sortir dans cet enfer...

— Au contraire, chaton. Une capsule, ce n'est pas bien gros. Ils sont tous si occupés qu'ils ne nous verront même pas, et je n'ai pas l'intention de m'attarder dans les parages. Même un petit propulseur comme celui-ci peut développer une bonne puissance. Je vais filer comme un chat qui a une casserole attachée à la queue. Ce qui m'embête un peu, ce sont ces commandes exclusivement manuelles, mais je m'en tirerai. Au reste, si tu veux mon opinion, je crois qu'il est grand temps de nous désolidariser des pirates. Ce pauvre Oleig va avoir des ennuis, ou je me trompe fort. La flotte ennemie le surclasse.

J'actionnai la commande d'éjection. Le sas extérieur s'ouvrit, et nous cracha dans l'espace. Instantanément, je perdis mon poids. La capsule ne possédait pas de stabilisateurs. Gênant, ça. Missie et moi n'y étions pas habitués. L'apesanteur nous causerait des malaises. Tant pis.

Je fonçai. Comme je l'avais prévu, personne ne s'intéressa à nous. Sur mon écran, je vis les navires rouges entamer une superbe manœuvre d'encerclement. Ma vision multiple me manquait, et aussi la totale réponse de l'Archer à mes impulsions.

Peu à peu, les vaisseaux combattants diminuèrent de taille, devinrent taches, puis points, et disparurent. J'enclenchai l'automatique.

Je débouclai mes sangles et voulus me lever. J'avais oublié quelque chose. L'impulsion de mes muscles m'expédia au plafond cul par-dessus tête. Il y avait des poignées partout, et, en m'y accrochant, je retrouvai une position stable.

Les choses s'arrangèrent lorsque j'eus déniché des chaussures à semelles magnétiques, qui m'ancrèrent à la coque. En faisant des pas glissés, ça allait à peu près.

Je pus m'occuper de Missie, toujours sanglée sur sa couchette. Elle avait une mauvaise foulure, déjà très enflée. Rien de cassé, heureusement. Je trouvai sans peine l'armoire à pharmacie. Petite, mais bien conçue. Tout y était soigneusement fixé et étiqueté. Je découvris un calmant, et un produit analogue à notre régénérateur de cellules, et les utilisai. Machinalement, je voulus poser les emballages, qui flottèrent. Des habitudes à réviser entièrement.

Les soins terminés, je bandai serré la cheville de Missie. Elle se sentait mieux, et souriait.

— J'ai eu si peur, Gyall. Quand tout a commencé, j'étais avec mon équipe à l'exercice. L'instructrice a immédiatement ordonné de rejoindre nos postes assignés. En fait, il s'agissait de nous grouper dans une salle et d'attendre les ordres suivants. J'étais très inquiète. J'ai commencé par les suivre, puis il y a eu cette première secousse. Je ne suis pas idiote. J'ai très bien compris que nous avions été touchés. Je savais que ton veïken se trouvait dans une zone exposée, et je suis devenue folle d'anxiété. J'ai traîné un peu en arrière, et j'ai filé dans une autre direction. Je voulais essayer de te rejoindre. J'ai attaqué une fille qui passait et j'ai pris son ceinturon. La deuxième secousse s'est produite alors que je descendais des marches, et elle m'a fait tomber. Je me suis tordu un pied, et je n'arrivais pas à me relever. J'ai paniqué complètement. C'est idiot, je t'appelais, de toutes mes forces, sans ouvrir la bouche...

— Je l'ai entendu. Ne me demande pas comment, mais je l'ai entendu. Ça n'a pas de sens, et pourtant, c'est vrai. Moi aussi, j'allais vers toi. Et j'ai perçu cet appel, pas avec mes oreilles, mais dans ma tête. Et en même temps, j'ai su exactement où tu étais, comme si tu venais de me le dire.

— C'est complètement insensé !

— Tout à fait, jolie. Transmission de pensées... Ça n'existe pas vraiment. On a fait quantité de recherches là-dessus sans aboutir nulle part...

— Je suis très proche d'Axin. Quand il éprouve une très forte joie, ou une grande angoisse, je le sais toujours.

Lui aussi perçoit mes sentiments dans ce domaine, mais rien de plus. Nous avons fait des tests, plusieurs fois, pour voir si nous pouvions aller plus loin. Ça n'a jamais rien donné...

— Eh bien, cette fois, ça a marché, et très bien. Peut-être parce que tu avais peur... En tout cas, c'est une bénédiction. Comment t'aurais-je retrouvée, sans ça ?

Missie se tortilla dans ses sangles.

— Gyall, je me sens bizarre. C'est désagréable, cette sensation, comme si j'étais un ballon au bout d'une ficelle. Et j'ai l'estomac qui cabriole.

— Mal de l'apesanteur, chaton. Et il y aura d'autres malaises...

— Qu'allons-nous faire, à présent ?

— Nous n'avons guère le choix. Quand nous nous serons suffisamment éloignés du champ de bataille, je déclencherai l'appel à l'aide. Il y a une très belle carte stellaire, au-dessus des commandes. Nous allons viser une de ces planètes. Une capsule n'est pas prévue pour atterrir, mais quelqu'un viendra bien nous chercher.

Missie frissonna.

— Quelqu'un... Qui ?

Je ne répondis pas. Les algues dans leur cage vitrée se tortillaient. En apesanteur, les plantes se conduisent bizarrement.

Les habitudes sont difficiles à vaincre. Je faisais sans cesse des erreurs. Missie aussi. Tout pourtant, dans cette étroite prison, était étudié en fonction de l'apesanteur. Points d'ancrage et de fixation, partout, convertisseur à aspiration et autres astuces. Le système de tinettes était très complexe, et fort désagréable. Nourriture et boisson se présentaient en tubes. Malgré cela, nous ne parvenions pas à avaler. Au reste, nous n'avions guère faim. Nos viscères protestaient, nous éprouvions des migraines, des troubles de la vue et de l'ouïe, des spasmes et des vertiges.

Notre émetteur clamait un incessant appel à l'aide. J'avais dirigé la capsule vers la plus proche planète, un monde baptisé Etalvreg. Encore terriblement loin. La propulsion dans l'espace normal ressemble à un cheminement de limaçon.

Le secours attendu se manifesta durant notre sommeil, sans crier gare, et lorsque nous découvrîmes nos sauveteurs, nous aurions préféré ne pas les avoir rencontrés.

Je dormais. Réveil très brutal. J'étais sur le ventre, retenu par mes sangles. Quelque chose secouait furieusement la capsule. J'essayai, en tâtonnant, de trouver la commande de lumière, mais ne pus l'atteindre. Missie lâchait un flot de questions angoissées.

J'étais ballotté dans mes attaches, remué en tous sens, secoué. Je tourbillonnais. Missie cria d'affolement.

Brusquement, je retrouvai mon poids, et il me sembla que je pesais une tonne. Je pendais, la tête en bas. Et me tortillant furieusement, je parvins à déboucler les sangles qui coïnciaient mon torse. Celles de mes pieds me donnèrent beaucoup plus de mal. Quand elles cédèrent enfin, je m'y cramponnai pour ne pas choir sur le crâne. De nouvelles contorsions me remirent en station debout. Cette maudite commande de lumière... Où était-elle ? À force de tâtonnements, je la trouvai. Elle ne fonctionna pas. Missie protestait avec énergie contre l'indignité du traitement, et, en palpant longuement, je la libérai. Elle se cramponna à moi.

— Mais qu'est-ce qui se passe, au nom du Cosmos ?

— Jolie, nous sommes probablement dans un navire à stabilisateurs, cette reprise de poids normal ne s'explique pas autrement. Seulement, les événements sont irrationnels... La lumière ne fonctionne plus, et il est impensable que quelqu'un nous ait captés sans aucun contact préalable. Je n'aime pas ça du tout. Reste là, chaton. Je voudrais bien trouver une arme. Mon ceinturon doit être...

Une lueur naissante apparaissait, qui coupa ma phrase. Tout d'abord, elle m'intrigua, puis je compris. Quelqu'un découpait notre coque, très proprement, en dessinant un large cercle, sans le moindre bruit. Le métal se taillait comme sous un chalumeau, ouvrant une mince fente ardente. Une odeur de métal chauffé envahit mes narines.

Cette faible clarté rougeoyante me permit de récupérer mon ceinturon. J'en tirai le laser, et poussai Missie derrière moi.

La plaque découpée s'abattit avec fracas, et un flot de clarté pénétra la capsule, en m'éblouissant. Je clignai des yeux, adaptant ma vision.

Ce qui se tenait dans cette ouverture me raidit l'échine, et Missie aspira bruyamment de l'air.

C'était humanoïde, certes, mais participant beaucoup plus de l'insecte que de l'homme. Un corps de dure chitine rougeâtre, en plaques articulées. Deux jambes, et des ébauches de pieds à crochets. Quatre bras, terminés de griffes. Une tête ronde de fourmi à mandibules et antennes, et des yeux de mante religieuse. Enormes, bombés, opaques et

inexpressifs.

Je suais, et j'avais la bouche sèche. L'une des griffes aiguës se tendit, tenant un objet. Je levai le laser, par pur réflexe, et mon pouce actionna le curseur. Sans aucun résultat.

L'arme de l'homme-insecte, par contre, fonctionna à merveille. Quelque chose me piqua le cou. J'essayai d'y porter la main et ne le pus. Je tombai. Missie hurla. Elle bascula sur moi.

Je voyais, je sentais, j'entendais, et j'étais incapable du moindre mouvement. Même pas de cligner des paupières. Incapable aussi d'émettre un son. Ma langue paralysée collait à mon palais.

L'homme-insecte se pencha, me souleva avec aisance et me porta jusqu'à l'ouverture ronde. D'autres griffes me saisirent et me transportèrent à travers des coursives surprenantes par leur géométrie. Elles avaient une forme hexagonale.

J'essayais fermement de croire que leurs mœurs n'obéissaient pas aussi à des lois d'arthropodes. Je me sentais terriblement mouche dans la toile. Ma vision fixe, sans possibilité de mouvements oculaires, ne me permettait pas d'examiner grand-chose et la lumière me blessait. J'avais conscience aussi de manquer un peu d'air. Mes poumons ne devaient fonctionner qu'au ralenti. Encore heureux qu'ils continuent tout de même à assumer en partie leur fonction, et surprenant si je tenais compte de cette totale paralysie. Mon cœur battait également, sur un rythme lent. Bizarre, mais appréciable.

Les griffes m'enfourchèrent dans un trou sombre. Seconde pénible, durant laquelle mon cerveau gelé se braqua sur cette idée unique : convertisseur ? Puis mes pieds heurtèrent une surface qui céda. Je tombai dans le noir, et atterris sur quelque chose de relativement souple. Sous le choc, le quelque chose grogna, puis s'agita et me repoussa. J'entendis :

— Quelle vacherie, encore ?

Une voix humaine, française, agacée et contenant une note d'inquiétude. J'essayai frénétiquement de parler, sans aucunement pouvoir décoller ma langue, ni même contracter les muscles de mon gosier.

Une main très prudente me toucha. En me découvrant sans réaction, elle s'enhardit et me palpa soigneusement.

— Ah, dit la voix. Un humain. Bien content d'avoir de la compagnie. Qui êtes-vous ?

Temps de silence, puis la voix reprit :

— Je suis idiot. Vous ne pouvez pas parler, bien sûr. Je suis passé par la même expérience. Ne vous inquiétez pas, ça disparaîtra d'ici un moment. Et ne vous inquiétez pas non plus des mantes. Elles ne vont ni vous manger ni vous utiliser pour nourrir leurs larves. Du moins, elles ne l'ont pas fait jusqu'à maintenant, et il y a un bon moment que je suis là.

La voix était cordiale, jeune, à mon avis. Les mantes... Bien trouvé, comme nom. Ces énormes yeux bombés, rouge sombre, et sans expression. Mon interlocuteur invisible avait très bien deviné mes pensées...

— Je vais bavarder un peu, dit-il, pour vous aider à tuer le temps. J'espère que vous comprenez ma langue, mais c'est probable... Les mantes ne sont pas spécialement méchantes. Simplement, elles ne me considèrent pas comme un être pensant. Elles ne parlent jamais et n'émettent pas le moindre son. Mais leurs antennes s'agitent et je suppose qu'elles communiquent ainsi entre elles. Nous nous trouvons dans une cage hexagonale, accrochée au mur d'une vaste pièce de même forme. Vous verrez ça demain. En ce moment, c'est leur période de repos, mais au matin, enfin quelque chose qu'il faut bien appeler le matin, les lumières se rallument. Il y a d'autres cages, superposées, et la pièce est bourrée d'instruments aberrants. Le premier jour, elles ne m'ont pas nourri, ni abreuvé. Vers le soir, elles m'ont tiré de cette cage, et attaché sur une manière de table. Elles m'ont examiné sur toutes les coutures, avec des appareils incompréhensibles. Au début, je n'étais pas très fier, je ne vous le cache pas. Je me sentais cobaye dans une salle de vivisection. Mais non, l'examen était déplaisant, sans plus. J'ai essayé de leur parler, sans le moindre résultat. Elles me manipulaient, me tournaient et me retournaient. Leur système d'immobilisation est extrêmement bien conçu, et pratique. Elles me détachaient ici, et me rattachaient là. Elles ont fourré des trucs dans tous mes orifices. J'en devenais enragé. Mes organes sexuels les ont passionnées. Elles n'en ont pas de visibles. Leurs antennes s'agitaient avec frénésie. Dans l'ensemble, elles ne m'ont pas fait mal. À peine un peu, par-ci par-là. Ça a duré un sacré bout de temps. Elles ont essayé sur ma peau je ne sais quels réactifs. Certains brûlaient, d'autres étaient froids, ou chauds. Elles promenaient des machines énormes, les installaient sur moi, et collaient ce sale œil bombé dans quelque objectif. Puis, terminé. Elles mont refourré dans la cage. Dans une cavité, j'ai trouvé une espèce de bouillie, épaisse, et très sucrée. Ça sent le fruit pourri. Pas fameux, mais ça se mange. La cavité se remplit matin et soir. Dans une autre, il y a de l'eau en permanence. Le régime doit être équilibré, malgré tout. Je n'ai pas maigri, et je me sens bien. Je crois que nous sommes tout bonnement dans une manière de laboratoire. Il y a d'autres pensionnaires. En général, on ne les voit pas, parce que les cages sont toutes du même côté, mais on les entend, et, à l'occasion, elles en examinent un. Des trucs plutôt bizarres, dans le genre animal. Je me demande de quel coin vous êtes. Peut-être y reconnaissez-vous quelque chose.

quelque chose...

Je ne pouvais pas lui répondre, mais je l'écoutais avec beaucoup d'intérêt. J'aurais aimé lui poser pas mal de questions. D'où venait-il ? Son monologue, sur ce point, ne m'avait pas appris grand-chose. Simplement, il s'exprimait à la manière d'un homme de mon époque et maniait le français comme je l'aurais fait moi-même. Des animaux dans un laboratoire... Réjouissante perspective. Qu'est-ce qu'on fait des cobayes, quand ils ont cessé d'être utiles ?

Un cri aigre traversa le noir. Une plainte de chat furieux, qui s'acheva en caquetage.

— Vous entendez, dit mon voisin. Un autre pensionnaire. Elles l'ont examiné hier. Un oiseau. Du moins, ça a des ailes. On dirait un croisement de coq et de hérisson. Pas très gros, mais il a le gosier puissant.

Coq et hérisson. Des animaux terriens. Cet inconnu m'intéressait de plus en plus...

— Je n'ai même pas pensé à me demander si vous étiez bien installé. Voulez-vous que je vous arrange un peu ?

Je n'étais pas bien installé. J'avais une jambe pliée sous un mauvais angle, et un avant-bras coincé sous mon dos. Je ne pouvais pas remuer, mais je sentais très bien la gêne. Il m'allongea confortablement, et je lui en fus reconnaissant.

Il continua à monologuer, me donnant d'autres détails sur son mode de vie actuel, sans aucunement m'éclairer sur ses aventures passées. Il me parla de la pluie, qui se déclenchait chaque matin, et le douchait copieusement, du système automatique et instantané qui évacuait les déjections, tourbillon liquide qui balayait le sol en entraînant tout. Il me dit que la température restait égale, sèche et un peu trop chaude, ce qui n'était pas à dédaigner lorsqu'on devait vivre nu.

Le bref contact que j'avais eu avec son corps lors de ma chute ne m'avait pas appris qu'il était dévêtu. À ce moment-là, je ne savais nullement ce que j'avais touché. Je me demandais s'il avait été capturé comme moi à un moment où il se trouvait sans vêtements, ou si les mantes l'en avaient dépouillé en les jugeant inutiles. En me basant sur les renseignements qu'il m'avait fournis, je tentais d'analyser la psychologie de nos geôliers, sans aucunement y parvenir.

Il bavardait toujours, à bâtons rompus. Je le trouvais sympathique. Il n'était pas sot, et possédait de l'humour, chose appréciable chez un compagnon de captivité. Mes questions informulables me brûlaient la gorge. Soudain, elle bougea imperceptiblement, et mes cordes vocales se contractèrent. J'émis un grognement faible.

— Ah, dit-il, ça s'arrange... Vous n'en avez plus pour longtemps. Je ne serai pas fâché d'entamer le dialogue. J'aimerais vous questionner un peu, et j'imagine que vous aussi devez être curieux.

Très lentement, la vie revenait en moi. Je commençai par respirer beaucoup mieux, et les battements de mon cœur reprirent un rythme normal. Je pus bouger faiblement mes doigts, puis fermer mes paupières. Soulagement. Très désagréable, de devoir garder des yeux fixes et ouverts même dans l'obscurité. Mes lèvres et ma langue remuèrent, mais les sons ne venaient pas encore. Mes bras et mes jambes s'agitèrent un peu.

Soudain, un ordre musculaire reçu et accepté m'assit. J'ouvris la bouche, et ma voix obéit. Je dis joyeusement :

— Ça y est !

— Écoutez, il y a quelque chose que je voudrais vous demander d'urgence. En arrivant ici, auriez-vous vu, quelque part, une jolie blonde ?

Sa voix était un peu plus qu'inquiète.

— Désolé, mon vieux. Non, pas de blonde. Mais je vous comprends très bien. Moi aussi, j'étais avec une fille, et je voudrais bien savoir où elle est passée...

— Hon, hon... C'est peut-être rassurant. J'ai un peu étudié la question... Certains des animaux examinés par les mantes étaient sexués, bizarrement, dans l'ensemble, mais il m'a semblé qu'il pouvait s'agir d'organes mâles, et je n'ai rien vu qui évoquait une femelle. Ces foutus insectes séparent peut-être les sexes. Possible... Ils ont pu mettre votre fille avec Lygane... Je voudrais bien...

— Je voudrais bien aussi. Elle aurait moins peur... Bon. Présentation en règle : Gyall Darra, planète d'origine, Terra.

— Ça alors ! Terra ! Axin Oléone, pla...

— Axin !

J'avais crié. Mon interlocuteur demanda :

— Vous me connaissez ? Il est vrai que les émissions d'actualité ont souvent parlé de moi... Terra ! Comment pouvez-vous être de Terra ? C'est insensé !

— Je vous connais bien mieux que ça. En principe, vous êtes à l'origine de tout. Je vous cherchais. La fille qui m'accompagne, c'est Missie.

— La petite sœur ! Eh bien, vous pouvez vous rassurer. Elle va bien. Je la perçois très nettement. Elle a eu une trouille terrible. durant un moment. puis ca s'est arrangé. Et comme elle ne devrait pas avoir de raison spéciale d'être

plus tranquille, ça veut dire qu'elle est certainement avec Lygane...

Sa voix indiquait un net soulagement. Moi aussi, je me sentais mieux. Je dis rêveusement :

— Un nouveau piège... Sacré Salaud ! Toujours en action...

Axin rit.

— Vous l'appellez le Salaud ? Moi, je l'appelle l'Ordure. Vous avez passé les Portes, bien entendu ?

— Missie s'inquiétait de vous. Elle voulait aller vous chercher, et désirait engager un garde du corps. Elle m'a un peu tordu le bras, et je n'étais pas du tout d'accord, puis les choses se sont arrangées. Nous avons passé les Portes sur Maddiga, en suivant vos traces...

— La petite sœur... Ça lui ressemble bien... Chacun agit suivant ses motivations profondes, toujours... Je vais vous dire quelque chose, Gyall. J'ai passé ma vie à jouer à la roulette russe. J'aimais ça. Enormément. J'ai rencontré Lygane. Elle me ressemblait. C'est elle qui a eu l'idée des Portes sans Retour. Ça m'a plu. J'étais d'accord. Les premiers pièges... Un vrai délice. J'en jouissais. L'Ordure, à ce moment-là, je l'aimais, et Lygane aussi. L'excitation, la peur, le goût du danger... J'en bavais. C'est très difficile d'expliquer ça... Et je ne comprends même pas pourquoi j'essaie de vous l'expliquer...

Moi, je comprenais. Il venait de passer par une période de claustration solitaire, qui l'avait probablement poussé à s'analyser. J'étais pour lui un inconnu, dont il ne pouvait même pas deviner les traits. On se confesse facilement, dans l'ombre, à un anonyme, et il avait besoin de parler. Et je saisisais aussi ce qu'il tentait de traduire en paroles. Je dis :

— Le goût du risque, je le connais. Mais le mien ne va pas si profond que le vôtre...

Il rit. Un rire amer, et désenchanté.

— Tant mieux pour vous si vous l'avez toujours. Moi, je suis guéri. Radicalement. Merveilleuse thérapeutique que celle de l'Ordure... À mesure que les pièges se multipliaient, j'y prenais moins de plaisir. Quand le rideau de velours nous a crachés hors du souterrain, Lygane et moi étions déjà en convalescence. Un piège plus loin, la peur ne m'excitait plus du tout. Je ne désirais qu'une chose : rentrer chez moi, et mettre mes pieds dans des pantoufles. Mais je suis toujours coincé, et déplacé comme un pion, sans le moindre libre arbitre. Seulement, à présent, j'ai un autre désir. Je ne peux plus rentrer. Je veux le trouver, et le tuer !

— Je suis membre du même club, mon frère. Nous pourrions peut-être envisager de nous associer ?

— Vous aussi ? Bien sûr, c'est obligé que ça fasse cet effet-là... D'accord pour l'association.

Deux au lieu d'un. Est-ce que ça pourrait faire une différence ? Et pourquoi nous avait-il réunis ? Tout était programmé d'avance, et nous nous trouvions dans les entrailles de l'ordinateur...

Axin reprit :

— La terreur... nue et froide... Il ne s'agissait plus du tout d'un jeu. En plus, j'avais le problème Missie. Je ne comprenais pas ce qui arrivait à ma sœur. Elle passait par des exaltations de joie, et des sommets de peur aiguë. Chaque fois, je ressentais tout. Lorsque j'étais moi-même en situation difficile, ça me démolissait complètement.

— Missie aussi, éprouvait vos sensations extrêmes...

— Ça a toujours été comme ça, depuis la plus tendre enfance. Pourtant, nous sommes jumeaux bivitellins, mais nos esprits sont liés, je ne sais comment... Je serais très heureux de la savoir avec Lygane. Ce sont toutes les deux des filles bien.

— Missie est mieux que bien.

— Pincé ?

— Je ne sais pas. J'y tiens. Beaucoup.

— Moi, je tiens à ma blonde. Elle m'a accroché très dur. Avant, j'avais de l'affection pour elle, sans plus. Un bon compagnon, au lit et partout, et nous avions les mêmes goûts. Mais quand je l'ai perdue, la première fois... J'en devenais cinglé...

— Vous l'avez perdue plus d'une fois ?

— Deux fois, jusqu'à maintenant. Et, à chaque coup, pour la retrouver, j'ai dû batailler salement dur.

— Moi, je n'ai été séparé de Missie qu'une fois avant ce coup-ci. Est-ce que vous avez eu aussi le dieu Frogoul ?

— Pas de Frogoul. Est-ce que vous avez eu la nasse, au-dessus du bassin, avec la saloperie dedans, et l'eau qui montait et descendait ?

— Pas connu ce truc-là. Écoutez, nous n'arriverons à rien comme ça. Commencez par le début, et racontez-moi vos trucs, puis je vous raconterai les miens.

Nous parlâmes une bonne partie de la nuit. Il avait à peine entamé son récit que nous commençons à nous tutoyer.



Dans l'ensemble, leurs aventures ne suivaient pas les nôtres.

Pièges différents, dans le souterrain, à mon avis plus nombreux et plus vachards que ceux que j'avais éprouvés. Mondes dissemblables, également. Axin avait d'abord connu une manière de Moyen Âge, où il avait dû libérer Lygane, emprisonnée et promise au bûcher. Pas exactement une partie de plaisir, d'après son récit. Puis, l'époque Maurice Tamerlan. Là, les événements se rejoignaient sensiblement. Même absence de papiers, même arrestation, à la suite d'une rafle dans le métro. Même séparation, et même rencontre dans le bureau d'un inquisiteur. Là aussi, un incident très bizarre s'était produit. Alors que l'interrogateur s'amusait aux aiguilles, quelqu'un l'avait appelé par l'interphone, et il était sorti. Durant son absence, Axin et Lygane n'avaient pas cessé de regarder la clé des menottes, posée sur le bureau, et le désir qu'ils avaient de s'en emparer les rendait fous. Brusquement, sans que ni l'un ni l'autre n'y comprenne rien, cette clé s'était trouvée dans la main de la fille. En tordant son poignet à la limite du possible, elle avait réussi à le libérer. Facile ensuite de déboucler toutes les entraves. Ils avaient attendu le retour de l'inquisiteur, et Axin l'avait tué pour revêtir son uniforme. Ils étaient sortis, avec l'intention de rejoindre le toit. Lygane était toujours nue, et Axin avait fait semblant de convoier une prisonnière. Les choses s'étaient gâtées tout de suite, et ils avaient trouvé, eux aussi, le rideau de velours dans l'ascenseur.

Axin avait un monde d'avance sur moi. Une sorte d'époque maya. Là aussi, il avait été séparé de Lygane. La récupérer lui avait demandé une telle somme de travail et d'astuce que je saluai mentalement en écoutant le récit des opérations menées à bien.

Axin Oléone avait peut-être été un cinglé, tourmenté par le goût de la mort, mais, en cas de nécessité, il était remarquablement à la hauteur.

Coïncidence, monde Moyen Âge et monde maya se situaient sous les mêmes constellations, celles qui incluaient le poisson volant. Deuxième coïncidence, le rideau de velours se révélait obligeamment à la fin de chaque épreuve. Troisième, les mondes traversés pratiquaient tous le français. Autre bizarrerie, une arme hors de portée dont ils avaient un immédiat et absolu besoin s'était retrouvée dans la main de Lygane, qui l'avait passée à Axin, juste à temps.

L'épisode le plus récent s'était déroulé sur un paquebot de ligne de cet Empire que j'avais connu moi aussi, mais sous l'angle pirate. Axin et Lygane s'y étaient réveillés après le rideau, dans une cabine, et dûment inscrits sur la liste des passagers. Ils avaient à peine eu le temps de découvrir ce nouveau monde que les choses se gâtaient. Panne du Heym, panne du champ de protection, et rencontre brutale avec une météorite. Les cloisons de secours ne s'étaient pas bouclées de façon suffisamment hermétique, et l'air s'était échappé lentement, ce qui avait fait naître une terrifiante panique chez les passagers. Là, c'était Lygane qui avait perçu l'appel angoissé d'Axin. La lutte pour la survie avait été un peu plus que bestiale. Ils avaient tout de même réussi à fuir dans une capsule. Les arthropodes les avaient capturés durant leur sommeil, exactement comme nous.

Toutes ces coïncidences et ces bizarreries me titillaient la cervelle. Axin interrompit mes réflexions.

— À ton tour, mon vieux, crache ton histoire.

Je racontai, en résumant le plus possible. Axin m'écouta jusqu'au bout, sans faire de commentaires. Lorsque je me tus, il dit :

— Il y a vraiment tout un tas de trucs qui me turlupinent dur... Cosmos, qu'est-ce que je donnerais pour mettre la main sur l'Ordure, et le questionner. J'espère qu'il a un corps, et qu'il sent la douleur. Je sais exactement comment je poserais mes questions...

— Je ne vois pas pourquoi nous tablons sur le fait qu'il est seul. Aucune raison. C'est très certainement une race entière. Mais, moi aussi, ça me plairait de trouver les responsables...

Nous étions toujours dans l'obscurité. Axin demanda :

— Tu n'as pas soif ? À force de parler, j'ai la langue comme du buvard.

J'étais dans le même cas. Nous nous levâmes, et il me guida à tâtons, en suivant un pan d'hexagone, jusqu'à un creux contenant de l'eau. Je bus dans mes mains, et l'entendis ensuite faire des bruits clapotants.

— Mon vieux, dit-il, leur cycle est différent du nôtre, et leurs nuits sont très longues. Pourquoi ne pas dormir un peu ? Nous aurons du temps pour les bavardages, et sans doute plus qu'à notre goût. Il y a un certain nombre de questions que j'aimerais te poser, mais ça peut attendre.

J'étais d'accord, et je m'allongeai en bâillant. Le sol avait une consistance étrange. Lisse, tiède, vaguement métallique, et cependant souple. Je remis les explications au lendemain, et m'endormis.

Je m'éveillai dans une clarté à tonalité rouge. J'habitais une cage hexagonale à barreaux, faite d'un matériau poli, de teinte acajou, inidentifiable.

Axin dormait toujours, et je ne le dérangeai pas. Il était replié en chien de fusil, une joue sur son bras. Il ne ressemblait guère à sa sœur. Missie est petite et brune. Axin était blond, et devait avoir une taille sensiblement analogue à la mienne. Un beau garçon, très bien construit, et solide. Je ne trouvais pas non plus d'analogie dans les traits du visage, sauf dans le dessin de la paupière close, et dans la forme du sourcil.

J'examinai ma prison. Hexagone nu, deux cavités voisines dans un des pans, et, plus loin, une trappe encastrée, par où j'avais dû arriver. J'allai la pousser, et elle ne remua pas d'un millimètre.

Je continuai l'exploration. L'une des cavités était pleine d'une bouillie épaisse, de couleur brune. J'y trempai mon doigt. Consistance pâteuse, un peu collante. Je le suçai. Saveur de fruit trop mûr, poisseuse de sucre, évoquant un mélange de banane pourrissante et de poire blette. La cavité en contenait une bonne quantité. Apparemment, on nourrissait bien les spécimens. Toutefois, le régime ne me séduisait guère. J'ai horreur des sucreries. J'avais faim, et j'en avalai une poignée, strictement par hygiène alimentaire. J'allai rincer mes doigts, et surtout ma bouche, épaissie de mélasse. L'eau, dans la cavité, se renouvelait par un système provoquant un léger tourbillon. Je nettoyai ma main et ma bouche gluantes, attendis que le liquide reprenne sa limpidité, et bus longuement.

J'allai examiner les barreaux. Bien serrés – ma tête n'y passait pas –, et solides. Même couleur et même aspect, mais, à mon avis, pas la même consistance que le plancher souple. Ceux-là étaient bien durs.

À travers leur grillage, je découvris la salle d'examen hexagonale annoncée par Axin.

Les instruments, dans la forme et l'allure, non seulement ne ressemblaient à rien de connu, mais déroutaient terriblement. L'intelligence des arthropodes devait nous être nettement plus étrangère que celle de nos propres insectes, en admettant qu'ils en aient une. Je restai fasciné, cherchant une explication logique concernant certains objets, sans rien trouver de cohérent.

Axin se manifesta :

— Le décor te plaît, Gyll ?

Je me retournai vers lui, et reçus un choc. Il me regardait avec les yeux de Missie. Même forme, même bleu brumeux, puis je perçus la différence. L'expression n'était aucunement semblable. Pas de petit chat perdu. Un jeune matou solide, revenu de bien des batailles, et qui avait appris la prudence et l'art de survivre.

Il m'examinait aussi.

— La petite sœur avait bien choisi son partenaire, dit-il. Je n'aimerais pas devoir t'affronter. Dans la bagarre, tu dois peser ton poids...

— Tu es aussi costaud que moi.

— Peut-être. Mais j'aime autant t'avoir comme allié que comme adversaire.

La pluie qui tomba brusquement me coupa ma réplique. Pas une douche, non, une pluie en rideau serré, qui semblait naître au niveau du morceau d'hexagone plafond, sans aucunement en sourdre. Elle était fraîche, mais pas froide. Elle cessa aussi brusquement qu'elle était née, au bout de peut-être trois ou quatre minutes. J'étais lavé, et bien.

Axin tordait ses cheveux. Quelque chose, dans son aspect, me chatouillait l'esprit, sans que j'en comprenne la raison, puis l'évidence me frappa. Je questionnai :

— Tu m'as dit que tu étais ici depuis assez longtemps, non ?

— Impossible de faire vraiment le compte des jours, mais je dirais environ une dizaine, peut-être un peu plus, d'intervalles de clarté et d'obscurité.

— Alors, au nom du Cosmos, comment peux-tu être aussi bien rasé ?

— C'est ça qui te fait ces yeux méfiants ? Tu n'es pas rasé, toi ?

— Mais j'arrive, et je me rasais, dans la capsule.

— Moi aussi. Et depuis mon arrivée ici mes ongles ne poussent plus ni mes cheveux ni mes ongles. Ne me

demande pas comment les mantes font ça, je n'en ai aucune idée. Peut-être quelque chose dans la nourriture, peut-être dans la cage. Le genre rayons abrasifs.

Il riait. Ma suspicion soudaine s'était évanouie. Pas normal, d'être aussi méfiant. Ça devenait pathologique... Ce qu'il avançait était bien trop facile à vérifier. Mon système pileux est très actif. Je passai la main sur ma joue, et la découvris raisonnablement lisse.

— Je penche pour les rayons abrasifs, dis-je. Ma barbe pousse vite, et je n'avais pas goûté à cette pâte avant ce matin. Fortiches, les extraterrestres. Cosmos ! Non, ça ne peut pas être la race du Salaud...

— J'ai aussi examiné cette hypothèse, et sur toutes les coutures. Mais ça ne peut pas coller. Ces mantes ont une intelligence incompréhensible pour nous, parce que très différente, mais pas à un niveau tellement supérieur. Je peux très bien extrapoler sur une méthode ingénieuse qui empêche les animaux prisonniers d'avoir des dents ou des griffes trop longues, ou d'être étouffés par leurs poils s'ils appartiennent à une espèce au système pileux envahissant. Mais les motivations de l'Ordure m'échappent totalement. De plus, il a maîtrisé notre psychologie au point de prévoir nos réactions. Tous les pièges ont été conçus par une ou plusieurs entités qui connaissent parfaitement les hommes, et disposent d'une puissance terrifiante. Non, les mantes, ça ne va pas.

— Elles pourraient très bien dissimuler leur véritable nature, dans un but ignoré.

— Elles le pourraient, mais je ne le crois pas. Non, Gyll, nous sommes dans une autre nasse, dont il faut encore une fois trouver la sortie. Le rideau de velours nous attend quelque part. Cette galaxie du poisson volant matérialise les mythes. Cette fois, nous en sommes au stade extraterrestre. Pour l'homme actuel, c'est également un mythe. Nous n'avons jamais rencontré d'autre intelligence. Sauf la race de l'Ordure, et ceux-là ne veulent pas se laisser rejoindre...

— Je...

Des bruits proches interrompirent ma phrase, et attirèrent ailleurs notre attention. À travers les barreaux, je vis trois arthropodes, qui s'affairaient dans la pièce. Réaction d'absolue répulsion, causée par cette idée d'insectes géants et pensants. Les mandibules étaient plus que déplaisantes, les corps chitineux, les bras multiples et les griffes exécrables, mais les yeux horrifiaient. Opaques, d'un rouge noir, occupant la moitié de la tête, et totalement inexpressifs. Ils étaient nus, sans sexe visible. Leur taille étranglée portait une manière de chaîne en losanges où pendaient des objets. Je reconnus l'arme utilisée la veille. Ils s'agitaient, leurs pieds à crochets cliquetant sur le sol. Ils déplaçaient des instruments aberrants, et remuaient leurs antennes.

Ils approchèrent des cages, et mon échine se hérissa.

— C'est pour toi, Gyll, me dit Axin. Examen. Elles ne viennent ici que pour ça. Elles vont te paralyser, mais ça ne durera pas plus de cinq minutes, et ne t'inquiète pas. C'est déplaisant, sans plus.

Ma raison admettait le bien-fondé de ses arguments, mais pas mon inconscient. J'étais horripilé, au sens étymologique du terme.

Une griffe armée se tendit. Piqûre au cou, et je tombai, absolument inerte. Trois ou quatre barreaux se déplacèrent. Axin n'était plus dans mon champ de vision. Des griffes me harponnèrent et me soulevèrent avec une remarquable aisance, compte tenu de mes quatre-vingt-treize kilos. Ils me transportèrent, et m'immobilisèrent sur une surface lisse, brun acajou, beaucoup plus dure que le sol de l'hexagone cage.

Axin avait eu raison sur toute la ligne. Ma paralysie disparut très rapidement, et l'examen était désagréable.

Ces foutus insectes n'avaient pas plus d'inhibition qu'un grand patron traitant son cheptel d'hôpital. Ils exploraient mon anatomie avec un humiliant sans-gêne. Les liens m'immobilisaient très efficacement. À l'occasion, ils me détachaient, pour me rattacher dans une posture différente. Travail habilement fait, qui ne me laissait pas la moindre chance de me libérer. Leurs griffes avaient une puissance d'étau.

Derrière les barreaux de sa cage, Axin observait le spectacle, en me criant des encouragements ou des plaisanteries. Deux ou trois fois, il se tordit littéralement de rire.

— Tu aimes ça, Gyll ?

La salope s'étouffait de hoquets convulsifs. À ce moment précis, mon sens de l'humour était nettement déficient, et j'eus envie de le tuer ; puis le comique de la situation s'imposa, et j'éclatai aussi. Mes contorsions de gaieté parurent surprendre au plus haut point mes enquêteurs scientifiques. Ils interrompirent un moment l'examen pour me faire respirer un gaz froid et acide, qui stoppa ma crise d'hilarité. Un calmant nerveux, très probablement. Sans doute croyaient-ils m'avoir fait très mal.

Cette sollicitude empressée me réconforta. Nous étions loin de la vivisection, et, visiblement, ils ne désiraient nullement m'endommager. Leur aspect et le contact de leurs griffes me causèrent moins de répulsion. Je pris mon mal en patience, et attendis la fin des examens, qui finit par arriver.

Nouvelle piqûre paralysante, et retour dans ma cage. Avant de m'introduire, ils immobilisèrent également Axin. L'effet de ces piqûres-là était à très courte durée. Nous retrouvâmes en même temps la parole, et mon compagnon de

captivité m'accueillit d'un jovial « Alors, cobaye ? », auquel je répondis par un « Alors, voyeur ? »

Ce qui déclencha un fou rire partagé. Je repris avec peine un peu de sérieux, et allai boire dans la cavité. Je crevais de soif.

— C'est tout de même bizarre, dis-je, qu'ils ne veuillent pas nous accorder plus d'importance qu'à des animaux. Ils nous ont capturés dans l'espace. Rien n'y vit naturellement, ils ont bien dû voir que nos capsules ressemblaient à un navire spatial, même en tenant compte de toutes les différences...

— Comment veux-tu que je comprenne leur mode de raisonnement ? La désinvolture avec laquelle ils ont traité ces capsules prouve qu'ils ne s'y intéressaient guère. Ils les ont peut-être prises pour quelque enveloppe protectrice, sans chercher plus loin. Même s'ils les ont examinées par la suite, ils n'ont certainement rien appris de plus. Tu comprends leurs instruments, toi ?

— Non, mais je vois bien qu'ils sont le produit d'une évolution intelligente. Et je sais que les animaux ne vont pas dans l'espace par eux-mêmes.

— Parce que tu raisonnes en humain. Sais-tu comment fonctionne leur intellect ? Parmi nos insectes, il existe une araignée, l'argyronète, qui respire de l'air, et vit dans l'eau. Elle y installe une parfaite cloche à plongeur, et y amène elle-même son oxygène, en l'emprisonnant dans ses poils. Qu'est-ce qu'une fourmi comprendrait au comportement d'une argyronète ? Et araignée et fourmi sont nettement plus proches que nous ne le sommes des mantes. Que veux-tu que je te dise ? Elles nous prennent peut-être pour des argyronètes de l'espace...

— En tout cas, pour le moment, elles nous traitent manifestement en spécimens précieux et nous ménagent, mais quand nous aurons fini de les intéresser ?

— Je n'ai subi qu'un seul examen, à mon arrivée, et je suis toujours là, nourri, abreuvé, douché et tout. Laisse courir, les ennuis ne sont pas pour tout de suite. Mais il faudrait quand même envisager un peu les possibilités d'évasion. Sans compter que je voudrais bien récupérer les filles, si elles sont bien, comme je l'espère, quelque part par là... Jusqu'à maintenant, je n'ai rien trouvé, mais nous sommes deux. En discutant, une bonne idée peut nous venir...

Nous en parlâmes, essayant des solutions possibles. Rien de probant. Tout se heurtait à deux choses. D'une part, l'inviolabilité de cette cage où nous nous trouvions, d'autre part, le fait que les arthropodes ne nous touchaient qu'après nous avoir préalablement paralysés. Par ailleurs, même si nous avions réussi à sortir de notre prison, nous n'en aurions pas été libres pour autant. Nous naviguions actuellement dans l'espace, sur un vaisseau interstellaire étranger, et sans doute fort peuplé. S'échapper de la cage ne représentait qu'une étape, et nullement la solution définitive...

Le souterrain de bronze me revenant en mémoire, j'eus l'idée d'examiner soigneusement nos barreaux. Des nêfles. Ceux-là ne présentaient pas la moindre fissure.

— Tu sais, me dit Axin, je crois que l'Ordure...

Il se tut. Le hurlement inaudible de Missie perça ma cervelle, y taillant au vif, avec l'impact d'une lame tranchante. Tous mes muscles se contractèrent.

Axin était blême, les yeux angoissés.

— Missie, dit-il. Elle s'affole complètement... Cosmos, que c'est pénible ! Je la perçois bien plus nettement qu'autrefois. Durant un instant, j'ai éprouvé totalement ses sensations. J'étais dans les pattes d'une araignée géante, et elle m'amenait à ses crochets suceurs. Ça va mieux, à présent. Non, ça recommence...

Trois ou quatre taches de rousseur ressortaient sur le blanc crayeux de sa peau. Je le vis se couvrir de chair de poule, puis le phénomène cessa. Il respirait trop fort.

— C'est passé... Heureusement. Elle a peur, mais plus avec cette épouvantable intensité. Tu ne peux pas t'imaginer ça. Littéralement, j'en crève.

— Je l'ai entendue crier. Pas avec mes oreilles, mais dans ma cervelle. Une angoisse insoutenable...

— Toi aussi ? Mais tu ne perçois pas le reste, heureusement pour toi. Ça s'est tassé, à présent. Quelque chose la rassure, et elle essaie de rire. J'y suis ! Elle passe à l'examen ! Bien sûr, c'est ça. Ce symbole de l'araignée, qui revenait toujours... Et elle est avec Lygane, j'en suis absolument certain. Ma blonde a dû plaisanter, et la calmer.

— Tu as parfaitement raison. Moi aussi, quand ils m'ont agrippé, je voyais tout en symbole d'insectes géants. Tu es sûr qu'elle va bien ?

— Oui. Elle est effrayée, et dégoûtée, mais elle peut l'accepter. Ne fais pas ces yeux-là, je te dis que ça va.

La vague de rage et d'angoisse reflua, mais sans disparaître complètement. Le chaton, dans ces sales griffes d'insectes... J'avais du mal à en accepter l'idée...

Les jours se succédaient. Alternances clarté, obscurité, clarté, obscurité. Impossible d'en faire le compte avec

exactitude. Il aurait fallu pouvoir les marquer, et nous ne disposions de rien qui nous le permette.

Nous parlions. J'appris à bien connaître Axin, de même qu'il me découvrit en totalité. Raconter notre vie, nous n'avions que ça à faire. Les bavardages tuaient le temps.

La claustration à deux, dans une aussi étroite intimité, ne permet pas la dissimulation. Axin me plaisait. Un type bien. Je ne l'avais pas connu avant son passage derrière le rideau. Sa réputation, à l'époque, était plus que mauvaise. Les épreuves infligées par le Salaud avaient pu lui faire prendre conscience de lui-même, et le modifier en partie, mais pas changer sa nature profonde. Ce qui fait l'essence d'un être humain ne se transforme pas. Notre ère le sait bien, qui, malgré les progrès réalisés dans le domaine thérapeutique, n'a trouvé pour soigner les criminels qu'un système qui détruit en même temps leur cerveau. La réadaptation n'est pas un remède. Ses victimes n'en sortent pas guéries, mais anéanties.

Non, sous un masque de demi-folie dû à un goût excessif du risque, Axin Oléone avait certainement toujours possédé de la force, et une personnalité. Comme quoi, on ne doit jamais évaluer les gens que l'on ne connaît pas.

Pluie matinale, repas, boisson, bavardages et sommeil. Ce régime de bouillie sucrée m'écoeura au-delà du possible, et je n'étais pas seul à manger sans aucun plaisir. Nous avions banni des conversations toute allusion à une nourriture différente.

Un peu de gymnastique, chaque jour, pour entretenir des muscles dont nous aurions sans doute besoin, à un moment quelconque, et que notre existence cloîtrée risquait fort d'atrophier. L'envie nous vint d'éprouver nos forces respectives, et nous nous empoignâmes, mais la lutte à peine commencée, une cataracte d'eau nous sépara. Elle frappait avec la violence d'un jet sous pression. Dès que nous ne fûmes plus en contact, elle cessa.

— Vacherie, dit Axin. Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Les arthropodes, sans aucun doute. Ou ils nous surveillent, ou le système est automatique, mais ils ne veulent pas que leurs précieux spécimens s'entretuent. Ils ont prévu une méthode pour interrompre net les bagarres.

— Pauvres spécimens. Même pas la moindre distraction... Gyall, j'en ai marre. Il faut sortir de là !

— Oui. Comment ?

Comment, en effet. Nous guettions la moindre possibilité, qui ne se présentait jamais. La cage était bien close, et les arthropodes ne nous approchaient plus. Ils nous nourrissaient, nous nettoyaient, nous abreuyaient et évacuaient nos déjections par une série de systèmes automatiques.

À l'occasion, ils occupaient la salle pour étudier un nouveau pensionnaire, et rien de plus. Je vis passer à l'examen un certain nombre de bestioles très curieuses, de taille et d'allure variées. Ça piaillait, beuglait, glapissait, bourdonnait, bramait, grognait ou vagissait.

Une limace chevelue, de la taille d'un poney, siffla comme une bouilloire en folie, et fit aux arthropodes la vacherie de mourir en plein test. Ils avaient beau avoir des faces inexpressives, impossible de se méprendre, ils étaient consternés. Ils coururent, agitèrent leurs antennes avec frénésie, s'empressèrent de tenter de ranimer la victime par des méthodes diverses, toutes inefficaces. Persuadés enfin de l'inéluctable décès, et après consultation avec un nouveau venu appelé en renfort, ils dépecèrent le cadavre, en en étudiant chaque parcelle.

— Manque de pot, dit Axin. Le patron du labo va gueuler.

— Gigoter des antennes, plutôt. Mais c'est très rassurant pour nous. Ils veulent leurs spécimens vivants, et en bonne santé. Je me demande à quoi ils nous destinent...

— Va savoir. À des expériences différentes, ou à un zoo...

— N'importe quoi, dis-je, mais que ça change... Le côté stagnant de cette captivité me porte sur les nerfs, et pas qu'un peu.

— Tu n'es pas le seul, mon joli. Un brin de changement, ça me plairait.

Nos vœux furent exaucés.

Trois ou quatre jours plus tard, vers le soir, la cavité alimentaire se remplit, et nous mangeâmes, sans aucun plaisir.

J'avais à peine terminé ma poignée de colle sucrée, et je rinçais mes doigts englués, quand je commençai à bâiller et à dodeliner de la tête. Une envie de dormir irrépressible, assortie d'un bizarre vertige qui m'empêchait la cervelle. Je dus m'asseoir.

Axin bâilla largement, se frotta les yeux et s'allongea en marmonnant :

— Je crève de sommeil. Pas normal, de... Gyall ! Une drogue, dans la pâtée ! Cosmos, réveille-toi !

Evidence. Un somnifère quelconque, mêlé aux aliments. Pourquoi ? Lutte avec ma cervelle embrouillée, avec la totale relâche de mes muscles. J'essayai de me lever, et retombai. Mes dernières pensées conscientes tourbillonnèrent un quart de seconde, puis se noyèrent. Sommeil.

J'étais de nouveau dans le souterrain. Seul. J'avancais dans le couloir de bronze. Je n'avais pas de torche, et il n'était pas éclairé, mais je voyais. Devant moi, le gardien se matérialisa, agitant ses yeux à pédoncules. Il fonça. Je cherchai le couteau à ma ceinture, et ne le trouvai pas. Ma main tâtonnait, mollement. Le gardien me saisit. Il me secouait, me secouait, me secouait...

J'ouvris les yeux sur le visage d'Axin, qui sourit.

— Tu es dur à réveiller. Ça fait un bon moment que je te secoue. Gyall, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Nous avons changé de décor. Attends-toi à des surprises.

Ce que je voyais, pour le moment, c'était une cage identique à la précédente, mais nettement plus vaste. Dans le panneau du fond, la trappe d'accès avait la taille d'une porte. Elle était ronde. Les cavités alimentaires, par contre, n'avaient pas changé.

— Ce n'est pas par là qu'il faut regarder, me dit Axin. Viens voir les barreaux.

Je me retournai. La grille donnait sur un paysage de jardin. Toute la végétation avait les tonalités d'une forêt terrienne en automne. Rousse, cuivre, jaune d'or, auburn, fauve, safran, brun rouge, ou mordorée. Clarté du jour, ciel citron et soleil doré qui montait vers le zénith.

— Une planète, dis-je. Eh bien, je n'en suis pas fâché. La prison navigante, ça allait comme ça. Seulement, nous sommes toujours en cage...

— J'ai dans l'idée que cette grille doit s'ouvrir, à un moment ou un autre. Regarde de plus près.

Je m'approchai des barreaux. Devant moi, une zone herbeuse, de teinte safranée, délimitée de chaque côté par de hauts murs rocheux. Ce morceau de pré débouchait sur un précipice. Le fond se hérissait de longues pointes aiguës, plantées serrées. Derrière l'abîme, le jardin étalait sa flore touffue. Un ruban de matériau acajou y serpentait, qui se perdait sous des arbres cuivrés.

— Eh bien, dis-je, tu avais raison. Nous voilà pensionnaires d'un zoo galactique. À ceci près que les nôtres sont nettement plus confortables, puisque les animaux y vivent en liberté dans leur habitat naturel. Celui-ci semble obéir à des lois qui régnaient chez nous au vingtième siècle. En retard, les insectes, tout au moins sur ce plan. Mais ces grilles doivent s'ouvrir, en effet, et les murs qui bornent notre zone de détente me paraissent très faciles à franchir. Ils arrêteraient sans aucun doute un animal, et même plusieurs, mais nous sommes des humains, capables de réflexion, et pratiquant au besoin l'entraide. Si je te soulève à bout de bras, tu toucheras le sommet de ce mur, ou je me trompe fort.

— Je l'atteindrai certainement, mais pour tomber sur quoi ? Un autre espace vital, sans doute, et peut-être habité par quelqu'un de déplaisant à fréquenter. De plus, à mon sens, il est probable qu'au bout d'une succession de cages, une autre barrière existe, très certainement infranchissable. L'Ordure ne fait jamais de fleur, tu le sais bien. Si c'était facile de sortir d'ici, nous n'y serions pas.

— Tu as tristement raison, mon très cher ami, mais ne me déprime pas, veux-tu ? Il y a un moyen. Et nous le trouverons. En attendant, viens goûter la pâtée, elle est peut-être meilleure.

— Désolé de détruire tes illusions. Je l'ai déjà goûtée, et c'est exactement la même. Mange, et parle d'autre chose.

Je mangeai et bus. Cette mélasse me collait à chaque coup une soif terrible. J'avais à peine terminé quand les grilles coulissèrent, nous ouvrant la cage. Au même instant, la cataracte déjà précédemment éprouvée s'abattit. Sa violence me coupa le souffle et me plia en deux. À demi aveuglé, je fonçai vers la sortie. Axin me bouscula involontairement au passage.

Nous nous ébrouâmes. En nous retournant, nous vîmes que la grille s'était refermée. L'eau ne tombait plus. Quelque chose à droite rugit sur le mode contestataire, et quelque chose à gauche glapit intensivement. D'autres protestations, plus lointaines, se mêlèrent au concert.

— Sortie obligatoire, dis-je, et moyen de coercition. Nos voisins ne sont pas contents non plus.

— J'aime bien l'eau, dit Axin, mais celle-là est un peu trop brutale pour mon goût. Bon, j'imagine que c'est l'ouverture du zoo. Les animaux doivent être visibles. Nous aurons des visiteurs, probablement. Je me demande comment ils vont nous obliger à rentrer ?

— La pâtée, bien sûr. Ils doivent compter sur la fringale.

— Ouais. Je peux rester sur ma faim, et même sur ma soif, et toi aussi. La circulation éventuelle serait plus aisée, si tout le monde est bien enfermé. Ce soir, on ne rentre pas. On verra bien. En attendant, soulève-moi un peu. J'aimerais bien avoir une vision des choses plus étendue.

Nous nous approchâmes de la muraille de droite, je me baissai. Axin grimpa sur mes épaules et s'appuya au mur. Je me redressai. Il plaça ses pieds dans mes mains, et je le hissai. Beau travail d'équipe, mais il pesait lourd. Il s'agrippa au faite et s'y installa, en me libérant

с агиппа ау іаіт, еі с у іістаіа, еі іе іісгаііт.

— Pas sympathique du tout, le copain, dit-il. On dirait le produit des amours d'un tigre à dents de sabre et d'une girafe. Les dents de papa, et le cou de maman. Je ne l'aime pas, et il ne m'aime pas non plus. Tu vas l'entendre...

Rugissement furieux. Une explosion de son traduisant la rage.

— Redescends-moi en vitesse, dit Axin. Il s'approche du mur et avec ce cou interminable...

Je l'aidai à regagner le sol.

— Pas enthousiasmant, le tour d'horizon, dit-il. Le voisin n'est pas fréquentable, et, à la limite d'une succession de domaines, j'ai vu un mur qui bouche le ciel. Je te garantis que nous ne franchirons pas celui-là en faisant la courte échelle. Et le précipice aux pointes se poursuit jusqu'à ce mur. Essayons de l'autre côté. Chacun son tour. Cette fois, c'est moi qui te soulève.

Nouvelle opération élévatoire. Résultat très décevant. Même muraille terminale, infranchissable en effet sans un équipement d'alpiniste. Le fossé se poursuivait jusqu'à ce mur. Quant aux voisins...

— Cette fois, dis-je, c'est une paire de gorilles mâtinés de bisons. Bosses, et longs bras. Les griffes sont impressionnantes, et les dents plus encore. Je ne leur plais pas. Ils se lèvent. Redescends-moi, je les ai assez vus.

Axin s'exécuta, tandis que résonnait une série de glapissements furieux.

— Sombres perspectives, dis-je. L'horizon de ce côté est identique à celui que tu m'as décrit. Même en attendant dehors que les bestioles soient enfermées, et en admettant que nous puissions le faire sans que nos gardiens interviennent, nous ne pourrions en aucun cas passer ce mur. Deuxième point, sans corde ou passerelle, le précipice est infranchissable. Les pointes sont serrées, et très longues, et il est trop large pour être sauté. Alors ? Par-dessus le marché, nous ne savons absolument pas où ils ont fourré les filles.

— Elles ne sont pas loin. Je sens ma sœur, très nettement, et elle va bien.

— Toujours ça. Mais je n'arrive pas à piger pourquoi ils ont jugé bon de nous séparer. Pas difficile de voir, pourtant, que nous sommes membres d'une même espèce, et toi et moi partageons bien la même cage...

— Tu cherches toujours à extrapoler à la manière *Homo sapiens*. C'est impossible. Nous nous trouvons en présence d'une forme d'intelligence radicalement autre. Mâle et femelle humains présentent de légères différences anatomiques. Pour les mantes, nous appartenons peut-être à deux genres voisins, mais non identiques. Que sais-tu de leur mode de reproduction ? Et justement, même si elles ont admis que nous appartenons à la même espèce, et percé le mystère de nos sexes complémentaires, elles jugent peut-être préférable de limiter les naissances, et ne connaissent pas d'autre moyen nous concernant que la séparation. Ceci dit, je suis bien emmerdé. Je n'ai nulle envie de terminer mes jours dans la peau d'un singe en cage. Cette fois, le piège est un peu trop bien fermé.

— Tu minimises, mon bon. Admettons que nous parvenions à fuir, et à récupérer les filles. Nous nous retrouverons sur une planète étrangère, peuplée d'insectes dont le comportement nous échappe totalement, et qui ne nous ressemblent fichtre pas. Veux-tu me dire où trouver le rideau de velours, et comment le chercher ?

— Il viendra peut-être à nous, juste au bon moment. Rappelle-toi l'ascenseur. Sérions les problèmes. D'abord, la sortie. Fais travailler tes méninges.

— Oh, le Salaud, dis-je, le Salaud, le Salaud, le Salaud !

— Ne te plains pas, Gyall, la situation pourrait être cent fois pire. Pour le moment, nous sommes à l'aise, et rien ne nous pousse une épée dans les reins. Pas d'urgence, pas d'écrasante pression... C'est presque trop beau pour être vrai.

— Ne le crie pas si haut. D'ici que ça change... Mais un jour, au bout de la route, je le trouverai, et je le tuerai !

— Détends-toi et profite du présent. Ce soleil est très agréable. Rôtissons-nous un peu, et réfléchissons... Allez, calme-toi, tu as des yeux en bouche de laser. Ceci dit, si tu le trouves, j'aimerais bien être avec toi.

J'avais peut-être des yeux en laser, mais les siens n'étaient pas exactement affables. Toutefois, le conseil était bon. Je repoussai la rage, et m'allongeai.

L'herbe safran était courte, fraîche, de contact soyeux. Elle sentait vaguement le citron. Je mis mes bras sous ma tête, et fermai les yeux. Brûlure du soleil, délicieuse, et caresse d'un vent tiède. Silence coupé de temps à autre par un cri animal. J'étudiai le problème, le posant et le reposant, échafaudant des plans, et les rejetant comme impossibles. La brûlure devenait cuisson, et je me tournai pour me coucher sur le ventre.

Axin était assis, une jambe pliée. Il rêvassait en déchiquetant un brin d'herbe.

Je restai un grand moment à me rôtir, en examinant la question sous tous ses angles, sans en trouver un à empoigner. Axin se taisait, et moi aussi. Exaspérant au possible, de se heurter toujours à la même barrière. Dans le cas précis, il y en avait deux. Franchir le fossé et ses pointes ou escalader un mur trop haut, bien lisse, et n'offrant pas le moindre point d'appui.

— Pourtant, dis-je à mi-voix, il doit exister une possibilité. Il y en a toujours une. Toujours.

Axin avait dû suivre des réflexions analogues aux miennes car il répondit :

— Il n’y en a pas. À moins de se faire pousser des ailes. Si tu connais le truc, indique-le moi.

Un cliquetis bizarre me tira de ma morosité. Trois arthropodes avançaient sur le sentier, et le son qui m’avait intrigué provenait du contact de leurs pieds griffus sur le revêtement acajou. Devant chaque prison, ils s’arrêtaient, agitant leurs antennes sans émettre un son, et repartaient. Ils stationnèrent un moment devant la nôtre, puis continuèrent la promenade.

Tout au long de l’après-midi, il en défila par petits groupes. Tous identiques d’aspect, tous sans vêtement, tous portant la même ceinture en losanges. Je n’en vis pas un seul de petite taille. Je me demandais s’ils se reproduisaient en cocons.

Ils passaient, s’attardant çà et là, paisibles, muets, regardant les spécimens de leurs yeux inexpressifs. Ils ne s’agitaient pas, ne gesticulaient pas, et ne répondaient pas aux provocations. Apparemment un peu plus dépourvus de sentiments ou d’émotions que des amibes. Ils me déprimèrent fortement.

Axin essaya des grimaces, des contorsions, puis de violentes injures, et s’assit, découragé. Il demanda :

— Qu’est-ce qu’ils viennent voir ? Je ne me sens même plus singe en cage. Microbe sous l’oculaire, peut-être, et encore. Un chercheur s’intéresse à ses bactéries.

— Nous sommes conditionnés par le comportement humain, voilà tout. Qu’est-ce que tu espérais ? Des cacahouètes ?

— J’aimerais mieux. Ils me font terriblement ressentir la vanité de toutes choses.

— Ne commence pas à philosopher. Cherche plutôt une combine valable pour trouver la sortie.

— D’accord, malin, cherchons.

Nous cherchâmes. Toutes les solutions imaginables achoppaient sur l’impossibilité. Nous ne regardions plus nos visiteurs, et discussions interminablement. Le soleil s’était déplacé, nous laissant dans l’ombre. La période de clarté était manifestement plus longue qu’un jour terrien.

Je dormis un moment. J’en avais marre des discours inutiles. Axin m’imita. Quand nous nous éveillâmes, la luminosité avait baissé, et les visiteurs se raréfiaient. Bientôt, ils disparurent complètement. Nos grilles s’étaient rouvertes durant notre sommeil. J’entendis un claquement proche, puis un autre. Sons qui se répétaient, à intervalles réguliers.

— La fermeture des cages, dit Axin. Elles doivent se boucler automatiquement dès que le pensionnaire est de retour au gîte.

Notre prison restait béante. Nous attendîmes. Assez longtemps. Le soir était long à descendre. Le crépuscule était venu lorsque deux arthropodes apparurent sur le sentier, surgissant des branches assombries. Ils inspectaient chaque enclos. Ils s’arrêtèrent devant le nôtre, et l’un deux décrocha un objet de sa ceinture. Je m’attendais à quelque chose du genre piqûre. Une tétanisation de douleur me détrompa. Brève, mais ultra-intense. Je n’attendis pas la suite des explications. Je filai dans la cage, et Axin aussi. La grille claqua derrière nous.

— Les vaches à antennes, dit-il.

— Eh oui. Les gentils petits animaux doivent aller au dodo. C’est comme ça. Je te ferai remarquer que la leçon doit être bien apprise, sinon, nous aurions entendu brailler par-ci par-là. Nous devons être les seuls encore dehors.

— Nous voilà bons pour les réflexes condi...

Il se plia en deux, un instant, et se redressa, le visage blanc.

— Missie l’a eu aussi, et elle n’a pas aimé ça.

— Je ne l’ai pas aimé non plus. Viens dîner, cher ami. Un peu de bonne bouillie, et puis nous dormirons. Ça m’étonnerait beaucoup qu’ils nous aient installé l’éclairage. Tu vois autre chose à faire ?

— Foutre non.



Dix jours que nous étions là, à devenir lentement enragés. J'avais dénudé une petite zone de notre enclos herbeux, et j'y gravais chaque jour un bâton. Quatre bâtons, réunis par un trait transversal, et un groupe identique à côté. Les journées étaient longues, et les nuits plus encore. Au travers des barreaux, le ciel nocturne offrait deux petites lunes, et la constellation du poisson volant. L'étoile Argid scintillait.

Depuis notre arrivée, les visiteurs semblaient se raréfier. L'affluence de la première journée ne s'était jamais reproduite, et les deux derniers après-midi, nous n'en avons pas vu un seul. Par contre, des engins volants sillonnaient le ciel presque en permanence. Variés de taille, mais toujours très étonnants. Leur forme les apparentait aux insectes à élytres.

Nous avons connu une journée de pluie, passée à l'intérieur. La cage ne s'était pas ouverte au matin, et l'habituelle cataracte avait été remplacée par une douche sans brutalité. Nos gardiens étaient pleins de sollicitude.

Il pouvait être midi, à peu près. Nous occupions notre espace vital herbeux. Comme toujours, nous discutons le même problème, avec écœurement. Nous en étions à envisager des solutions de cinglés, comme, par exemple, sacrifier l'un de nous sur les pointes pour que l'autre puisse tenter de sortir en utilisant son corps en guise de tapis protecteur. Dingue, et inutile. Le fossé était bien trop large, sans parler de sa hauteur.

Brusquement, un deuxième soleil naquit sur l'horizon. Je ne le regardais déjà plus. J'étais couché, la tête sous les bras, à côté d'Axin qui m'imitait. Je comptais les secondes.

Je l'avais reconnu à l'instant même où son flamboiement commençait à palpiter. Les écrans de Terra et les salles d'hypnorêve l'ont popularisé au maximum, et la terreur qu'il dispense hante encore la race humaine.

Le soleil d'une explosion atomique.

L'onde de choc arriva, très en retard. Elle me secoua comme un rat. Puis le son, plus tard encore. Ça s'était passé loin, très loin. Le roulement de l'orage d'enfer traînait, tardant à s'éteindre.

Je regardai, très prudemment. Le soleil de l'atome s'était éteint. Les volutes mortelles s'enroulaient, se gonflaient, naissant du colossal pilier pour s'épanouir en dôme menaçant.

Brutalement, la terreur de Missie me frappa en pleine cervelle. Je l'entendis, très clairement. Elle m'appelait. Je me dressai d'une détente sans même réfléchir, tiré par l'urgence de cette demande angoissée. Puis elle cessa.

Axin était assis, et il semblait très attentif, le regard fixé sur quelque chose que je ne voyais pas. Je commençai :

— J'ai...

Il me saisit le poignet, le serra, et dit d'un ton pressant :

— Tais-toi. Je suis en contact avec Missie.

Cela dura, très longtemps. Il avait le visage mobile, et je voyais s'y dessiner de petites mimiques, analogues à celles exprimées par une personne qui converse. J'étais absolument fasciné. Je ne regardais plus qu'à peine le champignon vénéneux qui se boursoufflait.

Les yeux d'Axin revinrent sur moi.

— Je ne peux pas te dire comment ça s'est fait, mais j'ai établi le contact avec ma sœur. Nous avons communiqué comme avec un transmetteur, mais en bien plus complet, parce que je percevais ses pensées dans leur essence même, et non traduites en mots. Je sentais ses sensations, et je voyais par ses yeux. Elfe est avec Lygane. Elles ont connu la même chose que nous, ou à peu près. Je sais où elles se trouvent. Par rapport au soleil levant, c'est devant nous, et plus au nord. J'ai vu leur cage, parfaitement identique à la nôtre. Elle est située en bordure d'une forêt genre jungle, très touffue, et entrelacée de lianes. Elles s'ennuient et elles enragent. Mais elles sont en bonne santé. Après avoir exprimé l'essentiel, nous avons fait quelques tests. C'est fantastique. Ce contact nous pouvons l'établir, et le fermer, exactement comme si nous branchions un transmetteur. L'explosion les a terrifiées, et c'est l'extrême angoisse de Missie qui a tout déclenché. Je sentais sa terreur, tu comprends, et tout à fait inconsciemment, j'essayais de la rassurer, et tout à coup, elle m'a entendu et a répondu. À propos, elle t'embrasse. Elle s'inquiétait beaucoup pour toi. Elles demandent ce qu'elles doivent faire. Elles ont retourné cent fois le problème, comme nous, sans voir davantage la solution

— Je voudrais bien pouvoir leur dire ce qu'elles doivent faire, et savoir que faire moi-même... Axin, ce que nous venons de voir, c'est un peu plus que catastrophique. Si j'additionne cette explosion, tous les engins volants de ces derniers jours et la raréfaction des visiteurs, j'obtiens un total qui veut dire guerre, et guerre à armes atomiques, qui plus est. Ça s'est passé très loin, mais ça peut fort bien se rapprocher, et, de plus, les retombées ont la fâcheuse manie de se balader au gré des vents. À propos, d'où souffle-t-il ?

Il n'y en avait pour ainsi dire pas, et nous testâmes la faible brise au moyen d'un doigt humidifié de salive. Apparemment, il ne soufflait pas vers nous, pas encore.

— Les vents, dit Axin, c'est salement capricieux, et il y a un autre problème. Qu'est-ce qu'on fait des animaux d'un zoo, à ton avis, quand tout se détraque ?

— On les laisse crever, ou on les utilise comme nourriture, si nécessaire. Conclusion, il faut sortir de là, très vite.

— Un peu plus vite que ça encore. Tes ailes poussent ?

Il était amer. Je l'étais également.

L'amertume et l'inquiétude s'enflèrent, et une rage féroce commença à naître, agrippée dans mes viscères. Le Salaud ! J'étais sûr qu'il était responsable. Absolument sûr. Je ne comprenais pas comment il parvenait à jouer ainsi avec les événements. Une guerre obéit à des motivations précises, appétits d'argent, ou de puissance, mais elle n'éclate pas comme ça, sans raison, et elle ne se déclare pas non plus sans une préalable et lente préparation souterraine. Donc, le Salaud ne pouvait pas, même en tenant compte de ses moyens, l'avoir déclenchée juste pour nous. Cette idée même était délirante. Et pourtant, j'étais totalement persuadé de sa responsabilité, et la fureur me brouillait la vue.

— L'Ordure, dit Axin. L'Ordure !

La ligne de ses mâchoires saillait sous la peau. L'expression de ses yeux apaisa ma propre colère. Je le secouai par l'épaule.

— La rage ne sert à rien. Pour le moment, elle est stérile. Il y a un moyen, c'est certain. Il y en a un. Nous n'avons pas assez bien cherché.

— Tu as raison. Réfléchissons.

Nous réfléchîmes, tout l'après-midi. Le soir arriva, très lentement. C'est un concert de cris variés et furieux qui me tira de mes pensées fiévreuses. Le crépuscule était là, sans que je l'aie vu naître. Notre cage était toujours bien close, et, logiquement, elle aurait dû être ouverte. Logiquement aussi, les arthropodes auraient dû passer, et nous y faire rentrer. Une très déplaisante hypothèse me chatouilla l'esprit.

Axin, les yeux fixes, ne semblait pas entendre le charivari de hurlements mêlés, qui s'amplifiait. Je l'appelai :

— Axin !

— Oui ?

— La cage est toujours fermée, et quelque chose me dit qu'elle ne s'ouvrira pas. Plus de nourriture, et pire, plus d'eau...

Il reçut le choc, et l'accepta.

— C'est pour ça, qu'ils gueulent tellement...

— Ils gueuleront bien plus d'ici quelque temps, et nous aussi. La soif c'est une mort très déplaisante.

— On pourra toujours se suicider sur les pointes.

Il parlait avec une ironie amère. Puis ses yeux redevinrent fixes, et il écouta un moment l'inaudible.

— Les filles, dit-il. Elles viennent de tirer des conclusions identiques aux nôtres, et elles paniquent un peu.

J'allai m'agripper aux barreaux, et les secouai, avec une violence qui m'ébranla des talons aux cheveux, sans aucunement les faire frémir. La grille bien close me narguait, et je contenais une envie de me précipiter dessus la tête la première.

— C'est inutile, dit Axin, et tu le sais.

Je le savais, en effet.

Nous nous assîmes, et nous restâmes sans parler, à regarder venir la nuit. Les premières étoiles luisaient au ciel.

Je triturai et pressurai mes idées jusqu'à la quasi-démence. Je repris les événements depuis le début, et me remémorai, épisode par épisode, tout ce qui m'était advenu sur la route tracée par le Salaud. Je passai en revue les aventures d'Axin, une par une. Je malaxai. Toujours, il y avait eu une faille dans le piège. Toujours. Deux fois pour moi, et deux fois pour Axin, l'impossible s'était produit. L'impossible... J'approfondis, très longtemps. Et je trouvai.

— Axin, dis-je, j'ai la solution. Attends. Laisse-moi parler. Tu ne vas pas me croire, et pourtant je suis certain d'avoir vu juste. Je vais essayer de te faire partager ma conviction. Écoute bien. Dans le résumé de nos aventures respectives, il existe quatre impossibilités. Deux dans mon cas, deux dans le tien. Première impossibilité, le garde noir qui torturait Missie. Il n'aurait pas dû mourir, et il est mort. Je ne voulais pas l'admettre, parce que ça ne tenait pas

débout, mais je sais maintenant que c'est moi qui l'ai tué. Je l'ai senti. J'ai senti la force s'amasser, s'arracher, et se projeter. Deuxième impossibilité, Frogoul. Le couteau que j'ai lancé lui a crevé l'œil, d'accord, mais il ne pouvait en aucun cas, dans une si vaste tête, toucher un centre vital. Là aussi, je l'ai tué, et pas avec une arme. Troisième impossibilité, la clé sur la table, pendant votre interrogatoire. Elle ne pouvait pas se déplacer seule, et pourtant, Lygane l'a eue dans sa main. Quatrième impossibilité, l'arme accrochée au mur ne pouvait pas s'envoler pour venir à vous, et elle est venue. Conclusion : c'est Lygane qui l'a fait.

Moi, je tue, et elle, elle déplace les objets. Voilà mes premières raisons, et il faut que tu les acceptes, avant que je continue.

— Je les ai déjà acceptées. Je ne t'en avais rien dit, ça paraissait bien trop irrationnel, mais Lygane a éprouvé aussi une sensation étrange lors de ces deux épisodes incompréhensibles. Elle a senti se former une main non matérielle, non rattachée à son corps, mais qu'elle commandait. Elle ne m'en a parlé qu'une fois, avec réticence, et elle est comme toi, elle ne peut pas le croire.

— Eh bien, il va falloir qu'elle y croie, parce que tout dépend d'elle. Tu parleras à Missie, et Missie lui parlera. Tu vois, tout s'enchaîne. Vous deux, vous possédez aussi un talent mental, qui vous permet de communiquer. Écoute, tu m'as dit que près de leur cage il existe une forêt, et tu as mentionné des lianes. Par les yeux de Missie, tu les as vues. Comment sont-elles ? Grosses ? Solides ?

— Cosmos ! Mais tu as raison, tu as raison sur toute la ligne ! Ces lianes sont épaisses, en effet. Si Lygane peut en attraper une assez longue, et bien accrochée, elles auront un pont. Mais ce sera risqué, le point d'ancrage... De plus, elle ne contrôle pas cette force. La main ne se formera peut-être pas à la demande...

— Elle peut le faire, et elle le fera, ou nous crèverons tous de soif, si une bombe ne nous tue pas avant. Cette main s'est formée sous l'aiguillon de la nécessité, et la nécessité est de nouveau là. Appelle Missie, et explique-lui.

Il le fit, et la communication fut longue. Puis il me dit :

— Missie est d'accord. Elle aussi, s'était posé des questions sur ces événements bizarres. En ce moment, elle parle à Lygane, puis elle me rappellera.

Attente, et nouvel entretien à distance.

— Lygane va essayer. Elle n'est pas sûre de réussir, mais elle va essayer. Elle ne peut rien faire maintenant dans le noir. Il faut attendre le jour.

La nuit était tiède, veloutée. Les deux petites lunes déversaient une faible luminosité blonde. Nous n'avions pas sommeil, et nous parlions de choses futiles, sans aucunement aborder le sujet qui nous tenait à cœur. Il y avait toujours des protestations animales, mais moins nombreuses. Un certain nombre de pensionnaires s'étaient provisoirement résignés.

La deuxième aube de mort naquit à l'opposé de la précédente. Elle flamboya derrière nos cages, allumant la nuit, et la même réaction de terreur nous coucha, visages enfouis dans l'herbe, et bras sur la tête. Je comptai.

L'onde de choc anima la terre sous mon corps. Le sol ondula sous la vague géante, se gonfla, retomba, en me ballotant dans ses remous.

Le son. Grondement du monstre enragé, qui roulait, interminable.

Des clameurs animales affolées lui rendaient hommage. Il s'apaisa lentement, à regret.

— Cette fois, dis-je, c'était plus près. Si nous réussissons à sortir de là, il faudra dénicher le rideau en vitesse... Les premières pluies...

— Ou le vent, dit Axin, ou une bombe de plein fouet. J'aimerais mieux, ce serait plus rapide...

L'idée de pourrir vif, rongé morceau par morceau, ne me séduisait pas plus que lui. L'ombre du champignon dévorait les étoiles.

— Les filles sont affolées, dit-il.

— Moi aussi. Dis-leur d'essayer de dormir, et nous allons en faire autant. Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre le matin...

— D'accord, dormons.

Nous essayâmes. Mais je me retournai longtemps sans trouver le sommeil, et j'entendais bouger Axin.

Ce n'était pas encore l'aube. Simplement, le ciel pâlisait un peu et l'éclat des étoiles allait s'affaiblissant. J'avais mal dormi. Il faisait plus frais, et je sentais sous mon corps l'humidité de l'herbe safran. Son parfum citronné se décuplait.

Axin s'agita, émit un grognement étranglé, et s'assit.

— Bien dormi ? demanda-t-il. Pas moi. J'ai fait des cauchemars sans arrêt. Le dernier était si chouette que j'essayais de gueuler de toutes mes forces. Ça m'a réveillé. Est-ce que je dois t'annoncer que j'ai faim, mais surtout

soif ?

— Pas la peine, j'ai les mêmes symptômes. Mais cette herbe est humide, suçons-la un peu.

— Pas prudent, dit-il, possibilité de poison.

— Pour un ancien casse-cou, te voilà devenu bien tatillon. La vie est faite de risques, mon cher. La mort par la soif, c'est une des plus désagréables qui existe. Le soleil d'ici est très chaud, et dès qu'il va monter, nous allons nous déshydrater à toute allure. Rien ne dit que Lygane va réussir du premier coup. Moi, j'essaie. Tu ferais bien d'en faire autant, et, si tu peux joindre Missie, d'indiquer le truc aux filles.

Je suçai l'herbe humide. La rosée était amère, et citronnée. Pas très abondante. Du liquide tout de même. Un peu.

— Missie dormait, dit Axin. Mon appel l'a réveillée. Elles vont le faire. (Il plonge son nez dans l'herbe, et suç.) Pas probant, le résultat. Je n'ai pas l'impression d'avoir ingéré beaucoup de liquide.

— Mieux que rien quand même.

Notre voisin tigre-girafe explosa en rugissements frénétiques, d'autres voix furieuses répondirent, à peu près partout. Tout le monde avait faim et soif, et l'exprimait avec véhémence.

Le ciel s'éclaircissait, très lentement. Les étoiles s'éteignirent, et une luminosité orangée alluma l'horizon. Elle s'accrut progressivement, dessinant nettement les contours de la végétation. Le ciel citron flambait de rouge-orange. Très beau spectacle, que j'admirai un moment. L'air frais se réchauffait déjà imperceptiblement. Le disque du soleil apparut au travers des branches. Le ruban du chemin acajou luisait.

— Lygane va essayer, me dit Axin. Elle a repéré une liane qui pourrait convenir.

Très longue attente. Axin restait immobile, les yeux fixes. Puis il dit :

— Ça ne marche pas. Rien à faire. Elle ne peut pas y arriver.

— Dis-lui de se reposer un moment. Qu'elle essaie d'analyser la façon dont elle a fait naître cette main. Dans mon cas, c'est la rage qui sert d'agent moteur. Elle aussi, doit avoir un truc.

Petite pause, puis :

— Pour elle, c'est la peur.

— Alors, ce n'est pas dur. Elle n'a qu'à penser fortement aux implications de la situation actuelle. Ça devrait marcher.

Mais ça ne marchait pas. Toute la matinée se passa en essais inutiles.

Le soleil dardait furieusement. J'aspirais à de l'ombre, qui ne viendrait que plus tard. Je cuisais, je transpirais, et j'avais soif. Le concert animal atteignait la démence. Nos voisins gorilles-bisons se battirent, à grand renfort de glapissements. Le tigre-girafe devenait fou. Il essayait de sauter sur le mur, et j'entendais ses griffes racler la pierre. Trois ou quatre fois, sa tête apparut au-dessus du faîte. Une tête très déplaisante. Vraiment.

Axin m'empoigna par l'épaule.

— Missie panique. Elles ont un voisin, qui tient du kangourou et du crocodile. Une sale gueule, toute en dents, des écailles, et des jambes de sauterelle. Il bondit très bien, et de plus en plus haut. Missie dit que ses griffes accrochent presque le sommet. Elle a l'impression qu'il pourrait réussir à passer, à la longue...

Il était blanc, le nez pincé. Je devais l'être aussi. Je me faisais une bille du diable pour le chaton. Mais la situation d'Axin était pire que la mienne. En sus de ses propres craintes, il lui fallait éprouver celles de sa sœur.

Long temps de silence angoissé, puis il cria :

— Ça y est ! Lygane a réussi. Elles ont la liane... Elle ne comprend pas comment elle l'a fait. Elle dit que cette liane est lourde comme l'enfer. Elles doivent se mettre à deux pour la soutenir.

— Dis-leur de tirer dessus comme des dingues, et de l'attacher aux barreaux de leur cage si elle résiste.

— Elle tient. Elles l'attachent. Elles ont fait un nœud. Un autre. Elles tirent pour le serrer... Elles ont un pont.

— La moins lourde des deux doit passer la première. Dis-leur.

— C'est Missie. Lygane est plus grande. Elle y va. Elle est terrifiée... Je ne peux plus te parler... Sa peur me gèle, et j'ai la mienne propre. Le voisin saute de plus en plus haut, et je le vois... Et elles ne peuvent pas passer ensemble...

Pause d'angoisse, interminable. En réalité, ça ne dut pas durer très longtemps.

— Missie est sortie. Lygane y va. Serre les pouces, Gyall...

Cri :

— Elle est passée !

Nous nous empoignâmes, pour faire un tour de valse, en riant nettement trop fort. Détente nerveuse de part et d'autre.

— Elles demandent ce qu'il est préférable de faire. Essayer d'entrer dans les bâtiments, pour tenter de nous

libérer en ouvrant la trappe, ou aller dans la forêt, et arracher une liane pour nous.

Je réfléchis un instant.

— L'entrée des bâtiments est peut-être fermée. Même si elle est ouverte, rien ne dit qu'elles trouveront aisément la commande de notre trappe. Tous les mécanismes leur seront probablement un peu plus qu'étrangers. Si elles font une erreur, quelqu'un d'autre pourrait sortir à notre place. Beaucoup trop dangereux. Mieux vaut l'autre système. Dis leur de trouver un caillou très tranchant. Ces lianes sont sûrement dures à couper.

Elles l'étaient. Et le caillou tranchant n'existait que dans mon imagination. Elles durent grimper dans un arbre, et écraser peu à peu la liane contre le tronc à l'aide d'un bloc de pierre. Axin, qui voyait par les yeux de Missie, me décrivait point par point le détail des opérations.

Les filles travaillaient dur. Les longues fibres indéchirables finirent par se réduire en bouillie pâteuse, et par se séparer. Le seul morceau de liane d'une taille convenable possédant une extrémité libre ayant déjà été utilisé pour leur propre évasion, elles recommencèrent la même opération sur un deuxième arbre.

— Cette liane pèse une tonne, me dit Axin. Lygane ne comprend pas comment cette main invisible a pu la saisir et la soulever. Elle dit que ses muscles n'auraient jamais pu y suffire. Elles sont à deux pour la porter, et elles transpirent.

— Ce n'est pas plus surprenant que le reste, si tu y réfléchis. Cette force ne provient pas du corps. Elle doit être très puissante, voilà tout.

— Elles viennent, dit Axin. Tais-toi, il faut que je guide Missie.

Nous attendîmes, assez longtemps. Axin regardait dans le vide. Puis deux silhouettes portant un fardeau surgirent des branches rousses.

Échange de cris joyeux. Le chaton était ravissant. Doré comme un fruit mûr. Dans le hâle du visage, ses yeux paraissaient plus grands et plus clairs. J'avais déjà vu ce bleu lumineux dans le regard d'Axin, que le soleil avait tanné tout comme moi, mais je n'y avais pas pris garde.

La fille qui accompagnait Missie était belle. Grande, possédant un corps harmonieux, de longs cheveux presque argentés, et des yeux gris vert, intelligents et expressifs. Elle aussi était cuivrée de soleil.

Elles se tenaient de l'autre côté du fossé, souriantes, heureuses. Missie m'envoya un baiser du bout des doigts, que je lui rendis.

Le voisin bondit, passa sa sale tête par-dessus le mur, et racla la pierre de ses griffes. Il rugit aigrement.

— Allez les filles, lancez le bout.

Il était lourd, et les deux premières tentatives ratèrent. La troisième réussit. J'attachai aux barreaux de la cage cette corde improvisée. Axin vint m'aider à la fixer, et à tirer dessus avec énergie. Résistante, du moins en apparence. Lygane et Missie entraînent l'autre bout, pour aller l'attacher à un arbre. Juste, très juste. Elles se donnèrent un mal de chien pour faire les nœuds, et il n'y avait pas de jeu.

— Nous sommes plus lourds que les filles, dis-je. Tiendra ou tiendra pas ? Combien pèses-tu ?

— Quatre-vingt-dix, à peu près.

— Trois de moins que moi. Ça peut faire toute la différence. Tu passes le premier.

Il ne discuta pas, et y alla. Il se coucha, empoigna la corde à deux mains et y noua ses jambes. Il avança. La liane se détendit sous son poids. Les deux filles se tenaient par la main. Il passa. Très bien. Il se releva, et la blonde se précipita dans ses bras.

La corde avait tenu pour lui, elle tiendrait sans doute pour moi, la chance aidant. Je l'empoignai. Avance par tractions, une main après l'autre, et par détente des jambes. Je ne traînai pas.

Je n'étais qu'à demi redressé, quand Missie arriva sur moi comme un boulet, m'agrippa, enfonça son visage dans mon torse, grognant, gémissant, me mordillant et me léchant. Je refermai mes bras. Désir intense de part et d'autre, instantané.

Pas le moment. Nous aurions tout le temps plus tard. Mais j'eus du mal à la détacher de moi, et à la repousser en la tenant par les poignets.

Axin maintenait la blonde à distance, par les épaules. Ni lui ni moi ne pouvions ignorer notre mutuel besoin. Deux étalons en rut. Ce qui nous fit rire, tous, et la gaieté calma l'effervescence.

— Bonjour, Gyall, dit la blonde. Je peux te tutoyer ? J'ai tellement entendu parler de toi que je te connais très bien.

— Moi aussi, je te connais très bien, et pour les mêmes raisons. Bonjour, Lygane.

Nous rîmes ensemble. Les jumeaux s'embrassaient avec affection.

— Bon, dit Axin. Maintenant que les présentations sont faites, passons aux choses sérieuses. Premier point, l'eau. Ensuite, si possible, de la nourriture. Où ?

— Allons voir derrière dieu

— Alors, vous le cherchez, dis-je.

— Tout est bouclé, tu le sais bien, les cages vont d'un bout à l'autre.

— Il doit exister un passage, certainement, pour la libre circulation des visiteurs et des gardiens.

Nous le cherchâmes, et finîmes par le trouver. Un passage souterrain, qui s'enfonçait sous les cages, pour remonter de l'autre côté.

Le dos de notre ancienne prison ne nous offrit rien. Hexagones lisses, sans une trace de porte, où de quoi que ce soit d'analogue.

— Pourtant, dit Lygane, il y avait une trappe dans notre cage, et elle devait bien donner quelque part.

— Tout le système d'accès est peut-être souterrain, dit Axin. Mais, dans un coin quelconque, il y a sûrement des bâtiments administratifs. Cherchons-les.

Longue promenade errante. Ce jardin zoologique était gigantesque. Les enclos se succédaient, occupés par des pensionnaires étranges, que notre passage faisait hurler de fureur. Le soleil chauffait implacablement, et nous étions heureux de nous trouver de temps à autre dans l'ombre des arbres.

Les bâtiments administratifs existaient sans doute, mais nous ne les trouvâmes pas. Les cages s'alignaient, rangées par rangées, bordées de chaque côté par les mêmes murs très hauts, et reliées entre elles par des passages en sous-sol. Chaque rangée, distante de la suivante, se dissimulait complètement dans la végétation.

— Je me demande, dis-je, si toutes leurs installations ne sont pas souterraines. Ça pourrait correspondre à des mœurs d'insectes, après tout.

— Pourquoi des cages en plein air, en ce cas ? demanda Axin.

— Ils y installent peut-être ceux des animaux qui, à leur avis, ont besoin d'air et de lumière. Que veux-tu que je te dise ? Je ne peux faire que des suppositions. L'éclairage, dans leur navire, tirait fortement sur le rouge. Aucune analogie avec la lumière solaire. Ils ne l'aiment peut-être pas tellement. Les extrapolations de ce genre ne nous serviront pas à grand-chose.

— Elles peuvent nous aider à prendre une décision en ce qui concerne nos actions futures. Existence souterraine, ça veut dire que, dès la première bombe, ils se sont enfoncés dans leurs refuges, le plus profond possible, ce qui explique que plus personne ne s'occupe de nous. Et tous les accès imaginables ont dû être hermétiquement bouclés. Ça explique aussi une utilisation des armes atomiques. S'ils vivent sous la terre, il faut une grande puissance pour les atteindre, et ils craignent sans doute beaucoup moins que nous les retombées. Donc, pas question de pouvoir pénétrer dans une de leurs villes. Notre meilleure chance de survie, en admettant que la peste atomique nous épargne, c'est à mon avis une forêt.

— Avis que je partage. Une forêt, ça veut dire possibilité de nourriture, fruits ou autre, et très probablement de l'eau. En ce moment, c'est ce qui me tracasse le plus. Pour tout te dire, je suis à peu près mort de soif.

Concert de « moi aussi », assez geignard du côté filles. J'avais Missie au creux de mon bras, et je la serrai un peu, en disant :

— Patience, chaton, nous allons en trouver.

— Il faut changer de direction, dit Axin, et retourner vers la cage des filles. Nous pourrions essayer cette forêt en bordure.

Nouvelle promenade, dans l'autre sens. L'étrangeté des bestioles rencontrées nous distrait de nos problèmes. Missie et Lygane s'amusaient, puis elles s'attristèrent sur le sort de cette masse animale promise à la mort par la soif. Dégueulasse, en effet, mais nous étions impuissants.

Soudain, le chaton s'arrêta, fronça le nez, et dit :

— Je sens de l'eau.

— Comment peux-tu sentir de l'eau, jolie ? Tu dis des sottises.

— Je ne sais pas comment. Je la sens. Pas avec mon nez, bien sûr. Mais il y en a. Pas très loin...

Elle se dégagea de mon bras et fonça. Nous la suivîmes. Elle courait.

Deux rangées de cages, deux passages souterrains. Un troisième, et nous débouchions sur une série de bassins de taille variée. Occupés. Très. Par des locataires à ne certes pas approcher de trop près. Certains semblaient surgir de la préhistoire terrienne, et manifestaient une mauvaise humeur évidente, probablement causée par un creux dans l'estomac. Beaucoup de ces bassins avaient la taille d'une piscine, et étaient séparés de nous par un fossé.

Cette eau inaccessible nous exaspéra, puis nous découvrîmes, à notre portée, une vasque qui ne contenait rien de plus dangereux qu'une poignée de petits poissons.

Tout le monde s'abreuva, à grand renfort de bruits de déglutition avide, et de clapotis.

Je me rinçai un peu de la sueur accumulée, avec grand plaisir. Les filles s'éclaboussaient en riant. Axin barbotait, en projetant des gifles d'eau.

Le troisième soleil d'atome fleurit brutalement. Je ietai le chaton à terre. et me couchai. Onde de choc. en vagues

méchantes, puis grondement sauvage. Assez loin, mais bien trop près pour mon goût. Les pensionnaires des bassins devenaient hystériques. Le champignon gonflait ses boursouflures livides.

— Ça commence à bien faire, dit Axin. Si nous ne trouvons pas en vitesse le rideau, je nous vois mal partis. Les ennuis vont nous arriver dessus par voie express, et aérienne.

— Si tu sais où il est, dis-le moi, tu me feras plaisir.

Une vraie forêt vierge. Rousse, et non pas verte, mais serrée, touffue, enchevêtrée, ligotée de lianes. Les arbres géants entrelaçaient leurs branches, et, sous cette voûte, le soleil ne perçait qu'à peine. Il y régnait une pénombre légèrement dorée. Nos pieds nus enfonçaient jusqu'aux chevilles dans l'humus et les feuilles mortes. La vie animale abondait, mais cette vie était furtive, cachée. Jusqu'alors, nous n'y avons rien rencontré de gros, ou de dangereux.

Je n'y vis pas un seul oiseau. Par contre, d'énormes insectes ailés la sillonnaient, sur une musique de ronflements sonores. Ils devaient jouer, je suppose, le même rôle de prédateurs. Le problème de l'eau ne se posait plus. Nous n'y avons pas trouvé de ruisseaux ou de mares, mais des végétaux à larges feuilles en coupe en conservaient toujours dans leur creux. Nous les avons baptisés abreuvoirs, sans aucune recherche d'imagination. D'autres arbres, qui offraient au cœur de leurs branches une dépression ovale, généralement tapissée de feuilles sèches, s'appelaient couchettes. Nous y dormions, très confortablement. Ces creux étaient juste assez larges pour deux personnes, et, le soir venu, le groupe se scindait. Chaque couple choisissait son arbre et y grimpait. Mesure de prudence. Nous ne savions pas ce que la forêt pouvait recéler. Les tueurs chassent de nuit, d'ordinaire.

L'alimentation avait posé de très gros problèmes. Nous n'avons pas découvert le moindre fruit. Le gibier éventuel ne manquait pas, mais, outre qu'il restait pratiquement invisible, nous étions désarmés. Axin et moi avons tenté quelques tirs de cailloux, sur des cibles hélas trop lointaines pour espérer un résultat. Les proies plus proches se contentaient de rester tapies hors de vue, ou ne se montraient que le quart d'une seconde avant de disparaître. L'épaisseur de la végétation les protégeait admirablement. Au reste, si nous avons réussi à les attraper, nous aurions été contraints de les manger crues. Dans le genre hommes des bois, nous n'étions pas doués. Quelques tentatives pour faire du feu, en creusant une branche sèche d'une baguette épointée, s'étaient soldées par des échecs.

Lorsque la fringale devint terriblement évidente, j'assommaï d'un revers de main un insecte roux un peu plus gros qu'un pigeon, puis je l'examinai. Un mélange de sauterelle et de scarabée. Grosses pattes articulées, et élytres sur ailes de gaze. Il ne remuait plus.

Je le contemplai un moment, mon esprit refusant d'accepter ce que réclamait mon estomac, puis j'arrachai une patte, et, fermant les yeux, y mordis. Eh bien, ça se mangeait. Un peu croustillant en surface, mou dessous, bizarrement salé, mais pas mauvais. Après tout, bon nombre de Terriens ont mangé et mangent encore des insectes. Je terminai la cuisse, assez juteuse, jetai la partie dure, et arrachai la seconde. Je la mangeai aussi, sans ouvrir une seconde les yeux. Si je l'avais fait, je n'aurais pas pu continuer, malgré ma faim. Les habitudes alimentaires sont tenaces et dures à vaincre.

Axin m'imita presque aussitôt, et avala ses pattes, les yeux clos, et le nez pincé de dégoût. Mais les deux filles s'y refusèrent avec énergie. L'idée même les couvrait de chair de poule. Une demi-journée de plus et elles s'y décidaient, le visage froncé de répugnance, et admettaient que, tout bien pesé, ça se mangeait.

Le premier pas franchi, les autres suivirent plus aisément. Les insectes devinrent menu quotidien. Ils abondaient, et s'attrapaient sans aucune difficulté. Nous fîmes quelques essais, dans l'intention de varier les repas, pour découvrir que le hasard m'avait guidé juste la première fois. Les cuisses du gros roux étaient les meilleures. Missie trouva une manière de coccinelle à pois dorés, de la taille d'une cerise, dont le corps mou, débarrassé de la chitine, avait un vague goût de miel. Nous l'utilisâmes en dessert. Le régime nous maintenait en vie, et nous n'avons pas l'impression de souffrir d'une carence alimentaire, mais il ne nous engraisait pas.

Les explosions atomiques ne s'étaient plus reproduites. Le temps restait clair, très chaud. J'espérais que la radioactivité avait la bonté de se balader ailleurs que dans notre coin. Impossible à savoir...

Nous nous promenions sous les arbres depuis bien une semaine. Faune mise à part, elle était totalement déserte, ce qui nous convenait très bien. Le décor était beau, adoptant toute la gamme des teintes allant du crème au brun-noir.

Nous n'étions pas spécialement malheureux. Une vie des premiers âges du monde, avant la découverte du feu, nue, si pas innocente. On ne pouvait être plus dépouillé des biens de la civilisation que nous ne l'étions. Axin, Lygane et Missie, tous gens à teint clair, étaient couleur de cuivre foncé. J'ai la peau brune, et le hâle m'avait totalement noirci. Les branches, les arbres oriffus, les feuilles acérées nous maltrahaient et nous étions couverts



d'égratignures. Nos plantes de pied devenaient cuir très résistant.

Il ne semblait pas exister de variété d'insectes du genre suceur. Les gros qui formaient notre ordinaire n'étaient nullement agressifs, en dépit de leurs mandibules impressionnantes. Mais nous les assommions durement avant de les saisir dans nos doigts. Depuis que nous n'étions plus encagés, Axin et moi avons vu notre barbe recommencer à pousser, et nos mentons devenaient broussaille.

Le premier jour de pluie, outre qu'il nous inquiéta fortement, nous rendit l'existence nettement moins agréable. L'eau tombait en rideau serré, transperçant tout. Malgré l'épaisseur des branches, nous étions trempés, et nous pataugions dans une boue d'humus et de feuilles amollies. Nous avions l'air de rats noyés, chevelures et système pileux dégoulinants. Les insectes avaient disparu, et nous n'en trouvâmes pas un seul à déguster. Il faisait un peu plus que frais.

Les deux filles ne se plaignaient pas, mais avaient l'air morose et ne riaient pas volontiers. Je découvris, sous un tronc à demi penché, une petite zone sèche, pas bien large. J'y installai le chaton, et proposai à Lygane de l'y rejoindre.

— Non, dit Axin, restez là tous les deux. Nous, nous allons chercher autre chose.

Ils s'éloignèrent. J'allai m'asseoir à côté de Missie, qui se recroquevillait. Elle se serra contre moi, et dit :

— Tu as la peau mouillée, mais tu es chaud. Comment peux-tu être chaud ? Je gèle.

Je la frictionnai, avec assez d'énergie pour faire rougir sa peau. Elle grognait de plaisir. La voix d'Axin appela :

— Gyall, j'ai trouvé un coin convenable. On y reste. Ne te déplace pas sans le dire.

— Evidemment pas. On attend la fin de la pluie.

— D'accord.

Je revins à Missie, qui ne frissonnait plus.

— Ça va mieux, jolie ?

— Oui. Je suis bien. Tu dégages autant de chaleur qu'un générateur. Comment peux-tu ?

— L'homme est un animal à sang chaud, jolie, mais les femmes sont toujours mâtinées de serpent.

Elle rit et noua les bras à mon cou.

Ses lèvres me picoraient le visage. Elles se posèrent sur les miennes, et sa langue força ma bouche. Je la renversai, sans hâte, et entrai en elle.

Nos deux rythmes, exactement accordés, nous amenèrent lentement à l'escalade. Elle chanta, et je râlai dans son cou.

Apaisement. La brûlure est partie. Nous restions enlacés, détendus. La pluie martelait les feuilles à petits bruits.

L'averse cessa avec le soir. Tous les arbres couchettes avaient leur dépression pleine d'eau. Pas question, pourtant, de dormir au sol. De toute façon, il n'était guère plus sec.

J'écopai le creux, tant bien que mal, le débarrassai de ses feuilles trempées, et m'y installai en pestant. Mouillé, et pas qu'un peu. Le chaton glapit de désespoir en se couchant, et je le tirai sur moi. De l'arbre voisin me parvinrent les protestations de Lygane, et deux ou trois jurons énergiques poussés par Axin.

Mauvaise nuit. Froide, et baignée d'eau. Missie me réveilla en chuchotant dans mon oreille :

— Quelque chose gratte.

Quelque chose grattait, en effet, fourrageant au pied de notre refuge. J'entendis une série de grognements, des bruits de branches froissées, un raclement sur le tronc, qui se répercuta en vibrations, puis les sons s'éloignèrent. Missie frémissait.

— Qu'est-ce que c'était, Gyall ?

— Je sais pas, jolie. C'est parti, à présent. Dors !

Le matin nous trouva tous les quatre raides, mal reposés, et d'humeur morose. Le soleil levant fit naître une marée de vapeur qui noya les arbres. Brume mouillée, collante et froide, qui bouchait toute visibilité. Elle nous obligea à patienter. Elle se dégagea avec une extrême lenteur, déroulant des volutes qui se doraient peu à peu. Les insectes se décidèrent à sortir de leurs cachettes, et nous pûmes déjeuner. Nous avions faim.

Nous reprîmes notre errance. Nous nous dirigeons vers le soleil couchant, et ce but, fixé arbitrairement et sans aucune raison logique, importait peu. L'important, c'était d'en avoir un, et il en valait un autre, en attendant mieux.

Je me demandais si le rideau se trouvait vraiment quelque part, plus ou moins à proximité, ou si nous finirions nos jours dans une existence simplifiée, ramenée à un niveau primitif absolu.

Un autre problème nous tracassait. Depuis la sortie du souterrain de bronze, les filles ne disposaient plus des moyens contraceptifs habituels. Jusqu'alors, leur action à long terme les avait protégées, mais elle tirait à sa fin. Axin et moi usions depuis peu d'une précaution élémentaire, mais la méthode pouvait parfaitement, à l'occasion, se révéler inefficace. J'aime bien les enfants, mais je n'aurais certes pas accueilli l'annonce d'une prochaine naissance par des

transports de joie. Je ne me voyais pas du tout en père fondateur.

Nous formions une bonne équipe, bien accordée. Lygane était une fille très bien. Non seulement jolie, mais intelligente, gaie, avec du caractère. Si elle avait eu, comme Axin, un goût prononcé pour les jeux mortels, cela ne se percevait plus. Restait un bon compagnon de route, ne se plaignant pas plus que le chaton de nos conditions de vie actuelles. L'une et l'autre pestaient à l'occasion, sans plus.

Depuis quelques jours, nous suivions une pente, qui progressait lentement. La forêt descendait, peu à peu, vers un lointain qui demeurerait hors de vue. Elle restait aussi serrée, immuablement rousse, et tissée des mêmes végétaux. Nous n'y avions jamais vu l'ombre d'une construction, ni celle d'un arthropode humanoïde. Je me demandais s'ils se terraient, quelque part sous nos pieds, et si toute leur planète n'était en surface qu'un vaste jardin.

Les explosions atomiques ne s'étaient pas renouvelées, et comme nous étions tous, à ce jour, en bonne santé, nous pouvions espérer n'avoir pas été victimes de retombées.

Le temps restait beau et chaud, et nous n'avions connu que trois chutes de pluie, les deux dernières, brèves et violentes, nées d'un orage matinal.

Nos cheveux s'allongeaient, et Axin et moi étions fortement barbus. Nus comme aux premiers âges, tignasses embroussaillées, peau tannée et pieds calleux, j'imagine que nous devons représenter un parfait groupe d'humains sauvages.

— Tu crois toujours au rideau de velours, Gyll ? me demanda Axin. Moi, je commence à douter fortement de son existence.

— Pas moi. Il est quelque part, va savoir où ? On ne peut pas quadriller une planète en marchant. Tout ce que nous pouvons faire, c'est avancer, et compter sur le hasard, ou sur une intervention sournoise du Salaud. Je suis persuadé qu'il garde un œil sur son microscope.

— Il doit avoir un goût prononcé pour les promenades pédestres. Je n'ai jamais autant marché que depuis que j'ai passé ces maudites Portes.

Je partageais pleinement son avis.

Missie et Lygane nous précédaient, jouant avec les lianes, se balançant et passant de l'une à l'autre. Distraction que nous pratiquions tous, à l'occasion, et qui entretenait parfaitement la souplesse musculaire. Le spectacle était très joli, et le numéro bien exécuté. Elles riaient et les corps cambrés dessinaient des figures gracieuses. Soudain Missie se laissa vivement glisser à terre, fronçant le nez.

— Je sens de l'eau, dit-elle, beaucoup d'eau !

Elle avait déjà dit ça, et prouvé qu'elle ne se trompait pas. De quelle façon pouvait-elle ainsi deviner le liquide ? Par quel sens nouveau et étrange ? Ni la vue ni l'odorat n'y jouait aucun rôle...

Je demandai :

— Où, jolie ?

— Pas très loin, sur la gauche. On va voir ?

— Pourquoi pas ? Je ne cracherais pas sur une bonne douche. Tu es sûre qu'il y en a beaucoup ?

— Certaine. Oh ! Moi aussi, j'aimerais tant me laver.

Elle obliqua, en prenant la tête du groupe, et nous la suivîmes.

Passé un épais rempart de branches, nous sortîmes soudainement de la forêt, pour déboucher sur une interminable plaine safranée.

La terre rejoignait le ciel, à l'horizon. Quelques arbres dressaient des silhouettes solitaires, et, dans un creux, un vaste lac gris-bleu s'étalait, entre des berges de sable aux tonalités sombres. Sur la rive d'en face se découpaient les contours d'un hexagone bien clos.

Les deux filles partirent comme des flèches, et nous les rappelâmes à une nécessaire prudence. Nous fîmes de concert la centaine de mètres qui nous séparaient du lac. Le soleil l'allumait de miroitements, et un peu de brise ridait sa surface.

Bref examen des lieux, accord conclu de ne pas trop s'éloigner de la rive, et nous barbotions tous très joyeusement.

Nous sortîmes de l'eau bien lavés, rafraîchis et détendus. Nous nous installâmes confortablement, pour une séance de rôtissage en règle. Nous étions tous d'excellente humeur.

— Je me demande, dis-je, si nous ne devrions pas prendre ici quelques jours de repos. L'endroit est plaisant, j'ai vu des poissons, ce qui nous permettra peut-être de changer de menu, et cet hexagone, là-bas, m'intéresse. S'il n'est pas trop bien fermé, nous pourrions l'explorer.

— Oh oui ! dit Missie. La marche à pied, j'en ai archimarre. Restons un peu.

Axin et Lygane trouvaient aussi l'idée à leur goût.  
— On reste, dit Axin. Jusqu'à nouvel avis.

Sixième jour de repos, consacré à des jeux nautiques, comme tous les autres. Nous nous sentions vraiment très bien dans notre peau. Immuable soleil, Fixé dans son ciel citron sans le moindre nuage. Il chauffait terriblement, mais la proximité du lac maintenait une température idéale. Axin, Lygane et Missie ressemblaient à des statues de bronze. Tout à fait la teinte du souterrain. Moi, je virais à l'ébène.

J'avais fait quelques tentatives de pêche, très réussies. Le lac regorgeait de poissons. Ligne improvisée d'une branche, d'une liane, hameçon d'épine, et insecte en appât. Je ne sortais rien de bien gros, l'hameçon n'aurait pas résisté, mais je me rattrapais sur la quantité. Axin avait, pour détacher les filets à l'aide d'une pierre patiemment effilée par frottements, un remarquable tour de main. Les déchets, qui nous auraient rendu le séjour intolérable à force de puanteur, étaient déversés dans une fosse creusée dans le sable, et soigneusement recouverts.

Nous mangions le poisson cru, et avec délice. Nettement meilleur que les insectes, et le régime nous profitait.

Je péchais chaque jour, ou étais relayé par l'un de nous. Missie y restait volontiers des heures, poussant des cris de triomphe à chaque prise, et accumulant le butin.

Lygane fabriqua avec adresse un énorme ballon de feuilles caoutchouteuses pas très sphérique, et ficelé de cordons, mais qui remplissait parfaitement son office d'instrument de jeu.

J'avais momentanément oublié mon projet de visiter, si possible, l'hexagone de l'autre rive. Tout ce qui n'était pas le présent reculait, repoussé par une satisfaction béate, animale, dont nous profitons pleinement. Qu'il existât quelque part un autre monde, le nôtre, un rideau de velours et un Salaud guettant, perdait de son importance au point que nous n'y songions même plus.

Nous avions oublié aussi les mesures de prudence des premiers jours. Plus personne ne s'imposait de rester à proximité de la rive.

Tout était jeux, plaisir et joie de vivre. Nous revenions à l'enfance, satisfaits de l'instant qui passe, et totalement imprévoyants. Nous étions distraits d'un rien, d'un insecte que nous pourchassions, d'un poisson d'allure inhabituelle, d'un caillou de teinte ou de forme bizarre. Seul jeu d'adulte, l'amour. La présence éventuelle des autres ne nous dérangeait nullement, de même que la nôtre ne leur imposait pas de restrictions. Nous étions jeunes, innocents, sans calculs ni complexes, dépouillés de nos lois et habitudes de civilisés, et heureux de l'être. Notre bonheur était pur et absolu.

Dixième jour. Il y eut un orage, la veille, très beau, qui déclencha une averse violente et brève. Ciel de soufre, fendu d'éclairs bleus qui le déchiraient de serpents fourchus. Les grondements de bête du tonnerre me rappelèrent, très brièvement, la fureur du déchaînement de l'atome.

Ce nouveau jour était plus clair, sur un ciel totalement nettoyé. Le contact de l'eau me sembla un peu plus frais. Je sortis du lac, pour me brûler de soleil. Le chaton était allongé près de moi, sa tête sur mon torse. Avais-je envie de lui faire l'amour ou pas ? Problème.

Le rugissement d'angoisse d'Axin me redressa, tous sens en éveil.

Il courait vers le lac, lancé comme un express. Lygane flottait au milieu, sur le dos, sourde aux appels, en remuant paresseusement les jambes.

Je vis les remous, une énorme bosse, noire et luisante, puis un long col qui se déplia avec grâce, dressant une tête reptilienne.

La réaction de rage fut immédiate, et totale. Le Salaud ! Le Salaud qui introduisait vicieusement le serpent dans notre Eden.

Axin nageait furieusement, faisant jaillir un torrent d'écume blanche. Lygane flottait, la tête vers le ciel, et ne voyait rien. Le long cou du saurien préhistorique s'arqua, et la gueule s'ouvrit. Missie criait.

J'étais debout, tordu par les nœuds de la rage. La boule d'incandescence était là, bien formée, et elle s'arracha de moi, en me vidant totalement.

La belle courbe du col monstrueux se renlia. Une seconde, la tête nendit, puis tout sombra dans des remous qui

... s'apaisèrent pour devenir cercles concentriques. Axin avait atteint Lygane, et il la ramenait. Je n'avais jamais vu quelqu'un nager aussi vite, en tirant un fardeau qui ne s'aidait guère.

Ils prirent pied sur la rive. La blonde restait surprise, ses yeux gris-vert élargis d'étonnement. Un ventre jaune et vert creva la surface et tournoya. Axin arrivait près de nous. Il se retourna, et vit.

— Je ne comprenais pas comment nous avons pu lui échapper... C'est toi qui l'as tué, Gyall.

Pas une question. Une certitude. J'en étais sûr aussi.

— Oui. Mais ne me demande pas comment, je ne pourrais pas te le dire.

— Je me fous bien de savoir comment. Je m'en fous. Merci, Gyall, merci.

— De quoi veux-tu me remercier ? Je n'ai pas agi délibérément, ça s'est fait en dehors de moi... Seulement la rage... Seulement ça...

— Eh bien, merci pour cette colère qui t'habite, et qui se manifeste à temps.

Il fallut tout expliquer à Lygane. Elle n'avait, à aucun moment, perçu le danger. Ses oreilles noyées d'eau n'avaient rien entendu, et Axin ne s'était pas attardé à tenter de lui expliquer les choses. Il l'avait entraînée de force, alors qu'elle résistait, croyant à un jeu. En découvrant le ventre qui saillait sur l'eau calme et se balançait faiblement, elle blêmit.

— Nous avons oublié le Salaud, dis-je, mais lui se souvenait de nous. Ça n'arrivera plus.

Axin gronda :

— Foutre plus ! Nous repartons, et nous le trouverons !

— Nous avons tout oublié, dit mélancoliquement Missie. Le plaisir de se laisser aller à des jours heureux... Mais l'hiver viendra, ici aussi, et bien d'autres choses. Il faut chercher le rideau.

— Oui, mon chaton. Le rideau, et un autre piège... Mais un jour, au bout de la route, nous le rencontrerons, lui.

— Peut-être jamais, dit Missie. Mais tant que tu es avec moi, ça m'est égal. Je ne demande rien d'autre.

— Ne lui demande rien ! Jamais rien !

— Moi j'ai demandé, dit Lygane, presque à voix basse. J'ai demandé deux fois... Et il m'a rendu ce que je réclamais. À cause de ça, je ne sais plus vraiment le haïr.

— Moi aussi, dit Missie, il m'a exaucée...

— Ce n'est pas Dieu, chaton, et même pas le Diable. Seulement une saloperie, qui s'amuse de nos contorsions...

Axin m'appuya, les yeux rétrécis.

— Ni Dieu ni le Démon. L'Ordure, je le sens matériel, existant. Il nous attend, quelque part, et il nous guette... Cosmos, je crois que j'accepterais la torture, pour parvenir jusqu'à lui.

Il ne s'agissait pas d'une figure de style. Il pensait ce qu'il disait. Sur ce plan-là, j'aurais admis de le suivre.

Le soir arrivait, dans une apothéose d'orange, qui s'étalait en coulures sur l'horizon. Le lac reflétait le soleil couchant, et s'allumait de flammes rutilantes. Nous nous étions adaptés à nos journées longues, et à nos nuits identiques.

— Remettons les décisions à demain, dit Axin. Allons dormir.

Conseil que nous suivîmes. Il faisait presque nuit, quand nous fûmes installés, serrés l'un contre l'autre, dans notre creux. J'entendis les froissements de branches qui marquaient l'escalade de Lygane et d'Axin. Tout devint calme, traversé de menus crissements d'insectes. Il faisait doux, tiède. L'étoile Argid scintillait entre deux branches.

Missie se tassa un peu plus contre mon flanc, poussa un petit grognement de satisfaction, et entreprit d'explorer de sa langue mon anatomie, avec beaucoup de recherche.

Je commençai aussi à étudier la sienne, et poursuivis mon analyse jusqu'à ce que le désir devienne presque douleur, puis je l'attirai sur moi, pour la pénétrer.

L'aube nous réveilla, presque ensemble. Le soleil orangé faisait flamboyer le ciel au travers de l'écran des feuilles.

Une agitation remua les branches de l'arbre voisin. Axin héla avec bonne humeur :

— Alors, marmottes, vous dormez toujours ?

Missie protesta :

— Nous étions réveillés bien avant toi.

Nous descendîmes lestement de nos perchoirs.

Lygane passait ses doigts dans sa broussaille de cheveux argent, sans parvenir à grand-chose. Le peigne qui tenterait de la démêler se casserait les dents. Missie se frotta les yeux et l'imita. Elle aussi avait l'air d'un sauvageon. Je n'osais même pas penser à ma propre tignasse. Pour en venir à bout, je n'imaginai que le rasoir. Et j'avais un confortable morceau de barbe.

Axin faisait très loup des bois. Sec, tout en muscles, barbu et chevelu. Nous nous regardions, ce qui nous fit rire, et Axin me dit :

— Tu as l'air de sortir des pages d'une très vieille bible illustrée. Il ne te manque que la feuille de vigne.

— Cherche un miroir, mon frère, avant d'envisager la critique.

— Oh, pas besoin. En te regardant, je m'imagine très bien.

Nous nous dirigeâmes vers le lac. Le ventre vert et jaune flottait toujours en surface, mais il me parut un soupçon plus distendu que la veille. Ça ne sentait pas encore mauvais. Pas encore.

— Terminé, le paradis terrestre, dit Axin. Ce serpent-là ne va pas tarder à empoisonner l'atmosphère.

— Aussi n'allons-nous pas attendre, mais, avant de partir, si tu es d'accord, j'aimerais bien examiner cet hexagone. On ne sait jamais. Il peut s'y trouver des choses intéressantes.

— J'allais te le proposer. On se baigne, et on y va.

— Pas en traversant le lac à la nage. C'était stupide, d'avoir oublié toute prudence. À partir de maintenant, on remet à l'ordre du jour les mesures de sécurité.

— Tout à fait d'accord. Vous entendez, les filles ? Sécurité d'abord. Qui l'oublie aura un gage.

Elles l'admirent sans discuter. L'histoire de la veille avait refroidi tout le monde.

Séance de natation, assez prolongée, qui se borna aux limites de la rive. Ce dernier bain nous rendait un peu mélancoliques.

— Je regretterai les poissons, dit Missie, c'était plus plaisant que le régime insectes... Oh, Gyall, j'aurais voulu rester là toujours...

— Rien ne dure toujours, jolie, sauf la mort.

Elle frissonna.

— Oh, tais-toi, tais-toi. Je n'ai pas besoin de le savoir, même si c'est vrai.

Nous nous attardâmes, sans autre raison que notre répugnance à partir. À la demande générale, je repris ma ligne, et nous fîmes un dernier repas de poissons, mangés à la chaîne à peine tirés de l'eau. Axin arrachait les filets avec l'aisance que donne la pratique. Personne n'envisageait très gaiement la reprise de notre précédent régime.

J'abandonnai ma ligne sur place, en éprouvant un sentiment de perte, qui n'avait rien à voir avec l'objet lui-même. Je regrettais nos joies passées, et rien de plus. Je n'étais pas le seul. Lygane, Missie et Axin avaient la mine morose, et étaient peu enclins à plaisanter.

Nous contournâmes le lac à pied, en une lente promenade. Le soleil avait bien entamé son ascension. L'eau gris-bleu se ridait, scintillante de reflets.

Nous arrivâmes à proximité de l'hexagone. Il était très grand, et sa façade n'offrait qu'une surface uniformément lisse, sans ouverture apparente.

— Cette demeure pour abeilles ne m'intéresse pas du tout, dit Lygane. Vous, les hommes, allez voir si ça vous tente, et Missie et moi, nous resterons ici, à jouer un peu sur le bord.

— Lygane, dis-je, tu as un gage.

— Oh, Brume ! J'avais oublié. Quel gage ?

— Tu attraperas les insectes pour tout le monde à midi, dit Axin.

— Oh, bon, ça va. La sécurité, c'est assommant !

Je venais de lui rappeler qu'il n'était pas question de nous séparer, en aucun cas.

Nous contournâmes l'hexagone ensemble, pour découvrir, dans sa surface arrière, une découpe ronde, analogue aux trappes de nos cages. Au premier contact, elle nous parut bien close, mais, comme je tâtonnais autour de la fente, l'ongle de mon pouce, qui ressemblait à une griffe, s'enfonça dans une fissure en demi-lune, et la trappe remua.

Je la poussai. Elle s'ouvrit sur une vaste pièce, percée de trois ou quatre trous sans portes. La luminosité rougeâtre que je connaissais bien l'éclairait. Elle contenait de nombreux objets, de taille variée. S'il s'agissait là d'un équipement mobilier, je n'apprendrais jamais à m'en servir. Rien ne paraissait le moins du monde logique ou identifiable.

Nous étions tous les quatre serrés les uns contre les autres, et nos têtes s'avançaient pour regarder.

— On entre ? demandais-je.

— Un seul d'abord, dit Axin, pour vérifier comment fonctionne cette porte, si c'en est une.

— J'y vais. Maintiens cette trappe jusqu'à ce que j'aie pu voir si elle s'ouvre de l'autre côté d'une façon analogue.

J'entraï. Un bref examen me révéla une fissure identique à la première.

— Lâche la trappe, je crois que je tiens le système.

Il la laissa retomber de son propre poids. Je n'eus pas besoin de tester ma méthode. Le battant resta mobile, sans se bloquer de nouveau. Je le rouvris.

— Ça va. Entrez tous.

Nous entreprîmes, au hasard, un tour d'exploration.

— Ne tripotez pas trop, les filles, dit Axin. Pas prudent. Je n'ai jamais rien vu d'aussi totalement étranger.

— Je me demande, dis-je, si c'est l'ouverture de la porte qui a allumé cette lumière. Ces trous dans les murs, qui vont peut-être dans d'autres pièces, sont noirs.

— Sans doute un système automatique. J'espère que le propriétaire n'est pas en train de dormir quelque part...

— Sûrement pas. Nous avons fait bien assez de bruit pour le réveiller, sans parler du fait que nous l'aurions vu, inévitablement, durant notre séjour au bord du lac, s'il avait habité sa résidence d'été.

Les filles, curieuses comme des chattes, examinaient tout, en s'amusant à des suppositions farfelues.

— Qu'est-ce que c'est, à ton avis, que ce nid en pas de vis ?

— Une couchette pour cosmonaute-lombric.

— Et ce truc-là ?

— Une tenue de cérémonie pour unijambiste ailé.

Fou rire. Nous nous mîmes tous au même jeu, qui se révéla extrêmement distrayant. Dans le domaine des propositions d'utilisation, Missie et Axin étaient les meilleurs. Ils nous battaient, Lygane et moi, d'une bonne longueur. Nous pleurions de rire.

Lygane avança avec prudence sa tête dans l'un des trous sombres, ce qui en alluma l'éclairage. Elle poussa une exclamation mi-surprise, mi-ravie, et entra. Missie la suivit.

Deux cris d'effroi, un claquement sec, puis plus rien.

Je fonçai, Axin sur mes talons. Une pièce identique à la précédente, mais vide. Les deux filles avaient disparu. Ce tour de passe-passe nous assomma littéralement.

— Pas possible, marmonna Axin. Où sont-elles ? Il n'y a pas la moindre ouverture, et elles ne sont pas ressorties...

Je le secouai par le bras.

— Tu ne perçois pas Missie ? Contacte-la, vite !

— Je l'ai déjà fait. Aucune réponse, rien. Je ne la sens même plus comme autrefois...

— Morte ?

— Je ne peux pas te dire... Je ne crois pas, quand même, il me semble que je le saurais...

L'angoisse et la fureur se tordaient en moi, en tentacules pourpres qui envahissaient jusqu'à mes prunelles.

— Le Salaud ! Il les a prises...

Axin grimaça, et gronda :

— Eh bien, nous allons les retrouver, je te le garantis !

— Réfléchissons un peu, veux-tu. Le piège est quelque part dans cette pièce. Elles ont fait quelque chose, qui l'a déclenché...

— Quand Lygane est entrée, elle a poussé une exclamation admirative. Provoquée par quoi ?

— Ça, dis-je, c'est la seule chose possible.

Dans un pan d'hexagone, s'incrustait un trou rond, empli d'une luminosité de couleurs mouvantes, qui se mêlaient, se fondaient, tourbillonnaient. À première vue, on aurait juré une surface liquide, agitée de vagues sans cesse renaissantes. Étant donné sa position, l'hypothèse ne tenait pas, mais l'idée d'une eau épaissie et colorée demeurait.

— D'accord, dit Axin. C'est ça qui les a attirées. Qu'est-ce qu'elles ont fait ?

— Elles l'ont touché, peut-être...

Je traversai la pièce, et poussai mon poing dans la surface mouvante. Elle n'offrit pas de résistance, et il pénétra entièrement, en me causant une sensation étrange de froid picotant.

Le sol se déroba sous mes pieds, et je plongeai.

Une glissade interminable. Je dévalais, sur le dos et jambes en avant, une surface lisse, sans pouvoir freiner ma chute, qui allait s'accéléralent. L'idée de l'atterrissage me causait des inquiétudes.

Dégringolade dans le vide, puis choc liquide, très brutal. Je m'enfonçai profondément, et ruai pour remonter comme un bouchon.

Ma tête creva la surface. J'écartai un emplâtre de cheveux collés sur mon visage, et clignai des paupières, pour chasser l'eau de mes yeux.

Axin émergea à quelques mètres de moi, et repoussa de la main une mèche qui lui bouchait la vue. Il dit :

— En bien, nous revoilà bons pour une existence de taupes...

— Fortement mâtinées de poisson. Tu n'as pas bien regardé.

Nous nous retrouvions dans le souterrain de bronze, mais il offrait quelques variantes. Il était éclairé d'une faible luminosité diffuse, et rempli d'eau. Au-dessus de cette surface liquide, des parois bien lisses montaient vers le plafond. Tous les cinq mètres, à peu près, elles se piquaient d'anneaux ronds, scellés dans la muraille.

— C'est gentil, dis-je. Il a prévu que nous pourrions peut-être nous fatiguer de nager, à la longue... Ce qui est moins gentil, c'est que les filles ne sont pas là.

Un faible courant nous entraînait vers quelque mystérieux aval, qui s'enfonçait dans la noirceur. Aussi loin que portait le regard, la sombre surface d'eau était déserte.

— Elles nagent toutes les deux très bien, dit Axin.

— Oui, mais l'arrivée a été brutale. Suppose qu'elles se soient un peu assommées...

— Aucune raison. Elles ont dû tomber comme nous, les pieds les premiers.

— Possible, mais pas certain... Où sont-elles ?

— Peut-être devant, plus loin. Ce courant n'est pas très rapide, mais elles ont pu nager. Elles avaient un peu d'avance sur nous...

Je criai leur nom. La voûte de bronze répercuta mon appel, qui resta sans réponse. Axin proposa :

— On fonce, pour essayer de les rattraper ?

J'étais déjà certain de leur définitive disparition, mais...

— Allons-y. Amont ou aval ?

— Aval, bien sûr. Pourquoi auraient-elles remonté le courant ? Ça manquerait de logique.

Raisonnement relativement valable, mais nous nous trouvions dans le domaine du Salaud, et, d'ordinaire, les événements y péchaient plutôt par défaut de cohérence.

Nous fîmes une belle course, très rapide et très longue, qui nous coupa suffisamment le souffle pour nous contraindre à l'arrêt. Nous nous *ancrâmes aux anneaux*, pour reprendre haleine. Nous n'avions rien trouvé. Nous appelâmes de nouveau trois ou quatre fois, par acquit de conscience.

— Enfin, dit Axin, elles doivent bien être quelque part ! Nous n'avons pas passé, cette fois, le rideau de velours. Comment aurait-il pu les escamoter ?

— Croyable ou non, il est hors de doute qu'il l'a fait. Et il arrête aussi, de quelque façon, les émissions mentales de Missie, sinon tu la percevais...

— Tu as, hélas, certainement raison, mais je voudrais bien comprendre quelque chose aux mobiles de ses actes...

— Pour n'avoir pas de reproches à nous faire, nous allons vérifier dans l'autre sens.

Nouvelle course, considérablement plus lente que la première. Le courant n'était pas très rapide, mais le prendre à rebours fatiguait tout de même. Aucune chance, évidemment, pour que Lygane et Missie aient choisi de le remonter.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Axin.

— Ce qu'il veut que nous fassions. On descend le courant, et on nage.

— Nettement plus fatigant, cette fois, que la marche à pied. Le sommeil va poser de sacrés problèmes, sans parler de l'alimentation...

— Nous ne mourrons toujours pas de soif. Ça sera plus long.

— La noyade, dit Axin, ce n'est pas vraiment désagréable...

— Optimiste ! Ce qui sera désagréable, c'est que ces anneaux, aimablement prévus à notre intention, nous permettront de résister longtemps.

— Pessimiste !

— On verra... Pas besoin de nous fatiguer tout de suite. Allons-y en flottant, sans plus. Le courant nous promènera très bien.

Il le fit, et le temps coula.

À la longue, l'épuisement nous gagna. Même en remuant peu, nous usions tout de même nos forces. Nous nous reposions aux anneaux, de plus en plus fréquemment. L'eau était assez fraîche. Nous avions la peau ridée et bleuisante. Notre circulation sanguine, qui se ralentissait, nous obligeait à l'occasion à bouger plus vivement, pour tenter de la rétablir.

L'univers entier devenait fatigue, et je commençai à avaler de l'eau. Nous nous ancrâmes, une fois de plus.

— Écoute, me dit Axin. Crois-tu que tu pourras dormir un peu, si je te maintiens la tête hors de l'eau ?

— Peut-être. Je suis crevé.

Alors essaie. Quand tu seras un peu reposé, tu prendras le relâche.



— Alors essaie. Quand tu seras un peu reposé, tu prendras la relève.

La tête soutenue par son bras, je sombrai dans un état qui n'était ni veille ni sommeil, mais une zone intermédiaire. Une partie de mon esprit restait consciente de l'inconfort, l'autre s'engloutissait dans de très brèves périodes de rêves tourmentés. Je me reposai tout de même. Un peu.

Je lui rendis le même service. J'avais froid et faim. Le silence de tombe du souterrain n'était rompu que par de faibles bruits clapotants.

La luminosité diffuse ne donnait que très peu de clarté. L'eau noire glissait vers un horizon de sombre tunnel. L'extrême lassitude noyait mes pensées.

Axin ouvrit des yeux injectés de sang.

— Tu n'étais pas pessimiste, tu avais tristement raison. Mais nous n'allons pas tenir très longtemps quand même. Je ne suis pas reposé du tout, et j'imagine que toi non plus. L'épuisement va nous tuer...

— Pas de découragement. Pense au Salaud. Essaie de ne pas lui faire trop plaisir.

— On continue ?

— Jusqu'à ce qu'on coule, camarade. Rien d'autre à faire.

Nous flottions toujours.

Ce qui nous maintenait à la surface, c'était l'entêtement, et rien d'autre. Nous nous y accrochions, parce que l'idée de s'abandonner au lit de l'eau devenait de plus en plus séduisante.

Les périodes de repos s'étaient améliorées. À présent, nous dormions vraiment, d'un pesant sommeil. Nous les multiplions, parce qu'elles étaient brèves du point de vue durée. Mais elles nous reposaient assez pour nous permettre de continuer encore un moment...

Hormis d'un état d'épuisement absolu, nous n'avions plus conscience de grand-chose. Le temps s'écoulait sans nous toucher. La faim nous rongait, et nous commencions à souffrir de violentes crampes musculaires. Jusqu'alors, elles ne nous avaient pas saisis en même temps, ce qui nous permettait un secours mutuel.

Énième période de repos. Axin me réveille involontairement, en contractant violemment son bras, qui me serre le cou.

— Gyall ! Je sens de la nourriture, et un radeau !

Je le crus en train de sombrer dans la démence. Il insista, fébrile.

— Je vois un radeau, je te dis. Je le vois !

Sa conviction absolue me gagna. Deux fois, sa sœur avait perçu de l'eau, sans aucun moyen logique de la détecter...

— Où ?

— Pas loin. Attends que je le situe... Là, à gauche...

Sa main désignait la muraille d'en face, bien lisse et bien close.

— Derrière ce mur, demandai-je, très amer. Est-ce que tu perçois aussi la façon de l'ouvrir ?

— Il est là. Je le sais. Il doit exister un moyen de passer...

Nous traversâmes le canal, pour explorer la muraille pouce par pouce. Je la palpai, j'essayai de faire remuer les anneaux, je plongeai pour tâter le bas, je remontai pour de nouvelles recherches infructueuses, qui, peu à peu, firent naître une rage d'insensé.

Axin fouillait, fiévreusement. Puis il s'accrocha à l'anneau, jurant entre ses dents. Ses yeux injectés de sang ressemblaient à ceux d'un fauve acculé.

La rage bouillonnait en moi, me secouant avec la violence d'une tempête. Je sentis se matérialiser la boule d'incandescence, et je criai :

— Recule-toi !

Il se projeta en arrière, d'une détente de ses pieds sur le mur, juste à temps.

La décharge de fureur frappa la muraille, la froissant comme une feuille de papier, dans un fracas de métal torturé. Elle la lacéra, y ouvrant une large déchirure.

— Cosmos, dit Axin. C'est toi qui as fait ça ?

— Bien l'impression que oui. Mais voilà ton radeau, qui nous attend...

La fente de métal déchiqueté s'ouvrait sur un tunnel identique au nôtre. Un radeau de bronze doré y flottait, retenu par une chaîne accrochée à un piton. Par la déchirure, les deux courants d'eau se mêlaient. Je la traversai, nageai jusqu'à la plate-forme et m'y hissai. Axin me rejoignit.

J'avais à peine tiré mes pieds au sec que je sombrai instantanément dans un sommeil de brute. Ma dernière pensée consciente fut causée par la sensation fraîche du bronze sous ma peau mouillée.

Je me réveillai, raide, tous les muscles douloureux, et torturé par la faim. Axin dormait toujours, couché sur le ventre, la tête dans ses bras pliés.

Je vis de suite la boîte, soudée à un angle du radeau. Sous un banal couvercle à charnières, je trouvai deux paquets de rations concentrées, intactes dans leurs emballages, et qui auraient aussi bien pu provenir de notre ancien éauinement

— Axin ! De la nourriture !

Mais je dus le secouer pour le réveiller.

Il s'assit, les yeux encore vagues, puis découvrit ce que je tenais, et tendit avidement la main. Je lui donnai deux tablettes, et en avalai la même quantité. Très suffisant. Sous leur faible volume, elles concentrent un repas complet. Chance aussi, leur présentation sous forme réduite ne risquait pas d'encombrer nos estomacs rétrécis de privation.

Axin souriait.

— Oh, mais ça va mieux. Ça va beaucoup mieux... Chère Ordure...

— Si je savais ce qu'il a fait des filles, dis-je, je me sentirais tout à fait bien.

— À mon avis, elles doivent s'en tirer. Son but, ce n'est pas de nous tuer. Ce qu'il adore, c'est nous aiguillonner suffisamment pour nous contraindre à des acrobaties. Encore que je ne comprenne pas pourquoi...

— Peut-être pour se distraire. Comme un enfant s'amuse des contorsions de l'insecte qu'il torture...

Axin rit. Rire qui n'incluait pas la moindre trace de gaieté.

— Moi aussi, je pourrais m'amuser. Très bien. J'espère vivement en avoir un jour l'occasion...

— Tu n'es pas le seul... Mais pas de châteaux en Espagne, mon bon. Revenons à la situation présente. Il faut bien continuer à jouer son jeu. Donc, on décroche cette chaîne, et on laisse le courant nous emmener où il convient...

— Rien de mieux à faire jusqu'au prochain tour de vis. Mais s'il aime les acrobaties, tu lui en as vraiment offert une belle, cette fois !

— Pas plus surprenant que Lygane attrapant un objet hors de portée ou que toi, devinant radeau et nourriture, que tu ne pouvais voir. Nous avons tous nos petits dons. Je me demande si le Salaud a quelque chose à y voir...

— Avant de passer les Portes, je n'avais pas le moindre talent de devin, et Missie et moi ne communiquions pas avec cette perfection. De plus, je suppose que pour tuer ou éventrer une muraille, tu employais autrefois des méthodes logiques et compréhensibles, sinon, tu aurais fait une superbe carrière de phénomène. Il a certainement quelque chose à y voir, mais comment, et pourquoi ?

— Je n'en sais foutre rien. Peut-être nous cultive-t-il comme une souche de virus mutants, pour pimenter ses distractions... Allez, en route !

Je décrochai la chaîne, et éloignai le radeau de la muraille d'une poussée. Il se balançait, et fut pris par le fil du courant.

Nous dérivions, éternellement. Quel jour ? Quelle heure ? Manger, boire, parler, dormir. Nager, à l'occasion, en suivant le radeau. Il avançait très paresseusement. Nous n'avions aucun moyen de l'arrêter. Les murs étaient lisses, sans anneaux cette fois, et l'unique piton avait disparu bien loin derrière nous. Sur un emballage de tablettes, je gravais de l'ongle nos périodes veille-sommeil, tout à fait au hasard. Cette manière de fixer l'écoulement du temps manquait pour le moins de précision. Ces marques indiquaient huit périodes écoulées.

J'avais des ongles en griffes animales, et un système pileux envahissant. Axin me ressemblait en tout point. Notre hâle pâlisait. L'eau qui nous portait ne contenait pas la moindre trace de vie. Elle était sombre, un peu moirée. Le tunnel restait éclairé, mais cette luminosité faible et diffuse ne permettait pas une vision étendue. Notre horizon disparaissait dans la pénombre. N'était le lent défilement des murailles, nous aurions pu nous croire immobiles. Rien ne changeait jamais d'aspect.

— Mis à part les périodes de suspense, dit Axin, ce qui caractérise le domaine de l'Ordure, c'est la monotonie. Je suis en train de périr d'ennui, et de mort lente, encore.

— Ferme ton sas, porte-guigne, tu vas encore nous attirer des tuiles...

En sus de ses dons de visionnaire et de télépathe, il en possédait également un autre, prémonitoire, car pas plus de cinq minutes plus tard, l'eau s'agita de remous qui secouèrent le radeau et le cognèrent contre la paroi.

Quelque chose creva la surface noire, et nous barra la route. En plus gros, et en moins aisément descriptible parce qu'à demi immergé, ça ressemblait beaucoup au gardien. Les yeux à pédoncules, en tout cas, y étaient, ainsi qu'une paire de superbes pinces.

Cette fois, je le tuai avec une aisance totale, sans presque ressentir l'habituelle sensation d'arrachement, ni celle de vide qui suivait l'action.

— Tu te perfectionnes, me dit Axin. Temps de réaction remarquablement bref. J'ai à peine eu une seconde pour penser que ces pinces-là me couperaient facilement en deux... Comment allons-nous passer ? Il flotte et bouche le tunnel.

— En le poussant sous le radeau.

— Le courant l'entraînera derrière nous. S'il se met à pourrir, nous aurons à nous boucher le nez. Enfin, je ne vois pas non plus d'autre solution. Allons-y.

Nous enfonçâmes la jolie bestiole à pleins bras, pour nous apercevoir qu'en remontant, elle soulevait le radeau hors de l'eau.

— Idiot, dit Axin. Il faut plonger et le tirer dessous. J'y vais. Reste là et pousse vers l'avant, en prenant appui sur le mur.

Opération menée à bien, sans trop de peine. Axin rattrapa le radeau, qui avait pris un peu d'avance, et je l'aidai à se hisser. Nous avions supposé que le cadavre nous suivrait, mais nous le distançâmes lentement, et il disparut.

— As-tu eu ton compte de distraction, demandai-je, ou désirerais-tu une autre scène d'action ?

— Ma foi, depuis que tu te comportes avec l'efficacité d'un laser, je dois reconnaître qu'elles ne me déplaisent pas. Ça rompt agréablement la monotonie du voyage.

— Je te remercie pour cette remarquable confiance. Et si ça ne marchait pas, juste une fois ?

— Parle pas de malheur ! Dis donc, ce n'est pas l'heure des tablettes ? J'ai faim.

— Autant cette heure-là qu'une autre. Mangeons.

Douzième période veille-sommeil. Je commençais aussi à désirer un épisode mouvementé. Je séchais d'ennui. J'étais assis, jambes croisées, en face d'Axin, qui tuait le temps en jonglant avec deux boulettes fabriquées d'un emballage de tablettes.

Soudainement, il blêmit, cria et s'évanouit proprement.

Je l'examinai, très inquiet. Il était rigide, les mâchoires crochetées, assez pâle pour paraître vidé de son sang. Je tâtai son cœur, qui battait à pulsations lentes. Malgré mes soins pressés, il ne reprit pas conscience, ce qui m'angoissa fortement.

Il ne revint à lui que bien plus tard, alors que je tentais une fois de plus de le ranimer en l'aspergeant d'eau. Il ouvrit des yeux vides qui ne me voyaient pas, s'assit, passa une main lente sur son front, puis me reconnut. Il parla d'une voix épaisse, qui sortait de lèvres raidies.

— Gyall, l'Ordure... J'ai eu un contact avec l'Ordure... Une seconde, peut-être, mais ça m'a suffi. J'ai perdu tout espoir de lui nuire de la moindre façon... Je ne peux pas t'expliquer ça... J'ai eu l'impression d'être inséré dans le raisonnement d'une banque mémoire géante... Un milliard de pensées, qui s'entrecroisaient, et en même temps, il s'amusait. J'ai senti sa gaieté... Puis j'ai reçu une décharge électrique au vif de ma cervelle, et j'ai perdu conscience. Gyall... À présent, il me fait peur...

Il était livide et ses mains frémissaient. Il les noua, et les muscles de ses bras se crispèrent.

— Non, dis-je, non. Tu as été secoué, rien de plus. Qu'il soit plus intelligent que nous, c'est une évidence. Dans l'échelle de l'évolution, il a une confortable avance, ça, je te l'accorde... Mais il est certainement vulnérable, sur un point ou un autre...

— Je voudrais bien croire que tu as raison. Je voudrais bien...

Il restait blême, la couche décolorée, et un tic tirait sa paupière gauche.

— Essaie de dormir, Axin, n'y pense plus. C'était une sale expérience, oublie-la.

Il se coucha, docilement, et, après quelque temps, sa poitrine commença à se soulever sur un rythme paisible. Il n'était pas encore réveillé quand je m'endormis aussi.

Durant les jours suivants, il ne fit pas une seule allusion à cette expérience, et je ne le questionnai pas. Il resta longtemps morose et taciturne, puis son habituelle bonne humeur réapparut. J'essayai une fois d'effleurer le sujet, en utilisant un biais, mais il refusa de me suivre et je n'insistai pas.

Seizième jour de navigation. Nous en avons l'un et l'autre archimarre, et nous pestions. Axin injuriait l'Ordure avec vigueur, et semblait avoir totalement oublié la peur ressentie à la suite du contact. Nos tablettes tiraient à leur fin. Nous les rationnions, mais, malgré cela, elles nous manqueraient très bientôt.

Je nageai un moment derrière le radeau, le rattrapai et me hissai. Axin s'essayait à des contorsions de gymnaste accompli, très réussies. Il se déroula brusquement et cria, avec une note de triomphe dans la voix :

— Gyall, je sens le rideau. Je sais où il est.

— Où ?

— Assez loin. Pas du tout dans notre direction. Je le perçois très nettement, vers la droite.

— Hors de portée, alors ?

— Bien sûr que non. Ouvre le mur !

Et voilà, rien que ça. Mais l'idée de la proximité d'une porte de sortie me surexcitait, et j'essayai.

Je déchirai la muraille sans le moindre effort. À présent, la boule de rage m'obéissait, se formant instantanément, et frappant sur commande.

La fente n'était pas assez large pour permettre le passage du radeau, et, après brève consultation, nous ingérâmes

les dernières tablettes en signe de défi et nous l'abandonnâmes sans regret.

Trois fois, sur les indications d'Axin, j'ouvris un autre mur. Chaque passage nous révélait un tunnel identique à celui que nous quittions.

En pénétrant dans le troisième, Axin me dit :

— C'est le bon. Le rideau est au bout.

Ce nouveau courant liquide était beaucoup plus rapide que les précédents. Il nous entraîna, accélérant sa course jusqu'à devenir torrent. Il heurtait ses murailles en froissements d'écume, nous suçait et nous devions lutter pour garder la tête hors de l'eau.

Le fracas gigantesque d'une chute envahit mes oreilles. Bien trop tard pour espérer reculer. Le torrent m'enserrait de liens impossibles à rompre. J'arrivai sur cette cascade, secoué et ballotté, sa clameur rugissante me martelant le crâne.

Je plongeai, et pénétraï en même temps le rideau de velours. Vide, et inconscience.

Réveil. Sensation de suffocante chaleur. Je ruisselle de sueur. L'éblouissement du ciel et du soleil me fait refermer les yeux. Je suis toujours nu, et, pour autant que je puisse en juger, j'ai gardé mon aspect de bête humaine. Mes ongles trop longs crissent dans ma barbe.

Deuxième examen, plus précis. Choc brutal. Le désert. Un absolu Sahara.

Je suis couché dans l'ombre maigre d'une dune, et mes jambes, exposées au soleil, brûlent. Je les replie. Le ciel est magnifique, bleu foncé, et l'intensité de la lumière me blesse les yeux. À perte de vue, les dunes sableuses se gonflent, ondulent, s'étalent, pour se fondre dans la ligne d'horizon. N'importe quel désert de Terra – il en existe encore – aurait cet aspect. Le sable a sa teinte normale, le bleu intense du ciel aussi. Le soleil est de la bonne taille, et sa couleur du jaune qui convient. Mais, pour une certitude, il faudra attendre la nuit. Elle est encore lointaine. Le soleil entame à peine sa courbe ascendante.

Mes pensées brumeuses se libéraient, et je reçus, très violemment, le deuxième choc. J'étais seul, sans une goutte d'eau, au milieu d'un vaste désert... Missie et Lygane avaient disparu depuis longtemps, Axin plus récemment, mais je me réveillais seul. À moins que, derrière une dune... Je n'y croyais pas.

Je me levai tout de même, pour appeler, en faisant quelques pas. Le soleil m'embrasa avec une incroyable férocité. Je rejoignis très vivement ma zone d'ombre. Mais elle allait se rétrécir, très bientôt... Et où aller, de toute façon ? Je n'avais pas le sens de Missie ou d'Axin pour découvrir de l'eau.

Pas besoin de retourner très longtemps le problème pour admettre que j'étais condamné, et à brève échéance. En restant à l'ombre toute la journée, et en admettant que je puisse en trouver à suffisance, en voyageant de nuit, sans trop forcer, je pourrais durer un peu plus longtemps, puis la soif me tuerait, et pas en douceur...

La rage incendia ma cervelle, totalement. Au sens propre du terme, je voyais rouge. J'injuriai le Salaud, en gueulant, je le sommai de se montrer, s'il l'osait. Je me sentais de force à abattre une montagne, et de mes seules mains.

J'étais debout, sous le brasier solaire, et je hurlais. Ce qui s'appelle crier dans le désert. Littéralement.

J'entendis rouler la voix en échos de tonnerre avant de découvrir la sphère d'énergie pure.

— Homme, tu m'as appelé, et je suis venu. Que demandes-tu ?

La sphère géante dansait, ardente comme une fournaise, s'enroulant, se tordant, mêlant ses volutes flamboyantes, et, même à la distance qui me séparait d'elle, je percevais les vibrations, qui me secouaient de petites rafales crépitantes.

La voix formidable tonna, en échos d'airain, en échos de bronze. Elle emplissait mes oreilles, et résonnait au vif de ma cervelle.

— Que demandes-tu ?

— Le Salaud... Le Salaud...

Je n'y croyais pas vraiment. Ma langue gelée balbutiait, et je frémissais, malgré moi.

Je perçus l'amusement. Pas vraiment ironique, non. L'égaiement d'un adulte distrait par un vagissement de bébé.

— Celui que tu appelles le Salaud, admit la voix vibrante, mais aussi autre chose... Homme ! Agenouille-toi devant ton Dieu !

Un ordre quasi irrésistible, mais tout en moi se rebiffa.

— Va te faire foutre, ordure !

Un rire, en résonance de cloche géante. J'avais les oreilles pleines de battements. Et de nouveau, je perçus cette sensation de gaieté, distincte du rire de bronze. Je l'amusais, la charogne, je l'amusais beaucoup. Cette fois, je commençai à trembler de fureur.

— Agenouille-toi !

— Tu peux crever !

Une force terrifiante pesa sur mes épaules. Malgré ma totale résistance, elle me plia et me contraignit à l'acte demandé. Puis elle cessa de s'exercer et j'étais debout dans la même seconde.

De nouveau, le rire roula, en sonorité de métal martelé.

— Entêté, qui ne veut pas admettre la réalité... Je suis Dieu. Ton Dieu. Celui qui t'a créé. Je suis le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. Je suis le Verbe. Je suis celui qui est...

— Arrête de me réciter ta bible de fantaisie. Je ne marche pas. Pas du tout. Pour moi, tu es le Salaud, un point c'est tout.

L'amusement pétillant dominait, sans trace de colère. La voix tonna :

— Je pourrais t'écraser comme le moucheron que tu es, mais je vais condescendre aux explications. J'ai créé les hommes, il y a bien longtemps, même à la mesure de mon temps, qui n'est nullement le tien. Je les ai créés pour ma distraction, et depuis, je poursuis mes expériences. Je vous ai tout donné. Toutes les étapes de cette science dont vous êtes si fiers viennent de moi. Mon dernier cadeau, ce fut la Brume et le propulseur Heym. Je désirais vous éprouver dans un cadre de civilisation interstellaire. Lorsque je vous pousse sur la voie qui convient, vous vous montrez relativement satisfaisants. Pas toujours, mais vous êtes mes jouets favoris. Une expérience intéressante. Pas absolument réussie, mais intéressante.

Le pire, c'était que je commençais à le croire, tout en essayant de rejeter ses paroles comme autant de mensonges.

— Mais si, dit la voix, tu l'admetts. Veux-tu me voir sous d'autres formes ? Regarde !

La sphère d'énergie disparut.

Se matérialisa Bouddha assis, une main dressée, l'autre tendue, paumes offertes, avec ses belles paupières mystérieusement baissées, et son sourire d'énigmatique sagesse. Il était chair, et il vivait.

Il se dilua, fondit.

Yahvé, le Dieu jaloux, son visage sculpté par la colère, ses doigts crachant la foudre.

Jupiter, puissance et majesté.

Junon la belle, épanouie, hautaine et impérieuse.

Shiva, le troisième œil vertical au front, ses quatre mains tenant les attributs de sa puissance.

Kali, la Destructrice, noire, ruisselante de sang, parée de guirlandes de crânes, et cernée de serpents dardant la fourche de leur langue.

Cérès, mère des moissons, souriante beauté blonde, offrant le blé en gerbe.

Une Dêité d'ébène, mi-homme mi-bélier, projetant la foudre.

Une Japonaise, exquise, cheveux de laque noire, visage de suavité, surgissant d'une grotte, et présentant la paume de sa main.

Un gnome hideux, au phallus démesuré.

Anubis, le dieu chacal.

Une déesse à tête de mort, ceinturée de serpents.

Odin, le guerrier sauvage, barbe et chevelure flamboyantes, un corbeau sur l'épaule, sa main posée sur le garrot d'un loup.

Une déesse nordique, blonde et farouche, dressée sur un char tiré par des aurochs.

Quetzalcoatl, le serpent à plumes, oiseau-reptile, écailles et plumage d'or vert.

Une déesse grasse, monstrueuse, chevelue et poilue, borgne, brandissant un scorpion de mer.

Un lettré chinois, vieux et sage, ses ongles dans des étuis d'or.

Tous les dieux et déesses de la Terre défilaient, apparaissant une seconde, et s'évanouissant pour laisser la place au suivant, et j'étais pris de vertige. Dieux animaux et dieux humains, dieux hommes-bêtes, dieux civilisés et dieux barbares. Certains que je reconnaissais, d'autres jamais vus. Tous matériels, vivants, tous diffusant la même aura de puissance, palpable, réelle, exigeante.

La voix sonna :

— Je suis aussi cela...

Le Christ en croix. Rien de la mièvrerie que lui attribue d'ordinaire l'art religieux. Même les Espagnols n'atteignirent jamais à semblable réalisme. Un homme torturé, à l'extrémité de la souffrance. Muscles tordus, saillant en nœuds de convulsions, veines apparentes, noircies. Je ne pus regarder deux secondes son visage de tourment, aux lèvres retroussées sur des dents rouges de sang, et encore bien moins ses yeux hallucinés.

Je détournai la tête.

Le rire se fracassa en martèlement d'airain.

— Rassure-toi, je n'ai pas souffert moi-même cette douleur. Une expérience ratée. Je voulais vous donner l'amour. Quel lamentable échec !

Mais la voix ironisait, et l'amusement demeurait, en tangible diffusion. L'échec, si échec il y avait, ne le

chagrinait aucunement.

— Bien sûr, je m’amuse. Vous m’amusez. Je vous connais si bien. Ce ratage ne m’a pas surpris, il était prévu. L’amour ! Comment auriez-vous pu le digérer, singes ! Mais vos tentatives maladroites m’ont bien diverti.

La voix roulante fustigeait. Les dieux s’étaient évanouis, pour laisser place à la sphère d’énergie flamboyante.

— Tu me préfères sous une forme humanisée ? À ta guise.

Apparut un dieu ophidien ailé, magnifique. Lucifer après la chute. Participant du serpent, et gardant intacte sa terrifiante beauté d’archange. Je ne pouvais pas regarder les lacs d’or de ses yeux.

— Cet aspect te convient ? Ou celui-là ?

Le Démon. Immonde, noir, hydropique, la boursoufflure de ses lèvres difformes entrouverte sur des crocs courbes. Les ailes de cuir battaient, soulevant des remous pestilentiels. Les sabots du bouc d’enfer esquissèrent une gigue, et le ventre gonflé tressauta. Le soleil faisait étinceler la pointe aiguë des cornes. Là non plus, je ne pouvais pas regarder les yeux. Toute la malignité bestiale existante s’y inscrivait. La bouche ignoble béa sur un rugissement de rire affolant. En sourdit une puanteur telle que je reculai, à demi suffoqué.

Le dieu serpent réapparut, effaçant la silhouette démoniaque.

— Allons, je crois que tu préfères cette forme. Je t’ai convaincu ? Vas-tu t’agenouiller de ton plein gré, à présent ?

Je percevais toujours son amusement. Il ne désirait pas vraiment que je lui rende hommage. Tout était jeu, le décor cruel choisi pour l’entretien, la voix et le rire d’airain, les métamorphoses, et sa façon de m’appeler « homme », en utilisant le mot comme un terme de mépris. Il jouait.

Je le croyais, et il m’effrayait, mais je ne pouvais pas obéir. Je restai debout.

Il rit. Ce n’était plus le rire de cloche, mais un son d’harmonieuse gaieté, claire et pure. La voix aussi avait changé. Elle résonnait en tonalité mélodieuse. La perfection d’une voix humaine.

— Tu me plais, homme aux yeux jaunes. Pour cela, je te renverrai chez toi, sain et sauf. Regarde !

Sur la ligne d’horizon, un vaisseau interstellaire se matérialisa, bien reconnaissable malgré la distance. J’ouvrais la bouche pour une question, et il répondit avant que je l’aie posée.

— C’est bien ton navire. Et tu te trouves sur ton propre monde, celui que tu appelles Terra.

Je n’avais pas encore vraiment formulé en pensée ma dernière interrogation qu’il m’en donnait aussi la réponse.

— La fille est dedans, avec les deux autres. Ils dorment, et ne s’éveilleront que lorsque tu les toucheras. Je les ai vus, chacun séparément. À eux aussi, j’ai permis le retour. Vous garderez vos souvenirs, et vous pourrez les évoquer entre vous, mais vos bouches seront scellées pour les autres.

Je le croyais, et la sensation d’impuissance qu’il m’obligeait à ressentir entretenait ma haine.

Il riait.

— Tu voudrais te battre. Tu voudrais un adversaire à ta mesure. Je vais te le donner.

Le dieu ophidien s’effaça, et un homme apparut.

Je me regardais dans un miroir. Mon double exact. Mon jumeau. Moi.

— Non, dit la voix qui était devenue la mienne, c’est toujours moi. À ta mesure, comme tu le voulais. Bats-toi, si tu le désires !

Un temps d’hésitation, puis la rage l’emporta et je fonçai.

Impossible combat. Il était moi, et j’étais lui. L’attaque était parée avant d’être traduite en gestes. Lutte terriblement inutile, contre mon reflet. Je n’insistai pas, et rompis.

Roulement de tonnerre du rire de bronze. Mon double se dissocie, et se disperse. La sphère d’énergie danse, se fond, s’évanouit. La déité ophidienne est là, et elle rit aussi, en mélodieuse harmonie. Je la hais. Totalement.

— Tu n’es pas satisfait ?

— Foutre non !

Nouveau rire, en cascade. La jubilation est palpable, ce qui me rend mon sang-froid.

— Quel manque de respect ! Où est le temps où mon nom seul vous courbait ? Tu admets ma puissance, et tu voudrais pouvoir me détruire. Cette force de haine, qui t’habite, est très étonnante. J’ai pu l’apprécier pleinement, dans le jeu du souterrain, et dans celui des mondes.

Un jeu. La charogne, l’ordure, la salope. Un jeu. J’avais bien deviné...

— Oui, un jeu. Ces Portes sans Retour me procurent énormément de distractions. Certains y gagnent leur vie, comme toi. D’autres... Quelle importance ?

Aucune, en effet. La montagne n’établit pas de rapports avec le moucheron. Voire... Celui-là aimait à s’occuper de ses insectes. Et avec quel plaisir ! Pour quelles stupides raisons les hommes ont-ils toujours imaginé un Dieu de justice, sinon de bonté, et l’ont nettement séparé du Démon, qui incarne le mal ?



— Quel sage raisonnement, dit la voix, en harmonie moqueuse. Pourquoi vouloir scinder bien et mal ? S'ils se mélangent en vous, pourquoi ne se mêleraient-ils pas également en moi ?

Brusquement, une évidence me frappa, et je questionnai :

— Qui t'a créé, toi ? Quel est ton Dieu ?

J'essayai de regarder les lacs d'or, et ne pus soutenir leurs flammes. Il répondit, après un bref silence :

— Je pourrais te mentir. Je ne m'y abaisserai pas. Je ne le sais pas. Je me suis éveillé à la conscience, si loin dans le temps que si je tentais de le traduire pour toi en mots, ton esprit vacillerait, et j'avais le Cosmos pour berceau. Mais je ne sais pas si la mort peut m'atteindre, et je ne connais pas non plus le but ultime, s'il en existe un.

— Mais pour nous, tu sais ?

— Non. J'ai créé la forme, et je l'ai animée d'une parcelle de moi, qui était vie. J'ai suivi vos étapes, et favorisé vos mutations. Je vous ai amenés à l'intelligence, pour mieux savourer mes distractions, mais, dans la mort, vous m'échappez. Je te dis que je ne sais pas.

Cette fois, l'amusement avait disparu, et j'en ressentis de la satisfaction. Je l'avais tout de même coincé. Dieu, peut-être, mais pas omnipotent. Pas totalement.

L'amusement revint, et flotta.

— Ne te réjouis pas. Je peux te manipuler à ma guise, comme une marionnette dont je tire les ficelles. L'as-tu oublié ?

Non, je ne l'oubliais pas. Cette succession de mondes, prévus et adaptés à mes réactions... Comment faisait-il ça, l'ordure ?

Rien, en notes de musique.

— Tu as fait un séjour dans ma galaxie personnelle. Celle qui sert à mes plus intéressantes distractions. Entièrement aménagée par mes soins. Une part d'illusion, une part de réalité.

— La galaxie du poisson volant ?

— Exactement. Depuis ta sortie du souterrain, tu ne l'as plus quittée.

— Mais... l'époque Maurice Tamerlan ?

— J'ai veillé à te montrer un ciel couvert. Sinon, tu aurais pu t'étonner de découvrir Argid au-dessus de la tour Eiffel.

— Et Allègre ? J'ai vu les constellations, dans l'espace...

— Tu as vu ce que je voulais que tu voies. Je t'ai parlé d'une part d'illusion. Les explosions atomiques, par exemple, n'étaient pas plus réelles que cet espace que je t'ai montré. Je suis bon magicien.

— Tous ces gens... Ça ne pouvait pas être une illusion.

— La part de réalité. Un peu truquée quand même, bien sûr. Tu ne devines pas ? Il ne s'agissait aucunement d'êtres humains.

— Mais ce n'est pas possible, j'ai...

— Tu te souviens de ton séjour chez les embaumeurs, et de ces cadavres, que tu vidais si bien. Ceux-là étaient réels. Ils provenaient tout simplement du contingent normal de décès dans la Fédération. Les vivants, par contre... Tu ne vois toujours pas ? Ton époque les utilise, pourtant, sous une forme très différente, et aucunement humanisée, c'est ce qui t'égare. Mais les miens sont parfaits. Des androïdes, bien sûr.

Des androïdes... Mais j'avais senti l'odeur des corps humains, et vu de la sueur et du sang...

Il rit, en tintements musicaux ironiques.

— Pas bien difficile à réaliser, tu ne crois pas ? Mais si tu avais approfondi la question, en analysant ce sang ou cette sueur, par exemple, ou encore en pratiquant une autopsie, tu aurais certainement été très surpris.

Des androïdes... Alors, je n'avais nullement tué le garde, ni Frogoul, ni la bête dans l'eau du souterrain, ni...

— Outre que le saurien du lac et la bête étaient absolument réels, tu as aussi, en quelque sorte, tué les autres. C'est bien toi qui les as détruits. Un très beau travail. Tous leurs circuits grillés d'un seul coup.

— Mais comment ? Comment ?

— Si tu ne le sais pas, pourquoi te l'apprendrais-je ?

L'amusement flottait, tangible, blessant. Et j'essayais encore d'accepter la véracité de ses dires. Des androïdes, cette perfection humanisée. L'expression des yeux, des visages, la colère, la peur, la joie... Rilli, un androïde...

— Un androïde, oui. Une très belle réussite, celui-là. Je l'avais prévu avec un talent de peintre, et il l'a transcendé. Presque humain, je crois. Qu'est-ce que la vie, en somme ? Lui aussi, je l'avais créé, et animé, si pas de la même façon que vous.

Ma haine était là, chaude et vivante, et elle me rongait. Toute cette gigantesque mise en scène, pour un jeu... Le dieu serpent riait, moqueusement.

— Tu te sous-estimes. Tu m'as procuré beaucoup de plaisir.

Du plaisir... La pourriture, l'immonde, le démon...

Il souriait, triomphant dans son inhumaine beauté. Sa peau d'or vert renvoyait en éclats scintillants la lumière solaire, et ses larges ailes nervurées s'étalaient, grandes ouvertes.

— Je pourrais t'apprendre à me craindre. Tu n'as pas peur ?

Si. Il me terrifiait. Mais je le haïssais aussi, avec assez de force pour faire reculer l'effroi.

Il parla, et la mélodie de sa voix vibra d'une note de dur métal.

— Petite leçon. Pour que tu comprennes bien !

Le dieu ophidien s'effaça. La sphère d'énergie s'enfla, ardent brasier qui dansait et tournoyait. Un tentacule de flammes en jaillit, s'allongea, et me toucha le ventre.

Je me repliai et tombai à genoux, recroquevillé sur un paroxysme de souffrance, convulsé, les dents à nu, et gémissant malgré moi.

Lentement, la terrifiante vague reflua, et la douleur décrût. Je me relevai, péniblement, trempé de sueur et grelottant.

Le rire de bronze me martelait le crâne. La sphère flamboyait, crépitante.

La décharge de haine se rua, et frappa. Je n'avais jamais rien matérialisé d'aussi gros, d'aussi ardent, d'aussi violent.

La sphère brasier accusa le choc. Elle explosa. Geysers de flammes, volutes ignées palpitantes, qui se défirent, fondirent, s'éparpillèrent en poussière de particules embrasées. Elles tourbillonnèrent follement, et s'éteignirent.

Je ne parvenais pas à le croire. La trace des pieds du dieu serpent demeurait, imprimée dans le sable, et j'attendais sa réapparition, courbant involontairement les épaules, et appréhendant l'imminence du châtement. Mais il ne revint pas.

Le souvenir de la douleur vibrait encore dans mes entrailles, et je regardai mon ventre, stupéfait de le découvrir intact, la peau nette, sans une marque.

Sur la ligne d'horizon, l'Archer se découpait, solitaire, sur le bleu intense du ciel. Les dunes sableuses se gonflaient en succession de vagues.

Je me mis en route, sous l'implacable soleil.

Bien plus tard, Axin me dit :

— J'espérais que tu le tuerais, je l'espérais. Mais je n'y croyais pas...

Et Missie, serrée au creux de mon bras, exprima rêveusement :

— Il n'était pas vraiment méchant. Il voulait bien nous laisser repartir...

— Et nous sommes tous ensemble, appuya Lygane.

— L'ai-je réellement tué ? demandai-je.

Quelque part, une entité qui est énergie pure, mais peut aussi devenir matière, dont l'intelligence englobe le Cosmos et le perçoit dans sa totalité, pense, entrecroisant des milliards de problèmes, et une partie de ce que l'on pourrait appeler son esprit est teintée d'amusement : *Ce singe aux yeux jaunes... Je le lui ai pas tout dit... La stimulation douleur a parfaitement déclenché le processus. En réagissant par de la rage aux provocations blessantes, il a développé une puissance énorme... Il espère m'avoir tué, mais il doute... Tout de même, il m'a touché. Incroyable ! Mes meilleurs sujets, presque depuis le début... La fille blonde a réalisé une performance, en matière de télékinésie. Les deux autres sont excellents télépathes, et ont produit aussi précognition et vision à distance. Ne pas les perdre de vue, et veiller à ce qu'ils aient des enfants. Je n'ai pas encore la preuve absolue d'une transmission héréditaire des talents acquis, mais les probabilités sont bonnes... En matière de mutation mentale... Une expérience très satisfaisante... Les Portes opèrent la sélection, et les germes en puissance croissent parfaitement en laboratoire. Si j'obtiens une réussite totale, l'homme deviendra autre... Peut-être... Un partenaire possible, pour des jeux plus intéressants... Beaucoup plus intéressants.*

# LES HOMMES MARQUÉS

A comme androïde...

Pour que j'en sois bien persuadé, et d'autres aussi, ils avaient imprimé la lettre sur mon front. La pointe partait des cheveux, et les jambages aboutissaient aux sourcils. Un beau dessin bien net, rouge vif.

Garral Saltienne, vingt-huit ans, né à Dole, France, sur Terra a donné trois ans de sa vie à *la guerre sans espoir*. Le paie et le paie.

À comme androïde... Une trouvaille de notre bien-aimé Farquart. Cela signifiait que nous étions déchus de nos droits d'êtres humains. Le cher homme ne nous aimait pas. Nous lui avons donné du fil à retordre. Terra voulait son autonomie et s'était battue pour l'avoir. Durement. Trois ans d'une guerre suicide, perdue d'avance, baptisée *la guerre sans espoir* dès les premiers jours. Nous n'avions jamais eu d'illusions.

Contre nous, tout le système des Mondes associés, dont nous avons jusqu'alors fait partie. Avec nous, la Ligue d'Ansée, mais l'alliance n'avait pas duré. Elle nous avait lâchés au bout d'un an pour signer une paix séparée. Observant une bienveillante neutralité, l'Union des Planètes libres. Stricte et à sens unique. Nous n'avions pas obtenu d'elle un grain de blé ni une arme de poche.

Nous nous étions battus dans l'espace, puis sur notre sol, pied à pied. L'Armée des MA avait nettoyé les dernières poches de résistance aux gaz paralysants. Ils nous voulaient vivants. D'ici à quelques jours, ce qui restait des rebelles terriens serait vendu sur le marché des androïdes.

Perspective : l'esclavage à vie. Une bonne plaisanterie !

A comme androïde... Un peu moins de droits que des animaux. Pour eux, il existe une Société protectrice. Mais personne ne se soucie de défendre un robot. Son propriétaire l'utilise à sa guise, et le détruit si ça lui chante. Un androïde est programmé pour tout accepter, et obéir avec promptitude.

Nous ne l'étions pas, mais ils avaient prévu un remède à cet inconvénient.

Mon système nerveux était à présent truffé de fils de vadium. Qui tiendrait la boîte de commande me tiendrait aussi. En laisse. Je ne suis pas douillet, mais il existe une limite à ce qu'un corps humain peut endurer. Aucune chance pour que je puisse jamais m'emparer de cette boîte. Astucieusement préréglée. Tout le monde pourrait jouer avec elle, sauf moi. Si je la touchais, je ferais sauter un verrou de sécurité, et j'établirais un contact maximum entre les ondes d'Aslim et mon réseau sensoriel. Et elle me tuerait. Par la torture.

Autant dire qu'il me faudrait, bon gré mal gré, devenir le parfait androïde. Oui, monsieur ; bien, monsieur ; monsieur désire ?

À propos de Mel Farquart, président des Mondes associés, on peut dire bien des choses. Pas qu'il est stupide. Le système de châtiment adopté frapperait les esprits mieux qu'une banale condamnation à mort. Quelle meilleure pénitence que l'esclavage pour qui a défendu son droit à la liberté ?

Nul ne nous viendrait en aide. Nous allions être mis en vente par petits groupes, disséminés dans tous les Mondes associés, et offerts à prix suffisamment élevé pour écarter les acquéreurs indésirables. Nous deviendrions esclaves de quelque nanti du régime, aucunement enclin à ménager l'un de ces damnés rebelles terriens.

A comme androïde... Je n'avais pas encore décidé si j'allais l'accepter ou non. Lorsque toutes les issues sont fermées, il reste toujours une porte de sortie. Pour l'heure, ma devise c'était : attendre et voir. Un bouquin sur l'esclavage, lu dans ma jeunesse, m'avait au moins appris ceci : il existe de bons et de mauvais maîtres.

En ce moment, je naviguais dans les entrailles d'un transport de troupes, qui amenait trois mille des nôtres vers Talsie. Jusqu'à l'instant où ils remettraient ma boîte de commande à mon acheteur, j'étais confié aux bons soins de l'Armée des MA. Pour simplifier les choses au maximum – on ne peut pas actionner trois mille curseurs à la fois, et les boîtes ne sont pas interchangeables, chacune étant réglée sur son asservi – ils nous avaient bouclés deux par deux dans les minuscules cabines. Pas plus inconfortables qu'autre chose. Deux mètres carrés d'espace vital, deux couchettes superposées, un lavabo nain qui crachait de l'eau au compte-gouttes, et les tinettes. Un casier alimentaire délivrait les repas à heures régulières. Très mangeables, mais portion congrue.

La lumière s'allumait à 6 heures et s'éteignait à 20. Rien d'autre à faire, toute la sainte journée, que se ronger les

La lumière s'anima à quelques et s'éteignait à 20. Rien d'autre à faire, toute la sainte journée, que se ronger les ongles ou bavarder. En quinze jours de voyage, j'avais appris par cœur mon compagnon de cellule, Tarri Janvier. Un petit homme brun, chevelu et poilu, bavard comme une pie, et qui passait avec aisance d'une exubérante gaieté à un état dépressif total. Sur son front étroit, la pointe du A s'enfonçait dans des cheveux crépelés, et les jambages disparaissaient dans une broussaille de sourcils. Numéro et lettres tatoués sur son poignet étaient eux aussi dissimulés par des touffes de poils.

Les miens, en revanche, étaient bien visibles. ATOF 478.723. ATOF : à tout faire.

En règle générale, les androïdes sont spécialisés. En plus d'un numéro de série, ils sont marqués d'un sigle indiquant l'usage auquel ils sont destinés. Usages simples. JA pour jardinier, DOM pour domestique, OUV pour ouvrier, et ainsi de suite. Il n'existe pas de robots capables d'effectuer des tâches trop complexes. Tout est une question de circuits : on ne peut les accumuler indéfiniment dans un corps qui ne pourra pas dépasser un volume donné.

Pour nous, les robots humains, le problème s'était posé du signe qui nous serait affecté. Question résolue par ATOF, tout simplement. J'avais été pilote de navire spatial, et Tarri mécanicien. ATOF. Pourquoi pas ? Qui nous achèterait ne le ferait pas pour acquérir un mécanicien ou un pilote, mais bien pour devenir possesseur d'un esclave contraint à la dévotion par le vadium inséré dans ses nerfs sensitifs.

Quel genre d'être aurait du goût pour cette forme de domination ?

Tarri était capable d'extrapoler sur ce sujet des heures durant. Il avait l'imagination vive et jonglait avec des situations déplaisantes jusqu'à ce que je lui envoie ma chaussure à la tête, dans l'espoir de le faire taire. Peine perdue. Il esquiva le projectile et s'exclama sur un ton de triomphe geignard :

— Tu vois bien ! Si tu tenais ma boîte, en ce moment, tu ne déplacerais pas le curseur ?

— Va au diable ! Si j'avais ta boîte, tu te garderais bien d'agiter ta foutue langue bavarde !

Tarri soupirait et s'enfermait dans un silence morose. Pas pour longtemps, hélas ! J'occupais la couchette du haut, lui celle du bas. Cinq minutes, peut-être, de répit, puis sa tête pointait sous le rebord d'acier, comme une tortue sortant de sa carapace.

— Eh ! Garral ! T'es du genre beau gosse, toi. T'as toutes les chances d'hériter d'une poupée un peu sadique. Le robot d'amour, quoi ! Oui, Mâme ; tout à votre service, Mâme. T'as pensé à ça ?

Je ne risquais pas de l'oublier. Il me le rappelait environ vingt fois par jour.

— Tarri, si tu m'obliges à descendre pour te fermer la gueule, tu vas le regretter !

Mes menaces n'avaient pas plus d'effet que la chaussure. Ma faute ; je ne les mettais jamais à exécution.

— Remarque que, beau gosse, t'as une chance de t'en tirer pas trop mal, si tu sais plaire à la nana. Mais moi ? Moche comme un pou et cinquante berges, je vais hériter de quoi ? De quoi, dis-moi un peu ?

Son visage simiesque se plissait, mélange de douleur et de colère.

— Mais qu'est-ce que j'ai été foutre dans cette guerre de merde ? J'avais une femme et deux gosses. Sais même pas ce qu'ils sont devenus. Ma vieille doit me croire mort. Sûr que j'aurais mieux fait de crever ! Vacherie...

— Laisse glisser, Tarri. La mort, c'est la dernière porte et celle-là, ils ne peuvent pas la fermer. Si les choses tournent trop mal, il sera toujours temps de la prendre...

— Toi et ta foutue philosophie ! Me demande bien pourquoi ils ont fourré du vadium dans tes nerfs. T'en as pas.

— J'en ai, mais je ne prends pas plaisir à tirer dessus, voilà tout. Ça t'avance à quoi, d'imaginer toutes les emmerdes possibles ? C'est du masochisme. Installe-toi dans le présent, bon Dieu ! Et laisse le futur où il est. Il viendra bien assez tôt.

— Sûr que t'as raison, mais j'ai peur de m'en empêcher. C'est plus fort que moi.

C'était plus fort que lui, en effet. Rien d'autre à faire que d'attendre la fin de sa crise de découragement. Ensuite, il redevenait jovial, rigolard et bon compagnon. Je l'aimais bien.

\* \* \*

Ils nous débarquèrent sur Talsie par groupes de trente, menottes aux mains et bien encadrés de militaires. Toujours le même problème. Pour actionner trente curseurs, il faut trente pouces. Les menottes et les soldats en armes nous contenaient très bien.

Je n'eus pas grand loisir d'examiner le cosmoport de Farewell, analogue, du reste, à tous ceux que j'avais pu connaître. Il faisait une de ces journées tièdes et douces qui incitent au vague à l'âme. Le ciel de Talsie était d'un bleu tirant sur le mauve, et de petits nuages brillants y dérivait. Son soleil est un géant bleu qui a la réputation de chauffer terriblement, mais nous nous trouvions dans l'hémisphère Nord, au printemps.

Une navette nous embarqua et nous partîmes vers Raugan où les trois mille rebelles seraient regroupés en

attendant la vente.

Un camp de plus à ajouter à la liste de ceux qui m'avaient abrité depuis ma capture. Pas différent des autres, et la menace de l'action du vadium sur mes nerfs si je ne me montrais pas suffisamment docile. J'étais docile. Peu après l'opération, j'avais expérimenté, à titre documentaire, le déplacement du curseur sur sa ligne graduée. Ça me suffisait. Je n'ai pas la tête plus dure que nécessaire.

Le camp de Raugan, vidé de ses soldats pour nous faire place, n'avait pas été modifié, et nous bénéficions des avantages de toutes les installations.

Je pus enfin prendre une douche prolongée, qui me débarrassa de la crasse accumulée durant le voyage. Les repas étaient convenables, assez copieux, et les couchettes du dortoir confortables. Je m'engourdissais dans le présent et Tarri semblait aussi se satisfaire de son sort actuel.

Les couchettes se présentant par rangées de trois, notre camaraderie avait inclus un nouveau venu, Valian Border. Un rouquin avec des yeux d'un bleu de porcelaine, trente-deux ans, né à Chicago et ayant pratiqué la profession de dentiste avant de devenir un anonyme de *la guerre sans espoir*. Un optimiste à tous crins, persuadé qu'il s'en tirerait au mieux et ayant sans doute raison. La chance accompagne ceux qui croient en elle.

Trois jours après notre arrivée, nous passâmes tous, les uns après les autres, devant les caméras. Établissement d'un catalogue destiné aux acheteurs éventuels. Nu, portant au cou une plaquette qui indiquait mon matricule en gros caractères, j'évoluais quelques instants sous les projecteurs.

Tarri avait eu son tour avant moi et il m'accueillit en demandant :

— Alors, vedette, tu crois que tu passeras la rampe ?

— Peux pas dire. C'est la première fois que je tourne, et ils ne m'ont pas montré les rushs.

Le lendemain, nous assistâmes sans aucun plaisir à une séance de télévision obligatoire, qui nous réunit dans la salle de spectacle.

Durant les séquences d'enregistrement de la veille, un captif houspillé s'était laissé aller à rendre à un soldat le coup de poing qu'il avait reçu. La chose à ne pas faire. Il devait à présent régler sa note, et nous, apprécier la retransmission en direct.

Dix minutes d'action du vadium sur les nerfs, curseur en bout de course. Plus que suffisant. Un peu trop.

Ils pouvaient m'obliger à être présent. Pas à regarder et je contemplai avec obstination la pointe de mes chaussures. Un ennui, toutefois, les oreilles n'ont pas d'obturateurs et le type criait beaucoup. Je trouvai une parade en échafaudant mentalement une série de calculs complexes. Rien de tel que les chiffres pour s'abstraire du monde extérieur.

Tarri me réveilla en enfonçant son coude dans mes côtes. Il chuchota :

— L'a claqué, le pauvre mec !

Très claqué, en effet. Bouche tordue par une ultime grimace, et des yeux figés. Il avait sans doute le cœur faible. Tant pis pour lui. Ou tant mieux. La pendule m'apprit que le puni avait pris le parti d'abandonner la scène à mi-programme.

— Vacherie ! dit Valian, à ma gauche.

— Vacherie ! dit Tarri, à ma droite.

— Vacherie ! dis-je.

Oraison funèbre en triple exemplaire.

La soirée fut morose et très silencieuse. Je vis deux fois Tarri palper son côté gauche. Les yeux plissés, il semblait écouter une petite voix à peine audible. Valian avait perdu quelque part son incurable optimisme. Mes propres pensées examinaient un problème insoluble. Était-ce une chance ou non, d'avoir un cœur solide ?

Attendre et voir. Attendre et voir, rien de plus.

\* \* \*

Les premiers rebelles vendus commençaient à quitter le camp.

Ça se passait toujours de la même façon. Les haut-parleurs criaient un numéro, ou plusieurs, et donnaient ordre aux appelés de se présenter à la porte C. Elle les avalait et ne les rendait plus.

Lorsque mon numéro résonna, il vint en compagnie de quatre autres. Coïncidence étonnante, Valian en faisait partie. Pas Tarri. Le petit homme eut à peine le temps de nous dire adieu, en y ajoutant un « merde » vigoureusement exprimé. La dernière vision que j'eus de son visage de singe tourmenté m'apprit qu'il entrait dans une phase dépressive. Je n'étais pas gai. Valian non plus.

Nous gagnâmes de concert la porte C. Nous ne possédions rien, nous n'avions donc rien à emporter. Mais avant de nous remettre à nos convoyeurs, l'Armée nous dépouilla d'un dernier lambeau d'humanité. Nous lui rendîmes, docilement, les vêtements qu'elle nous avait prêtés. Les androïdes ne sont pas vendus vêtus. À charge pour l'acquéreur de les habiller s'il le juge bon, ce qui n'est pas toujours le cas.

Nous embarquâmes dans une navette, menottes aux mains, sous la garde de trois soldats. Nous étions cinq. En bavardages chuchotés, que nos gardiens tolérèrent, nous fîmes connaissance avec les autres. Carmel Lérique, trente et un ans : un géant noir, magnifique, qui aurait pu poser pour une affiche touristique vantant les charmes de l'Afrique. En fait, il était Martiniquais, né à Fort-de-France. Perdy O'Connor, Irlandais, vingt ans, né à Belfast, cheveux noirs et yeux bleus. Et Roggio Guerrez, Chilien, vingt-cinq ans, né à Valparaiso. Le parfait charme latin. Cheveux et regard de laque sombre.

— Ce que nous avons en commun, dit Valian, c'est que nous sommes tous de beaux spécimens d'humanité, et jeunes. Avec mes trente-deux ans, je suis le doyen. À quoi sommes-nous destinés ?

Carmel sourit, découvrant des dents éclatantes. La teinte de palissandre de sa peau estompait les contours du A écarlate. Sa voix douce mouillait un peu les syllabes.

— À un bordel pour femmes.

— D'accord, dit Roggio. Ça me va.

— Ouais, intervint Perdy. D'accord pour les chouettes, mais pour les moches ?

— Suffit d'un peu d'imagination, rétorqua Roggio, et de fermer les yeux.

Nous rîmes tous, un peu trop fort, et l'un de nos gardes aboya d'un ton hargneux :

— Silence !

La navette nous promenait dans un ciel bleu-mauve, très pur. Le voyage dura assez longtemps. Environ deux heures, pour autant que je pouvais en juger. Elle nous débarqua sur l'aire d'atterrissage d'une vaste propriété.

Un androïde, bien réel celui-là, apparut, et s'adressa aux soldats :

— Si ces messieurs veulent bien me suivre ? M. Délilaria vous attend, avec les sous-humains.

J'entendais pour la première fois cette expression, mieux adaptée certes à notre condition que le terme androïde. Celui qui nous guidait, nu, sans âge et asexué, ne nous ressemblait pas. Que nous portions au front la même marque rouge que lui n'y changeait rien. Un visage d'androïde est inexpressif. Nul sentiment ne s'inscrit jamais sur sa face figée. Un androïde ne rit pas, ne pleure pas, ne ressent ni le froid ni le chaud, ni la joie ni la douleur. Leurs traits sont immuables et leurs yeux sans reflets. Quels que soient les soins apportés à la réalisation, un androïde ne reproduit pas réellement l'être humain. Il n'en est que mauvaise copie.

On avait donné à ce robot la peau cuivrée, les pommettes saillantes et le nez busqué d'un Indien d'Amérique. Ses cheveux raides et bruns étaient tressés. Il parlait, marchait, et ne semblait pas moins surgi d'un musée de figures de cire ; statue animée par magie.

J'étais si occupé à regarder ce dos bronzé et le petit trou à hauteur des reins où s'insérait la clé de commande, que j'entrai sans y prendre garde dans une pièce luxueusement meublée. Ses larges baies s'ouvraient sur le jardin. Une végétation exubérante passait par toutes les gammes du bleu, assorti de quelques notes rouges.

— M. Délilaria verra les sous-humains plus tard. Ils attendront ici. Si messieurs les soldats veulent bien me suivre...

Après nous avoir retiré nos menottes, les trois gardes disparurent sur les talons de l'androïde. L'un d'eux transportait nos boîtes de commande.

Nous nous installâmes dans la pièce. Tapis épais, beaux objets, sièges confortables.

— Riche, le patron, dit Carmel.

Il résumait l'impression générale.

— Qu'est-ce qu'il veut de nous ? demanda Valian.

— Je me demande, dit Roggio, rêveur, s'il existe une Mme Délilaria ?

— Penses-tu ! répondit Perdy. Le type est pédé. Il nous a achetés pour se constituer un harem.

L'hypothèse, somme toute plausible, ne me plaisait pas.

Carmel se pencha pour tripoter le nautile géant des mers de Jarma qui étincelait de nacre bleue sur une table basse. Il dissimulait des cigarettes. Hormis Valian, non-fumeur, nous nous précipitâmes tous sur la provende et Perdy résuma l'avis général en disant :

— Autant en profiter avant que les interdictions commencent à pleuvoir !

En emplissant mes poumons avec délice, j'essayais de calculer de quand datait ma dernière cigarette. Quatre mois ? Cinq ?

Je mis à profit une idée qui me venait et découvris sans trop de peine le bar, dissimulé dans un meuble ancien qui



avait dû coûter une fortune.

— Si vous avez envie de boire un coup, dis-je, sautez sur l'occasion. Elle risque de ne pas se représenter de sitôt. Mais si vous voulez mon avis, mieux vaut têter à la bouteille et ne pas choisir tous la même. Ça laissera moins de traces.

J'optai pour le gir. L'alcool explosa dans mon estomac vide. Pour un peu, j'aurais presque trouvé du charme à l'existence. Longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien.

— Le fils de garce soigne sa cave, dit Carmel, béat.

Il venait de vider d'un bon tiers la bouteille de caliane.

Nous avions à peine refermé le bar que l'androïde indien entra. Son poignet portait bien un numéro, mais pas le sigle indiquant sa qualification. Il était de plus grande taille que ne le sont d'ordinaire les robots, et avait une tête très volumineuse. À mon avis, son propriétaire l'avait fait fabriquer sur mesure.

— M. Délilaria va recevoir d'abord le sous-humain Valian Border.

Sa voix était plate, sans intonation. Il récitait. Dans sa bouche, le terme sous-humain perdait de son sens insultant.

Valian le suivit, passant par une petite porte qui se referma. J'allai la pousser ; elle ne s'ouvrit pas. Serrure magnétique. Je me rassis. La demeure était silencieuse. Chants d'oiseaux et crissements d'insectes montaient du jardin.

Valian ne revint pas. L'androïde réapparut et emmena Carmel. Les uns après les autres, mes compagnons me quittèrent et je restai seul. La brève euphorie créée par l'alcool s'était évanouie. Je pensai à la faire renaître et renonçai. À quoi bon ? Quelques gorgées de plus ne modifieraient pas ma situation. A comme androïde... Sous-humain...

L'Indien vint me chercher. Je le suivis, tout au long d'un couloir, puis dans un ascenseur qui me hissa jusqu'au toit-terrasse.

J'entrai dans une pièce entièrement vitrée. Il y régnait une chaleur de four et je commençai immédiatement à transpirer.

Un homme était assis derrière un vaste bureau d'acier bleui. Cheveux noirs, visage momifié, la peau recuite de soleil tendue sur des os saillants. Peu de rides. Un coûteux traitement antisénescence lui avait laissé une jeunesse relative. Pas plus d'une apparente cinquantaine bien conservée, mais ses yeux le trahissaient. Son regard était celui d'un homme très âgé. Il portait une robe de laine blanche de style arabe.

Je ruisselais et j'avais l'impression de manquer d'air. La pièce était une fournaise. Mais lui ne transpirait pas. Il m'observait et ses longs doigts secs jouaient avec ma boîte de commande.

Le fils de salope me sourit sans dire un mot et son pouce actionna le curseur. Jusqu'en bout de course.

J'essayai vainement de rester debout. Je basculai et me repliai en position fœtale, tétanisé, la sueur giclant de tous les pores de ma peau. Le feu infernal dévorait mes nerfs sensitifs.

Je luttai pour garder le contrôle de mes cordes vocales et perdis. Je râlai.

La douleur disparut aussi soudainement qu'elle était née. Je tremblais et j'avais dans la bouche un goût de bile. Péniblement, je réussis à me relever en prenant appui sur un coin du bureau.

Délilaria souriait toujours. Ma boîte de commande avait disparu.

— Assieds-toi.

Sa voix était douce, calme, bien modulée.

Je lâchai mon point d'appui et parvins à faire les deux pas qui me séparaient d'un fauteuil. Je tremblais toujours, mais moins violemment. Assis, je me sentis un peu mieux.

— Établissons bien les choses, dit Délilaria. Je ne suis pas sadique. Sauf en cas de nécessité, je ne me servirai plus de cette boîte, mais il était indispensable de placer nos rapports sur des bases nettement définies. Je ne veux pas d'histoires. En aucun cas. Selon toutes probabilités, tu vas rester ici assez longtemps. Je commanderai et tu obéiras. Ce point mis à part, tu seras bien traité. Je ne vous ai pas achetés pour mon usage personnel, mais pour spéculer. Vous n'êtes pas très nombreux. À mon avis, il y aura bientôt une demande supérieure à l'offre et les prix vont monter.

Il sembla rêver un moment à des bénéfiques futurs, mais il n'était pas passionné. Il calculait, froidement. Il reprit :

— Maintenant, écoute-moi bien. Je ne veux ni te voir ni t'entendre. Geronimo transmettra mes ordres qui seront exécutés à la lettre. Tu ne pourras sortir de la partie de la maison qui vous sera réservée qu'aux heures autorisées. Toute demande à mon intention passera par Geronimo. J'espère qu'il y en aura le moins possible. Pas d'histoires, et nous nous entendrons très bien. Si tu désobéis, tu seras puni. Je me fais bien comprendre ?

— Très bien.

— I res bien qui ?

— Très bien, monsieur.

— Autre chose. Je vous ai choisis jeunes et bien bâtis. Je ne veux pas que mon capital se dévalue. Vous aurez à entretenir votre forme, quotidiennement. Geronimo vous fera part de mes désirs à ce sujet. Considère qu'il est mon porte-parole. En toutes circonstances. Compris ?

— Oui.

— Oui qui ?

— Oui, monsieur.

Le « monsieur » m'écorchait quelque peu le gosier. Délilaria ne m'inspirait pas une sympathie délirante.

Il m'observait. Ses longs doigts momifiés jouaient avec une règle en verre noir d'Obsal. Il frappa l'angle du bureau et elle émit un sanglot cristallin.

— Tu me détestes. Ce qui importe peu. Je ne te demande pas de m'aimer. Seulement de m'obéir. Rappelle-toi bien ça. J'ai dit que je n'utiliserai plus ta boîte. À condition, bien sûr, que tu ne m'y obliges pas. Tu es dur à mater. Je vous ai tous testés et c'est ton curseur qui est resté en action le plus longtemps. J'espère que je n'aurai pas d'ennuis avec toi.

— Non, monsieur.

— Parfait ! Ah, encore un point. Ma demeure n'est pas une prison. Ses murs sont aisés à franchir. Souviens-toi de ne pas le faire. Si tu disparaissais, j'actionnerai le curseur. Les ondes d'Aslim trouveront le vadium dans tes nerfs où que tu sois. Tu le sais ?

— Oui, monsieur.

— Que ne te vienne pas non plus l'idée de t'associer avec tes camarades pour régler le problème des boîtes. Elles seront rangées dans mon coffre, et il est relié au tableau central de police le plus proche, de même que les serrures de la maison. Tu as bien compris ?

— Oui, monsieur.

— Très bien. L'entretien est terminé. Tu peux t'en aller. Geronimo t'attend sur la terrasse. Il te prendra en charge.

La porte s'ouvrit et se referma derrière moi. Je ne l'avais pas salué. Minuscule victoire, mais j'en avais besoin. Il s'était suffisamment essuyé les pieds sur moi pour que je me sente réduit à l'état de tapis-brosse.

Délilaria n'avait pas menti. Nous étions bien traités. Pas d'autre obligation que deux heures d'entretien physique quotidien qui s'effectuaient au gymnase, sous le regard inexpressif de Geronimo. Nous avons été pourvus de vêtements, nous habitons l'aile ouest de la maison et y disposons d'une chambre pour chacun. Nous disposons également d'un living. Nous y prenions nos repas, servis à heures régulières par un androïde DOM.

Un certain nombre de serrures avaient été réglées pour nous et nous en possédions la clé. Nous avons l'autorisation d'utiliser la piscine de 12 à 14 heures, et de nous promener dans le parc entre 14 et 16.

Je trouvais ma situation très acceptable. Sans le A sur mon front, qui se reflétait chaque matin dans la glace, j'aurais pu me croire redevenu un être humain. Je n'avais pas revu Délilaria et ne m'en plaignais pas du tout.

Il se cantonnait dans la partie est de la demeure. Il semblait mener une existence très solitaire, et quittait rarement son domaine. En quinze jours, sa navette n'avait décollé que deux fois.

Une semaine après notre arrivée, le bienveillant Délilaria nous avait offert, par l'intermédiaire de Geronimo, un androïde femelle marqué du sigle AMO. Je ne m'étais pas fait prier. Je n'avais pas vu une femme depuis ma capture. Ce succédané, malgré son regard vide et sa voix plate, remplissait parfaitement son office. Nous avons baptisé d'un commun accord cette poupée châtaine « Chérie ».

\* \* \*

Un matin de plus, très ensoleillé.

Nous avons été réveillés de bonne heure par le rugissement de la navette et nous prenions notre petit déjeuner. Le café était très bon, la nourriture soignée.

Je m'interrogeais sur Délilaria. Il nous traitait bien, mais, d'évidence, par souci de ne pas abîmer la marchandise et non dans un but humanitaire. Bon psychologue. La prise de contact, en nous prouvant qu'il utiliserait la boîte dès qu'il le jugerait nécessaire, nous avait mis en condition pour l'obéissance. Et nous étions dociles. Tous. Sauf Perdy.

Il était nerveux, émotif et très jeune. Il regimbait et pestait en permanence contre les interdictions. On pouvait être sûr qu'il aurait envie de se baigner ou de faire un tour dans le parc en dehors des heures autorisées. En passant par le parc, il tentait de visiter les parties de la demeure qui nous étaient interdites, et n'était arrêté dans son exploration que par les serrures.

Nous lui prêchions la prudence. En pure perte. Il riait et finissait par clore la discussion en nous appelant « papa » avec mépris.

Je terminai ma tasse de café en regrettant fortement l'absence de cigarettes. Délilaria ne poussait pas la bonté d'âme jusqu'à nous en fournir.

Une navette qui atterrissait ronfla, couvrant les chants d'oiseaux. Il était 9 h 05 et il nous restait presque une heure à tuer en attendant l'entraînement quotidien. Ce qui caractérisait le lent défilement des jours, c'était une bonne dose d'ennui.

Je pris un bouquin entamé la veille. Valian, Carmel et Roggio commencèrent une partie de dés. Perdy regardait par la fenêtre. Un androïde DOM apparut et desservit la table.

Geronimo entra, silencieusement comme à son habitude, et énonça :

— M. Délilaria reçoit une invitée. Durant une semaine, les sous-humains ne sortiront pas de l'aile ouest. L'entraînement est provisoirement supprimé. La piscine et le jardin sont interdits.

Il pivota et sortit.

— Eh bien, ça ! S'il croit que je vais rester bouclé ici, s'exclama avec rage Perdy.

Carmel intervint, conciliant :

— Une semaine, ce n'est pas bien long...

— Tu trouves qu'on ne s'emmerde pas déjà assez comme ça ?

— Rah ! dit Valian. Un neu plus un neu moins

— En tout cas, dit Roggio, le patron ne veut pas nous montrer. Une invitée ? Je me demande quelle tête elle a.

Ses yeux veloutés brillaient.

— Je la verrai, dit Perdy. Si tu as assez de cran, tu peux en faire autant.

— Ça t'avancera à quoi ? demanda calmement Carmel.

— À quoi, en effet ? l'appuyai-je. De toute façon, belle ou laide, jeune ou vieille, elle n'est pas pour toi. Si tu en doutes, regarde ton front dans la glace.

— Va te faire foutre ! Si ça te plaît de te comporter en limace, tant mieux pour toi ! A sur le front ou pas, je suis toujours un être humain, et je le prouverai !

Il quitta la pièce à grandes enjambées rageuses.

— Ce jeune con ! dit Carmel. Si Délilaria le pince, il le brisera.

Je partageais pleinement son avis. La révolte de Perdy était superficielle, trop irraisonnée. De plus, son émotivité le rendait très vulnérable.

— Nous ne pouvons pas l'empêcher de se brûler les ailes, dit doucement Valian. C'est un gosse. Il refuse de comprendre...

— Je ne suis pas sûr d'avoir très bien compris moi-même, dis-je. Parlons d'autre chose.

— Tu as raison, dit Carmel. On survit mieux en oubliant de penser. Qu'allons-nous faire pour occuper nos journées ?

— Cartes, dés, lecture, musique ou télévision. Tu as le choix.

— Commençons par un poker. Que je te reprenne ce que tu m'as gagné hier.

Gains très théoriques. Nous n'avions rien d'autre que des jetons à mettre en jeu. Mais cela tuait le temps.

Deux jours plus tard, Perdy nous annonçait triomphalement qu'il avait vu la fille dans le parc et qu'elle était jeune, blonde et très jolie.

J'espérai qu'il se satisferait de cette petite victoire, mais il continua de rôder hors des limites autorisées, aussi souvent que possible.

Encore deux jours, et il nous apprit qu'il lui avait parlé.

— Elle est très gentille. Elle s'appelle Callia et elle a dix-neuf ans. Elle vient ici de temps en temps, pour distraire Délilaria, mais elle fait ça pour le fric. Elle ne l'aime pas du tout.

— Pour l'amour de Dieu ! s'exclama Carmel. Tu n'as pas l'intention de coucher avec cette fille ?

— Bien sûr que si ! J'ai rendez-vous avec elle demain, dans le parc.

— Tu es complètement cinglé ! dis-je. Tu imagines la façon dont Délilaria va réagir s'il l'apprend ?

— Il ne le saura pas.

— Bon Dieu ! dit Roggio. La maison est pleine d'androïdes ! Il suffit qu'un seul d'entre eux te voie avec cette fille ! Tu ne...

— Fous-moi la paix ! Je ne te demande pas ton avis !

Il quitta la pièce, et je l'entendis prendre l'escalier au pas de charge.

Il partit pour son rendez-vous le lendemain vers 13 heures, moment où Délilaria faisait sa sieste. Il était exalté et très joyeux.

Il en revint morose, les yeux inquiets. Tout d'abord, il ne voulut rien dire, puis il avoua :

— Geronimo nous a surpris...

— Oh, bon Dieu !

— Oh, merde !

Carmel et Valian s'étaient exclamés en même temps.

J'avais envie de jurer aussi. Il n'aurait rien pu arriver de pire. Un androïde ordinaire n'aurait peut-être rien rapporté à Délilaria, ils s'en tiennent généralement à leur programmation, mais Geronimo...

— Qu'est-ce qu'il va me faire ? demanda Perdy.

Il crevait de peur et le cachait très mal. Nous essayâmes de le reconforter. Ça n'allait pas plus loin que les mots. Nous gardâmes pour nous les : « Je te l'avais bien dit ». Ils ne lui auraient pas rendu la pilule moins amère.

Geronimo vint le chercher vers 15 heures.

— M. Délilaria désire voir immédiatement Perdy O'Connor.

Perdy le suivit, serrant les dents. Il frémissait nerveusement.

Nous attendîmes, sans échanger un mot. La même inquiétude nous taraudait.

Nous entendîmes les pas, environ une heure plus tard. Lents, pesants, fatigués. Nous nous précipitâmes tous

dans le couloir.

Perdy s'arrêta, appuyé au mur. Personne n'ouvrit la bouche.

Il avait été maltraité. Durement. Et ça se voyait.

Ses vêtements et ses cheveux étaient trempés de sueur. Sa peau semblait étirée sur l'ossature de son visage. Deux filets de sang avaient séché aux commissures de ses lèvres. Ses yeux étaient rougis, soulignés de cernes noirs. Je n'aimais pas l'expression de son regard.

Il se détacha du mur et dit d'une voix atone :

— Laissez-moi. Je ne veux voir personne. Je vais me coucher.

Il monta l'escalier, marche par marche, une main accrochée à la rampe. Il disparut au tournant du palier.

— Le salaud ! dit doucement Carmel.

Il exprimait ce que nous pensions tous.

Mes mains tremblaient un peu. Je crevais d'envie de les nouer autour du cou maigre de Délilaria.

— Laissons-le, dit Carmel. Pour le moment, nous ne pouvons rien faire pour lui. S'il peut dormir, ce sera aussi bien. Ensuite, il faudra essayer de lui parler. Cette ordure l'a démoli.

Nous attendîmes jusqu'à l'heure du dîner, sans parler, et sans rien faire.

Des pensées tournaient en rond dans ma tête, comme un vol de charognards. L'odeur du repas chaud qu'apportait un androïde me tira de mes méditations.

— Il faut aller le chercher, dit Carmel. Il n'aura pas faim, mais peu importe. Ce qu'il faut, c'est qu'il recommence à exister. Qui est le plus copain avec lui ?

— Nous le sommes tous, dit Valian, mais Roggio est plus proche par l'âge.

— J'y vais, dit le Chilien.

Il nous appela du palier, peu de temps après. Le ton de sa voix nous fit prendre l'escalier d'assaut.

Le traitement infligé par Délilaria avait détruit Perdy O'Connor.

J'imaginai très bien la sèche momie ne se contentant pas de châtier le coupable, mais exigeant de lui des preuves d'absolue soumission. La douleur partie, dans la solitude de sa chambre, Perdy avait dû affronter le souvenir d'une totale dégradation. Il n'avait pas pu l'accepter.

Un canif à lame affilée reposait sur la tablette de chevet.

Perdy s'était tranché le poignet gauche, avec assez de violence pour couper les tendons. Il gisait sur le lit, sa main pendante frôlant le tapis spongieux de sang. Les yeux grands ouverts, vitreux. Il était mort.

— Nous n'aurions pas dû le laisser seul, dit Carmel, accablé.

— C'était un gosse, dit Valian.

— Le responsable, dis-je, ce n'est aucun de nous...

Mes poings se crispaient de rage.

— Le premier à partir..., dit lentement Roggio.

— Nous finirons tous par nous tuer, dit Carmel, les uns après les autres. Personne ne pourrait supporter ça. Personne !

Son visage de palissandre, sculpté par la colère et l'affliction, ressemblait à un masque africain maléfique.

— Délilaria sera fâché, dis-je. Il vient de perdre sottement une partie de son précieux capital.

— Qu'il crève ! dit Carmel.

— Qu'il crève ! dit Roggio.

— Qu'il crève ! dit Valian.

Je terminai les litanies par la même invocation convaincue.

J'allai presser le bouton qui permettait de convoquer Geronimo. Il entra et je dis :

— Le sous-humain Perdy O'Connor s'est tué.

Mon ton d'amère ironie importait peu. Il accueillit la nouvelle en ordinateur bien réglé.

Je rencontrai mon maître, qui m'avait fait convoquer, le lendemain matin.

Rien n'avait changé dans la pièce vitrée de la terrasse. Même suffocante chaleur, même visage brun momifié, même regard froid et même robe de laine immaculée. Les doigts desséchés tripotaient ma boîte.

Délilaria questionna :

— Pourquoi s'est-il tué ?

— Vous devez le savoir mieux que moi.

Son pouce caressa le curseur.

— Pas d'insolence ! Je t'ai posé une question. Pourquoi s'est-il tué ? A-t-il donné des raisons qui expliqueraient son acte ?

— Non.

— Non qui ?

— Non, monsieur.

— Tu ne me détestes plus, tu me hais. Pourquoi ?

— Vous faut-il vraiment une réponse... monsieur ?

Il rit. Un coassement désagréable.

— Non. Ce n'est pas nécessaire. Tes sentiments ne comptent pas, tant que tu restes docile. Et tu le seras, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Il soupira. Ses lèvres minces se pincèrent.

— J'ai commis une erreur. Je suis trop âgé pour comprendre la psychologie d'un garçon de vingt ans. Mais il m'avait mis en colère. C'est un sentiment que je n'éprouve généralement plus. Je n'ai plus besoin de toi. Tu peux t'en aller.

Je sortis. Durant toute l'entrevue, j'avais lutté contre une envie dévorante de le tuer. Le savait-il ? Sûrement. Il n'était pas stupide.

L'automne était venu lorsque Geronimo nous annonça que Délilaria nous avait mis en vente. Nous aurions à rester chaque jour dans le living, de 15 à 18 heures, pour nous tenir à la disposition des acheteurs éventuels.

Valian partit le premier, en compagnie d'une vieille dame qui se déplaçait en fauteuil roulant. Apparemment lassée des services impersonnels des androïdes, elle désirait un infirmier humain. Elle avait le teint frais, des joues rondes et des yeux gris limpides. Ses cheveux blancs s'échappaient en mèches folles de son chignon. Elle nous appela « mes pauvres garçons », blâma Mel Farquart de nous avoir réduit à cette triste condition, et promit à Valian qu'il n'aurait rien à craindre d'elle. Jamais, jamais, elle ne se servirait de cette vilaine boîte. Je ne doutai pas un instant de ses paroles. Elle me parut douce, gentille et gaie. Ce sacré rouquin avait bien raison de croire en sa chance. Il serait certainement dorloté et chouchouté. Tant mieux pour lui.

L'homme qui nous visita le lendemain présentait une quarantaine apparente, mais devait être, en réalité, passablement plus âgé. Il était vêtu avec une coûteuse recherche, la teinte de sa chemise ouverte sur un cou bronzé exactement adaptée au bleu de ses yeux, le pantalon d'un bleu à peine plus soutenu. Un blouson de soie bleu marine s'accrochait à une épaule, avec une négligence étudiée. Un coiffeur habile avait disposé en boucles folles de petit garçon sa chevelure blonde et éclairci une mèche qui retombait sur son front.

Il était juste un peu trop beau, juste un peu trop suave, et ses yeux clairs nous étudiaient avec juste un peu trop de calcul.

Il nous fit déshabiller, et nous palpa. Le contact de ses mains insistantes, humides de sueur, me donna envie de vomir. Je lui plaisais et il s'attarda sur moi. J'avais l'échine hérissée.

Ma chance, ce fut mes cheveux blonds et mes yeux gris, qui m'apparentaient à lui. Attiré par la loi des contrastes, il choisit Roggio, après une longue hésitation, et j'en ressentis, égoïstement, un soulagement total.

Le Chilien suivit son nouveau maître. Il n'avait que trop compris ce qui l'attendait. En lui disant adieu, j'évitai de regarder son visage durci.

Lorsqu'ils eurent disparu, Carmel dit à mi-voix, se parlant à lui-même :

— Roggio se tuera aussi...

— Ce n'est pas ma faute, dis-je.

Et je m'excusai.

— Non, Garral, ce n'est pas ta faute, ni celle de Roggio, ni même celle de ce type qui cherchait de la chair fraîche... Dieu damne Mel Farquart !

Je me tus. Après un temps de silence, Carmel ajouta :

— Ne te fais pas de reproches. Que tu te sentes soulagé, c'est bien normal. Il n'aimait pas les Noirs, il ne m'a pas regardé deux fois, et je remercie le ciel d'avoir la peau noire... Peut-être que Roggio s'en tirera...

Il ne le croyait pas et moi non plus.

— Écoute, Garral. Ce soir, Délilaria peut aller au diable ! Punition ou pas, il me faut de l'alcool. Crois-tu que la porte-fenêtre de cette pièce où se trouvait le bar pourrait être ouverte ?

— Possible ; la journée a été belle et chaude. On tente le coup ?

— J'y vais.

— Non. On tire au sort.

— D'accord. Prend un dé. Le chiffre faible perd.

Je tirai un six et il fit un trois. Il passa par le jardin et revint peu de temps après, une bouteille de gir dissimulée sous son blouson. Elle était presque pleine.

— Voilà de quoi nous rendre un peu de bonne humeur, dit-il. Et j'ai pris de l'avance en vidant le caliane. J'ai aussi chipé une bonne poignée de cigarettes.

— Il est presque 18 heures. Nous sommes libres. Mieux vaut monter dans ma chambre. Geronimo se déplace sans plus de bruit qu'un serment et il est toujours en train de rôder

Assis côte à côte sur mon lit, nous partageâmes la bouteille, en grillant les cigarettes. L'alcool nous chauffa et nous rendit plus optimistes. Nous descendîmes dîner vers 20 heures, non par faim mais pour éviter les histoires. Puis nous remontâmes pour achever le gir restant. Je m'endormis en travers du lit et Carmel sur le tapis.

Il se passa une semaine. Nous eûmes cinq ou six visiteurs, qui nous examinèrent et repartirent sans nous. Des curieux, à mon avis, sans intention réelle d'acheter.

Puis vint une femme. Pas jeune et pas belle en dépit d'un adroit maquillage correcteur. Soignée, élégante, avec une voix précieuse et aiguë. Ses cheveux d'un or verdissant ne devaient rien à la nature. Mince, et se déplaçant avec un art étudié. Couverte de bijoux, et la pierre de Sigma qui ornait son annulaire droit valait une fortune. Le maquillage, un peu trop épais, se craquelait aux plis des lèvres. Il s'efforçait de rendre plus étroit un visage lunaire, et d'allonger des yeux ronds de chouette, d'un brun brillant.

Elle nous examina, et fit le genre de commentaires qu'elle aurait exprimé dans un chenil, en choisissant un chien de race.

Elle se décida pour moi, après des hésitations interminables, des changements d'avis et des décisions aussitôt annulées.

Je dis adieu à Carmel, qui me souhaita bonne chance, en ajoutant à voix basse :

— Survis, Garral.

Mon élégante maîtresse s'impatientait et je la suivis.

Geronimo nous guida jusqu'à Délilaria, qui attendait dans la pièce où nous étions entrés le premier jour. Ma maîtresse bavarda, sur ce ton aisé de la conversation mondaine, en sirotant du caliane :

— Que devient Robbi ? Sais-tu que Dénisa est partie pour Thermade ? J'ai vu Jaulna, la semaine dernière, et elle m'a dit que...

Cela dura, interminablement. Je n'existais pas plus que les meubles. La belle dame se prénomma Marri. J'essayais de l'évaluer. Une mondaine à cent pour cent, mais que trouvait-on, sous la carapace ?

Ils passèrent aux choses plus sérieuses, avec la même aisance polie, et ma nouvelle maîtresse tenta de marchander.

— Vraiment, Serev, tu exagères ! 20 000 DP ! C'est de la folie ! Jaulna en a acheté un aussi beau que celui-là pour moitié prix.

— Elle s'y est peut-être pris plus tôt, Marri, dit Délilaria d'un ton suave. Si tu n'en veux pas, laisse-le. Les amateurs ne manquent pas.

— Allons, fais un effort ! Une vieille amie comme moi...

— Je ne peux pas baisser mon prix. J'ai eu des frais. Mais tu n'es pas obligée d'accepter...

— Oh, mais je le veux ! C'est tellement sulch ! Un robot humain ! Mel a eu une si bonne idée... Je vais te faire un chèque.

Elle le remplit, le vérifia et le détacha à regret. Je n'imaginai pas valoir aussi cher. Délilaria fit surgir d'un tiroir ma boîte et un dossier cassette. Elle les fourra dans un sac géant, visiblement très satisfaite.

— Ma chère Marri, il faudra que tu prennes le temps d'écouter cette cassette. Elle t'apprendra ce que tu peux faire, et ce qu'il vaut mieux éviter.

— Je l'écouterai. Je ne sais pas comment tu as fait, vraiment, pour en avoir encore à vendre, alors qu'on n'en trouve plus un seul sur le marché...

— Peut-être suis-je prévoyant, Marri... J'espère que tu seras satisfaite de ton acquisition.

Délilaria nous accompagna jusqu'à l'aire d'atterrissage. Ils se quittèrent en s'embrassant avec l'affection de commande voulue.

Je ne les aimais pas plus l'un que l'autre.

Ma patronne me demanda si je savais piloter une navette, et, sur ma réponse affirmative, me laissa les commandes. Elle s'installa à côté de moi. Elle me donna les coordonnées de vol, boucla ses sangles, et alluma une cigarette au parfum sucré. La navette était un modèle de luxe, ultra-récent, ultra-rapide, et je pris plaisir à la manier.

Marri s'agita, fouilla son sac, en tira la cassette et la glissa dans les mâchoires du transmetteur. Une voix monocorde débita mon curriculum vitae, avant de donner des renseignements précis sur l'action du vadium dans un système nerveux. Elle précisa qu'une utilisation trop prolongée de la boîte entraînerait infailliblement le décès de l'androïde. J'écoutai le moins possible. Je savais déjà tout ça par cœur, et j'étais un peu trop concerné. Ma propriétaire appréciait, les yeux mi-clos, en tirant sur sa cigarette sucrée.

Le domaine où nous aboutîmes, après une heure de vol, se situait au bord de la mer. Il était nettement plus grand que celui de Délilaria, et plus luxueux. Je n'avais jamais vu autant d'androïdes concentrés dans un seul endroit. Marri



me remit aux bons soins de l'un d'eux et disparut.

Elle me convoqua en début de soirée, dans son boudoir. Capitoné du même bleu mauve que le ciel de Talsie. Un décorateur s'en était donné à cœur joie là-dedans, amoncelant les soieries, les miroirs et les lumières voilées. Atmosphère toute de suavité parfumée.

Marri tenait ma boîte. Je sus, avec certitude, ce qui allait suivre, et je commençai à la haïr. Son pouce déplaça le curseur, lentement, presque timidement, puis le poussa en bout de course. Elle n'était pas vraiment mauvaise, je pense, seulement égocentrique au dernier degré. Elle jouait, comme un enfant pervers : cette maudite boîte exerçait un attrait irrésistible.

Ça dura moins longtemps qu'avec Délilaria. Marri me regardait, légèrement contrite.

— Je regrette, Garral, je ne savais pas.

Elle savait très bien, et ne regrettait pas tellement. Elle avait voulu voir, par pure curiosité. Mais les signes évidents de douleur l'avaient gênée. Un petit peu. Jusqu'à ce qu'elle ait oublié son malaise, elle ne recommencerait plus. Mais elle serait plus dangereuse que Délilaria. Lui n'aurait utilisé la boîte qu'en cas de nécessité. Elle l'emploierait par caprice, sans raison logique.

Je me demandais si je tiendrais très longtemps.

Je dînai, sans grand appétit, puis montai jusqu'à la chambre qui m'avait été allouée. J'y trouvai un petit réfrigérateur et un bar bien fourni. Je remplis à ras bord un verre de gir, et le bus, très vite. J'en vidai un deuxième, plus lentement. Je me déshabillai et m'allongeai sur le lit. Très confortable. Je continuai à boire.

Lorsque Marri entra, j'étais à peu près ivre, et je n'avais pas la boisson gaie. Elle était nue, sous un peignoir ouvert, tout en voiles vaporeux. Pas trop mal foutue. Peu de seins, et les jambes courtes.

Je lui donnai ce qu'elle voulait. Brutalement. J'épuisai sur elle mon ivresse et ma colère. Elle n'en fut pas mécontente. Elle aimait ça.

Je n'étais pas réellement malheureux, et pas heureux non plus. Je me foutais de tout.

Marri Saurgal me promenait comme un chien de salon. Je l'accompagnais chez son coiffeur, dans les magasins, au spectacle, chez ses amis. Je lui servais de chauffeur, de garçon de course, de porteur, et de machine d'amour lorsqu'elle en éprouvait le désir. Elle m'exhibait, et des femelles excitées passaient leurs doigts sur le A de mon front. Je n'éprouvais même plus assez de sentiments pour les haïr.

Marri vivait dans ce genre de tourbillon qui entraîne les papillons mondains. Toujours en mouvement, toujours agitée, et j'étais tiré dans son sillage. Elle n'avait plus utilisé la boîte, mais m'en menaçait, parfois, comme on promet une fessée à un enfant en lui enjoignant d'être sage.

Elle était fière de moi, comme elle l'aurait été d'une bête de race. Fière de mon corps, de mes muscles et de ma virilité. À l'occasion, devant un cercle d'amies, elle me faisait déshabiller. Je participais très souvent à des jeux sexuels en commun, plus ou moins pervers. Sans écœurement. Ça ou autre chose... Garral Saltienne, anciennement pilote, nouvelle profession : gigolo à temps complet. Pourquoi pas ? Je n'avais pas le choix.

Je l'appelais « madame » et je la vouvoyais. Au lit, nos relations maître à esclave se modifiaient. Elle appréciait une certaine dose de brutalité contrôlée. Pas trop. J'avais très bien appris jusqu'où, exactement, je pouvais aller. Mais, à l'occasion, en pressant mes pouces sur son cou, j'y prenais un peu trop de plaisir. Je l'aurais étranglée avec joie.

Elle ne s'en rendait absolument pas compte. Elle n'était pas tout à fait idiote, mais vaniteuse, superficielle, occupée à cultiver son petit moi chéri. Elle s'aimait et n'aimait rien d'autre. Elle n'imaginait pas une seconde qu'on pût ne pas l'apprécier autant qu'elle s'appréciait elle-même.

Ses amis lui ressemblaient. Femmes sophistiquées, gâtées et capricieuses, protégées de tout par les barrières de la fortune, et hommes imbus d'eux-mêmes, gonflés comme des dindons.

Deux ou trois fois, j'avais rencontré des compagnons de misère, marqués du A sur le front. Comme tous les esclaves, j'imagine, nous avons échangé des appréciations sur nos propriétaires respectifs. Dans l'ensemble, je n'étais pas trop mal loti. Il y avait pire...

\* \* \*

Soirée du Jour de l'an. Marri recevait. Il était 4 heures du matin. La bruyante musique avait été réduite à un fond sonore supportable. La majeure partie des invités s'était retirée, et il ne restait là que les enragés de la nuit blanche.

J'avais distribué, en androïde stylé, les cadeaux offerts par Marri à ses hôtes. Surprise, il y en avait eu un pour moi. Très symbolique. Un large collier d'or. Je le portais. J'avais bu un peu, avec discrétion.

Marri était ivre et embrumée par une consommation excessive de noix de kelm. Les fruits avaient cyanosé sa peau et teint ses lèvres de bleu de Prusse. Sa coiffure élaborée commençait à se défaire, et elle n'allait pas tarder à perdre son diadème. Son maquillage se craquelait fâcheusement.

Une dizaine d'invités l'entouraient. Les derniers. Ceux qui ne quitteraient les lieux qu'à l'aube, après le petit déjeuner. Ils bavardaient, avec des éclats de voix et des rires aboyés. Je ne les écoutais pas. Je m'ennuyais et j'avais envie d'aller me coucher. Pas question pour moi de le faire avant que Marri m'en donne le signal. Bon gré mal gré, je devais patienter.

Un grand gaillard brun qui portait un rubis incrusté dans la narine droite versait du gir dans la bouche bleuie d'une fille aux cheveux verts. Je la connaissais, et je ne l'aimais pas. Elle me regardait, d'ordinaire, comme un chat qui guette une proie. Trois ou quatre fois, elle avait essayé de m'emprunter à Marri. Sans résultat. Ma chère patronne était heureusement beaucoup trop possessive pour prêter son joujou.

4 h 20. Ils jacassaient toujours. J'étais assis à l'écart, solitaire, et aussi gai qu'un croque-mort. Une phrase accrocha mon oreille, y enfonçant des barbelures, et je me raidis comme un chien à l'arrêt.

Marri secoua négativement la tête, mollement. À présent, réveillés, excités, ils l'assiégeaient de supplications :

— Oh ! si Marri ! Juste une fois !

— Va le chercher, chérie, je te promets qu'on ne l'abîmera pas.

— Juste un petit peu, pour voir...

— Sois gentille, mon chou, tu peux bien faire ça pour nous !

— Va le chercher, Marri, c'est tellement sulch !

Je savais déjà qu'elle céderait, et la peur me rongerait le ventre.

Elle se leva, chancelante, et Cheveux verts lui prêta l'appui de son bras. Elles quittèrent la pièce. Les autres me regardaient, avidement. Ils supputaient le futur spectacle dont j'allais être la vedette. Je les haïssais. Je ne pouvais pas empêcher la sueur de tacher ma chemise, mais je pouvais mater la peur, suffisamment pour qu'elle ne devienne pas trop visible.

Marri revint, toujours accrochée au bras de l'amie secourable, qui la déposa comme un paquet dans un fauteuil. Cheveux verts tenait ma boîte, bien serrée, et ses doigts blanchissaient aux jointures. Elle s'assit. Cette fois, le chat tenait la proie. Elle dit avec douceur :

— Viens ici, Garral.

Je me levai. J'avais des jambes en sac de son. Je me vis, dans le miroir géant qui couvrait tout un mur. J'étais blanc, et le A écarlate ressortait nettement sur mon front. Les yeux gris de mon reflet me regardaient. Des yeux d'animal traqué.

Cheveux verts dégagea sa jambe d'un flot de jupons émeraude. Les ongles de son pied nu étaient de petits miroirs irisés. Elle aussi était blême. Ses yeux étroits, mouchetés de taches dorées, luisaient. Elle suça ses lèvres minces et ordonna :

— Lèche mon pied !

Ils attendaient, vibrants d'excitation. Je savais que si je me pliais à cette première exigence, il en viendrait une autre, puis une autre encore.

Pas à pas, ils me feraient descendre les marches de l'abjection, et je savais aussi que, le réveil venu, je ne pourrais pas me le pardonner. Il ne me resterait d'autre solution que celle qu'avait choisie Perdy, après une séance analogue.

Qu'ils crèvent ! Ils n'auraient pas ma peau comme ça !

Je répondis non.

Cheveux verts était satisfaite. Elle espérait cette réaction. En acquiesçant, je l'aurais déçue. Elle voulait utiliser la boîte, avec une dévorante intensité.

Son pouce déplaça le curseur, et l'enfer me saisit.

Ça durait depuis... un millénaire ? Deux ? Ils étaient en train de me tuer. Une part de mon esprit, relativement lucide, le savait et l'acceptait, ne désirant plus que cette délivrance.

Je criais, et ces rauquements d'animal dont j'avais à peine conscience me sauvèrent. À la longue, ils tirèrent Marri des brumes de l'ivresse et de la drogue. Elle réalisa que ses chers amis étaient en train de détruire son coûteux jouet et elle reprit la boîte.

Hormis d'émerger d'un océan de rouge souffrance, je n'avais conscience de rien. Je restais couché là où j'étais. J'avais vomi, j'avais mordu et mâché les longs poils du tapis blanc, je m'étais entaillé la langue, et j'avalais encore du sang. Son goût de fer salé emplissait ma bouche.

Ils étaient partis, je pense. Marri essayait de me faire lever. Elle me versait de l'alcool dans le gosier, elle me secouait, elle me poussait. En pure perte. Un flot de phrases précipitées ne me parvenait que comme un ronron assourdi.

Des mains sèches d'androïde me transportèrent jusqu'à mon lit. Je m'enfonçai dans un puits sombre et doux d'inconscience.

Je m'éveillai. La chambre était noire. Des souvenirs revenaient, amers et taraudants.

La haine qui m'habitait acheva de se cimenter. Elle devint bloc solide, sans fissures.

Marri essayait de me séduire par une gentillesse excessive. Elle voulait qu'on l'aime et craignait que j'aie cessé de l'aimer. Elle minaudait et me couvrait de cadeaux. Ça ne me faisait ni chaud ni froid. Je calculais.

Si je voulais survivre, il me fallait fuir, ou la tuer. Impossible de lui faire confiance. L'histoire du Jour de l'an pouvait se renouveler n'importe quand, et je n'aurais peut-être plus autant de chance. Ou bien elle se lasserait de son jouet, et le détruirait elle-même.

Fuite ou meurtre posaient des problèmes. La tuer m'aurait fait grand plaisir, mais, même en lui mitonnant un bel accident sur mesure, je doutais de pouvoir m'en tirer. Un peu trop d'ATOF avaient choisi cette solution pour se débarrasser d'un maître impossible, sans parler des assassinats suivis de suicides. Le décès de Marri amènerait des questions. Très insistantes. Avec utilisation prolongée de la boîte.

Et même si je m'en sortais... Ensuite ? Un nouveau maître, peut-être pire que le précédent.

Non. Ce qu'il me fallait, c'était un navire spatial. Les ondes d'Aslim trouveraient le vadium dans mes nerfs partout, mais pas au-delà de l'espace. J'étais pilote. Si je réussissais à me procurer un vaisseau, je pourrais tenter de trouver refuge sur Dernière Chance. J'étais tout à fait mûr pour accepter de jouer ma vie dans leurs examens d'admission.

Malheureusement, un navire spatial ne se vole pas. Outre qu'on n'entre pas dans un cosmoport comme dans un moulin, qui ne possède pas la clé réglée sur la serrure magnétique du vaisseau n'y entre pas, voilà tout. Où trouver cette clé ?

Je ne pouvais qu'espérer et attendre une occasion. Survis, Garral.

J'avais repris ma vie de chien de luxe. L'hiver tirait à sa fin. En apparence, Marri était ma maîtresse bien-aimée, et moi son androïde affectionné. Mais je la haïssais. Ô combien ! Lorsqu'elle m'utilisait comme bête à plaisir, ça se passait très en douceur. Je ne pouvais plus me permettre de me laisser aller. Je l'aurais tuée.

\* \* \*

Marri fut invitée par des amis qui habitaient Thermade, un monde voisin. Pour une fois, elle ne m'emmenait pas dans ses bagages. Elle ne m'en donna pas la raison, et je ne la demandai pas. J'étais bien trop content. Un mois sans l'avoir sur le dos ! Trop beau pour être vrai.

— Je te laisse 1 000 DP pour les dépenses courantes de la maison, Garral, mais tu tiendras les comptes.

Mais comment donc ! Les comptes à un sou près. La belle dame dépensait volontiers, elle était assez riche pour ça, mais elle savait très bien additionner deux et deux. Les nantis le savent toujours.

— Je préfère que tu ne sortes pas de la propriété, Garral. Je ne tiens pas à avoir des ennuis. On pourrait m'accuser de mal te surveiller.

Pas d'ennuis, ma belle, aucun ennui. Le sous-humain sera sage comme une image. Sauf s'il trouve une bonne occasion de filer ! Malheureusement, je n'y croyais pas. Où trouver ce navire, bon Dieu ? Où ?

J'amenai Marri au cosmoport de Farewell deux jours plus tard.

Je posai la navette sur l'aire d'atterrissage, à proximité de la monumentale porte d'entrée. Des soldats des MA la gardaient, vérifiant les papiers des voyageurs. Les androïdes porteurs s'affairaient, poussant leurs chariots à bagages.

En les voyant circuler et suivre leurs clients, il me vint une idée sur la façon de pénétrer dans l'enceinte du cosmoport, si je trouvais un jour le navire nécessaire.

Marri avait appelé un androïde et il chargeait sa montagne de bagages sur la plate-forme.

— Rentretoutdesuiteàlamaison,Garral,etrestes-y ! jeneveuxpasquetuensortes,saufpourvenirmechercherquandjerentrerai.C'estbienentendu ?

J'acquiesçai très docilement. Cause toujours, ma garce !

Elle partit vers la porte, présenta ses papiers et disparut. L'androïde porteur la suivit, poussant son chariot

Elle partit vers la porte, présenta ses papiers et disparut. L'homme porta la main à son front, poussant son chapeau.

Je mis un pied sur la marche pour remonter dans la navette, et une voix cria :

— Garral !

Je me retournai. Quelqu'un venait vers moi, à grands pas. Je reconnus un visage de palissandre, masque africain, sculpté par la joie.

— Carmel !

— Garral ! Oh, bon Dieu ! Que ça me fait du bien de te voir !

Nous échangeâmes des bourrades.

— Je ne peux pas m'attarder, dit-il. Mon vieux chameau va revenir d'un instant à l'autre. Garral, serais-tu assez libre pour te déplacer et disposer d'une navette ?

— En ce moment, oui.

— Alors viens cette nuit, vers une heure, sur l'aire d'atterrissage du lac d'Augrèse. Tu connais ?

— Non, mais je regarderai sur une carte. J'y serai.

— Dieu merci ! Je... Merde ! Mon vieux !

Il fila, s'enfonçant à pas pressés dans la foule. Je le vis grimper dans une navette et s'installer aux commandes. Un vieillard sec arriva. Grand front blanc et petits yeux de rat enfouis dans les arcades sourcilières. Il monta dans la navette, après y avoir fait charger une caisse. Elle décolla.

J'en fis autant et je rentrai.

\* \* \*

Je posai la navette au bord du lac, vers 0 h 45. La nuit était froide et claire. Les deux lunes de Talsie se reflétaient dans l'eau noire, en paillettes dorées. Tout était paisible, silencieux et désert. Je sortis pour faire quelques pas. J'allumai une cigarette et remontai le col de ma veste. Le vent soufflait en rafales glacées. J'attendis, en fumant à la chaîne. J'étais gelé.

Une silhouette se matérialisa peu après une heure. Carmel était très peu vêtu et il grelottait.

Je le fis monter dans la navette, branchai le chauffage et lui offris un flacon de gir tiré du bar miniature. Il réclama une cigarette et aspira un moment la fumée à bouffées profondes, en silence. Puis il rejeta la tête en arrière.

— Garral, je suis au bout du rouleau. Je n'ai pas été exactement verni. Celui qui m'a acheté, c'est un vieux type richissime atteint de mégalomanie. Ce qu'il veut, avec une dévorante passion, c'est vivre toujours. Il s'intéresse à la chimie, en amateur, mais ses connaissances en la matière ne vont pas bien loin. Je suis chimiste. Il compte sur moi pour mettre au point un composé antisénescence ultra-perfectionné. La drogue d'immortalité, tu vois. Et il utilise la boîte pour, je cite : « Stimuler mon imagination ». Très souvent. Je n'en peux plus. J'en suis à envisager le suicide. De t'avoir rencontré, c'est une sorte de miracle. Tu es pilote, et il possède un vaisseau spatial. Crois-tu que nous pourrions tenter de fuir ?

— Et comment ! Et c'est un miracle pour moi aussi. Tout ce qu'il me fallait, c'était un navire, et tu me l'apportes sur un plateau. J'ai un plan pour entrer dans le cosmoport.

Je lui fis part de l'idée qui m'était venue. Il rit.

— Bon Dieu ! C'est trop beau, je n'ose pas encore y croire. Où irons-nous ? La Ligue d'Ansée ne nous accueillera pas, ni l'Union des Planètes libres. Si nous atterrissons chez eux, ils nous boucleront, avant de nous rendre gentiment aux MA.

— Dernière Chance, dis-je.

— Evidemment. C'est la seule possibilité. D'accord. Je jouerais bien plus que ma peau pour avoir ma liberté !

— Tu pourras piquer sa clé ?

— Il faudra que je le tue, mais ça, j'en rêve depuis des mois. On se tire quand ?

— Le plus tôt possible, mais il y a des préliminaires. Rendez-vous ici, la nuit prochaine, à la même heure. Nous verrons les derniers détails. Tu pourras venir ?

— La nuit, mon vieux chameau dort sous un casque de sommeil. C'est le seul moment où il me fout la paix. Passe-moi encore un peu de ce gir, tu veux, et une cigarette.

En buvant et fumant, nous parlâmes. Très longtemps. Je me racontai, et il se raconta. Sans restriction. Le vadium, nous connaissions aussi bien l'un que l'autre. Pour cette raison, nous étions très proches, et nous pouvions tout dire et tout entendre.

\* \* \*

Le lendemain matin, j'appelai le cosmoport pour me renseigner sur les horaires. Le trafic nocturne, un peu ralenti, reprenait vers 5 heures.

Je pris la navette pour me rendre à Farewell.

Je passai une partie de la matinée à faire des achats. Du plastoderme, des couleurs pour le teinter et des récipients étanches. Des perruques, des verres de contact, une trousse de maquillage et d'autres bricoles.

La chère Marri ne trouverait pas ses comptes en ordre, entre autres sujets de mécontentement.

Comme toujours, en faisant mes courses, j'avalai une bonne dose de coulevres. Dans la plupart des cas, on me servait, en marquant bien la nuance par égard pour mon maître, dont j'exécutais évidemment les ordres, et non pour satisfaire le sale rebelle terrien que j'étais. Mais j'avais l'habitude et je restai très poli. J'avais appris depuis longtemps à mater la colère.

Vers midi, j'allai déjeuner dans un restaurant proche du cosmoport, fréquenté par les mécaniciens. Je mangeai en surveillant la salle. Je repérai bientôt un petit homme solitaire, qui n'avait pas l'expression de mépris habituel en me regardant. Je réglai ma note et attendis son départ.

Je le suivis et l'abordai dans la rue.

— Vous ne pourriez pas me rendre un service ?

— Quel genre de service ?

Il était relativement aimable, mais méfiant.

— Mon maître m'a ordonné de lui trouver deux tenues d'androïde porteur. Il les veut pour un bal masqué. Si je ne les ramène pas, il piquera une belle colère. Il m'a donné de l'argent et je peux payer. Vous ne pourriez pas me les procurer ?

J'avais réussi à donner l'impression voulue. Mon patron me faisait peur. Très peur. Mon petit mécanicien perdait de sa méfiance.

— Il est mauvais, ton bonhomme ?

J'avalai ma salive et baissai les paupières.

— Bon. Je peux t'arranger ça. Deux trucs de la Générale planétaire. Ça te va ?

— Très bien. Vous me tirez une belle épine du pied.

— T'as pas besoin de me dire vous, bonhomme. Moi, j'suis pas de ceux qui trouvent très bien la saloperie qu'on vous a faite. Farquart, c'est une belle ordure, je te dis ça entre nous. Un de ces jours, va bien falloir qu'on se décide à le virer.

— En ce qui me concerne, dis-je, j'espère qu'il en bavera pendant mille ans avant de crever !

Je ne jouais plus du tout la comédie.

— Bon, dit le petit homme. Tu peux revenir ce soir, disons vers 18 heures, dans ce bistrot où on bouffait tout à l'heure ?

— Sûr. Mon patron m'a donné 100 DP pour ces tenues. Je te les remettrai.

— Jamais de la vie ! Garde-les pour toi. Tu lui dis que tu les as payées 100, mais tu les gardes. J'pourrais pas te les prendre, mon gars, ça me ferait comme de voler un aveugle.

Un petit type rudement bien. Il me réconciliait avec l'humanité.

— Je te remercie, dis-je, je te remercie bien sincèrement.

— Bah ! Qu'est-ce que ça m'coûte ? Ces tenues, je vais les piquer à la Compagnie, ni plus ni moins. Un p'tit même ferait ça les yeux fermés. Faut que j'file, mon pote, c'est l'heure. À c'soir !

Je me rendis à l'entrée du cosmoport. Les androïdes porteurs allaient et venaient, s'occupant des bagages. Tous grands, tous ayant de raides cheveux bruns et des yeux marron, tous coulés dans le même moule. Seule les différenciait la couleur de leur combinaison, marquée du sigle des compagnies de transport.

J'attendis un moment l'occasion de prendre de bonnes photos. Je les sortis de l'appareil et les examinai. Bien nettes. Ça irait.

Je tuai l'après-midi en musardant dans la ville, puis j'allai à mon rendez-vous, un peu en avance.

Le petit mécanicien arriva à 18 h 12. Il extirpa d'une musette un paquet ficelé et me fit un clin d'œil.

Nous bavardâmes un moment, en buvant de la bière, puis il me dit qu'il devait filer, sinon sa bobonne s'inquiéterait. Il insista pour régler entièrement l'addition. Dehors, il me serra la main et chuchota :

— Dis donc, mon pote, au cas, je dis bien au cas, où ces trucs seraient pour toi et pas pour ton patron, moi, je sais rien de rien, je t'ai même jamais vu, et j'te dis merde !

Il sourit jusqu'aux oreilles, tourna les talons et partit sans attendre une réponse.

J'attendais dans la navette, peu avant une heure, chauffage branché. Les désembueurs marchaient à plein. Le lac était un vaste trou empli de goudron. Une brume diffuse en masquait les contours.

Je ne découvris Carmel que lorsqu'il toucha la portière. Il se laissa choir sur le siège. Il avait des yeux injectés de sang, et les traits tirés. À mon avis, ce n'était pas uniquement le froid qui avait donné à sa peau cette teinte malsaine. Je n'avais pas besoin de le regarder plus longtemps pour comprendre. Je demandai, d'un ton volontairement neutre :

— Stimulation ?

Il acquiesça de la tête, avec lassitude.

— Cet après-midi. Il trouve que je ne travaille pas assez vite. J'ai eu droit à une bonne séance. Garral, j'en ai marre...

— Terminé. Tu vas pouvoir te l'offrir. Tout est prêt.

Il se redressa, et un rictus découvrit ses dents.

— On se tire la nuit prochaine, dis-je. Voyons les derniers détails. Premier point, ta boîte. Elle est accessible ?

— Il la garde dans son coffre.

— Parfait. Qu'elle y reste. La mienne restera dans le coffre de Marri. Avant qu'ils puissent mettre la main dessus, nous serons hors de portée, ou foutus de toute façon. Deuxième point. Ton vieux. Tu pourras l'avoir sans difficulté ?

— Aucune.

— Sûr ? Tu ne veux pas un coup de main ?

— Non.

Je n'insistai pas. Il tenait à faire ce travail-là lui-même, et je comprenais très bien.

— Je t'attendrai chez Marri. Viens dès que tu pourras. Si quelque chose clochait, nous remettrions à la nuit suivante.

J'inscrivis sur un papier les coordonnées de la propriété de Marri, et son numéro d'appel. Carmel l'empocha.

Carmel arriva vers 2 heures. Apparemment détendu et de très bonne humeur.

— Tout s'est bien passé ?

Un large sourire fit briller ses dents.

— Je l'ai eu facile. J'ai tordu son sale cou de poulet jusqu'à ce que les vertèbres craquent. Tu ne peux pas t'imaginer le plaisir que j'y ai pris. J'en jouissais presque.

Je m'imaginai très bien. Il existait pas mal de gens que j'aurais aimé m'offrir de la même façon. Délilaria, Marri, Cheveux verts... Je me secouai. Pas le moment de rêver. Nous avions du boulot à faire, et pas qu'un peu.

Il s'agissait de nous transformer, l'un et l'autre, en parfaits androïdes porteurs.

Ça nous prit un temps fou. Couches de plastoderme, A sur le front et sigle au poignet tracés à l'aide de caches, perruques, faux sourcils, verres de contact.

Ce fut plus dur pour Carmel que pour moi. Pas aisé de faire d'un homme noir un androïde blanc. Je dus modifier légèrement la forme de son visage, teindre au pinceau le bord intérieur de ses paupières et passer ses ongles au vernis.

En nous guidant sur les photos que j'avais prises, nous arrivâmes à un résultat tout à fait appréciable. Les combinaisons enfilées, nous ressemblions réellement à une paire d'androïdes. De toute façon, personne ne prend jamais la peine de les regarder sous le nez. Ils sont trop familiers.

Tout notre plan d'évasion reposait sur ça.

Ce que nous voulions emporter avec nous – des statuettes de valeur que j'avais volées à Marri et d'autres bricoles – était fixé à la face interne de nos cuisses. Une accumulation de sous-vêtements chauds nous épaississait un peu. Nous allions devoir affronter une température assez basse, quatre ou cinq degrés au plus, et pas question de frissonner ou de claquer des dents. Un androïde ne ressent pas le froid. Le pire, ce serait certainement nos pieds nus. Ils avaient beau être revêtus d'une bonne couche de plastoderme, je doutais qu'elle nous protège beaucoup. Malheureusement, un robot n'a pas coutume de porter des chaussures.

Nous quittâmes la maison vers 4 heures. L'humidité de la nuit nous saisit.

— Ça ne va pas être une partie de plaisir, dit Carmel. Il fait un froid de loup. Je me demande comment je vais m'y prendre pour éviter de claquer des dents.

— Serre-les, dis-je. Ton masque de plastoderme est assez épais pour très bien dissimuler les contractions musculaires.

— Mais comment donc ! Et si j'ai la bloblotte, je m'y prends comment ?

— Tu ne l'as pas. Un point, c'est tout.

— Tu n'es pas nerveux, toi ? Moi si, je fourmille.

— Je suis nerveux. Aussi nerveux qu'un chat sur une plaque brûlante. Mais j'espère que ça ne se voit pas.

— Ça ne risque pas de se voir. Comme tu l'as dit, le plastoderme, ça couvre tout. Mais il va falloir aussi oublier de penser, pour garder des yeux en morceaux de verre inexpressifs. Tu crois vraiment qu'on va s'en sortir, Garral ?

— Oui. Et arrange-toi pour le croire aussi.

Je posai la navette sur l'aire d'atterrissage du cosmoport. Un peu à l'écart, à côté d'un massif d'arbustes. Il y avait déjà pas mal de trafic. Les navettes atterrissaient ou décollaient, et les androïdes s'affairaient.

Je descendis du côté des buissons. Carmel chuchota :

— Merde, Garral.

Je lui retournai le même souhait de bonne chance. Momentanément, nos destins se séparaient, et nous allions passer l'un après l'autre. Si j'étais pris, il était foutu de toute façon, mais s'il se faisait prendre, je partirais sans lui.

En marchant à pas lents et réguliers, je m'approchai de l'entrée pour prendre un chariot à bagages. Personne ne s'occupait de moi.

J'attendis. Le froid m'enveloppait dans une chape de glace, insensibilisant mes mains et mes pieds. Je m'appliquai à rester riïde sans plus de réaction que la mécanique que j'étais devenu



Une navette se posa tout près, la portière s'ouvrit et des doigts impératifs claquèrent à mon intention. Un jeune homme, qui ne prononça pas une parole, se contentant d'ouvrir le compartiment à bagages. Il ne me regardait pas du tout.

Je chargeai les valises sur le chariot. En un sens, le froid m'aidait. En me paralysant presque, il m'obligeait à des mouvements lents, sans aucune souplesse. Le jeune homme fila vers l'entrée à grandes enjambées et je le suivis.

Les gardes épluchèrent ses papiers. Il passa. J'étais derrière lui, et pas un soldat ne me jeta le moindre regard.

Un androïde, ça n'a pas d'existence. Ni de pièces d'identité, bien sûr.

Ils n'avaient aucune raison de s'occuper de moi. Et ils ne le firent pas.

À présent, je traversais les bâtiments, et j'en appréciais la chaleur. Je suivais toujours, bien régulièrement, le jeune passager. Il ralentit une fois ou deux, pour me permettre de le rattraper. On ne s'attend pas à ce qu'un androïde se hâte, et il ne s'impatiait pas.

Je passai derrière lui un deuxième contrôle, puis la douane qui marqua les valises sans les visiter. Les choses marchaient si bien que je devenais très optimiste.

Nous sortîmes sur la gigantesque aire d'envol. J'accompagnai le jeune homme jusqu'à l'*Argonaute*.

Je déchargeai les bagages sur le tapis roulant. Lui monta par l'escalier réservé aux passagers. J'étais libre.

Je poussai calmement mon chariot vide vers la partie du terrain réservée aux particuliers. Je croisai des pilotes, des mécaniciens, et j'étais toujours totalement invisible.

Je trouvai sans peine le petit vaisseau dont Carmel m'avait donné les coordonnées. Chaque emplacement était numéroté.

J'enfonçai la clé dans son encoche magnétique et actionnai la commande d'ouverture. Le sas s'ouvrit obligeamment et l'escalier se déplia. J'entrai.

Lorsque j'eus déniché la cabine de douche, une bonne dose d'eau brûlante amollit suffisamment le plastoderme pour que je puisse l'arracher. Je trouvai une combinaison de vol à ma taille et me recoiffai d'une autre perruque. Sa longue frange cachait le A de mon front.

J'entendis siffler le sas qui se fermait, et Carmel entra. Son masque inexpressif d'androïde n'exprimait rien, mais sa voix résonna avec triomphe.

— Du billard ! Tu as eu une idée de génie. Personne ne m'a seulement vu. Je faisais partie du décor. Mais, bon Dieu ! ce que j'ai eu froid !

— Rentre dans la douche, dis-je, et restes-y un moment. Je vais brancher le transmetteur pour demander l'autorisation d'envol. Je le fermerai juste avant de mettre les propulseurs en marche. Guette bien. Tu n'auras que quelques secondes pour sauter dans une couchette et te sangler.

— Entendu.

Il disparut dans la petite cabine.

Je m'installai aux commandes, bouclai mes sangles et demandai l'autorisation d'envol. Ils me firent attendre un moment, puis me donnèrent une direction de départ. Je coupai le transmetteur et criai :

— Carmel !

Il jaillit comme un diable de sa boîte et sauta sur la couchette.

Je branchai les propulseurs, et décollai.

L'accélération m'enferma dans la sensation d'écrasement familière, puis le navire surgit dans l'espace, me libérant, et le système à gravité artificielle se mit en route.

Je pilotai un moment avant d'enclencher le dispositif qui allait nous précipiter dans l'espace 2.

La distorsion m'engloutit quelques secondes dans un tourbillonnant vertige, et des nausées me montèrent aux lèvres.

Je retrouvai ma stabilité, et le navire était passé dans un autre plan. Il se déplaçait à une vitesse hors de toute commune mesure. Les écrans reflétaient l'océan pourpre, traversé de courants violets et or qui, pour moi, s'appelle espace 2 et qui n'est pas réalité mais tentative de l'esprit pour s'adapter à l'inconcevable. Chacun voit l'espace 2 à sa manière et selon ses propres fantasmes.

Je me retournai vers Carmel. Il riait, montrant ses dents, sans que son masque figé exprime la moindre gaieté.

Je ris avec lui.

Maintenant, nous aurions à jouer nos chances de survivre, mais, que nous y parvenions ou non, nous étions libérés de l'esclavage.

A comme androïde ?...

Fini !

**D**ernière Chance. C'est un monde mort, et son soleil déclinant brille, rouge, comme un œil maléfique dans le ciel noir.

À l'origine, Dernière Chance portait un nom moins évocateur et servait de relais spatial. On ne se déplace pas à sa surface sans scaphandre, mais l'intérieur de la planète a été creusé et aménagé. Une série de lacs, créés artificiellement, assure ses ressources en liquide, et les cultures hydroponiques le renouvellement de l'oxygène. Elle se présente sous la forme d'un vaisseau spatial géant, avec sas aux entrées et recyclage de l'eau et des déchets. Elle produit sa nourriture, légumes et fruits croissant en régime accéléré sous les lampes solaires, et élève du bétail. Elle tire son énergie du noyau igné central.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Dernière Chance est une planète très riche. Elle prospère en exploitant le côté sombre de l'humanité.

Tout s'y vend et tout s'y achète : noix de kelm ; fleurs de rire, qui sucent le sang de leurs adorateurs, en leur procurant du plaisir ; moisissures de Quallin, qui agissent de même, mais tuent à la longue leurs asservis ; alcool de chav, qui emporte ses adeptes sur les ailes de la terreur ; crages, qui exigent vingt grammes de tissu cellulaire en échange de l'extase, etc. Tout ce qui figure sur des listes d'interdiction s'achète sur Dernière Chance. Y existe aussi un florissant commerce d'androïdes AMO, programmés pour satisfaire toutes les perversions imaginables.

On peut s'y procurer des armes, des animaux rares, des antiquités hors commerce, des toiles de collection, des pierres précieuses introuvables, des alcools étranges. Elle achète sans poser de questions, et vend de même. Tout ce qui a été volé d'important dans la galaxie peut être récupéré sur Dernière Chance, et les compagnies d'assurances, qui préfèrent généralement racheter plutôt que payer la prime, ont avec elle des rapports constants.

Elle accueille en permanence un flot de touristes, et leur offre les distractions les plus perfectionnées. Ses Eros centers, ses salles de jeu et de spectacle, ses palais d'euphorie sont célèbres et à la hauteur de leur réputation.

Elle a des appuis au sein de tous les gouvernements, et jouit d'une totale autonomie.

Lorsque Dernière Chance devint inutile en tant que station-relais, ses installations mises en sommeil demeurèrent en bon ordre de marche. Ses accès fermés ne présentaient pas un obstacle insurmontable. Un certain nombre de gens, talonnés par la nécessité, trouvèrent là un refuge commode. Des gens qui, généralement, n'avaient plus rien à perdre et ne désiraient qu'une chose : survivre, d'une façon ou de l'autre. Peu à peu, la planète s'emplit. Elle demeura longtemps sous le règne de la jungle, une faction prenant le pouvoir jusqu'à ce qu'une autre s'en empare.

Puis vint Anton. S'il a jamais possédé un patronyme, nul ne le connaît. Lorsqu'il prit en main Dernière Chance, après une série de luttes meurtrières, il était encore jeune. Il y a cinquante ans de cela. Il tient toujours la planète dans sa poigne, et la tiendra sans aucun doute jusqu'à sa mort.

Sous son règne, de grandes réalisations ont été accomplies et il a amené Dernière Chance à un développement optimum. La population n'est pas soumise à un régime de lois très strictes, et règle à l'occasion elle-même ses comptes. Cependant, il existe un impératif à observer : ne pas menacer, déranger ou gêner Anton, de quelque façon que ce soit. Il emploie une armée de mercenaires qui veille à la « bonne observation de cette règle. Qui y manque se retrouve dans un sas éjecteur, sans scaphandre, et fait connaissance avec le vide. Le châtement est invariable, et inéluctable.

Comme tout acte de nature à troubler un peu trop l'ordre des choses dérangerait certainement Anton, la vie, sur Dernière Chance, se déroule, somme toute, de manière relativement paisible.

Dernière Chance pratique, pour éviter la surpopulation, le système du rite de passage. Elle impose à ses enfants, dès leurs vingt ans révolus, trois tests destinés à prouver leurs aptitudes en matière de survie.

Et si elle continue à accueillir les désespérés, ils ne sont admis qu'après le même examen.

Ces tests sont assez durs pour écarter d'emblée tous ceux qui n'auraient pas réellement atteint le bout de la route. Pour accepter d'y jouer plusieurs fois sa vie, il faut vraiment n'avoir plus d'autre recours.

Mais, l'examen passé, Dernière Chance vous admet avec le statut de citoyen, sans poser de questions.

Nous émergeâmes de l'espace 2, et, durant quelques secondes, la distorsion exposa mes viscères à l'air libre. Je réprimai une nausée, et pris les commandes pour guider le navire vers sa destination.

Ils surgirent de la zone des astéroïdes, comme des rapaces prêts à l'attaque. Deux vaisseaux armés. La garde de Dernière Chance. Les flèches croisées qui la symbolisent ornaient leur coque. Je les attendis très sagement, et ils m'encadrèrent.

Je branchai mon transmetteur. Pilote et tireur apparurent sur l'écran, assis à leurs commandes respectives. Ils portaient l'uniforme gris des troupes d'Anton.

— Identifiez-vous !

Si j'étais touriste, transporteur, acheteur, marchand ou agent d'assurances, c'était le moment de le dire. Et vite. Qui refuse de répondre aux questions se volatilise sous les rayons Callen.

— Je réclame le droit d'admission, dis-je.

— Seul ?

— Deux hommes.

— Bien. Nous vous accompagnons. Suivez mon navire.

Je le suivis et son frère se plaça derrière moi.

Dernière Chance, éclairée de reflets sanglants par son soleil rouge, s'enfla et perdit sa rotondité.

Ils me guidèrent jusqu'à la verticale d'un cosmoport qui, d'après ma carte, s'appelait Portenoire. Le Contrôle me prit en charge, et ils m'abandonnèrent pour aller reprendre leur garde.

J'atterris à l'endroit désigné. Le Contrôle m'ordonna d'attendre la mise en place d'un tunnel d'accès. Je ne risquais pas de faire autre chose. Dernière Chance n'a pas d'atmosphère.

La pièce où Carmel et moi entrâmes aurait évoqué une salle d'attente, sans la profusion de scaphandres qui couvraient ses murs.

Une dizaine d'hommes se trouvaient là, désœuvrés, fumant et bavardant. Ils portaient l'uniforme gris aux flèches croisées.

Ils nous fouillèrent. Le contenu de nos poches ne les intéressa pas. Ils cherchaient des armes. Quelqu'un tendit la main en demandant :

— Le double de votre clé.

— Je n'en ai qu'une.

— Donnez-la-moi.

Il y passa une étiquette et la rangea.

— Vous n'aurez qu'à la réclamer quand vous en aurez besoin.

Plutôt gentil, ça. Il aurait pu dire : « Si vous en avez encore besoin ». J'appréciai.

Il appela d'un signe un garçon blond d'une vingtaine d'années, dont les yeux sombres évoquaient ceux d'un oiseau mort.

— Silver, tu les prends en charge. Amène-les à l'hôtel d'accueil.

Nous suivîmes notre guide au long d'interminables couloirs d'acier, puis dans un véhicule ovoïde qui circulait dans un étroit boyau. Il filait à une vitesse vertigineuse.

Le jeune homme blond nous remit aux mains d'un réceptionniste en uniforme, dans le hall de quelque chose qui évoquait plus une caserne qu'un hôtel.

— Vous aurez trois jours de repos avant les tests, expliqua ce concierge, mais vous devrez rester ici. Vous serez enfermés dans votre chambre. Si vous désirez quelque chose, demandez-le. Les repas seront délivrés par le casier mural. Nous avons une bibliothèque, et la télévision donne de très bons spectacles. Si vous voulez des filles, ça peut s'arranger aussi. Tout est gratuit.

Mais comment donc. Pas une caserne, une prison, mais on adoucissait les derniers jours des condamnés. Toujours ça.

— Préférez-vous deux chambres, ou voulez-vous partager la même ?

— La même, bien sûr.

— Possédez-vous des biens ?

J'énumérai nos possessions.

— Remettez-moi ce que vous avez sur vous. Tout vous sera rendu après les tests, ou avant, si vous décidez de repartir sans les passer. Mais je vais vous demander de désigner aussi un bénéficiaire, au cas où...

Lui aussi, évitait d'appuyer. Bien brave... Je ne voyais pas de bénéficiaire et Carmel non plus.

— Écoutez, dis-je. Si Carmel s'en sort, et pas moi, c'est à lui, bien sûr. Ce que nous possédons est en commun. Si nous ne nous en sortons ni l'un ni l'autre, donnez tout au prochain ATOF qui arrivera ici et qui s'en tirera. C'est faisable ?

— Certainement. Je vais le noter.

Il remplit une fiche et enferma nos possessions dans un coffre. Les statuettes, mon collier cadeau, une poignée de DP, ce qui restait de l'argent de Marri. S'y ajoutait le navire. Sur Dernière Chance, possession vaut titre.

La chambre où il nous amena était vaste et confortable. Deux lits, une table et des chaises, des fauteuils, un écran télé de grande taille, un petit bar qui se révéla bien garni, avec casier à glaçons incorporé. Une porte donnait sur la salle de bains.

— Si vous désirez quelque chose, appelez. Lorsque vous aurez terminé vos repas, mettez la vaisselle dans le broyeur. Elle est dégradable.

C'est une méthode employée généralement dans les navires spatiaux. Plus rarement à terre, où les androïdes sont assez nombreux pour assurer tout le service voulu. Je réalisai que je n'en avais pas vu un seul depuis mon arrivée, et je questionnai :

— Pas d'androïdes ?

— Nous en avons peu. Ils prennent de la place, et notre monde est très peuplé. Nos coutumes de vie sont analogues à celles existant sur un vaisseau. Je vous laisse.

Il sortit et referma la porte. Serrure magnétique.

Je commençai par prendre un bain bouillant. Nous l'avions tiré au sort et j'avais gagné le premier tour.

Pendant que je mijotais, Carmel appela pour demander des vêtements, sous-vêtements et chaussures. Nous étions toujours pieds nus, et nos combinaisons de vol étaient crasseuses au possible.

Ce qu'il avait réclamé arriva par le casier mural. Slips, chaussettes, chaussures, chemises et pantalons. Le tout pratique et à notre taille. Pas besoin de plus. Dernière Chance est une planète tiède. Il y règne, toute l'année, une température de vingt-deux degrés. Encore est-elle abaissée par les thermorégulateurs. Sinon, ce monde clos serait plus chaud.

Je m'habillai. J'étais propre, rasé de frais et bien dans ma peau. Une pendule encastrée indiquait 16 h 32, temps de Dernière Chance, qui effectue sa rotation sur trente heures.

Je me versai un verre de gir et criai à l'intention de Carmel :

— Tu veux boire quelque chose ?

— Du caliane, s'il y en a. Sinon du gir.

Je trouvai du caliane et lui en portai un verre. Il cuisait dans un nuage de vapeur qui embuait la salle de bains.

Sa peau de palissandre luisait, vernie d'humidité, et le A sur son front était d'un rouge de sang frais. Il avala quelques gorgées et grogna de satisfaction.

— Dis donc, Garral, ce type a parlé de filles. Je ne sais pas si tu es tenté, mais moi je vis dans la chasteté depuis que cette vieille salope qui voulait un élixir d'immortalité m'a acheté. J'aime autant te dire que j'ai la fringale !

— Pourquoi pas ? Autant profiter de nos restes. Trois jours avant le grand jeu. Mais je ne vois pas pourquoi ils nous bouclent.

— Facile à comprendre. Tu dis que tu veux passer les tests, et tu te tailles. Une planète, c'est grand. Ils auraient peut-être du mal à te récupérer. Comme ça, ils nous gardent sous la main. Tu appelles, pour ces filles ?

Le visage sur l'écran du transmetteur était celui du réceptionniste. Il m'expliqua que celles qui viendraient ne seraient pas des filles tarifées, mais des volontaires, qui acceptaient de distraire les candidats aux tests.

— Elles resteront quelques heures, dit-il, et elles ne reviendront pas. Pour votre propre bien. Ces trois jours vous sont accordés pour le repos, et je vous conseille d'en prendre le plus possible. Les tests sont durs.

Il énonçait une vérité d'évidence. S'ils étaient faciles, Dernière Chance éclaterait sous la pression de ses habitants. Mais j'aurais préféré qu'il ne me le rappelle pas.

De la salle de bains, Carmel grogna :

— Quel casse-pieds, celui-là ! Est-ce que je lui demande l'âge de sa petite sœur ? En attendant, j'ai bien l'intention de profiter de l'existence. Remplis mon verre, tu veux ?

Je le lui remplis, et remplis aussi le mien. Nous bavardâmes un moment. J'étais assis sur le rebord de la baignoire et je commençai à réaliser que j'avais les fesses dans l'eau, ou quasiment.

— Sors de là, dis-je, et habille-toi ! Tu ne vas pas recevoir ces jeunes beautés au cœur tendre installé dans ton bain comme un empereur décadent. Allez ! Remue-toi !

— Jeunes beautés au cœur tendre ? Optimiste ! Si ça se trouve, ce sont plutôt de vieilles refoulées. Mais tant pis.

En ce moment, je me contenterais d'une centenaire du style carabosse.

— Pas moi, dis-je. Les vieilles refoulées, j'en ai eu mon comptant.

Mais il n'était pas question de cela. Les filles qui vinrent nous visiter étaient plaisantes. Une petite blonde vive comme une anguille et une rousse potelée.

Elles étaient gentilles, excitées, ravies de nous découvrir consommables et de n'avoir pas à accomplir un acte de charité. Elles firent elles-mêmes leur choix, et j'héritai de la rousse grassouillette.

Son corps était moelleux, tiède et accueillant.

L'ascenseur s'enfonçait au cœur de la planète. Symbolisme d'une descente aux enfers. La situation qui convenait. Pas un ascenseur, du reste, mais un moyen de transport presque analogue à un vaisseau spatial. De l'intérieur de la cabine, sa vertigineuse vitesse n'était pas perceptible.

J'étais assis sur une banquette, à côté de mon guide qui s'appelait Jaume. La quarantaine, des cheveux châtain et des yeux d'un gris de métal. Il m'avait pris en charge un peu plus tôt, en début de matinée.

Carmel était parti de son côté, en compagnie d'un autre convoyeur. Nous avons échangé les souhaits de chance rituels.

Je n'étais pas nerveux. Je l'avais été avant de m'endormir et au réveil, mais, à présent, c'était parti. Je m'en tirerais, ou ne m'en tirerais pas. *Inch Allah !*

À l'arrière-plan de ce détachement islamique, la peur restait tapie, braise mal éteinte qui se rallumerait aisément. Je m'arrangeai pour l'ignorer.

Je regardais, assise en face de moi, une petite passagère blonde aux yeux candides. Une enfant, à la limite de l'adolescence. Pas plus de quatorze ans. Elle souriait à quelque rêve intérieur, ses mains sages posées sur ses genoux. Ses cheveux avaient ce soyeux qui n'appartient qu'à la prime jeunesse. Ils bouclaient en petits frisons sur ses tempes. Son regard bleu se perdait dans le vague. Son visage, toute grâce, me faisait du bien.

Mon guide se leva et j'en fis autant. L'ascenseur s'arrêtait et ses portes bâillèrent.

Juste avant que je suive les passagers sortants, la petite blonde me découvrit, ainsi que l'homme armé qui m'accompagnait. Elle vit le A sur mon front, s'étonna, comprit et me dédia un large sourire confiant.

Je l'emportai comme un talisman.

La suite du voyage s'effectua dans l'un de ces véhicules ovoïdes qui sont projetés comme des balles de fusil dans un étroit boyau. Mon guide était taciturne, ce qui me convenait très bien. Je n'étais aucunement enclin au bavardage. Il alluma une cigarette, m'en offrit une. Nous fumâmes en silence.

La pièce où il me fit entrer était encombrée d'ordinateurs. Leurs cadrans me regardaient de leurs yeux morts. La pendule annonçait 9 h 17. Un écran géant occupait la moitié d'un mur.

Jaume me fit asseoir et commença son exposé, de la voix unie d'un guide professionnel enfermé dans la routine d'explications dix mille fois répétées.

— Les deux premiers tests sont tirés au sort. Le troisième est le même pour tous les candidats masculins. Je dois vous demander si vous êtes toujours décidé à les passer ?

— Je suis là pour ça.

— Bien. Vous aurez une autre chance de renoncer lorsque vous connaîtrez les détails de votre premier test.

Il me désigna de la main un clavier à touches colorées.

— Vous allez choisir trois couleurs différentes et vous appuierez trois fois.

Je me levai. Le clavier offrait les sept teintes du prisme, plus le blanc et le noir.

Je pressai ces deux dernières, puis le rouge. Sans raison logique, et sans hésitation non plus. Choix du subconscient. L'ordinateur ronronna et cracha une plaquette perforée.

Jaume l'examina et la glissa dans une fente à proximité de l'écran.

— Je vais vous montrer, dit-il.

L'écran s'alluma, révélant une muraille sombre, grumeleuse, fissurée de craquelures. La caméra se promena.

Un puits. D'une dizaine de mètres de diamètre. Probablement d'origine volcanique. De la lave durcie tapissait ses parois bosselées. Des projecteurs fixés de place en place l'éclairaient.

L'image se fonda, pour offrir une vision en perspective. Le puits se rétrécissait, filant vers un lointain invisible. Une pointe d'aiguille de clarté tremblotait dans ses profondeurs. La caméra monta, pour révéler la même fuite interminable des murailles qui se rejoignaient sur le néant.

Fondu enchaîné. Bouillonnement d'un lac de matière ignée qui se gonfle, crève en bulles, jaillit en giclées ardentes et retombe en lourds mouvements de nâte qui travaille

machines et retournes en tournant-mouvements de pauc qui avaine.

— Le fond du puits, dit Jaume. Il sera assez loin de vous pour que vous ne risquiez pas de cuire vivant, mais il fera tout de même très chaud.

La pâte écarlate bougeait et roulait, s'enflait et éclatait. Elle disparut. La caméra se braqua sur une porte massive, enclose dans la muraille du puits, et sur une plate-forme cernée d'un garde-fou.

La voix unie de Jaunie commenta :

— Vous monterez sur cette plate-forme. Je refermerai la porte. Si vous changez d'avis à ce moment-là, il sera trop tard. Il est impossible d'ouvrir cette porte de l'extérieur. Il en existe une identique, beaucoup plus haut. Celle-là s'ouvre. Pour l'atteindre, vous devrez grimper. Je n'ai pas le droit de vous dire à quelle distance elle se trouve de la première, mais le trajet sera très long. Les gaz qui s'échappent de la masse ignée sont drainés et ils ne vous gêneront pas. Ce que vous aurez à affronter, c'est l'escalade et la chaleur. Vous voulez d'autres détails ?

— Equipement ?

— Pas d'équipement. Vos mains et vos pieds.

— Je voudrais revoir cette muraille. En gros plan.

Jaume appuya sur une touche et le film revint à la première image. Il s'y fixa. J'examinai le terrain. Bosses, creux, saillies, craquelures, failles et aspérités. Faisable... Peut-être... Mais j'aurais bien voulu connaître la distance à parcourir. Jaume ne me la donnerait pas et je demandai autre chose :

— Quelle température ?

— Variable. Entre trente et quarante degrés. Vous acceptez ? Prenez votre temps pour réfléchir.

— Je ne suis pas venu là pour changer d'avis.

— Vous en aurez encore la possibilité, juste avant que je referme la porte. Nous ne contraignons personne. Mais, la porte fermée, ce sera terminé. Pesez bien votre décision.

— Il y en a beaucoup qui changent d'avis au dernier moment ?

— Ça arrive.

Il sourit brièvement et son regard gris s'humanisa.

— Mais pas vous. Vous n'en changerez pas. Je fais passer les tests depuis assez longtemps pour être bon juge, et j'ai déjà accompagné deux ou trois ATOF. Voyez-vous, pour accepter, il faut être profondément motivé, et vous l'êtes. Tous.

— Par quoi, à votre avis ?

— Par la haine. Je devrais me taire. Je ne suis pas censé parler avec les candidats, mais je ne suis pas non plus une machine. Vos chances sont meilleures que celles des autres. Je le sais. J'ai passé moi-même les tests, il y a une quinzaine d'années. On réussit quand on est poussé par un peu plus que le désir de survivre. Je crois que vous réussirez. Venez. Il faut y aller.

La porte épaisse fermait le bout d'un long couloir. À côté d'elle, encastrés dans la muraille, un petit placard et un lavabo.

Jaume ouvrit le placard et en tira des comprimés.

— Du sel, dit-il. Avalez-en trois. Ensuite, vous boirez. Le plus possible. Vous êtes à l'aise dans vos vêtements ?

— Ça va.

— Je vous conseille de les garder. Ils vous protégeront de la roche et conserveront un peu votre transpiration. Vous allez vous déshydrater.

Chemise et pantalon étaient légers et ne me gênaient pas. J'examinai mes chaussures : souples et confortables. Je décidai de les garder aussi.

J'avalai les cachets et bus. Longtemps, à gorgées lentes. Je m'arrêtai quand mon estomac dilaté refusa d'accepter une goutte de plus.

— Je suis prêt, dis-je.

— Il faut que je vous signale, dit Jaume, que vous allez être filmé. Il y a des caméras partout. Nous découpons les séquences intéressantes. Il existe des amateurs, pour ce genre de film. Plus que vous ne pourriez croire.

Tiens donc. Des voyeurs ?... Ça ne me plaisait guère, et même pas du tout. Des yeux avides, qui guetteraient la défaillance et la chute... Une belle séquence. Longue. Le fond était loin. Qu'ils crèvent !

Jaume ouvrit la porte. Je regardai.

Les projecteurs éclairaient certaines zones de flaques lumineuses, et en laissaient d'autres dans l'ombre. Le puits plongeait, vertigineux. Les taches de lumière s'amenuisaient peu à peu. Tout au fond d'un cône de noirceur, une étincelle de lumière clignotait.

Je montai sur la plate-forme. Un souffle de chaleur m'enveloppa.

— Je ferme ? demanda Jaume.

— Fermez.

La porte bougea. Juste avant qu'elle se referme complètement, Jaume me souffla :

— Bonne chance !

J'examinai le haut. Pas trace de porte, aussi loin que portait mon regard. Le puits s'élevait vers une même perspective rétrécie, noyée dans l'ombre. Un projecteur m'épinglait dans sa lumière. Une chaleur sèche semblait sourdre des murailles. Puis un souffle brasillant monta, comme une bouffée exhalée par l'haleine d'un dormeur.

Le trop-plein d'eau absorbée me donnait envie d'uriner. Je le fis, face au puits, dans un geste de défi puéril, mais qui me soulageait en soulageant ma vessie. Je leur souhaitai de trouver la séquence à leur goût.

Puis je cessai d'imaginer des spectateurs et m'occupai de la tâche à accomplir.

Je passai sous le garde-fou pour palper la muraille. Ma main gauche trouva une bosse et j'y collai mes doigts et ma paume. J'adhérai comme une ventouse. Mon pied gauche tâta.

J'enfilai mes orteils dans une fissure. Je lâchai le garde-fou et cherchai d'autres prises. Main droite, pied droit. Bras ouverts, jambes écartées, je collais à la muraille. De tout mon corps. Ma joue s'appuyait sur une petite zone tiède, tendre comme de la chair de femme. La roche n'était pas encore l'ennemie.

Au début, ce ne fut pas trop dur. Une prise là, une autre ici. Mains et pieds s'incrument et le corps suit. Je respire. Ne jamais regarder en bas. Je suis une ligne brisée qui zigzague de gauche à droite, de droite à gauche, en suivant les prises accessibles. Je ne pense pas. J'étreins la roche, je l'épouse, je l'embrasse. Je lui fais l'amour, pouce par pouce, avec mes cuisses, mon ventre, mes bras, ma poitrine. Je la veux, comme je n'ai jamais voulu aucune femme.

À présent, je la haïssais. De toutes mes forces. Parce qu'elle cherchait à me tuer. La peur m'habitait. Elle était dans mes os, dans ma chair, elle coulait avec mon sang. Elle glissait sous mes ongles, tremblait dans mes orteils, tirait sur mes muscles. Elle me piquait les yeux, avec la sueur.

La chaleur était une chose palpable, l'haleine de Satan qui me desséchait. Je tremblais. Mes muscles torturés refusaient de servir, et je les forçais, comme on force un cheval fourbu. L'air entraînait dans mes poumons en bouffées de flammes. Deux fois, mes pieds avaient glissé, et j'étais resté suspendu par les doigts, le cœur cognant, une immense envie de vomir remontant de mes entrailles.

Je m'accrochai, sans en comprendre la raison, alors que le désir de lâcher devenait irrésistible. Un besoin exigeant, absolu, et je voyais ma chute comme une lente et molle descente de rêve, la feuille morte de mon corps voletant jusqu'à l'épais matelas de nuage d'où viendrait l'apaisement.

Je trouvai une fissure, y enfonçai entièrement mon pied gauche, et me reposai un peu, tout mon poids sur cette jambe, comme une cigogne perchée. Je léchai ma sueur. Son âcreté salée devint la seule saveur existante. Mes vêtements trempés adhéraient à ma peau. Un projecteur déversait sur moi sa lumière, et je fermai les yeux, pour lui échapper. La chair de la muraille entraînait en moi, et je la haïssais.

Ma jambe gauche s'agitait, trépidant sous l'effet de petites secousses nerveuses. Je renversai la tête, pour essayer de voir plus haut. Rien. Mais je ne croyais plus à cette porte. J'étais dans une cage d'écureuil, et je grimperais éternellement, pris au piège d'une séquence de temps où il me faudrait recommencer toujours les mêmes gestes. À jamais.

J'accrochai ma main droite et tirai, acceptant ma condamnation.

J'avais dépassé le stade de la peur et celui de l'épuisement. Je grimpais, avec la ténacité obtuse d'une fourmi. Je n'habitais plus mon corps. Un double de moi-même, tout proche, endurait un infernal supplice. Sa géhenne ne me touchait que par répercussion, parce que j'étais lié à son esprit, jumeau du mien.

Mon double grimpa.

Une main trouva un appui, l'autre la rejoignit. Des avant-bras tirèrent le torse. Un genou. L'autre. Un corps se tourna et s'assit.

Je restai là, tassé sur moi-même, les yeux clos, heureux d'un bonheur purement physique. L'air qui entraînait dans mes poumons devint peu à peu moins brûlant. Mes muscles se relâchèrent. Je calai ma joue sur une surface lisse et je m'endormis.

La soif me réveilla. Je découvris mes mains en sang, mes genoux couronnés pointant hors d'un pantalon déchiqueté, la plate-forme, et la porte sur laquelle je m'appuyais. Je n'en ressentis pas de triomphe, seulement un immense étonnement.

Je me levai. J'étais en carton, et chaque mouvement provoquait une déchirure.



Je bus, je mangeai, et je dormis quinze heures d'affilée. L'animal était de nouveau en forme et prêt pour le deuxième départ.

On m'offrit tout de même deux journées de repos. Je n'étais plus à l'hôtel d'accueil et je n'avais pas revu Carmel. J'espérais qu'il s'en tirait aussi.

J'occupais une chambre dans une clinique militaire. Je passai mon temps de répit à lire, à manger et à dormir.

J'ajoutai à ma liste de gens cordialement détestés le nom d'Anton. C'était lui qui avait instauré la coutume des tests.

— Choisissez vos couleurs, dit Jaume.

Sa voix était calme et indifférente. Je n'éprouvais pas énormément de sympathie pour lui.

J'étais considérablement plus nerveux que la première fois. À présent, je connaissais la vacherie. À fond. Je souffrais d'une bonne crise de trac.

Je sélectionnai une touche. Bleu, la couleur de Terra. Jaune, son soleil. Vert, les sapins du Jura. Choix rapide. Il fallait bien en faire un.

Jaume se leva pour récupérer la plaquette. Il était rasé de frais et son uniforme semblait sortir de l'emballage. Ses yeux gris gardaient leur distance.

— Cette fois, dit-il, je n'ai rien à vous montrer. Vous connaissez les androïdes. Vous allez en affronter un. Programmé pour tuer.

Je mâchai la nouvelle. Elle avait un sale goût. Je m'efforçai de la digérer. Jaume continua :

— Je vais vous peser. L'androïde aura un poids égal au vôtre, et ses réflexes ne seront pas plus rapides que ceux d'un être humain. De plus, son programme comporte des circuits spéciaux. Quand vous le frapperez, il enregistrera les coups et en sera handicapé, exactement comme si vous combattiez un adversaire normal. Supposons que vous fassiez quelque chose qui, logiquement, devrait lui briser un membre. Il ne pourra plus s'en servir. Et il cessera de lutter quand vous l'aurez tué.

— Ou quand il m'aura tué.

— Mais non. Vous avez survécu au premier test. Vous vous en sortirez.

Gentil de sa part, mais j'en étais moins sûr que lui.

— Vous pouvez refuser, dit Jaume.

— Allez vous faire foutre ! Vous savez bien que je n'ai pas le choix.

Il me faisait face. Une belle mécanique, taillée à la ressemblance d'un homme jeune et bien bâti. Les faux muscles gonflaient son torse, ses bras et ses cuisses. Mais ses yeux étaient deux fenêtres vides. Pas de passion, pas de colère. Ce qui lui tenait lieu de peau avait cette teinte beige rose, qui n'a jamais ressemblé, de près ou de loin, à de la chair vivante. Il allait s'efforcer de me tuer, et je ne parvenais pas à le haïr. Difficile d'exécuter un mannequin.

La pièce où nous étions enfermés était nue. Ses murs métalliques luisaient. La porte verrouillée ne s'ouvrirait qu'après la fin. Sa fin. Ou la mienne. Pas de témoins visibles, mais je sentais sur moi les yeux aveugles des caméras.

Nous portions tous les deux le même slip bleu marine, et un A identique marquait nos fronts. Là s'arrêtait la ressemblance. J'étais chair, os, cartilages et sang, lui connexions électroniques.

Je le guettais et il me guettait. Un renflement artificiel marquait son bas-ventre. Si je me faisais à Jaume, il était, à cet endroit, aussi vulnérable que je l'étais moi-même.

Je projetai ma jambe droite. Il esquaiva d'un mouvement souple et sa main vola jusqu'à ma cheville. J'accompagnai la torsion et me laissai choir. Ma jambe gauche remonta à la verticale, et mon talon toucha durement son foie. Je libérai ma cheville.

Je boulai sur le dos. Il sauta. Je roulai, juste à temps pour éviter l'impact de ses pieds sur ma cage thoracique. Il fut sur moi avant que je sois complètement redressé. Je basculai sous son poids. Ses doigts crochetèrent dans ma gorge.

Il était rapide, terriblement rapide. Plus que moi ? Peut-être, malgré les affirmations de Jaume.

Ses deux mains serraient mon cou comme des pinces d'acier. Je remontai mes jambes et donnai une détente furieuse. Sans réussir à le décoller. Je commençais à manquer d'air et à voir du rouge. Je trouvai ses orbites et y enfonçai mes pouces. Il lâcha ma gorge pour saisir mes poignets. Je me mis à genoux et projetai ma tête comme un bélier. Mon crâne le frappa sous le menton. Il bascula et se releva dans la même détente, comme un jouet lesté de plomb.

J'étais debout aussi. Il se déplaçait à petits pas légers. Je le surveillais. Je transpirais, pas lui. Ses yeux en verre à vitre ne regardaient rien. Je commençai à le détester suffisamment pour que naisse la rage. Il se transformait en

...le regardant non le commença à le recevoir sans même pour que laisse la rage. Une main tombait en symbole.

Je feintai du droit, et frappai du gauche. Il esquiva quand même. Je ne l'atteignis qu'à l'épaule. J'eus l'impression d'avoir cogné sur du ciment.

Le tranchant de sa main arrivait sur mon cou. Je le bloquai du coude et ruai dans son genou. Il rompit.

Je le touchai trois fois. Sans le déséquilibrer. Il semblait indestructible. Mes coups ne le marquaient pas, il ne saignait pas, ne hoquetait pas et ne paraissait pas affaibli. Je le haïssais. Sur ses traits inexpressifs, je voyais se poser comme un masque le double de visages exécrés.

Son pied partit vers mon entrejambe. Je n'esquivai que partiellement. Il frappa ma cuisse, près de l'aine, avec l'impact d'un marteau. Je tombai. Il plongea sur moi. Je remontai ma jambe valide pour le recevoir et je le cueillis au plexus. Il partit à la renverse, et s'écrasa lourdement au sol. Je me relevai. Pas très vite. De l'aine au genou, ma cuisse était un bloc de douleur.

Mais lui aussi avait accusé un choc. Pour la première fois, il me parut un soupçon moins rapide. Je lui enfonçai mes doigts raidis dans la trachée et doublai par un coup de tranchant à la base du cou. Je n'avais pas frappé tout à fait assez dur. De nouveau, son pied cogna ma cuisse, juste au même endroit.

Ma jambe se déroba et je tombai. Il me prit par derrière, son genou dans mon dos et son coude sous ma gorge. Mon corps s'arqua fantastiquement. Dans deux secondes, il ferait craquer mes vertèbres. Ma bouche béa. Je bavai.

Mes mains qui le cherchaient frénétiquement trouvèrent ses oreilles. Je m'y accrochai avec l'énergie du désespoir. Quelque chose céda, en produisant un bruit d'étoffe déchirée.

La prise qui me tuait faiblit. Je libérai mon cou de son bras, empoignai son biceps, exerçai une violente traction et ruai en même temps. Il fit un soleil par-dessus mon dos.

Je haletais comme une bête malade. Je dus forcer ma jambe pour me relever. Des flèches de souffrance suraiguë en partaient, pour s'enfoncer au vif de ma cervelle. Los devait être au moins fêlé. Mais j'avais encore besoin de cette jambe. Donc, il fallait qu'elle continue à servir.

L'androïde était de nouveau là. Vicieusement, il lança son pied. S'il m'atteignait encore au même endroit, j'étais mort. J'esquivai par je ne sais quel miracle. Je tentai de saisir sa cheville au vol, mais ma jambe ne répondit pas suffisamment vite. Je le ratai.

Ses doigts en fourchette volèrent vers mes yeux. J'attrapai son poignet. Mon autre main coinça son coude. J'abattis son avant-bras sur mon genou valide, comme pour rompre du bois. Chez un homme, l'os n'aurait pas résisté. Et l'androïde se comporta comme si tel était le cas. Son bras pendit, inutile. Ma jambe l'était aussi, ou presque, mais lui obéissait à un programme. Pas moi. Je pouvais me contraindre et nier la douleur.

J'exploitai mon avantage. Je le martelai de coups, avec un plaisir sauvage. J'en encaissai aussi. Je n'étais plus très bon pour l'esquive et il se servait bien du poing qui lui restait. Mais son handicap était plus lourd que le mien. Il n'avait plus la possibilité d'effectuer une bonne prise. Je le sentis faiblir, et j'exultai.

J'écrasai ses yeux, son nez, ses belles dents d'androïde. Le tranchant de ma main enfonça sa trachée.

Il s'effondra.

Je fus sur lui dans la même seconde. Ses oreilles pendaient, à demi arrachées. Je l'empoignai par ses raides cheveux noirs et je commençai à lui cogner la tête sur le sol.

— Vous pouvez le lâcher, dit Jaume. Théoriquement, il est tout à fait mort.

Je ne l'avais pas entendu entrer et je ne crois pas que je perçus ses paroles. J'étais encore un animal, saoul du désir de meurtre.

Lorsqu'il se pencha pour me toucher l'épaule, je lâchai l'androïde pour le saisir à la gorge. Je serrai, voluptueusement.

Je ne le vis pas sortir son petit pistolet. Une aiguille anesthésiante s'enfonça dans mon cou. Elle fit naître une vague noire où je m'engloutis.

L' écran reflétait une forêt. Indigo. Les troncs montaient, bleus, rigides, coupés par des nœuds en bourrelets. La caméra glissa jusqu'au lourd bouquet terminal, qui se courbait sous son poids. Il évoquait un épi, les grains monstrueux enserrés dans leurs balles.

— Vous connaissez le blé bleu ? demanda Jaume.

— Croisement entre le blé terrien et l'arfa de Blue ?

— Oui. Aussi bizarre que ça puisse paraître, ce que vous voyez là, c'en est.

— Mais il est démesuré !

— En effet. C'est une histoire assez curieuse. Nous vivons des hydroponiques. Bien entendu, nous nous efforçons d'en obtenir un rendement maximum. L'un de nos agronomes a expérimenté un nouvel engrais sur le blé bleu. Ça paraissait donner de bons résultats, et nous avonsensemencé un large territoire, sous soleil artificiel. Et quelque chose d'imprévu s'est produit. Le blé a poussé, certes, de plus en plus, puis nettement trop. Une mutation accélérée, qui a produit ça. Des grains assez gros pour nourrir un régiment, seulement, ils sont inconsommables. Lors des essais en labo, tous les animaux alimentés avec ces grains ont muté de façon plus ou moins bizarre. Nous avons le choix. Ou détruire entièrement la récolte, ou poursuivre nos expériences. C'est cette dernière solution qui a prévalu. Nous avons isolé complètement la caverne et les entrées ont été pourvues de sas à décontamination. Puis nous avons lâché là-dedans des insectes, des oiseaux, des rongeurs et des prédateurs. Le résultat est surprenant. Nous n'avons pas encore réussi à isoler l'élément agissant de cet engrais, mais nous l'utilisons toujours dans la jungle bleue, à la satisfaction générale. Nous y organisons des safaris, nous y promenons les touristes, nous y tournons des films, et nos chercheurs l'étudient. Nous l'utilisons également pour le dernier test des candidats masculins.

— Les femmes ont un régime de faveur ?

— Certainement. De même que les vieux ou nos jeunes gens. Les tests sont proportionnés à leurs forces physiques et à leurs capacités de résistance. Tout le monde a ses chances de réussite. Nous essayons d'être équitables.

Comment donc. Très équitables. Dans leur optique, peut-être. Une petite flamme de rage me chatouillait l'estomac.

— Ne me détestez pas, dit Jaume, de sa voix paisible. Je ne suis qu'un instrument. Je fais passer les tests, c'est mon métier, et voilà tout.

— Et vous l'aimez ?

J'avais un peu appuyé sur l'ironie.

Une toute petite étincelle alluma ses yeux froids, puis s'éteignit.

— C'est une question à laquelle je ne répondrai pas. Et je ne crois pas que cela vous regarde.

Sa voix restait calme, détachée. Pas une seule fois il n'avait fait allusion à ma tentative de strangulation. Comme il le disait, c'était son métier. Il devait avoir l'habitude des réactions de ce genre. Je ne le détestais pas vraiment, mais je ne l'aimais pas non plus.

La caméra se promenait dans une illusion de ciel bleu. Un soleil pas plus gros qu'un poing, jaune d'or, brillait au zénith. Le blé géant balançait ses épis. La caverne devait être immense. L'impression de plein air était totale. Un oiseau passa, trop rapidement pour que je puisse le détailler. Il plongea et disparut dans l'indigo du blé.

— Passons aux modalités, dit Jaume. L'eau irrigue les racines par le sous-sol. Vous ne pourrez pas l'atteindre, mais même si vous le pouviez, je ne vous conseillerais pas de la boire. Elle contient l'engrais et l'agent responsable des mutations. Pour la même raison, vous ne pourrez pas boire aux abreuvoirs, qui sont alimentés par la même eau. La chair des animaux n'est pas à consommer, et encore bien moins le blé. Deux candidats n'ont pas respecté ces impératifs. Le premier est mort juste après avoir franchi le sas. Le second, qui présentait des symptômes de folie furieuse, n'a résisté qu'une journée de plus. À notre grand regret, nous aurions bien aimé le garder en observation. Dans les deux cas, l'autopsie a révélé un début de modification cellulaire très bizarre, et nous aurions aimé en apprendre plus sur le sujet.

— Vous n'avez jamais expérimenté sur l'être humain ?

— Pas jusqu'à ce jour. Nous l'envisagerons peut-être.

— Sur les candidats ?

— Sûrement pas. Nos tests laissent des chances, celui-là n'en laisserait aucune. Non. Sur des condamnés à mort, peut-être. Nous pourrions leur laisser le choix : expérimentation ou le sas.

— Vous me dégoutez, dis-je. Vous, votre foutue planète et Anton.

— Ne jouez pas l'enfant de chœur, Saltienne, vous n'en êtes pas un ! Qu'est-ce que vous espérez en venant ici ? Un paradis de douceur suave ? Les anciens de Dernière Chance ont survécu à la jungle. Les autres ont tous passé les tests. Il n'y a pas de faibles ou de lâches chez nous, tout simplement parce qu'ils ne survivent pas. Nous sommes durs par nécessité, et vous l'êtes aussi, sinon vous ne seriez pas là, à discuter avec moi les modalités de votre prochain test de survie.

Je l'avais tout de même mis en colère. Un petit peu. Le ton de sa voix s'était légèrement échauffé. J'en ressentais une satisfaction tout à fait disproportionnée avec l'incident. Il se reprit très vite.

— Ne nous égarons pas. Cette fois, vous aurez un équipement. Des vivres et de l'eau pour dix jours, temps de Dernière Chance. Dans la jungle bleue, les trente heures se divisent en deux périodes : clarté et obscurité. Le soleil artificiel brille durant dix heures, puis s'éteint cinq, et recommence. Vous aurez environ neuf cents kilomètres à parcourir pour rejoindre la sortie. Évitez de vous faire mordre, même par un petit animal. Il n'est pas impossible qu'il puisse vous contaminer. Même réserve en ce qui concerne les insectes. Il y a de gros prédateurs, aussi l'équipement comporte un brûleur, mais il sera peu chargé. Vous pourrez tirer dix demi-charges ou cinq charges pleines. À vous de choisir. Vous aurez aussi un pisteur. Il est réglé sur le sas de sortie et il vous guidera dans la bonne direction. Des questions ?

— Pourrai-je avoir un couteau ?

— Un couteau est prévu avec l'équipement.

— Le blé est combustible ?

— Beaucoup trop. Ses tiges brûlent très bien. Nous avons un dispositif anti-incendie ; un foyer risquerait de le déclencher et vous seriez étouffé sous la mousse. À éviter soigneusement.

— Très gentil, dis-je. Voulez-vous m'expliquer comment je m'y prendrai pour dormir, dans une région à prédateurs, sans la protection d'un feu ?

— C'est votre problème.

C'était le mien, en effet. Même pas la peine de s'irriter pour ça.

Il énonça son sempiternel :

— Vous acceptez ?

Je me levai.

— Finissons-en.

Jaume me déposa à l'intersection de deux sentiers. Humus brun mêlé de sphaignes. De chaque côté, les troncs indigo s'élançaient vers la lumière. Je n'arrivais pas au premier anneau de la tige. Je me sentais fourmi, perdue dans les moissons.

Nous étions arrivés jusque-là en navette, après avoir survolé l'étendue bleue mouvante. Le quadrillage net des sentiers la découpait en carrés réguliers.

Je descendis de la navette, et Jaume me passa mon sac.

— Bonne chance, Saltienne.

— Allez vous faire foutre !

Mais je souriais. Pas tellement mauvais type, finalement.

La navette décolla. Je la suivis un instant des yeux.

J'étais bien équipé. Chemise et pantalon de grosse toile indéchirable, bottes, ceinturon avec le brûleur et un couteau. Mon sac à dos contenait des biscuits d'aliments concentrés et un bidon d'eau. J'avais une montre à dateur au poignet et le pisteur dans une poche.

La température était agréablement tiède, et le ciel bleu tendre me rappelait celui de Terra. Les hauts troncs donnaient un peu d'ombre et je m'y assis pour terminer la cigarette offerte par Jaume. Elle avait une saveur exquise et je la savourai pleinement. La dernière ? Celle du condamné ? Foutre non. Je me tirerais de ça aussi.

J'éteignis le mégot dans l'humus et je me levai. Un papillon passa. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Large comme mes deux mains, d'un violet délavé d'or. Il se posa sur un tronc, déroula sa trompe et la planta avec la précision d'une lancette. Ses antennes duveteuses bougeaient, en lentes oscillations. Son corps velu s'enflait peu à peu. Il retira sa trompe et s'envola, alourdi.

Je tirai le couteau de sa gaine. Belle lame et manche lourd. Je le soupesai, puis le pris par la pointe. Je le lançai. Il se ficha dans un tronc, juste à la place visée. Je n'avais pas perdu la main. Je comptais sur ça pour économiser mon brûleur à charge avare. Je retirai ma lame, en libérant une coulée de sève.

Je sortis le pisteur pour me repérer sur sa ligne mobile.

En route !

\* \* \*

Trois jours écoulés. Trois périodes de trente heures.

Je marchais de l'aube au soir. J'avais trouvé une solution au problème du repos nocturne. Je dormais dans le creux laissé par un grain tombé, au cœur de la balle. Pour l'atteindre, je taillais des marches au couteau dans le tronc.

Trois jours, et deux charges tirées. J'avais été attaqué par un grand prédateur, totalement invraisemblable. Mélange de fourmilier et de scorpion. Une trompe, un corps à segments plats et une queue à aiguillon. Six pattes. Rapide. Très. Il avait foncé sur moi comme un char d'assaut.

La seconde charge avait détruit un oiseau coureur, un peu plus gros qu'une autruche. Animé de mauvaises intentions, et plus intelligent qu'un oiseau ne devait l'être.

Il m'avait suivi très longtemps, sans se manifester autrement que par un bruissement qui accompagnait mes pas et cessait lorsque je m'arrêtais. Et il m'avait attaqué peu avant le soir, juste au moment où j'étais occupé à tailler ma première marche dans un tronc.

Je l'avais senti dans mon dos, plus qu'autre chose, et je m'étais retourné juste à temps. Le sale bec était déjà sur moi.

Les petits animaux ne me gênaient pas. Ils avaient plutôt tendance à fuir, et je tuais au lancer ceux qui refusaient de céder la place. Les insectes n'étaient pas ennuyeux non plus. Tous de bien trop grande taille pour qu'ils puissent m'approcher sans que je les repère.

La nuit, je m'en remettais à la chance. Le creux dans l'épi faisait une niche à peu près confortable. Je rationnais l'eau qui baissait quand même dans le bidon, et les biscuits, s'ils me nourrissaient, ne satisfaisaient guère mon estomac. Je rêvais d'un quartier de viande juteux.

Le pisteur repérait la route pour moi. Les sentiers nettement tracés limitaient les risques de s'égarer. Ma montre découpait les quinze heures trente de demi-rotation de Dernière Chance. Son grignotement obstiné me tenait compagnie.

Des trois tests, celui-ci me paraissait le moins pénible. J'étais en plein air, ou, du moins, j'en avais l'illusion. Marcher ne me déplaisait pas, et je ne ressentais rien d'autre, au soir, qu'une lassitude venue du chemin parcouru. Et, pour la première fois, les caméras ne m'épiaient pas. Si je devais crever, j'aurais la satisfaction de le faire sans témoins. Toujours ça.

J'étais sur mes gardes, mais pas spécialement effrayé. Rien de comparable à l'escalade du puits. Ce test-là m'avait marqué suffisamment pour que j'en aie encore des cauchemars.

\* \* \*

Sixième jour. Plus de la moitié du chemin. Du moins, je l'espérais. J'étais barbu, crasseux, fatigué et suant. Il me restait des vivres et de l'eau, mais j'étais affamé et assoiffé presque en permanence.

Mon brûleur contenait deux charges et demie. J'en avais utilisé la moitié d'une pour éventrer une fourmière. Très bizarre. Un petit château fort d'humus pétrifié, qui se dressait au milieu du sentier. Quand je m'en étais approché, les insectes m'avaient couru sus avec un ensemble parfait.

Des fourmis presque aussi longues que mon pouce, d'un joli bleu céruléen, et télépathes. Mais oui. J'avais perçu des formes-pensées primitives, exprimées en symbole : *ennemi, crainte, fureur, attaque*.

La demi-charge tirée dans la forteresse avait suffisamment occupé les bestioles pour que je puisse filer. Sans traîner. Elles grouillaient autour de mes bottes, et je craignais une morsure.

Pour deux autres agresseurs, mon couteau avait suffi.

Le premier avait à peu près la taille d'un renard. Bleu, dépourvu d'oreilles, ses yeux pivotaient dans leurs orbites comme ceux d'un caméléon. Son sang était aussi azuré que sa fourrure. Le second ressemblait au produit de l'union hors nature d'un coq et d'un tatou. Une queue de plumes flottantes, un long cou dénudé terminé par une tête chauve, et des ailes rognées surgissant d'une carapace de plaques cornées.

Je marchais depuis mon réveil. Le jour de dix heures approchait de son milieu, et je commençais à envisager une pause ainsi qu'un petit repas.

Le sentier taillait dans les troncs indigo, immuablement brun et net. S'y dessina brusquement un entrelacs de couleurs qui se mêlèrent, se fondirent, explosèrent en bulles fusantes qui perçaient mes prunelles. Je m'arrêtai, clignant des paupières.

Les couleurs tournoyèrent, roue de pourpre et d'or qui tourbillonna, s'enroulant comme une nébuleuse. Je voulus bouger, et ne le pus. Un plaisir exquis m'envahissait, me parcourant de vibrations insoutenables.

Une étincelle de tremblotante conscience essaya de me réveiller. La roue de flammes se déplaçait, s'approchant de moi. L'étincelle de raison brilla plus fort, alimentée par une peur vague. Ma main remua, imperceptiblement.

Le plaisir coulait comme un fleuve, alourdissant mes membres. La nébuleuse ignée me touchait presque.

Ma main se déplaçait, engluée, lente. Mes doigts se fermèrent paresseusement sur la crosse du brûleur.

Je tirai au cœur de la roue tournoyante. Elle explosa, me libérant.

Je ne sus jamais ce que j'avais tué. Je trouvai une patte articulée, presque aussi longue que mon bras, et des fragments de chitine. Le souvenir de vibrations affolantes restait dans mon corps. Je n'avais jamais rien ressenti de pareil. J'étais vidé.

Un insecte télépathe qui avait trouvé le moyen de titiller directement dans le cerveau de ses victimes le centre du plaisir. Le piège hypnotique des couleurs rendait la proie réceptive, et la violence de ses sensations la livrait sans défense.

Jolie réussite. Dernière Chance ignorait certainement encore quel trésor potentiel elle possédait. Je la voyais très bien élevant l'insecte, et le livrant engagé aux amateurs. Un florissant commerce en perspective. Voire... Pas exactement un chien de salon, la bestiole. Difficile de trouver mieux, dans le domaine stimulation sexuelle, mais difficile aussi de concevoir prédateur plus dangereux. Engagé ou non, je n'aurais pas aimé l'avoir pour voisin.

\* \* \*

Huitième jour. J'étais crevé et je puais. Mes vêtements, raides de sueur séchée, se délavaient de traînées blanchâtres, et le cuir de mes bottes se pétrifiait. Les courroies du sac avaient fait pousser des cals sur mes épaules. Il était bien allégé, pourtant. L'eau baissait dans le bidon et les biscuits diminuaient. Une charge et demie dans le brûleur, que j'espérais bien conserver le plus longtemps possible.

Les troncs bleus, immuables, glissaient dans la lumière, vernis de laque indigo. J'aurais bien voulu savoir où j'en étais. Le pisteur, s'il m'indiquait la bonne direction, ne me renseignait pas sur le chemin parcouru.

À l'occasion, je croisais un abreuvoir. Une coupe métallique, enterrée jusqu'au bord dans l'humus, percée d'un trou central par où arrivait l'eau souterraine. Une eau brunie, sédimenteuse et bien peu appétissante. Elle me tentait pourtant. Celle de mon bidon se comptait en gorgées.

Un grain de blé me barrait le chemin. Enorme, intensément bleu, creusé d'une dépression. Un grouillement confus d'oiseaux à gros becs se disputait la provende. Ils étaient brun-roux, un peu plus gros que des pigeons, et leurs plumes, longues et frisées, leur donnaient une allure échevelée de chrysanthème. Ils s'envolèrent dans un criaillement de protestations aigres. De nouveau, je perçus des sentiments à l'état brut. *Crainte, colère, frustration*. J'étais plus gros, et j'allais évidemment m'emparer du repas.

Je contournai le grain et m'éloignai. Les symboles primaires exprimèrent de la satisfaction, avec une notion de triomphe : leurs cris m'avaient effrayé, et je cédaï la place. D'évidence, la mutation jouait aussi dans le domaine des facultés psi. Curieux. Somme toute, Jaume avait raison. L'expérimentation sur l'être humain pourrait se révéler très intéressante.

La période diurne touchait à sa fin et j'en étais heureux. Les deux dernières heures, j'avais marché dans un état de somnambulisme. Une extrême lassitude diluait mes pensées. Je cherchai machinalement, par habitude, un arbre assez haut, et comportant une balle vidée de son grain.

Je taillai mes marches, montai et m'installai dans la balle avec un soupir d'aise. Je me dégageai du sac, le fourrai sous ma tête, et m'endormis d'un coup.

Des douleurs aiguës me réveillèrent. Une poignée de fléchettes s'accrochaient dans ma chair. Je me débattis, les yeux écarquillés dans un noir de poix. Ma main heurta une masse molle, et mes doigts se refermèrent sur quelque chose qui s'écrasa en purée gluante. J'entendais un bruit sourd de battements mouillés. Je tirai vivement le brûleur. Une demi-charge, pour voir, et détruire si possible ce qui m'attaquait.

Le mince rayon pourpre troua la nuit. Il révéla un grouillement d'ailes grises ocellées de bleu, de corps veloutés, d'yeux en demi-sphères phosphorescentes.

Des papillons de nuit, aussi gros que des moineaux. Leurs trompes déroulées se balançaient. Les larges ailes décorées battaient avec un bruit mou.

Je balayai le nuage en y dessinant des entrelacs. La demi-charge suffit.

Mon corps me faisait mal en une vingtaine d'endroits. J'avais été passablement piqué. Les avertissements de Jaume me revinrent en mémoire et m'assombrirent grandement. Contaminé ou pas ? Impossible de savoir. Bien forcé d'accepter la chose et d'attendre les résultats. Je me recouchai et tentai de me rendormir. Mais le sommeil me fuyait. J'étais tourmenté par une inquiétude taraudante. Leurs lancettes avaient pénétré directement dans mes veines, pour pomper le sang. S'il y avait un risque de contamination, j'avais toutes les chances d'en découvrir promptement les effets.

Je finis par plonger dans un sommeil épais, noir et sans rêves.

J'étais malade. Très malade.

J'en avais vaguement conscience durant de brèves périodes de lucidité. Mon esprit s'affolait, se heurtant aux murs d'une prison. Pas de secours. Rien.

Je baignais dans une lumière bleue torturante. Un martèlement démentiel me défonçait le crâne. Je brûlais, couché sur un gril. J'avais soif, à en crever. Je savais qu'il existait de l'eau, quelque part, tout près, et j'étais incapable de l'atteindre. Je gémissais de détresse. Ma langue était une masse pâteuse, un bâillon qui m'étouffait, et mon gosier enflé un bloc de chair à vif. Je vomissais mes entrailles dans des efforts torturants, sans cracher autre chose qu'un peu de bile. Je me noyais, je refaisais surface, grelottant et claquant des dents. J'émergeais de cauchemars, en essayant vainement de crier. Je jappais faiblement, comme un chiot jeté au fond d'un puits. Je repartais dans le néant. Des poussées de douleur suraiguë me ranimaient, puis je plongeais de nouveau.

Vint un grand tourbillon noir qui me frôla, m'encercla, se fondit en un nuage soyeux et sombre, très apaisant, et je m'y abandonnai.

Je me réveillai dans la nuit. J'étais trempé et ma joue adhérait à quelque chose de collant. Mon gosier et ma langue semblaient moins enflés. J'avais terriblement soif et j'essayai d'attraper mon sac. Ebauche de geste que je ne pus achever. Je n'avais plus mal et je ne brûlais plus mais je ressentais une infinie lassitude.

Je me repliai en chien de fusil et je me rendormis.

Le soleil frappait la balle, réverbérant un étincellement de bleu. Je me retournai. Ma joue collée s'arracha du sac. Sensation d'inconfort. Mes vêtements étaient mouillés d'une sueur âcre. J'avais le menton, le cou et l'épaule plâtrés de bile sèche. Mon corps était marqué de boursouflures oblongues, violacées, douloureuses au toucher.

Je me sentais aussi faiblard qu'un petit chat malade. La soif me rongea et j'ouvris le sac avec des gestes mous et maladroits. L'eau tiède me parut exquise ; elle adoucit un peu ma gorge de carton. Je dus me contraindre pour ne pas vider le bidon.

Ma montre m'apprit que le neuvième jour avait bien avancé dans sa période de clarté. Il restait environ quatre heures de lumière.

Premier point : j'avais perdu beaucoup de temps. Deuxième point : j'avais survécu à la maladie, mais quel serait le résultat final ? Modification cellulaire ou pas ? Je ne tenais pas du tout à devenir le premier sujet d'expérience. D'abord, rejoindre le sas, si possible. Ensuite, si j'y arrivais, leur taire l'incident. Si je le mentionnais, ils me mettraient en observation en se frottant les mains. Pas nécessaire. Je pouvais aussi bien attendre la suite des événements sans leur concours. Il serait toujours temps de tirer le signal d'alarme si nécessaire.

Le fait d'être à peu près guéri me rendait optimiste, sans beaucoup de logique. Restait à survivre au reste. Je n'avais plus qu'une charge, très peu d'eau et très peu de vivres, et je n'étais pas exactement dans une forme éblouissante.



— Je suis arrivé à ce sas, dis-je, pratiquement à quatre pattes. Je ne sais même pas ce qui m'avait amené jusque-là, mis à part une dose d'entêtement considérable. Mon brûleur était vide, mes vivres épuisés et je ne te parle pas de l'eau. Je délirais de soif.

Je venais de retrouver Carmel. Nous étions, l'un et l'autre, encore étonnés d'avoir survécu.

Nous occupions de nouveau une chambre à l'hôtel d'accueil. Nous en disposerions durant quelques jours, jusqu'à ce que les cartes qui feraient de nous des citoyens à part entière de Dernière Chance nous soient délivrées. Mais, cette fois, la porte restait libre. Plus d'emprisonnement.

— Moi, dit Carmel, la jungle bleue, j'ai trouvé ça plutôt facile. Presque pas d'embêtements. Je n'en dirais pas autant des deux autres tests. Pour le premier, j'ai eu des céréles. Tu connais cet aspect dégueulasse quelles ont. Des morceaux de cervelle avec des pattes. Rien que de les voir, ça te flanque déjà la chair de poule. Quand tu te dis en plus qu'une seule morsure t'expédiera en cinq minutes... Ils m'avaient bouclé dans une pièce et attaché à la muraille par une chaîne qui passait autour de ma taille. Une chaîne assez courte. Elle ne me permettait pas de m'éloigner beaucoup. Juste à côté de moi, au ras du sol, le mur était percé. Les céréles entraient par ce trou. Tantôt il en venait une, tantôt six ou sept à la fois. À intervalles irréguliers. J'étais à poil, mais j'avais des gants de plastique. Je surveillais ce trou comme un foutu chat qui guette une souris. Quand elles arrivaient, je les écrasais. Ça faisait une sale bouillie gluante qui puait. Ça a duré des siècles. Quand elles arrivaient à plusieurs, il fallait faire vite. Bougrement vite. Je crevais de faim et de soif, et j'aurais vendu mon âme pour une heure de sommeil. Pas question de dormir, tu penses. Pas même de somnoler. Vers la Fin, j'en devenais dingue. J'avais des hallucinations. Je croyais en voir, et je cognais des deux poings sur rien du tout. J'en ai encore des cauchemars.

— Moi, dis-je, c'est le puits qui me flanque encore des cauchemars.

Carmel soupira et vida son verre. Je terminai le mien. L'alcool avait un goût délicieux. Repos bien gagné.

— Et ton deuxième test ? demandai-je.

— Ne m'en parle pas ! Une physalie des mers de Jubal. Tu connais ?

— Une vision de beauté, toute en voiles transparents verts et bleus ?

— Oui. Et dix mètres d'envergure, et des tentacules, et ces voiles jolis secrètent de l'acide. Celle que j'ai rencontrée avait faim. Belle, très belle, même, mais j'avais plutôt tendance à la voir en symbole de mort. Elle nageait dans un bassin géant. Très joli aussi. De l'eau de mer limpide, des algues, des coraux et des petits poissons multicolores. Je suis descendu là-dedans avec un masque et une machette. Avant d'avoir ta belle sirène, j'y ai laissé la moitié de mon épiderme.

— Ça ne se voit plus.

— Oh, ils m'ont très bien retapé ! Très vite. Trop vite. J'aurais bien paressé un jour ou deux de plus.

Il remplit nos verres, sirota quelques gorgées.

— Tout de même, Garral, c'est embêtant que tu te sois fait piquer par ces bestioles. À ta place, je crois que je leur en aurais parlé.

— C'est ça ! Pour qu'ils me bouclent. J'ai l'intention de profiter de ma liberté, figure-toi.

— Tu n'as pas eu d'ennuis, depuis ?

— Aucun. Si mes cellules sont en train de se transformer, je ne m'en aperçois pas. De toute façon, qu'est-ce qu'ils auraient pu y faire ? Ils ne savent encore rien là-dessus.

— Évidemment... Tu as peut-être raison. N'en parlons plus.

Il ne paraissait pas très convaincu. Je ne l'étais pas autant moi-même que je voulais bien le faire croire. Mais, pour le moment, tout semblait aller très bien.

— Je commence à avoir la fringale, dit Carmel. Qu'est-ce que tu penserais d'une petite virée ? Un bon gueuleton, beaucoup d'alcool, et une paire de nanas pour terminer la soirée ?

— Tout à fait mon programme.

\* \* \*

Nous reçûmes nos cartes et nous nous installâmes dans une vie d'hommes libres.

Je vendis les statuettes. Pour la moitié de leur valeur, bien sûr. Comme elles ne m'avaient rien coûté, je n'en fis pas une maladie. La somme rondelette que j'empochai me contenta. Elle nous permettrait de voir venir, en attendant de trouver du travail.

Je louai un appartement que nous partagerions. Sans prétention, mais confortable, et assez vaste pour que nous ne soyons pas l'un sur l'autre. Sur les fausses fenêtres, des paysages d'illusion s'inscrivaient.

Nous aurions aimé pouvoir faire retirer le vadium de nos nerfs. Nous n'étions pas assez riches pour ça. Une opération de cette importance serait très coûteuse. Les chirurgiens de Dernière Chance n'étaient pas exactement des philanthropes.

Nous en discutâmes un soir, en dînant.

— C'est tout de même empoisonnant, dis-je. Suppose qu'un envoyé des MA s'amène ici avec tout un lot de boîtes ? Et qu'il s'amuse à les actionner ? C'est exactement le genre d'idée vicieuse qui pourrait venir à Farquart. Tous les ATOF qui ont réussi à s'en tirer sont ici. Où auraient-ils pu aller ?

Carmel avala paisiblement une bouchée de viande, posa sa fourchette.

— Il ne pourrait pas passer le contrôle sans que les boîtes soient découvertes. Je ne crois pas qu'Anton serait d'accord. Il tient beaucoup à la réputation d'asile de Dernière Chance. Les ATOF qui sont ici ont passé les tests.

— Exact. Anton tient à la réputation de sa planète, et il est puissant. Seulement, Farquart l'est plus que lui. Anton servira toujours ses propres intérêts. Il ne fera pas la guerre pour nous.

— Évidemment pas. Mais je crois que tu exagères notre importance. Farquart est un salaud rancunier, je te l'accorde, mais il ne va pas lancer un ultimatum pour avoir une poignée d'ATOF en fuite. Il doit s'en foutre éperdument.

Ses arguments étaient valables et je les admis. Il me restait tout de même une crainte vague. J'avais du mal à oublier à quel point le vadium me rendait vulnérable. Je réfléchis. En vendant le navire, j'en tirerais sans doute une somme suffisante pour envisager l'opération. Je n'avais pas envie de le faire. Un vaisseau spatial, c'est aussi une possibilité d'évasion. Tant que je l'aurais, je ne serais pas cloué sur la planète. Je décidai d'attendre et de voir venir.

— Ce que nous pouvons envisager, dis-je, en attendant mieux, c'est une greffe qui effacera ce A sur nos fronts.

Carmel frotta machinalement le A écarlate.

— Bah, depuis que je suis ici, il ne me gêne plus. Nous ferions mieux d'attendre d'avoir dégoté du boulot.

Il avait parfaitement raison. La vente des statuettes ne nous avait tout de même pas rendus richissimes. Et la vie, sur Dernière Chance, était coûteuse.

\* \* \*

Carmel trouva du travail dans un labo de recherches. La firme qui l'engagea fabriquait des spécialités pharmaceutiques. Elle payait bien ses employés.

Ce fut plus difficile pour moi : je cherchai vainement, pour découvrir que les pilotes, sur Dernière Chance, appartenaient presque tous à l'armée. Je n'avais pas la moindre envie de m'engager dans les troupes d'Anton, et je trouvai une solution en décidant de transformer mon navire en taxi.

Je déposai une demande de licence et versai une somme rondelette à une société de transporteurs pour qu'elle m'inscrive sur ses listes. Moyennant un petit pourcentage, elle me procurerait des clients.

En attendant que les formalités viennent à conclusion, je jouai les touristes et visitai une partie du monde que j'habitais. Monde creux, de tunnels et de cavernes. Les plus grandes abritaient des lacs et des forêts ; les plus petites étaient réservées aux cultures et à l'élevage. Les habitations se rangeaient côte à côte, au long des souterrains, comme des pois dans une cosse.

Je retrouvais Carmel le soir, et, à l'occasion, nous visitons les lieux de plaisir. Fantastique ! Je commençais à comprendre les raisons de l'afflux des touristes. Même en fouillant toute la Galaxie, impossible de trouver mieux. Un paradis pour hédonistes. Anton savait y faire. D'autant plus que ces distractions coûtaient une fortune.

\* \* \*

Nous venions de finir de dîner. Repas rapide, venu des cuisines collectives du bloc que nous habitons. La nourriture était correcte.

Carmel bâilla, annonça qu'il était crevé, puis me regarda fixement.

— Dis donc, Garral, tu as vu ton front ? On dirait que ton A est en train de pâlir.

J'y passai mes doigts. Idiot. Il n'y avait rien à sentir. Je gagnai la salle de bains pour m'examiner dans la glace.

Effectivement, il y avait quelque chose de bizarre. Le A virait au rose et ses contours s'estompaient.

— Ça alors !

Je revis un nuage mouvant d'ailes grises ocellées de bleu, et je frissonnai.

— Une maladie de peau ? Une séquelle de ces piquûres ?

Carmel scruta mon front, centimètre par centimètre.

— Non. La peau est saine. Aucune lésion. Mais ce A change de couleur, c'est indéniable. Tu te sens bien ?

— Très bien. En pleine forme.

— Il serait peut-être temps que tu ailles leur faire ta confession, Garral. C'est tout de même très bizarre. Ton A se décolore. Pour quelle raison ?

Je réfléchis un moment.

— Non. Je n'y vais pas. Du moins, pas tout de suite. S'ils me mettent en observation, ça peut durer jusqu'à la Saint-Glinglin. Je ne me sens absolument pas malade. Ce A se décolore. Bon. C'est anormal, mais ce n'est pas un symptôme affolant. Je peux attendre et voir comment ça va évoluer.

— À ta guise, Garral. C'est toi qui es en cause.

Il n'exprimait pas sa désapprobation, mais je la devinais sans peine.

Je m'endormis difficilement. J'étais tout de même inquiet.

Trois jours plus tard, à mon réveil, je découvris dans la glace mon front totalement net. Plus de A. Une greffe parfaitement réussie ne l'aurait pas mieux effacé.

Je regardais, incrédule, les yeux écarquillés, cette zone de peau, blanche, lisse, sans une marque. J'ouvrais la bouche, comme un idiot qui bave de surprise. Impossible ! Des choses pareilles n'arrivent pas. À personne.

Carmel avait ses deux jours de repos hebdomadaire, et nous avions fait la veille une petite java. Il dormait encore.

J'entrai dans sa chambre comme une bombe et l'explosion le réveilla. Il grogna, s'assit et se frotta les yeux.

— Qu'est-ce qui te prend ? Bon Dieu ! Tu as besoin de me réveiller comme ça ? Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ?

— Regarde mon front ! Mais regarde !

Ce qu'il vit le fit sortir de son lit plus vite que si ses draps avaient été en feu.

— C'est pas vrai !

Ça l'était. Nous discutâmes ce miracle durant deux heures. En tournant en rond. Rien de cohérent ne pouvait expliquer le phénomène.

— Tu t'entêtes à ne pas vouloir demander un avis médical ?

— Maintenant moins que jamais. Si j'y vais, ils ne me lâcheront pas avant des années. Et je me sens toujours en parfaite santé. Que ce A ait disparu, c'est complètement dingue, mais ce n'est pas mauvais pour moi. Ce serait plutôt bénéfique, au contraire.

— Très bien, Garral. Tu vas m'accompagner au labo. Je ne suis pas biologiste, mais il y a tout de même une chose ou deux que je peux contrôler. J'ai l'intention d'examiner tes cellules. Ne dis pas non, ou je t'y traîne de force !

— Pas la peine d'être si menaçant. Je viendrai volontiers. Moi aussi, je suis curieux.

Il rit.

— Tant mieux, parce que t'amener là-bas sur mon dos aurait posé des problèmes.

En raison des expériences en cours, le laboratoire était rarement tout à fait déserté. Par prudence, nous attendîmes la pause du déjeuner pour nous y introduire. Nous désirions opérer sans témoins.

La vaste pièce débordait d'appareils complexes, d'ordinateurs, de coupelles, cornues et éprouvettes. Elle baignait dans une odeur composite, effluves acides de produits chimiques, et âcreté provenant des animaux encagés.

Carmel effectua une série de prélèvements et les examina. Très longuement. Il marmonnait ou poussait des exclamations. Il énonça le verdict.

— Tes cellules sont totalement anormales. Et je n'y comprends rien. Elles ont toutes plusieurs noyaux, même celles qui devraient n'en avoir qu'un. Par certains côtés, elles ressemblent à des cellules cancéreuses, mais rassure-toi, ce n'est pas ça non plus. Un biologiste y verrait peut-être plus clair que moi, mais j'en doute. Comme je doute que des cellules semblables aient jamais été observées chez l'homme. Tu as muté, Garral. Tu n'es plus tout à fait un être

humain. Quant à te dire où te conduira cette mutation, j'en suis bien incapable. Je ne te conseille même plus d'aller tout leur avouer. À mon avis, c'est inutile. Aucun traitement ne rendra jamais à tes cellules leur aspect initial.

Je ne trouvais rien à lui dire. Je me sentais étranger. Étranger à la race, étranger à moi-même. Un mutant. Curieuse expérience. Ce que je ressentais ne pouvait pas être traduit en mots.

— Continuons, Garral. Je voudrais regarder ce qui se passe à l'intérieur de ton corps.

Il me fit allonger sur une table d'examen et abaissa sur moi un appareil mobile. L'appareil se déplaça lentement. Sauf pour me demander de modifier ma position, Carmel n'exprima rien. Il ne se décida à parler qu'après m'avoir scruté sur toutes les coutures.

— À première vue, tout est normal. Sauf sur un point. Garral, il ne reste plus un milligramme de vadium dans ton réseau sensoriel. Pas une trace. Je ne peux pas te dire ce que tu en as fait, mais il n'y est plus. Il a disparu, tout comme le A qui marquait ton front. C'est totalement aberrant !

La nouvelle ne me surprenait plus. Mes capacités d'étonnement s'étaient émoussées. Un mutant. Pour le meilleur ? Pour le pire ? Je n'en savais rien. Mais, bon gré mal gré, il allait bien falloir que je m'y fasse.

\* \* \*

Je regardais mon poignet, moins stupéfait que je n'aurais pu l'être. Je m'habituais, je pense, à cette idée d'avoir des cellules différentes. Et qui me servaient bien. Elles venaient de prouver, une nouvelle fois, leur efficacité.

Dix minutes plus tôt, j'avais entaillé mon poignet avec une lame aiguisée. Il ne restait plus trace de la coupure. Pas même une croûte. La chair était saine, aussi nette qu'avant d'avoir été touchée. Ça s'était fait en dehors de moi, sans que j'exerce aucun contrôle conscient.

— Eh bien, voilà, dit Carmel. Nous avons vu juste. Tes cellules réparent les dommages. Elles ont refermé cette coupure, aussi vite que possible. Je ne crois pas que tu aies perdu plus d'une goutte de sang. C'est fantastique !

— Moins fantastique que d'avoir retiré le vadium de mes nerfs et effacé le A.

— Mais non. Ça fait partie du même processus. Même si tu n'y pensais pas en permanence, le vadium et le A te gênaient, au niveau du subconscient. Tes cellules ont réglé le problème.

L'idée de faire une expérience nous était venue après une longue discussion.

— Je me demande, dit Carmel, si tu pourrais réparer de la même façon une blessure grave ?

La petite lueur du fanatisme qui habite tout chercheur s'allumait dans ses yeux.

— Doucement, dis-je. Je ne vais pas me couper un bras pour que tu aies une chance de savoir s'il peut repousser.

— Mais tu ne comprends pas, Garral ! Ce qui t'arrive, c'est quelque chose d'énorme ! Quantité de types donneraient vingt ans de leur vie pour pouvoir te mettre en observation.

— Je n'en doute pas. Mais il y a aussi mon point de vue sur la question, si tu permets.

Il rit.

— D'accord. Je suis un fils de salaud qui rêve de te découper en rondelles. Bon. On se contentera de petits trucs. Essayons avec ça.

Il fouilla sa poche et brandit son briquet.

— Hé ! Mollo !

— Oh, merde, Garral ! Tu ne vas pas jouer les petites filles douillettes. Mets ton pouce sur la flamme, juste un instant.

La trace de brûlure disparut en très peu de temps. Je n'avais pas senti grand-chose, et aucune cloque ne s'était formée.

— Oh, bon Dieu ! Bon Dieu de bon Dieu ! (Carmel vibrait d'excitation.) Tu te rends compte ! Tu te rends compte que tu es peut-être invulnérable ! Je...

— Ça va comme ça, Carmel. Si je te laisse faire, dans cinq minutes tu vas vouloir m'écorcher vif.

— J'aimerais bien. (Il ne plaisantait pas du tout.) Je me demande même si on peut te tuer ?

Je reçus ma licence et j'embarquai immédiatement un groupe de trois voyageurs à destination d'Alphan.

Je ne crois pas que j'avais réellement assimilé ce qui m'arrivait. Carmel non plus, et nous en avions discuté interminablement. Mais il fallait vivre et le quotidien nous reprenait.

Je débarquai mes passagers au cosmoport de Cygne. Un voyage sans histoire, paisible et routinier.

Je me rendis tout de suite au bureau de la société de transporteurs qui me comptait parmi ses adhérents. J'y appris avec plaisir qu'un couple désirait se rendre au plus tôt sur Dernière Chance. Comme le voyage de retour m'avait déjà été réglé forfaitairement, j'avais tout à y gagner, et je promis de les embarquer le soir même. \*

Je quittai le bureau pour gagner un restaurant. L'heure du déjeuner était passée depuis longtemps et mon estomac protestait.

Pendant que je mangeais, j'eus l'occasion d'entendre les nouvelles, pour la première fois depuis une bonne quinzaine. Dans l'espace 2, il n'existe pas de possibilités de communication.

L'écran TV occupait une bonne partie d'un mur. Je n'écoutais qu'assez distraitement la voix d'un commentateur à visage lunaire, qui disséquait l'actualité. Il commença à parler de Terra, et la bouchée que je mâchais prit un sale goût.

Les nouvelles en provenance de ma planète n'étaient pas gaies. Mes compatriotes n'appréciaient pas l'occupation de leur territoire. Les actes de résistance se multipliaient et l'armée des MA ripostait par des représailles. Rafles, prises d'otages, exécutions. Bon nombre de Terriens se voyaient condamnés au A sur le front et des femmes commençaient à être offertes sur le marché des androïdes. Mel Farquart venait d'abaisser à seize ans l'âge à partir duquel il devenait normal d'avoir du vadium inséré dans les nerfs.

Les images étaient pires que le commentaire.

Je repoussai mon assiette. Je n'avais plus faim. Je luttais contre une vague de colère.

Le commentateur était passé à un autre sujet et je ne l'écoutais plus. Je parcourus la salle des yeux, machinalement. Peu de clients. C'était l'heure creuse. À deux tables de moi, une jeune femme blonde dévorait avec appétit une salade multicolore. Assez jolie fille. Des yeux gris-bleu, un petit nez parfait mais une bouche un peu trop mince, du moins pour mon goût.

Je croisai son regard, une seconde, et, brusquement, j'entrai dans sa tête et ses pensées me pénétrèrent d'un flot continu :

*Beau garçon – En colère – Les nouvelles de Terra ne lui ont pas plu Un Terrien ? – Farquart – Un salaud – Séduisant – Est-ce que j'aimerais faire l'amour avec lui ? – Posséder un ATOF – Tenir la boîte – Faire mal ? Non – Je ne pourrais pas – C'est malpropre – La salade est bonne – Mais pas assez de piments – Réclamer ma robe bleue à Jil – Cette punaise – Elle passe sa vie ci emprunter – Dans le fond, je ne l'aime pas tellement.*

Cela continuait. Un déferlement confus, emmêlé, accompagné des sensations, souvenir du plaisir pris à l'acte d'amour, répugnance à faire souffrir, saveur de la salade, tout se déversait. Cette fille m'était livrée, totalement, et je la découvrirai, bien plus profondément que si je l'avais connue depuis toujours.

Cette plongée dans un être qui ignorait mon intrusion me gêna. Et, sans l'avoir voulu, j'établis un écran. Le contact fut coupé, aussi nettement que si j'avais appuyé sur un bouton.

Je restais suffoqué, l'esprit bouillonnant. Un nouveau pas sur le chemin de la mutation ? La faune de la jungle bleue avait souvent démontré des facultés télépathiques.

Par curiosité, j'essayai de rétablir le contact avec la fille. Au début, je n'y parvins pas, puis, après quelques tâtonnements, je la captai de nouveau.

Le flot confus des pensées et des sensations me pénétra. Elle se souvenait de son enfance, d'un garçon avec qui elle jouait, d'un autre qui lui avait appris l'amour, d'une tante désagréable, d'un petit chat, d'un paysage, d'une fille qui...

Je coupai. Pour essayer de réfléchir calmement. Mes cellules mutantes me faisaient-elles cadeau d'un pouvoir télépathique ? Était-je réellement devenu télépathe ?

supplémentaire ! Ettais-je réellement devenu telepauve !

En face de moi, un homme âgé avalait de la soupe, cuiller par cuiller, les sourcils froncés. J'essayai de me brancher sur lui. J'y réussis du premier coup.

*Voudrait qu'on rende visite à Lera – C'est bien trop loin – Ça coûterait beaucoup trop – Elle croit que l'argent pousse dans mes poches – Garce – J'aurais dû la lâcher il y a longtemps – À présent, c'est trop tard – Trop tard – Trop tard !*

En même temps que ses pensées me parvenaient sa lassitude et son dégoût. C'était pénible. Je coupai. Je n'avais nulle réelle conscience de la démarche de l'esprit qui établissait ou fermait le contact, pas plus que je n'aurais eu claire conscience d'ordonner à mes paupières de battre. Mais ça fonctionnait.

Je poursuivis mes expériences, comme un gosse excité qui découvre un nouveau jouet. Une bonne partie des gens présents y passèrent, puis je me lassai. J'apprenais que les pensées intimes des humains sont rarement passionnantes. Dans la majorité des cas, elles révélaient du médiocre et de la laideur. Encore heureux que je puisse établir ou fermer le contact à ma guise. Capter en permanence m'aurait conduit à la folie.

Je quittai le restaurant pour retourner à mon navire. Je marchais comme un somnambule et je m'égarai deux fois dans les méandres du cosmoport.

Je calculais et additionnais quantité de deux et deux. Ça ne faisait pas toujours quatre, et encore moins huit ou seize, mais ça pourrait le faire. Peut-être... Si je pouvais convaincre Carmel... Si... Si...

\* \* \*

Mes clients ne me plaisaient pas.

Je n'avais capté la fille qu'une fois, et coupé précipitamment le contact avant d'être noyé dans un flot de mesquinerie. J'imaginai que l'esprit de Marri avait dû ressembler pas mal à celui-là. Égoïsme forcené et pas plus d'un milligramme de matière cérébrale utilisable. Le petit pois gravitant dans un grand vide. S'y ajoutait une bonne dose de méchanceté agissante. Le genre qui aime arracher les ailes aux mouches, histoire de tuer le temps. Assez jeune et plutôt jolie, si l'on aime les grands yeux noirs en forme de caisse enregistreuse. Ceux qui font « tilt » lorsqu'un billet de banque circule à proximité.

L'homme qui l'accompagnait me plaisait encore moins. Pour d'autres raisons. Il pataugeait dans des soucis d'argent et dans son amour pour la fille. Il aimait cette jolie garce avide. Sincèrement et profondément. Une pitié ! Mais ce n'était pas ce qui m'ennuyait. Il y avait quelque chose, dans son esprit. Quelque chose de bizarre, qu'il cachait soigneusement, et surtout à lui-même. Durant une fraction de seconde, j'avais frôlé une tache de noirceur, inidentifiable, mais qui m'avait grandement effrayé. Mon pouvoir télépathique était trop neuf pour que j'en aie la pleine maîtrise. J'avais été incapable de découvrir ce qu'il dissimulait si bien dans son subconscient.

Un traitement antisénescence lui avait laissé l'apparence de la cinquantaine. En fait, il approchait de ses quatre-vingt-dix ans. Il était petit, un soupçon trop rond, et regardait le monde avec des yeux bleus à fleur de tête. Il s'appelait Raynal Rosso.

Comme je l'avais prévu, la belle Erthya commença à s'ennuyer ferme dès que nous fûmes dans l'espace 2. Y naviguer, ce n'est jamais bien passionnant, et mon petit vaisseau n'offrait aucune des distractions que les grandes compagnies proposent à leurs passagers. Elle commença à geindre et récriminer, reprochant à Rosso de n'avoir pas choisi de voyager sur un navire de ligne. Il ne lui fit pas remarquer que ce choix venait d'elle et non de lui. Il connaissait à fond l'inutilité d'arguments logiques.

En apparence, il paraissait bien supporter les jérémiades, mais je devinais sa tension. Je le sondai. La tache noire me frôla. Il me sembla qu'elle se développait. J'étais inquiet.

Pour faire passer le temps, Erthya décida de me séduire. Il n'existe aucune possibilité d'intimité dans un petit vaisseau et elle m'empoisonna suffisamment l'existence pour que je l'envoie promener très sec. Même si je l'avais trouvée extrêmement désirable – ce qui n'était pas le cas –, je ne l'aurais pas touchée. Mélanger les affaires et le plaisir revient à se chercher des ennuis. De plus, il y avait Rosso. Je ne voyais pas la nécessité d'ajouter à ses misères.

La punaise m'en voulut et imagina une vengeance. Comme je ne la sondais jamais, je ne sus rien du petit plan quelle mijotait.

Et Rosso arriva sur moi en brandissant un brûleur.

Une arme dans un vaisseau spatial, c'est pire que le classique éléphant lâché dans un magasin de porcelaine. Il y a beaucoup trop d'instruments très fragiles dont dépend la sécurité du navire. S'il tirait, il mettrait en danger sa propre vie et celle de la fille, et pas seulement la mienne.

Je tentai de lui parler raison, avec calme. En pure perte. Il écumait et ses yeux jaillissaient de leurs orbites. Son

Je tentai de lui parler raison, avec calme. En pure perte. Il secouait et ses yeux jamaissaient de leurs orbites. Son expression m'effraya plus que l'arme qu'il agitait en hurlant des injures.

Je le sondai. Le temps d'un battement de paupières. Et me retirai, avec une hâte frénétique. J'étais entré dans un maelström de démente. La tache noire avait envahi son esprit et le mangeait. Ce qu'il cachait si bien, c'était les premières atteintes d'une maladie mentale. La crise avait éclaté, le précipitant dans la folie furieuse. Mon propre esprit avait vacillé sous le choc de l'insanité. Un instant, j'avais craint de ne pouvoir rompre le contact et d'être irrémédiablement entraîné. J'en avais encore la chair de poule.

La belle Erthya regardait, les lèvres entrouvertes. Elle ne réalisait absolument pas qu'elle-même était aussi en danger.

Personnellement, je paniquais quelque peu. Comment arrêter ce dément ?

Il n'agitait plus son arme, et ne hurlait plus. Je vis l'acte s'inscrire dans ses yeux saillants avant que l'ordre parvienne à sa main.

Je me ramassai pour lui sauter dessus. Perdu pour perdu...

Son corps trapu s'effaça. Apparut à la place un réseau de clarté. Une toile d'araignée scintillante, parcourue d'étincelles, qui dessinait un tronc, des membres, une tête vaguement ronde. Les étincelles fusaient, parcourant les lignes de clarté.

Et je sus, avec une absolue certitude, que si j'en bloquais mentalement une grosse poignée ici, à l'endroit figurant la nuque, je l'immobiliserais.

Mon esprit agit avant que j'aie seulement conscience de lui en donner l'ordre.

Le réseau de lumière avait disparu. Rosso était statufié. Son bras tendu braquait toujours le brûleur. Ses yeux étaient fixes. Il vivait, mais paraissait transformé en minéral. Je ne pus retirer l'arme de ses doigts pétrifiés.

J'essayai d'émerger de l'état de quasi-hébétude où me plongeait le soulagement et la stupéfaction. Comment diable avais-je réussi ce nouveau tour ? Incroyable !

Erthya criait :

— Mais qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce que vous avez fait ? Salaud ! C'est votre faute !

Je la sondai. Sentiments agités. *Colère, stupeur, crainte, frustration*. Elle avait espéré que Rosso me tuerait. Hormis le fait qu'un brûleur lâchant sa charge dans un vaisseau spatial pourrait la mettre en danger, elle avait tout prévu. Mon décès n'aurait pas occasionné beaucoup d'ennuis. Dans l'espace 2, le navire obéit à l'autopilote. Il était programmé pour parvenir à proximité de Dernière Chance et émerger dans l'espace 1. En l'absence de quelqu'un qui prenne à ce moment-là les commandes, le vaisseau se serait tout simplement placé de lui-même en orbite. Il ne restait plus à la belle qu'à enclencher la touche du transmetteur pour appeler à l'aide. Même un enfant aurait pu faire ça. Je n'étais pas indispensable. Le sort de Rosso ne l'avait pas préoccupée davantage. Qu'on l'expédie dans une prison rééducative pour meurtre ne l'aurait pas empêchée de dormir. Il arrivait au terme de sa fortune et elle trouvait le moyen excellent pour s'en débarrasser.

La foutue garce avait raconté à ce pauvre type que je l'avais violée. Dans la cabine de douche. Grandement vraisemblable ! Mais Rosso était un malade mental. Je voyais, comme sur un écran, la comédie qu'elle avait jouée : honte, hésitation à avouer, phrases hachées, larmes, puis sanglots désespérés. Rosso l'aimait. Aveuglement. Le choc ressenti l'avait projeté d'un état de démente larvée dans la folie furieuse.

La garce criaillait toujours. Je vis rouge et je lui allongeai la plus belle paire de claques de toute son existence. Il n'aurait pas fallu me pousser beaucoup pour que je l'étrangle.

Les gifles la rendirent un instant muette, puis elle réagit comme une chatte furieuse et ses ongles tentèrent de me crever les yeux.

De nouveau, un réseau lumineux apparut. Et je l'immobilisai, comme j'avais immobilisé Rosso.

Et j'étais là, stupide, avec deux statues de sel plantées au milieu du navire. Deux statues très laides. La rage déformait le visage d'Erthya, lui retroussant les lèvres sur les dents. Elle avait une longue mâchoire, et ressemblait à une jument vicieuse. Le masque de démente fixé sur les traits de Rosso le rendait effrayant.

Je ne savais absolument pas quoi faire. Tout s'était déroulé très rapidement et pour ainsi dire en dehors de moi. J'avais agi parce que c'était indispensable, mais sans savoir comment. Mes petites cellules mutantes étaient venues à la rescousse.

Je ne voyais pas du tout comment sortir de mon pétrin. Mes deux statues vivaient. Bon, mais elles ne pouvaient pas rester ainsi jusqu'à la fin du voyage. Sans parler du problème que représenteraient les explications à fournir. Parviendrais-je à leur rendre leur mobilité ? Et si j'y arrivais ? Erthya pouvait être maîtrisée, mais que faire de Rosso ? Que faire d'un dément ? Je ne pouvais même pas retirer le brûleur de ses doigts pétrifiés. En les cassant, peut-être, mais ce n'était pas une solution.

J'analysai le phénomène. Ce réseau lumineux ? Je l'avais fait apparaître sans aucun doute. Pouvais-je le

J'analysai le phénomène. Ce réseau lumineux... Je l'avais fait apparaître, sans aucun doute. Pourquoi je le recréer ?

J'essayai. Comme au moment de la naissance de mes facultés télépathiques, je tâtonnai un moment, puis la toile d'araignée de lumière apparut. Les étincelles la parcouraient, en une course sans fin.

Je l'étudiai. Voyons. Ceci était le réseau sanguin, ceci les nerfs moteurs et cela...

J'apprenais. Les étincelles qui représentaient le cerveau me fascinèrent. Très longtemps.

Je trouvai une solution à mon problème. Avant de rendre leur souplesse à mes statues, je les endormis. Profondément. En bloquant dans leur cerveau un nœud d'étincelles.

Je les transportai jusqu'à leurs couchettes. J'attachai Rosso à la sienne. Plus prudent. Je croyais savoir qu'il ne pourrait s'éveiller sans mon intervention, mais je n'avais pas de certitude. Je faisais mes premières expériences.

Je le réveillai quelques heures plus tard, en libérant les étincelles dont j'avais arrêté la course.

Sa crise furieuse était passée, mais il restait dément. Il divaguait et faisait des bulles. Je le fis manger. Pas une tâche agréable. Il recrachait la nourriture, bavait et gloussait. La corvée terminée, je le rendormis.

Je réveillai Erthya. Elle était calmée. Je lui racontai une histoire gentille. Voyons ! Elle avait rêvé ! Jamais elle n'avait vu Rosso transformé en statue. Le pauvre homme avait été pris d'une crise de démence. Pour le neutraliser, j'avais dû l'assommer. Aussi simple que cela. Elle-même s'était évanouie d'effroi. Bien compréhensible.

Je la sondai. Elle ne me croyait pas tout à fait, mais cette version de l'histoire lui convenait. Si, au débarquement, nos récits ne concordaient pas, il y aurait des questions. J'étais citoyen de Dernière Chance. Donc, je bénéficierais d'un préjugé favorable. Il valait mieux faire cause commune.

Nous étions d'accord, et tout allait pour le mieux. Ce que je voulais éviter, moi, c'était que l'on découvre mes petits pouvoirs tout neufs.

Pour apprendre ce qui m'arrivait et les possibilités que recélait la jungle bleue, Anton aurait donné une bonne moitié de sa planète. Dommage pour lui. Il ne saurait rien.

J'avais mes propres plans.



D'accord, dit Carmel. Je le ferai.

Je lui allongeai une claque sur l'épaule.

— J'ai toujours su que tu étais un type bien, même avant de pouvoir te sonder.

— J'espère que tu ne ferais pas ça sans mon accord !

Carmel s'indignait.

— Tu sais bien que non.

Nous sortions d'une longue discussion. J'avais démontré mes nouvelles possibilités, puis j'avais exposé mes plans. En détail. Et il les avait acceptés. Nous allions passer à la première phase de l'opération. La plus importante.

Le lendemain, en prétextant des affaires personnelles à régler, Carmel obtint de son employeur une mise en disponibilité de deux semaines.

Le même jour, en début d'après-midi, nous entrions dans la jungle bleue, en compagnie d'un guide très officiel. Carmel et moi étions des entomologistes amateurs. Les papillons nous passionnaient. Tout spécialement les espèces nocturnes.

La jungle bleue n'avait pas changé, mais cette deuxième expédition était bien différente de la première. Nous disposions d'une navette, de provisions abondantes, d'un matériel remarquable, d'armes bien chargées, et le guide veillait sur nous avec une touchante sollicitude.

Les troncs indigo montaient vers la lumière. L'épi, lourd de grains, se courbait. Uniquement des plants en pleine maturité. Pas de rejets, pas de tiges sèches. Est-ce que ce blé ne mourait jamais ? Je posai la question à notre guide, qui s'appelait Raven.

— Quand nous avons ensemencé, répondit-il, les plants ont poussé avec une rapidité prodigieuse, mais, une fois parvenus à maturité, ils s'y sont fixés. Ils ne bougent plus. Pour le moment, nous n'en savons pas davantage.

Curieuse mutation, qui me laissait très rêveur. Parce qu'elle m'affectait aussi. Le blé avait interrompu son cycle. Allais-je interrompre le mien ? Étais-je devenu éternel ? Je frissonnai. Mes propres possibilités m'effrayaient un peu. Raven me regardait, légèrement surpris.

— Quelque chose ne va pas, monsieur Saltienne ?

Je le rassurai. J'allais très bien. Tout allait très bien. Je mis la conversation sur un autre sujet.

Il bavarda avec entrain, commentant la jungle bleue en détail. Un homme dans la trentaine. Yeux, cheveux noirs, et petite moustache élégamment taillée. Il portait l'uniforme gris des troupes d'Anton. Il avait pour mission de nous protéger et s'acquittait de sa tâche avec diligence. Durant tout le séjour, il ne nous quitterait pas d'une semelle. Mais j'avais un remède à cet inconvénient. Quand il deviendrait gênant, je lui procurerais une dose d'excellent sommeil.

Il nous fallut quatre jours pour découvrir, dans la jungle du blé, une zone fréquentée par des papillons de nuit aux ailes grises ocellées de bleu. Je ne pouvais pas dire s'il s'agissait de celle que j'avais traversée, ou d'une autre. Troncs et sentiers se ressemblaient tous. Impossible d'y trouver des repères. Les papillons étaient là. Ça suffisait.

La période d'obscurité venue, tout le monde se coucha.

Je fis apparaître le réseau de Raven et je bloquai dans son cerveau les étincelles voulues. Il dormirait jusqu'à ce que j'intervienne pour les réanimer.

— On peut y aller, dis-je.

Carmel se leva, sans un mot. Nous quittâmes la tente et sortîmes du périmètre de protection anti-insectes.

Nous nous assîmes au pied d'un tronc. Des pieds à la tête, j'étais enduit d'une crème protectrice. Pas Carmel.

— Pour ne rien te cacher, dit-il, j'ai quand même un brin la trouille.

Le contraire m'aurait surpris. Il allait s'offrir à la même expérience que moi. Délibérément. Sans certitude de ne pas y laisser sa peau.

— On pourrait laisser tomber dis-je. C'est

— Non. Ça va beaucoup plus loin que toi et moi. Il faut essayer. Si ça marche...

La lampe posée sur le sentier faisait sortir de la nuit un tronc indigo. La tige luisante semblait revêtue de laque chinoise. J'étais nerveux, mal à l'aise. Carmel devait l'être plus que moi, même s'il n'en montrait rien. Il était assis, ses bras enserrant un genou remonté. La peau sombre de son torse nu accrochait de petits éclats de lumière. Je vis son réseau. Il me sembla pouvoir distinguer la peur que charriait son sang.

— Je pourrais t'endormir, dis-je, tu ne te rendrais compte de rien.

— Non. Je veux rester conscient.

Les papillons arrivèrent et s'abattirent sur lui. Nous les avions attendus une bonne heure.

Quand il eut récolté suffisamment de piqûres, il gesticula pour écarter les agresseurs, et je détruisis au brûleur le nuage d'ailes grises.

Nous retournâmes sous la tente. Raven y dormait, mort au monde extérieur.

Nous nous installâmes sur nos couchettes.

— Quand ça ira trop mal, dis-je, je t'endormirai.

— Je t'ai déjà dit non, Garral. Je ne suis pas un enfant. Je veux garder ma conscience. Si je dois faire le grand saut, je tiens à le savoir. Je n'aime pas cette idée de foutre le camp en plein sommeil.

Je n'insistai pas, mais je me promis tout de même de lui épargner les phases les plus pénibles. Il n'imaginait pas encore ce qu'il allait avoir à endurer. Moi, si. Je m'en souvenais très bien.

Il fut aussi malade que je l'avais été.

Je fis ce que je pus pour le soulager. Je lui donnai à boire, par petites gorgées. Assez peu, parce que je n'osais pas trop modifier les conditions de l'expérience. Je nettoyai ses vomissures et je l'endormis chaque fois que les poussées de douleur le contraignaient à gémir.

Il passait par des phases de délire, puis revenait à des périodes brèves de lucidité.

Je surveillais son réseau. Trois ou quatre fois, je vis la toile d'araignée lumineuse faiblir, vaciller, et les étincelles ralentir leur course. J'en étais rongé d'angoisse, parce que je savais qu'à ces moments-là, la mort le frôlait. De très très près.

Il finit par plonger dans un sommeil naturel, non fiévreux, et je le sus sauvé. Son réseau brillait nettement, et le parcours fusant des étincelles s'accélérait.

Je réveillai Raven.

Carmel était debout. Pas encore bien solide sur ses jambes, mais capable d'en donner l'illusion.

Notre guide allait avoir un trou dans ses journées et je parai :

— Je ne sais pas ce qui se passe, dis-je, vous avez dormi très longtemps. Nous étions inquiets.

— Dormi ?

— Oui. Nous n'arrivions pas à vous réveiller. Nous venions à l'instant de décider de vous ramener au sas.

Une lueur d'inquiétude apparut dans les yeux de Raven. Il connaissait les dangers de la jungle bleue.

— Vous vous sentez bien ? demandai-je.

— Très bien.

— Il vaut quand même mieux rentrer et vous faire examiner. On ne sait jamais. Un si long sommeil, et si profond... C'est bizarre. De toute façon, notre congé se termine, et nous pensions au retour.

— Si vous êtes d'accord pour retourner...

Raven avait très envie de se fourrer entre les mains de médecins compétents. Durant quelque temps, ils le retourneraient en tous sens. Sans rien découvrir, et pour cause.

Il s'éloigna pour commencer à rassembler le matériel.

— Et maintenant, dit Carmel, la suite du programme. Avec un peu de chance...

\* \* \*

— Ça a marché !

Carmel était triomphant.

— J'ai tout contrôlé. Mes cellules sont identiques aux tiennes, et le vadium n'est plus dans mes nerfs. Mes collègues s'étonnaient de la disparition de mon A, et j'ai raconté que j'avais profité de mon congé pour faire effectuer une greffe. Ils m'ont félicité sur la qualité du travail. Il paraît qu'on ne voit vraiment rien du tout.

Nous rîmes ensemble. Carmel reprit :

— J'ai fait des expériences. Je peux guérir mes blessures, mais j'ai aussi découvert que je pouvais annihiler la douleur. Tu dois pouvoir le faire également. Nous essaierons.

Je remis mon doigt sur une flamme pour apprendre qu'en effet, je pouvais le rendre aussi insensible qu'un morceau de bois.

— Il y a sûrement d'autres possibilités, dit Carmel. On ne peut pas imaginer toutes les expériences. Je suis persuadé que nous découvrirons d'autres choses. Au hasard. D'une certaine façon, nous sommes devenus surhumains.

Ses progrès furent un peu plus rapides que les miens. Il devint très vite télépathe, puis il découvrit les réseaux. Il étudia le phénomène avec passion.

Nous apprîmes que nous pouvions converser mentalement à grande distance. La camaraderie qui nous unissait devint fraternité absolue. Je savais toujours où il se trouvait, ce qui lui arrivait, et il en était de même pour lui. Nous devînmes frères siamois, liés par le contact de l'esprit. Nous pouvions partager chacune de nos expériences, sentiments perçus, sensations ressenties.

\* \* \*

Carmel démissionna et je cessai de véhiculer les touristes. Nous allions nous occuper de nos propres affaires. Il nous restait de l'argent sur la vente des statuettes. Pour un temps, ça suffirait.

— *De toute façon, si nous manquons d'argent, on pourra se faire une banque. Aussi facile que de prendre une sucette à un marmot.*

Carmel s'était exprimé mentalement, et j'avais perçu, en même temps que les pensées, l'amusement qui les teintait, plus le plan d'un braquage sans armes, les clients, gardes et employés profondément endormis.

— *Pourrions-nous bloquer une telle quantité de réseaux à la fois ? Assez rapidement ?*

— *Je pense que oui. Pas à envisager maintenant, mais ça pourrait devenir nécessaire. Pour la suite de l'opération.*

— *Nous n'en sommes qu'aux préliminaires, dis-je. Ce qu'il nous faut à présent, c'est quelques ATOF ayant encore du vadium dans les nerfs. Où les trouver ? Arrêter dans la rue tous ceux qui auront un A sur le front me paraît un procédé lent et peu efficace.*

— *Certainement, mais ce ne sera pas nécessaire. J'ai entendu parler d'une association d'ATOF. Le contraire serait bien étonnant. Les gens qui ont de mauvais souvenirs en commun adorent se regrouper pour les ressasser. Renseignons-nous.*

L'organisation existait bien, et nous nous rendîmes au siège, pour nous inscrire, du moins en apparence. Ce que nous voulions, c'était la liste des membres. Nous l'eûmes, en plus d'une carte d'adhérent.

Je consultai cette liste dès que nous fûmes sortis. Et je sursautai.

— Bon Dieu ! Il y en a un que je connais ! Tarri Janvier. Nous avons fait le voyage de Terra à Talsie dans la même cellule. C'est un type bien. Ou je me trompe fort, ou nous tenons notre première recrue.

Carmel parcourut la liste à son tour, sans y trouver personne de connaissance.

— *Pas d'importance, transmis-je, Tarri connaîtra peut-être quelqu'un, qui connaîtra quelqu'un. Ça fera boule de neige. Sinon, nous assisterons aux réunions, et nous sonderons, pour découvrir les types qui seraient susceptibles de marcher.*

— Tu crois vraiment que ce Janvier sera d'accord ?

Carmel s'était exprimé en paroles. Nous avions l'habitude de ces conversations mêlées, mi-phrases, mi-pensées.

— *Il sera d'accord. Ou alors, il aurait bien changé. Nous essaierons de le joindre ce soir, à une heure où nous aurons des chances de le trouver chez lui.*

\* \* \*

— Garral ! Ça alors ! Pour une surprise... Si je m'attendais à voir ta tête !

Tarri me bourrait de coups de poing secs. Son visage simiesque grimaçait de plaisir. Il ouvrit plus largement sa porte.

— Mais entre, bon Dieu ! Entre. Ton copain aussi. Entrez.

Je présentai brièvement Carmel.

Nous nous installâmes et Tarri nous mit d'office dans la main un verre plein à ras bords.

— Alors, tu t'en es tiré, sacré fils de garce ! J'ai toujours su que tu étais né veinard.

— Je peux te retourner le compliment, dis-je. Raconte-moi un peu comment tu es arrivé jusqu'ici ?

— Pas bien difficile. Le type qui m'a acheté possédait un atelier de réparation de navires spatiaux. Pas vraiment le mauvais mec, tu vois. Me menaçait de la boîte vingt fois par jour, mais il ne s'en est jamais servi. Malgré tout, capable de me faire bosser vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il en voulait pour son argent, et j'ai perdu de la sueur. Pas qu'un peu. Se méfiait vachement, aussi, mais je gardais l'œil bien ouvert. Tu t'imagines. Il y avait des navires partout. Tu ne faisais pas deux pas sans te cogner dedans. Un pot pareil, ça ne se retrouve pas.

Un bon mécanicien connaît obligatoirement la théorie du pilotage, s'il n'en a pas la pratique. Tarri avait attendu une bonne occasion et volé un navire. Remarquable exploit, à mon avis. Piloter un vaisseau quand on n'a jamais pratiqué, ça ressemble fort à une tentative suicidaire.

— Je suis arrivé jusqu'à Dernière Chance, et je me suis placé en orbite. Ils ont été très bien. M'ont envoyé un pilote, tu te rends compte ! L'idée de l'atterrissage, ça me bilait, tu dois t'en douter. C'est vachement plus compliqué que de décoller. Mais tout a gazé comme sur des roulettes. J'avais eu tellement de pot, jusque-là, que les tests, ça ne m'impressionnait même plus. Il me semblait que je pourrais réussir n'importe quoi. Et j'ai réussi, comme tu vois. Qu'est-ce qui t'est arrivé, à toi, après ce camp ?

— Beaucoup de choses. Certaines sont importantes, et elles te concernent. Nous sommes là pour te les raconter. Je racontai. Tarri écouta, en ne posant que quelques brèves questions. Son front plissé par l'attention déformait le

A.

Il vida son verre et lécha distraitemment une goutte qui coulait du bord.

— Si je comprends bien, dit-il, ce que tu me proposes, c'est de devenir une espèce de surhomme, ou d'y laisser ma peau.

Il agita la main.

— Non, ne m'interromps pas. Je sais ce que tu vas dire. Pour vous deux, ça a bien marché. D'accord, mais vous êtes jeunes. Moi, j'ai plus de cinquante ans. Réels. Je n'ai jamais eu les moyens de me payer la plus petite goutte de drogue antisénescence. C'est si vrai que les types de Dernière Chance m'ont offert des tests moins durs. Proportionnés à mes capacités physiques. Je n'ai pas connu ta jungle bleue. Donc, j'ai moins de chance que vous deux de résister à la maladie. Il faut que je réfléchisse. Remplis mon verre, tu veux, et laisse-moi en paix cinq minutes. Que je trie un peu mes idées.

— Tu n'es pas obligé de le faire, Tarri. C'est vrai, je n'avais pas pensé à ton âge.

— Boucle-la, je te dis ! Tu m'empêches de penser.

Je remplis nos trois verres. Tarri sirota en silence. Je ne le sondai pas, et Carmel non plus. Il avait le droit de peser sa décision en paix.

— D'accord, je marche ! Le but final de toute l'histoire, c'est plus important que le petit bout de vie qui me reste. Je veux être avec vous.

— Tu peux être avec nous sans passer par la mutation, Tarri.

— Pas de la même façon. Et je resterais spectateur, sans être utile à rien ? Non, je veux faire partie de l'équipe !

— Equipe qui n'est pas encore formée, lui rappelai-je.

— Ça viendra. Tiens, je connais un gars. Un Japonais. Un mec du tonnerre. Il marchera.

\* \* \*

Par le jeu des : « Je connais un gars qui... », nous recrutâmes neuf personnes. Avec Tarri, cela faisait dix.

Carmel et moi les accompagnâmes dans la jungle bleue. Les A avaient été dissimulés sous une couche de plastoderme, et nous donnâmes des noms fantaisistes. Nous étions nombreux, et trois guides avaient été affectés à notre protection. Trois hommes qui allaient dormir durant un temps anormalement long, et qui s'en inquiéteraient. On les mettrait en observation. Sans rien découvrir, évidemment. Je ne tenais pas du tout à ce qu'on nous cherche pour nous poser des questions. Nous aurions encore besoin de la jungle bleue.

Dix recrues, ça ne faisait qu'un tout petit début.

Tout se passa très bien, et tous les malades survécurent. Tarri parut très étonné de se retrouver vivant. Il marmonna :

— J'étais sûr que j'allais en crever. Sûr. Devait pas être mon heure, finalement.

La pensée de Carmel me parvint :

*Maintenant, pour bien faire, il faudrait que tous suivent la même évolution que nous.*

Question : Comment contacte-t-on la Résistance ?

Réponse : On ne la contacte pas. C'est elle qui vous contacte. C'était bien là mon problème. Il y faudrait une solution. Impératif.

Je regardais ma planète. Terra. La navette-taxi survolait des arbres dépouillés par l'hiver. Le ciel était bleu tendre, pâle et froid. Mon pilote se taisait avec obstination. Un moment plus tôt, il bavardait d'abondance. Puis j'avais posé une question, en apparence très anodine : « Comment ça marche, sur Terra, en ce moment ? » et il s'était refermé comme une huître.

Je l'avais sondé. Pour découvrir un flot de terreur déferlante, et l'image incrustée qui la symbolisait : des uniformes bruns, marqués d'une fougère aux pointes des cols. L'Armée des MA. En plus, mon pilote me soupçonnait d'être un agent provocateur.

Depuis que j'avais débarqué au cosmoport de Roissy, tous les esprits sondés s'étaient révélés identiques. Sous le brouillage des petites pensées du quotidien, on retrouvait la même névrose. Terreur et suspicion.

Facile à comprendre : les uniformes bruns grouillaient comme autant de cafards.

J'avais moi-même été un tantinet nerveux au passage des contrôles. Ma fausse identité devait pouvoir tenir le coup, mais sait-on jamais ?

En ce moment, je m'appelais Jamal Bénali. J'étais le représentant d'une firme qui fabriquait des androïdes AMO très spéciaux. Mon visa était authentique et portait les cachets voulus. Mon passeport l'était aussi, dans la mesure où il s'agissait d'une pièce officielle qui avait été volée vierge. Être mutant, ça présente quelques petits avantages.

Il existait un réel Jamal Bénali. Qu'il ne me ressemblât pas beaucoup n'était pas gênant. C'étaient ma photo et mes empreintes qui figuraient sur le passeport.

En ce moment, Jamal Bénali prenait de très longues vacances. Sa firme ne le savait pas encore et le croyait sur Terra, en train de placer activement la marchandise.

Jamal Bénali, le vrai, avait été acheté. Très cher.

Mais nous n'avions aucun problème de finances. La plus importante agence bancaire de Dernière Chance avait été victime de filous extrêmement habiles. Tous les témoins, clients, gardes et employés, ne se souvenaient que d'une chose : être tombés profondément endormis. Ils s'étaient réveillés à l'hôpital. Tarri était allé faire un tour par là, et s'était promené dans les couloirs. Un Tarri qui semblait avoir dix bonnes années de moins. Ses rides s'effaçaient, les fils blancs de sa chevelure redevenaient noirs, et une molaire absente avait commencé à repousser dans sa mâchoire. Un cadeau de plus de la part de nos cellules mutantes.

Pour la première fois, la *gestalt* formée par notre groupe s'était dissociée. Au moment de la plongée dans l'espace 2, le contact télépathique avait été rompu. Et ne s'était pas rétabli, comme je l'avais espéré, au moment où j'en émergeais. Trop loin, probablement. Je me sentais très seul. Enfermé dans ma propre peau. Jusque-là, nous avions formé un tout.

En ce moment, le groupe devait s'occuper du recrutement. J'étais chargé d'une autre tâche. Carmel et moi avions discuté la question de savoir si nous partirions à deux. Pour décider, finalement, que je suffirais. Inutile de risquer deux mutants là où un seul pourrait réussir. Nous n'étions pas encore assez nombreux pour être prodigues.

Logiquement, je devais pouvoir m'en tirer. Si je ne revenais pas, un autre prendrait ma place et ferait une seconde tentative. Pour que nos projets puissent arriver à maturité, il nous fallait des contacts avec la Résistance terrienne. J'allais essayer de la trouver. Pas un boulot facile. Une organisation de résistance, ça se cache. Et bien.

Mon pilote, toujours taciturne, me déposa sur une aire d'atterrissage de banlieue. Le survol de Paris n'était autorisé qu'aux véhicules de l'Armée des MA. Pour circuler en ville, j'utiliserais le métro. Un système de transport souterrain dont l'origine se perd dans la nuit des temps, de même que le sens étymologique de son nom.

Je pris une chambre dans un hôtel du quartier de la Défense. Un caravansérail fréquenté en majeure partie par les voyageurs de commerce. Ce que j'étais. Pas d'uniformes bruns dans les narages. Ces messieurs avaient leurs

voyageurs de commerce. Ce que j'eus. Pas d'ennemis dans les parages. Ces messieurs avaient leurs domaines réservés. Et protégés. Quand on occupe un territoire, il convient d'être méfiant.

Je pris une douche et me changeai. Je repérai immédiatement deux micros, bien dissimulés pourtant. L'un à la tête du lit, l'autre dans la salle de bains. Espionite aiguë, comme il fallait s'y attendre. Les découvrir ne me fatigua guère. Mes cellules me rendaient sensible au métal. Nous avions grandement progressé dans la découverte de nos dons. J'aurais pu rendre ces micros inutilisables. Je ne le fis pas. Jamal Bénali, représentant, n'avait rien à cacher.

Pour la même raison, je laissai mes bagages bien ouverts et accessibles à tous. Qu'ils cherchent, ça les occuperait.

Je descendis au bar et m'installai devant un verre. Lumières tamisées, banquettes moelleuses, musique douce. Un certain nombre de désœuvrés, et une poignée de filles, jolies et élégantes. Pas besoin de les sonder pour savoir qu'elles tapinaient. Je détournai mon regard d'yeux prometteurs, assortis d'un sourire insistant. Je n'étais pas tenté. La plus vieille profession du monde. En dépit des androïdes AMO, elle prospère toujours.

Je réfléchis, en sirotant un gir allongé d'eau. J'avais choisi Paris comme point de chute parce que j'y avais vécu sept ou huit ans. Je connaissais la ville, j'y avais eu des amis. Étaient-ils toujours là ? Rien de moins sûr. La guerre avait bouleversé bien des vies. Et même en admettant que j'arrive à en récupérer un, la loi des probabilités me donnait bien peu de chance de tomber sur le bon. Celui qui serait, de près ou de loin, affilié à un réseau de résistance.

Deuxième possibilité : le sondage. Là encore, les lois du hasard jouaient contre moi. Tomber sur la bonne pensée, juste au bon moment, pas simple. On pouvait compter qu'un être jouant un jeu dangereux refoulerait le tout au fond de son esprit, pour ne pas être taraudé par la constance du péril.

Par curiosité, je fis un essai et testai toute la salle. Comme de bien entendu, rien du tout. Du barman à la tapineuse, les mêmes petits trucs médiocres et, sous-jacente, la peur. Peur du lendemain, plus désir frénétique de survivre, envers et contre tout.

Je dînai, et me couchai de bonne heure. La suite à demain.

\* \* \*

Je fis un pèlerinage dans mon ancien quartier. Disparus, les amis ; envolés au vent de la guerre. En tout et pour tout, je retrouvai une relation vague. Un bonhomme avec qui j'avais à l'occasion bavardé, parce que nous fréquentions le même restaurant.

Je le sondai, et me gardai bien de l'approcher. Il était collabo à cent pour cent. Il trouvait les vainqueurs très chouettes. Il est vrai qu'ils lui remplissaient les poches. Dans les grandes largeurs. Toutes ses pensées tournaient autour des bénéfices.

J'allai faire un tour à Roissy et visitai les restaurants et bistrotts autrefois fréquentés par les pilotes. Les pilotes étaient toujours là, mais pas les mêmes. *La guerre sans espoir* en avait fait une énorme consommation. J'en savais quelque chose.

Je commençai les sondages. Fastidieux et inutile. Je fréquentais les salles de spectacles, restaurants, cafés et autres lieux publics. Je sondais, je sondais, je sondais. Mon crâne se gonflait d'informations mineures, et je commençais à être saturé.

D'autant plus qu'il m'arrivait de tomber parfois dans un abîme de détresse. Être télépathe, ce n'est pas seulement capter des pensées. C'est aussi ressentir. Sous un régime de terreur, l'existence n'est pas aisée. Deux ou trois fois, je sondai des esprits plongés dans une angoisse insoutenable.

La femme de cet homme avait été prise dans une rafle. Elle portait à présent un A sur le front, et lui ne savait pas ce qu'elle était devenue depuis. L'incertitude le torturait. Le fils cadet de cette femme avait été exécuté comme otage. Elle en devenait folle.

Dans ces cas-là, je coupais le plus vite possible.

J'écoutais les informations, très déplaisantes, quand il me vint une idée. Je la dorlotai, en la trouvant de plus en plus séduisante. Elle offrait de très bonnes chances. Je pourrais aussi y laisser ma peau, mais ça, c'était un risque à prendre. En continuant à piétiner comme je le faisais en ce moment, je n'arriverais jamais à rien.

\* \* \*

Dix-huit heures. La nuit d'hiver arrivait tôt et il faisait déjà noir. L'éclairage public donnait à plein et, dans le coin, on n'avait pas lésiné sur les projecteurs. J'avais trouvé refuge dans la zone d'ombre dispensée par un porche et je m'y anlatissais en essayant d'être invisible. J'étais assez loin du futur théâtre de mes opérations. mais pas trop.

Des sentinelles brunes patrouillaient devant les bâtiments. Des bâtiments gris, d'aspect anodin, mais les passants les croisaient en se dépêchant au maximum, et évitaient de les regarder. Quartier général de la PSMA. Police de sécurité des Mondes associés. C'était là que l'on amenait les résistants capturés, aux fins d'interrogatoire.

Des bâtiments administratifs, et aussi une prison. Bien gardée. Très bien. Aucune importance, je n'avais pas l'intention d'y entrer.

Sur la place, à gauche, on avait aménagé une aire d'atterrissage. Les navettes laquées de brun reposaient côte à côte, comme de gros hannetons endormis. La feuille de fougère des MA marquait leur coque. Une jolie feuille vert tendre, aux gracieuses volutes. À mon avis, le sigle ne convenait pas du tout. À sa place, j'aurais très bien vu une tête de mort et des os croisés. Un meilleur symbole.

Là aussi, les sentinelles patrouillaient à pas réguliers. Leur haleine se condensait en nuage de vapeur. Elles ne devaient pas avoir très chaud, malgré les uniformes à régulateurs thermiques. Ces trucs-là, ça ne marche jamais aussi bien qu'on voudrait. Le thermomètre était descendu en dessous de zéro. Nuit de gelée, à peine brumeuse.

Je m'en tirais bien mieux. Mes cellules contrôlaient parfaitement la température de mon corps. Seul problème mineur, je consommais beaucoup de calories, et j'aurais très faim avant peu.

Vingt heures. Le temps s'étirait. Bien forcé de patienter. Encore n'étais-je aucunement certain de réussir cette nuit. Ou même la suivante. Une question de hasard. Ma cachette était bonne, et, jusqu'à présent, personne ne m'avait vu.

Une navette se posa. Elle dégorgea trois ou quatre gradés, qui gagnèrent les bâtiments. Leurs casquettes à visière étroite dessinaient des ombres de rapaces.

21 h 20. L'attente me fatiguait. J'avais envie d'une cigarette, que je n'osais pas allumer. Les passants se raréfiaient. Couvre-feu à 23 h 30. D'ici là, il faudrait que j'aie décampé.

Puis ce que j'espérais et attendais arriva. Une navette atterrit. En sortirent trois gardes et une fille. Jeune, autant que je pouvais en juger. Des cheveux de bronze roux. Une balafre saignante sur la joue droite et un œil vilainement poché. Des bracelets immobilisaient ses poignets dans son dos. Un garde la poussa négligemment du bout de son brûleur.

Je fis apparaître les réseaux de tout ce qui bougeait sur la place et devant les bâtiments, sauf celui de la fille.

Je n'endormis pas. Je tuai. Tellement facile. Écraser mentalement ce nœud d'étincelles qui était le cœur. Des pions à éliminer. Endormis, ils ne m'auraient pas gêné davantage, mais je les aurais condamnés au coma perpétuel, puisque je ne pourrais pas les réveiller.

Les sentinelles s'effondrèrent. Il y eut à peine deux ou trois grognements. J'avais décidé de ne pas prendre une navette. Beaucoup trop facile à abattre. Je fonçai sur la fille et l'entraînai. Elle réagit très bien. Pas de panique, pas de stupéfaction paralysante. Elle saisit sa chance et courut, sans poser de questions.

Un hurlement partit de l'une des fenêtres et une main anonyme actionna un brûleur.

Dieu merci, le tireur visait mal. La pleine décharge rata ma tête. Quelque chose de brûlant me cogna méchamment l'épaule gauche. Le choc me bouscula comme une quille. Je me relevai sans lanterner, repérai le tireur et l'éliminai.

Des fenêtres s'ouvraient partout, et ça braillait dur.

La fille n'avait pas commis la sottise de m'attendre. Elle tournait au coin d'un immeuble. Je la rattrapai. Nous enfilâmes la rue au galop, puis une autre, transversale. Quelque part, une sirène commença à striduler.

J'avais repéré les lieux dans la journée, et je fis entrer la fille dans un immeuble. Un ascenseur nous descendit aux caves. Elles s'étendaient sous tout un bloc d'habitations et étaient réunies par un labyrinthe de couloirs communicants. Ce dédale nous conduirait à une sortie située à quatre rues de là.

Nous le suivîmes. Mon épaule ne posait pas trop de problèmes. Elle était en bois mort. Le bras qui y pendait aussi, ou à peu près. Mes cellules avaient neutralisé la douleur à l'instant même où j'en ressentais les premières atteintes. Je ne souffrais pas et le travail de réparation devait être en train de se faire. Mes vêtements charbonneux étaient plus embêtants. J'avais l'air fraîchement rescapé d'un incendie. Et, d'ici peu, les rues allaient grouiller de patrouilles, et le ciel de navettes.

La fille ne parlait pas. Nous nous hâtions.

Je la sondai. Des nerfs solides. Elle s'était crue morte, et vivait, mais elle n'en était pas ébranlée. Elle réfléchissait. Elle avait un refuge en vue, et se demandait si elle devait m'y emmener ou pas. Elle craignait un piège. Les sentinelles s'étaient écroulées comme par magie. Elle ne croyait pas aux miracles. D'un autre côté, ce miracle, justement, plaidait en ma faveur. Un piège bien monté n'aurait pas inclus de prodige. Comment m'y étais-je pris ?

Une nouvelle arme ? Et qui étais-je ? Son groupe n'avait pas pu être mis au courant de son arrestation. Ça s'était fait par hasard. La malchance. Donc, personne n'avait été envoyé à la rescousse. Plaidait aussi en ma faveur ma blessure. Elle ne croyait pas qu'un MA aurait accepté de pousser jusque-là la comédie. Une décharge de brûleur, ça ne plaisante pas. Il s'en était fallu d'un rien pour que celle qui m'avait léché m'expédie.

Nous approchions d'un ascenseur. La fille me retint par le bras, et se décida à questionner.

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un qui vous veut du bien, exactement comme dans un feuilleton. Sauf que ça ne sera pas gratuit. J'espère quelque chose en échange.

— Quoi ?

— Sérions les problèmes. Celui-là peut attendre. Si vous avez une planque, c'est le moment d'en parler. Sinon, nous allons nous retrouver dans leurs pattes.

— J'ai une planque et je vais vous y mener. Seulement, écoutez-moi bien. Le refuge en question est vide. Si vous êtes un espion, vous ne prendrez que moi. Comme vous m'aviez déjà, ça ne fera pas plus de bénéfices.

— Je ne suis pas un espion, mais que je le dise, j'imagine très bien que ça ne vous fait ni chaud ni froid. Je ne peux pas le prouver. Vous en déciderez vous-même. Jusque-là, si vous le voulez bien, enterrons la hache de guerre et comportons-nous en alliés.

— D'accord. Jusqu'à un certain point.

Elle avait toujours les mains coincées dans son dos, et je me rappelai que j'avais une solution pour ça.

— En attendant mieux, dis-je, voilà toujours un gage de bonne volonté.

Je palpai mentalement la structure du métal et je le fractionnai. Les menottes quittèrent ses poignets.

Elle souffla, incrédule :

— Mais qui êtes-vous ? Superman ?

— Dans un certain sens, oui. Plus ou moins. Venez, maintenant, ne traînons pas trop.

Le refuge où elle m'amena consistait en un studio situé dans un gratte-ciel des bords de la Seine. Nous n'avions eu que peu de chemin à faire. Heureusement. Les patrouilles quadrillaient les rues. Plusieurs fois, nous dûmes chercher refuge dans l'entrée d'un immeuble. Facile. Même magnétiques, les serrures ne me résistaient pas longtemps.

Elle voulut tout de suite s'occuper de ma blessure.

— Pas la peine, dis-je, c'est en train de s'arranger tout seul.

Je retirai ma veste et ma chemise. Le travail était en bonne voie. La chair bourgeonnait. Mon épaule était encore raide, mais moins qu'au début. C'était la première fois que j'étais touché aussi profondément, mais, à mon avis, d'ici une heure ou deux, il n'en resterait plus trace. La fille n'en croyait pas ses yeux.

— Comment est-ce possible ? C'est déjà presque cicatrisé !

Je la découvrais. Très jolie, malgré l'œil poché. Un petit nez semé de taches de rousseur, des prunelles ambrées et une très belle bouche.

— Allez soigner cet œil, dis-je, et cette égratignure sur votre joue. Ils vous ont maltraitée ?

— Un peu. Je me débattais. J'ai quelques bleus. Je n'en mourrai pas. Ce qui m'attendait, c'était les drogues de vérité, plus un brin de torture, en prime et pour le plaisir. Puis la mort, ou un A sur le front. Je m'en tire à très bon compte. À propos, je vous remercie.

— Remerciez plutôt le hasard. Je ne vous ai pas choisie. Ç'aurait pu être n'importe qui. Je vous ai dit que j'attendais quelque chose en échange du service rendu.

— Mais quoi, à la fin ?

— Soignez-vous, puis nous parlerons.

Nous parlâmes. En mangeant des conserves et en partageant du vin. Je lui démontrai, par A plus B, ceux de mes talents quelle ne connaissait pas encore.

Et je lui dévoilai mes plans.

— Je pense que je vous crois. Je suis sûre que vous ne pouvez pas être un espion, pour une raison très simple. Si l'Armée des MA possédait des mutants de votre genre, ils auraient démantelé nos groupes depuis longtemps. Je vais essayer de faire en sorte que vous puissiez rencontrer celui que vous voulez voir. Je vous préviens que ça prendra du temps. Je ne le connais pas. Nul d'entre nous ne le connaît. Pour des raisons évidentes, nous sommes cloisonnés. Mais je vais transmettre le message. Il remontera la filière. Ce que vous proposez, ce que vous représentez, c'est l'unique chance de Terra. Je ne peux pas risquer de la laisser passer.

Je la sondai. Elle me croyait et avait pris sa décision. En même temps, la crainte de faire une erreur la taraudait.

— Ne craignez plus, dis-je. Tout ce que je vous ai dit est vrai. J'ai eu du vadium dans les nerfs. Ça, vous pouvez



le contrôler. N'importe quel ATOF saura si je mens ou non. Parmi tous les résistants, il doit bien en exister un.

— Nous en avons accueilli quelques-uns, qui avaient réussi à fuir. Nos chirurgiens les ont opérés d'extrême urgence.

— Un seul suffira. L'action du vadium dans un réseau sensoriel, ça vous marque. Très profond. Et ça ne peut pas se simuler. Il faut vraiment avoir expérimenté. Je ne vous propose pas les drogues de vérité. Je suis certain que mes cellules les neutraliseraient. Mais si vous voulez tout de même essayer, je ne m'y oppose pas. Pas plus qu'à n'importe quel contrôle.

— Vous êtes un mutant, Garral. Quel contrôle pourrions-nous exercer ? Non. J'ai décidé de vous faire confiance. Je ne crois pas que vous m'ayez trompée. Je ne veux pas le croire. Je ne peux pas.

Les yeux d'ambre étaient pleins d'espoir. J'avais appris son nom : Samarra Delmarais. Sa bouche m'aimantait. Une bouche parfaite. Des lèvres pleines, au dessin pur. La tentation devenait irrésistible.

Je la pris par les épaules, sans hâte, et je m'approchai de ses lèvres. Deux bras se fermèrent sur mon cou, et un corps adhéra au mien.

Je l'embrassai. Très lentement. J'avais toute l'éternité.

\* \* \*

Je rencontrai l'homme que je devais voir, dans un lieu inconnu. J'étais arrivé là en navette, les yeux bandés. Le voyage avait été très long.

Pour parvenir jusqu'à cet homme, j'avais répondu à un millier de questions. Y compris celles posées par un ATOF. Celui-là m'avait cru. Il savait, et moi aussi. J'avais aussi subi quantité d'examens. Ils n'avaient pas découvert, dans mon corps, le micro dissimulé qu'ils craignaient.

L'homme qui me faisait face portait un nom de code. Symbolique : « Spartacus ». J'en avais un aussi : « Sredni Vashtar ». J'aime beaucoup cette nouvelle de Saki. « Sredni Vashtar s'en est allé. Ses pensées étaient rouges, et ses dents étaient blanches. » Encore des symboles. Appropriés.

Spartacus avait des yeux pâles, aussi gelés qu'un étang de montagne en hiver. N'importe quel âge, entre trente et quarante ans. Impossible de préciser. Des cheveux noirs, une mâchoire dure et un nez légèrement busqué. Le chef qui coiffait toute la Résistance terrienne.

Je lui parlai. Au bout de quelque temps, il me fit confiance. Il m'aurait fait confiance même sans les contrôles préalables. Il savait juger par lui-même. Les détails furent mis au point. Je sus comment je pourrais le contacter. J'enregistrai le code. Très aisément. J'avais acquis aussi une mémoire photographique.

Le jour venu, il frapperait. Comme je le voulais.

\* \* \*

— Durant ton absence, dit Carmel, satisfait, nous avons rudement bien travaillé. Tous les volontaires ont guéri, et tous sont mutants. Actuellement, nous sommes vingt-neuf.

— Pour le jour J, il en faudra bien plus. À ton avis, combien peut-il y avoir d'ATOF sur Dernière Chance ?

— Difficile à dire. L'Association compte cent soixante-deux adhérents, mais il doit y en avoir bien davantage.

— Pour bien faire, dis-je, il nous les faudrait tous.

— On recrutera, dit Carmel, très optimiste.

— Deuxième point : où en est la trésorerie ?

— En excellent état.

— Nous allons y faire un très gros trou. Pour acheter des armes. Ensuite, il faudra s'occuper de les faire larguer sur Terra.

— *Pas facile*, émit Carmel.

Je voyais, dans son esprit, les filets de surveillance enserrant la planète. Je transmis :

— *Faisable. Des capsules téléguidées, larguées de très loin. Elles seront assez petites pour passer entre les mailles.*

— Oui. Possible.

J'actionnai la commande d'ouverture du sas, et enclenchai en même temps la touche d'autodestruction du navire.

Nous étions prêts. J'attrapai au vol mon sac à dos, Carmel en fit autant du sien, et nous jaillîmes à l'extérieur. Nous courûmes en comptant les secondes. À trente, nous nous laissâmes choir, pour nous aplatir derrière un bloc rocheux.

Le souffle de l'explosion nous fouetta de son haleine brûlante. Une pluie de menus fragments dégringola en cascade. Nous nous relevâmes, pour partir au pas de course.

D'ici peu, les navires qui nous avaient pris en chasse atterrieraient. De notre vaisseau, ils ne retrouveraient que de très petits morceaux. Plus quelques bouts de chair et d'os. Les restes du cadavre qui avait fait le voyage dans la chambre froide. Avant de faire sauter le navire, je l'avais installé aux commandes. Une des charges explosives se trouvant pratiquement sous ses fesses, il ne devait pas rester grand-chose de lui. Assez, toutefois, pour accréditer ma version.

Pour prendre pied sur Désert Rouge, je leur avais fait croire qu'ils m'avaient détruit.

Atterrir n'avait pas été simple, et nous avions frôlé la mort de très près. Non seulement parce qu'ils nous tiraient dessus avec entrain, mais parce que, pour les persuader qu'ils m'avaient touché, j'avais laissé le navire choir dans l'atmosphère comme un caillou, et repris les commandes juste avant l'écrasement. Pas exactement un travail de tout repos, et qui avait exigé presque autant de chance que de précision. L'explosion avait apporté la touche finale.

Ils fouineraient et finiraient par décider que le fou qui avait tenté de s'approcher de Désert Rouge était mort. Parfait.

Nous filions au petit trot. Le sol rocheux ne garderait pas la moindre empreinte. Il renvoyait encore la chaleur emmagasinée durant le jour, mais d'ici à quelques heures, il gèlerait à pierre fendre.

Désert Rouge est un monde sec. Pas totalement stérile, toutefois. Aux deux pôles, on trouve de l'eau et une végétation maigre, lichens, cactées. Une faune cuirassée, armée tout à la fois contre la chaleur et le froid, y subsiste. La ceinture équatoriale n'est pas vivable. Pour personne. Les variations de température y sont terrifiantes, et on y rencontre, à l'occasion, des lacs de matière ignée. Sans parler des tempêtes qui s'y développent allègrement.

Actuellement, nous nous trouvons près du pôle Nord, à proximité de la ville d'Enfer. Il y a bien longtemps que les colons qui l'ont baptisée ainsi ne l'habitent plus. Elle date des premières années de l'expansion. Depuis, les hommes ont trouvé dans l'espace bien assez de mondes confortables pour ne pas s'entêter à coloniser ceux où la vie quotidienne était trop pénible.

Enfer avait été construite pour durer. Abandonnée, elle résista à l'érosion, et Mel Farquart la découvrit presque intacte, au cours d'une expédition de chasse.

Il a toujours eu la réputation d'adorer la chaleur. Désert Rouge lui plaisait. Enfer lui plut bien davantage. Il la fit équiper, moderniser et transformer en forteresse imprenable.

Depuis, il l'habite à l'année. Il ne la quitte que rarement, pour assister à quelque cérémonie officielle. Le reste du temps, Mahomet ne va pas à la montagne. C'est la montagne qui doit venir à Mahomet. Mais, pour se poser sur le cosmoport d'Enfer, il faut être au moins chef d'État, et montrer vingt fois patte blanche. Il n'en était absolument pas question pour nous.

Farquart veille à sa protection avec un soin jaloux. Non seulement Enfer est une forteresse bien gardée, mais toute la région alentour, dans un rayon d'environ cent kilomètres, a été truffée de mines. Mines équipées de détecteurs de métal, et réglées pour exploser dès qu'elles en reniflent un milligramme. Comme il ne saurait être question de se promener sans équipement dans une région où la température diurne grimpe jusqu'à cinquante à l'ombre pour redescendre à moins vingt la nuit, Farquart dort sur ses deux oreilles. Et ses jolies petites mines n'ont pas besoin d'être remplacées pour la seule raison qu'un lézard à rostre est allé y traîner son ventre.

Mais Carmel et moi ne transportons pas sur nous la moindre bribe de métal. Même pas un plombage. Pas de montre, pas de boussole, pas d'arme, pas de régulateur thermique dans nos vêtements. Nos cellules mutantes se

chaleur, pas de vent, pas de pluie, pas de rayonnement thermique dans nos vêtements. Nos cellules humaines se chargeraient de tout. Elles s'en chargeaient, du reste : il commençait à faire très froid.

Le ciel sombre, clouté d'étoiles, avait cette pureté lumineuse qui n'appartient qu'aux lieux où l'atmosphère est ténue. Normalement, pour éviter le dessèchement des voies respiratoires, nous aurions dû porter des masques. Nos cellules s'occupaient de ça aussi.

— *Il y a une mine sur la droite, émit Carmel.*

— *Je l'ai sentie.*

Par prudence, nous fîmes un léger détour. Juste au cas où elles auraient aussi été réglées sur autre chose que le métal. Par exemple, sur le rayonnement de chaleur émis par un corps humain. On ne se méfie jamais assez.

Nous avions atterri en dehors du périmètre protégé par les mines, et, pour rejoindre notre objectif, il nous faudrait faire pas mal de chemin.

Mutants ou pas, nous eûmes quelques problèmes. Nourriture et boisson, pour commencer. Nous transportions de l'eau dans nos sacs, et des rations d'aliments concentrés, mais, pour nous maintenir en bonne santé dans un environnement très hostile, nos cellules consommaient une quantité de calories proprement effrayante. Et elles réclamaient aussi davantage d'eau que nous ne pouvions leur en fournir. Nous n'avions ni trop chaud ni trop froid, mais nous étions affamés et assoiffés. Pas qu'un peu.

— Il va falloir trouver une solution, dit Carmel. Sinon, nous n'arriverons jamais à Enfer. Il y a des trucs consommables, par ici ?

— Les colons de Désert Rouge considéraient le lézard à rostre comme une friandise. Ils l'exportaient, même, mais je suppose qu'ils le mangeaient cuit.

Pas question pour nous de faire du feu. Les navettes de surveillance étaient déjà bien assez embêtantes comme ça. Chaque fois qu'il s'en pointait une, nous nous cachions. Dans une région où rien ne poussait hormis des cactées de petite taille, ce n'était pas toujours simple. Ce qui nous sauvait, c'était leur excès de confiance. Ils n'imaginaient pas une seconde que quelque chose d'autre qu'un lézard puisse se promener dans leur désert miné. Et nos vêtements avaient la teinte exacte de l'environnement. Un rouge vineux.

— Cuit ou cru, dit Carmel, il faudra essayer. Ça ressemble à quoi, tes lézards à rostre ?

— Tu en as tué un ce matin.

— Cette sale bestiole à ventre plat et pattes tordues ? Celle qui avait une longue corne sur le poitrail et une grosse fringale ?

— Exactement.

— Superbe ! Ça va faire un magnifique tas de viande. Ne ratons pas le prochain.

Difficile de les rater. Ils abondaient. Gros et agressifs. Quand ils chargeaient, leurs cuirasses cloutées raclaient bruyamment la rocaïlle. Des gros yeux pourpres, une gueule toute en dents, et des écailles épaisses, rouge sombre, marbrées de noir.

Un animal, ça possède un réseau, exactement comme un homme. Je tuai avec aisance celui qui fonçait sur nous. Dans son désir d'arriver plus vite sur les proies, ses pattes torses dérapaient.

Nous avions de très jolis couteaux. Primitifs et techniques. Manches de bois, lames de pierre affilée, attaches de cuir tressé.

J'eus tout de même du mal à entailler l'épaisse cuirasse. Les coupures faites, ça marcha tout seul. Le lézard se dépiauta comme un gant. La chair était blanche, à grain serré. Nous goûtâmes. Coriace, mais pas si mauvais. Pour la première fois, notre faim fut apaisée. Restait la soif.

Nous réglâmes le problème avec les cactées. En les tailladant, nous pouvions en extraire du liquide. Fort amer, mais nos cellules s'en arrangèrent. Si cette eau contenait du poison, nous ne le sûmes pas.

\* \* \*

La ville se découpait sur l'horizon. Une lointaine tache blanche, qui réverbérait le soleil levant.

— *Nous ne pouvons rien faire avant le soir, transmis-je. Cherchons un coin commode pour attendre.*

Nous trouvâmes un refuge dans un entassement de rocs qui donnait un peu d'ombre. Nous nous y installâmes.

— *Mangeons ce reste de lézard, émit Carmel, avant qu'il attire ici tous les insectes de la planète.*

Nous avions tué la bête la veille au soir. J'en transportais un joli morceau, enveloppé dans la peau fine du ventre. La nuit, ça se conservait admirablement, mais dès que la chaleur renaissait, ça se mettait à pourrir à toute allure. L'odeur attirait des nuées de bestioles empoisonnantes.

Le conseil de Carmel était bon et je sortis la viande de mon sac.

Le contenu de Carmel était bon, et je sortis la viande de mon sac.

Je mâchouillai ma part. Saveur un peu salée et consistance caoutchouteuse. Il fallait mâcher très longtemps ou avaler en bloc, en laissant l'estomac se débrouiller avec. Carmel mastiquait, avec une remarquable patience. J'en avais moins.

Le ronflement d'une navette nous coucha sur le sol. Elle passa, assez haut dans le bleu lumineux du ciel.

J'avais l'impression d'avoir l'estomac lesté de cailloux. Pour tenter de les faire descendre, j'avalai un peu du liquide amer tiré des cactées. Je passai l'outre à Carmel. Il but.

— Le régime nous profite, dit-il, mais je ne peux pas dire que j'y prenne un extrême plaisir. Ce que j'aimerais, c'est...

— Si tu commences à énumérer les plats du festin dont tu rêves, je t'assomme dès les hors-d'œuvre !

Il se tut avec un soupir de résignation douloureuse, et des yeux de martyr levés vers le ciel. En même temps, il émettait un flot de détresse pleurnicharde, sirupeuse, très « Annie l'orpheline ». Je répondis par un désir de meurtre assorti d'une touche de démente style « Savant fou ».

Nous rîmes. Petits jeux de télépathes.

Nous tuâmes les heures en dormant. Toute la journée. Ça aussi, nous pouvions le faire sur commande, en même temps qu'une part du subconscient demeurait à veiller. Les lézards à rostre ne nous dérangèrent pas, ni les navettes, qui passèrent sans nous voir.

La nuit venue, je tirai de mon sac une barre d'aggloméré à combustion lente, et une petite poche de plastique hermétiquement fermée. Elle contenait une poudre qui s'enflammerait au contact de l'air.

Je fis partir le feu et des flammes gaies illuminèrent la nuit.

Enfer est doublement fermée. Par le champ de force répulsif qui l'encercle, puis par son mur d'enceinte, aussi haut et solide que celui d'un château fort. Des sentinelles parcourent en permanence le chemin de ronde.

La ville n'a pas de portes. Pas une seule. Pour y entrer, il faut des ailes. Nous allions nous en procurer. Le feu que je venais d'allumer était un miroir aux alouettes.

Nous laissâmes le foyer solitaire, pour nous dissimuler derrière notre entassement rocheux. Les flammes paresseuses, bleutées, faisaient une jolie tache de lumière.

Elle attira l'oiseau. Nous ne l'avions pas attendu bien longtemps.

La navette se posa juste à côté du foyer. Juste à côté aussi d'une jolie mine enterrée. Pas de problème, bien sûr. Ils disposaient de toute la protection voulue.

Deux hommes en uniforme descendirent. Stupéfaits et très nerveux. Armes braquées. Au moindre soupçon de bruit, ils tireraient.

Ils n'en eurent pas l'occasion. Carmel en prit un, et je tuai l'autre dès que je pus le voir. Curieusement, pour faire apparaître un réseau, il faut avoir devant les yeux l'homme qu'il représente. Sinon, ça ne marche pas. Même un paravent de papier dissimulant l'objectif suffit pour faire écran.

Nous enfîlâmes leurs uniformes. Pas la perfection, mais ça pouvait aller. Du moins pour le survol. À l'atterrissage, les choses auraient peut-être tendance à se gâter. On verrait ça en temps voulu.

Le transmetteur branché de la navette nasilla une question. Je me risquai à répondre fort peu protocolairement :

— Oui ?

Il s'en contenta. Pas service-service, à ce qu'il semblait. Tant mieux pour nous.

Il demanda :

— Alors ? Qu'est-ce que c'était, ce feu ?

— Une erreur, dis-je. Un reflet de nos phares sur de la roche micacée.

Le transmetteur rit.

— Ça ne m'étonne pas de toi, Ergal, tu n'en fais jamais d'autres !

— Tout le monde peut se tromper, dis-je, boudeur et confus.

— C'est ça ! Et n'oublie pas d'appeler si tu vois des fantômes. Ça fera passer la nuit. Terminé ?

— Terminé.

Je coupai. Ce qu'il y a de bien, avec un transmetteur, c'est que ça nasille toujours plus ou moins. Allez savoir, avec ça, quelle voix appartient à qui ? L'homme de garde m'avait pris pour son copain.

Je dissimulai les corps sous des rochers. Carmel alla cacher notre équipement un peu plus loin. De toute façon, nous n'en aurions plus besoin. Nous avions prévu un chemin de retour différent.

Je posai la navette sur une aire d'atterrissage qui en contenait déjà beaucoup. Ça ne parut intéresser personne. Nous descendîmes. Un soldat nous vit. Sans que le cours paisible de ses pensées en soit modifié. Pour le moment,

tout allait bien.

Nous nous éloignâmes, pour nous rapprocher d'un groupe de bâtiments. Pierres blanches, que la nuit étoilée rendait étrangement brillantes. Je sondai au hasard. Dans celui-ci, sur la droite, un grand nombre d'hommes étaient rassemblés. Ils mangeaient. Le flot des pensées entrecroisées était pénible à capter et ne m'apportait rien. Là, à gauche, un dortoir. Tous ses occupants dormaient.

Nous marchâmes un moment en longeant les murs. Un homme seul. Vague lieutenant sous-fifre. Sans intérêt. Un groupe. Partie de poker. Sans intérêt. Une salle de repos. Des hommes regardent un spectacle télévisé. Celui-là écrit à sa petite amie. Sans intérêt.

Une fenêtre et un homme étudiant des dossiers. Je le sondai un moment.

— *Essayons-le*, émit Carmel.

— *D'accord !*

La fenêtre était close. L'homme, qui me faisait face, ne voyait rien. Assis à son bureau, il étudiait un dossier avec attention. Je l'endormis.

Carmel s'occupa de la fenêtre, qui s'ouvrit docilement. Nous entrâmes et je la refermai tant bien que mal. Une partie du pêne n'existait plus. J'occultai les vitres. Un système de climatisation ronronna en se remettant en route.

Carmel paralysa les bras, les jambes et la langue de l'endormi. Le reste fonctionnerait normalement. Du travail plus subtil que celui que j'avais effectué sur Rosso, à mon premier essai. Il est vrai que, depuis, nous avons progressé.

Je réveillai l'homme et posai mes questions. Même sans sa langue inerte, il n'aurait pas répondu. Et pas non plus si je l'avais torturé. C'était un homme avec du courage, et le sens du devoir. Mais mes questions faisaient naître dans son cerveau toutes les bonnes réponses.

Il savait beaucoup de choses.

Quand j'eus tiré de lui tous les renseignements nécessaires, je le tuai. Pas tellement de gaieté de cœur. Mais à quoi bon l'endormir puisque nous ne pourrions pas le réveiller ? Ça ne faisait aucune différence.

— *Il va falloir passer au plan 2*, transmis-je.

Les renseignements obtenus nous obligeaient à modifier les dispositions initiales.

Durant quelques secondes, Carmel me ferma son esprit. Mais je savais très bien qu'il devait être, en cet instant, passablement amer. Cette phase plan 2, nous l'avions tirée au sort. Et je l'avais gagnée.

À partir de maintenant, j'allais prendre en main la suite des opérations. Seul. Carmel se contenterait de les suivre par contact télépathique. Et resterait en réserve pour les reprendre à son compte si j'échouais.

Il se pencha pour saisir le cadavre par le col de sa chemise, le traîna jusqu'à un placard et l'y enferma. Bien avant qu'il commence à sentir mauvais, notre tâche serait terminée. Ou nous serions morts. Tous les deux.

— *Rapprochons-nous un peu, puis je chercherai une cachette commode*, émit Carmel.

Pour gagner les bâtiments situés au nord, nous traversâmes une bonne partie de la ville. Sans difficulté. Nos uniformes nous rendaient anonymes et nous couvraient. Personne ne s'intéressait spécialement à nous.

Les immeubles blancs, identiques d'aspect et de forme, se découpaient sur la nuit. Quelque part sous ces blocs de pierre, profondément enfouis dans le sous-sol, se trouvaient les appartements privés de Mel Farquart. Pour y arriver : un unique ascenseur, protégé par un champ de force répulsif. Nous ne pouvions pas l'annuler. Impossible. Surtout pas en altérant le métal de son mécanisme. C'est un appareillage beaucoup trop délicat, et le moindre tripatouillage précipiterait tout ce qui vivait alentour dans une distorsion irréversible.

Pour arriver jusqu'à mon objectif, j'allais devoir me livrer.

Carmel trouva refuge dans un entrepôt. Il s'installa dans un placard sur une pile de couvertures. Il ne me souhaita pas bonne chance, ce n'était pas nécessaire. Durant toute l'opération, nos esprits resteraient couplés. Il ne m'arriverait rien qu'il ne sache aussitôt. En quelque sorte, il m'accompagnait. Je ne serais pas seul.

Je le laissai, sondai ici et là pour trouver un point de chute convenable, et entrai tout bonnement dans une salle de garde.

Je n'y provoquai pas de sensation. On me demanda tout simplement ce que je voulais. L'uniforme me couvrait toujours.

Je réclamai l'autorité des lieux, et racontai un petit bout d'histoire. Cette fois, j'eus du succès. Enormément. Mon interlocuteur devint hystérique et se rua sur le plus proche appareil de communication. Il ne désirait qu'une chose : refiler à quelqu'un d'autre le cas épineux que je représentais.

Il y eut énormément d'agitation et de questions. Des armes pointaient dans tous les coins. Ils me cognèrent. Un peu. Parce que ça faisait partie de leurs habitudes. Je m'arrangeai pour ne pas sentir grand-chose, et même rien du tout quand je pouvais prévoir où tomberait le coup.

Ils me déshabillèrent et fouillèrent mes vêtements. Ils promènèrent sur moi des écrans, cherchant avec conscience ce que je pouvais bien dissimuler à l'intérieur de mon corps. Ils vérifièrent mes dents, une par une, sondèrent mes orifices, triturèrent mes cheveux, testèrent ma peau et mes ongles. Ça n'en finissait pas. Des gens méfiants. Très.

Et ils questionnèrent, questionnèrent et questionnèrent encore. Je leur servis à tous une histoire qui ne variait pas.

Je finis par me retrouver devant un énième inquisiteur. Si l'on tenait compte de la manière déférente dont mes gardes s'adressaient à lui, il devait avoir du poids.

J'avais été vissé sur un siège. Je ne risquais pas de gesticuler. Des attaches me coinçaient à peu près partout. Du métal. J'aurais pu m'en débarrasser en moins de deux secondes.

Une fois de plus, je répondis aux questions. Très docilement.

Qui étais-je ?

Garral Saltienne. Un Terrien.

Comment étais-je arrivé sur Désert Rouge ? Et qui m'y avait amené ?

J'étais sous blocage hypnotique. Je ne pouvais pas répondre à ces questions.

Un blocage hypnotique de bonne qualité, ça rend celui qui l'a subi aussi muet que s'il portait un bâillon. Les drogues de vérité n'en triomphent pas, ni la torture. Cela inclut aussi un circuit suicide imprimé dans le cerveau. Si l'on insiste trop, le bloqué meurt.

Mon inquisiteur savait très bien tout cela, et il passa à autre chose.

Comment étais-je parvenu jusqu'à Enfer ?

Là, je mêlai le faux et le vrai. Je racontai comment j'avais fait atterrir la navette. J'avais pris par surprise ses deux occupants et je les avais tués. Inutile de détailler la suite de l'opération, il n'était pas idiot.

Qui avait monté toute cette histoire ?

Je ne le savais pas. J'avais été engagé par un inconnu masqué. Il m'avait promis une fortune pour la tâche à exécuter. J'en avais touché la moitié, j'aurais le reste si je réussissais. J'apportais un message au président Farquart.

Quel message ?

Blocage hypnotique. Ce message était pour le président. Je ne pourrais le délivrer qu'à lui.

Mon inquisiteur ruminait. Je le sondai. Il me croyait en partie. Mais il vérifierait tout de même. Il aurait vérifié même s'il m'avait cru à cent pour cent. Il était très intrigué. Il aurait donné beaucoup pour apprendre comment j'avais atterri sur Désert Rouge. Un Terrien. Qu'est-ce que Terra faisait dans cette histoire ? Je connus sa phrase suivante avant qu'il ouvre la bouche.

Il allait me poser les mêmes questions sous contrôle des drogues de vérité.

Y voyais-je un inconvénient ?

Que j'en voie ou pas n'aurait pas fait de différence. Je répondis avec empressement.

Aucun inconvénient, bien sûr. Sauf en ce qui concernait les informations bloquées, je n'avais rien à cacher.

Ils me firent trois injections intraveineuses, à intervalles de cinq minutes. Je neutralisai la première en quelques secondes. La deuxième me prit à peine plus longtemps. La troisième me donna du travail. Un moment, je crus que j'allais être saturé. L'inquiétude de Carmel se mêla à la mienne. Puis je triomphai de la drogue.

Je jouai une petite comédie très au point. Je devins euphorique, et atteint de diarrhée verbale. J'eus les joues enflammées, et les yeux brillants. Je me tortillai sur mon siège, dans la mesure où mes liens me le permettaient. Je réclamai plusieurs fois à boire. Et je bavardai. Interminablement. À chaque question, je me lançais dans un flot de phrases volubiles, et je m'égarais en digressions. Mon interlocuteur me ramenait fermement à l'essentiel.

Il n'apprit rien de plus que ce qu'il savait déjà.

Je le sondai. Cette fois, il me croyait sans restriction. Il ne pouvait pas faire autrement. Les drogues de vérité, c'est quelque chose de très au point. Quand elles circulent dans le sang, il est impossible de dissimuler quoi que ce soit.

Il prit sa décision. Il allait avertir Farquart. Le président jugerait par lui-même.

La satisfaction de Carmel répondit à la mienne. L'affaire était en bonne voie.

Ils me promènèrent dans des couloirs. Je passai d'une équipe de gardes à une autre, comme une balle poussée par les joueurs. J'avais les poignets dans le dos, les pieds entravés par une chaîne. J'étais nu comme un ver.

Au bout de mon périple, j'attendis. Très longtemps.

Trois hommes vinrent me chercher. J'en reconnus un. Gasselin Vance, le factotum de Farquart. Les deux autres étaient des gardes du corps musclés. Silencieux et attentifs.

Vance m'examina sur toutes les coutures, et posa quelques questions sèches.

Je le sondai. Il cherchait à m'évaluer. Il me classa, rapidement, dans la catégorie des imbéciles. Du genre qui accepte une mission suicide en échange d'argent, et qui, en plus, se croit tenu par l'engagement pris. Il me méprisait. Il se sentait très malin. Il se sentait toujours très malin.

Un blond. Grand et souple. Des yeux de serpent et des lèvres minces. Il les léchait très souvent. Ce qu'il y avait au fond de son esprit était pourri. Depuis très longtemps.

Ils m'emmenèrent.

Vance neutralisa le champ de l'ascenseur. Son dos masquait ses gestes, mais je lisais dans son esprit à livre ouvert. Pas une des manœuvres effectuées ne m'échappa.

Les deux gros bras m'encadraient. Ils ne s'occupaient que de moi. Exclusivement. Au moindre geste un peu suspect, j'étais mort.

Je rencontrai mon objectif dans une vaste pièce. Meubles de qualité, mais décor très sobre. Sur les fausses fenêtres, des paysages de jungle bougeaient, agités par le grouillement d'une vie frénétique.

Mel Farquart. Un visage que tout le monde connaît. Qui passe et repasse, quotidiennement, sur les écrans TV. Un visage large, carré, avec une mâchoire de bouledogue et un nez important. Un visage sans rides. Les drogues antisénescence sont passées par là. Des yeux clairs gris-jaune. Surprenants, magnétiques. Qui dégagent de la puissance et un grand pouvoir d'attraction.

Un torse massif, des épaules très larges, des cuisses musclées. Il était assis dans un fauteuil. Pas vautré. Assis. Ses doigts tenaient un cigare long et mince qui répandait une odeur d'aromates mêlée à celle du tabac. Des doigts un peu courts, aux phalanges poilues. Il aspira la fumée et ses paupières s'abaissèrent.

Il était vêtu très simplement. Pantalon et chemise d'uniforme brun, sans signes distinctifs. Il ne portait pas d'arme visible.

Il m'examinait.

Je le sondai. Il était intrigué. Mais pas pressé. Il saurait. Tout. Le message délivré, il se proposait de me remettre aux mains de médecins inquisiteurs. Par-dessus tout, il désirait apprendre de quelle façon j'avais pu prendre pied sur sa planète si bien gardée. Et si, par miracle, mon blocage hypnotique me laissait survivre à l'interrogatoire, il me ferait tuer. D'une façon très déplaisante. Parce que, durant un moment, je l'avais gêné. Inadmissible. Je paierais.

Je l'analysai. Plus profondément que je n'avais jamais analysé quiconque. Ce n'était pas un monstre. Mais non. Seulement un homme, sûr que ses décisions étaient les seules valables. Elles l'avaient été, l'étaient, et le seraient toujours. Ça s'arrêtait là.

En entrant dans la pièce, à l'instant où je l'avais découvert, un courant de haine brûlante avait remonté dans ma gorge. La haine était toujours là, mais refroidie. On ne hait pas viscéralement une avalanche ou un tremblement de terre. Il était né comme ça, et voilà tout.

Sa première question n'avait pas été incluse dans la liste de celles précédemment posées.

— Est-ce que ce blocage t'autorise à parler en présence de témoins ?

Je ne répondis pas. Les deux gardes du corps m'encadraient. De très près. Vance s'était assis à côté de Farquart. Ses jambes étaient croisées et il regardait fixement la pointe de sa chaussure.

Je fis apparaître les quatre réseaux.

Je tuai les deux gorilles. Ils s'écroulèrent. J'écrasai les étincelles du cœur de Vance. Il se renversa sur son siège. Son bras glissa de l'accoudoir et sa tête se tassa sur son épaule.

Farquart allait bouger. Je l'immobilisai.

Je le sondai. Il était inquiet. Très inquiet. Mais il ne paniquait pas. Il calculait. Inutile d'appeler à l'aide. Les murs étaient parfaitement insonorisés. Personne n'entendrait. Il avait eu toute confiance en ses gardes, et en la multitude de gadgets dissimulés partout. Des gadgets sûrs. Armes, pièges... Mais il ne pouvait pas remuer. Il ne comprenait pas. Pas du tout. Il n'était pas encore terrifié. J'étais enchaîné. Je ne sortirais pas vivant d'ici. Il me ferait écorcher vif. En attendant, il se préparait à marchander. Sans la moindre intention de tenir sa part du marché.

Je tâtai la structure de mes chaînes, et en déplaçai les molécules. Elles s'émiettèrent.

Il me regardait. Définitivement incrédule. Il ne pouvait pas accepter le témoignage de ses yeux. Qui étais-je ?

— Un mutant, dis-je.

— Un mutant ? Impossible... Ça...

— Mais si, ça existe. C'est une longue histoire, qui a débuté le jour où j'ai eu du vadium inséré dans les nerfs.

— Un ATOF ?

Il avait murmuré le mot entre ses dents. Il le mâchait. Cette fois, il avait peur. Jusque-là, il n'avait pas su, exactement, ce que je lui voulais. Il commençait à réaliser. Et sa certitude d'être invulnérable se fissurait. Il réagit :

— Qu'est-ce que tu veux ? Nous pouvons...

— Non. Pas de marché. Ce n'est vraiment pas nécessaire. En ce moment, sur une moitié de Terra, le jour se lève. L'autre face entre dans la nuit, mais l'action sera parfaitement coordonnée. La Résistance va s'emparer de tous les centres de communication, des cosmoports, des dépôts de matériel lourd et autres points stratégiques. Nous leur avons fourni les armes nécessaires. Ils vont frapper dur, et très vite. Nous pensons que la population suivra.

— Nous ?

— Nous. Les mutants. Les Terriens mutants.

Il ne répondit pas. Il échafaudait des plans. Nets et précis. Il pensait vite. Messages à tous les MA. Mouvements de troupes. Mise en orbite des vaisseaux de bombardement.

Dans son esprit, je vis Terra en flammes et sang.

Puis tous les plans furent balayés par un déferlement de crainte. Si je lui dévoilais tout, c'était parce que...

— Exactement, dis-je. Il n'y aura pas d'ordres. Aucun. Parce que personne ne sera là pour les donner. Ça, c'est la deuxième partie de notre plan. Celle que nous avons personnellement prise en charge. Actuellement, sur chacun des Mondes associés, il y a des mutants. Ils vont décapiter ton régime. En supprimant toutes ses têtes. Sans en excepter une.

Il essayait de ne pas me croire, et il me croyait. *Sans en excepter une*. Sa pensée fulgura : *La mienne aussi !*

— Bien sûr, dis-je.

Une marée montante de panique noya son esprit. Il lutta pour la contrôler. Il ne pouvait plus réfléchir lucidement. Il avait peur de la mort. Terriblement peur. Il suait.

Je le laissai à son combat. Quelques instants. Je savourais. Carmel aussi.

Puis je le tuai.



Le navire émergea de l'espace 2 à proximité de Terra.

Un navire superbe. Maniable, rapide et remarquablement armé. Carmel et moi avions volé cette petite merveille au cosmoport d'Enfer.

Nous nous en étions sortis vraiment facilement. Et sans une égratignure. En laissant derrière nous un sillage de morts.

Durant notre voyage dans l'espace 2, nous étions restés sans nouvelles. Je branchai le transmetteur et captai les informations.

Terra était en pleine révolution et les MA en pleine désorganisation.

La population terrienne avait suivi les voix qui l'appelaient à la révolte. Elle était en train de balayer, très activement, les occupants.

Les MA avaient autre chose à faire qu'à expédier des renforts. Ils en étaient encore à tenter de mettre sur pied un gouvernement provisoire. L'ancien n'existait plus. Ça posait de très gros problèmes, sans solutions immédiates.

Les Ligueurs d'Ansée voyaient la chose en faisant très peu de commentaires. Dans le privé, ils devaient se frotter les mains. Ils avaient été contraints à une paix pas du tout avantageuse.

L'Union des Planètes libres avait déjà proclamé sa neutralité. Comme toujours, elle observerait. De très loin.

— Eh bien, dit joyeusement Carmel, on dirait que tout marche comme sur des roulettes.

— Ça ira encore mieux dès que les nôtres commenceront à arriver.

Selon les plans, tous les mutants, une fois leur objectif atteint, devaient se regrouper sur Terra. Je pris les commandes du navire.

— En route, Carmel. Allons les aider à terminer le nettoyage.

# LA JUNGLE DE PIERRE

Le monceau de gras qui me faisait face aurait pu orner la vitrine d'un charcutier. Un Bloc de Saindoux, sculpté en forme d'être humain. Joues blêmes, sans la moindre trace de rose, petit bouton de nez livide, et des yeux en grains de cassis, enfouis dans des paupières graisseuses. Le système pileux laissait aussi à désirer. Cils rares, sourcils inexistant. Une malheureuse mèche roux pâle, étalée à la brosse, faisait de son mieux pour dissimuler la lividité du crâne, et n'y arrivait pas.

Fort peu appétissant, le personnage. J'essayais pourtant de lui faire du charme. Temps perdu.

J'avais espéré avoir le bonhomme en lui proposant un coquet pourcentage sur mes gains hypothétiques. Bien naïf de ma part. De toute façon, le pourcentage, il l'envisageait comme son dû. Des types de mon genre, coincés entre l'Arène et les compagnies minières, il en voyait défiler trente par jour. Blasé, Bloc de Saindoux, et, sous le gras mollasse, quelque chose d'un peu plus dur qu'une coque de navire spatial.

Quoi que je dise, nous en restions au même point : son programme était bouclé pour deux mois. Il voulait bien m'accepter, mais après. Après quoi ? Après mon décès par inanition ? Je n'ai pas encore appris à vivre sans manger.

J'étais bloqué sur Breskal par un propulseur cafouilleux. Qui réclamait, pour repartir, le remplacement d'une pièce ultra-coûteuse. Malheureusement, la poignée de CD qui me restait en poche me payait tout juste, à l'heure actuelle, un repas par jour. Et encore. Ni très copieux ni très mangeable. Sans parler de la piaule qui m'abritait du gel nocturne. Un chien galeux aurait jugé la niche en dessous de sa condition.

Socialement, je me classe Errant. Ce qui revient à dire que je me promène, de planète en planète, avec, dans les soutes de mon navire, un chargement quelconque, et l'espoir de le revendre plus cher que je ne l'ai acheté. Ce qui arrive, mais pas toujours.

En ce qui concernait Breskal, j'avais fait une grosse erreur. Par défaut d'informations suffisamment récentes. J'étais arrivé là avec du matériel minier, dans l'intention de le proposer aux prospecteurs indépendants.

Petit problème. Sur Breskal, le prospecteur indépendant n'existe plus. Les grandes compagnies ont mis la patte sur cette boule farcie de minerais, et elles la tiennent ferme. Très très ferme. Bien entendu, celles que j'avais contactées, en désespoir de cause, pour tenter de vendre, même à perte, mon matériel, m'avaient ri au nez. Qu'est-ce qu'elles auraient fait de robots-extracteurs coûteux, délicats, qui nécessitaient un entretien suivi, alors qu'elles disposaient de toute la main-d'œuvre voulue à prix très réduit ? Un homme réclame moins de soins qu'un robot, et s'il crève, de silicose ou autre, qui s'en soucie ?

Conclusion, mes robots-extracteurs pouvaient bien se rouiller dans mes soutes jusqu'à la fin des temps.

Comble de veine, au moment où j'envisageais de partir en vitesse vers des cieux plus cléments, la révision habituelle de mon navire avait révélé un propulseur proche de sa fin. Un saut dans l'Hyper sans avoir changé la pièce défectueuse : le suicide garanti. Nécessité absolue, donc, de réparer d'urgence. Tout simple, mais une pièce de propulseur, ça coûte un peu plus que la peau des fesses. Et toute ma fortune de l'heure se logeait dans mes fichus robots invendables...

Bien forcé de rester sur place, comme une méduse abandonnée par la marée, avec des perspectives d'avenir ultra-réduites. Deux solutions pour ne pas crever de faim. La première : devenir mineur à temps complet. Pas de ça, Lisette ! Les contrats types offerts aux amateurs par les grandes compagnies condamnent, sous le voile d'un habile jargon juridique, le signataire à l'esclavage absolu. Pour en arriver là, il faudrait vraiment que j'aie le ventre collé à la colonne vertébrale, et l'esprit trop anéanti par la fringale pour envisager autre chose que manger. La deuxième solution, j'étais en train d'essayer de la décrocher : l'Arène.

Les cadres des compagnies minières ont la vie plutôt douce, mais ils s'ennuient. Sublime occasion de se distraire : regarder, en se pouléchant les babines, les minables de mon espèce se bagarrer contre l'un ou l'autre spécimen de la faune locale. Du spectacle copieusement assaisonné d'hémoglobine, mais, pour les minables, ça paie assez bien. Deux ou trois combats – plus une chance phénoménale – et j'aurais les moyens de remplacer ma pièce foireuse.

J'aurais pu, évidemment, vendre mon vaisseau. Plutôt crever à très petit feu. Le *Snark* n'est pas neuf, mais c'est

J'aurais pu, évidemment, vendre mon vaisseau. Et tout devenir à des prix fous. Le *Shark* n'est pas beau, mais c'est mon navire. La prunelle de mes yeux, et nettement plus que ça. Il m'a coûté cher. En sueurs de sang. Pas question de recommencer l'opération, en repartant de zéro. D'ailleurs, un Errant ne vend pas son navire. Jamais. Ce sont ses héritiers, s'il en a, qui le liquident avec la succession...

Faute de mieux, j'avais choisi l'Arène. Dans une situation désespérée, il faut savoir faire la part du feu. Malheureusement, ma solution semblait se révéler boîteuse à l'usage. Pas un combat possible avant deux mois. Même compte tenu du temps de rotation de Breskal, plus court que celui de la Terre, deux mois c'est long. Je doutais de pouvoir attendre jusqu'au bout sans manger...

J'ai essayé de séduire Bloc de Saindoux, en augmentant son pourcentage, pourtant déjà fixé à 25 %. J'ai poussé à 30, en réfrénant une belle envie de cogner sur ce tas de lard jusqu'à ce qu'il fonde.

Une infime lueur d'intérêt a brillé fugitivement dans les yeux en grains de cassis.

Bloc de Saindoux a introduit un index boudiné dans sa bouche, pour tripoter ses dents. Il a gratouillé, suçoté, crachoté. Il prenait tout son temps. Moi, j'entendais sonner les cloches de l'espérance. Je ne suis pas tombé de la dernière averse. Sur mes trente ans, j'en ai passé exactement quinze à bourlinguer. J'ai appris la musique. Bloc de Saindoux avait quelque chose à me proposer. Jusque-là, il m'avait joué une comédie gentille, histoire de découvrir à quel point exact j'en étais.

J'ai attendu, très paisible, pendant qu'il trifouillait dans ses molaires, obstinément.

Il a ressorti son boudin de doigt luisant de salive, a examiné attentivement le débris collé à un ongle blanchâtre, puis m'a regardé en dessous. Ses paupières boursouflées se piquaient de rares cils raides, plus rouges que ses cheveux.

J'attendais toujours, le visage aussi expressif qu'une sculpture sur marbre breskien. Je sais faire ça à la perfection.

La proposition espérée a fini par sortir, exprimée avec négligence :

— Eh bien... en y réfléchissant... j'aurais peut-être quelque chose de plus proche. Que diriez-vous d'un double ?

Ce que j'en disais ? Rien du tout. Mais je n'en pensais pas moins. Un double, cela voulait dire qu'il me faudrait combattre enchaîné à un partenaire. Programme qui ne m'enthousiasmait vraiment pas. Dans l'existence, j'ai pris l'habitude de compter uniquement sur moi-même. Je connais mes réflexes. Que ceux de ce frère siamois inconnu se révèlent juste un soupçon trop lents, et ça ferait pour moi toute la différence entre vivre et mourir...

De plus, il y avait sans aucun doute un os sous la viande. Un gros os. Sinon, Bloc de Saindoux n'aurait pas autant lanterné, avant de sortir sa proposition, comme une opportune bouée de sauvetage...

Je me gardais bien d'ouvrir la bouche. Je regardais par la fenêtre, avec une distraction étudiée. Un ciel de boue pesait sur Urraca, l'unique cosmoport de Breskal. Une sale ville, pierreuse, gelée, inamicale. Des flocons de neige dansaient sur le brun caca des nuages. Les rafales du vent les bouscullaient.

Bloc de Saindoux m'a sorti un gracieux sourire. Celui de la pieuvre à l'heure du déjeuner.

— Un double, a-t-il répété, tentateur. Je pourrais vous caser... eh bien... disons dans une semaine... Nous sommes d'accord sur un pourcentage de 30 % ?

— Non. Nous ne le sommes plus. On revient aux 25 du tarif normal. En plus, je veux tout savoir. Qu'est-ce qui cloche, dans cette affaire ?

La pieuvre s'est indignée, en produisant une moue de bébé puni.

— Voyons ! Larcher ! Qu'allez-vous chercher là ? Je vous propose un combat très intéressant, simplement pour vous dépanner. Je pensais vous faire plaisir. Mais si vous le prenez ainsi ! Les amateurs ne manquent pas, croyez-le !

Il mentait comme un marchand d'immortalité en tournée. Il essayait de me vendre sa drogue en solde, celle qui ferait tomber mes dents et mes cheveux au lieu de me rajeunir. Et nous le savions tous les deux. Ce qui nous ramenait à une certaine égalité. Jusque-là, Bloc de Saindoux avait été Dieu le Père juché sur son nuage et moi un suppliant à genoux. À présent, les plateaux de la balance se rapprochaient de l'équilibre.

J'ai produit à mon tour un très suave sourire. Celui du requin qui vient de découvrir un naufragé.

— Le pourcentage vient de descendre à 15 %. Qu'est-ce que c'est que ce double ? Le partenaire est paraplégique ?

— 20 % Larcher. Le partenaire est une femme.

Le pot aux roses. Une femme ! Nettement plus qu'inhabituel. Les femmes ne se battent pas dans l'Arène. Pour des raisons sans aucun rapport avec la misogynie. Dans l'espèce humaine, la femelle a des nerfs plus sensibles que ceux du mâle, et des forces physiques moins développées. Il faut tenir compte des exceptions, mais les exceptions n'ont rien à voir avec la règle.

Pourquoi diantre avait-il accenté une femme ? Par intérêt, probablement. Un combat incluant une femme

attirerait énormément de voyeurs. Il remplirait l'Arène et les poches de Bloc de Saindoux par la même occasion. Pas mon problème. Le mien consistait à dire oui ou non.

— C'est quoi, cette nana ? Une walkyrie ?

— Non, a admis. Mais vous aurez quand même une partenaire valable. Sinon, je ne l'aurais pas acceptée.

Possible... Avant ma discussion actuelle avec Sa Majesté le Directeur, j'avais passé des tests. Passablement vachards. La femme, walkyrie ou non, les avait passés aussi. À moins que...

J'ai demandé :

— Elle est jolie ?

— Très. Mais vous auriez tort de croire que je l'ai acceptée pour cette raison. Si elle l'avait souhaité, elle aurait pu choisir mille fois la position de femme entretenue, et entretenue par des gens considérablement plus riches et plus séduisants que moi.

Bloc de Saindoux avait parlé avec une dignité assez inattendue. Il ne s'illusionnait pas sur ses capacités de charmeur, et admettait le fait.

J'en étais toujours au « p't'êt'ben qu'oui, p't'êt'ben qu'non ».

Combattre dans un double ne me souriait déjà guère. Alors s'il fallait, en plus, prendre une nana pour partenaire...

À la réflexion, j'ai admis que ma répugnance était entachée de misogynie. J'aurais beaucoup moins hésité à propos d'un homme. Or, l'important, ce n'était ni le sexe du partenaire ni même sa force physique. Seulement ses capacités de combattant.

J'ai demandé :

— Pourrais-je rencontrer cette femme avant de me décider ?

Bloc de Saindoux s'est durci. Le métal réapparaissait sous le gras.

— Ça suffit, Larcher ! Vous exagérez ! À présent, vous acceptez, ou vous n'acceptez pas. J'ai déjà admis un abattement sur mon pourcentage, ce que vous me ferez le plaisir de taire. N'allez pas vous imaginer que je ne trouverai personne. Je vous offre la priorité, par pure bonté d'âme. Si vous n'en voulez pas, dites-le ! Après tout, vous aurez toujours la ressource de devenir mineur...

La pieuvre ressortait, avec son sourire gluant.

Bloc de Saindoux ne me proposait même plus une attente de deux mois. Il savait parfaitement que je ne pourrais pas patienter jusque-là. Son double avec une femme à caser le tracassait un petit peu, sans plus. Moi, j'étais dans la mouscaille jusqu'aux sourcils. Inutile d'ergoter. J'ai dit oui, fermement. Avant de demander :

— Un combat contre quoi ?

— Un cresscat.

Mon sursaut a poussé Bloc de Saindoux à ajouter, précipitamment :

— C'est très bien payé. 3 000 cd. Pour chacun.

Encore heureux. Un cresscat, c'est un prédateur extrêmement agile, et remarquablement pourvu en griffes et dents.

— Il n'est pas très gros, a poursuivi Bloc de Saindoux, toute séduction dehors. Et réfléchissez, un cresscat n'a pas les ailes d'une guivre ou la cuirasse d'un lézard de roche...

Mais oui, mais oui, mon gros. Ta drogue me fera vivre jusqu'à deux mille ans... Malheureusement, un cresscat bat une panthère dans la souplesse et la rapidité. Il a des poignards aux pattes et dans la gueule. Plus une longue queue garnie de crochets venimeux. Et moi, j'aurais tout juste un épieu et un bouclier. Et je serais enchaîné par la taille à une fille inconnue.

J'ai secoué mes idées pessimistes. Pour demander à Bloc de Saindoux de bien vouloir m'inscrire pour deux autres combats, sans trop lanterner. Pour réparer mon propulseur, il me faudrait plus de 3 000 cd. Je n'étais pas sorti de l'auberge. Trois combats, ça faisait beaucoup. Mes chances de survie étaient tristement basses...

Ma requête a fait naître une petite lueur dans les yeux de Bloc de Saindoux.

— Vous ne manquez pas de confiance en vous, Larcher.

— Non.

J'ai arrêté là les commentaires. Que cette outre grasseuse s'occupe de ses oignons. Comme je m'occuperais des miens. Tout ce que ce paquet de lard aurait à perdre, dans l'affaire, c'était son pourcentage. Moi, je mettrais ma vie en jeu. À ce que je me suis laissé dire, on n'en a qu'une...

À propos de pourcentage, j'ai obtenu, après discussion, que les 20 % deviennent la règle en ce qui me concernait. Petite victoire, sans aucun rapport, somme toute, avec 5 % de plus ou de moins. Bloc de Saindoux s'est montré plutôt bonne pâte en acceptant cette amputation de ses bénéfices légitimes. Grandement légitimes. Le cher

homme dirigeait l'Arène, après tout. Il dépendait de la Générale Minière, et devait empocher un salaire annuel confortable, mais un petit profit supplémentaire ne se dédaigne pas. Il prélevait au passage une pincée sur le prix des places et s'en adjugeait une autre sur la prime des combattants. La Générale Minière le savait sûrement et fermait les yeux.

Rien de neuf sous le soleil. La Terre a éparpillé ses enfants dans la Galaxie. Mais l'être humain ne change pas. Égoïsme et cupidité font tourner les mondes, et non plus le monde. C'est la seule différence.

Intermède de paperasses. Bloc de Saindoux a rempli les blancs d'un contrat et me l'a donné à lire. J'ai pris mon temps pour tout éplucher, y compris les paragraphes imprimés en caractères microscopiques. Jargon juridique, plus ou moins accessible, qui me livrait, pieds et poings liés, à la Générale Minière pour un combat. Que je tente de rompre ce contrat, et la Galaxie tout entière me dégringolerait sur le crâne. Devant la Haute Cour terrienne, ce chiffon de papier n'aurait pas tenu deux secondes, mais je me trouvais sur Breskal, où autorités et police sont aux ordres des grandes compagnies. Rien de plus à en dire.

J'ai signé et apposé mon pouce sur l'emplacement prévu.

Bloc de Saindoux m'a inscrit ensuite pour deux combats futurs, mais sans juger nécessaire de produire les contrats afférents. Économie de temps et de papier. Avant que ces combats se présentent, je pourrais être archimort, ou avoir acquis une optique différente sur mes capacités...

Bloc de Saindoux n'a plus fait de difficulté pour me donner l'adresse de ma future partenaire. Celle qui allait devenir ma jumelle dans un jeu très risqué se nommait Kyra Serova. Elle logeait rue 82-12 N, au *Grand Hôtel des Étoiles*.

J'avais très envie de faire sa connaissance.

**L**e *Grand Hôtel des Étoiles* ressemblait au mien, qui lui se nommait *Grand Intergalactique*. Plus la niche est pouilleuse, plus le nom est ronflant. Loi de compensation...

Le bâtiment datait des premiers mois de la colonisation. Acier bleu, violacé et verdi par le temps, agrémenté de filigranes par l'érosion. Un refuge pour fauchés, identique au mien, que je connaissais déjà par cœur.

L'odeur habituelle m'a accueilli dès l'entrée. Remugle épais, né d'un système de climatisation hors d'usage et de sanitaires défectueux.

Il faisait presque aussi froid dans le hall que dans la rue. La poussière omniprésente noyait les tapis élimés et les sièges crevassés. Dans un pot, un arbre à langues jassarien agonisait misérablement.

Embusqué derrière un comptoir hors d'âge, un employé humain soufflait sur ses doigts. Il a daigné s'occuper de moi deux secondes, le temps de me dire que Mme Serova n'était pas dans sa chambre. Non, il ne savait pas quand elle reviendrait, ni même si elle reviendrait. Il s'en foutait royalement. Il se foutait de moi aussi, et de la Galaxie entière. La seule chose qui l'aurait intéressé, c'était un générateur de chaleur en bon état de fonctionnement.

20 h 30, temps de Breskal. Kyra Serova pouvait être nulle part et n'importe où. Inutile d'attendre. Je reviendrais le lendemain.

Je suis reparti vers mon gîte. Trois bons quarts d'heure de marche, et des rues non chauffées. Le casier alimentaire de mon luxueux hôtel m'attendait.

Je prenais le soir mon unique repas quotidien, juste avant de dormir. Pas question de gaspiller mes précieuses calories. Je me couchais dessus, comme un avare sur son trésor. Sans empêcher, hélas, les grandes fringales durant la journée.

Enfin, plus qu'une semaine... Ensuite, je pourrais compter sur une alimentation plus régulière. Ou sur un manque d'appétit parfaitement définitif...

Je traversais un quartier miteux. Les très rares passants marchaient vite, mains dans les poches, tête courbée pour offrir moins de prise aux rafales tranchantes du vent. Une chute de neige proche se trahissait par quelques flocons échappés au trop-plein. Le vent qui les emportait dans une course éternelle projetait, en gifles sèches, ces giclées de poussière qui sont l'essence même d'Urraca.

Il faisait très froid. J'avais mains dans les poches et tête baissée, comme monsieur Tout-le-Monde. Pas un véhicule en promenade dans les rues. Ceux qui logeaient dans ce secteur n'avaient pas les moyens de s'en offrir un. Moi non plus.

J'ai horreur d'être fauché. C'est une situation urticante. Je l'ai trop bien connue dans ma jeunesse pour ne pas y être allergique. Mon chargement de robots-extracteurs invendables me pesait sur l'estomac, et je ne portais pas les compagnies minières dans mon cœur. Sans leur mainmise sur Breskal, la planète aurait regorgé de prospecteurs indépendants très désireux de devenir mes clients. La mainmise en question datait, tout au plus, de trois ou quatre ans. Les renseignements auxquels je m'étais fié étaient plus anciens. Les nouvelles ne voyagent pas tellement vite, dans la Galaxie, et elles voyagent d'autant moins quand il se trouve des gens puissants pour souhaiter qu'elles restent inconnues.

Je me demandais combien d'esclaves les compagnies minières avaient piégés, en leur laissant croire qu'ils pourraient, sur Breskal, commercer ou prospecter à leur guise...

Je n'ai pas senti la bestiole escalader ma jambe. Par habitude, et pour des raisons de commodité, je porte du cuir de klat, qui vaut une cote de mailles pour la solidité. Compte tenu du froid breskien, le klat était fourré.

J'ai eu la surprise d'entendre résonner une phrase musicale à hauteur de ma taille.

Et j'ai découvert une boule de fourrure vert-de-gris perchée sur ma hanche. Une boule guère plus grosse que mon poing, accrochée à ma veste par des pattes à quatre doigts. Petite queue touffue, tête ronde au nez de chat, oreilles de fennec, et gros yeux de tarsier.

Que l'Hyper me distorde !

Un chat de Galma !

Étrange animal – en admettant qu’animal soit le terme exact – dont on ne sait à peu près rien. Galma a été répertoriée, mais elle n’a pas encore été ouverte à la colonisation. Mis en cage, un chat de Galma meurt, sans autre raison, semble-t-il, que son désir de le faire. La liberté ou la Mort. Littéralement. À proximité d’un humain qu’il n’aime pas, un chat de Galma s’en va, et voilà tout.

Or, invariablement, lorsque l’on tente d’étudier leurs vie et mœurs, les chats s’en vont.

Il arrive qu’un chat adopte un humain, pour des raisons connues de lui seul. Auquel cas, il acceptera de le suivre n’importe où. L’ennui est qu’en règle générale le chat ne survit pas très longtemps. Pour une très simple raison. Il se trouve toujours un individu borné pour se dire : « Moi, je réussirai. J’aurai un chat de Galma en cage, et je deviendrai riche. » Et le chat voyageur trépassé, comme ont trépassé ses frères...

Mais que faisait ce spécimen-là sur Breskal, dans un quartier miteux d’Urraca, en plein hiver ? Les chats de Galma prospèrent dans les jungles des zones chaudes de leur planète.

Ce qu’il faisait ? Il tirait sur ma main, dans l’évidente intention de l’extraire de ma poche. De petits doigts spatulés pinçaient vigoureusement mon poignet.

Le chat a chanté, très harmonieusement, mais la mélodie exprimait une relative aigreur.

J’ai sorti ma main. La boule vert-de-gris s’est engloutie dans ma poche, avec une rapidité magique. Le tour du lapin escamoté.

J’ai ri.

— D’accord, mon vieux, il fait froid dehors. Mais laisse-moi une petite place quand même, je n’ai pas de gants.

Trois ou quatre notes ont répondu. Un acquiescement ? Difficile à dire.

J’ai rentré ma main au chaud. Lentement, et précautionneusement. Les dents d’un chat de Galma sont petites, mais très aiguës. De plus, leurs morsures sont très longues à cicatriser.

Ma main a été acceptée avec bonne grâce. La boule poilue s’est logée dans ma paume. J’ai senti le contact d’un minuscule nez froid.

Nouvelles notes de musique. Un peu assourdis par l’environnement, mais indiscutablement aimables.

Eh bien ça ! J’avais hérité d’un chat de Galma ! Qui resterait probablement un bout de temps avec moi.

Un chat très petit, très indépendant, qui m’avait choisi. Jamais, je le savais, il ne se serait installé dans ma poche, risque de geler vif ou non, s’il ne m’avait jugé acceptable d’après ses normes. Quelles normes ? Autant vouloir traduire en clair les mystères de l’hyperespace. Pas des normes humaines, en tout cas. Pas des normes animales non plus, si on se référait à la zoologie terrienne.

Mais, dans la Galaxie, une tradition veut que les chats de Galma apportent la chance à ceux qu’ils adoptent. Bon à prendre. En ce moment, j’avais grand besoin d’un peu de veine.



Quand je me suis levé, Rikki, délogé de sa confortable position sur mon estomac, a protesté en notes aigres.

Hors de la couverture, je trouvais aussi ma chambre très froide. Huit ou dix degrés, tout au plus. Les installations de chauffage cafouillaient.

Je me suis décidé pour un petit déjeuner copieux. Déraisonnable, compte tenu de ma bourse plate, mais tant pis. Aujourd'hui je mangerais deux fois. Je ne toucherais ma prime de combat qu'après l'avoir exécuté, d'accord, mais peu importait. Au diable l'avarice !

N'étais-je pas l'heureux propriétaire d'un chat vert-de-gris, qui s'exprimait à l'aide de notes de musique et qui symbolisait la chance ? Je l'avais baptisé Rikki. Le nom ne semblait pas lui déplaire. Quand il le voulait bien, il y répondait.

L'intelligence des chats de Galma n'ayant jamais été testée officiellement, nul savant rapport n'existe sur le sujet. Mon expérience toute neuve n'éclairait guère la question. Parfois, Rikki me paraissait être plus brillant que moi, parfois il réagissait de façon apparemment stupide. Mais l'intelligence doit-elle obligatoirement se mesurer sur un étalon humain ?

Pour le moment, j'avais un petit compagnon amusant, ni encombrant ni difficile. Il s'était contenté la veille d'une part infime de mon peu appétissant repas, sans faire la moindre manière. Ce qui valait mieux. Compte tenu des circonstances, j'aurais eu quelque peine, à l'heure actuelle, à nourrir un goinfre aux goûts de luxe.

J'ai glissé quelques pièces dans le casier alimentaire. Il a pris son temps pour me délivrer, après force grincements et borborygmes, du thé de braume, un sucre et de la bouillie de sarruze. Thé et bouillie auraient dû arriver brûlants, mais je ne risquais pas de me rôtir la langue. Faute d'entretien, toutes les installations de l'hôtel se débricolaient.

J'ai mangé avec appétit quand même. Rien de tel qu'une bonne fringale pour donner du goût au plus minable des repas.

Rikki a pris sa part, la valeur d'une cuiller à café de bouillie, avant de filer comme une fusée vers la cabine de douche. Je l'ai entendu barboter dans le lavabo. Il avait découvert tout seul, la veille au soir, comment fonctionnait le système d'alimentation en eau.

Mon thé lavasse terminé, j'ai fait ma toilette, en pestant contre l'archaïsme des installations et le manque de confort.

J'achevais de m'habiller quand on a frappé à ma porte.

J'ai demandé au visiteur de s'annoncer.

Dans un palace de la classe du *Grand Intergalactique*, mieux vaut rester prudent. Le genre de paumé qui y loge est généralement prêt à tout et n'importe quoi pour se procurer un CD ou deux. D'ordinaire, je suis armé, mais Breskal déniait toute autorisation de port d'arme, mon brûleur était resté dans une cache de mon *Snark*. Cache parfaitement introuvable, que j'ai fait installer il y a fort longtemps. Un Errant qui ne disposerait pas de quelques recoins secrets ne ferait pas de bonnes affaires. Les contrôles douaniers sont canulants partout.

Une jolie voix a répondu à ma question :

— Kyra Serova.

Tiens tiens ! Ma sœur jumelle. Voilà qui m'arrangeait bien. Et qui m'éviterait de retourner au *Grand Hôtel des Etoiles*.

J'ai ouvert ma porte pour découvrir une petite silhouette, emmitouflée dans des vêtements fourrés. Du cuir de klat, fatigué par un long usage.

Ma visiteuse est entrée, en rejetant en arrière son capuchon. Une beauté ! Un visage admirable, au teint mat, aux pommettes hautes. Des yeux magnifiques. Grandes, à peine obliques, d'un brun moucheté d'or. Pas de maquillage. Lèvres nues, d'une teinte rose foncé parfaitement naturelle.

La beauté a tendu avec décision une petite main à paume carrée.

— Giraud Larcher !

J'ai répondu oui, machinalement, en serrant la main offerte.

J'étais stupéfait. J'avais attendu à peu près tout, sauf la réalité : une fille ravissante, de vingt ans au plus.

Catastrophe !

Ça, contre un cresscat !

Distorsion de merde !

J'étais frit. Cuit, mort et incinéré, le brave Giraud !

Un mètre soixante de fille, peut-être, et quelque cinquante kilos sous l'épaisseur du klat fourré. Et encore ! En lui accordant une musculature quelle ne possédait sûrement pas. Et j'allais être enchaîné pour combattre à cette jolie petite chose, faite pour le velours et la soie ! Une merveille au lit, certainement. Mais dans l'Arène !

J'en aurais pleuré.

Mon apitoiement sur moi-même m'a valu de prendre dans l'estomac un petit poing plus dur que du déryl.

Une contraction réflexe des abdominaux à la dernière seconde m'a évité de restituer mon déjeuner. Mais j'ai valdingué à deux mètres.

Les yeux bruns à paillettes dorées me regardaient avec mépris.

— Si c'est tout ce que tu sais faire ! J'aurais préféré un partenaire plus capable !

La jolie voix claire était cinglante.

— Je ne me méfiais pas.

Que l'Hyper me distorde si je n'étais pas en train de m'excuser !

Le petit poing est revenu, aussi sec. Cette fois, j'ai esquivé.

La moutarde me montait au nez, et j'ai rendu le coup, sans aucune galanterie. Je n'ai touché que du vent.

J'ai mieux regardé la petite Kyra. Les yeux mouchetés d'or étaient aussi froids que du miel congelé.

— Ça ira peut-être, a-t-elle admis, sans grand enthousiasme.

Je commençais à croire que ça irait aussi. Pas bien malin, de vouloir juger les gens sur la mine...

Rikki, qui se tapissait sous la couverture, en a émergé. Il flûtait des notes aiguës.

Kyra s'est exclamée :

— Oh ! Un chat de Galma ! Il est à toi ?

— Disons que c'est moi qui suis à lui.

— Tu l'as depuis longtemps ?

— Depuis hier soir, exactement. Et c'est lui qui m'a élu.

— Alors, tu es un type bien. Et tu as de la chance. Les chats de Galma n'accompagnent pas n'importe qui.

Elle s'est approchée du lit et a caressé Rikki. Le chat a roulé sur le dos, béatement, pattes détendues.

Elle a ri. Un rire aussi musical que le mode d'expression du chat.

Elle penchait la tête. Ses cheveux très noirs dessinaient un casque, coupé aux oreilles, avec une épaisse frange sur le front. Des cheveux brillants, lisses, très fournis. Elle a demandé :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je l'ai baptisé Rikki hier. Je crois qu'il est d'accord.

— Rikki ? À cause de Rikki-Tikki-Tavi, la mangouste du conte de Kipling ?

J'ai répondu « oui » sans faire de commentaires, mais... mais elle me stupéfiait. À notre époque, les amateurs de lecture sont rares. Surtout les amateurs capables de reconnaître un vieil écrivain oublié du passé.

— Installe-toi, ai-je dit, que nous bavardions un peu. Il vaut mieux que tu gardes ta veste. Il fait froid ici.

— Pas plus que chez moi. J'ai l'habitude.

Elle a retiré son klat fourré, en révélant un buste bien dessiné. Deux petits seins aigus tendaient son tricot beige.

— Je suis fauché, ai-je avoué avec un brin de gêne. Je ne peux pas t'offrir à boire.

— Voilà vraiment une information utile ! Qu'est-ce que tu irais faire dans l'Arène si tu n'étais pas fauché ? Et qu'est-ce que j'irais y faire moi-même, si je n'étais pas dans la même situation ?

Elle s'était assise sur le lit. Elle a eu un mouvement de tête vers les reliefs de mon déjeuner.

— Mais tu peux encore manger ?

— Pas toi ?

— Si. Une fois par jour.

— C'est la même règle pour moi en temps ordinaire, mais ce matin, j'ai été pris de folie douce...

— Parce que tu avais signé ton contrat. (Elle riait.) J'en ai fait tout autant après avoir signé le mien. Quand même, je craignais un peu de ne pas trouver de partenaire... Pourquoi as-tu accepté une femme ?

— Je ne suis pas misogyne.

Les yeux brun doré se sont refroidis

Les yeux étaient clos de son retour.

— Tu parles ! Vous l'êtes tous ! Il n'y avait qu'à voir ta tête quand je me suis présentée. Tu pleurais à tes propres funérailles. Il a fallu que je cogne pour que tu admettes que, peut-être, je pourrais être utile ailleurs que dans un lit ! À propos, Giraud Larcher, je ne couche pas. Ne m'embête pas avec ça si tu veux que nous restions bons amis.

La voix était aussi froide que les rafales du vent gelé d'Urraca.

J'étais un brin agacé. Puis j'ai compris. Une fille jeune, et très jolie. Avec de la fierté, et très peu de CD en poche. Combien d'hommes avaient cru qu'elle s'allongerait de suite en échange d'un repas ? Mais elle avait choisi l'Arène...

— Inutile de te hérissier, Kyra, je ne vais pas te violer.

Pour être honnête, je l'aurais très volontiers mise dans mon lit. Mais c'était bien son droit de décider, en ce domaine, de ce qu'elle acceptait ou de ce qu'elle n'acceptait pas. Je ne fais quand même pas le complexe du mâle au point de baptiser lesbienne ou frigide la fille qui ne veut pas de moi.

Kyra s'était détendue. Nous avons bavardé, très amicalement.

Kyra était née à Moscou, et avait vingt-deux ans. J'ai parlé de mes trente années, et de mon propre lieu de naissance : Paris.

Puis j'ai raconté les événements qui m'avaient amené à signer un contrat pour l'Arène. Sur le sujet, Kyra ne m'a pas rendu la politesse. Elle était venue sur Breskal avec un transport régulier, pour une raison qu'elle ne m'a pas donnée. Une raison bien précise, pourtant. Personne ne ferait un voyage aller vers Breskal sans pouvoir payer le retour. Breskal n'a rien d'une planète de vacances. Pas question d'espérer y faire du stop pour rentrer chez soi.

J'ai vite compris que Kyra éludait mes questions, et je n'ai pas insisté. Les Errants ne sont jamais inquisiteurs. Ils agissent trop souvent en marge de la loi pour ne pas exécuter les curieux.

J'ai changé de sujet. Nous avons parlé du cresscat, et de ce qu'il conviendrait de faire pour le tuer.

Kyra ne s'était jamais battue dans l'Arène. Moi si, une douzaine de fois.

Il n'y a guère que Terra qui interdise ces jeux de cirque. Bon nombre de planètes s'y adonnent joyeusement. Seuls varient les spectacles offerts. J'avais fait mes débuts sur Géranat, contre un homme, et non contre un animal. J'étais alors un gamin de seize ans, trop maigre parce qu'il ne bouffait pas tous les jours. J'avais pourtant expédié l'adversaire.

Pour son premier combat, Kyra aurait un cresscat. Quand il s'agit d'une première, c'est moins dur de tuer un animal qu'un homme. Et, question vigueur, si j'en jugeais par l'impact de son poing dans mon estomac, Kyra vaudrait bien le gosse dégingandé que j'étais alors. Restait à savoir si elle ne paniquerait pas. Ça, on ne peut jamais le préjuger avant d'avoir expérimenté. J'ai vu de gros costauds se faire tuer sans même se défendre, paralysés par la trouille, et de petits crevards sur qui personne n'aurait parié un quart de CD lutter comme des lions furieux. Les ressources de tripes qu'un être humain possède ne se devinent pas au premier coup d'œil. Et elles ne se révèlent vraiment qu'au moment de l'épreuve.

Le milieu du jour breskien approchait. J'ai proposé à Kyra d'en profiter pour aller faire de l'entraînement dans la salle de simulation de l'Arène. À cette heure, elle serait désertée en raison de la pause déjeuner. Mon expérience personnelle me rappelait qu'aucun novice n'apprécie de s'entraîner sous l'œil des curieux. Aucun débutant n'aime entendre commenter ironiquement ses erreurs, sur fond d'éclats de rire.

Kyra a remis sa veste et j'ai enfilé la mienne.

Rikki a jailli de la couverture. Il est venu s'installer dans ma poche, avec décision. Il entendait nous accompagner. Pourquoi pas ?

Dans le hall de l'hôtel, un écran fatigué et crachotant diffusait les informations. Du bla-bla sans intérêt, que je n'écoutais pas.

Les mots « chat de Galma » ont soudainement attiré mon attention.

Le commentateur mentionnait une récompense de 2 000 cd, offerte à qui ramènerait à son propriétaire un chat de Galma égaré la veille. Propriétaire nommé Henri Soultz, qui exerçait la fonction de Directeur Adjoint à la Générale Minière. Rien que ça. Le numéro qu'il convenait d'appeler pour signaler le chat s'est éternisé sur l'écran.

Honnêtement, j'ai été tenté. Grandement tenté. 2 000 cd m'épargneraient au moins un combat dans l'Arène. Appréiable. Restait l'autre côté de la pièce : je n'obtiendrais cet argent qu'en tuant Rikki.

Le bon Soultz, Directeur Adjoint, n'était pas le propriétaire du chat. Il connaissait son existence, pour une raison ou une autre, mais rien de plus. Il avait voulu le garder, et Rikki était parti, comme n'importe quel chat de Galma qui se respecte.

Que je le restitue à son « propriétaire », et il serait immédiatement engagé.

Il mourrait...

Fort peu de chose, bien sûr. La vie d'une minuscule boule de fourrure, qui logeait à présent dans ma poche.

Moins què rien du tout.

Je suis sorti du hall, avec Kyra, sans bien savoir comment je franchissais la porte. Nous avons commencé à marcher. Nous nous taisions. Le vent soufflait en rafales glacées. J'ai mis mes mains dans mes poches. Rikki s'est logé dans ma paume, chaud et amical.

Nous avons bien parcouru deux cents mètres quand Kyra s'est décidée à questionner :

— Tu vas le rendre à ce type ?

— Je ne sais pas.

— Il mourra.

— Oui.

Kyra n'a pas fait plus de commentaires.

Nous marchions très vite, côte à côte, tête baissée pour éviter les gifles de poussière que projetait le vent. Je ne voyais de ma compagne qu'un morceau de profil, coupé par la frange qui débordait du capuchon fourré.

Le ciel boueux pesait sur Urraca comme un couvercle. Il me semblait encore plus sombre que la veille. À mon avis, une tempête de neige se préparait. Les rues étaient désertes, vidées de passants par le froid et l'heure du déjeuner. Quelques véhicules pressés filaient à leurs affaires.

J'ai sorti Rikki de ma poche. Il n'a pas protesté, mais les petits doigts se sont accrochés à ma main. Le vent rabattait en arrière les grandes oreilles molles.

— Tu veux retourner chez ce type, Rikki ?

Explosion de notes coléreuses. L'harmonie des sons ne masquait nullement la fureur.

— Il ne veut pas, a dit Kyra.

Sa voix plate constatait, sans plus.

En effet, Rikki ne voulait pas. La musique véhicule aisément les sentiments. Rikki venait de dire non, clairement, avec colère. Et il s'agrippait à ma main, de tous ses doigts menus, frénétiquement.

Prétendre qu'il ne s'agissait que d'une coïncidence, que le chat n'avait absolument pas compris ce que je disais, n'aurait pas eu beaucoup de sens. Je n'ai pas l'habitude de me mentir à moi-même...

J'ai mené une vie trop dure pour pouvoir la qualifier d'angélique. Les règles du bon citoyen sont rarement les miennes. Mais j'obéis toujours à mon propre code. Les 2 000 cd basés sur la vie de Rikki m'auraient coûté trop cher.

J'ai rentré le chat dans ma poche, en disant :

— OK, mon vieux, on reste ensemble. Mais cache-toi bien. Ne te montre à personne !

Les notes étouffées qui ont répondu exprimaient l'acquiescement. Rikki resterait dans ma poche, j'en étais certain, sans en sortir étourdiment en présence de témoins.

Et Kyra ? Voudrait-elle toucher la récompense ? Le visage auréolé de fourrure se tournait vers moi.

— Si tu l'avais rapporté à ce Soultz, j'aurais couché avec le gros porc de l'Arène pour qu'il me trouve un autre partenaire.

— Pourquoi ?

— Parce que notre combat n'aurait pu aboutir qu'à la mort. Ceux qui nuisent à un chat de Galma sont poursuivis par la malchance.

— Tu es superstitieuse ?

— Parfois.

Il m'arrive de l'être aussi. « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la Terre que n'en soupçonne ta philosophie, Horatio. » L'homme qui a écrit cela est mort depuis très très longtemps. Mais son propos reste valable.

J'avais enseigné à Kyra ce que je pouvais lui apprendre. Et surtout le plus important : agir de concert avec moi, comme si elle était mon reflet. La chaîne qui unit les combattants d'un double les rend tributaires l'un de l'autre. Une erreur commise par le premier perdra le second, et vice versa.

Kyra ne manquait pas de qualités. Elle avait des muscles, malgré sa fine silhouette, plus des réflexes vraiment rapides. J'aurais pu hériter d'un partenaire beaucoup moins bon.

Sur quinze combats simulés, nous avons tué onze fois le cresscat. Nos chances de survie étaient bonnes.

J'étais aussi satisfait qu'on peut l'être dans des circonstances de ce genre. Satisfait, mais grignoté tout de même par une peur sournoise. La crise de trac rituelle. Personne ne l'évite...

Kyra le cachait bien, mais elle en souffrait aussi. Le teint un peu trop pâle, la bouche serrée, le regard froid. Elle avalait trop souvent sa salive.

Je nouai mes cheveux, pour qu'ils ne me gênent pas, en un chignon sur ma nuque. La glace reflétait un visage un tantinet pâlichon aussi. Le gris-vert de mes prunelles avait viré à l'ardoise verdie. Les poussées d'adrénaline assombrissent toujours mes yeux.

Un système de climatisation très au point maintenait dans la loge une température agréable, et l'insonorisation étouffait tous les bruits. Silence absolu, que rien ne troublait. Nous nous taisions.

Nous attendions notre tour, et une attente de ce genre n'est jamais facile.

Nous avons déjà revêtu la tenue idiote de règle dans l'Arène de Breskal. Elle semblait née du délire d'un metteur en scène inspiré.

Je portais une jupette de cuir renforcée de métal. Kyra avait la même, plus deux coupes qui emboîtaient ses seins. Elle restait belle, en dépit du ridicule de ce costume. Harmonie du corps, perfection du visage...

Je lui aurais bien fait l'amour.

Rikki s'était glissé sous l'oreiller d'une couchette. Depuis l'annonce le concernant, annonce qui avait été reprise plusieurs fois à l'heure des informations, il évitait soigneusement de se manifester en des lieux publics. J'aurais bien parié que Rikki comprenait parfaitement le langage humain. Il pratiquait sans défaillance le comportement d'un évadé qui ne veut pas être repris.

La récompense promise pour lui était montée à 3 000 cd. De quoi tenter énormément de gens.

J'étais probablement à classer dans les belles andouilles. J'allais jouer ma vie pour la même somme. Et si j'avais la chance de survivre, il me faudrait recommencer... Délirant !

Notre tableau d'annonce a stridulé. Des lettres écarlates s'y sont inscrites :

GIRAUD LARCHER – KYRA SEROVA

GIRAUD LARCHER – KYRA SEROVA

GIRAUD LARCHER – KYRA SEROVA

Les lettres s'allumaient et s'éteignaient.

Je me suis levé, en même temps que Kyra. Le miel des yeux de ma compagne n'exprimait plus rien. Du verre. Opaque.

Rikki a surgi de son oreiller. Pour chanter une cascade de notes. Il nous souhaitait bonne chance. De tout son cœur.

Le sable avait une teinte triste. Grise, éteinte. Les grèves de Breskal n'ont pas le sable doré de Terra.

Au-dessus du dôme transparent qui recouvrait l'Arène, il neigeait. Les souffleries anéantissaient les flocons avant qu'ils s'y posent. Le ciel était couleur de fiente.

Les spectateurs hurlaient comme des loups en folie. Plus une place sur les gradins, derrière le champ de force qui protégeait les voyeurs de ce qu'ils étaient venus contempler. Un combat incluant une femme était spectacle assez rare pour avoir rempli l'Arène à son maximum. Bloc de Saindoux devait jubiler.

Je lui ai souhaité de crever, le nez sur ses comptes.

J'avais le houlier emboîté sur l'avant-bras gauche. Un rectangle de dévyl à bords courbes qui me protégerait de

la queue venimeuse. Si je ne faisais pas d'erreur. L'épieu se logeait dans ma main droite.

Ma jumelle avait la même arme et le même bouclier. Nous étions liés par la taille. Un mètre cinquante de chaîne, qui nous unissait et nous rendait solidaires.

Que l'un meure, l'autre mourrait aussi.

Sans nous être concertés, nous avons omis de saluer les spectateurs, comme la règle l'aurait voulu. Nous ne leur devons rien ! Ils avaient parié sur nous, ou contre nous. Ils nous regarderaient mourir ou vaincre, sans y voir plus de différence que quelques CD gagnés ou perdus.

D'autres espéraient de la souffrance et du sang.

Pour goûter les jeux de l'Arène, il faut avoir l'âme tordue.

Apparemment, les âmes tordues ne manquent pas. À l'intention des malchanceux qui n'avaient pu obtenir une place, le spectacle serait diffusé. Penser aux voyeurs me rendait enragé. J'étais très très loin du *Ave Caesar, morituri te salutant !*

Le cresscat est entré par sa porte personnelle. Majestueusement.

Des clameurs délirantes lui ont rendu hommage. Les femmes de l'assistance glapissaient comme des chattes amoureuses.

En dépit des affirmations de Bloc de Saindoux, je ne trouvais pas l'animal si petit que ça. La taille d'un lion, bien nourri depuis sa naissance.

C'est beau, un cresscat, quand on peut le contempler avec la protection d'un champ de force. Très beau. Cela participe du félin et du serpent. Fine peau écailleuse rouge clair, et taches pourprées en forme de croissants. Les trois yeux protégés par un renflement corné ont la couleur du sang frais. Le museau court évoque celui d'un fauve. Les dents corail, qui luisent d'un éclat mouillé, dépassent un pouce de longueur. Ses pattes hautes donnent au cresscat une grande agilité. Aucun rapport avec un dandinement reptilien. La souplesse de la panthère, plutôt.

La queue garnie de crochets venimeux a deux fois la taille de la bête. Le venin tue en moins d'une heure, en paralysant peu à peu la victime. Avant toute autre chose, le cresscat utilise cette queue comme arme de combat. Et il projette avec rapidité et précision ce fouet cinglant.

Cresscat a examiné les lieux, et ne les a pas trouvés à son goût. Il a protesté. Par un glapissement sauvage, assez intense pour couvrir un instant les clameurs de la foule.

La queue interminable battait, projetant des giclées de sable.

Cresscat nous avait découverts. Les trois yeux rouges nous examinaient. Il a reniflé, dressant le museau, puis a amorcé un mouvement furtif dans notre direction.

Il avait faim, mais il était assez malin pour prendre tout son temps.

Inutile d'espérer employer contre un cresscat la méthode massai pour tuer un lion : attendre la charge, et recevoir la bête sur l'épieu. Un cresscat, c'est un peu plus astucieux qu'un chimpanzé.

J'ai regardé Kyra, très brièvement. Pas d'effondrement. Elle tenait ferme l'épieu, se couvrait du bouclier et ne tremblait pas.

J'ai remercié la chance pour ce bon compagnon de combat.

Cresscat a projeté soudain sa queue vicieuse, alors que je le croyais encore un soupçon trop loin. Les crochets ont sonné sur mon bouclier, puis, instantanément, sur celui de Kyra. Ma compagne s'était placée à juste distance de moi. Assez loin pour présenter au cresscat deux adversaires distincts, assez près pour que la chaîne ne puisse restreindre notre mobilité.

J'ai murmuré « Avant », entre mes dents, d'une voix tout juste audible pour Kyra.

Nous avons attaqué en bonne synchronisation.

Mais ce cresscat n'était pas de la dernière couvée. Un vieux routier de l'Arène, qui devait avoir à son actif deux ou trois humains sinon plus. Ça, ce n'était pas le genre d'information qu'aurait donné Bloc de Saindoux, mais il suffisait de voir la bête faire retraite d'un trot léger. La saloperie avait appris pas mal de tours.

La foule a exprimé sa désapprobation. Cresscat se faisait insulter. Il s'en foutait. Moi aussi. Les clameurs qui roulaient par vagues n'étaient que bruit de fond, sans aucune importance. J'avais perdu beaucoup de mon humanité. J'en étais aux impulsions primitives. Exclusivement.

Je guettais l'occasion de tuer l'adversaire. Cresscat en faisait autant. Motivations identiques, tout à fait simplistes.

Si j'avais peur, je n'avais plus le temps d'y penser. Dans l'Arène, la nécessité de l'action domine tout. Ceux qui ne parviennent pas à oublier la peur au moment du combat ne survivent pas.

Kyra ne manifestait pas plus de crainte que moi. Les yeux à paillettes d'or n'exprimaient qu'une sauvagerie brute, très loin du stéréotype de la douceur féminine.

Cresscat revenait, à foulées souples.

Il s'est brusquement envolé dans un saut formidable, qui l'a projeté par-dessus nos têtes. La queue a cinglé au passage, féroce. L'angle inattendu de l'attaque nous a presque surpris. Nous nous sommes couverts à temps, mais de justesse. Je n'ai pas pu mieux faire que parer. Je m'en voulais d'avoir manqué l'occasion de toucher le cresscat au ventre.

Le combat durait trop.

Le foutu cresscat s'arrangeait très bien pour rester hors de portée. Mais la queue agressait sans cesse, sous tous les angles imaginables...

Plus le combat traînait, plus nos chances d'y survivre baissaient.

Lutter dans l'Arène fatigue énormément, tant en raison de la tension nerveuse qu'à cause de l'effort physique. Je suais. Kyra aussi. La peur me revenait, par bouffées sournoises. Nous étions contraints à une constante utilisation des boucliers, sans pouvoir employer nos épieux.

Les spectateurs rugissaient de frustration. Ils voulaient nous voir mourir, ou tuer le cresscat. Nos jeux d'esquives perpétuelles les décevaient. Ils nous injuriaient. Ils exigeaient une tentative d'attaque, et peu importait si elle devait se révéler suicidaire.

Je sentais la fatigue. Les réflexes de Kyra se ralentissaient un peu.

J'ai murmuré :

— Il faut en finir, Kyra. Nous perdons nos chances. Essayons de piéger cette charogne. À sa prochaine attaque, feins de perdre l'équilibre, et tombe. J'en ferai autant. J'espère que la saleté viendra à bonne portée.

— Bien.

Kyra ne discutait pas la valeur du plan.

Compte tenu de mon expérience dans l'Arène, elle me faisait confiance. J'espérais vivement cette confiance bien placée.

La queue du cresscat a fouetté, une fois de plus. Le tintement des crochets sur le bouclier de Kyra a coïncidé avec sa chute. J'ai feint de suivre la chaîne, et je suis tombé aussi. Sur le dos.

La foule a rugi.

Le cresscat s'est élancé. Toujours méfiant, il a choisi de sauter par-dessus nos corps, pour cingler de la queue au passage.

Mon bras droit a quitté l'abri du bouclier. J'ai lancé l'épieu, avec un maximum de force, dans le ventre rouge clair.

L'arme s'est enfoncée dans la cible.

J'avais payé cette réussite de trois égratignures au bras droit. Peu de chose, à présent. J'aurais tous les soins voulus très bientôt.

Le cresscat se recroquevillait, roulé sur l'épieu qu'il labourait de ses pattes et mordait. Griffes et crocs grinçaient furieusement sur le métal. La queue fouettante soulevait des nuages de sable.

Kyra a murmuré « Avant » et nous avons foncé ensemble.

L'épieu de ma compagne a percé le crâne du cresscat, avec force et précision. La bête s'est immobilisée sur un dernier soubresaut.

Les spectateurs hurlaient à faire éclater le dôme.

La réaction de soulagement me faisait des jambes molles. Kyra vacillait. Ses yeux montraient trop de blanc.

J'ai craché entre mes dents, avec hargne :

— Reste debout, Kyra !

Pas question d'un bel évanouissement, avec séquence de mélo : moi rattrapant au vol la beauté défaillante, pour l'emporter dans mes bras. Tout à fait inutile d'offrir ça aux voyeurs.

Kyra s'était reprise. Nous avons traversé la piste, côte à côte. En nous gardant bien de saluer les amateurs de sang.

La porte franchie, un soigneur s'est occupé de mon bras. Trois projections d'antidote dans mes égratignures ont annulé la paralysie qui gagnait mes muscles. Puis nous avons été libérés de notre chaîne.

Le couloir menant à notre loge était encombré. Très. Par des privilégiés qui avaient réussi à franchir les barrages. Les pourboires ouvrent très bien les portes défendues.

Ils voulaient nous parler, ces ignobles, nous toucher, nous tripoter. Et Kyra les intéressait bien davantage que moi.

J'ai envoyé valdinguer cinq ou six peloteurs. Il n'aurait pas fallu me pousser beaucoup pour que je cogne assez

dur pour tuer.

Nous nous sommes réfugiés dans notre loge. J'ai bouclé la porte sur nous. Avec soin.

Rikki a surgi de l'oreiller pour exprimer une chanson triomphale. Il faisait des bonds sur place, la queue en goupillon, les oreilles battantes, dans une danse de joie. Nous lui avons rendu en caresses sa fête d'amitié.

— Tu sais, Giraud, a dit Kyra, j'espérais survivre, bien sûr, mais je n'arrivais pas toujours à m'en persuader. J'ai eu de la chance, avec toi...

— Je peux te retourner le compliment. J'ai eu de la chance avec toi. Énormément de chance.

Kyra retirait les coupes de ses seins, puis elle a enlevé sa jupette.

La perfection de son corps nu m'a soudainement affolé. Une poussée de désir insoutenable. Je luttais pour ne pas me ruer sur elle. Si je l'avais touchée, je l'aurais violée. Je ne raisonnais plus du tout.

Je me suis détourné avant de me déshabiller. Je ne voulais pas révéler à Kyra ma situation d'étalon en rut.

Un corps tiède qui sentait l'acidité de la sueur s'est brusquement incrusté dans mon dos. Deux bras serraient mon cou, et des seins aux pointes durcies s'écrasaient sur ma peau.

— Cette fois, Giraud, je couche. J'ai envie de toi. Tu veux ?

Si je voulais ? Distorsion sainte !

J'ai atteint, ce jour-là, à un maximum dans les sensations. Ma partenaire aussi.

Rien que de très normal. Ce besoin intense de faire l'amour est une réaction courante chez ceux qui viennent d'échapper à la mort. Pulsions fondamentales, basées sur l'instinct. Tout le progrès imaginable ne changera jamais rien à l'animalité de l'être humain.



Bloc de Saindoux nous avait payé nos primes. En n'oubliant pas, bien entendu, de les amputer de son pourcentage.

Il essayait d'amener Kyra à signer un nouveau contrat, pour un autre double en ma compagnie. Il avait beau déployer un maximum de charme gluant, Kyra s'entêtait dans le « non » bien ferme. Ce qui m'étonnait un peu. Ses CD ne paieraient pas à la belle un voyage jusqu'à la Terre, même en quatrième classe, celle des miteux. Les voyages spatiaux sont ultra-coûteux.

À la réflexion, peut-être ne souhaitait-elle pas plus que quitter Breskal pour gagner une proche planète plus hospitalière.

Bloc de Saindoux a fini par admettre sa défaite. Il a changé de sujet, et déversé sur son bureau deux bonnes poignées d'olives de communication qui nous étaient destinées. Ces olives remplacent, de nos jours, les lettres d'autrefois. Elles se glissent dans l'oreille et délivrent un message enregistré.

Je n'avais nul besoin d'en écouter un seul pour savoir ce qu'ils contenaient tous : propositions de coucheries énoncées plus ou moins crûment. Propositions mâles pour Kyra, femelles pour moi, et homosexuelles pour tous les deux. Plus quelques offres de groupes désireux d'organiser la partouze du siècle. Que l'Hyper distorde tous ces mal baisés !

Je n'ai pas dit, comme j'en avais envie, à Bloc de Saindoux ce qu'il pouvait faire de plus judicieux avec ces olives. J'avais encore besoin de lui. Il tenait toujours la bonne position. Que je l'irrite, et il me ferait lanterner jusqu'à épuisement de ma prime, ou il m'offrirait un de ces combats tordus qui ne laissent aucune chance.

Mais Kyra, qui n'avait nulle raison de ménager le tas de lard, s'est chargée de lui indiquer le meilleur parti à tirer des olives-messages.

J'ai pris grand plaisir à voir les yeux en grains de cassis s'offusquer. Bloc de Saindoux en pleurait presque.

Nous avons quitté le bonhomme et l'Arène sans regrets.

À l'extérieur, il neigeait. Une frénésie de flocons tourbillonnants, que le vent brassait avec fureur. Visibilité nulle, et la neige s'accumulait partout. Les robots-nettoyeurs s'affairaient déjà à dégager la chaussée.

Bien entendu, nous avons opté pour une bulle-taxi. Et programmé sa direction vers un restaurant coté. C'est comme ça, les fauchés. À peine sortent-ils de la dèche qu'ils gaspillent leur fric durement acquis.

Mais nous avons envie, au moins une fois, d'un bon repas pris dans un cadre agréable. Les économies éventuelles viendraient ensuite.

Le *Germiraco* se classait trop somptueux pour nous. Dans l'élégante assistance, notre cuir de klat éraillé détonnait. Au joli temps jadis, un maître d'hôtel chichiteux nous aurait sûrement éjectés, à grands renforts de politesse réfrigérée. Mais les robots-serveurs n'ont pas de tels soucis. Leur programme concerne le service, exclusivement. Ils circulaient, encerclant les dîneurs de figures de ballet bien réglées.

Nous avons négligé le vestiaire – gaspilleurs peut-être, mais quand même pas idiots –, et trouvé une table. Exiguë et mal située, mais libre. Il n'en restait plus guère. La salle débordait. Dîneurs bien vêtus, dans le style correct. Pas de fantaisies vestimentaires pour ces cadres à belle situation. Même pas chez les dames. Pas de corps nus mais peints, pas de résilles lumineuses, pas d'orchidées versiennes greffées dans la peau, pas de bijoux incrustés... Même le maquillage restait discret.

Il y avait là quantité de femmes, plus ou moins jolies, mais Kyra les enterrait toutes.

Nous nous sommes assis. Je n'avais plus expérimenté un siège aussi confortable depuis longtemps. J'ai retiré ma veste, pour l'accrocher à mon dossier. La pièce était surchauffée. Je craignais un peu que le pauvre Rikki étouffe dans ma poche.

Kyra s'est débarrassée de sa veste aussi. L'apparition de son buste, moulé dans une chemise en laine d'Eristal, a allumé les yeux qui l'épiaient plus ou moins discrètement. La part mâle de l'assistance était passionnée.

J'avais mon bout de succès aussi. Quelques gentes dames me reluquaient en douce. Facile de voir que le cas

J'avais mon bout de sacs aussi. Quelques gentes dames me regardaient en coin. Facile de voir que, le cas échéant, elles s'encailleraient volontiers.

Le regard d'un voisin proche se ventousait sur Kyra. Un regard déplaisant. Les yeux bleu bébé, plantés à fleur de tête, sortaient de leurs orbites dans l'avidité. Un type dans la cinquantaine, qui occupait seul sa table et présentait une allure cul-cousu-d'or.

J'ai réalisé à retardement que j'avais déjà vu cette face carrée, ces lèvres minces et ces yeux globuleux trop pâles. À l'heure des informations.

Monsieur le Directeur Adjoint Henri Soultz en personne !

Le hasard de cette rencontre m'amusait. Qu'aurait dit le cher homme en apprenant que le chat qu'il réclamait comme sien logeait en ce moment dans ma poche ? Déjà, Sa Majesté n'admettait guère qu'un minable de mon genre ait une aussi belle compagne que Kyra. S'il avait su que j'avais aussi Rikki !

J'avais grand tort de rire.

Rikki a soudainement jailli de ma poche, avec l'élan d'un navire qui s'arrache à l'attraction. Sa vitesse était si grande que personne sur le moment n'a remarqué la course de cette boule vert-de-gris.

La ruée du chat s'est achevée sur la tête de Directeur Adjoint. Rikki a commencé à mordre, comme une bête enragée. Il émettait en même temps une musique furieuse. Un chant de guerre. Rage et bataille. Fracas d'épées, staccato des mitrailleuses, rugissement des armes atomiques...

Directeur Adjoint se débattait, en hurlant comme un porc saigné. Mais Rikki se déplaçait si vite, du nez à l'oreille, de la paupière au menton, que les mains frénétiques de l'assailli ne parvenaient pas à le saisir.

Les dîneurs glapissaient d'effroi et de surprise, de la vaisselle voltigeait, et les robots-serveurs, ne comprenant rien à cette séquence non programmée, totonnaient entre les tables.

Certains courageux se sont élancés pour secourir la victime.

J'ai foncé aussi, mais pas dans le même but. Malgré sa rapidité, Rikki risquait fort de se faire tuer. Pour anéantir la vie dans un si petit corps, il ne faudrait pas de bien gros efforts...

Directeur Adjoint, dont le visage-sanglant réclamait les soins d'un bon chirurgien esthétique, a pris une belle manchette sur la nuque. Il a cessé de piailler, pour s'affaler dans son assiette.

J'ai attrapé Rikki au vol et je l'ai fourré dans ma chemise.

— Du calme, mon vieux !

Les courageux m'encerclaient en brailant.

J'ai cogné deux fois pour ouvrir le passage. Extrêmement sec. Les courageux restant en lice ont reculé, avec un ensemble touchant. Braves peut-être, mais pas téméraires.

Kyra m'attendait près de la sortie. Elle n'avait pas oublié de récupérer ma veste.

J'ai vu ma belle compagne frapper, avec précision, un gêneur qui voulait l'empoigner. Sans doute avait-il cru qu'il serait plus aisé de retenir une femme que moi. Mauvais calcul. À mon avis, le coup reçu lui avait fracturé le nez. Fortiche, la mignonne Kyra.

J'ai appris par la suite qu'elle transportait en permanence un boudin de déryl destiné à alourdir son poing en cas de nécessité.

Nous avons quitté les lieux en hâte, en prenant une bulle-taxi. J'ai programmé au hasard une destination. Le point d'arrivée comptait peu. L'important était de nous éloigner au plus tôt.

Rikki s'est agité dans ma chemise. Il m'a pincé l'estomac en flûtant des notes revendicatives. Je l'ai libéré de sa prison. Oreilles aplaties, fourrure ébouriffée, queue en goupillon, et museau taché de sang.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris, Rikki ? Je croyais que tu avais compris qu'il ne fallait pas te montrer, et tu déclenches un énorme scandale !

La musique vibrante qui a répondu expliquait sûrement quelque chose, mais quoi ?

— Je suis certaine qu'il parle, a dit Kyra. Il faudrait essayer de codifier son langage.

Elle a gratté le crâne du chat.

— Tu t'es bien battu, Rikki. Qu'est-ce qu'il t'avait fait, ce sale type ?

Nouvelle musique, précipitée. Incompréhensible, hélas.

— Il doit haïr ce mec aux yeux de grenouille, ai-je dit. Je pense qu'il a voulu le tuer. Il a probablement senti son odeur à distance.

— C'est aussi mon impression. Rikki s'est comporté comme quelqu'un qui rencontre soudain un ennemi exécré, et qui se laisse emporter par la rage.

J'étais d'accord avec Kyra. Mais l'explosion de fureur du chat nous avait placés en situation difficile. Compte tenu de sa position sociale, Directeur Adjoint devait avoir la police à sa botte. Nous avions à craindre d'être pourchassés...

Nous avons discuté un moment la situation. Pour décider de ne pas regagner nos hôtels miteux. Mieux valait nous installer dans l'un des caravansérails géants du cosmoport. Ils sont totalement automatisés. Nous y disparaîtrions plus aisément. Un hôtel de bonne catégorie est un refuge temporaire plus sûr qu'un bouge. Les robots de service suivent leur programmation. Ils ne s'intéressent à rien d'autre.

La chambre où nous avons abouti était aussi confortable que banale. Décor de série, fonctionnel et bien entretenu.

Kyra s'est assise dans un fauteuil. Elle a levé la tête vers moi.

— Il faut faire réparer d'urgence ton propulseur, Giraud. Je vais te prêter de l'argent.

— Ta prime ajoutée à la mienne ne suffirait pas, Kyra.

— Je suis riche, Giraud. J'ai parié sur nous. Et j'ai fait une belle cote. Personne ne croyait qu'un double avec une femme pourrait gagner.

— Parié ? Avec quoi ? Je te croyais au bout du rouleau ?

— Je l'étais. Mais, avant le combat, je me suis vendue plusieurs fois pour avoir une somme à miser. Et je me suis vendue très cher !

Surprenante Kyra. Elle avait choisi l'Arène, et elle s'était vendue ensuite pour miser sur notre victoire ! Je ne comprenais plus...

Kyra m'a souri. Ses yeux brun doré étaient indéchiffrables.

— Je t'expliquerai, Giraud. Mais commande d'abord un repas au casier, veux-tu. Avec toute cette histoire, nous n'avons pas mangé. Je suis morte de faim.

Notre nouvel hôtel nourrissait fort bien ses clients. Mais pas pour rien. Il m'a fallu glisser bon nombre de CD dans la fente idoine pour obtenir la livraison de deux repas.

Production locale, dans l'ensemble, mais excellente qualité. Nous avons dévoré, en affamés que nous étions. Rikki a grappillé dans nos assiettes.

Nous en étions au café, un authentique café terrien passablement ruineux, quand Kyra s'est décidée à parler.

— J'ai une proposition à te faire, Giraud. Que dirais-tu d'un autre double ? Mais pas dans l'Arène. Un double avec des risques, bien sûr, mais, si nous le gagnons, nous empocherons tout autre chose qu'une minable prime. Quelques millions de CD.

Le visage de ma compagne, lisse et calme, ne traduisait pas grand-chose.

— Quelques millions ? De quoi est-il question ? Tu as trouvé une combine pour vendre l'immortalité aux directeurs des grandes compagnies ?

— Ça ne serait pas aussi rentable. J'ai mieux à te proposer. Tu as entendu parler de la Jungle de Pierre, Giraud ?

— Plus ou moins. Elle nourrit les rêves des ivrognes et des paumés. Quelque part sur une planète dont j'ignore le nom, il existerait un monde souterrain de cavernes. On y trouverait une vie minérale et des cristaux clares en grande quantité. Mais c'est un de ces contes qui...

— Il n'est pas question d'un conte ! La Jungle de Pierre existe réellement !

Voix très convaincue. Je l'étais moins. J'ai peu de goût pour les histoires fumeuses.

— Elle existe ! Mon oncle l'a découverte. Il était prospecteur indépendant. Toute sa vie, il a erré en cherchant la fortune. Il nous rendait visite de temps à autre, quand j'étais petite fille. Il me fascinait par ses récits. Il partait, il revenait, toujours aussi gueux. Il empruntait de l'argent à mon père, et ma mère se fâchait. Nous n'étions pas bien riches. Ma mère appelait ces prêts un gaspillage insensé. De fait, mon oncle promettait invariablement de rendre au centuple, et il ne rendait jamais rien. Mais à son dernier passage chez nous, il a donné à mon père deux cristaux clares. En disant qu'il en avait trouvé la source, et que seul un accident l'avait empêché d'en rapporter des kilos. Mais il comptait bien repartir, et revenir plus riche que Crésus. Mon père n'y a pas cru, ma mère encore bien moins, mais moi, j'y croyais !

Kyra a fermé les yeux un instant, sur ses souvenirs. Oui, elle y avait cru. Et elle y croyait encore. Son rêve d'enfant l'avait poursuivie jusqu'à l'âge adulte...

— Mon oncle n'est jamais revenu. Mes parents sont morts tous les deux accidentellement quelques années plus tard. J'ai dû me débattre seule pour survivre. Quelques années encore se sont écoulées avant que je trouve les cartes. Des cartes établies par mon oncle. L'une indique où se trouve la Jungle, l'autre le chemin à suivre pour arriver aux cristaux. Giraud, c'est ça que je veux te proposer. Aller chercher des clares. La Jungle est ici, sur Breskal.

Voilà qui expliquait les motivations de Kyra. L'expédition qu'elle voulait entreprendre serait coûteuse. Second point, les cristaux devraient quitter Breskal en fraude, et là, mon navire devenait utile. Oui, mais ces clares n'étaient-ils pas une chimère ?

Kyra devinait mes réticences. Elle a martelé :

— J'ai vu les cristaux, Giraud !

— Je n'en doute pas, mais ton oncle a pu fabuler sur leur origine.

— Non ! Il n'aurait pas donné ces cartes à mon père. Ne veux-tu pas essayer, au moins ? À présent, j'ai de quoi faire réparer ton navire et financer l'expédition. Préfères-tu vraiment jouer encore ta vie dans l'Arène ? Qu'aurais-tu de plus à perdre en m'accompagnant ? Je ne t'aurais pas cru si tatillon.

La belle bouche avait un pli dédaigneux, puis Kyra m'a souri. Le miel foncé de ses yeux faisait du charme.

— Essayons, Giraud !

Après tout, pourquoi pas ? Qu'est-ce que j'avais à perdre, en effet ? Les cristaux clares ont détrôné les diamants. Ceux-là existaient-ils, ou non ? Les cartes de l'oncle matérialisaient peut-être la chimère d'un rêveur. Mais j'ai l'habitude du jeu. Sinon, j'aurais choisi une autre profession que la mienne. Un Errant ne fait pas que des bénéfices sur ses transactions. La preuve : mes robots-extracteurs...

— Très bien, Kyra, essayons.

Rikki a chanté une petite musique gaie. Il avait l'air d'être d'accord aussi.

Les informations que nous avons écoutées plus tard parlaient de lui. Et de nous. Les « événements du *Germiraco* » faisaient la une. Le commentateur n'avait pas assez de larmes pour pleurer sur ce pauvre M. Soultz, si défiguré qu'il faudrait lui greffer tout un nouveau visage. La police demandait aux deux personnes qui, d'après les témoignages, étaient parties avec le chat, de se présenter d'urgence, pour leur propre bien. Ce chat de Galma était malade, sujet à des crises qui le rendaient extrêmement dangereux.

En règle générale, les témoins ne savent pas regarder. Les signalements donnés pour Kyra et moi ne nous ressemblaient guère. Mais la prime concernant Rikki était montée à 5 000 cd. Beaucoup d'argent pour une si petite poignée de chat.

Restait à savoir si la chasse allait être ardente, ou routinière. Tout dépendait du poids exact de Directeur Adjoint.

Nous avons quitté Urraca au matin d'un jour ensoleillé et froid, avec une bulle-caravane. Nous avons un long voyage à faire pour rejoindre les monts Albrégon. La carte de l'oncle situait là l'entrée du monde souterrain où gâtaient les clares.

Le ciel avait sa teinte de gris jaunissant, qui est celle du beau temps sur Breskal. Le petit soleil d'ocre rouge brillait sans chauffer. Le vent habituel avait laissé place à une bise aigre.

Après bien des démarches, et grâce au charme de Kyra, nous avons obtenu deux permis de chasse. Nous comptons jouer les touristes cynégétiques. Breskal en accueille, à l'occasion, qui viennent là pour les cresscats, les guivres, les lézards de roche ou les loutrons des neiges. Mais comme un prétendu goût pour la chasse camoufle parfois un désir de prospection illégale, les autorités ne délivrent pas volontiers les permis nécessaires. Sans les beaux yeux brun doré de Kyra, nous n'aurions rien obtenu.

Le matériel de prospection que nous emportions avait été logé sous un faux plancher installé par mes soins. Il m'arrive assez souvent de transporter des marchandises interdites pour que je sois devenu expert en dissimulation.

Pour le moment, en raison des contrôles possibles, Rikki logeait aussi sous ce faux plancher. Il s'y était installé sans enthousiasme, mais sans protester.

Nous suivions encore le réseau routier. Voies nettes, dégagées de toute neige, ce qui ne serait pas le cas partout. Breskal est peu peuplée. En dehors des régions où les compagnies minières se sont implantées, il n'existe ni villes, ni villages, ni routes. Pour atteindre notre but, il nous faudrait nous écarter des lieux civilisés. Un véhicule volant aurait mieux valu que la bulle, mais il aurait été trop coûteux, compte tenu de nos finances actuelles.

Nous approchions de Brags quand nous avons été arrêtés par un barrage de police. Important dispositif, et nuée d'hommes en combinaisons chauffantes blanches. Des hommes froids, efficaces, et tout aussi aimables que leurs plaines enneigées.

Nos papiers et permis, épluchés ligne par ligne, ne leur ont pas suffi. Ils ont voulu fouiller aussi notre habitacle.

Kyra a pris l'air lointain de quelqu'un qui s'ennuie à attendre la fin de ces absurdes formalités. Je m'efforçais de donner la même impression. En espérant que mon faux plancher voudrait bien tenir le coup.

Ils ont fouiné. En ne négligeant pas les recoins. J'ai vite compris qu'ils cherchaient autre chose qu'un éventuel prospecteur en veine d'indépendance. Quelque chose de très petit.

Je tenais la réponse à ma question. Directeur Adjoint avait du poids. Beaucoup. Et il voulait toujours Rikki.

Mon faux plancher a passé vaillamment l'examen. J'étais fier de moi.

Par prudence, malgré le côté vague du signalement donné de nous par les témoins, Kyra et moi avons un peu modifié notre apparence. J'avais raccourci mes cheveux, laissé pousser ma barbe en échange, plus une moustache qui m'encadrait la bouche. Kyra portait une perruque rousse et un maquillage trop accentué, qui la rendaient un tantinet vulgaire.

Les vilains fouinards ont quand même fini par nous autoriser à repartir.

Les villes s'étaient raréfiées. Monotonie du long ruban d'acier, bordé d'éternelles étendues neigeuses. Presque pas d'arbres. Breskal a peu de végétation. Occasionnellement, un baddur solitaire apparaissait, ses branches tire-bouchonnées poudrées de neige. Son écorce couleur de sang frais mettait une tache dans le blanc immuable.

Le guideur de la bulle, couplé à celui de la route, dirigeait notre véhicule, nous libérant du souci de la conduite.

Nous avons fait halte à la nuit sur un parking. La nécessité de nous dégourdir les jambes devenait impérative.

Pendant que nous enfilions nos combinaisons chauffantes, Rikki a chanté sous son plancher, sur un mode suppliant.

Kyra l'a appuyé.

— Laissons sortir ce pauvre chat, Giraud. Il doit mourir d'envie de remuer un peu.

J'ai acquiescé. Nous ne courions pas grand risque d'être surpris à cette heure tardive. Le parking était désert. Et la police de Breskal, qui manque un peu d'effectifs, est comme toutes les autres, il lui arrive de se reposer.

Avant de quitter la bulle, nous n'avons pas oublié de prendre des fusils. Breskal regorge de prédateurs fort dangereux.

Nous avons fait un bout de promenade. Belle nuit de gel, éclairée par Mëira, la lune de Breskal. Une petite chose de cuivre rouge, qui est cernée par un brillant anneau d'astéroïdes.

Rikki a exécuté, sur les branches en tire-bouchon d'un baddur, un numéro d'équilibriste très au point. Il montait, descendait, sautait, plongeait, à une vitesse faramineuse.

Sa performance terminée, il a jugé préférable de revenir se loger dans ma poche. J'étais d'accord avec lui. Il faisait vraiment très froid. La peau de mon visage se pétrifiait.

Nous sommes revenus au parking. Un parking totalement dépourvu de toute trace de neige. Compte tenu de son utilité pour les compagnies minières, le réseau routier de Breskal est équipé d'un système chauffant, qui ne permet ni à la neige ni au verglas de s'y installer. Nous avons regagné la bulle et je retirais mes bottes quand Kyra a crié.

— Giraud ! Quelqu'un nous surveille ! Je viens de voir un visage appuyé sur le plexi !

J'avais peine à y croire. Nous étions trop loin d'une ville pour que ses habitants se promènent à pied jusqu'ici, et notre véhicule était seul garé sur le parking.

— Tu l'as imaginé.

— Non ! Regarde ! On voit encore une trace de buée sur le plexi !

Tristement exact, hélas. La tache embuée commençait à peine à s'effacer. Quelqu'un avait appuyé son visage sur le plexi, pour mieux regarder dans la bulle. Quelqu'un qui n'avait pu manquer de voir Rikki, présentement installé sur une couchette...

J'ai renfilé mes bottes. En me pressant. Je suis sorti. Kyra m'a suivi.

Le curieux s'était évanoui comme un fantôme, sans laisser de traces. Le bas-côté enneigé n'en montrait pas d'autres que les nôtres.

— C'est catastrophique, Giraud !

Une sale blague, en effet. La récompense promise pour Rikki pousserait ce curieux, quel qu'il soit, à jacasser dans les grandes oreilles de la police. Avec un peu de jugeote, il nous décrirait mieux que les précédents témoins. Les foinards sauraient qui chercher, et où chercher...

Nous avons quitté le parking. J'ai poussé à son maximum le régulateur de vitesse.

À mon avis, nous avons un peu de temps devant nous. Notre mouchard ne pourrait rien dire à personne avant de trouver un poste de communication. De quel moyen de transport disposait-il ? Une aéromoto, sans doute, ce qui expliquait son escamotage express. Ce sont de petits engins volants très maniables, mais pas très rapides. Nous pouvions espérer deux ou trois heures de répit. Je comptais les utiliser pour atteindre les collines d'Askay. Une des zones les plus pierreuses de Breskal, où règne un froid polaire. Pas question de relever des traces sur la roche gelée comme dans la neige molle de la plaine.

J'avais calculé juste. Nous avons atteint les collines sans être interceptés. Puis roulé durant des heures en pleine nature. Nous nous étions régulièrement relayés aux commandes manuelles. Conduite fatigante, qui obligeait à une constante tension en raison d'un terrain gelé et cahoteux.

À l'aube, nous avons fait halte dans une étroite vallée scintillante de gel. Nous avons besoin d'un moment de détente.

Nous avons mangé. Tablettes d'aliments concentrés. Elles nourrissent, mais ne sont guère satisfaisantes pour le gourmet. Rikki a pris sa part, la valeur d'une miette. Nous l'avons temporairement libéré de sa prison. Si la police devait nous rejoindre dans ce désert gelé, nous l'entendrions arriver de loin.

Le jour s'était levé. Un jour boueux. Le petit soleil breskien s'était tapi dans les nuages. Planté sur une arête, un baddur se découpait sur le ciel foncé. Une gaine de gel habillait ses branches contournées.

Je me demandais si j'allais ou non proposer à Kyra un petit intermède amoureux. Ma belle compagne m'acceptait de temps à autre, mais uniquement si elle se sentait en bonnes dispositions. Sinon, j'avais droit à un « non » aussi solide que de la roche breskienne. Le plus souvent, du reste, c'était elle qui prenait l'initiative de nos rapprochements. Ce qui m'agaçait quelque peu...

Rikki devait avoir de meilleures oreilles que les miennes. Il a chanté une musique d'alarme avant que j'entende un ronronnement lointain. Une navette, qui approchait.

J'ai fait rentrer le chat dans sa cachette, aussi vite que possible. J'étais grandement crispé. Police, ou pas police ?

La navette, que j'espérais voir poursuivre son chemin, est descendue, hélas. Pour se poser pas bien loin de notre caravane.

Pas question de police, quand même. Un anonyme véhicule, sans marques distinctives. Je me suis relaxé, mais pas complètement. Que voulaient ces inconnus ?

Sans juger utile de parler, Kyra m'a tendu un fusil et a pris l'autre. Sage précaution. Les Écumeurs existent sur Breskal comme ailleurs. Il arrive que des touristes en expédition de chasse se fassent rançonner.

Deux personnes engoncées dans des combinaisons chauffantes sont sorties de la navette. L'épaisseur de leur vêtement les rendait inidentifiables.

Des Écumeurs, ou des touristes ?

À première vue, ils n'étaient pas armés, mais une combinaison chauffante ne manque pas de poches, et un brûleur tient peu de place...

Nos visiteurs se sont approchés, à pas paisibles. Le visage un peu vert du plus petit des deux le classait natif de Jassar. Les nouveaux mondes habités par l'homme l'ont parfois modifié génétiquement. Dans la Galaxie, bon nombre d'humains s'écartent de la norme. L'homme de Jassar avait la peau verdâtre et squameuse des siens et leurs yeux hypertrophiés. Il ne possédait ni cils ni sourcils, et je savais que, sous le capuchon, son crâne devait être totalement chauve.

Son compagnon souffrait, au contraire, d'une excessive prolifération du système pileux. Je n'avais jamais rien vu de plus velu. Le visage aux yeux sombres était envahi d'une surabondance de pelage noir. Carrure de plantigrade assortie d'une démarche dandinante.

Peau Verte a frappé à notre porte. Il souriait avec affabilité. Ours Velu était planté près de lui comme un monolithe.

Rikki a gazouillé, sous le plancher. Pas fort, mais sur un ton pressant. Je lui ai enjoint de se taire, à voix basse.

Peau Verte frappait de nouveau.

J'ai entrebâillé la porte, prudemment, en ne laissant apparaître que le canon de mon fusil.

La bombe de gaz sommeil a explosé, emplissant mes narines de son odeur acide.

Je n'ai rien pu faire d'autre que m'affaler, mes pensées emportées dans le tourbillon où je m'engloutissais.

Je me suis réveillé sur une sensation de malaise.

J'étais seul. La navette avait disparu. La caravane aussi, et les êtres humains...

Et j'étais solidement ligoté au tronc d'un baddur.

Avant de m'attacher pour m'abandonner là, quelqu'un avait pris la peine de m'équiper contre le froid. J'étais botté, ganté, la tête recouverte de mon capuchon. Ma combinaison chauffante fonctionnait. Extrêmement gentil.

À la réflexion, peut-être pas si gentil que ça. La pile productrice de chaleur ne possédait qu'une autonomie relative. De cinq heures environ.

Avant de commencer à geler vif, j'aurais tout le temps de me faire des cheveux blancs.

J'ai tiré sur mes liens, furieusement. Perte de temps. Le travail d'immobilisation avait été bien fait.

Au reste, réussir à me libérer ne m'aurait pas sauvé. Pour rejoindre à pied un lieu civilisé, il me faudrait beaucoup plus de cinq heures...

J'ai maudit copieusement Peau Verte et Ours Velu. Des Écumeurs, et de belles âmes. Ils auraient pu se satisfaire de me tuer sans m'infliger le supplice de l'attente.

Et Kyra ? Sa beauté lui donnerait quelques chances de survivre.

Rikki, lui, était condamné. La cage, et la mort... À un moment quelconque, les Affreux le dénicherait sous le faux plancher. Ils avaient pris la caravane, et je l'imaginai fort bien remise aux soins d'un bon mécanicien, pour être maquillée avant la revente.

Mais j'avais mes propres soucis. De gros soucis.

Une situation de condamné à mort n'est guère plaisante. Ni facile à accepter.

Le temps s'étirait. Très lentement. Des espoirs chimériques me traversaient. Quelqu'un passera peut-être... des chasseurs... la police, au besoin... n'importe qui... tu n'es pas bâillonné... tu pourras crier...

J'ai fait des tentatives d'appel. Des cris dans le désert. Non seulement inutiles, mais peut-être dangereux. Je me suis tu. Le bruit que je faisais pourrait alerter autre chose qu'un peu probable passant. Un joli prédateur affamé, par exemple... À choisir entre les deux, je préférerais encore mourir gelé plutôt que dévoré.

Malgré ma combinaison, je n'avais pas très chaud. Elles sont conçues pour protéger du froid des gens qui se remuent. Pas des gens immobiles, attachés à un arbre.

J'ai commencé à tirer sur mes liens, régulièrement. Traction, repos, traction, repos, traction, repos... Je n'espérais pas la liberté, mais la tâche avait le mérite de me faire bouger. Pour éviter d'avoir le visage gelé avant l'heure, je faisais des grimaces. Ma respiration s'échappait en bouffées blanches.

Combien de temps depuis que je m'occupais ainsi à tirer sur mes liens et à tortiller les muscles de ma face comme un clown hystérique ? Je ne le savais pas. Le ciel très nuageux ne me renseignait pas sur la progression du jour. Et je ne suis pas de ceux qui ont un sens précis du temps. Où en était ma pile ? Proche de sa fin, ou non ? Je n'en avais pas la moindre idée. Mais l'angoisse et l'attente étiraient probablement les secondes pour moi...

Je faisais du calcul mental, je me récitais des poèmes, je me remémorais des livres lus autrefois... N'importe quoi, pour détourner mes pensées de cette mort qui approchait tout doucement... Pas facile. L'angoisse revenait, par vagues submergeantes. Je contenais des envies de hurler comme un chien à la lune.

Malgré mon travail régulier, mes cordes ne se relâchaient pas. Et ne se relâcheraient jamais. De la fibre d'Esmer, aussi résistante que du métal.

La guivre est apparue dans le ciel. Une tache encore lointaine, mais les vastes ailes de la bête ne me permettaient pas de la confondre avec un véhicule volant.

Je me suis statufié. Je ne remuais plus un cil. J'osais à peine respirer. La tueuse ne m'avait pas encore repéré.

Elle planait, très haut, les ailes étalées. La mue hivernale avait décoloré sa peau écaillée. Du vert sombre, la guivre était passée à un blanc verdâtre. Ses ocelles dorées n'avaient plus qu'une teinte de citron nâle.



Une guivre est un compromis entre l'oiseau et le reptile. Des os creux très légers, une queue triangulaire, des ailes immenses et un long bec-gueule tout hérissé de crocs. Les serres cornées sont assez grandes pour prendre un homme dans leur étreinte.

Je contenais, tant bien que mal, une délirante panique. J'étais condamné à mort, et je le savais, mais il y a différentes façons de mourir... La guivre me terrorisait. Compte tenu de mes liens, elle ne pourrait pas m'emporter dans ses serres. Mais elle ne renoncerait pas non plus à manger.

Et elle m'arracherait à l'arbre, morceau par morceau.

Elle ne m'avait pas encore repéré. Elle planait en cercles, cherchant une proie. Les guivres chassent en se fiant à leur vision. J'étais collé au tronc du baddur. Peut-être ne me verrait-elle pas...

Sans l'ombre d'un doute, hélas, les cercles se rétrécissaient, et j'en étais le centre.

Je devenais fou. J'ai grincé des dents, en tirant sur mes liens dans un effort à me rompre les veines.

La guivre s'est immobilisée à la verticale de mon arbre. Les ailes énormes vibraient.

Quand les ailes se sont brusquement repliées, j'ai fermé les yeux. Je ne voulais pas voir de près le bec-gueule.

L'absolu de la terreur m'a empêché d'entendre l'impact mou du corps sur les rochers.

Quand j'ai rouvert les yeux, la guivre était morte. Une aile étalée touchait mes pieds. Le bec-gueule s'était brisé sur la roche gelée. Les yeux ronds, couleur de cuivre, se vitrifièrent.

Je restais stupide, incapable de raisonner. Le soulagement m'assommait. J'étais mou, vidé.

Je n'ai commencé à comprendre qu'en voyant surgir trois silhouettes de derrière une barrière rocheuse.

Peau Verte et Ours Velu, qui encadraient Kyra. Peau Verte avait un brûleur en main. Une buée chaude s'échappait du canon de l'arme.

Pas bien difficile de réaliser que je venais de vivre une séquence programmée. Pour une raison encore inconnue, Peau Verte et Ours Velu s'étaient cachés à proximité. Ils voulaient que je crève de trouille, mais pas que je trépasse. Sans la guivre, ils auraient attendu la fin de ma pile, pour se manifester à la dernière seconde, juste à temps.

Kyra avait le visage tuméfié, marbré de coups. Ses mains dans son dos devaient être attachées. Une corde lâche unissait aussi ses chevilles, en lui laissant tout juste la possibilité de marcher. Sous des paupières enflées, un fil intense de regard brun doré apparaissait.

Kyra essayait de me faire passer un message. Lequel ?

Peau Verte ma souri. Toute la séduction du serpent à sonnette bien né.

— Alors, l'ami ? La guivre t'a réchauffé ? Remarque, on peut te laisser là jusqu'à ce que tu te refroidisses...

Je n'ai pas répondu. Peau Verte avait une proposition à faire. Il essayait seulement de me rendre un peu plus malléable. J'attendrais qu'il se décide à parler. Quand il s'agit de marchandage, je m'y connais aussi.

Kyra est intervenue. Sa voix aiguë et précipitée ne lui ressemblait pas du tout.

— J'ai passé un marché avec eux, Giraud. Tu les guides jusqu'aux clares. Nous aurons notre part, et ils nous laisseront Rikki. Accepte, je t'en prie... Ils m'ont battue...

Jolie petite comédie de femme effrayée. Juste dans la note. Ni trop ni trop peu. Je commençais à très bien piger. Kyra avait mémorisé comme moi, sous casque hypnotique, les plans de l'oncle. Mais je la voyais très bien prétendant que j'étais seul à connaître la bonne voie... Elle avait joué de bonnes cartes, et sauvé ma vie. Avec celle de Rikki. La fortune en perspective rendait négligeable la prime promise pour le chat. Et moi, j'étais devenu quelqu'un de très intéressant.

D'où cette séquence de mort lente, destinée à me conditionner.

Peau Verte, le chef, d'évidence, se classait aussi petit malin.

J'ai commencé à marchander. Je voulais bien les guider, mais en échange d'une part plus grosse sur les clares. Peau Verte est entré dans le jeu. Comédie de part et d'autre. Lui n'avait d'autre intention que de se faire conduire au but. Ensuite, il me tuerait. Moi, je voulais lui laisser croire que j'étais assez naïf pour ne pas l'avoir compris.

La Jungle de Pierre était encore très lointaine. Avant que nous l'atteignions, il se passerait du temps. Pour le moment, je n'espérais rien de plus.

Kyra se taisait, le visage inexpressif.

Ours Velu se taisait aussi. Un exécutant, qui ne ferait jamais mieux qu'obéir aux ordres.

Peau Verte restait sur ses positions. La même part pour tous. Il m'a fait remarquer qu'il était bien bon. Il pouvait décider de ne rien me donner du tout, et me travailler jusqu'à ce que je devienne coopératif.

J'ai fait confiance à Kyra pour n'avoir pas oublié les détails. Et j'ai rappelé à Peau Verte que mon enseignement hypnotique s'assortissait d'un blocage mental. Donc, pas question pour lui de jouer les inquisiteurs.

Gros mensonge, mais Kyra avait bien joué cet atout-là quand même. Peau Verte a fait mine de se rendre. D'accord, j'aurais un quart de plus sur les clares.

J'ai feint de me rendre aussi. Jusque-là, je m'étais entêté à réclamer un tiers.

Mais nous n'en étions pas au stade « copains comme cochons ». Pour le moment, Kyra et moi resterions attachés. Jusqu'à ce que Peau Verte sache s'il pouvait ou non nous faire confiance. Prudent, le cher homme.

Ours Velu a commencé par libérer mes jambes. Pour les entraver de nouveau d'une corde lâche, comme celles de Kyra.

Je m'interrogeais sur la possibilité de l'étendre quand il libérerait mes mains. Kyra était à bonne portée de Peau Verte.

J'ai regardé ma compagne. J'interrogeais mentalement.

Elle a répondu en battant des paupières. Un infime mouvement de tête vers la gauche a confirmé. D'autres personnes devaient être aux aguets pas loin. Pas question d'action immédiate. Patience, patience...

Pendant qu'Ours Velu libérait puis rattachait mes mains, Peau Verte a commencé à bavarder. Ce salaud squameux se classait *vraiment* petit malin. Il nous avait téléguidés, la charogne !

— Je faisais un tour de reconnaissance, quand j'ai eu la veine d'apercevoir ce foutu chat. Vous étiez deux, et vous aviez des fusils. Moi, j'étais seul. J'avais oublié de prendre une bombe sommeil... J'ai eu l'idée de vous faire peur, en me montrant une seconde, pour vous pousser à quitter la route. Où seriez-vous allés, en craignant d'avoir les flics au cul, sinon dans les collines d'Askay ? La roche ne garde pas les traces comme la neige. Il ne me restait plus qu'à vous rejoindre avec une navette...

Que l'Hyper distorde ce macaque astucieux ! Il détaillait sa ruse, au maximum de l'autosatisfaction. Je l'aurais rétamé avec délices.

— C'était vraiment mon jour de veine ! J'espérais seulement attraper ce foutu chat pour avoir la récompense, et voilà que cette mignonne me propose une affaire beaucoup plus intéressante...

Les yeux hypertrophiés du Jassarien luisaient de joie pure. Des yeux verdâtres, troubles comme une eau croupie.

Ours Velu avait la mine béate. Tout le monde était très content. Moi aussi. Ma condamnation à mort s'était éloignée. Avant qu'elle redevienne d'actualité, je comptais bien avoir mon mot à dire...

J'ai sorti mon plus beau sourire affable.

— Bah ! Il y aura des clares pour tous. Kyra a bien fait de t'en parler.

La coupable absoute a gémi, sur un ton d'excuse :

— Ils allaient te tuer, Giraud...

Ça, je n'en doutais pas.

Ours Velu avait solidement joint mes poignets dans mon dos. Il m'a poussé. Une bourrade gentille, mais j'ai trébuché. Ce doux mastodonte ne connaissait pas sa force.

— En route ! a ordonné Peau Verte, en agitant son brûleur.

La navette avait été dissimulée derrière une masse rocheuse. Avec un homme armé en bonne position de guet. Un flandrin maigre, assez âgé. Sa chevelure blanchissait. Il lui manquait une bonne demi-oreille. La pratique des greffes a rendu fort rare ce genre de mutilation.

Notre caravane n'était pas là. Un autre membre de l'équipe avait dû la conduire vers un repaire quelconque. Les Écumeurs se groupent volontiers. Peau Verte disposait probablement d'une belle troupe.

Le Jassarien a confirmé ma supposition. En conseillant à tous un prudent silence à propos des clares.

— Inutile de jacasser. Moins nous serons dans la combine, et plus les parts seront grosses. Je choisirai moi-même ceux qui nous accompagneront. En attendant, bouclez-la ! C'est bien compris ?

Ours Velu et Oreille Coupée ont acquiescé dévotement. J'en ai fait autant, et Kyra aussi. La consigne du silence nous convenait très bien. En ce qui nous concernait, moins il y aurait d'Écumeurs dans le coup, plus il serait simple de nous débarrasser des gêneurs. Nous ne souhaitons vraiment pas avoir tout Breskal sur le dos.

Kyra était passée du stade de prisonnière à celui de petite amie du chef. Une petite amie relativement choyée, compte tenu des circonstances. Elle avait réussi à obtenir non seulement sa libération, mais aussi la mienne. Plus de liens. Et Peau Verte interdisait à sa bande de toucher à la beauté. Il la voulait pour lui tout seul, ce vilain égoïste.

Le Jassarien tenait ses hommes bien en main. Ses femmes aussi. Cinq nénettes, parmi la douzaine de mâles. Des filles encore jeunes, plus ou moins jolies, et plus ou moins fraîches. Kyra l'emportait aisément sur le lot. Par une beauté exceptionnelle, jointe à l'attrait de la nouveauté.

Peau Verte protégeait aussi Rikki, qui circulait en liberté. Le chat était tabou. Défense absolue de l'embêter. Aucune bonté d'âme là-dedans. Simplement, Peau Verte n'avait pas renoncé à la prime de 5 000 cd. Il n'y a pas de petits bénéfices. Tout comme nous, le chat était en sursis.

La bande avait ses quartiers dans un village abandonné, plus ou moins en ruine, qui devait dater des débuts de la colonisation. Sur Breskal, ces villages fantômes ne manquent pas. Constructions érigées en hâte par des prospecteurs enthousiastes, puis délaissées pour cause de rentabilité insuffisante du terrain. Avant l'implantation des compagnies minières, les colons breskiens avaient connu les lois du hasard. Tantôt décrochant un gros lot, tantôt crevant de misère en fouillant un sol ingrat.

Les conditions de confort se classaient ultra-rudimentaires. Froid omniprésent. Un générateur de chaleur agonisant luttait contre le gel. Sans guère de succès.

J'avais été libéré de mes entraves, mais nous n'en étions pas à la grande confiance. Peau Verte m'avait adjoint un frère jumeau. Ours Velu veillait sur mes pas à chaque seconde. Il m'accompagnait absolument partout. Pas question de m'isoler, même pas pour des questions d'évacuation.

Kyra n'était guère plus libre. Ou Peau Verte la gardait sous son aile, ou il lui procurait un ange gardien : Méryl. Une grande brune, un tantinet lesbienne sur les bords.

Malgré quelques discrètes tentatives, je n'avais pas pu discuter avec Kyra d'un plan d'action futur. Rien à tenter pour le moment, de toute façon. Trop de monde à éliminer, et des possibilités d'évasion inexistantes. Nous attendions.

Le départ se préparait. Rassemblement des provisions et du matériel. Peau Verte avait parlé vaguement à sa bande d'une recherche de minerai. Rien de passionnant.

En sus de moi, Kyra et Rikki, l'expédition comprendrait Peau Verte, qui s'appelait Grag ; Lasly, un jeune garçon très beau qui se classait giton occasionnel du chef ; Méryl ; Ours Velu, prénom Ivrrar ; et Oreille Coupée, prénom Pietro.

Nous avons quitté le repaire en navette, par un beau matin froid. Méfiant, ce bon Grag. Kyra et moi étions de nouveau entravés. Par des menottes, qui unissaient nos mains. Devant, et non dans le dos. Très gentil. D'autant plus qu'une certaine longueur de chaîne nous permettait une mobilité relative.

Ours Velu me couvait. Méryl couvait Kyra. Grag, Lasly et Pietro nous surveillaient moins, mais ils restaient sur leurs gardes. Beaucoup de monde à prendre par surprise. Mais tout est question d'occasion...

Kyra se taisait, paupières baissées. Sa bouche enflée et ses joues marbrées révélaient quelle avait dû, à un moment ou un autre, exaspérer son maître. Sa Majesté Peau Squameuse avait le caractère épineux.

Je n'étais pas très frais non plus. J'avais payé la veille une réponse jugée impolie d'une correction maison. Une volée de coups, judicieusement placés, pendant qu'Ours Velu et Pietro me maintenaient. Peau Verte ne m'inspirait pas une sympathie délirante.

Rikki ne l'aimait pas non plus. Mon petit copain avait voulu venir à la rescousse. Ce qui lui avait valu d'être balayé par une main rageuse et projeté contre un mur. Pendant un moment, j'avais craint que Rikki ne se relève plus.

J'ai croisé le regard de Kyra. Un regard luisant de fureur contenue, très éloquent. Un regard qui demandait : « Quand allons-nous nous débarrasser de ces salauds ? »

J'ai répondu par un rassurant sourire. « Bientôt, ma chatte jolie, très bientôt. » Bientôt ? Hum ! Pas si sûr... Toute l'équipe était armée. Sauf nous. Et mon propre manque de patience m'ennuyait. Je craignais d'être noussé nar

toute l'équipe était unies. Sans nous. Et mon propre manque de patience m'entraîna à une poussée par la rage à une action gentiment suicidaire...

Rikki, perché sur mon épaule, a flûté quelques notes dans mon oreille. À mon avis, lui aussi conseillait l'attente.

Nous avons atteint les monts Albrégon après un long voyage. Voyage pénible. Sept personnes confinées dans une petite navette, plus l'humeur de Sa Majesté l'Empereur Grag. Un dictateur-né, le cher homme. Du genre qui n' imagine même pas que ses sujets puissent contester son autorité. Je supportais très mal Peau Verte. Kyra, contrainte à une dévotion d'esclave femelle, l'endurait encore moins bien que moi.

Ivrrar, Pietro et Lasly se comportaient en chiens couchants, définitivement matés. Méryl était aussi très soumise, du moins en apparence. À l'occasion, une lueur bizarre passait dans son regard bleu sombre. Révolte intérieure ? Je n'en étais pas certain.

Par contre, je pouvais jurer qu'elle désirait Kyra, et avec passion. Un besoin intense, qui la poussait à la toucher, à lui sourire, à lui parler d'une voix qui se serait voulue sèche et qui fondait de tendresse. Je ne pouvais dire si Grag s'apercevait de ce manège. Mais il était assez retors pour l'observer en s'amusant, jusqu'au moment où il jugerait bon d'y mettre fin.

Méryl avait pour tâche de calmer les appétits mâles. Manifestement, elle n'avait été adjointe à l'expédition que dans ce but. Elle ne manquait pas de travail. Surtout avec Ivrrar. En ce domaine, le mastodonte semblait doué d'une fringale insatiable.

Dans un moment de bonne humeur, Grag m'avait signalé que je pouvais, moi aussi, prendre ma part du festin. À condition, bien sûr, que je n'oublie pas d'être sage. Sinon, la faveur me serait retirée.

Je n'avais pas profité de l'occasion. Méryl n'était pas laide. Une grande brune, un peu hommasse. Large visage, nez busqué, et de remarquables prunelles, d'un bleu presque noir. Mais il se trouve que j'apprécie l'amour avec une femme coopérative.

J'avais assisté à suffisamment de séquences bêtes à deux dos entre Méryl et ses partenaires pour savoir qu'elle n'y prenait pas le moindre plaisir.

J'avais assisté, aussi, aux amours Grag-Kyra, parfois agrémentés par une participation active de Lasly. Jouer les voyeurs dans ces séances très cinéma porno ne m'emballait pas. Kyra y avait tout du mannequin, que l'on tourne et retourne sans qu'il proteste, mais aussi sans qu'il s'anime.

L'entrée de l'univers souterrain béait sur du noir. Un trou sombre, étroit, aux bords en dents de scie. Une gueule, ouverte pour les imprudents. Je devais avoir le trac. La carte relevée par l'oncle indiquait bon nombre de points dangereux, mais sans les expliquer. Le bonhomme s'était contenté de les signaler en dessinant une symbolique tête de mort.

Nous nous étions équipés pour le grand départ. Combinaisons chauffantes, lampes frontales et sacs. Je trouvais le mien passablement lourd.

Mes mains étaient toujours enchaînées. Chaque fois qu'une nécessité rendait ma libération provisoire impérative, Ours Velu se plantait derrière moi, pour braquer son brûleur sur mon dos. Grag ne devait pas se faire tellement d'illusions sur ma docilité apparente.

Mais Kyra avait été dispensée de la chaîne. Peau Verte la sous-estimait. Il ne la croyait pas dangereuse. Il se trompait. Je savais Kyra parfaitement capable de neutraliser même Ours Velu, à condition qu'elle puisse le gagner de vitesse. Mais la partie n'était pas jouée pour autant. Nous étions deux, contre cinq personnes armées. Les chances demeuraient inégales.

Dans l'espoir de les équilibrer au moins un peu, j'ai choisi, dès le premier croisement, de prendre une mauvaise voie. Une voie marquée par l'oncle d'une tête de mort.

Les yeux de Kyra ont brillé d'une fugitive lueur. Elle avait mémorisé, aussi bien que moi, la carte de son oncle. Elle connaissait cette possibilité de danger. Elle resterait sur ses gardes, et ne raterait pas la chance si elle se présentait. Je pouvais compter sur elle pour agir au moment voulu, comme j'avais compté sur elle dans l'Arène.

Nous nous sommes engagés dans un tunnel gris-bleu, zébré de failles et d'arêtes. Nos lampes tiraient de la pierre des luisances d'argent.

Je guidais l'expédition et j'étais en tête. Ivrrar se collait à moi, fidèle à son rôle de jumeau. Grag suivait avec

le giron de l'expérimentation, j'étais en l'air. Mais le sonnet à moi, il est à son tour de jurer. Grag s'arrête, et se Kyra. Puis Méryl et Lasly. Pietro s'était placé à l'arrière-garde.

Rikki logeait dans ma poche, en raison du froid. Il ne bougeait pas assez pour que je sente sa présence à travers l'épaisseur de mes vêtements.

Le tunnel descendait en pente relativement douce. Décor gris-bleu pailleté d'argent. Un sol très inégal ralentissait notre progression. Pas question de poser les pieds au hasard, sans surveiller le terrain.

Je guettais le danger annoncé par l'oncle. Avais-je raison de croire qu'il me donnerait une chance sur l'ennemi ? Possible que oui, possible que non. Je ne connaissais pas la nature de ce danger. Et je tenais la tête du cortège...

Trois heures écoulées, peut-être, à suivre ce tunnel au décor immuable. Je sentais peser sur moi le poids de la roche. La tension nerveuse causée par un qui-vive perpétuel m'épuisait.

Kyra devait en souffrir aussi. Elle se taisait, sans participer à la conversation des autres, qui bavardaient entre eux. Aux questions directes de Grag, elle répondait par des monosyllabes.

Lasly s'est tordu le pied sur une bosse du terrain. Il a essayé d'en faire toute une histoire. Ce jeune giton au regard velouté ne devait pas avoir beaucoup plus de seize ans. Corps gracile, visage d'une pureté angélique. Des yeux brun-roux bordés de cils touffus, et une masse de boucles noires. Il pleurnichait très volontiers.

Grag l'a fait taire d'une phrase menaçante.

Le danger que j'attendais a eu la mauvaise idée de s'annoncer d'avance. Par l'odeur. Une puanteur sucrée, écœurante, qui s'exhalait en vagues épaisses.

Ivrrar a crié :

— Des lézards de roche !

Evidence. La poisseuse odeur reptilienne ne pouvait tromper personne. Quelque part à proximité, il y avait des lézards. Une quantité de lézards. Et le danger annoncé n'en était pas un en cette saison. Durant les grands froids, les lézards hibernent. Ils devaient dormir, leurs corps cuirassés aplatis sur le roc, enchevêtrés les uns dans les autres. Notre arrivée les dérangerait un peu, mais pas assez pour les rendre agressifs.

Un lézard de roche ressemble assez à un crocodile. Un crocodile à crête, barbouillé de peinture orangée. Sous les coulures orange, le vert sombre d'une cuirasse cloutée apparaît. Les courtes pattes torsées sont très agiles. Mais pas durant la période d'hibernation. J'avais raté mon coup.

Grag a ordonné la halte, et a envoyé Pietro en reconnaissance.

Ivrrar me surveillait, la mine méfiante. Le regard moisi de Peau Verte était franchement venimeux. Je prévoyais de gros ennuis.

Pietro revenait. Il a fait son rapport :

— Ça débouche dans une caverne bourrée de lézards qui roupillent. Mais c'est un cul-de-sac. Il n'y a pas d'autre passage.

Je voyais monter la rage dans les yeux hypertrophiés de Grag. Ses narines squameuses se pinçaient. Il a demandé, avec une douceur vénéneuse :

— Explique un peu ça, Giraud, tu veux ? Un cul-de-sac, et farci de lézards. Qu'est-ce que tu mijotais, au juste, en nous amenant là ?

Que répondre ? Que je m'étais trompé ? Foutaises. Un enseignement hypnotique ne permet pas ce genre d'erreur. Peau Verte le savait aussi bien que moi.

— Tu vas me payer ça, Giraud ! Je commence à me demander si tu ne m'as pas baratiné en long et en large. Tout comme Kyra ! Quelques heures en compagnie des capteurs d'eau vont vous rendre plus dignes de foi. Je serais curieux de savoir si vous maintiendrez ensuite la même version !

Une jolie petite panique se logeait dans mes tripes. Très jolie. Un capteur d'eau prend le liquide où il se trouve. Pour éviter la déshydratation, mieux vaut le placer à bonne distance des corps humains avant de le mettre en marche.

À proximité des appareils en activité, Kyra et moi en arriverions à délirer de soif...

Grag souriait. Un sourire féroce qui tordait sa lèvre supérieure sur ses dents.

— En attendant, je vais toujours prendre un acompte. Ivrrar, tiens-le !

Ours Velu a tenté de me saisir par les coudes. Le volume de mon sac le gênait.

J'ai logé mon talon entre ses cuisses, avec précision. Il a crié aigu.

Grag sortait son brûleur.

J'ai cogné sur son poignet. Mes menottes me gênaient terriblement. Rikki a jailli de ma poche, pour atterrir sur le visage à peau squameuse.

J'ai vaguement entrevu, à l'arrière-plan, Kyra qui frappait Pietro.

Grag reculait en gémissant, les mains sur ses yeux.

Je croyais Ours Velu provisoirement éliminé, mais il est revenu à l'attaque. Par-derrière. Un coup sur le crâne m'a fait voir trente-six constellations.

Un brûleur siffle, quelque part. La vague de chaleur me frôle la tête.

Grag tâtonnait sur le sol, en cherchant son arme. Ses paupières saignaient. Je ne voyais plus Rikki.

J'ai foncé pour cueillir Grag sous le menton. D'un coup de pied magnifique. Résultat disproportionné. Le crâne vert, emboîté dans les croisillons de la lampe frontale, s'est ouvert comme un fruit trop mûr. Je n'avais pas le temps de chercher à comprendre. J'ai récupéré le brûleur de Grag, aussi vite que possible.

Méryl me faisait face, une arme fumante à la main.

Kyra a crié :

— Ne tire pas, Giraud ! Elle est avec nous.

J'ai commencé à réaliser que nous avons eu une alliée. Très efficace. Ivrrar, Grag et Pietro étaient raides morts, tous les trois d'une même décharge en plein crâne.

Restait Lasly. Mais il ne menaçait pas. Il se tassait contre la muraille de roc, affolé. Son brûleur était toujours à sa ceinture.

Les yeux brun-roux ont ruisselé de larmes. Lasly est tombé à genoux, en sanglotant.

— Non ! Je t'en supplie... Je ferai tout ce que tu voudras... Je t'en supplie...

Comment tirer sur ça ? Je ne mange pas les petits enfants. Mais une petite vermine peut être aussi dangereuse qu'une grosse. Et la pitié coûte parfois cher... J'hésitais.

Kyra a pris le brûleur du garçon sans qu'il fasse un seul geste défensif. Il sanglotait, la tête dans ses mains, replié sur lui-même.

— Pas la peine de le tuer, Giraud, a dit Kyra. Ce n'est qu'un gamin froussard.

Bah ! Après tout. Ce n'était qu'un gosse, en effet. Un gosse peureux. On verrait bien la suite...

Kyra a fouillé les poches de Grag, pour trouver la clé de mes menottes. Elle m'a libéré. Méryl la regardait, intensément.

En se retournant, Kyra a rencontré ce regard, qui exprimait plus que tout un lot de phrases.

— Merci, Méryl.

— Je haïssais Grag. Mais je l'ai fait pour toi. Uniquement pour toi ! Et je te demanderai ma récompense.

La voix de Méryl était basse, contrôlée, mais la violence des sentiments affleurerait.

Kyra a souri.

— Je paie toujours mes dettes, Méryl.

Lasly, toujours agenouillé, reniflait, en frottant ses yeux. Je l'ai relevé d'une secousse sèche.

— Cesse de pleurnicher ! Personne ne va te tuer. Mais tâche d'être bien sage, sinon...

Que l'Hyper me distorde ! Le gamin s'est précipité sur ma main, pour l'embrasser avec ferveur. Je me suis arraché férocement à l'étreinte gluante.

— Pas de ça. Tiens-toi convenablement, distorsion de merde !

— Je ferai tout ce que tu voudras, Giraud.

Eh oui ! Y compris me prêter son joli petit corps androgyne si j'en avais envie. Pas le cas. Mes goûts sont cent pour cent hétéros.

Ma lampe frontale ne marchait plus. En s'amortissant sur son mécanisme, le poing d'Ivrrar l'avait faussée. Une chance pour moi. J'aurais pu avoir à me plaindre de plus qu'un mal de crâne.

J'ai annexé la lampe de Pietro, qui fonctionnait encore. Mais il m'a fallu la nettoyer un peu.

Lasly a hurlé.

Un lézard apparaissait, au tournant du tunnel. Un lézard apathique, qui se traînait comme un jouet mécanique en bout de course. Les pattes torsées ramaient paresseusement. De fines paupières translucides battaient sur des yeux extrêmement verts. Les traînées orange de la cuirasse luisaient.

Méryl a éliminé l'importun d'une décharge, juste dans la prunelle. Elle tirait bien. Les yeux d'un lézard de roche s'enfoncent sous un auvent corné.

— Il faut partir, ai-je dit.

Il fallait partir, en effet. Même engourdis par le sommeil, les lézards deviendraient dangereux s'ils se présentaient en grand nombre.

Rikki a surgi de nulle part pour venir se reloger dans ma poche. Je l'ai gratifié d'une caresse, et il a chantonné en réponse.

Kyra, Lasly et moi avons commencé à répartir différemment la charge des sacs. Il convenait de n'abandonner que le superflu. Nous nous hâtons, Méryl surveillait les lézards. L'odeur de la mort allait bientôt tous les réveiller.

Nous leur avons laissé les cadavres. Ils se chargeraient des funérailles.



Encore un couloir. Nous le suivions depuis trois jours. Sa pente très accentuée nous obligeait à une progression prudente. Les heures de sommeil posaient des problèmes. La surface inclinée où nous nous calions tant bien que mal offrait un inconfort maximum. Et la marche était fatigante.

Lasly geignait sans cesse. Il avait froid, il avait trop chaud, il souffrait de crampes et de courbatures, il avait sommeil, son sac était trop lourd, il avait faim ou soif, il n'en pouvait plus... Une plaie pleurnicharde. L'exaspération m'avait poussé à le secouer un bon coup. De quoi lui disjoindre les vertèbres. Depuis, il modérait un peu ses geignantes. Et il suffisait que j'aboie pour qu'il se taise.

Depuis que nous avons abordé ce nouveau couloir, nos combinaisons chauffantes étaient réglées assez bas, sauf durant le sommeil. Aux heures de marche, la dépense musculaire exigée par la pente très raide suffisait à nous tenir chaud.

J'ai mis un moment à réaliser que la température s'élevait. Rikki a compris plus vite. Il a surgi de ma poche pour se percher sur mon épaule.

Couper complètement le chauffage n'a pas suffi. Nous avons dû retirer bientôt nos combinaisons. Elles devenaient franchement gênantes.

La gymnastique effectuée ensuite pour descendre dans la cheminée indiquée par l'oncle ne nous a pas rafraîchis. Un passage étroit, malcommode, que nous avons franchi un par un, en nous aidant d'une corde.

La cheminée aboutissait à une vaste caverne, découpée par des piliers de roche et creusée d'une infinité de tunnels. L'oncle avait-il exploré toutes ces voies pour découvrir la bonne ? Sans doute. Sur la carte, certains de ces passages avaient été marqués du rituel signe de mort. Un homme courageux, le tonton, et bigrement entêté. Avait-il visité seul ce monde souterrain ? Si oui, je saluais bien bas. Même avec des compagnons, je ne m'y trouvais pas trop à l'aise. À l'occasion, je faisais un peu de claustrophobie.

Et je sentais le poids de la pierre peser sur mes épaules.

Nous avons décidé de faire halte dans cette caverne, pour l'étape du soir. Nous étions tous fatigués.

Superbe décor de roches bleues, traversées de traînées dorées. Des coulées de lune sur une eau sombre. Les piliers montaient vers la voûte en une succession de bourrelets plus ou moins renflés.

Nous avons installé notre campement. Gestes routiniers, déjà réglés par l'habitude. Kyra s'est chargée d'aller déposer les capteurs d'eau à bonne distance. Au réveil, ils nous permettraient de remplir les gourdes.

Nous avons mangé les sempiternelles tablettes.

Sa miette avalée, Rikki est parti en exploration. Il a escaladé un pilier, la queue en goupillon et les oreilles battantes. Les chats de Galma ressemblent au félin terrien en ce qui concerne la curiosité. Rikki étudiait son nouveau domaine. Avec passion.

Les humains bavardaient, de tout et de rien. Notre groupe se soudait plutôt bien. Méryl et Lasly se classaient compagnons supportables, en dépit du caractère secret de la femme et des manières frôleuses du garçon. Pas de disputes dans l'air pour le moment.

Nous avons vite opté pour le sommeil. En laissant, comme de coutume, une veilleuse allumée. Sa faible clarté luttait contre les ténèbres. Une présence amicale, dans ces entrailles de roc trop noires...

Je me suis enroulé dans ma couverture. Juste avant que je la referme sur moi, Rikki est arrivé comme un projectile pour s'installer sur mon estomac. J'ai grogné :

— Un de ces jours, je vais t'aplatir comme une galette en me retournant.

Le chat a gazouillé une réponse à tonalité ironique, en me piétinant joyeusement pour chercher une position parfaitement confortable.

Ce soir-là, le premier où nous pouvions dormir sans nos combinaisons chauffantes, Kyra a payé sa dette à Méryl. Difficile d'ignorer cette étreinte passionnée. J'ai entendu Méryl gémir, d'une voix de gorge qu'elle étouffait bien mal.

Le tunnel que nous avons pris au réveil descendait aussi — mais en pente plus douce que le précédent

Je m'absorbais dans la contemplation. Ici, la roche bleue était veinée de rose. L'imagination faisait naître des images de la pierre. Une guivre, ailes étendues, un bouquet d'orchidées géantes, une fougère de teinte carnée, une baleine framboise, émergeant d'une vague bleue, en soufflant un panache couleur de groseille... Je rêvais sur les motifs offerts.

Les coléoptères sont apparus après un coude du tunnel. Je les ai baptisés ainsi en raison de leur forme, qui rappelait le scarabée. Une profusion de scarabées phosphorescents, d'une si intense couleur rose qu'elle blessait les yeux. Ils tapissaient la totalité du couloir, murs, sol et plafond, d'une masse brasillante. Un temps d'observation m'a appris que cette masse bougeait, imperceptiblement. Elle était agitée de remous paresseux, à peine visibles.

Je n'étais pas inquiet. Sur la carte de l'oncle, aucune tête de mort ne signalait comme dangereuse cette partie du trajet.

La curiosité nous avait tous immobilisés. Nous regardions, avidement. Le spectacle fascinait.

Les coléoptères allaient de la taille d'un auriculaire à celle d'un pouce. Les corps dodus se hérissaient de fines aspérités lumineuses.

Je me demandais si je pouvais risquer d'en attraper un pour mieux l'examiner quand Lasly m'a devancé, étourdi. Il a saisi la plus proche bestiole entre deux doigts.

Pour la lâcher, instantanément.

— Ça m'a brûlé !

J'ai mieux compris quand les premiers coléoptères ont dégringolé du plafond, juste sur nous. Celui qui a glissé sur mon nez, en m'égratignant de ses aspérités, m'a causé une sensation de brûlure acide, extrêmement mordante.

Rikki n'a chanté qu'une seule note aiguë, avant de quitter mon épaule pour s'engloutir dans ma poche. Une poche de pantalon plutôt étroite, mais il s'y est tassé quand même.

Nous avions tous reculé précipitamment, pour nous mettre hors de portée.

Méryl frottait sa joue.

— Sales bestioles ! On dirait quelles sont en pierre. De la pierre brûlante.

Avis partagé. La chute du coléoptère sur mon nez avait évoqué celle d'un caillou ardent, hérissé d'arêtes.

Lasly suçait ses doigts, en faisant une mine d'enfant injustement puni. Il les a retirés de sa bouche pour demander :

— La carte ne les signalait pas, Giraud ?

— Non. Je suppose qu'ils ne sont pas vraiment dangereux. Gênants, sans plus. Avant de continuer, il faudra prendre quelques précautions.

— J'espère, a dit Kyra, qu'ils n'occupent pas un territoire trop étendu. Comment ferions-nous pour dormir ?

Je l'espérais aussi. En nous protégeant, nous pourrions traverser le domaine des coléoptères. Mais pas question, évidemment, d'y faire halte. L'oncle n'aurait pas omis, sans doute, de signaler le passage en cas de danger réel. Problème quand même. La carte était ancienne. Et l'oncle n'était pas revenu de sa deuxième expédition...

J'ai gardé pour moi mes inquiétudes. Danger ou non, il fallait continuer, ou renoncer aux clares... Au reste, les dangers, annoncés ceux-là, ne manquaient pas sur notre route. Les têtes de mort ponctuaient la totalité du voyage...

Nous nous sommes équipés. En enfilant de nouveau nos combinaisons, et en tirant le capuchon aussi loin que possible sur nos fronts. Nous avons protégé nos visages par des foulards noués à la mode bandit masqué. Nous étions parés. Ne resterait de vulnérable qu'un peu de peau à la hauteur des yeux. Je regrettais que les lunettes ne figurent pas dans notre équipement.

J'ai rendossé mon sac, et mis mes gants.

Rikki s'est logé dans ma poche. En avant, marche !

Le tunnel brasillait d'un rose incroyable. Un déferlement de clarté flamboyante. Le passage que nous suivions semblait embrasé.

Nous marchions vite, d'un pas proche de la course. Nos pieds réduisaient le tapis de coléoptères en fragments scintillants. Les insectes pierreux pleuvaient du plafond. Une averse de braises roses.

J'avais la tête baissée et les yeux mi-clos. La luminosité était blessante.

Qu'est-ce qui nourrissait cette vie étrange ? Le roc, peut-être. Des spécialistes auraient vendu leur âme pour étudier ces phénomènes roses. Les corps bombés me paraissaient totalement dépourvus de pattes. Ils se déplaçaient, pourtant...

Lasly a trébuché, et gémi :

— Ça ne finira jamais ?

J'avais tendance à me poser la même question. Une marche aussi rapide fatigüe. Et nous étions trop vêtus pour la température qui régnait dans le tunnel. Excès de chaleur. Je cuisais à petit feu. Le mouchoir était collé à mon visage par la sueur. Mon sac pesait le poids de Breskal.

Et mes pieds enflaient monstrueusement dans mes bottes.

Lasly m'étonnait. Compte tenu de la situation, il geignait moins qu'on aurait pu s'y attendre. Tant mieux pour lui. Je n'aurais pas été d'humeur à endurer des jérémiades continuelles. J'avais mes propres problèmes.

À l'occasion, une braise sournoise me touchait quand même, dans la région mal protégée des yeux. Je jurais entre mes dents. Comme les autres. Le groupe entier s'adonnait aux jurons rageurs.

Seul Rikki se taisait. Ma poche le protégeait très bien. Mais je doutais qu'il s'y trouve très à l'aise. Lui aussi devait souffrir de la chaleur.

Le territoire occupé par les coléoptères a pris fin très soudainement, sans raison compréhensible. Le tunnel qui brasillait de feu rose retournait brusquement au noir. Nous avons rallumé nos lampes. Sans grand profit. Nos yeux éblouis se réadaptaient mal.

J'ai avancé de quelques mètres, d'une démarche hésitante. J'étais plus myope qu'une taupe. J'ai arraché mes gants et le foulard trempé qui collait à mon visage. En poussant un grand soupir de délivrance.

Rikki a jailli de ma poche, comme un bouchon éjecté par la pression. Il a chanté une musique très satisfaite.

J'étais bien content aussi.

Les dangers annoncés par l'oncle ne nous concernaient pas toujours. Il arrivait que les têtes de mort signalent, comme au début du voyage, des voies que nous croisons sans avoir à les suivre. Nous nous hâtions de nous en éloigner, plus soucieux d'éviter le péril que d'en connaître la cause.

Mais, cette fois, le risque à courir se présentait plus directement. Pour poursuivre la route, nous allions devoir traverser une zone signalée comme dangereuse.

Nous hésitions au seuil d'une caverne géante, tapissée d'un sable gris-bleu. Un petit lac se logeait au centre. Une cheminée naturelle, large et incroyablement haute, faisait communiquer la grotte avec l'extérieur. La distance réduisait la clarté du jour à un minuscule point de lumière. Notre voyage nous avait enfoncés très profondément sous Breskal...

Il faisait beaucoup plus froid, dans cette vaste caverne, que dans le tunnel que nous quittions. Mais, pour le moment, le danger restait invisible.

— Allons-y ! ai-je dit. Restez sur vos gardes. Et passez à l'écart de ce lac. Il peut cacher un prédateur.

Je n'y croyais pas trop. L'eau noire, qui reflétait la pointe d'épingle de clarté du haut, me semblait peu profonde. Mais mieux vaut trop de prudence que pas assez.

Rikki, perché sur l'épaule de Kyra, a chantonné quelques notes sur un ton paisible. D'évidence, rien ne lui semblait effrayant ici.

Nous nous sommes mis en route, en procession. J'étais en tête, les autres marchaient sur mes traces. Marche malaisée. L'épaisse couche de sable gris-bleu ne facilitait pas notre avance.

J'ai dérapé, et fait surgir du sable où il s'enfouissait un énorme œuf vert pâle, pétrifié par le temps.

Un œuf de guivre.

J'ai compris en même temps la nature du danger annoncé par l'oncle. Danger qui ne nous menaçait pas, en raison de la saison froide.

Les guivres ne nidifient pas. Elles pondent leurs œufs n'importe où, mais en les enfouissant sous une couche protectrice. Par sa cheminée, la caverne communiquait avec l'extérieur. Les guivres devaient trouver ce lieu désert commode pour pondre, et le sable propice à la dissimulation des œufs. En saison chaude, la grotte devait grouiller d'oiseaux-serpents peu disposés à tolérer les intrus.

Mais les guivres ne pondent pas en période de gel. Heureusement. Même avec un brûleur, je n'aurais pas du tout aimé affronter les femelles furieuses...

L'œuf circulait de main en main. Nous étions tous d'accord pour croire que le danger se trouvait là.

Supposition, mais pas certitude. J'en voulais à l'oncle de n'avoir pas mieux expliqué les périls qu'il signalait. Quelques détails nous auraient épargné les craintes non fondées.

Nous avons repris notre avance, avec prudence quand même. Et nous avons pu traverser la caverne sans problème. J'ai dû engueuler Lasly, qui traînait à l'arrière-garde en grognant contre le sable.

Il a recommencé à geindre en découvrant le passage suivant : une cheminée à descendre, terriblement étroite. Ce genre d'alpinisme manquait de charme, en effet. Pas au point, tout de même, d'hésiter si longtemps au bord du trou que j'ai botté les fesses de Lasly pour qu'il se décide à descendre.

Le tunnel suivant n'a rien arrangé. Le passage, normal au début, s'est peu à peu rétréci de si belle façon que nous avons dû ramper pour continuer.

Progression interminable, sur les coudes et les genoux, en poussant devant nous nos sacs récalcitrants, qui s'accrochaient à toutes les aspérités. Un vrai délice !

Rikki fonçait en avant-garde, très à l'aise, lui, dans ce passage plus à sa taille qu'à la nôtre.

En émergeant enfin de ce boyau maudit, j'ai eu la joie de découvrir que la bonne voie suivait tout simplement le lit d'une rivière souterraine. Une rivière peu profonde, mais la vache s'étalait d'un bord à l'autre du tunnel. Que ça nous nlaise ou nas il faudrait v natauøer

Je me suis penché pour tâter l'eau. De la glace liquide !

Je maudissais copieusement le bon oncle. Le cher homme n'avait pas jugé utile de signaler que le passage pouvait être mouillé. J'ai espéré que nous n'aurions pas plus à faire que barboter dans l'eau. Sans devoir y nager...

Lasly a tâté l'eau froide du bout des doigts.

— Je n'y vais pas ! Les clares, je m'en fous ! Je n'y vais pas !

Kyra a demandé, avec une grande douceur :

— Tu veux retourner à la surface tout seul ?

Les yeux brun-roux se sont affolés.

— Non ! Bien sûr que non ! Mais...

— Mais quoi ? a demandé Méryl, très rogue. Tu crois qu'on va te raccompagner ? Nous, on continue. Si tu ne veux pas, tu restes là, ou tu retournes, mais sans nous !

Le garçon m'a regardé d'un air suppliant. Depuis la mort de Grag, Lasly m'avait classé nouveau chef. Mais il n'avait pas réussi à comprendre que sa grâce androgyne ne me séduisait pas.

J'ai appuyé Méryl, avec toute la sécheresse voulue :

— Tu nous suis, ou tu restes seul ! C'est comme ça ! Et je t'avertis : j'en ai marre de tes pleurnicheries ! Ou tu te conduis en adulte, ou je te traite en moutard. Et je te flanque une rossée ! C'est compris ?

C'était compris. Lasly a préféré se taire.

Nous avons retiré nos bottes et nos pantalons. L'enthousiasme manquait.

Hyper distordu ! Que c'était pénible ! J'avais de l'eau plus haut que les genoux. Mes jambes se prenaient dans un étau de glace. J'avais la peau d'une jolie teinte de bleu.

Progression lente, sur un fond lisse comme une patinoire. Pas très aisée. Mes extrémités inférieures, paralysées par le froid, manquaient nettement de souplesse.

J'essayais d'oublier mes misères en regardant les fesses de Kyra onduler devant moi. Joli cul de pouliche, sculpté, pommé, nerveux. Celui de Méryl n'était pas mal non plus. Un peu large, peut-être, plus jument. De quoi remplir les mains de l'honnête homme. Le postérieur de Lasly m'inspirait moins. Trop sec et trop étroit pour mon goût. Décidément, j'étais partial. Et injuste en mettant le garçon en compétition avec des femmes, puisque mes goûts allaient exclusivement à elles.

De toute façon, mon examen restait très détaché. Le froid montait bien trop dans mes jambes pour que j'aie mieux à offrir que des génitoires rétrécies et un sexe ultra-flasque.

Méryl avait pris la tête du groupe. À l'occasion, elle réclamait cette place comme un privilège. Compétition, là aussi. Méryl tenait à prouver qu'elle valait bien un homme, et surtout moi. Sa passion pour Kyra la poussait à la jalousie. Bien à tort. Kyra me tenait à l'écart, fermement. Pourtant, elle ne donnait pas à Méryl ce qu'elle me refusait. Je comprenais mal. Kyra semblait devenue totalement asexuée, ce qui ne lui ressemblait absolument pas.

Le tunnel où coulait la rivière s'était rétréci. Nous avançons en file indienne, prudemment. Mes pieds s'efforçaient d'adhérer à un sol glissant comme du verre. J'étais frigorifié.

Je souhaitais de tout cœur une plate-forme, qui nous aurait permis un temps de repos. Mais ce qu'on désire trop ne se produit jamais...

Le tunnel se présentait comme un boyau. Ses parois très polies avouaient qu'à certaines périodes l'eau devait l'emplit totalement. Ce qui ne me réjouissait vraiment pas. Qu'un soudain adoucissement de la température se produise à la surface, et le courant grossi pourrait nous submerger... Quel temps faisait-il, dehors ?

Et où étions-nous ? Très très loin déjà des monts Albrégon et du point d'entrée. L'étendue de cet univers souterrain me stupéfiait. Comment un aussi vaste monde avait-il pu rester ignoré ? Peu de points de communication avec la surface, sans doute, et tous situés dans des régions désertes. Un jour où l'autre, les compagnies minières seraient alertées, et elles mettraient la patte sur cet étrange domaine. Pour ne plus le lâcher.

Je ne suis pas géologue, mais, d'évidence, ce Royaume de la Roche recélait, outre les clares, quantité de minéraux intéressants. Rentabilité plus que probable. Sans parler d'éventuelles possibilités touristiques, payantes elles aussi.

La garce de rivière se faisait plus profonde. Malignement.

J'ai eu de l'eau jusqu'à mi-cuisse, puis le liquide a grimpé vers mes hanches. J'ai noué ma chemise à la taille, pour éviter de la mouiller. La progression sournoise du liquide gelé sur mon bas-ventre m'a fait claquer des dents.

Rikki, installé sur mon épaule, et qui restait bien sec, le veinard, a chanté quelques notes compatissantes.

Devant moi, Kyra grelottait. Entre sa chemise nouée et l'eau, ses reins avaient pris une teinte de marbre bleuté.

Les plaintes de Lasly atteignaient au sublime. Il se mourait. Rien de moins. Méryl lui a enjoint de se taire, sur un ton nettement plus réfrigérant que la rivière.

Je priais tous les dieux de la chance pour que le fond remonte. Ou pour que nous trouvions un endroit sec. Nous ne pourrions plus tenir très longtemps dans les mêmes conditions.

La chance est une garce, qu'il faut se garder de supplier. Le fond continuait à baisser. L'eau qui escaladait ma taille m'a obligé à retirer ma chemise, puis à hisser mon sac sur ma tête. Comme tout le monde. Rikki, qui s'était accroché je ne sais comment à la muraille glissante, est revenu sur mon épaule. Le contact de cette petite boule de poils tiède était la seule chaleur existante dans un univers de glace.

Lasly ne geignait plus, il pleurait. À petits bruits. Je ne le blâmais pas. Le supplice était intolérable.

Kyra a dit, avec une gentillesse peu fréquente chez elle :

— Courage, Lasly ! Ça finira bientôt.

Mensonge charitable. Qui refusait de devenir vérité. Ça ne finissait pas. Je ne sentais plus mes jambes. Elles se mouvaient comme celles d'un robot. J'avancais. Comme les autres. Nous ne parlions plus. Le froid nous pétrifiait.

— Des plates-formes ! a hurlé Méryl.

Elle découvrait le Graal. Nous aussi.

Il y en avait deux. Deux tables de pierre, distantes l'une de l'autre d'une quinzaine de mètres, qui surplombaient l'eau. Notre disposition en ligne a placé Méryl et Lasly sur la première, et Kyra et moi sur la suivante. Méryl n'était sûrement pas enchantée, mais elle n'a pas osé demander une répartition différente. Par amour-propre, sans doute.

La place disponible n'était pas grande. Nos sacs installés, Kyra et moi avons trouvé à peine de quoi nous asseoir. Nous nous sommes un peu épongés avec des foulards, avant de nous enrouler dans nos couvertures.

Rikki s'était logé plus haut, dans une anfractuosité du roc. Il devait s'y trouver bien. Il s'est roulé en boule, manifestement décidé à dormir.

Kyra et moi avons retiré nos lampes frontales pour les éteindre. Une veilleuse les a remplacées. Sa petite lueur suffisait à écarter les ténèbres. Économiser au maximum les lampes était de règle.

La même petite clarté signalait la plate-forme de Méryl et Lasly.

J'ai crié pour leur conseiller de manger une tablette supplémentaire, et d'essayer de dormir un moment. Le piège ne nous avait pas définitivement libérés. Nous ne jouissions que d'un répit.

J'ai refoulé fermement toute idée de futur, et d'eau froide où il faudrait bien replonger tôt ou tard. Malgré la couverture, je n'arrivais pas à me réchauffer.

Kyra continuait aussi à grelotter. Je l'ai frictionnée, vigoureusement. Elle m'a rendu le même service ensuite. Peu à peu, la vie revenait dans mes jambes insensibles.

Nous avons mangé une tablette chacun. Sans boire. Pour l'heure, l'eau ne nous tentait vraiment pas.

Kyra s'appuyait contre moi. Elle a chuchoté :

— Je suis bien contente d'avoir cette occasion de te parler, Giraud. J'aurais voulu le faire depuis longtemps, mais je n'osais pas t'approcher.

Méryl m'inquiète. Elle s'est prise pour moi d'une passion proprement délirante ! Elle ne comprend pas, ou plutôt elle ne veut pas comprendre, que je n'ai pas fait plus que lui payer ma dette, et que je ne suis guère attirée par elle. Elle feint de croire à un grand amour partagé. Un amour de roman-feuilleton ! Éternel, comme de bien se doit. J'aurais mis fin en deux mots à cette histoire idiote si nous n'étions pas engagés dans une aventure risquée. Je crains ses réactions. En plus, je crois bien qu'elle te hait !

— Elle doit être plus ou moins jalouse, je l'admets, mais tu exagères la situation. Méryl se comporte naturellement avec moi, je n'ai pas senti de...

— Giraud, tu te trompes ! Méryl est secrète, très renfermée. Elle dissimule bien ses sentiments, mais je les connais. Et je te le répète, j'ai peur.

J'ai sorti un bras de ma couverture pour enlacer Kyra.

— Aucune raison d'avoir peur. Que voudrais-tu qu'elle fasse ?

— Je ne sais pas. Te tuer, peut-être, ou bien me tuer moi. Il m'arrive de penser qu'elle n'est plus tout à fait saine d'esprit...

Je ne parvenais pas à croire les inquiétudes de Kyra fondées. Que Méryl ait tendance à me jalouser, c'était l'évidence même, je l'avais bien deviné tout seul, mais pour le reste, Kyra exagérait. À une époque de mœurs libres comme la nôtre, l'amour fou n'était plus de mise. Imaginer la possibilité d'un crime passionnel atteignait à l'extravagance ! Kyra fabriquait toute seule le roman-feuilleton. Ce qui ne cadrait pas avec sa nature, mais il fallait tenir compte de la tension constante à laquelle nous étions soumis. Une tension assez dure pour malmener même un caractère très ferme. Kyra ne craquait pas, mais elle imaginait trop. Excusable.

J'étais bien réchauffé, à présent. Assez réchauffé pour que le corps tentant serré contre le mien réveille le désir. J'ai glissé mes mains sous la couverture de Kyra.

Elle a chuchoté, mais sans grande conviction :

— Il ne faut pas, Giraud. Elle doit nous guetter...

Je m'en foutais pas mal ! Je n'allais pas, pour ménager Méryl, rester sur ma faim. Une faim exigeante.

Mes mains insistantes ont entraîné ma partenaire. Elle a coopéré.

L'exiguïté de notre perchoir ne rendait pas les choses faciles. Mais l'appétit stimule l'ingéniosité.

Nous avons fait l'amour quand même. Avec une belle ardeur !

Une cascade, à présent ! Une foutue cascade ! Je souhaitais à l'oncle de rôtir en enfer. Ce salaud avait signalé comme mortels des passages ne nous concernant pas, et trouvé, sans doute, parfaitement anodin celui-ci. Qui nous tourmentait au maximum et nous obligeait à courir de grands risques.

Nous étions bien secs, pourtant, et rhabillés. Nous suivions toujours la rivière, mais sur un trottoir qui la bordait opportunément. Malheureusement, le si commode trottoir finissait là. La nappe liquide qui se cassait pour plonger allait d'un bord à l'autre du tunnel. Pour descendre, il faudrait de nouveau mettre nos fesses à l'air.

Autre problème, et plus aigu que le premier. Je ne voyais aucun endroit où accrocher une corde. Pas un.

La logique voulait que je plante un piton. J'ai essayé. La roche friable s'est émiettée au premier choc.

Une dizaine de tentatives, toutes aussi vaines que la première, m'ont fait renoncer à cette idée-là. Un autre système ? Lequel ?

La cascade chantait. L'espace clos démultipliait le bruit d'eau fracassée, et le renvoyait en écho. Nos lampes frontales se reflétaient dans l'eau noire. Le bord où elle se cassait luisait comme une soie sombre.

Dans cette plaque à aspect vitrifié, Méryl a repéré une bosse quasi invisible.

— Regarde, Giraud ! Si tu pouvais te caler sur ce renflement, tu me soutiendrais, et j'essaierais de descendre.

Solution possible. Si j'arrivais à me bloquer sur cette bosse, je pourrais soutenir Méryl. Quelque part sous la chute, un passage devait exister. L'oncle était bien descendu, lui. À une époque plus sèche, sans doute, où la cascade avait pu se réduire à un filet d'eau. Nos difficultés seraient plus grandes, mais nous passerions quand même.

Méryl et moi nous sommes déshabillés. Méryl a enveloppé sa lampe dans un sac étanche, avant de l'attacher à son cou. Bonne précaution. Son mécanisme n'aurait pas supporté un bain prolongé. J'ai gardé la mienne. Pour le moment, je n'aurais pas à me mouiller plus que les jambes. J'ai pris un rouleau de corde.

Allons-y gaiement !

Dès le premier pas, j'ai compris que je n'atteindrais pas la bosse en restant debout. Le rebord, lissé par l'eau, était nettement plus glissant que du verre savonné. Et le courant me suçait.

Je me suis mis à quatre pattes, pour avancer très très lentement. Trempette dans l'eau réfrigérante. Ma chair de poule ne s'arrangeait pas, L'eau me tirait, féroce. Je résistais de mon mieux.

La bosse, enfin ! Après quelques essais, j'ai réussi à me caler à peu près bien, en position agenouillée. En me penchant sur la cascade, j'ai repéré l'amorce d'une faille, sous le déferlement de l'eau. Descente envisageable, mais le fond me paraissait bigrement loin. Et bigrement noir. Pour arriver au but, Méryl devrait se fier au toucher.

L'important était que je puisse la soutenir. Et soutenir ensuite Kyra et Lasly. Et faire passer les sacs. Moi, je descendrais le dernier. Sans aide, comme un grand garçon. À dire vrai, je me serais passé de cet honneur.

Méryl est venue me rejoindre. Nous nous sommes encordés. À gestes très prudents. Le perchoir n'était pas très sûr.

Méryl a commencé à descendre. J'étais passablement crispé. J'espérais, sans en être certain, que mes genoux résisteraient si Méryl ratait une prise. L'eau glacée se frottait sur moi. Elle cherchait à entraîner l'obstacle. Et le froid me pétrifiait.

Kyra et Lasly se taisaient. Moi aussi. Le passage des secondes s'allongeait démesurément. La corde qui m'attachait à Méryl se déroulait régulièrement.

Méryl a hurlé pour signaler qu'elle était arrivée au but. Sa voix dominait à peine le fracas de l'eau. J'ai vu briller une lumière, très loin, au fond d'un gouffre de noirceur.

La corde s'était relâchée, et je me détendais aussi.

Kyra faisait rentrer Rikki dans un sac. Elle le refermait sur lui quand le chat a explosé en un torrent de notes frénétiques. Une musique d'alarme, mais je n'en comprenais pas la raison.

Et, soudainement, une traction sauvage sur la corde passée en travers de mon dos m'a arraché à la bosse.

J'ai plongé, la tête la première.

Chute. Tourbillons de chocs d'eau suffocante et de terreur



— Tu n'as rien fait, tu n'as rien fait, et tu n'as rien fait !

Je n'ai pas eu conscience de toucher le fond. J'étais sonné. C'est un réflexe instinctif qui a sorti ma tête de l'eau. Un poids très lourd s'est abattu sur mes épaules, féroce, et j'ai replongé dans le liquide.

Je me suis débattu. Toujours par réflexe. Je ne comprenais rien aux événements. Seule la nécessité de respirer me poussait à lutter.

Il m'a fallu du temps pour réaliser que le poids qui m'écrasait était un corps, et que deux mains fermées sur ma nuque cherchaient à me noyer.

Je me suis battu pour vivre. Frénétiquement.

J'étais handicapé. Ma chute m'avait endolori et assommé. Le manque d'air m'engourdissait. L'agresseur avait l'avantage d'être dessus, et de pouvoir respirer. L'eau rendait son corps glissant, fuyant... Je ne parvenais pas à l'empoigner, et mes coups s'amortissaient dans le liquide.

Ma main droite a trouvé par hasard une masse oblongue. Je l'ai serrée et tordue, sauvagement.

La prise sur ma nuque s'était relâchée. J'ai pu sortir ma tête de l'eau. Assez longtemps pour remplir mes poumons, et reconnaître l'adversaire : Méryl.

Elle avait replongé ma tête dans l'eau, ses mains accrochées à mes cheveux. Ses cuisses fermées sur ma taille, elle me chevauchait, en pesant sur mon dos de tout son poids. Je ne l'aurais jamais imaginée aussi lourde et aussi musclée. Elle me terrifiait. Dans la force qu'elle déployait, je devinais la démence, qui démultipliait ses capacités.

Deux fois, j'ai réussi à sortir ma tête de l'eau, deux fois Méryl l'a replongée dans le liquide. Je ne parvenais pas à rompre l'étreinte de ses cuisses, qui serraient à me briser les côtes. Le manque d'air jouait contre moi...

Je n'en étais pas à mon premier combat. Jamais je n'aurais seulement imaginé qu'une femme pourrait me vaincre. Méryl était pourtant en train de me tuer...

C'est la rage qui m'a donné un peu d'énergie supplémentaire. Tu ne vas pas crever comme ça, Giraud ! C'est trop con !

Pour obliger Méryl à desserrer sa prise, j'ai presque arraché ses mollets à leurs os.

J'avais réussi à la faire basculer sous moi. Je serrais sa gorge, féroce, en lui maintenant à mon tour la tête sous l'eau.

Je respirais. L'acte avait en lui-même une énorme importance. Serrer cette chair où mes doigts s'enfonçaient aussi. J'écrasais des cartilages. Voluptueusement.

Le corps sous le mien ne se défendait plus. Quelque part, dans le bruit de la cascade, une voix hurlait :

— Giraud ! Méryl ! Giraud !

J'ai eu peine à desserrer mes doigts, soudés à une chair où ils s'enfonçaient. Je me suis relevé. Le corps que j'avais maintenu sous mes genoux a glissé, en une molle ondulation. Le courant l'emportait.

J'ai laissé Méryl partir au fil de l'eau. Une morte, qui flottait, des mèches noires collées à son visage. Les yeux exorbités ne regardaient plus rien.

Distorsion ! Quelle lutteuse ! Elle avait été bien près de gagner...

La lampe de Méryl, posée sur une table de pierre, éclairait une grotte scintillante de paillettes d'argent. La rivière s'engouffrait dans un vaste tunnel très noir. Emporté par le courant, le corps de Méryl y a disparu.

— Giraud ! Méryl !

Tout en haut, Kyra agenouillée se penchait sur la cascade.

J'ai crié pour dominer le fracas de l'eau.

— J'ai dû tuer Méryl, Kyra.

— Elle t'a fait tomber ? Je m'en doutais !

— Oui, et elle a essayé de me noyer ensuite... Elle est morte.

— Tant mieux !

Oraison funèbre succincte, peu entachée de sentimentalisme.

La conversation à base de phrases hurlées a continué sur un autre thème. Nous discutons notre programme. J'ai proposé de remonter. Kyra n'était pas d'accord. Elle s'estimait parfaitement capable de faire passer Lasly et les sacs, et de descendre ensuite sans aide. J'étais trop las pour beaucoup discuter. J'avais froid, et je me sentais vidé. Réaction nerveuse.

En priorité, j'ai réceptionné le sac qui contenait Rikki. L'enveloppe imperméable avait protégé le contenu. Le chat a sauté sur mon épaule. Il s'est frotté à ma joue, en chantant une petite musique gaie. Je lui ai gratté le crâne.

— Tu as essayé de me prévenir, hein, Rikki ? Tu avais senti quelque chose ?

Quelques notes. Que répondaient-elles ? Le chat pouvait-il deviner certains dangers ? Je me souvenais de son appel, au moment où Peau Verte s'était présenté...

Kyra me hélait. Je suis retourné à la tâche.

Après les sacs, est venu le tour de Lasly. Je craignais qu'il fasse tout un drame. Erreur. Il s'est engagé sous la cascade sans trop d'hésitations. Et il a touché au but sans problème.

Il m'a souri.

— Je suis content que tu sois vivant, Giraud. Bien content... Méryl... Elle était jalouse, hein ? Elle voulait Kyra pour elle toute seule ?

— Sans doute... Va t'habiller, Lasly, tu es bleu de froid.

Un jeune visage, à peine ombré de duvet brun, et des yeux brun-roux à l'expression indéchiffrable.

Lasly s'est éloigné en murmurant une phrase que je n'ai pas comprise.

Kyra m'a appelé pour que je l'éclaire. Elle allait descendre. La lumière qui brillait au-dessus de la cascade s'est éteinte. J'ai levé à bout de bras la plus grosse de nos lampes. Malgré tout, ça ne devait pas donner beaucoup de clarté au sommet.

J'ai suivi la descente de Kyra, attentivement. Son corps progressait, sans hâte imprudente, apparaissant et disparaissant dans les replis de l'eau. La cascade me douchait.

Kyra est arrivée au but saine et sauve, et j'ai soupiré de soulagement. J'avais eu peur pour elle. Je savais ce que je devais à la chance. Logiquement, ma chute aurait dû me tuer...

Kyra a posé sa main sur mon bras. Les yeux pailletés d'or me regardaient intensément.

— Je suis heureuse que ce soit toi, Giraud... Toi, et pas elle...

Pauvre Méryl. Qui m'avait haï, comme le pensait Kyra. Et qui avait tenté de me tuer. Pauvre Méryl, que personne ne regrettait. Même pas l'objet de sa délirante passion...

**T**errifiante chaleur. Malgré notre nudité, nous cuisions à feu vif. Et le poids du sac était intolérable.

Nous progressions depuis longtemps dans un tunnel qui s'élevait en pente douce. Peu à peu, il s'était échauffé jusqu'à nous faire croire qu'il menait aux portes de l'enfer. Nous nous étions déshabillés. Les vêtements n'étaient plus supportables.

Sol, murs et plafond, le tunnel semblait avoir été vitrifié. Surfaces de laque noire, que nos lampes faisaient miroiter. La mienne emboîtait mon crâne dans un réseau de métal chauffé. Je l'aurais arrachée avec joie. Je ruisselais de sueur, sans répit.

Cette fois, la tête de mort dessinée par l'oncle devait annoncer un danger bien réel. Une masse de matière ignée, sans doute, qui devait gîter pas bien loin. J'aurais parié que nous allions tout droit vers elle.

À gorgées successives, nous avons presque vidé nos gourdes. Et je doutais de l'utilité des capteurs d'eau dans une zone aussi desséchée. Les capteurs ne trouveraient pas ici assez d'humidité pour fournir plus que quelques cuillerées de liquide.

Le bruit s'est manifesté avant la clarté. Un bruit bouillonnant de purée trop chauffée, qui claque, crève et explose en giclées. La chaleur se faisait matière. Une muraille dense. Mon corps englué s'y mouvait de plus en plus péniblement.

Une lumière rouge intense apparaissait. Elle laquait de reflets sanglants le verre noir du tunnel. Le bruit de purée trop cuite s'intensifiait. Puis sont venus grondements et détonations. Sous mes pieds, le sol a commencé à vibrer. La clarté rouge palpait.

Nous nous étions arrêtés. Réaction instinctive. Le danger proche semblait démesuré.

— Nous allons vers un puits volcanique en activité, a dit Kyra, d'une voix âpre.

Son visage verni de sueur restait calme, mais ses yeux avouaient la peur. La même peur s'exprimait dans le regard de Lasly. Le garçon se mordait la lèvre. Rikki, juché sur le sac de Kyra, couchait les oreilles. Sa queue avait doublé de volume.

J'avais peur aussi.

Grondement enragé. Le monstre furieux se déchaîne. Une secousse me fait trébucher. La seconde se produit en même temps qu'un formidable fracas. Explosion gigantesque. Je vacille, en cherchant à garder l'équilibre.

Au fond du tunnel, droit devant, la clarté rouge se fait incandescence.

Une épaisse langue de matière ardente, grumeleuse, brasillante, apparaît. Elle progresse, en mouvements reptiliens, en molle coulée, en boursouflures de flammes. La chaleur est démentielle. Mes poumons brûlent.

Nous avons fait demi-tour pour courir, d'un même élan, sans concertation. Le tunnel entier vibrait, secoué comme un navire par la tempête.

La coulée flamboyante glissait sur nos traces.

Je courais trop vite. Le manque d'air m'a obligé à ralentir. J'avais la bouche béante, les poumons en feu, et une lame aiguë taraudait mon côté.

Lasly a hurlé :

— Non ! Non ! Attendez-moi.

Dans un bel élan de fuite égoïste, j'avais devancé les autres. Kyra était derrière moi, haletante. Rikki se cramponnait à ses cheveux.

Lasly était plus loin. Il s'appuyait à la muraille, plié en deux. Il gémissait de détresse. La coulée rouge rampait vers lui.

Je suis revenu sur mes pas, de même que Kyra.

Le garçon suffoquait, les yeux fous. La terreur le paralysait.

— Prends son sac, Giraud, a dit Kyra. Je vais l'aider.

J'ai débarrassé Lasly de sa charge, sans qu'il fasse un seul mouvement. Il n'était plus en état de raisonner.

Kyra l'a tiré par le bras

— Kyra ! Tu ne parles pas !

— Avance, Lasly !

Nous nous sommes remis à la course. Je me contraignais à des foulées régulières, à un rythme respiratoire calculé. Aspiration, expiration, aspiration, expiration. J'avais passé les courroies du sac de Lasly autour de mon bras.

Kyra tirait le garçon, qui se mouvait avec une rigidité de mannequin. Elle l'a giflé, féroce.

— Avance ! Tu veux cuire vif ?

Derrière nous, le fleuve de feu glissait, plus épais et plus large à chaque seconde. Les grondements roulaient en fracas ininterrompu. La roche vibrait de secousses successives.

Nous courions. Nous nous reposions quelques instants. Nous repartions dans la fuite. La rivière ardente nous poursuivait toujours. Sans hâte, avec des haltes et des reprises, mais inexorablement.

J'essayais d'oublier que le tunnel où nous étions prisonniers était terriblement long. L'affolante chaleur de la coulée brûlante nous torturait sans répit. Et nos gourdes étaient vides.

La fermeté réaliste de Kyra et son aide avaient rendu à Lasly de l'énergie. Il courait avec nous, sans nous retarder. Mais je portais toujours son sac, et je me serais passé de ce fardeau supplémentaire.

Plusieurs fois, le ralentissement du fleuve de feu nous avait laissé espérer qu'il s'arrêterait pour de bon. Plusieurs fois, la coulée grumeleuse était repartie. Grondements et détonations résonnaient toujours. Je craignais que secousses et vibrations fassent crouler le roc sur nos têtes.

Chaleur hallucinante. L'air embrasé, sans doute pauvre en oxygène, brûlait nos poumons sans les emplir.

Nous arrivions tous à la limite de nos forces. Nous avons besoin de repos, besoin de boire, et besoin d'air frais.

Sans Kyra, qui le tirait, le houspillait, le frappait, je crois que Lasly aurait renoncé. Mais Kyra paraissait aussi épuisée que le garçon. Visage empourpré, baigné de sueur, et yeux hagards.

Je n'avais sûrement pas meilleure mine. Mes jambes tremblaient de fatigue. Plusieurs fois, j'avais été tenté d'abandonner le sac de Lasly. Je ne supportais déjà plus le mien.

Rikki, qui avait quitté Kyra pour venir s'accrocher à mes cheveux, me semblait avoir acquis un poids considérable.

Une nouvelle halte, autorisée par un ralentissement du fleuve de feu. Nous nous taisions, trop occupés à aspirer de l'air qui n'arrivait plus. Bouches béantes de poissons agonisants partout. Nous devons être, en effet, proches de l'asphyxie...

Un souffle frais passant sur mon corps trempé m'a fait découvrir, dans le plafond du tunnel, une étroite faille zigzagante.

Dans la même seconde, Rikki jaillissait, pour s'accrocher au bord de cette fente et y disparaître.

— Il y a un passage là, a dit Kyra, mais est-ce que...

La musique émise par Rikki l'a interrompue. Le chat était réapparu au bord de la faille. Il chantait avec insistance. Il semblait nous inviter à le suivre.

Mais cette fente, si elle suffisait pour lui, me semblait bien étroite pour nous...

Il fallait tenter de passer quand même. Et vite ! Avant que la coulée se remette en route. Il ne nous restait plus beaucoup d'espoir. Dans le tunnel où nous nous trouvions, l'oxygène disparaissait peu à peu. Et les gaz libérés par la matière ardente nous empoisonnaient.

Kyra s'est débarrassée de son sac.

— Soulève-moi, Giraud. Je vais essayer.

J'ai hissé Kyra jusqu'à ce qu'elle puisse s'accrocher au bord de la fente. Sans aucune aisance. Mes muscles surmenés ne collaboraient plus.

Kyra se tortillait, avec frénésie. Son corps est remonté, peu à peu, et a disparu dans l'ouverture.

Bref temps de silence, et Kyra a crié :

— Envoie-moi une corde, Giraud, je vois où l'accrocher.

J'ai lancé le rouleau dans la main qui surgissait du trou. En demandant :

— Ça se présente comment ?

Je craignais que la voie débouche sur un cul-de-sac, trop peu vaste pour permettre la mise en route des capteurs d'eau. Auquel cas nous n'aurions pas plus qu'un sursis...

Kyra m'a rassuré. La faille s'ouvrait sur un tunnel.

J'ai fait passer les sacs. En les vidant des pièces les plus encombrantes de notre matériel. Celles-là ont franchi le passage une par une.

Impossible d'obtenir l'aide de Lasly. Il ne comprenait ni mes paroles ni même ce que j'étais en train de faire. La terreur l'avait vidé de ses facultés de raison. J'ai eu d'énormes difficultés quand j'ai tenté de le faire passer. Il ne

voulait ni s'accrocher à la corde ni grimper. Même en le frappant, je n'obtenais aucun résultat.

En se remettant en route, la coulée rouge a mieux réussi que moi. La panique a poussé Lasly vers le salut. Mais Kyra a dû le tirer pour qu'il franchisse la faille.

Le fleuve ardent approchait. Le tunnel entier s'incendiait de reflets cramoisis. Je rôtissais vivant, sans pouvoir respirer.

J'ai escaladé la corde, aussi vite que possible. Franchir la faille m'a arraché quelques morceaux de peau. Sur le moment, je n'ai rien senti.

Le courant d'air qui rafraîchissait mon corps cuit et lavait mes poumons était la vie même.

Je ne pensais plus.

J'avais dormi quelques instants, étalé sur le ventre. Rikki tirait mes cheveux, en chantant une musique insistante.

De la faille proche sortaient des bouffées de torturante chaleur, et une palpitante clarté. J'ai pris conscience d'une odeur mordante, qui brûlait mes narines.

Le fleuve de feu progressait dans le tunnel inférieur. Par la faille, les gaz empoisonnés passaient.

La place n'était pas bonne. À quitter au plus vite.

Kyra et Lasly dormaient, repliés en chien de fusil. Nous nous étions tous écroulés sur place, incapables d'un seul mouvement supplémentaire.

Facile de réveiller Kyra et de lui faire comprendre qu'il fallait quitter les lieux de suite, mais Lasly refusait de bouger. Il s'est replié un peu plus sur lui-même, les yeux obstinément clos. Je l'ai mis debout de force, et sans tendresse. Moi aussi, j'étais fatigué.

Kyra et moi avons remis dans les sacs le matériel. Lasly nous regardait, parfaitement inutile. Il avait une allure de somnambule. Pour obtenir qu'il nous aide, il aurait fallu le houspiller sans cesse. Plus simple de se passer de lui. Plus simple aussi de prendre moi-même son sac, plutôt que de le contraindre à le charger.

Lasly était assez pitoyable. Un enfant, perdu dans un univers démesurément hostile, et qui n'espère plus de secours.

Kyra a pris le garçon par le bras.

— Viens, Lasly, nous devons nous éloigner un peu. Les gaz qui montent par cette faille sont dangereux.

Elle parlait avec une gentillesse dont j'aurais été incapable. S'il m'apitoyait, Lasly m'irritait aussi. Considérablement.

Nous avons avancé. Pas bien vite. Nous nous traînions, avec la même démarche d'ivrognes chancelants.

Le nouveau tunnel taillait dans la roche gris sombre. Nous l'avions pris dans le même sens que le précédent. Sous mes pieds nus, le sol était très chaud. Le fleuve de feu devait couler juste en dessous. Pourtant, un courant d'air frais passait sur mon visage.

Lasly, qui avançait comme un robot déprogrammé, a gémi :

— J'ai soif !

Je l'aurais tué ! Sa plainte avivait ma propre soif. Une soif féroce, exigeante, qui me dévorait comme une flamme vive. Il faudrait du temps, hélas, avant de pouvoir satisfaire cette envie. Les capteurs d'eau ne se remplissent pas en quelques minutes. Il faut des heures, pour qu'ils donnent plus qu'une ou deux gorgées de liquide...

— J'ai soif ! J'ai soif !

Si Lasly avait été proche de moi, je l'aurais frappé. Et dur.

Kyra s'est contentée de lui dire « Tais-toi ! », mais sur un ton si féroce que Lasly n'a pas osé recommencer.

À mon avis, la faille était à présent assez loin. J'allais proposer la halte quand le tunnel a débouché dans une caverne. Une caverne vaste, où s'ouvraient une bonne demi-douzaine de voies, identiquement sombres. Un carrefour de souterrains qui partaient en étoile, dans toutes les directions.

Cinq gros piliers sculptés par la nature coupaient la grotte. Le roc gris-noir de la muraille dessinait des volutes et des vagues pétrifiées.

L'habituel silence était troublé par un bruit doux. Un petit bruit ruisselant, cascasant, qui nous a attirés à lui. Nos lampes ont fait luire des reflets mouillés sur la pierre.

Un ruisseaulet d'eau sourdait d'une cavité, coulait jusqu'au sol et se perdait dans une fente. Lasly s'est rué en avant.

Trop tard pour l'arrêter. Il buvait, la bouche collée au roc, avec des bruits de succion.

Nous aurions dû, et Lasly le savait bien, analyser cette eau avant de la boire. J'ai croisé le regard de Kyra. Les yeux brun doré disaient clairement : « Tant pis pour lui ! »

Tant pis, en effet. Ce jeune idiot était assez grand pour ne plus avoir besoin de nourrice.

J'ai sorti l'analyseur de mon sac. J'ai placé la petite boîte sous le ruissellement frais. Après quelques secondes, la

lampe verte s'est allumée. L'eau était consommable.

Lasly, enfin rassasié, s'est retourné. En voyant l'analyseur, il s'est exclamé :

— Oh ! J'avais oublié ! Elle est potable ?

— Oui ! Et tu es veinard ! Logiquement, tu pourrais aussi bien t'être empoisonné. Écoute-moi, Lasly. Tu n'as pas choisi de venir avec nous, je l'admets. Mais tu es là. Nous ne pouvons pas veiller continuellement sur toi comme sur un bébé. Tu as l'âge de raison, non ? Alors essaie de te comporter en adulte !

Kyra m'a appuyé. En faisant remarquer que même Rikki avait attendu le résultat de l'analyse avant de boire. Le chat lapait à présent le liquide, là où il s'enfonçait dans une fente du sol.

J'ai oublié Lasly pour aller boire. Avidement. Kyra a partagé le ruisselet avec moi. Nos visages se touchaient.

Nous avons dormi, plutôt longtemps, puis utilisé le ruisselet providentiel pour laver nos corps suants.

Je me sentais merveilleusement bien. Même les éternelles tablettes alimentaires avaient meilleur goût que d'habitude. Un courant d'air frais, venu on ne sait d'où, entretenait dans la caverne une température supportable. La matière ignée devait pourtant se situer à une proximité relative.

Je discutais avec Kyra des plans pour le futur. Cette éruption volcanique, en nous interdisant la voie de l'oncle, rendait la carte inutile. Seule possibilité, suivre avec un traceur un tunnel allant dans la bonne direction. Peut-être pourrions-nous dépasser la zone dangereuse, et retrouver ensuite le chemin connu.

Kyra partageait mon avis.

Jusque-là, Lasly avait écouté sans intervenir. Il a hurlé, soudainement :

— Non ! Je ne veux pas ! Vous êtes fous ! Nous allons tous crever ici ! Il faut retourner ! Je vous en prie... Je vous en prie...

Le jeune visage se convulsait de désespoir. Kyra a soupiré, avec lassitude.

— Nous ne pouvons pas retourner, Lasly. Pas sans les clares. Pour nous, c'est impossible. Essaie de comprendre. Tu n'as pas d'autre choix que de nous suivre.

Kyra ne menaçait pas. Elle exprimait la réalité, très calmement. Lasly l'a compris. Ses yeux s'emplissaient de larmes.

Pauvre gamin. Entraîné dans une aventure pénible, pour obéir à Grag. Avait-il, une seule fois en sa vie, pu décider librement de son destin ?

Il pleurait, à présent, la tête dans ses mains. Entre les hoquets, il balbutiait des fragments de phrases.

J'ai mis un moment à comprendre les mots peu distincts. Lasly répétait, comme une litanie :

— Je voudrais... je voudrais... je voudrais...

Il voulait ce que personne ne pouvait lui accorder. Il voulait s'évader de son cauchemar, et se retrouver à la surface, par une magique et immédiate opération.

Kyra a soupiré de nouveau. Avant d'essayer de consoler le garçon, en lui faisant miroiter la richesse possible. Perte de salive. L'enfant malheureux ne voulait pas de ce hochet-là. Pas du tout.

Le tunnel que nous avons pris allait dans la bonne direction, mais il nous a amenés à un cul-de-sac. Après un trajet suffisamment long pour que l'idée de le refaire en sens inverse ne nous enthousiasme pas. Retour en arrière obligatoire, pourtant.

Lasly nous suivait. Un vivant symbole de réprobation. Il boudait, ronchonnait et refusait de nous parler. Une question directe obtenait tout juste une réponse monosyllabique. Et encore.

Lasly m'exaspérait. Kyra s'agaçait aussi, mais elle faisait quelques efforts dans la gentillesse. Le côté maternel, sans doute, qui existe en toute femme. Kyra se montrait plutôt indulgente.

J'étais moins patient. Je contenais mal une belle envie de rosser Lasly. Solution boiteuse, qui n'aurait rien arrangé.

Lors d'une halte, Kyra avait tenté d'inviter Lasly à une séance amoureuse de groupe. L'idée était valable. Malgré mon peu de goût pour les corps masculins, j'aurais coopéré. L'entente qui existait entre Kyra et moi avait pu amener Lasly à se sentir exclu. Malheureusement, la proposition avait été refusée avec hargne.

— Non ! Vous me dégoûtez trop !

Inutile d'insister. À force de rancune, Lasly voyait en nous des bourreaux, qui le tourmentaient par plaisir. Même Rikki était détesté. J'avais remarqué que le chat évitait le garçon avec soin. Lasly avait probablement tenté de le molester.

Situation inquiétante. La haine de Méryl nous avait déjà valu une mauvaise histoire. Celle de Lasly pourrait en provoquer une autre. Par la force des choses, nous étions tous liés. S'il le voulait, Lasly aurait bien des occasions de nuire...

Autre sujet préoccupant, nous suivions à présent un chemin inconnu. Pourrions-nous retrouver la voie indiquée par l'oncle ? Rien de moins sûr.

Par prudence, j'avais commencé à jalonner la route.

Lasly était peut-être dans le vrai. Retourner à la surface aurait été plus sage. Les clares existaient-ils, seulement ? Ne pourchassions-nous pas, avec un acharnement imbécile, une chimère ?

Le second tunnel choisi obliquait par rapport à la bonne direction. Mais les autres nous auraient éloignés davantage. Nous espérions une bifurcation propice.

Pas de bifurcation, mais la chance nous a quand même servis. Après quelques heures de voyage, le souterrain s'est courbé obligeamment dans le bon sens.

Kyra et moi étions enchantés. Pas Lasly. Il a grommelé une phrase où il était question du Diable, qui s'ingéniait à nous satisfaire. Ni Kyra ni moi n'avons relevé le propos. En règle générale, nous évitions d'envenimer des rapports déjà très mauvais. Malheureusement, Lasly confondait notre sagesse avec de la faiblesse. Et il en profitait pour nous asticoter au maximum. Comportement d'enfant qui cherche à exaspérer les adultes. J'étais de plus en plus tenté de donner à Lasly la correction qu'il méritait. À en juger par le regard de Kyra, elle devait ressentir la même tentation.

Dès le début de la mésentente, j'avais confisqué le brûleur de Lasly. Sans dissimuler mes raisons. Compte tenu de son état d'esprit, je ne tenais pas à ce que le garçon garde à sa disposition une arme aussi dangereuse.

Lasly n'avait pas discuté, mais son regard buté exprimait clairement qu'il prenait ma décision comme une brimade supplémentaire.

L'ardente chaleur oubliée renaissait. Nous approchions du puits volcanique. Il ne semblait plus être en activité. Calme parfait, sans grondements ou secousses. Mais ce puits, qui avait dû être en sommeil au moment du voyage de l'oncle, s'était réveillé pour nous. Et la matière ignée avait largement débordé ses limites. Pas impossible qu'elle nous interdise de continuer, quoi que nous tentions.

Lasly traînait en arrière, laissant s'accroître la distance entre lui et nous. Je lui avais déjà enjoint deux fois de se presser. Peine perdue.

présent. Une peur.

La bonne méthode aurait consisté à le laisser faire. Il aurait suffi qu'il nous perde de vue pour que la peur le pousse à courir sur nos traces. Mais j'étais trop irrité pour la sagesse. Je suis revenu sur mes pas. Pour empoigner Lasly, et le projeter en avant d'un bon coup de pied aux fesses.

Il a opté pour la marche rapide. Trop rapide. Il n'a pas tardé à nous devancer.

Exaspération maximum. J'en avais les mâchoires crispées. Je voulais que Lasly reste avec nous, pas qu'il traîne derrière ou prenne les devants.

Je l'avais désarmé, j'étais responsable de sa sécurité. Sa position en avant-garde était nettement plus hasardeuse que la précédente. Nous ne suivions plus la carte de l'oncle. Rien ne nous signalait les zones dangereuses. La prudence était impérative, et Lasly le savait très bien. Ses réactions infantiles dépassaient les bornes du tolérable.

J'ai juré entre mes dents. Cette fois, Lasly allait récolter la raclée qu'il cherchait.

Il avait pris vingt ou trente mètres d'avance sur nous. J'allais courir à ses trousses quand une palpitante clarté bleu-vert a soudainement surgi devant lui.

Une clarté pulsante, mouvante, qui illuminait le tunnel de reflets aigue-marine.

Lasly s'était arrêté. J'ai vu sa main chercher, à sa ceinture, l'arme qui ne s'y trouvait plus. Une ligne de feu bleu-vert auréolait son corps de fines pointes lumineuses.

Lasly a crié.

J'avais mon brûleur en main, de même que Kyra, mais comment tirer ? Lasly faisait écran entre nous et l'étrange chose qui s'approchait. Un bloc de matière transparente, analogue à du verre, qui se mouvait paresseusement. Il se présentait sous la forme d'un bouquet de tiges rigides, de longueurs inégales, accolées les unes aux autres. Les tiges crachaient des flammes de clarté aigue-marine en dents de scie.

Une vague d'odeur acide assaillait mes narines. J'avais le corps parcouru de picotements.

Lasly s'était statufié. Kyra et moi lui avons hurlé les mêmes conseils. Qu'il recule, et surtout se déplace, pour ne pas gêner notre tir. Sans résultat. Lasly ne semblait rien entendre. Il n'a pas bougé. Sa chevelure se dressait, comme douée d'une vie autonome, chaque cheveu prolongé par une aiguille de clarté bleu-vert.

La chose était très proche de lui. Elle progressait en glissant, comme un véhicule qui se déplace sur coussin d'air.

J'ai pris le risque de tirer, par-dessus la tête du garçon. Je *sentais* le danger.

La décharge a tranché un faisceau de tiges au sommet. Elles ont explosé, en pluie tintinnabulante.

Mais la chose a continué à avancer, en un lent mouvement glissé. Les flammes de lumière palpitaient sur un rythme saccadé.

L'odeur acide s'était accrue. Les rafales picotantes qui me parcouraient devenaient très pénibles. J'étais picoré par un milliard d'épingles. Entre la fourrure de Rikki, perché sur mon épaule, et mes cheveux, des étincelles crépitaient. Le poil du chat était fantastiquement gonflé.

Lasly a hurlé. Un cri d'angoisse absolue, qui s'est vrillé dans mes oreilles.

J'ai dit à Kyra :

— Tire sur cette saleté. Je vais ramener Lasly.

J'ai foncé. En donnant toutes mes ressources de vitesse.

J'ai empoigné le garçon par le bras. Le contact m'a secoué d'une décharge électrique. La piqûre des épingles devenait supplice. La palpitation de clarté trop proche me blessait les yeux.

J'ai fait pivoter Lasly, je l'ai forcé à se courber, et je l'ai poussé devant moi. Pour ne pas gêner Kyra, nous avons rasé la muraille. Elle tirait et tirait. Les décharges se répercutaient dans la cible, en fracas de verre brisé.

Lorsque nous avons été à bonne distance du bloc lumineux, j'ai lâché le garçon pour me retourner et tirer aussi.

La chose n'avancait plus. Les flammes de lumière baissaient.

Nous avons tiré longtemps. Les décharges démantelaient le bloc de tiges, morceaux par morceaux.

Il n'en est plus resté qu'un amas de poussière granuleuse, et des fragments aigus. Nos lampes les faisaient scintiller, mais les flammes aigue-marine avaient disparu. Les picorantes épingles aussi.

J'ai essuyé mon front suant. J'avais souffert d'une belle crise de frousse.

Kyra était pâle, suante elle aussi.

— Distorsion ! Cette monstruosité émettait un formidable champ électrique ! Si elle nous avait touchés...

Eh oui. Si elle nous avait touchés... Un contact direct aurait probablement fait bouillir le sang dans nos veines.

J'ai regardé Lasly. J'étais encore furieux. Le garçon était livide. Ses lèvres décolorées tremblaient. Un peu d'intelligence renaissait dans son regard hébété. J'ai craché hargneusement :

— Foutu imbécile ! Est-ce que tu réalises que tu as failli être victime de ta stupidité ? Je devrais te rosser !

Lasly a baissé la tête.

— Je ne le ferai plus, Giraud. Je te jure.



Le petit garçon se repentait. Sincèrement. Ma colère refluait. Que faire de ce gosse irresponsable ?

Je revoyais sa main, cherchant une arme absente... Je préférais ne pas penser à ce que j'aurais ressenti si Lasly avait été tué...

J'ai fouillé dans mon sac.

— Reprends ton brûleur, Lasly. Je veux bien te faire confiance. Tâche de ne pas me décevoir.

— Oh, non !

Grand élan de sincérité. Pour un peu, Lasly aurait promis d'être bien sage. Un moutard ! Un petit moutard inconscient ! Hyper deux fois distordu !

Nous avons repris la route. En sautant prudemment par-dessus les débris vitrés. Ils étaient sûrement inoffensifs, à présent, mais sait-on jamais...

Une centaine de mètres plus loin, nous avons croisé un autre tunnel. Rikki a émis une cascade de notes inquiètes. Au fond d'un trou de noirceur, j'ai vu palpiter de lointaines lueurs aigue-marine.

Nous avons tous pressé le pas. D'autres fagots de tiges électrifiées devaient gêner dans ce passage. Personne ne tenait à les rencontrer.

Nous avons laissé ce tunnel derrière nous depuis longtemps, quand j'ai pensé à vérifier si notre voie suivait toujours la bonne direction.

J'ai sorti mon traceur. Un traceur est l'aboutissement logique et moderne de son ancêtre la boussole. Il est prévu pour s'adapter à n'importe quelle planète. Mais la complexité de son mécanisme le rend très délicat.

Mon traceur ne fonctionnait plus. Sur le cadran aux multiples données, les aiguilles s'étaient figées.

Pas d'inquiétude immédiate. En raison, justement, de la fragilité d'un traceur, nous en avons emporté plusieurs.

Les consulter tous, les uns après les autres, de plus en plus fébrilement, m'a révélé l'étendue de la catastrophe. Tous nos traceurs étaient morts. Définitivement. L'intense champ électrique émis par le bloc de tiges les avait détraqués.

Je les ai secoués, assaillis de chiquenaudes, injuriés, avant d'accepter la réalité. Nous n'avions plus de traceurs.

Lasly écarquillait des yeux affolés. Il a hurlé, d'une voix suraiguë :

— On ne pourra pas retourner !

— Mais si. Il suffira d'attendre que la matière ignée se soit refroidie pour reprendre le chemin que nous connaissons.

Je ne disais pas toute la vérité. Le débordement de lave avait fort bien pu boucher à peu près cette voie. Et rien ne prouvait que le puits soit retourné au sommeil définitif. D'autres éruptions pouvaient encore se produire...

Et les clares étaient à présent perdus.

J'avais plus de peine à admettre cette réalité-là que l'autre. J'aurais volontiers hurlé de frustration. Toute cette expédition pour rien !

Le regard de Kyra exprimait une rage impuissante. Ses mâchoires se sont serrées.

— Je ne veux pas renoncer, Giraud. Je ne peux pas ! Nous sommes si près du but... Essayons au moins de suivre ce tunnel jusqu'au bout ?

Nous étions près du but, en effet. D'après la carte de l'oncle, entre le puits volcanique et la caverne aux clares, la distance n'était pas énorme.

J'ai admis que moi non plus, je ne *pouvais* pas renoncer.

— D'accord, Kyra. On essaie.

Lasly nous regardait, le visage tordu d'angoisse. D'évidence, il nous classait déments. Je m'attendais à une marée de protestations. Erreur. Le garçon s'est tu. Un très gros effort dans le sens de la conciliation. L'épisode du bloc de tiges avait réconcilié Lasly avec nous. Il ne nous détestait plus.

Une forêt. Une immense forêt pétrifiée, féerique, enclose dans une caverne si vaste que je n'en distinguais pas les limites. Une forêt épaisse, emmêlée, baignée dans la lumière des clares.

La Jungle de Pierre.

Je n'avais pas cru à la chance. L'expérience m'a appris qu'elle sert très rarement ceux qui ont besoin d'elle.

Nous avons pourtant atteint le but. Après un voyage de plusieurs jours dans le même souterrain.

Il nous avait amenés à cette gigantesque caverne. Les clares l'illuminaient. Je n'en avais jamais vu de semblables. Des clares énormes, flamboyants, qui diffusaient leur propre clarté. Ils chatoyaient, couvrant toute la gamme des couleurs. Des flèches de lumière dansaient, jaunes, orange, rouge clair, cramoisies, bleu azur, outremer, violettes, turquoise, émeraude, blanches, topaze...

Les clares sont des cristaux. Ils se présentent sous une forme tout en arêtes, très scintillante. Mais aucun de ceux que j'avais pu voir n'atteignait à un tel paroxysme lumineux, assez intense pour créer dans la caverne un demi-jour traversé d'éclairs.

La Jungle de Pierre.

Jusque-là, je ne m'étais pas interrogé sur le sens de ces mots bizarrement associés. Jungle, qui évoque une vie frénétique, et pierre, qui suppose au contraire l'immobilité éternelle.

Mais le nom avait été bien donné. Un fouillis d'arbres et de plantes minérales, gris, noirs, beiges, bruns, verts, bleus... l'œil trouvait des analogies partout. Candélabres, cyprès, cèdres, sapins, pommiers, fougères en dentelle de pierre, hêtres et buissons, viornes et lianes...

Arbres et plantes portaient des bouquets de cristaux, groupés par couleur. Une tache de clarté citron ici, une bleue là, une pourpre plus loin, qui flamboyaient.

La jungle bougeait.

J'ai vu un bouquet de cristaux verts s'envoler d'une branche torse de pommier, pour rejoindre un candélabre. La tige courbe s'est haussée, harmonieusement, pour accueillir les clares. Ils se sont posés. Un vol de papillons butinant. Ils ont gagné la branche d'une lumière de jade.

— C'est vivant, a chuchoté Lasly, émerveillé.

Oui, la Jungle vivait. Si la vie est mouvement. Elle bougeait, en tout cas.

Les cristaux s'envolaient pour changer de branches, et les plantes se haussaient pour les accueillir.

Spectacle irréel, somptueusement beau, et presque inquiétant à force d'étrangeté.

Notre tunnel se plaçait en surplomb. Nous dominions de haut la Jungle miraculeuse. Une quantité de souterrains foraient les parois de la caverne. En dessous et à gauche de notre position, je voyais déborder d'un passage une coulée grumeleuse. Sous une croûte noire, un faible brasillement rouge transparissait.

Le chemin de l'oncle.

Nous en avons suivi un autre, qui menait au même but, en évitant heureusement le puits volcanique.

Kyra s'est étirée.

— Descendons, Giraud.

Le regard pailleté luisait de triomphe.

Je triomphais aussi. Nous avons gagné, au final. Les clares étaient là. Plus de clares que nous n'en pouvions désirer. De quoi payer la rançon de toute la Galaxie. De quoi faire s'effondrer le marché. Que l'existence de cette caverne vienne à être connue, et les cristaux n'auraient pas plus de valeur qu'un grain de sable.

Lasly avait l'air aussi triomphant que nous. La fortune dont il croyait se désintéresser dans l'abstrait venait de se matérialiser. À présent, il la *voulait*. Passionnément.

Rikki, logé sur mon épaule, a tiré mes cheveux. En chantant une cascade de notes insistantes. Des notes claires, excitées, qui tentaient de me communiquer un message que je ne comprenais pas. La musique véhicule bien les sentiments, mais des sentiments simples. Rikki me parlait dans une langue inconnue. Le message restait lettre morte. Je l'ai néoligé. Il ne ressemblait pas à un anel d'alarme.

Je t'ai appelé. Il ne ressemblait pas à un appel à l'aide.

Nous sommes descendus. L'un après l'autre, à l'aide d'une corde. Je suis passé le dernier.

En arrivant au sol, j'ai trouvé mes deux compagnons très absorbés. Ils contemplaient quelque chose que je ne distinguais pas.

Je me suis approché. Aux pieds de Lasly et Kyra, deux squelettes reposaient côte à côte. Une main d'os étreignait encore un mini-extracteur. Près d'un arbre de pierre bleue à branches tombantes, des sacs rongés achevaient de pourrir.

Quelques lambeaux de vêtements s'accrochaient aux os jaunis. Sur un sternum, reposait un navire spatial miniature, pendu à une fine chaîne. Un bijou en déryl, pas plus gros qu'une olive, incrusté d'éclats de diamants.

— C'est mon oncle, a dit Kyra d'une voix plate. J'ai bien souvent joué avec ce petit navire...

Ainsi, le dernier voyage de l'oncle l'avait amené à la mort. Il était arrivé jusqu'aux clares, mais ni lui ni son compagnon n'avaient pu repartir. Pourquoi ?

— Qu'est-ce qui les a tués ? a demandé Lasly, d'une voix angoissée.

Qu'est-ce qui les avait tués, en effet ? Juste au moment où, comme en témoignait l'extracteur, ils s'apprêtaient à prendre les clares ? Je n'en avais pas la moindre idée. Les squelettes ne révélèrent rien. Les os étaient intacts, encore réunis par les articulations. Il n'y manquait pas une phalange...

Le bouquet de tiges vitrées et son champ électrique me revenaient en mémoire. Avec acuité. Une vie étrange existait, dans ce Royaume de Pierre. Qui sait ce que cachait la Jungle ? Elle était assez vaste et dense pour recéler n'importe quoi. Et les arbres vivaient... les clares aussi...

Kyra s'était accroupie pour prendre la chaîne et le pendentif.

— Je le garderai. En souvenir de mon oncle. J'avais beaucoup d'affection pour lui.

Elle se relevait. Au bout de la chaîne accrochée à sa main, le navire se balançait.

Seul l'amour-propre m'a retenu de hurler : « Laisse-le ! » Je devenais terriblement superstitieux. J'avais l'impression que le mort allait se lever en réclamant son bien...

La Jungle semblait paisible, pourtant. Vol scintillant des cristaux, lents mouvements de branches. L'illusion de vie était contredite par un silence absolu. Le souffle de vent frais qui caressait mon visage ne produisait pas le moindre bruissement.

Devant moi, la branche d'un candélabre s'est gainée d'une floraison intensément bleue. J'ai essayé de prendre un cristal. Vaine tentative. Il venait de se poser là, mais il semblait fixé à son support depuis toujours. Impossible de le détacher.

Sur une branche plus basse, j'ai remarqué un bouquet de clares topaze, plus petits et beaucoup moins lumineux que les autres. Ils ressemblaient davantage à ceux que j'avais pu voir, ornant le cou ou les doigts d'une élégante fortunée. Pas plus facile à cueillir que les autres, hélas. Pour prendre les cristaux, il nous faudrait utiliser nos mini-extracteurs.

Kyra a soupiré.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, Giraud, je devrais être au comble de la joie, et je me sens de plus en plus mal à l'aise. Prenons les clares et partons, veux-tu ?

— Oh, oui ! a approuvé Lasly. Moi, j'ai peur. Partons vite.

En toute honnêteté, j'étais mal à l'aise aussi. La paisible Jungle me semblait pleine de menace. Une impression diffuse de danger flottait. Elle m'imprégnait jusqu'aux os.

— D'accord, ai-je dit. On ramasse les clares, et on file.

J'ai fouillé mon sac, pour en tirer un extracteur. Kyra a agi de même.

Rikki a explosé en un torrent de notes suraiguës. Un appel d'alarme, très pressant.

Mais je ne voyais rien qui puisse justifier ce signal de danger.

J'ai mis un moment à réaliser que le vol des cristaux s'intensifiait. Des fusées de lumière s'élançaient, dansaient, tourbillonnaient, s'aggloméraient, dans un jaillissement frénétique de clarté.

Et j'ai vu se construire, pièce par pièce, un énorme reptile volant. Un dragon de cristal gigantesque, flamboyant de lumière, scintillant de mille couleurs, qui planait sur nos têtes, étalant des ailes démesurées. Un dragon pour conte de fées, extraordinairement beau.

La gueule béante, les crocs rutilants, les serres crispées, menaçaient. Une longue queue serpentine cinglait avec férocité.

J'ai arraché mon brûleur de sa gaine, d'un geste réflexe. Je n'ai pas eu le temps de tirer. Le dragon se dissolvait, et les cristaux s'éparpillaient en volutes tourbillonnantes.

Rikki avait sauté sur mon crâne. Il tirait mes cheveux, frénétiquement, en chantant une musique sauvage.

Kyra remettait machinalement son brûleur à sa ceinture. Ses yeux pailletés étaient pleins d'un étonnement

angoissé. Lasly, le visage livide, se mordait la lèvre.

La danse des cristaux s'apaisait. Les clares ont regagné leurs branches, en vol dispersé.

— Pourquoi ont-ils fait ça ? a demandé Lasly, d'une voix frémissante.

— Je crois qu'il s'agit d'un avertissement, ai-je dit. Les cristaux vivent. Ils ne veulent pas qu'on les prenne. Je ne vois pas d'explication plus logique. Jusqu'à ce que nous sortions ces extracteurs, les clares ne se sont pas occupés de nous... À mon avis, l'oncle et son compagnon sont morts de s'être entêtés...

Kyra pâlisait.

— Non ! C'est impossible ! Tu te trompes sûrement.

Elle essayait surtout de se mentir à elle-même.

— Préfères-tu être aussi riche que morte, Kyra ?

— Je ne cherche pas la richesse proprement dite. Je ne veux que la liberté qu'elle donne.

Evidemment. La liberté de suivre ses propres lois, sans devoir se plier à celles qu'impose le manque d'argent... Je comprenais trop bien la déception de Kyra. Je ressentais la même. Et j'avais encore un autre problème. Mon navire avait été réparé, mais je devais à Kyra une grosse somme. Si elle ne voulait, ou ne pouvait, patienter jusqu'à ce que j'aie pu vendre mes robots ailleurs que sur Breskal, j'aurais à repasser par l'Arène... Sans doute deux fois. Réjouissante perspective. Sans parler du voyage retour vers la surface...

L'envie de tenter quand même d'arracher des clares à leur support devenait irrésistible. Somme toute, mon hypothèse pouvait être fausse...

Kyra et moi avons avancé en même temps vers un arbre. Rikki l'a atteint avant nous. Il a dansé sur une branche, le poil gonflé, les oreilles aplaties. Sa musique furieuse rugissait.

Lasly a crié, suppliant :

— Non ! Non ! Ne faites pas ça !

Quelque chose a serré mon cerveau, sauvagement. Un étai monstrueux, qui comprimait et écrasait ma boîte crânienne.

J'ai crié, en lâchant l'extracteur pour prendre ma tête à deux mains. Je titubais, aveugle, sourd. L'étai se resserrait.

Je n'ai pas eu conscience de tomber.

Quand j'ai retrouvé la vue et l'ouïe, j'étais étalé sur le dos. Le torse de Kyra reposait en travers de mon ventre.

L'étai ne serrait plus. J'ai savouré, quelques secondes, une merveilleuse sensation de soulagement.

Kyra a bougé. Son beau visage aux pommettes hautes était livide.

— Tu l'as senti aussi, Giraud ?

— Oui.

Lasly avait des yeux affolés. Il a gémi :

— J'ai cru que vous étiez morts ! Ne recommencez pas, je vous en prie... Les cristaux ne veulent pas...

Non. Ils ne voulaient pas. Aucun doute. J'étais surpris d'être vivant.

Rikki, toujours perché sur la branche, chantait sans s'interrompre. Un flot déferlant de notes. J'aurais bien voulu en comprendre le sens.

Un vol léger de cristaux verts s'est posé près de lui. Les clares ont tourbillonné et j'ai vu naître, peu à peu, un second chat de Galma. Un chat de cristal, copié sur le modèle. Un chat étincelant, souligné d'arêtes. Les larges yeux vert pâle semblaient me regarder.

Je n'ai pas *entendu* les phrases. Je les ai *perçues*, imprimées dans mes propres pensées.

— *Ne menacez plus mes vies, et je ne menacerai plus les vôtres. Je n'aime pas tuer.*

J'ai balbutié :

— Qui...

— *Je suis la Jungle. Je communique par l'intermédiaire de la vie que j'ai imitée. Elle est télépathe, et connaît votre mode d'expression. Remerciez-la. Sans elle, j'aurais anéanti vos vies.*

Les visages stupéfaits de Kyra et Lasly me disaient qu'ils percevaient aussi cette étrange émission mentale. Le « vous » était collectif.

La Jungle vivait, d'une vie multiple, chaque cristal, chaque plante formant la part d'un tout. Un tout qui possédait une intelligence...

— *L'intelligence a bien des formes. La vôtre m'est étrangère, cependant, je reconnais son existence. Reconnaissez la mienne, et ne tentez plus de me molester. Chacune de mes vies est part de moi.*

— Mais..., a dit Kyra.

— *Je sais. Vous désirez prendre certaines de mes vies pour une raison que je comprends mal. Tous ceux qui*

vous ressemblaient désiraient si passionnément mes vies que j'ai été forcé de les tuer. Les menaces n'ont jamais suffi. Mais je ne pouvais communiquer réellement avec eux. À vous, je dis : vous pouvez prendre celles de mes vies qui sont déjà éteintes sans me blesser.

Je compris presque immédiatement.

— Les petits cristaux ? Ceux qui n'émettent que peu de clarté ?

— *Oui. Ces vies étaient faibles. Elles n'ont pu croître, et se sont interrompues. Vous pouvez les prendre. Je ne vous tuerai pas si vous voulez vous engager à ne pas révéler mon existence à ceux qui vous ressemblent, et si la vie mâle et la vie femelle me laissent effacer de leur mémoire le souvenir du chemin qui mène à moi.*

— Mais nous ne pourrions pas repartir ! a crié Lasly, affolé.

*Je vous ramènerai moi-même à la surface de ce monde.*

— Comment...

— *J'ai des pouvoirs que vos vies ne connaissent pas.*

Des pouvoirs... Oh, que oui ! Comme cette force qui avait serré ma boîte crânienne...

— *Me donnerez-vous votre promesse de ne rien révéler ? Prenez garde !*

*Vous avez coutume de cacher vos pensées. Vous ne pourrez pas le faire. Je vous sonderai, et je saurai la vérité.*

Une vie différente... mais pas différente au point de ne pas désirer se protéger... La Jungle n'aimait peut-être pas tuer, mais elle le ferait si nécessaire...

À la réflexion, j'ai admis que la Jungle avait, comme toute vie, le droit de vouloir continuer à vivre. Le droit aussi de défendre son existence. Ce qu'elle demandait, en échange des clares, était bien peu de chose.

J'ai donné ma parole. Je ne le fais jamais à la légère. Et quand je la donne, je la tiens.

Kyra avait dû parvenir à la même conclusion que moi. Elle a donné sa parole aussi. Avec une gravité calme, qui excluait toute idée de tricherie.

Lasly a juré, à son tour, qu'il ne raconterait jamais rien à personne. Avec une ferveur sur laquelle j'aurais parié. Il ne mentait pas. J'en étais certain.

Il a hurlé, pourtant, en prenant sa tête dans ses mains.

Et il s'est écroulé.

Je n'avais pas besoin de chercher les battements de son cœur. Lasly était mort, ses yeux ouverts figés dans une expression de terreur.

La rage m'envahissait. Pourquoi ? J'étais sûr que Lasly avait dit la vérité. Absolument sûr. Rikki a chanté des notes tristes. Le double de cristal étincelant me regardait. Les yeux en arêtes vertes me semblaient pleins d'ironie. J'aurais volontiers fait exploser les clares d'une décharge.

L'émission mentale a repris :

— *Je regrette pour la jeune vie. Elle n'aurait pas pu tenir sa promesse. Elle était trop faible.*

J'avais peine à l'accepter, mais je devais bien reconnaître la logique de ce point de vue.

Lasly n'aurait pas, en effet, tenu sa promesse, même s'il avait été sincère en la faisant. Il l'aurait oubliée très vite...

Kyra s'est agenouillée pour fermer les yeux de Lasly. Son geste m'a un peu surpris. Kyra avait mené une vie aussi hasardeuse que la mienne. Un mode d'existence qui exclut très vite la sensibilité. Parce qu'elle constituerait un sérieux handicap.

Et pourtant... Moi aussi, je regrettais le garçon. L'aventure vécue en commun avait tissé des liens. Point de vue logique ou non, j'en voulais à la Jungle d'avoir tué Lasly. Terriblement.

— *Vos pensées sont gênantes. Je ne comprends pas ce qu'elles expriment.*

— La colère, a répondu Kyra d'une voix dure.

— *Je ne comprends pas ce sentiment. Mais il est gênant. Je désire que vous partiez. Ouvrez-moi vos esprits, pour que j'efface le souvenir du chemin qui mène à moi. Ne luttiez pas !*

Foutue intelligence d'ordinateur ! Si éloignée de l'humain qu'elle ne comprenait pas la colère.

J'ai craché, hargneusement :

— Et les clares ? Tu...

L'agitation qui naissait chez les cristaux m'a interrompu. Les petits clares s'envolaient en tourbillons dansants. Les volutes scintillantes se sont rejointes. Un ruisseau coloré s'est déversé à mes pieds. Clares d'azur, roses, outremer, orange, violets, jade, caramel, coquelicot, émeraude... Une cascade de clarté douce coulait et s'entassait sur le sol, en formant une pyramide ; avec un bruit tintant de verrerie entrechoquée.

Lorsque la pyramide a cessé de croître, les clares montaient plus haut que mes genoux.

— *Est-ce suffisant ?*

— Beaucoup trop. Nous ne pourrions pas emporter tout ça.

— *Ouvrez-moi vos esprits !*

Je ne comprenais pas très bien ce que voulait la Jungle. Est-ce qu'un esprit s'ouvre ou se ferme comme une porte ?

— *Je ne veux effacer qu'une part infime de vos souvenirs. Si vous luttiez mentalement contre moi, je ne pourrais agir efficacement. Je risquerais de léser vos intelligences. Laissez-moi pénétrer en vous, et ne combattez pas.*

J'ai senti quelque chose s'insinuer. Une force insidieuse, qui entraînait dans ma mémoire et en prenait possession. Une présence étrangère, que j'aurais peut-être pu rejeter, simplement en la refusant. Mais je l'ai acceptée. J'avais ma part du marché à tenir. Fragment par fragment, la carte de l'oncle a été effacée. Le chemin de la Jungle s'est dilué peu à peu, jusqu'à ce que je n'en retrouve plus trace.

La caverne où nous nous trouvions s'ouvrait, par une faille étroite, sur une vallée rocheuse. Une vallée froide, prise dans la gangue du gel. Meïra, la petite lune de Breskal, découpait des silhouettes de baddurs malingres.

Je ne savais où nous avions abouti. S'il fallait en croire la Jungle, nous devions être « à proximité d'une concentration de vies semblables à la vôtre ». Soit, mais encore ?

La Jungle nous avait transportés là, par quelque tour magique. Impossible de décrire ce voyage. Je l'avais effectué dans une totale inconscience, de même que Kyra. Avant le départ, la Jungle nous avait endormis. Pas question de mémoriser même une infime partie du chemin.

D'après ma montre, le voyage n'avait pas duré plus de quelques heures. Donc, suivant la logique, nous devions nous trouver ici relativement près de la Jungle, et extrêmement loin des monts Albrégon. Oui, mais où au juste ? Je ne voyais pas trace de la concentration humaine annoncée.

— Il faudra attendre le matin, a dit Kyra.

Juste. Meïra n'éclairait que fort peu. Pour un bon repérage des lieux, il faudrait attendre le jour.

Nos deux sacs étaient si bourrés de clares qu'ils pesaient terriblement. Nous avions pourtant éliminé la quasi-totalité de notre équipement originel.

Comme tous les nouveaux riches, je craignais pour ma fortune. J'avais hâte de la mettre en sûreté. Avant d'avoir pu arracher le *Snark* à l'attraction de Breskal, je ne me sentirais pas à l'aise. Inquiétude justifiée, quand même. Tant que les clares logeraient dans nos sacs, n'importe quel contrôle policier serait catastrophique. Il nous fallait, d'urgence, un véhicule pour rejoindre Urraca...

— *Je sens des êtres humains proches. Je peux vous guider.*

Une émission mentale. Qui aurait pu provenir de la Jungle, mais j'ai su instantanément qu'il ne s'agissait pas d'elle. Un mode d'expression identique, et pourtant différent, comme deux voix peuvent être différentes.

Les précédentes émissions étaient venues d'une intelligence glacée, terriblement logique, et très éloignée de l'humain. La nouvelle était plus chaude, plus amicale, beaucoup plus proche de l'homme.

J'ai compris immédiatement. En même temps que Kyra, qui s'est exclamée :

— Rikki ! C'est toi !

— *C'est moi. Je lisais vos pensées, mais je ne savais pas comment vous transmettre les miennes. La grande intelligence me Ta appris. Je suis content. Je vous aime bien. Vos ondes sont bonnes.*

— Nos ondes ?

— *Pour nous, les humains émettent des ondes. Parfois, elles sont très bonnes, comme les tiennes, Giraud, parfois très mauvaises, comme celles de Henri Soultz, parfois un peu-bonnes, ou un peu mauvaises. Les très bonnes nous rendent heureux. Les très mauvaises peuvent nous tuer, si nous les endurons trop longtemps. Celles de Grag étaient mauvaises. Pas trop, je pouvais me protéger, mais dangereuses quand même.*

Curieux phénomène. Qui expliquait le mystère. Les chats de Galma suivaient volontiers les humains aux ondes agréables, et fuyaient les autres, ou mouraient...

— Qu'est-ce qu'il t'avait fait, ce Soultz, Rikki ? a demandé Kyra.

— *Il a fait tuer mon ami Andry. Un géologue, qui travaillait pour la Générale Minière. Andry avait fait un séjour sur Galma, pour un repérage des ressources. Ses ondes étaient très très bonnes. Je l'ai suivi quand il est retourné sur Breskal. Soultz m'a découvert, et il a voulu m'acheter. Andry a dit non. Alors Soultz a ordonné son assassinat. J'ai essayé de prévenir Andry, mais il était comme vous, il ne comprenait pas toujours. Je n'ai pas pu empêcher qu'il soit tué par des mineurs. Un meurtre camouflé en accident. Soultz espérait me capturer, mais j'ai pu m'enfuir. Et j'ai erré longtemps dans Urraca jusqu'à ce que je te rencontre, Giraud.*

« *Il était comme vous, il ne comprenait pas toujours.* » Évidemment. La musique de Rikki ne m'avait pas toujours transmis ce qu'il voulait me dire... Mais à présent, grâce à la Jungle, il savait comment atteindre nos cerveaux non télépathes. Et il pourrait nous aider très efficacement.

J'ai demandé :

— Sais-tu ce qu'est exactement cette concentration d'humains, Rikki ? Un village ? Une ville ?

— *Ni l'un ni l'autre. Une exploitation minière. Le personnel loge sur place. Ils dorment presque tous, sauf quelques gardes.*

— Peux-tu localiser cette mine ?

— *Attends... je cherche... Voilà ! La mine s'appelle Ouraffala. L'indication est utile ?*

Elle l'était. Je pouvais situer les monts Ouraffala. Nous étions fort loin d'Urraca.

— Allons voir cette mine de plus près, Giraud, a proposé Kyra. Si nous pouvions voler une navette...

J'avais eu la même idée. Une navette réglerait un premier problème.

Nous avons quitté notre petite caverne, en nous râpant pour franchir la faille.

J'appréciais ma combinaison chauffante. Elle était abominablement crasseuse, mais elle fonctionnait. Avantageux. La nuit gelée glaçait mon visage. Meïra découpait des arêtes rocheuses sur des taches d'ombre.

La mine s'est annoncée par une série de lumières. Un pan de roche que nous venions de contourner les avait masquées. Éclairage nocturne, réduit par souci d'économie. Il permettait tout juste de deviner bâtiments, cheminées et terrils.

J'ai trouvé très plaisant le parking. Il débordait de navettes. Dans une cabine vitrée, un garde solitaire regardait une émission sur un petit écran portable.

— J'y vais, a dit Kyra. Il se méfiera moins d'une femme. Je jouerai les touristes en détresse jusqu'à ce que je puisse l'assommer.

Elle a sorti d'une poche son boudin de déryl et l'a fait sauter dans sa paume. Un geste éloquent.

Je faisais toute confiance à Kyra. Elle se débrouillerait très bien.

Kyra s'est approchée de la cabine vitrée. Elle a frappé à la porte.

Le garde a redressé la tête. Son visage s'étonnait. Il s'est levé pour accueillir cette visiteuse qui surgissait de la nuit.

Kyra a parlementé. J'étais trop loin pour entendre.

— *Tout va bien, a émis Rikki. Le garde est surpris, mais pas défiant.*

L'homme avait fait entrer Kyra dans la cabine. Il s'est penché sur un appareil de communication.

Le poing de Kyra a cogné sur sa nuque, avec force et précision. Le garde s'est écroulé.

J'ai rejoint rapidement Kyra. Nous avons ligoté et bâillonné l'homme inconscient, avant de le dissimuler dans une armoire. Avec un peu de chance, il ne serait pas découvert avant le matin. Et nous serions loin.

J'ai pris sur un tableau la clé magnétique d'une navette.

Nous avons cherché le véhicule correspondant au numéro. En nous pressant. Moins nous traînerions dans le secteur, mieux ça vaudrait.

Nous avons logé nos sacs dans l'appareil, avant de nous installer. J'ai programmé une direction sur le cadran. La navette a décollé gentiment. Sans trop de bruit. Pas de quoi amener les foules.

— Tu n'as pas programmé Urraca, Giraud ? Où allons-nous ?

— Nous retournons aux monts Albrégon. J'espère y retrouver la navette de Grag. Elle sera moins dangereuse que notre véhicule actuel, qui peut être recherché bientôt. Et je te laisserai sur place. Avec les clares. Il faudra quitter Breskal en fraude. Nous ne pourrions pas passer un seul clare aux contrôles d'entrée du cosmoport sans qu'il soit détecté. De plus, Rikki est recherché aussi. Il ne passerait pas les contrôles plus facilement. Non. Je viendrai vous récupérer avec le *Snark*.

— Mais, Giraud ! Tu ne peux pas te promener avec un navire spatial sans t'inscrire sur tous les écrans de contrôle...

— Pas si je fais du rase-mottes.

— Tu plaisantes ! Tu...

— Distorsion ! Kyra ! Est-ce que tu me prends pour un foutu touriste ? Je suis un Errant. Tu t'imagines que ce serait la première fois que je me passerais d'autorisation pour décoller ou atterrir ?

— Très bien, Giraud. C'est ta partie, en effet. Joue-la comme tu l'entends.

La voix de ma compagne était revenue à une calme froideur. Les yeux brun doré n'exprimaient plus rien.

La navette de Grag nous avait attendus. Bien gentiment. Elle se tapissait sous un surplomb de roc, pas bien loin de l'entrée du monde souterrain. Le gel l'avait revêtue d'une gaine argentée.

Je l'ai sortie de son refuge, pour mettre le véhicule volé à sa place. Il n'y serait pas repérable du ciel.

— Rikki ai-je dit tu restes avec Kyra Tu quitteras noir au'elle ne se fasse pas surprendre et tu assureras la



liaison entre nous.

— *C'est impossible, Giraud. Je ne peux pas émettre ou capter à grande distance.*

Inconvénient imprévu. Eh bien, tant pis. Pas de liaison, et voilà tout.

— *Ça m'ennuie, Giraud, que tu partes seul. Toi aussi, tu aurais besoin d'une aide télépathique.*

J'aurais bien aimé l'avoir, en effet. Mais je m'en passerais.

J'avais affiché, pour Kyra, une belle assurance. En réalité, j'avais une idée très exacte des risques à courir. Si je ne réussissais pas à me glisser entre les mailles du réseau de surveillance, la Police planétaire me tirerait dessus. Sans la plus petite hésitation. Fin du *Snark*, et de Giraud Larcher par la même occasion. Un navire spatial n'est pas censé se promener librement autour d'un monde aussi surveillé que Breskal. Il atterrit au cosmoport, et pas ailleurs...

Mais j'avais déjà joué ce genre de jeu plusieurs fois. Je comptais sur la pratique pour réussir.

J'ai passé les contrôles de police du cosmoport sans problème. Les formalités douanières ont duré considérablement plus longtemps. Les vigilants détecteurs m'ont ausculté sur toutes les coutures. Ils cherchaient tout, et n'importe quoi. Rikki aussi, sans doute. Le cher Henri Soultz n'avait sûrement pas désarmé. Il devait se souvenir du chat chaque fois qu'il se regardait dans une glace. Les greffes les mieux réussies laissent quand même des traces.

Mon *Snark* était bien réparé. Tout, propulseurs compris, fonctionnait à merveille. J'aime mon navire. L'habitude nous a soudés. Je le connais, et il me connaît.

J'ai obtenu une autorisation de décoller très légitime. Jusque-là, tout était très simple. La suite allait devenir fichtrement plus compliquée.

J'ai arraché le *Snark* à l'attraction de Breskal. Beaucoup trop vite. Accélération démente, qui m'a durement malmené. Et je suis passé en Hyper à la seconde même où j'émergeais dans l'espace.

Les contrôleurs allaient me classer cinglé. Tout juste l'impression que je voulais donner. Je suis revenu dans l'espace normal instantanément. J'ai replongé dans l'atmosphère et j'ai foncé vers la planète en poussant mes propulseurs au maximum.

Je n'étais pas frais. Accélération trop rapide, plus deux distorsions successives qui tenaillaient encore mes viscères. J'avais du sang et de la bile dans la bouche. Mais je n'avais pas fini le boulot.

En entrant dans l'atmosphère, j'ai coupé mes propulseurs. Le *Snark* a chu comme un météore.

Pour les contrôleurs, j'étais un navire en détresse, promis à l'écrasement. Le cinglé avait récolté l'accident qui le menaçait. Ils enverraient des secours. À terre. Du côté du point d'impact présumé. On m'y chercherait un bout de temps, avant les soupçons, et l'intervention de la Police planétaire avec ses navires de chasse.

Un bout de temps qui, logiquement, devrait me permettre de récupérer Kyra, et de repartir sans être menacé par des canons énergétiques.

Le vrai problème, c'était mes propres réactions. Il *fallait* que je tienne jusqu'au bout.

La chute du *Snark* ne m'aidait pourtant pas. Mon corps surmené envoyait des signaux de détresse. J'étais embrumé, et des taches dansaient devant mes yeux.

L'habitude et les réflexes acquis m'ont permis de reprendre les commandes juste à temps. Avant l'écrasement.

La réussite m'a rendu assez fier de moi pour ramener mes malaises à un niveau supportable.

À présent, j'étais passé en dessous du réseau de surveillance. Même une navette n'aurait pas volé aussi bas.

J'ai guidé le *Snark* vers les monts Albrégon, en suivant un itinéraire qui m'écartait des agglomérations. Pas une tâche de tout repos. Même petit et maniable comme le mien, un navire spatial n'a pas été conçu pour faire du rase-mottes. Piloter me réclamait une attention absolue et une rapidité de réflexes un peu trop exceptionnelle.

Mais un Errant est familiarisé avec ce genre d'acrobaties. Les contrôles douaniers ne sont pas compatibles avec les bénéfiques bien compris. Rien de plus enquiquinant que les douanes. On les retrouve presque partout, et leurs impératifs variant avec chaque planète, elles paralysent quantité de transactions. Sans parler des taxes, qui ramènent les bénéfiques au niveau zéro.

J'avais de la pratique. Elle me permettait d'éviter des obstacles visibles un dixième de seconde avant que le *Snark* se précipite dessus. J'avais de la chance, aussi. Il en faut, pour réussir le jeu d'esquive. Sinon, on y perd sa vie. J'ai connu quelques Errants qui y sont restés.

J'ai atterri dans une cuvette, pas trop loin de la caverne où Kyra et Rikki devaient m'attendre, mais pas trop près non plus.

Et j'ai appelé mentalement le chat.

— *Giraud ! Je suis bien content. J'étais inquiet.*

J'ai transmis à Rikki les indications nécessaires pour que Kyra et lui viennent me rejoindre. En utilisant la navette volée, et en se pressant. Il fallait quitter Breskal d'urgence. Avant que la Police planétaire ait la possibilité de nous tirer dessus.

La navette est arrivée en moins de trois secondes. Kyra en est descendue avec les sacs ; Rikki se perchait sur son épaule.

J'ai tranché dans les paroles et émissions de bienvenue. En ordonnant à Kyra de se sangler. J'ai rentré les sacs, et fourré Rikki dans une de ces cages protectrices que j'utilise quand je transporte des animaux. J'ai averti tout le monde. L'accélération allait être désagréable. Très. J'avais l'intention de m'arracher à Breskal aussi vite que le permettraient mes propulseurs. En admettant qu'un navire de la PP soit déjà en position de guet, il aurait moins de chances de viser juste.

Accélération plus distorsion m'ont achevé. J'ai tout juste réussi à mettre l'automatique en route et à programmer Terra avant de m'engloutir dans du noir doux et accueillant. J'avais tous les droits de me laisser aller. Nous nous étions échappés. Dans l'Hyper, il n'y a pas de poursuite possible.

Kyra me secouait. J'ai ouvert les yeux. Sans bonne volonté. Le retour au conscient réveillait des nœuds vipérins dans mes viscères et des tenailles dans mes os. Ma douce compagne m'a pincé vigoureusement le nez, pour introduire une capsule dans ma bouche béante, et me faire boire.

— Avale !

J'ai avalé. Et j'ai commencé à me sentir mieux. Les reconstituants dont dispose notre époque sont supra-efficaces.

— Distorsion ! Giraud ! J'ai failli en crever ! Rikki est malade aussi.

Une émission mentale faiblarde a confirmé le fait.

— Tu as une tête de cadavre, a constaté Kyra, plus réaliste que compatissante. Tu comptes recommencer ce genre de dinguerie pour atteindre Terra ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Sur Terra, je connais une bonne filière. Nous atterrirons régulièrement. Ma cache est équipée contre les détecteurs. Pour faire sortir les clares du cosmoport, je les confierai à un passeur. Dans des sacs scellés. J'ai eu souvent recours à cette filière. Elle fonctionne très bien.

— Je n'ai pas confiance !

— Kyra, les passeurs sont honnêtes. Pas par moralité, mais tout simplement parce que filouter un seul client leur vaudrait de les perdre tous. Les Errants se passeraient le mot.

— Tout de même ! Giraud ! Tu te rends compte de la fortune représentée par ces clares ? Une tentation irrésistible. Il suffirait qu'un seul des passeurs découvre ce que contiennent les sacs... Honnêtement, je préférerais que tu recommences ce que tu as fait ici.

— N'y compte pas ! Terra n'est pas Breskal. C'est une planète suréquipée. Elle dispose de tous les avantages d'une technique très poussée. Je n'échapperais pas sur Terra au réseau de surveillance comme je l'ai fait ici. Et Terra est la seule planète qui ne pratique pas de contrôle sur le marché des pierres précieuses. Nous ne vendrions pas nos clares ailleurs que là.

Kyra a soupiré.

— Bon. S'il n'y a vraiment pas d'autre moyen...

— Il n'y en a pas.

— Soit. Mais l'idée de confier mes clares à d'autres continue à me déplaire.

J'ai ri.

— Tu vois ce que c'est, devenir riche ! On commence tout de suite à se faire des cheveux.

Mais Kyra ne voulait pas rire. Ses yeux pailletés étaient très froids.

— J'ai bien l'intention de conserver ma fortune, Giraud !

Ça sonnait plutôt comme une menace.

**J'** ai toujours plaisir à retrouver le ciel de ma planète natale. Sa gamme de couleurs est unique dans la Galaxie. Il me suffit de lever le nez pour savoir que je suis rentré chez moi.

J'ai un bout d'appartement à Paris, qui me sert de port d'attache. Entre deux voyages, j'y séjourne volontiers quelques semaines. Mon havre n'est ni vaste ni luxueux. Confortable, sans plus. Mais il me convient, et je m'y plais.

Je regardais distraitement le ciel inscrit dans mes vitres. Un ciel d'automne, gris pâle, traversé de nuages en fumées sombres. Il se reflétait dans l'argent de la Seine. Sur la rive, le vent arrachait des feuilles aux marronniers roussis. Il les dispersait en volutes flottantes.

Kyra était assise. Elle jouait machinalement avec un coquillage des mers de Berceuse. Une étincelante nacre mauve et violette, en forme de spirale.

Nous nous taisions. Parler avait abouti deux fois à un début de dispute.

Nous attendions la livraison des clares, confiés la veille à un passeur. Attente impatiente, qui nous irritait l'un et l'autre. J'en arrivais moi-même à douter. Les clares seraient-ils livrés, ou non ?

Rikki, sans doute lassé de nos pensées trop fiévreuses, avait choisi de fermer son esprit et de dormir. Lui ne se tracassait guère pour les clares. Les chats de Galma vivent dans leurs jungles tièdes, sans aucun souci de technique. Ils se nourrissent de fruits ou d'insectes. Le symbole même d'argent était étranger à Rikki. Il ne comprenait pas notre inquiétude.

Le chat avait passé la douane aisément, sans plus de formalités qu'un examen vétérinaire. Terra n'a pas accordé aux chats de Galma un statut d'êtres pensants. Elle les classe dans le règne animal. Et elle autorise le transit des petits familiers avec leur propriétaire, à condition qu'ils soient en bonne santé.

Il existe, à Milan, un très florissant marché d'animaux extraterrestres. La SPA ne le voit pas d'un très bon œil, mais elle n'a pas réussi à le faire interdire. La traversée du cosmoport avec Rikki perché sur mon épaule m'avait valu des regards envieux. Plus quelques propositions d'achat, à prix extrêmement élevé. Je m'étais contenté de dire non. Inutile d'expliquer à ces snobs que le chat possédait une intelligence beaucoup plus grande que la leur. J'aurais gaspillé ma salive.

Kyra tripotait toujours le coquillage de Berceuse. Je le lui ai retiré des doigts, pour le replacer sur une étagère.

— Tu vas finir par le casser, et j'y tiens.

Vrai. Il m'arrive de ramener de mes voyages une curiosité ou une autre. Mon appartement en contient beaucoup. Je les aime toutes, sans souci de leur valeur, mais parce que j'ai plaisir à les regarder.

Kyra avait relevé la tête. Inquiétude et colère se mêlaient dans son regard.

Elle a dit, d'une voix âpre :

— Il ne viendra pas !

J'ai répondu « Il viendra ! » en martelant les mots.

L'angoisse de Kyra était trop contagieuse.

Elle se levait, en s'étirant. Ses seins qui saillaient ont allumé en moi l'envie de faire l'amour. Je l'ai refoulée. Tout à fait inutile de proposer ce genre de distraction. Dans son état d'esprit actuel, Kyra m'enverrait paître.

Je me trompais. Quelques instants plus tard, Kyra m'invitait à un rapprochement intime.

Nous avons fait l'amour avec une violence très proche de la hargne. Résultat de détente appréciable.

Le passeur est arrivé avec la nuit. Un grand type maigre, aux allures d'épouvantail. Ses vêtements flottaient sur un corps décharné.

Je l'ai payé. En épuisant à peu près le reste des fonds de Kyra. Pas de paiement, pas de livraison. Epouvantail serait reparti avec les sacs si je ne l'avais pas réglé. Un vieux routier, regard en fente et bouche mince, qui connaissait toutes les ficelles. Je ne lui en aurais pas remontré. Au reste, si les passeurs ne filoutent pas leurs clients, les Errants respectent également le marché. Pour ne pas perdre la vie. Un client irrégulier se fait tuer, même si le châtiment doit mettre longtemps à l'atteindre. Il peut tenter de fuir, il ne sera jamais qu'un mort en sursis. La filière de passage étend ses ramifications très loin.

Epouvantail nous a quittés, avec un salut désinvolte.

Kyra arrachait déjà les scellés d'un sac. Elle a sorti une poignée de clares, et l'a fait ruisseler. Les cristaux scintillaient.

Kyra irradiait aussi. Ses yeux pailletés luisaient d'un éclat extraordinaire.

Elle m'a souri.

— Où les vendrons-nous, Giraud ?

— À Amsterdam. Mais pas tous au même courtier. Il faudra les écouler par quantités moyennes, assez vite pour que le bruit ne se répande pas. Sinon, les cours s'effondreront.

— Fêtons ça, Giraud ! Tu n'as pas de champagne ?

— Non, mais je peux en programmer. Avec un repas agréable, peut-être ?

— Dépêche-toi !

Je me suis retourné pour pianoter sur les touches de mon casier alimentaire.

Je crois que j'ai deviné quelque chose, dans mon dos, en même temps que l'appel mental incendiait mon cerveau par son intensité.

*Attention !*

Trop tard. Le choc sur ma nuque m'a fait plonger dans l'inconscience.

Une douleur pulsante à l'arrière du crâne. Une autre, moins féroce, mais picorante, plantait des aiguilles dans le lobe de mon oreille. Les aiguilles appartenaient à Rikki, qui me mordillait.

Je me suis assis, péniblement. J'étais hébété. J'ai palpé ma tête. Une bosse molle palpitait sous mes doigts.

*Je suis désolé, Giraud. J'ai ouvert mon esprit trop tard. J'ai essayé de l'empêcher de partir, mais elle m'a projeté contre un mur.*

L'émission mentale se mêlait aux battements de mon crâne. Je ne comprenais pas.

*Je l'ai mordue, tu sais. Mais pas beaucoup. Elle était beaucoup plus rapide que Henri Sultz.*

J'ai regardé Rikki. Une boule de poils vert-de-gris très ébouriffée. Le chat a sautillé. Il boitait.

Je commençais à réaliser. Beaucoup trop bien. La tempête de rage qui naissait m'a mis debout. Sa violence

emoussait les battements dans mon crane.

Kyra !

Maudite garce distordue !

Kyra avait filé.

Avec les sacs.

Un réflexe irraisonné m'a précipité vers la porte.

Je voulais rattraper Kyra, et l'égorger avec mes dents.

*Elle est partie depuis longtemps, Giraud. Je n'arrivais pas à te réveiller. Je ne savais pas quoi faire.*

Bien sûr. Partie depuis longtemps. Le boudin de déryl avait bien rempli son office. Kyra m'avait assommé, et elle était partie. Bien tranquillement. Avec ma part. En me laissant les poches vides.

La rage me faisait grincer des dents.

*Non, Giraud. Pas les poches vides. Regarde le divan.*

Un petit monticule de clares se dressait sur ma couverture en fibre d'Esparu. Une poignée de pierres multicolores, vingt ou vingt-cinq, peut-être. Le reste de mes rêves de fortune. Une misère ! Une aumône faite à un mendiant !

Qu'elle crève ! Quelle crève infernalement suppliciée !

La fureur m'incendiait. L'envie de poursuivre Kyra était dévorante. Mais où la retrouver ? Terra est vaste, et son réseau de communication fonctionne parfaitement.

Depuis son départ, Kyra avait eu le temps de vendre deux ou trois clares, et de prendre une navette pour n'importe où. La nuit terrienne en était à son milieu. Kyra devait déjà être très loin de Paris.

Je ne savais rien d'elle, à part son lieu de naissance : Moscou. Et même si elle vivait là ? On peut se perdre aisément dans une grande cité. Je pourrais chercher ma voleuse toute une vie sans la trouver... Autant essayer de récupérer un grain de sable perdu sur une grève...

Je haïssais Kyra. Avec une violence qui me faisait trembler.

*Il ne faut pas, Giraud. La haine est nuisible. Elle empoisonne. Kyra n'avait rien prémédité. Je l'aurais su. Je crois que les clares l'ont rendue folle. Ses ondes étaient devenues très mauvaises.*

J'ai essayé de contrôler la rage pour réfléchir. Rikki avait sans doute raison. Kyra n'avait pas prémédité son acte. Elle voulait la richesse, avec une dévorante passion. La tentation avait été trop grande. Elle n'avait pas pu résister au besoin de posséder le tout, et non la moitié. Et j'avais perdu ma part...

*Est-ce si important, Giraud, d'être très riche ? Je comprends bien votre système d'échange, mais pas cette frénésie qui vous dévore quand vous pensez à l'argent. Les clares que Kyra a laissés ne suffisent pas pour te nourrir ?*

La naïveté de la question a fait refluer ma colère. Les clares suffisaient pour « me nourrir », bien évidemment.

Je les ai comptés. Vingt-sept, très exactement. Je n'étais plus le nabab que j'avais espéré être, mais je n'avais pas à souffrir de la gêne.

Vingt-sept clares, mon navire, plus des robots-extracteurs sûrement vendables ailleurs que sur Breskal. L'Arène ne me menaçait plus.

Était-ce important, d'être très riche ? Pas facile de cerner ce vaste thème. Le système d'échange mentionné par Rikki a déifié l'argent. Sage ou non, un être humain peut difficilement éviter de rêver à la très grande fortune. Mais que pèse-t-elle, au juste ? Un seul poids bien réel : celui de la liberté. L'argent est l'unique clé pour atteindre à ce luxe : agir à sa guise, en toutes circonstances. La misère est un maître, qui cravache et éperonne son esclave. Un sans-le-sou n'a pas de libre arbitre. Il doit se plier à toutes les contraintes. Seul le riche est libre de choisir.

Mais je n'étais plus misérable. Poussée par un petit remords, Kyra m'avait tout de même laissé quelques clares. Bien assez pour reprendre sans problème mon existence habituelle. Une existence qui me convenait.

Le regret de la fortune enfuie me restait dans le cœur, mais il ne me rongerait pas éternellement. Je l'oublierais bientôt.

Kyra m'avait joué un très sale tour. Si le hasard nous remettait un jour face à face, je lui demanderais des comptes, mais mon envie de meurtre s'était atténuée.

Quelle aille au diable ! Avec les clares !

Moi, j'étais un Errant. Qui reprendrait avec plaisir sa vie vagabonde.

Sans rien émettre, Rikki a chantonné une musique très guillerette.

# HORLEMONDE

J'étais au pilori pour la journée. Un voleur qui se fait prendre doit savoir avaler sa purge. Je dégustais la mienne.

Elle n'avait pas bon goût. J'étais tendu vers la potence, étiré par les chaînes. Les menottes entaillaient mes poignets et je ne touchais terre que de la pointe des orteils.

J'avais eu froid, à l'aube. À présent, le grand soleil blanc-bleu commençait à chauffer. Et je n'étais pas au bout de mes peines. Avant ma libération, j'aurais encore à recevoir les trente coups de fouet annoncés par Vautrade, notre sympathique officier de loi.

Durant la nuit, j'avais pénétré dans le saloir du gros Gacié. Avec un sac, et la ferme intention de le remplir. Sans savoir que ce pot de suif avait acheté depuis peu trois arraches pour garder sa maison.

Au prix de quelques acrobaties, j'étais entré par un soupirail ouvert. Négligence de servante, avais-je pensé. Ah bien oui ! J'aurais dû être plus méfiant. À peine avais-je eu le temps de renifler l'odeur suave des viandes salées que j'étais saisi par des pattes barbelées, et ligoté dans un cocon de soies gluantes. Et les maudites arraches grésillaient comme de l'huile sur le feu pour alerter la maisonnée.

Devant Vautrade, j'avais tenté de plaider la faim, et l'impossibilité de trouver du travail. Pauvre tactique de défense, qui ne m'avait valu qu'un gros rire ironique.

— Tu aurais pu venir couper mon bois, Jairo. J'ai mis une annonce il y a trois jours.

Mais comment donc. Couper son bois. Pas plus de quelques troncs à débiter, en échange d'une soupe claire, d'un petit quignon de pain et d'une piécette à la fin du labeur. Je connais la générosité des nantis de notre bonne ville.

Jusqu'alors, les rares passants m'avaient laissé en paix. Je n'avais pas eu à souffrir de plus que quelques lazzis et éclats de rire. Toutes choses bien faciles à endurer. Mais cette tranquillité ne durerait pas. Eneraille s'animait. Les projectiles viendraient bientôt. Fruits pourris, fumier, entrailles d'animaux... Ma journée serait longue. Et se terminerait en apothéose : trente coups de lanière, et la présence du bon peuple rassemblé pour jouir de mes grimaces. Les Eneraillais ne rateraient pas une si belle occasion de se distraire...

Tant pis pour moi. Je m'étais fait prendre. Il faut bien qu'arrive la première fois. Depuis cinq ans, je survivais en prélevant un peu de superflu chez ceux qui avaient trop. Depuis ma quatorzième année, très exactement, et la mort de ma mère. Quant à mon père, je n'avais jamais rien su de lui.

Faute de temps, ma mère parlait peu. Elle était trop occupée à décrocher le linge des gens bien d'Eneraille. Un froid pris en hiver l'avait emportée en peu de jours. Elle avait moins de quarante ans, et ressemblait déjà à une vieille femme. Son exemple ne m'avait pas donné le goût du travail. J'avais appris de bonne heure que les tâches réservées aux miséreux ne les enrichissent jamais.

La chaleur montait. Réveillés par le beau soleil, les insectes se passionnaient pour ma sueur. Cette année, dans le Territoire de Bresselle, l'été se prolongeait sur l'automne. Le ciel pâle avait foncé. Les dernières brumes du matin se délayaient en traînées d'argent bleu.

Un enfant qui passait ramassa une pierre. Sa mère lui prit le bras.

— Non, Enri, les pierres, c'est défendu.

— Pourquoi ?

— Ce bandit doit subir son châtement. Des pierres pourraient le tuer trop vite.

Le cher petit grogna, désappointé :

— Mais, maman...

— J'ai dit non ! Mais si tu es bien sage, nous reviendrons tout à l'heure. Tu pourras ramasser des fruits pourris au marché.

Le tendre cœur femelle s'éloigna, entraînant sa progéniture.

Je n'étais même pas amer. Tout cela restait dans l'ordre des choses.

Midi approchait. Des orteils au crâne, j'étais couvert d'ordures. Et d'insectes.



Le marché du matin m'avait valu bien des misères. En s'y rendant, les bonnes ménagères s'étaient défoulées sur moi de leur rancœur. Un homme au pilori ! Quelle aubaine pour ces femmes tyrannisées par leurs époux. Elles visaient plutôt mal, mais quelques maraîchers en avaient profité pour démontrer leur supériorité en ce qui concernait l'adresse.

J'espérais l'heure du repas, qui me délivrerait pour un moment de la sollicitude de mes frères humains. Mes bras étirés par mon poids me suppliciaient. J'avais des crampes dans les jambes. Un tourbillon d'insectes frénétiques ajoutait à mes tourments.

Je maudissais ma sottise. Comment avais-je pu croire que le gros Gacié, ce roi des avars, aurait étourdiment laissé ouvert un vasistas donnant sur son saloir ? Je payais mon excès d'optimisme. Cher. Et la journée n'était pas terminée. J'avais la nette impression que le fouet, lorsqu'il viendrait s'ajouter au reste, dépasserait quelque peu mes possibilités d'endurance...

Les deux glisseurs apparurent dans le ciel. Ils me stupéfièrent. Tout d'abord, je ne sus ce que je voyais. Le Territoire de Bresselle est pauvre, et je ne l'avais jamais quitté. Si je connaissais par des récits ces étranges machines volantes, j'en voyais pour la première fois. Il n'existe pas, dans notre région, de Maisons assez riches pour s'offrir de tels engins. Ils viennent de Horlemonde, et coûtent plus que la rançon d'une cité.

Les glisseurs planaient sur Eneraille, en décrivant des cercles, comme des kougres qui cherchent une proie. Je distinguais mieux les plates-formes d'acier, recouvertes d'un dôme transparent. Les cercles se rétrécissaient.

Soudainement, les deux machines piquèrent vers la place des Ourmanes, avec une inconcevable rapidité. Pour se poser juste à côté des potences de justice, où j'étais épinglé.

La surprise me fit oublier mes misères. Si les machines volantes étaient étonnantes, que dire de leurs occupants ?

Le premier glisseur dégorgea cinq gardes-loi. Identifiables comme tels en raison des casques et des armes, mais je ne connaissais pas cet uniforme vert et argent, ni ces lettres, GLI, qui les marquaient à l'épaule.

Le dôme du deuxième engin se releva pour libérer quatre personnes, deux femmes et deux hommes. Leur aspect me fit béer de stupeur.

Les hommes, un adolescent blond et un brun plus âgé, portaient leurs cheveux échafaudés en une pyramide de boucles figées. Ils étaient vêtus de longues et vastes robes, une rose pour le blond, une bleue pour le brun, largement fendues sur la poitrine. Des robes si rigides qu'elles ressemblaient à des tentes coniques, surchargées de gemmes.

Les deux femmes étaient nues, les jambes gainées jusqu'aux aines par des bottes collantes. Hormis les cils, il ne leur restait pas un poil. Tout avait été épilé, rasé, poncé, pubis, aisselles, crâne et jusqu'aux sourcils.

Malgré cette absence de système pileux, l'une des femmes était jolie, et l'autre franchement belle.

La jolie était bottée de beige. Ses yeux avaient une teinte sableuse assortie. Ses petits seins pointus étaient attirants, mais la belle l'emportait de loin. Même dans mes rêves érotiques, je n'avais jamais vu telle perfection de corps et de visage. Grandes yeux noirs, étirés sous le velours d'une longue frange de cils, bouche parfaite, aux lèvres douces, hautes pommettes... Les seins volumineux, aussi fermes que deux bols renversés sur un torse mince, me firent saliver. La fente de l'entrejambe, si clairement visible, exaspérait mon excitation.

Les femmes du Territoire de Bresselle ne se promènent pas dévêtues. Et pour qu'elles acceptent de retirer leur robe, il faut beaucoup d'efforts. Je n'avais jamais touché mieux que des servantes, dans la pénombre d'un fenil ou d'une écurie. Ces femmes dénudées m'affolaient. Malgré l'inconfort de ma position, je prenais feu.

L'homme en robe bleue rugit de rire.

— Regardez ça ! Il bande comme un raski ! Incroyable !

— Je te croyais bien placé pour savoir que ces primaires ont une vitalité inimaginable, dit la fille aux yeux de sable avec nonchalance.

— Il est bien monté, le gaillard !

L'adolescent en robe rose se lécha les lèvres. Des lèvres fines, trop rouges pour être naturelles, qui coupaient comme une balafre sa figure blême.

L'homme en robe bleue recommença à rire. Un rire tonitruant, mais qui me parut peu en rapport avec l'expression mauvaise de ses yeux sombres.

— Du calme, Aarni ! N'oublie pas ma priorité !

Aarni avait des prunelles très claires, à peine teintées de bleu. Il ne répondit pas. Sa lèvre inférieure dessinait une moue boudeuse.

Mon effervescence s'était calmée, remplacée par de la colère. Ces inconnus parlaient de moi comme ils auraient parlé d'un animal. Et les propos échangés avaient fait s'esclaffer le groupe des gardes-loi en uniformes vert argent. Je connaissais bien ce genre de rires serviles. Lors de mon jugement, ils avaient souligné les traits d'esprit de Vautrade. Peu importe l'uniforme, les gardes-loi se ressemblent tous. Durs envers les humbles, et aplatis devant les puissants.

D'autres rires s'attardaient. Tous les Eneraillais proches de la place avaient déserté leur demeure pour venir contempler ce surprenant spectacle. Leur cercle enfermait l'estrade où je trônais et les glisseurs dans une muraille de corps. Une muraille excitée, mais, si les rires sonnaient, les commentaires restaient au niveau du chuchotement. Les gardes-loi s'étaient placés en rempart entre la foule et ceux qu'ils accompagnaient.

Une fillette blonde questionna, d'une voix très aiguë :

— Dis, maman, pourquoi elles sont toutes nues, les dames ?

Une gifle sonore châtia l'indiscreète. L'enfant éclata en sanglots bruyants. Sa mère l'entraîna, en la morigénant à mi-voix.

L'homme brun s'approcha. Sa robe rigide escamotait ses pieds. Il donnait l'impression du curieux déplacement d'une tente douée de vie.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il.

Je ne répondis pas. Je n'aimais pas cet homme. Je l'aurais volontiers insulté. Mais il n'était pas difficile de le classer très haut dans une pyramide dont j'étais la base. L'expérience m'a appris qu'en pareil cas, le silence est préférable aux fanfaronnades.

Le brun escalada l'estrade, en retroussant sa robe de deux doigts. Ses pieds étroits et longs étaient chaussés de sandales. Il redescendit très vite, en se pinçant le nez.

— Ventre Impérial ! Il pue à asphyxier !

Aarni émit un petit rire moqueur.

— À quoi t'attendais-tu, Bragun ? À ce qu'il embaume ? Ce primaire est couvert de merde, outre qu'il n'a pas dû se laver depuis sa naissance. Qu'est-ce que tu voulais ? Soupeser ses couilles ?

— Elles sont peut-être plus juteuses que les tiennes, dit Bragun, acide.

J'avais l'impression d'observer un couple engagé dans une dispute jalouse. J'avais entendu dire que, dans les Grandes Maisons, des mœurs dissolues amenaient parfois des hommes à se fréquenter sexuellement. Se pouvait-il que ces deux-là...

La beauté aux yeux noirs intervint. Elle me posa la même question que Bragun, d'une voix si exquise que je crus à une musique céleste.

— Qu'as-tu fait ?

— Rien, madame. J'ai essayé de faire une provision de salé pour l'hiver, mais je n'ai pas réussi.

— Pour un délit d'intention, dit la fille aux yeux de sable, c'est cher payé. Tu es là depuis longtemps ?

— Depuis l'aube.

— En ce cas, dit la très belle, c'est suffisant pour des jambons que tu n'as pas eus.

Elle se tourna vers les uniformes, et ordonna :

— Salvi ! Trouve-moi l'Officier de Loi de ce village, et amène-le !

Vite !

— À vos ordres, madame.

Salvi s'adressa sèchement au plus proche Eneraillais. Où logeait l'Officier de Loi ? La fille aux yeux de sable riait, très ironique.

— Pauvre Bragun ! Ce primaire va te passer sous le nez. Il ira dans le lit de Morga, pas dans le tien. Quelle malchance ! C'est pourtant toi qui l'as découvert, et qui as voulu descendre pour le voir de plus près...

Bragun redressa le menton, et répondit, venimeux :

— Occupe-toi de tes petites filles, Sissélie !

— Je te laisse tes petits garçons, Bragun, tu devrais me remercier.

Aarni enlaça la taille de Bragun, et se frotta à son épaule.

— Bragun se moque de ce primaire ! D'ailleurs, cette brute est hideuse ! Regarde ses yeux ! On jurerait un sarouk !

— Quelle erreur, Aarni ! dit Sissélie, d'une voix traînante. C'est un très beau mâle, ce que tu n'es pas.

Je ne sais pas si mes yeux ressemblaient à ceux d'un prédateur, mais j'étais en rage. Ces grands-maisonniers parlaient de moi comme s'ils avaient évalué les qualités d'un étalon raski. Qui étaient-ils ? Des gens très puissants, sûrement, qui pouvaient interrompre le repas de Vautrade et l'obliger à accourir comme un valet convoqué.

Il arrivait au pas de course, rouge, suant, achevant de boutonner son uniforme de parade.

Il s'inclina, dans une courbette ridicule.

— Mesdames, messieurs... Que puis-je pour votre service ?

— Libère ce garçon ! ordonna Morga, hautaine. Il a été suffisamment puni.

La mine de Vautrade me réjouissait l'âme. Il était partagé entre un grand désir de plaire, et le vif mécontentement

que lui causait l'idée de ma libération. Il tenta de plaider.

— C'est un voleur, madame, qui a longtemps pillé la ville avant d'être enfin pris sur le fait. Il doit subir...

— Salvi ne t'a pas dit que j'appartenais à la Maison d'Orchamps ?

— Si, madame, balbutia Vautrade, en courbant le dos.

— En ce cas, pourquoi me fais-tu attendre ?

— J'obéis, madame, de suite, madame.

Vautrade multipliait les courbettes. Son long corps d'échassier se cassait à angle droit, sans la moindre souplesse. J'aurais ri, si je n'avais eu un autre sujet d'occupation. La Maison d'Orchamps ! Orchamps Premier a fondé l'Empire. Cette beauté aux longs yeux noirs était apparentée à l'empereur !

Je n'étais pas encore revenu de ma stupeur quand je reçus, à la volée, les seaux d'eau rituels avant libération. Vautrade, le seul habilité à ouvrir mes menottes, ne s'approcherait pas de moi tant qu'il risquerait de salir ses vêtements en le faisant.

Quand il me libéra, j'étais non pas propre, mais un peu plus présentable. Il marmonnait. Quelques mots émergèrent de phrases indistinctes : « Chance... vermine... attends un peu. » Vautrade ne détruisait pas mes illusions. Je savais fort bien qu'il ne désarmerait pas. Il me faudrait quitter Eneraille au plus vite, sinon, je me retrouverais au pilori dès que les grands-maisonniers seraient repartis. Ce qui ne faisait pas grande différence pour moi. J'avais déjà pris la décision d'abandonner les lieux. Un voleur qui se fait prendre et passe au pilori dans une aussi petite ville qu'Eneraille perd toutes chances d'exercer encore ses talents sur place. Nul n'oublierait de sitôt les traits de mon visage. De plus, ni Vautrade ni les gardes-loi ne me laisseraient en paix. Ils tenaient enfin la certitude de ma culpabilité. Ils ne me lâcheraient plus.

Je descendis de l'estrade, maladroitement. La douleur restait accrochée dans mes muscles. Et la fatigue. Je n'étais guère frais.

Les grands-maisonniers bavardaient entre eux. Je les interrompis pour m'incliner devant Morga.

— Je vous remercie, madame.

Les yeux noirs m'examinaient.

— Tu es mieux sans cette décoration d'ordures, mais ce n'est pas parfait.

Elle se tourna pour s'adresser au chef de sa garde. Je comprenais, à présent, le sens des lettres GLI. Garde-loi impériale. Les soldats de l'empereur.

— Salvi ! Arrange-toi pour que ce garçon prenne un bain. Ne lésine pas sur le savon. Et habille-le ! En attendant, nous déjeunons.

— Madame, intervint timidement Vautrade, si j'osais me permettre... Me feriez-vous le grand honneur d'accepter l'hospitalité de ma pauvre maison ?

— Certainement pas ! Nous avons nos provisions. Nous déjeunons ici, en plein air. Et ordonne à ces gens de rentrer chez eux ! Je ne suis pas un animal de foire. Mais j'apprécierais que tu aides Salvi à rendre ce garçon à peu près présentable. Je l'emmène !

« Je l'emmène. » Le ton disait assez que, dans le cas précis, l'opinion du moucheron que j'étais ne comptait absolument pas. Pas plus que celle de Vautrade, qui m'entraînait avec Salvi vers sa demeure. Pas plus que celle des Eneraillais, qui se dispersaient pour rentrer chez eux.

J'eus les honneurs des propres étuves de Vautrade, et de son savon. Je fus habillé d'une chemise et d'un pantalon de toile bise, encore raides de neuf. Vautrade, au supplice, dut les payer de ses deniers. Sa mine d'avare tourmenté me vengea de ma matinée pénible.

Salvi, un blond de grande taille, au teint très clair, veillait à tout, et ne tolérait pas les réticences.

Pendant que je mijotais dans un cuveau débordant d'eau bien chaude – Vautrade avait pensé qu'un peu d'eau froide suffirait bien, mais pas Salvi –, j'eus tout le temps de réfléchir. Et de m'interroger sur mon futur. « Je l'emmène. » Où ? Je ne me demandais pas pourquoi. Les mœurs des grands-maisonniers n'étaient pas celles des Eneraillais. J'avais attiré l'attention de la belle Morga, parente de l'empereur. Si j'en croyais les propos de Sissélie, la beauté aux yeux noirs me voulait pour chauffer son lit... Ma foi, je ne rechignerais pas à la tâche... Mais ensuite ? *Mieux vaut que l'Empire t'ignore*, dit un adage. Fréquenter les puissants n'apporte pas que des avantages. Quel serait mon destin ?

Il me semblait, quand même, avoir plus à gagner qu'à perdre. Les grands-maisonniers sont riches. Peut-être pourrais-je faire ma fortune... Mieux, j'échappais au pilori et au fouet. Avais-je tant à m'inquiéter de la suite ?

Dès la première étreinte, Morga me fit découvrir que j'avais, jusqu'alors, tout ignoré de la sexualité. Mes contacts hâtifs avec des servantes effrayées et honteuses de leur nudité ne m'avaient pas préparé à une telle fête des sens. Je n'avais pas su qu'un corps pouvait recéler de si grandes sources de plaisir.

Morga, maîtresse en l'art d'amour, me l'enseigna avec autorité. Je ne fus pas, je crois, un mauvais élève.

Je vivais un conte, et je n'arrivais pas toujours à admettre sa réalité. Moi, Jairo, le petit voleur d'Eneraille, je logeais au palais de l'empereur Murpho Troisième ! Et pas dans les communs. Dans le propre appartement de Morga ! Son luxe et son confort m'éblouissaient. Marbres, gemmes, bois et tissus précieux, plus une surabondance d'appareils merveilleux venus de Horlemonde. J'allais de surprise en surprise, la bouche béante de stupeur.

Chaque matin, un laquais en livrée m'apportait des vêtements propres. Il me peignait et me rasait. Pour éviter qu'il ne se charge aussi de me laver et m'habiller, j'avais dû protester. Les grands-maisonniers du palais, pourtant pourvus de bras comme le commun des mortels, réclamaient l'aide d'un serviteur pour les moindres détails.

Le bon plaisir de Morga m'évitait, pour le moment, la haute pyramide de boucles qui était ici de règle pour les hommes, comme le crâne rasé pour les femmes. J'échappais aussi à la robe conique. Je ne m'en plaignais pas. Boucles et robes me semblaient atteindre au comble du ridicule. Pour la forme, mes vêtements s'apparentaient aux uniformes des gardes-loi impériaux. Un tailleur avait pris mes mesures, et ma garde-robe était très bien fournie.

Dans la glace, j'avais peine à me reconnaître. Jamais je n'avais connu au noir de mes cheveux ce brillant de pelage animal. Même le bleu de mes yeux paraissait plus vif. Quant à la disparition de ma barbe ! En Territoire de Bresselle, seuls quelques notables prenaient le soin de se raser. Pour complaire à Morga, j'avais passé des heures à la fenêtre, le visage exposé au soleil, afin que mon menton trop blanc brunisse.

Trois fois par jour, un serviteur apportait mon repas. Et quel repas ! Pour quelqu'un d'accoutumé, comme moi, à ressentir plus souvent les crampes de la faim que la satisfaction d'un ventre bien rempli, l'abondance de la nourriture semblait irréaliste. Les premiers jours, j'avais mangé trop, et trop vite.

Toute médaille a son revers, hélas. Je vivais dans un rêve de luxe, mais j'en étais prisonnier. Je ne pouvais franchir les limites de l'appartement de Morga. La fée qui régnait sur mon destin était bonne, mais pas trop. Elle me voulait à sa dévotion, et elle m'avait averti. Le palais possédait aussi des potences de justice. Si j'oubliais l'obéissance, je serais fouetté.

Lorsque Morga ne désirait pas ma présence, j'étais confiné dans ma chambre sans autre distraction que contempler par la fenêtre un morceau de jardin dépouillé par l'approche de l'hiver. Le Territoire de l'Épine, où se trouvait le palais, était situé dans une région au climat plus froid que celui de Bresselle. Les arbres avaient déjà perdu leurs feuilles, et la nuit amenait les premières gelées. J'appréciais ce curieux appareil qui chauffait ma chambre sans qu'il soit nécessaire d'y allumer un feu.

Je m'ennuyais souvent, à attendre que passent les heures. Morga s'absentait fréquemment, parfois plusieurs jours de suite. Je ne savais si je l'aimais, ou la détestais. Elle avait tout pouvoir sur mon corps. Jamais je n'avais été ainsi enchaîné à une femme par le plaisir. Mais lorsqu'elle n'était plus là pour me tenter, je comprenais trop bien qu'elle ne voyait pas en moi plus qu'un animal. Un animal choyé par caprice, mais qui pourra être un jour maltraité, ou même éliminé...

Je ne regrettais tout de même pas Eneraille. J'y avais été libre, certes, mais libre surtout d'avoir souvent très faim. Ici, comme je l'avais espéré, je m'enrichissais. Morga ne me donnait pas d'argent, mais elle était prodigue de cadeaux. Cadeaux de prix, que j'entassais comme un cori qui fait ses provisions d'hiver. Aux heures d'ennui, l'envie de visiter le palais et d'accroître mes possessions me venait volontiers, mais je la contenais. J'aurais sans doute pu, en passant par les fenêtres, déjouer la surveillance des gardes-loi. Mais restaient les arraches. Elles étaient très nombreuses. Et je gardais un trop mauvais souvenir de ces sales bestioles cliquetantes pour désirer les fréquenter de nouveau. D'autant moins que celles du palais étaient plus grandes, plus rouges, plus velues, plus hideuses encore que celles de Gacié.

Le natientais Il faut savoir prendre le temps comme il se présente. Quelque jour, Morga se laisserait de moi et ie

Je pourrais reprendre ma liberté.

Je partirais, les poches pleines, vers un avenir doré. Sur ce sujet, je rêvais volontiers. Que ferais-je ? Où irais-je ? Je n'avais pas encore pris de décision. Mais je ne retournerais pas à Eneraille. Même très riche, je n'éblouirais pas mes concitoyens. Ils se souviendraient toujours de mes origines, et de mon passage au pilori. D'autant mieux que ma richesse les rendrait férocement jaloux. Mais le monde est vaste. Il m'appartiendrait.

Morga s'absenta, assez longtemps pour que je me morfonde, englué dans l'ennui. Le soir de son retour, elle m'ordonna de l'accompagner à une soirée que donnait Bragun.

J'avais déjà eu l'occasion d'assister à ces fêtes privées, qui se déroulaient dans l'appartement d'un grand-maisonnier. L'empereur n'y participait jamais. Murpho Troisième restait pour moi aussi mythique que pour les Eneraillais. Je me demandais si je le verrais jamais, et s'il existait réellement.

Ces bruyantes réunions ne m'enthousiasmaient pas. Orgies de nourriture et de boissons, puis orgie tout court. J'avais progressé, depuis Eneraille, et je ne m'offusquais plus en voyant tous ces corps emmêlés. Mais, jusque-là, je n'avais eu d'autre partenaire que Morga. Elle refusait de prêter son animal favori et prenait plaisir à dépiter les amateurs.

Mais, ce soir-là, elle fit plus que me prêter. Elle exigea que je me plie aux désirs de Bragun, pendant qu'elle-même se divertissait en compagnie de Sissélie.

Bragun ne fit rien pour me convertir à ses penchants. Il usa de moi comme d'un captif que l'on force pour l'humilier. Puis me délaissa pour retourner à Aarni, qui manifestait une virulente jalousie.

Une jeune femme aux beaux yeux roux remplaça Bragun. Elle ranima de sa bouche ma virilité.

Ensuite, je passai de corps en corps, ne sachant plus quelle chair je touchais, ni par quelle chair j'étais touché. Je n'étais plus la proie réservée de Morga, et beaucoup désiraient essayer le primaire.

Cette soirée me laissa dans la bouche un goût de cendre. On avait dû, je crois, mêler aux aliments ou aux boissons un aphrodisiaque. Le lendemain, je ressentis quelques malaises.

Et je savais, à présent, que je commençais à détester ma trop belle maîtresse.

Je ne la revis que la nuit suivante. Je dormais lorsqu'elle entra dans ma chambre. Morga me réveilla en allumant la lumière. La lampe de Horlemonde me blessa les yeux. J'usais quotidiennement de tous ces étranges appareils, mais sans y être vraiment accoutumé. Sans flamme, cette lampe donnait plus de clarté qu'une bonne douzaine de grosses chandelles. J'avais appris qu'elle fonctionnait grâce à une chose appelée pile, qui s'usait à la longue, et qu'il convenait de remplacer périodiquement, mais le miracle demeurait quand même.

La lumière découpait le corps nu de Morga, et faisait briller son crâne poli. Éclatante beauté, qui combattait par son évidence mon ressentiment. J'essayais de le maintenir en déclarant très laide cette tête chauve. Vaine tentative. Il me fallait bien avouer qu'à présent, j'avais tendance à trouver aux servantes une surabondance de cheveux.

Avec ou sans système pileux, Morga restait la plus belle.

Elle se pencha pour me découvrir, et m'examina avec attention. Ses lèvres dessinèrent une petite moue.

— Bragun a raison. Tu engrais. Tu as besoin d'exercice. Dès demain, tu iras voir Salvi, au quartier des gardes-loi. Je lui dirai de te mettre à l'entraînement avec les jeunes recrues.

J'aurais sauté de joie à l'idée de cette distraction si le nom de l'homme que je haïssais n'avait trop retenu mon attention.

Morga s'étonna.

— Pourquoi fais-tu ces yeux noirs ? Tu n'es pas content de... Ah ! Je comprends ! Tu en veux à Bragun.

Elle riait, moqueuse, la tête renversée.

— Mon petit Jairo, il va falloir que tu perdes ces préjugés de primaire. Je me demande si je ne vais pas dire oui à Bragun. Il voudrait t'emprunter pour une semaine.

— Madame ! Je vous en prie...

Je m'en voulus de mon ton suppliant. Je n'avais pas pu me contenir. L'idée d'être soumis à Bragun m'affolait.

— Nous verrons, dit Morga, mi-ironique, mi-menaçante. En attendant, pousse-toi !

Elle s'allongea contre moi, glissa sa cuisse entre mes jambes, et me mordilla le cou. L'instant d'après, j'avais tout oublié.

Sur le Territoire de l'Épine, l'hiver s'installait. La neige uniformisait d'une couverture blanche la mosaïque colorée des dômes du palais. Dans les cours, le gel pétrifiait les fontaines, soulignant leurs motifs de pendeloques. Le ciel pâli passait du gris à un blanc faiblement teinté. Le grand soleil se figeait, lointain et inamical.

Je portais fourrures, bottes et gants, et le froid m'atteignait quand même. Les hivers tièdes d'Eneraille ne m'avaient pas préparé à un climat aussi glacial. J'avais appris à éviter de toucher du métal à mains nues. La peau y restait collée.

Chaque jour, je suivais l'entraînement des gardes-loi impériaux. Il forçait mon corps à ses limites, mais je ne m'en plaignais pas. Il me permettait de découvrir un peu le monde extérieur. Si je n'avais pu visiter tout le palais, je le connaissais quand même mieux. Il était assez vaste pour qu'Eneraille se perde dans ses murs. Une ville de bâtiments aux toits en dômes, reliés les uns aux autres par des passages et des cours.

Le marbre de Vine dominait. Galeries couvertes, piliers torsadés, pavages de mosaïque, fontaines en dentelle de pierre, statues agrémentées de gemmes... Celles-là assaillaient mon âme de voleur de fortes tentations. J'évitais d'y succomber. Les arraches grouillaient. Inutile de risquer la peau de mon dos ou pire pour un joyau de plus ou de moins.

Morga continuait à être prodigue de présents. Mon trésor avait grossi. Je possédais jusqu'à une merveille de Horlemonde appelée *montre*. Un objet rond, qui logeait aisément dans une petite poche. Sous un couvercle transparent, des aiguilles fines découpaient le temps en tranches. Morga m'avait appris à m'y reconnaître, afin que je sois à l'heure à l'entraînement. À l'heure aussi aux rendez-vous qu'elle me fixait. À condition que je n'oublie pas de m'y rendre, elle me laissait libre, à présent, de sortir durant ses absences.

J'avais visité le palais, dans les limites autorisées. Certains passages étaient interdits et gardés par des soldats.

En me dissimulant derrière une statue, j'avais quand même réussi à apercevoir l'empereur. Grosse déception ! C'était cela, le Tout-Puissant qui dirigeait l'Empire ? Un obèse, avachi dans une chaise roulante ? Sa robe de soie écarlate, trop surchargée d'or, rendait sa graisse plus apparente. Une main aux doigts boudinés tenait avec mollesse le sceptre de l'Empire. Sous son échafaudage de boucles neigeuses, le large visage suait l'ennui. Les yeux clairs avaient une expression morne. L'empereur Murpho Troisième ! Il ressemblait au gros Gacié. En moins vif.

Je vis aussi, de loin, passer un Sagingé. Vision plus stupéfiante pour moi que celle de l'empereur. Et moins décevante. Le Sagingé ne souffrait ni de mollesse ni d'excès de gras. Un être de haute taille, qui se déplaçait à grands pas. Son vêtement d'une seule pièce, d'un gris de métal, le couvrait des pieds à la tête. La cagoule aux yeux de verre qui masquait son visage le déshumanisait. Mais les mortels ne doivent pas voir l'apparence d'un Sagingé. Ils sont de Horlemonde, et ne connaissent pas le destin des humains. Ils jouissent de la vie éternelle. J'ignorais qu'il puisse leur arriver de quitter leur domaine. Même à la cour de l'empereur, je n'aurais pas pensé voir un Sagingé.

Très longtemps, je m'interrogeai sur les raisons qui avaient pu amener celui-là au palais. Jusqu'à ce qu'une idée me vienne. Les Sagingés vendent – extrêmement cher – leurs appareils merveilleux aux grands-maisonniers. Somme toute, ce commerce devait les obliger à des contacts avec les acheteurs. Et puisque l'on dit que nul mortel ne peut sans périr franchir les portes de Horlemonde...

Je n'aurais pas imaginé, avant de l'avoir expérimenté, l'entraînement des gardes-loi impériaux aussi rude. Mais je n'en étais pas trop mécontent. Je cultivais mes muscles, je m'exerçais au tir sur cibles, j'apprenais à utiliser mes mains comme des armes. En matière de lutte, j'avais cru avoir quelques connaissances. Ma jeunesse de garçon pauvre m'avait appris à me défendre. Mais ce nouvel enseignement ramenait mes expériences à leur juste niveau : des jeux d'enfant. Je découvrais une science parfaitement codifiée. Il convenait de savoir où frapper, comment, avec quelle force. Il convenait aussi de parer les attaques de l'adversaire. Les premiers temps, je ne récoltai que des contusions, mais je devins peu à peu plus habile, et je pris plaisir à accroître mes connaissances.

D'autant plus que les jeunes recrues ne m'avaient pas bien accueilli. Ils étaient tous nés, sinon de grandes, du moins de honnes Maisons. Et j'étais un primaire, tiré de sa boue par le caprice d'une femme nuisante.

nom de ses camarades. Le j'ai dans un premier, tiré de sa poche par le caprice d'une femme puissante.

Ils me méprisaient. J'avais eu à endurer des plaisanteries urticantes et des avanies.

C'est pourquoi je m'appliquais à l'étude du combat. Je devins bientôt capable de me venger, à l'occasion, par un coup trop appuyé durant l'entraînement. Pour feindre ensuite toute la contrition voulue.

L'instructeur, sûrement pas dupe, laissa faire. Je crois qu'il m'appréciait. Lassées d'être meurtries, les recrues choisirent de m'accorder la paix.

Mes rapports avec Morga devenaient moins bons. La sévérité de l'entraînement me fatiguait, et je devais m'y présenter chaque matin très tôt. Lorsque Morga désirait mes services, elle se souciait peu de savoir si elle écourtait ou non mes nuits.

Elle s'irrita bientôt de ce qu'elle appelait « la mollesse de mes réactions » et décida de me punir.

Je n'en sus rien jusqu'à ce qu'elle m'annonce, un matin, que l'entraînement serait supprimé durant une semaine. Elle-même s'absentait pour le même laps de temps. Et, pendant cette période, j'irais loger chez Bragun. Pour le servir, bien sûr, avec toute la dévotion requise.

— Prends garde qu'il n'ait pas à se plaindre de toi, Jairo, sinon je te ferai fouetter à mon retour !

Je tentai de plaider, avant de comprendre qu'elle prenait plaisir à m'entendre supplier, sans avoir la moindre intention de changer d'avis. Il y avait, en Morga, un fond de cruauté que je connaissais bien.

Je me tus. Même en me traînant à ses genoux, ce que je ne *voulais* pas faire, je n'aurais rien obtenu.

— Bragun t'attend, Jairo. Vas-y immédiatement ! Et ne t'égare pas en route. Les gardes ont été prévenus !

Morga venait d'arracher ma dernière illusion. J'avais pensé à fuir. Elle y avait pensé aussi. Les gardes avaient reçu des ordres. Où que j'aïlle, ils me surveilleraient. Que je m'écarte à peine du chemin menant à l'appartement de Bragun, et ils m'arrêteraient ou siffleraient pour appeler les arraches. Même mes talents de voleur plus ou moins acrobate ne me libéreraient pas du piège où j'étais pris.

Si j'avais cru Morga cruelle, je découvris que j'avais eu, sur le sujet, des impressions très naïves.

En une journée, Bragun et Aarni me firent atteindre mes limites. Aarni avait une méchanceté innée et inventive. Celle d'un animal sournois qui griffe et mordille longuement sa proie avant de la tuer. Bragun basait sa bestialité sur les assises de sa puissance. Même l'empereur Murpho Troisième n'aurait pas eu autant de morgue, et n'aurait exigé une telle servilité.

Je compris vite que, durant notre cohabitation, Bragun allait me réduire à l'état de larve rampante. Plus que jouir de moi, il souhaitait m'écraser. À ses yeux, j'avais l'outrecuidance de me croire un être humain. Il entendait bien me retirer d'urgence cette illusion-là.

Il me battit plusieurs fois, ou me fit battre par Aarni, qui s'acquittait de la tâche avec enthousiasme. Je n'étais pas ligoté, mais ni l'un ni l'autre ne semblaient seulement imaginer que je pourrais réagir contre les coups.

Lorsque vint le soir, je commençais à perdre mes facultés de raison. La haine me mettait des taches rouges devant les yeux. Les efforts que j'avais à faire sur moi-même pour demeurer passif me faisaient trembler. En croyant y voir des manifestations de terreur, Bragun et Aarni s'en réjouissaient.

Tout le jour, ils avaient usé de moi pour se satisfaire, ou m'avaient infligé de la douleur.

Un serveur apporta le dîner et se retira, laissant sur place le chariot chargé de plats.

Je dus servir mes bourreaux, avec énormément de soins. Pour ce travail, je manquais de pratique, et mes maladresses me valurent la promesse d'une correction prochaine.

Le repas achevé, Bragun désigna son assiette, où demeuraient quelques reliefs, et dit, condescendant :

— Tu peux manger.

Je ne me contrôlais plus très bien. Je dus sursauter. Les yeux de Bragun rétrécirent.

— Mange, Jairo. Avec appétit ! Sinon, tu le regretteras !

Je ne saurai jamais pourquoi, alors que j'avais tant subi sans révolte toute la journée, je ne pus endurer cette avanie-là. J'en avais pourtant supporté bien d'autres, et de plus outrageantes. Mais je ne raisonnais plus. Mes réflexes agirent sans que ma conscience y prenne part.

J'empoignai l'assiette et l'écrasai sur le visage de Bragun. La porcelaine se fragmenta.

Bragun hurlait, le nez saignant, le visage englué de sauce et de morceaux de légumes. Un os tremblait, accroché dans ses boucles. Dans sa paupière palpitante, un éclat d'assiette restait planté. Une goutte de sang coula et serpenta entre les débris de nourriture. Elle rejoignit le ruisseau rouge qui s'échappait du nez.

Aarni couinait comme une joule piégée. Ses petits cris aigus se mêlaient aux clameurs plus graves de Bragun.

Ma propre action me stupéfiait. Toute la scène s'était figée, et j'y étais plus spectateur qu'acteur.

Les gardes-loi qui entraient en se bousculant me rendirent ma lucidité. Je tentai de fuir par la fenêtre. Une

corniche commode me laissa un moment espérer le salut.

Puis les arraches me rattrapèrent.

Elles me ramenèrent, ficelé dans leurs soies.

J'eus beaucoup de chance. Je n'avais pas éborgné Bragun, ni même cassé son précieux nez. Il n'était qu'un peu meurtri.

Et Morga n'avait pas encore quitté le palais.

Poussée par un petit reste de cette affection que l'on voue à un animal familier, elle intervint pour empêcher que Bragun ne me fasse torturer à mort. Elle était plus puissante que lui. Elle aurait pu obtenir ma grâce. Je ne l'intéressais plus assez pour avoir autant. Elle intercédait tout de même pour m'éviter une trop lourde condamnation.

Je ne fus châtié que par quinze ans de baigne.



Combien de geôles, combien d'étapes sur la longue route qui m'amènerait au bagne d'Argolide ? Je ne les comptais plus. Elles étaient toutes semblables. Puantes, pouilleuses et noires comme un cul de chaudron.

L'hiver régnait, omniprésent. La tenue des bagnards était faite de toile, matelassée de coton. Mais ces loques à bout d'usure laissaient échapper leur pauvre rembourrage par cent déchirures. Mes galoches avalaient la neige par des bâillements avides. J'avais imité les autres, et ramassé, quand l'occasion s'en était présentée, des feuilles de brumi pour boucher les plus gros trous. Pauvre protection contre le vent glacé et les chutes de neige.

Le lourd carcan qui écrasait mes épaules aggravait mes misères. Sans m'y habituer, j'avais quand même appris, à la longue, à composer avec lui. Je savais comment le disposer pour dormir, et comment le rembourrer de bribes de coton pour éviter d'avoir le cou à vif.

Les hasards du voyage modifiaient sans cesse le nombre des condamnés qui composaient la chiourme. De nouveaux bagnards rejoignaient le groupe aux étapes, d'autres le quittaient, échappés dans la mort. Les hommes âgés ou en mauvaise santé ne résistaient pas longtemps.

Les gardes-loi qui nous escortaient avaient le fouet prompt, et le cœur nettement moins tendre que celui d'un gorra affamé. Des arraches de combat les assistaient dans leur surveillance. Grandes bêtes au poil brun-rouge, hautes sur pattes. En raison de leur férocité, elles ne sont jamais employées à la garde des maisons. Jamais je n'avais vu d'aussi larges crochets, ni d'aussi impressionnantes mandibules. Il pouvait arriver qu'elles dévorent un bagnard malchanceux. Auquel cas les gardes-loi ne prenaient pas de bien grands risques pour sauver la victime.

Je découvrais par la pratique les conditions d'existence d'un bagnard. La chanson d'Argolide est devenue populaire. Je la connaissais, mais je n'avais jamais imaginé que je la chanterais un jour, pour oublier la fatigue...

*La route d'Argolide est longue  
Mais lorsque enfin tu y seras  
Condamné tu regretteras  
Qu'elle n'ait pas été plus longue.*

*Marche mon frère, suis ton destin  
L'espoir est mort, là où tu vas  
Marche mon frère, suis ton chemin  
La route ne reviendra pas.*

Une chanson amère. Et inquiétante. Le sort qui m'attendait serait-il à ce point abominable qu'il me faudrait penser avec nostalgie au calvaire que j'endurais présentement ?

La route traversait une région montagneuse, toute en collines et en vais. Roues de charrettes, sabots de raskis, empreintes de pas creusaient la neige d'ornières et de trous. Je progressais avec prudence. Assez vite pour éviter les coups de fouets stimulants, assez lentement pour ne pas risquer la chute. De perfides plaques de gel rendaient le chemin dangereux. Trois jours plus tôt, un condamné avait eu la nuque rompue par son carcan. Tomber avec un pareil poids pouvait amener une dislocation des os du cou. Un membre brisé ne valait guère mieux. Il condamnait le malchanceux à endurer le martyre jusqu'à l'étape.

J'avais vu un bagnard se traîner durant des heures, appuyé sur ses voisins, avec une jambe cassée. Nous l'avions laissé à l'étape, dans l'ignoble geôle que nous quittions pour continuer. À lui de guérir là, sans aucun soin. Ou de ne pas guérir. Peu importait.

La chiourme avançait, groupée par rangs de quatre. Les gardes-loi l'encadraient. Une escorte montée, qui dominait le troupeau misérable. J'enviais à ces hommes leurs capotes de cuir fourré, leurs bottes et leurs gants, leurs bonnets emboîtant les oreilles. J'enviais leurs montures, j'enviais leurs joues roses de bien nourris.

Mes compagnons étaient livides, osseux, les mains saignantes de crevasses. Ils soulevaient péniblement des pieds

gonflés d'engelures. Le poids du carcan courbait leurs épaules. Et je leur ressemblais exactement.

Les arraches trottaient, légères, les crochets de leurs pattes égratignant la neige durcie. Les naseaux des raskis soufflaient de la vapeur en épaisses bouffées blanches. Le crissement des galoches écrasant la neige, le tintement des mors et des étriers, la détonation d'une lanière cinglant un traînard, résonnaient dans la pureté de l'air froid.

Une couverture neigeuse ouatait le paysage, émoussant ses reliefs. Des arbres gainés de blanc se découpaient sur le ciel gris. Sa teinte foncée laissait présager une proche chute de neige. Le vent aigu s'était renforcé. Il mordait féroce­ment, tailladant mon visage et mon corps de ses lames gelées.

Mon voisin Namur toussait et toussait, déchiré par des quintes. Deux taches rouges étoilaient ses pommettes, et la fièvre le faisait trembler. Il était malade depuis plusieurs jours. À mon avis, cette affection s'aggravait. Je m'inquiétais pour Namur. Nous étions devenus amis, et l'amitié se cimentait dans la misère commune.

Namur avait plus du double de mon âge. Un homme de petite taille, au teint foncé et aux yeux sombres. Le régime des bagnards l'avait terriblement amaigri. Le poids du carcan l'obligeait à plier.

La fille unique de Namur s'était pendue après avoir été violée par l'Officier de Loi de son village. Le père payait d'une condamnation à vingt-cinq ans de bagne d'avoir tenté de venger son enfant. Pourtant, il n'avait pas réussi à tuer le violeur, ce qu'il regrettait amèrement. L'Officier de Loi avait survécu à sa blessure. Il pourrait recommencer.

Namur glissa, et je le rattrapai de justesse avant la chute. Un garde-loi proche nous cingla de sa lanière. Nous dérangions le bon ordre du cortège.

L'entraide entre bagnards n'était pas formellement interdite, mais elle était loin d'être encouragée. La délation, si. Une dénonciation judicieuse pouvait valoir à son auteur une ration de pain supplémentaire. Nombre de bagnards succombaient à cette tentation-là. D'autres s'adonnaient aux vols ou tyrannisaient les faibles. Les situations pénibles révèlent chez les hommes tares ou qualités. Les tares sont hélas plus nombreuses.

Le convoi passa entre deux rangs de brumis, qui bordaient la route. Une aubaine peu fréquente. Tous ceux qui le purent prirent le risque de se faufiler entre les gardes-loi pour arracher quelques feuilles. Les fouets claquèrent, en éclatements secs. Les ordres hurlés résonnèrent :

— En place ! En place ! Gardez vos rangs !

Les feuilles des brumis restent sur l'arbre jusqu'au printemps. Elles ne se détachent des branches qu'au moment de la nouvelle pousse. Même séchées par l'hiver, elles gardent une certaine souplesse. Elles sont larges, épaisses, cordiformes. Leur texture les apparente plus à du cuir qu'à de la fibre végétale. Pour boucher les trous d'une tenue de bagnard ou calfeutrer des galoches percées, elles sont incomparables.

J'avais craint d'arriver trop tard sur les arbres. Les premiers rangs sont toujours les mieux servis. Mais je pus, en sautant, attraper deux touffes de feuilles. Les coups de fouet s'amortirent en partie sur mon carcan. Un paiement très minime, et le butin valait plus que le prix.

Namur était trop malade pour avoir seulement risqué sa chance. Je lui offris la moitié de mes feuilles.

— Non, Jairo. Garde-les. Je n'en aurais bientôt plus besoin.

Sa maladie poussait Namur aux idées noires. Il ne pensait pas survivre, et ne le souhaitait même pas. Je dus insister longuement pour qu'il se décide à accepter le don. J'avais chuchoté, pour n'attirer ni l'attention des gardes ni celle de nos voisins. Je me méfiais de Règue, une brute à large carrure, qui se trouvait dans la rangée placée derrière la nôtre. Il usait volontiers de sa force pour arracher leurs maigres biens à ceux qui n'étaient pas en état de se défendre. La maladie de Namur en faisait une proie toute désignée pour ce charognard avide.

Le convoi s'arrêta à un carrefour pour la brève halte de midi. Les gardes-loi organisèrent la distribution du pain. Un par un, les bagnards défilèrent pour recevoir leur maigre ration. Le morceau que j'obtins logeait très à l'aise dans ma paume. Je surveillai Namur, afin que personne ne tente de lui prendre sa part.

Je conquis ensuite sur Règue une place qu'il avait convoitée. Un affleurement rocheux qui, débarrassé d'un peu de neige, nous permettrait de nous asseoir sans risquer d'avoir le séant mouillé.

Depuis un récent affrontement, Règue me craignait. L'entraînement reçu au palais avait fait de moi un combattant redoutable. Règue l'avait vite admis. Il était mauvais, mais pas *sot*.

Les gardes-loi déjeunèrent. En arrosant leur repas de rasades de vin qui enflammèrent leurs joues. Les arraches dévorèrent leur ration de viande sèche. Elles étaient beaucoup mieux nourries que nous, mais, en dépit de la tentation, aucun bagnard n'aurait osé s'emparer d'un peu de leur pitance. Les condamnés avalèrent leur pain pétrifié, en mâchant longuement chaque bouchée. Le pain bien mastiqué profite davantage.

Namur grignota deux très petites bouchées, puis s'interrompit. Une quinte de toux le secoua.

Il me tendit son morceau à peine entamé.

— Mange-le, Jairo, je n'ai pas faim.

— Certainement pas ! Tu auras faim ce soir, quand tu seras un peu repose. Mais je vais te le garder.

Le précieux morceau serait plus en sûreté dans ma poche que dans celle de Namur. Il suffisait de regarder les petits yeux de Règue, luisants de convoitise.

En prenant le pain, je touchai la main de Namur, ce qui m'angoissa. Sa peau était brûlante. La fièvre montait. Namur me sourit, ironique et désabusé.

— Je n'aurai pas davantage faim ce soir, et mon repos sera définitif. Je m'en vais. C'est bien ainsi. Je ne désire pas survivre. Je n'avais que ma fille, et on me l'a prise... Elle n'a pas pu supporter la honte... Elle était si douce. Est-ce que je t'ai raconté que...

Il me l'avait raconté. Peut-être bien cent fois. La jeune fille violée avait été le centre de sa vie. La femme de Namur était morte en mettant le bébé au monde. Namur abondait en anecdotes relatant l'enfance de Jodalle. Je l'écoutais patiemment. Il avait besoin d'une oreille attentive pour raconter ses souvenirs. Et, en recréant sa fille, Namur s'animait.

Les gardes-loi remontèrent en selle. Le claquement des fouets remit le troupeau en rangs.

— En aaavant !

La chiourme s'ébranla. Les premiers flocons voltigeaient.

La chute de neige devenait tempête. Le vent secouait nos haillons, arrachant les feuilles de brumi qui colmataient leurs fentes. Il tirait sur nos cheveux, rebroussait nos barbes, mitraillait nos visages de flocons durcis. Et nous gelaient vifs.

Je soutenais Namur, qui ne pouvait plus avancer sans aide. Nos carcans s'imbriquaient l'un dans l'autre. L'épaisseur de la tourmente masquait tout. À peine si je voyais encore les dos des bagnards qui me précédaient. Gardes, raskis et arraches devenaient fantomatiques, apparaissant et disparaissant dans les tourbillons de blanc.

Mes jambes s'enfonçaient dans la couche fraîche. La violence du vent accumulait des congères. Namur se laissait traîner. Seul demeurait vivace en lui le réflexe qui déclenchait ses quintes. Il se déchirait la gorge à tousser. Et grelottait de fièvre autant que de froid.

Les flocons s'infiltraient partout et fondaient au contact de ma peau. Mes loques gelées se pétrifiaient, en m'enserrant dans une carapace de glace. Mon carcan pesait un poids insupportable, et mes extrémités étaient devenues insensibles. Je tremblais, secoué de vibrations, mes dents s'entrechoquaient.

Je n'étais plus capable de penser. Le supplice enduré engourdisait mes facultés de raison. Je marchais, parce que le troupeau bougeait, et que j'en faisais partie, et je tirais Namur sans comprendre pourquoi. Il était le fardeau que j'avais à porter.

Le cinglement des lanières me rendit un peu de lucidité. Et j'entendis les ordres hurlés qui dominaient à peine le bruit du vent furieux. Les gardes tentaient de mener la chiourme vers l'abri d'un bois d'onérames à feuilles persistantes.

Les arbres nous accueillirent sous la voûte de leurs branches.

Je renaissais. La tourmente, bloquée par les larges troncs, s'éparpillait en petits courants tolérables. Et la neige ne perçait pas l'épaisseur des feuilles pointues.

Les gardes rassemblèrent le troupeau. Les arraches l'enfermèrent dans un cercle.

Les gardes s'installèrent en groupe, en compagnie de leurs montures. Ils allumèrent un feu de bois mort. En utilisant sans vergogne l'amas de fagots rassemblés par un bûcheron.

Je réussis à prendre une bonne place au pied d'un large tronc qui coupait le vent, et j'arrachai des branches pour fabriquer une couche confortable.

Les glapissements du vent avaient baissé. Il chantait dans les onérames, mais pas assez fort pour couvrir le bruit produit par la respiration de Namur. Mon camarade semblait près d'étouffer. Il suait, malgré le froid. Ses yeux soulignés de creux noirs luisaient.

— Veux-tu manger ton pain, Namur ?

— Non... J'ai soif...

Je donnai une poignée de neige à mon ami. Il la suçait avidement. Il toussa, puis s'assoupit. Je calai mon carcan, et me disposai à dormir aussi. La halte imprévue ne durerait pas plus longtemps que la tempête. Dès qu'elle baisserait un peu, la chiourme reprendrait sa route. Nous ne devons cet inhabituel repos qu'à ceci : les gardes avaient craint de périr avec nous dans la neige. Mais autant profiter de la halte.

Je m'éveillai à la nuit, ranimé par le froid. Un carcan au cou n'est pas très confortable pour dormir. Comme toujours après le sommeil, j'avais la nuque très douloureuse.

Les gardes-loi bavardaient près de leur feu. Deux sentinelles seulement veillaient sur la chiourme. Mais les

Les gardes-roi bavardaient près de leur feu. Deux sentinelles seulement veillaient sur la couronne. Mais les arraches ne se reposaient pas. Elles cliquetaient et grésillaient avec mauvaise humeur. Leurs yeux ronds nous épiaient malignement. Elles commençaient sans doute à avoir faim. À cette heure, nous aurions dû avoir atteint la prison-étape.

La tempête pleurait toujours dans les branches d'onérames. À présent, même si elle s'apaisait, nos gardes ne prendraient pas le risque d'un voyage de nuit. Nous allions rester sur place jusqu'au matin. Les pauvres arraches n'auraient pas leur dîner. Nous non plus, puisque le bout de pain du soir était distribué à l'étape. Mais nous étions mieux habitués qu'elles à la faim.

Namur s'éveilla, secoué par une quinte de toux. Je lui demandai comment il se sentait. Il ne répondit pas, et j'eus l'impression qu'il ne m'avait pas entendu. La fièvre égarait son esprit.

Avant l'aube, mon ami mourut. Il délira longtemps, se battant contre des ennemis imaginaires. Je dus étouffer ses cris de ma paume, pour l'empêcher d'alerter les gardes. Les coups de fouet n'auraient pas guéri Namur, mais il les aurait reçus quand même.

Il entra brusquement dans la mort, après une phrase incompréhensible. Seul le nom de Jodalle émergea.

Je fermai les yeux qui s'étaient figés. Mon cœur pesait le poids d'une montagne. Une montagne d'amertume.

Puis je mangeai le pain de Namur, bouchée par bouchée.

En me jurant de survivre, envers et contre tout, et de m'échapper dès que s'en présenterait l'occasion. J'aurais au moins cette revanche-là, si petite soit-elle, sur ceux qui violaient les Jodalle et envoyaient au bagne le père accablé ; sur ceux qui intervenaient dans le destin des Jairo et les rejetaient ensuite comme un fruit pressé.

En cet instant, je haïssais Morga, bien plus que Bragun, bien plus que n'importe qui d'autre. Les longs yeux noirs et le corps somptueux qui m'avaient hanté bien des nuits me paraissaient soudain hideux. La lèpre cachée transparissait sous la beauté, et la souillait.

Je savais que, pour atteindre Argolide, il fallait franchir la mer de Crayle. J'avais cru que la dernière partie du voyage s'effectuerait en bateau.

J'eus la surprise de découvrir que j'allais être transporté par un glisseur. Ceux qui attendaient les bagnards me parurent très anciens. Le temps avait corrodé leur métal et craquelé leur dôme. Ils étaient de plus grande taille que ceux qu'avaient utilisés Morga et sa suite. Et moins confortables. L'unique siège était celui du conducteur. Une cloison transparente l'isolait.

Le groupe des bagnards, une centaine d'hommes peut-être, fut divisé et poussé, à grand renfort de coups de lanière, à l'arrière des machines.

Nous nous tassâmes, tant bien que mal, gênés par nos carcans. Il y eut des échanges d'injures et de coups, puis nous parvînmes à nous asseoir, imbriqués les uns dans les autres.

Le hasard me plaça près du bord. En se refermant, le dôme accrocha presque mon carcan. Je me rejetai vivement de côté, et je heurtai un voisin qui m'injuria. Je ne pris pas la peine de répondre.

Une dizaine de glisseurs s'envolèrent ensemble. Deux, qui me parurent moins fatigués que les autres, ne transportaient que des gardes-loi. Dans ceux qu'occupaient les bagnards, il ne s'en trouvait qu'un, le conducteur.

Je compris vite que cette répartition visait à protéger les précieuses vies de nos gardiens. La vétusté de nos véhicules les rendait peu sûrs. Je ne retrouvais pas la merveilleuse aisance de vol expérimentée durant mon voyage vers le palais. Le glisseur plongeait parfois brutalement vers la mer, avant de remonter péniblement. Ces secousses mirent mon estomac à rude épreuve. Il avait beau être presque vide, il manifestait quand même l'intention de rejeter le peu qu'il contenait.

Un bagnard vomit sur les jambes de son voisin, et reçut en représailles un coup qui le fit saigner du nez. Il geignit, et renifla.

La mer avait la couleur d'un métal miroitant. Le large disque du soleil étincelait dans un ciel à peine plus clair. Nous avions laissé depuis longtemps les grands froids derrière nous. Et nous allions vers une région au climat tropical. Je n'avais pas une connaissance très nette du sens de ce terme, mais il évoquait pour moi une idée de tiédeur plus ou moins constante. Je m'en réjouissais. L'enfer du gel traversé ne me donnait aucune envie de retrouver l'hiver.

L'être humain n'est jamais satisfait. Je souffris bientôt de la chaleur. Le soleil traversant notre dôme éleva peu à peu la température, jusqu'à l'insoutenable.

Les bagnards s'agitèrent pour tenter de se dévêtir, avec nouvel échange d'injures et de coups. Les carcans s'entrechoquèrent.

Je cuisais, je suais, je manquais d'air, et j'avais l'impression d'être enfermé dans un four. La nécessité de respirer amenait une envie de briser le dôme. Mon voisin succomba à cette tentation. Il frappa durement la surface transparente du bout de son carcan. Sans autre résultat que se meurtrir le cou. Il jura.

Je ne fis pas de commentaires sur cet acte, que je jugeais quand même très sot. Ce dôme avait été prévu pour protéger les passagers. Il devait être extrêmement résistant, et avoir, de plus, son utilité. Avant d'obéir à ses impulsions, mieux vaut réfléchir.

Mais je préfèrai me taire. Depuis la mort de Namur, je n'avais plus d'ami et je parlais fort peu à mes compagnons. Je me tenais à l'écart, et j'avais tendance à les juger sans indulgence. J'avais appris dès l'enfance que les êtres humains sont plus souvent mesquins qu'aimables. J'avais pris l'habitude d'éviter les contacts, et ne m'en trouvais pas plus mal. À Eneraille, j'avais été « le bâtard de Paulise », « ce sale gosse ! On ne connaît même pas son père ». Et il est bien facile de chasser ou de talocher l'enfant qui espérait un peu de chaleur. Ce genre d'expérience ne rend pas philanthrope.

J'avais soif, et je ne savais comment l'oublier. La mer plate et luisante comme une assiette d'étain me ramenait sans cesse à mon besoin de boire. Le voyage allait être long, pourtant.

Il ne fut pas long, il fut interminable. Et suppliciant. Chaleur intolérable, aggravée par l'entassement des corps ; odeurs nestilentiennes dues à des problèmes d'évacuation. Ceux d'entre nous qui ne purent contenir leur besoin

de protestations, mais les problèmes de circulation. Ce qui nous qui ne parait content leur besoin d'uriner ou de déféquer eurent à s'en repentir. Leurs proches voisins n'appréciaient pas cette gêne supplémentaire.

Les hommes se battirent, hurlèrent, frappèrent les murs de leur prison. Le pilote du glisseur ne se retourna pas une seule fois. Peut-être n'entendait-il rien. Il se pouvait que la cloison qui le séparait de nous ne laisse pas passer les bruits.

Vint un abattement général, qui éteignit toute agitation. Comme les autres, je dormis, d'un sommeil traversé de cauchemars.

Nous atteignîmes Argolide en fin de journée. Je ne gardais aucun souvenir des dernières heures du voyage. J'avais été englouti dans une inconscience plus proche de l'évanouissement que du sommeil.

Le dôme du glisseur était ouvert. L'air que j'aspirais avec avidité me ressuscitait.

Les claquements familiers des fouets m'aiderent à me lever et à descendre de la machine. Je vacillais comme un ivrogne.

Le disque du soleil, très bas sur l'horizon, étirait sur le gris du ciel des traînées bleues et violettes. L'air sentait la végétation, et un parfum de fleurs sucré. Par comparaison avec la chaleur précédente, il me paraissait frais.

Les gardes-loi rassemblèrent la chiourme, avant d'ordonner un déshabillage général.

Je quittai sans regret mes loques trempées de sueur et mes galoches. À Eneraille, j'avais plus souvent marché pieds nus que chaussé. Je retrouvais avec plaisir la terre sous mes plantes. Une terre noire, grasse, lissée par d'innombrables pas.

Je découvrais des arbres inconnus, des buissons fleuris, des plantes charnues, d'un vert presque noir. Une stridente musique d'insectes s'en échappait. À ma gauche, je voyais de longs bâtiments recouverts de toits de feuilles sèches. D'autres bâtiments apparaissaient à droite, et d'autres encore, plus lointains, se dissimulaient derrière une haie d'arbres. Le baigne me parut vaste.

Mon engourdissement se dissipait. La soif recommençait à se manifester. Et la faim. Pour les oublier, je m'attachai à étudier mon nouveau domaine. Ce qui me fit découvrir, derrière moi, les potences de justice. Elles se présentaient sous une forme inhabituelle, mais je les reconnus au premier regard. D'autant plus aisément que deux hommes y subissaient leur peine. Ils pendaient côte à côte, accrochés par les poignets et les chevilles à des croix de métal. Leurs têtes tombaient, mentons sur la poitrine, et leurs yeux étaient clos. L'un des deux bougea faiblement. Ses muscles torturés saillaient. Son voisin remua aussi. Une chaîne rivée à leur taille les reliait l'un à l'autre, sans que j'en puisse deviner la raison.

Le déshabillage terminé, nos gardes entreprirent de nous retirer nos carcans. Lorsque vint mon tour, le soulagement ressenti m'enivra. Merveilleuse liberté, dont je ne parvenais pas à me rassasier. Je bougeais la tête en tous sens, incrédule, émerveillé de ne plus sentir ce poids qui m'avait écrasé si longtemps.

Les gardes-loi qui nous surveillaient ne me paraissaient guère nombreux. Et je ne voyais pas une seule arrache.

Durant le voyage, je n'avais pu envisager la fuite. Une surveillance constante et attentive me l'interdisait. Sans parler du carcan. Mais à présent ? Je n'étais pas assez naïf pour penser que l'évasion serait aisée, mais une seule petite possibilité me suffirait.

Ce qui se passa ensuite fit redescendre mes espérances. Je fus accouplé à un autre bagnard par une chaîne rivée à la taille. Une chaîne solide, aux épais maillons. Elle était assez longue pour permettre une relative autonomie, mais elle nous transformait en frères siamois, unis pour le meilleur et pour le pire. Il n'était plus question de fuir seul, mais obligatoirement à deux. Qui était ce jumeau que le hasard me donnait ? Durant la dernière partie du voyage, nous avions été trop nombreux pour que je puisse connaître tous mes compagnons.

Je n'avais jamais vu cet homme de grande taille, à forte ossature. Il avait un visage abrupt, au nez fort, aux lèvres épaisses, des yeux brun clair étroits et des cheveux châtain en mèches raides. Les blessures encore fraîches de son cou avouaient qu'il avait porté moins longtemps que moi le carcan.

Il avait quand même eu le temps d'acquérir les habitudes des bagnards. Il parla sans remuer les lèvres, d'une voix tout juste murmurante.

— Faisons connaissance, jumeau. Nous allons passer beaucoup de temps ensemble. Je m'appelle Arald.

— Moi, Jairo.

La façon de s'exprimer de mon compagnon m'avait semblé un peu inhabituelle. De quel lointain Territoire était-il originaire ? Je l'interrogeai à ce propos.

— Ça a de l'importance ? demanda-t-il.

Je n'insistai pas. La loi des bagnards n'encourage pas les questionneurs. Ceux qui veulent se raconter sont libres de le faire. Ceux qui préfèrent se taire aussi. Et peu importait, en effet, le lieu de naissance d'Arald.

Une cinglante lanière me ramena à des préoccupations plus directes. Les gardes mettaient le troupeau en rang.

Une petite promenade nous conduisit à une manière de hangar, couvert d'un toit de feuilles gris-bleu. Nous y fûmes abreuvés et nourris. Bien nourris. En recevant ma ration, j'eus peine à la croire réelle. Une tranche de viande salée, une boule de céréales et un morceau de pain. Terriblement dur, mais de si belle taille qu'il me stupéfiait.

Je m'assis pour manger, en compagnie de mon jumeau. Nous bavardâmes. À l'heure des repas, la conversation était tolérée, à condition qu'elle n'atteigne pas un trop grand niveau sonore. Un garde de mauvaise humeur pouvait toujours se défouler de quelques cinglements sur les bavards bruyants.

J'avais savouré la viande en priorité, et je dégustais mes céréales. Des grains de maïs surcuits et agglomérés.

— Je n'arrive pas à y croire ! dis-je. Tu comprends pourquoi ils nous nourrissent aussi bien ?

— Je suppose que nous avons acquis à présent une valeur de travail. Les rigueurs du voyage ont éliminé les éléments faibles. Ceux qui restent sont considérés comme assez solides pour être exploitables. On va nous demander quelque chose, en échange de cette nourriture, ne t'en fais pas !

Arald avait sûrement raison, mais la somptuosité du repas me rendait optimiste. Tant pis pour le travail. J'avais durant longtemps réussi à l'éviter. Qu'il me rattrape enfin était sans doute dans l'ordre des choses.

— Allons boire, veux-tu ? demanda Arald. Cette viande m'a donné soif.

Des tonneaux munis d'une louche étaient à notre disposition. Pour en atteindre un, nous dûmes faire la queue et patienter. Il n'y avait pas que la viande salée pour amener les bagnards à cette eau. Le souvenir de la soif éprouvée durant le voyage les motivait aussi. Mon tour venu, je bus un peu plus que le nécessaire.

Nous avions été alignés, rangée après rangée, dans un vaste hangar, et nous attendions je ne savais quoi. Nous faisons face à une estrade, surmontée d'un tableau d'ardoise.

J'avais des souvenirs d'école. Durant mon enfance, je l'avais un peu fréquentée. Pas très souvent. Il fallait payer pour l'enseignement, et ma mère n'avait pas toujours l'argent nécessaire. Encore avait-on bien mal jugé, à Eneraille, l'inconcevable fantaisie de ma mère. Une laveuse ! Qui avait l'inferral toupet de vouloir faire instruire son rejeton !

Je n'avais guère aimé l'école, mais, pour faire plaisir à ma mère, je m'étais appliqué. Elle y tenait tant.

— L'instituteur se fait attendre, chuchota Arald.

Il se faisait attendre, en effet. La nuit était venue. Les gardes allumèrent des torches et installèrent de grosses chandelles sur l'estrade.

Des nuées d'insectes attirés par la lumière envahirent le hangar. Je fus piqué au cou, et j'écrasai l'agresseur sans l'identifier.

Notre maître d'école n'arriva qu'une bonne heure plus tard. Un Officier de Loi, en grand uniforme.

Il escalada l'estrade, nous contempla un moment en silence, puis se présenta d'une voix glacée comme le dirigeant du bagne. Ce que j'avais déjà compris.

Il nous mit immédiatement à l'aise en énumérant les règles du bagne et les châtiments prévus en cas de manquement. La liste était longue. Et variée. Elle allait de la flagellation à l'exposition sur croix, en passant par l'utilisation judicieuse d'insectes carnivores.

Les peines définitives outraient jusqu'à la mort les châtiments prévus. Ainsi, l'attaque d'un garde valait à son auteur d'être livré aux insectes jusqu'à totale disparition de sa chair.

Il nous apprit ensuite, la mine satisfaite, que les châtiments iraient obligatoirement par deux. Pour une faute commise par l'un des frères siamois, la punition atteindrait les deux. À moins que l'innocent ait dénoncé son frère.

Bel encouragement à la délation ! Les délits d'intention étant également punissables, je prévis une existence basée sur la peur particulièrement ignoble. Et, bien entendu, les dénonciations apporteraient aussi une récompense à leurs auteurs.

Pour maintenir l'ordre, ni arraches ni gardes ne seraient nécessaires. Les bagnards allaient se charger de se garder tout seuls.

Le discours se poursuivit. L'Officier de Loi aborda le chapitre travail. Chaque jour, il nous faudrait récolter une plante appelée crassie. Nous ne serions pas surveillés durant la récolte, mais, pour obtenir le soir notre repas quotidien, nous aurions à atteindre le quota, fixé à dix plantes par couple. Moins de dix plantes, pas de nourriture. Plus de dix plantes, un bon par crassie supplémentaire, utilisable au magasin du bagne.

Je n'avais pas besoin d'explications pour comprendre de suite que les crassies devaient être rares, et que le magasin devait fournir des choses plus ou moins indispensables à la récolte.

Un système vraiment très astucieux ! Qui éliminerait à merveille toute velléité de fainéantise. Aucun besoin de surveillance, en effet, ni de coups de fouet pour stimuler l'ardeur à la tâche.

L'Officier dessinait sur le tableau, à l'aide d'une craie. Il reproduisit adroitement une plante courte, à longues feuilles rubanées. Il nous signala que la plante était de teinte vert-jaune, avec des nervures couleur de sucre brûlé. Il

attira notre attention sur l'importance de cette couleur. Ces nervures caramel signalaient la maturité de la plante, et seules les plantes mûres seraient acceptées.

Dans sa longue liste de châtiments, notre Officier n'avait pas mentionné celui qui punirait les évadés repris. Il aborda ce sujet en conclusion de son discours.

— Vous vous êtes peut-être demandé pourquoi je n'avais pas parlé de la peine prévue en cas de tentative d'évasion. La raison en est simple : cette peine n'existe pas. On ne s'évade pas du bagne d'Argolide. Si deux hommes disparaissent, ils ne se sont pas évadés, ils sont morts. Argolide est un territoire presque totalement marécageux. Le bagne se situe au cœur même du marais de Lerne, dans l'unique zone émergée. Votre prison est une île, et ses murailles sont faites d'eau. Dans cette eau, grouillent les hydres.

L'Officier faisait un autre dessin. Il reproduisit un animal au corps bouffi, foisonnant de tentacules. Un animal tricéphale, ses trois têtes surmontant de longs cous reptiliens. Des têtes hideuses, à gueules distendues garnies d'énormes crocs. Au-dessus d'yeux multiples, d'autres tentacules bouclaient comme une chevelure. L'Officier avait un don certain pour le dessin. L'horreur était presque palpable.

— Une hydre, dit-il, a un corps d'environ trois mètres de haut, et les tentacules font plus du double. Ils sont venimeux. Les hydres sont agiles, agressives et carnivores. Elles sont extrêmement voraces, et douées d'un sens infailible pour détecter la nourriture. Un bateau solide ne serait pas une protection. Les tentacules le mettraient en pièces. Voilà pourquoi vous resterez ici, jusqu'à la fin de votre peine.

Il répéta, avec une telle conviction qu'elle entraîna la mienne, comme celle, je pense, de tous les bagnards :

— On ne s'évade pas du bagne d'Argolide !



Mes prévisions se révélèrent tristement exactes. Les crassies étaient rares. Très rares. De plus, je réalisais que le repas, jugé si somptueux, ne l'était finalement plus guère. Il ne se présenterait qu'une fois par jour, ou moins souvent, si nous ne pouvions atteindre le quota. Je doutais que nous l'atteignons. En une matinée de quête, nous n'avions obtenu que trois plantes ayant des nervures de la couleur voulue.

J'avais chaud, j'avais soif, les insectes me dévoraient, et la végétation tailladait mon corps nu. Progresser dans cette épaisse jungle de feuilles à bords coupants m'avait couvert de zébrures. J'aurais souhaité des vêtements, et je regrettais même les chaussures. Mon compagnon, sans doute moins habitué que moi à marcher pieds nus, souffrait davantage. Il boitait.

Depuis l'aube, nous progressions à travers la jungle. Les crassies se cachaient. Leur petite taille les dissimulait parfaitement. Il convenait d'avancer courbé, en scrutant le sol, et d'écartier les grandes feuilles. La chaîne qui nous unissait ne facilitait pas notre tâche. Elle se tendait, mordant nos tailles, et s'accrochait partout. Nous apprîmes que mieux valait marcher l'un derrière l'autre, en soutenant la chaîne d'une main. Pour ne pas limiter nos recherches, nous nous chargeâmes chacun d'un côté. Je fouillai la gauche, et Arald la droite.

Les insectes étaient innombrables, et bon nombre piquaient. Mais j'étais surpris de ne pas découvrir de gibier dans toute cette végétation, ni même un seul petit oiseau. Normalement, la jungle aurait dû grouiller de vie.

J'en fis la remarque à Arald.

— Ils ont été éliminés, répondit-il. C'est facile à comprendre. Du gibier permettrait aux bagnards de manger, alors, veux-tu me dire ce qui les obligerait à récolter cette maudite plante ?

— La crainte d'être dénoncé, peut-être.

— Oui. C'est un genre qui te convient ? Tu vas rapporter mes propos subversifs ?

Je me retournai vers Arald, très brusquement. La question posée sur un ton acerbe était insultante. J'avais envie de frapper. Je me contins pour répondre sèchement « non », sans plus de commentaires.

Arald sourit, et me donna une tape sur l'épaule.

— Du calme, jumeau ! Ne te fâche pas. Je cherchais seulement à mieux te connaître. Admets que, malgré notre étroite intimité, je ne sais pas grand-chose de toi. Ta colère m'a enseigné. J'ai appris, à présent, que tu n'es pas un délateur en puissance. À propos, moi non plus.

Je crus Arald. Pas très logiquement, peut-être : les êtres humains mentent facilement. Mais je me fiais à ce jumeau de hasard. En me félicitant de ma chance.

J'eus l'occasion de m'en féliciter davantage, à mesure que s'avança la journée. Arald était astucieux. Ce fut lui qui remarqua que les crassies poussaient plus volontiers là où la végétation autorisait le passage du soleil. Nous récoltâmes ainsi trois plantes de plus. Il trouva aussi de l'eau, dans les grandes feuilles en entonnoirs d'une plante charnue. Une eau relativement claire, amassée là par une averse. Quelques insectes s'y étaient noyés. Arald renifla le liquide, le goûta du bout de la langue, froissa un fragment de feuille pour le sentir et le goûter aussi, et déclara cette eau consommable, à son avis. Je m'y fiaï, et m'en trouvai bien. L'eau éteignit ma soif, sans provoquer de malaises.

Au milieu de l'après-midi, nous avions huit crassies. Nous ne trouvâmes pas les deux dernières. Il nous fallait, pourtant, penser au retour. Nous devons être présents à l'appel du soir, ou nous serions châtiés.

— Nous tâcherons de faire mieux demain, dit Arald, plus ou moins philosophe.

Il ne s'étendit pas davantage sur le sujet. Je me tus aussi. Me lamenter n'aurait pas modifié le fait : pas de nourriture ce soir. J'avais pourtant une belle faim.

Durant notre quête, nous n'avions jamais rencontré d'autres condamnés. Nous croisâmes un couple en approchant du bagne. Deux hommes réunis par leur chaîne, l'un âgé, l'autre plus jeune. Tous deux étaient vêtus, chaussés, et coiffés de chapeaux à larges bords. Malgré l'aspect loqueteux de cet équipement, je l'enviais. Des anciens, plus expérimentés que nous dans la récolte des crassies. L'équipement avait dû coûter bon nombre de plantes. Je doutais que le magasin du bagne fournisse ses marchandises à bon marché.

Le plus jeune portait sur la hanche une gourde accrochée à sa chaîne. Le plus âgé, un gros bouquet de crassies, identiquement suspendu. Une bonne quinzaine de plantes, sinon plus. Je salivais de convoitise.

— Alors, la bleusaille, interrogea le vieux, jovial, vous avez le quota ?

— Ça t'intéresse ? demanda sèchement Arald.

— Oui et non, le bleu, oui et non. Non si tu l'as tout juste, oui si tu as un peu plus ou un peu moins.

Sous les paupières fripées, des yeux aux sclérotiques jaunes luisaient de ruse.

Le vieux ne me plaisait pas. Son compagnon, avec son expression sournoise, me plaisait encore moins. Je serais parti, si Arald ne m'avait retenu en tirant discrètement sur notre chaîne. Il demanda :

— Qu'est-ce qui t'intéresse dans le plus ou le moins ?

— Je vends des renseignements, le bleu. Toi et ton frère venez de débarquer, ça se voit. Donnez-moi quatre crassies, et je vous apprendrai comment conserver celles qui restent.

— Nous sommes de taille à les conserver sans ton aide, dis-je avec humeur.

— Pas si sûr, le bleu, pas si sûr...

Ce vieux m'irritait. Imaginait-il pouvoir nous tondre ? Pour conserver mon bien, je faisais confiance à mes capacités de combattant entraîné. Mais Arald tira de nouveau légèrement sur notre chaîne.

— D'accord, dit-il. Admettons que je sois disposé à acheter des renseignements. À deux conditions : tu réponds à toutes mes questions, et tu baisses ton prix. Quatre crassies, c'est trop.

Le vieux ricana et secoua la tête, agitant ses mèches et sa barbe crasseuses.

— Pour répondre à toutes tes questions, ce n'est pas assez. Six crassies.

— Une, dit Arald.

Lui et le vieux entamèrent un interminable marchandage. Finalement, l'accord se conclut sur trois plantes. Pour arriver à ce résultat, Arald déploya des ressources qui lui auraient permis de battre le gros Gacié lui-même.

Je ne m'opposai pas à la conclusion du marché. Arald avait raison. Quelques plantes de moins ne feraient pas tant de différence, puisque nous étions déjà condamnés au jeûne pour ce jour. Des renseignements pourraient, par contre, se révéler utiles.

Le premier que nous donna le vieux nous remboursa nos crassies. Il nous désigna un grand arbre qui dominait la jungle. Son tronc vernissé et ses grandes feuilles avaient une teinte presque noire.

— Visez ce kaloura. À gauche, vous trouverez une sente. Celle-là est libre.

— Libre de quoi ?

— D'embuscade. Lorsque les bleus arrivent, beaucoup d'anciens pensent que ces oisons sont bons à plumer. Ils se planquent à proximité du bagne, pour s'emparer de la récolte. Ils se mettent à plusieurs et rossent les récalcitrants.

— Et tu n'es pas dans cette combine ? demanda Arald. Elle est pourtant sûrement juteuse.

Le vieux prit une mine offusquée.

— Je fais du commerce, blanc-bec ! Pas de la rapine !

Indignation simulée. Le jumeau du vieux, un petit brun fluet, regrettait visiblement de ne pas participer à la tonte des nouveaux. À mon avis, si lui et son frère ne s'associaient pas aux pillards, c'est beaucoup plus par crainte des coups que par noblesse d'âme. Ni l'un ni l'autre ne devaient être capables de prouesses sur le plan physique, et les rançonnés défendaient sûrement leur bien avec ardeur.

Le vieux tint sa part du marché. Il répondit avec bonne grâce aux questions d'Arald. Nous en apprîmes ainsi un peu plus long sur l'existence quotidienne au bagne. Mais lorsque Arald demanda où poussaient volontiers les crassies, le vieux se ferma.

— Ça, il te faudra le découvrir tout seul. Tu n'auras pas ce renseignement-là pour trois crassies. Tu ne l'aurais pas même si tu me donnais toutes celles que tu as. Moi aussi, j'aime manger tous les jours...

Logique sans défaut. Les crassies étaient rares, et les bagnards nombreux. L'expérience acquise concernant la récolte était trop précieuse pour être divulguée.

À quoi servaient ces crassies ? Je n'avais jamais vu ces plantes avant le bagne. Elles devaient pourtant avoir une utilité, puisque la chiourme tout entière était occupée à cette récolte.

Le bagne d'Argolide n'était pas unique, il en existait bien d'autres, mais il se classait parmi les plus importants.

Arald respecta lui aussi le marché, et donna les trois crassies promises. Le vieux et son jumeau cachèrent mal une mine soulagée. Ils avaient dû craindre de ne pas être payés. Le rapport des forces jouait évidemment en notre faveur. Entre bagnards, cette supériorité-là devait être couramment employée.

Le vieux nous sourit, découvrant des gencives édentées.

— Si vous voulez d'autres tuyaux, n'hésitez pas. Demandez Mullon. Tout le monde me connaît. On s'arrangera. Je n'en doutais pas. Le vieux aurait vendu sa mère pour quelques crassies. Mais, personnellement, je n'avais pas

l'intention de l'engraisser outre mesure. J'espérais bien que nos rapports s'arrêteraient là.

Nous étions proches du kaloura quand Arald demanda :

— Jairo, quelle est ton expérience, en matière de lutte ? Tu es capable de te battre ?

— Eh bien, répondis-je avec un peu d'orgueil, j'ai suivi l'entraînement des gardes-loi impériaux.

— Quel genre d'entraînement est-ce ? Qu'as-tu appris ?

— À utiliser mes mains et mes pieds comme des armes.

— Comme ça ?

Le tranchant de la main d'Arald vola vers mon cou. Je parai de justesse, et ripostai. La cible s'effaça.

Arald souriait.

— Que dirais-tu, jumeau, si je te proposais de détrousser les détrousseurs ? Ce ne serait que justice, et j'aimerais bien manger ce soir.

Arald m'étonnait. Avait-il suivi un entraînement analogue au mien ? Il semblait, en tout cas, en connaître aussi long. En partant de cette base, sa proposition me paraissait intéressante. Hasardeuse, quand même.

— Et s'ils sont trop nombreux ?

— Nous serons rossés. Mais je ne le crois pas. Ils doivent opérer par petits groupes, sinon l'opération ne serait guère rentable.

— Ils nous dénonceront.

— Peut-être, mais je doute que les autorités du bagne s'inquiètent beaucoup des luttes entre bagnards.

— Alors ils patienteront, et se vengeront à la première occasion.

— Objection valable, mais j'ai prévu la parade. Nous nous masquons. S'ils ne savent pas qui les a attaqués, comment se vengeraient-ils ? Est-ce que tu discutes parce que tu es prudent, Jairo, ou parce que mon idée ne te plaît pas ? Auquel cas, mieux vaudrait le dire. Nous sommes devenus frères siamois, nous ne pourrions agir qu'en bon accord. Si tu préfères cela, je peux rester sur ma faim.

— Je suis prudent, Arald, c'est tout. Nous pouvons tenter l'aventure.

— Bien. Comme point de repère, ce kaloura me semble parfait. Cachons nos crassies dans les environs. Comme ça, si nous ne gagnons pas, nous ne perdrons pas tout.

Nous dissimulâmes nos crassies, enveloppées dans une feuille, entre les branches d'un arbuste fleuri de bleu. Deux de ces entonnoirs où nous avons trouvé de l'eau produisirent des cagoules. Nous les perçâmes de trous à la hauteur des yeux.

— Maintenant, dit Arald, l'important va être de ne pas oublier notre chaîne. Pour qu'elle ne nous gêne pas, nous devons agir en parfaite coordination. Pense à ne pas me perdre de vue, Jairo. Si la chaîne se tendait trop, nous serions handicapés.

— J'y penserai. Cherchons les proies, à présent.

À proximité du bagne, la jungle était découpée par une infinité de sentes.

Je repérai de loin les deux couples qui attendaient, plus ou moins dissimulés dans la végétation, près d'un petit carrefour. Mes habitudes de voleur prudent m'avantageaient. Les quatre hommes guettaient, armés de gourdins.

J'alertai Arald, et chuchotai :

— Je prends ceux de droite.

Il acquiesça. Derrière les trous de la cagoule, ses prunelles avaient viré au jaune. Elles luisaient d'un éclat féroce. L'idée de la lutte excitait plus mon jumeau qu'elle ne l'inquiétait.

J'étais moins enthousiaste. J'avais confiance en mes capacités, mais l'expérience m'a appris que le plus grand nombre a de meilleures chances. J'espérais l'emporter grâce à ma science, mais je n'en étais pas certain.

Nous attaquâmes de front, en courant vers les cibles. Nos cagoules et la brusquerie de l'agression déconcertèrent l'adversaire. Les détrousseurs n'avaient pas pris la peine de se masquer. Ils comptaient, je pense, terroriser leurs victimes pour qu'elles se taisent. Ils espéraient aussi des proies non prévenues, faciles à assommer. Ils ne s'attendaient pas à ce que le gibier devienne l'agresseur.

L'avantage de la surprise me permit de neutraliser de suite les gourdins. Je les fis sauter des mains qui les tenaient. Puis j'eus raison d'un premier homme. Je le frappai sur la nuque après l'avoir aveuglé de mes doigts raidis. Je ne perdais pas Arald de vue, et je veillais sur notre chaîne.

Pendant que je m'occupais du premier, le deuxième homme du couple eut le temps de me frapper. Je reçus sur la tempe un coup qui me fit voir des étoiles. Sans la chaîne qui le liait à son jumeau inerte, et qui freina son élan, l'adversaire aurait sans doute réussi à m'assommer. Mais il trébucha, et je pus l'atteindre du talon, juste sous le menton. Il s'écroula.

Arald en avait terminé avec le couple dont il s'était chargé. Plus rapidement que moi, puisqu'il avait eu le temps de ramasser un gourdin, et parachevait sa victoire en frappant les pillards d'un bon coup sur le crâne. Il assomma pareillement les miens.

— Voilà. Ils vont dormir un bon moment.

Nous récoltâmes les fruits du succès : deux bouquets de crassies, des vêtements aussi déguenillés que crasseux, mais utilisables, des chaussures qui convenaient à peu près à nos pieds, et une gourde.

Arald arracha sa cagoule.

— Rentrons dîner, dit-il.

Il souriait avec satisfaction.

J'étais satisfait aussi.

Routine d'une existence de bagnard, dure à souhait, tout entière axée sur la récolte quotidienne. Nous ne mangions pas tous les jours. Le quota de dix plantes n'était pas facile à atteindre.

Le magasin du bagne vendait quantité de marchandises, et même de la nourriture, mais à un tarif hors de toute mesure. Les bons que nous avions obtenus en échange des crassies prises aux pillards s'étaient bien vite épuisés. Rien de mieux à faire qu'essayer d'atteindre le quota, ou jeûner lorsque nous ne l'avions pas.

La quête était épuisante. De l'aube au crépuscule, nous marchions sans répit, baignés dans la chaleur. J'en venais à haïr le soleil, mais les journées pluvieuses n'étaient pas préférables. Les averses frappaient avec la violence d'une cataracte. Le sol marécageux se couvrait de ruisseaux et de mares. Nous y pataugions, sans guère de chance de trouver des crassies. Leur petite taille les faisait disparaître sous l'eau.

Aucune crassie ne poussant à proximité du bagne, notre quête nous entraînait fort loin, mais nous n'avions pas découvert les limites de notre prison. La zone émergée devait être très vaste, jamais nous n'avions vu le marais et ses hydres. J'aurais pourtant bien voulu vérifier moi-même la véracité de l'Officier de Loi. *On ne s'évade pas du bagne d'Argolide*. Peut-être, mais l'impossible n'est-il pas, parfois, ce qui n'a pas encore été tenté ?

Pour l'évasion, j'étais prêt à tout risquer. Pourtant, je n'avais pas encore osé la proposer à mon jumeau. Arald était bon frère de chaîne, je n'aurais pu en rêver un meilleur. Endurant, d'humeur égale, sachant plaisanter de nos misères plutôt que de s'en plaindre, mais je ne le connaissais pas réellement. Jamais je n'avais rencontré d'homme aussi fermé. J'ignorais tout de lui, sauf son âge : vingt-neuf ans, et la durée de sa condamnation : trente-cinq ans. Encore ne savais-je même pas ce qui avait motivé la sentence. J'interrogeais peu Arald, mais lorsqu'une question m'échappait tout de même, il s'arrangeait pour l'éluder, avec une grande aisance. J'avais pourtant fait moi-même des confidences, mais sans jamais obtenir la réciprocité.

Arald me surprenait fréquemment. Il avait des connaissances inhabituelles dans nombre de domaines, et ignorait par contre des coutumes pourtant évidentes. Il devait être originaire d'un Territoire très lointain.

Les réticences de mon jumeau m'empêchaient de me confier totalement à lui. Il était trop énigmatique.

Une mauvaise journée. Bientôt midi, et nous n'avions encore que trois plantes. La chaleur s'exaspérait sous un ciel gris fer et laissait présager des averses proches. Qui nous interdiraient d'atteindre le quota. L'idée de devoir jeûner une fois de plus m'exaspérait.

Arald marchait derrière moi, à juste longueur de chaîne. Il s'arrêta si brusquement que les maillons mordirent ma taille. Je me retournai, surpris.

Arald se penchait sur sa jambe et retroussait précautionneusement son pantalon effrangé.

Je vis glisser l'insecte sur sa cheville. Un insecte en forme de feuille sèche, avec une queue à pointe et de longues pattes brindilles. Un sorpe !

Le vieux Mullon nous avait mis en garde contre un certain nombre d'insectes venimeux, en classant les sorpes dans la catégorie la plus dangereuse. Leur venin pouvait tuer.

Arald écrasa l'insecte d'un coup de talon. Il était blême.

— Il t'a piqué ?

— Oui.

Je me précipitai pour examiner la jambe de mon compagnon. Un point rouge marquait la chair, juste au-dessus de la cheville. Une trace infime, anodine en apparence, et peut-être mortelle...

Je collai ma bouche sur la petite marque, et suçai fortement.

— C'est inutile, dit Arald, d'une voix plate. Il faudrait un couteau, pour faire couler le sang.

Je me redressai pour cracher.

— Ne rien faire serait plus inutile encore. Mieux vaut quand même tenter quelque chose.

Je recommençai à sucer. Sucrer, cracher, sucer, cracher. Je m'acharnais, avec une hargne née de mon sentiment d'impuissance. Arald avait raison, hélas. Pour que mon action puisse avoir quelque utilité, il aurait fallu agrandir la

à l'impuissance. Arald avait raison, hélas. Tout que mon action puisse avoir quelque utilité, il aurait tant agité la plaie d'un bon coup de couteau. Bien évidemment, tout ce qui pouvait, de près ou de loin, ressembler à une arme était interdit aux bagnards.

Je suçais et crachais, obstinément, en essayant de ne pas penser.

Arald m'arrêta.

— Ça suffit, Jairo, de toute façon, tu perds ton temps. Mieux vaut que j'essaie de retourner au bain pendant que je peux encore marcher.

Retourner au bain. Oui, bien sûr. Arald ne s'en trouverait pas mieux, les soins aux malades n'étaient pas prévus, mais un accident ne dispensait pas de l'appel du soir. À charge pour l'homme valide de ramener son frère de chaîne. Mort ou vif.

— Bien, dis-je, retournons. Mais ne désespère pas. La piqûre d'un sorpe n'est pas obligatoirement mortelle. Tu t'en sortiras. Nous avons trois crassies. Après l'appel, nous chercherons cette vieille charogne de Mullon. Peut-être connaît-il un remède.

— S'il en connaît un, dit Arald, ironique, il voudra plus de trois crassies.

— S'il en connaît un, il le donnera pour ce que nous avons, ou je tordrai son sale cou jusqu'à ce qu'il craque !

Arald boitait péniblement sur mes traces. Il ne se plaignait pas, mais, en me retournant, je voyais son visage tiré. La sueur trempait ses cheveux et sa barbe. Les yeux étroits avaient un éclat fiévreux.

Il s'arrêta pour retirer son pantalon, en disant qu'il ne pouvait plus le supporter.

L'état de sa jambe m'angoissa. Elle avait enflé de la cheville à l'aîne. La chair boursouflée était rouge, avec des marbrures violettes.

Il se déshabilla avec précaution, en grimaçant. Ses lèvres étaient sèches.

— Veux-tu me passer la gourde, Jairo, j'ai soif.

Il avala deux gorgées, et me rendit la gourde.

— Tu peux boire davantage, dis-je. Pour le moment, je peux me passer d'eau.

Arald secoua négativement la tête.

Il vida pourtant la gourde, gorgée après gorgée, pendant que s'effectuait le retour.

Arald avançait péniblement, accroché d'un bras à mon cou. Il était brûlant de fièvre, trempé d'une sueur âcre. Sa jambe continuait à enfler.

En dépit de mes succions, le poison avait envahi son sang. Allait-il survivre ? J'étais angoissé.

Arald se taisait, sans se plaindre de la progression du mal, mais j'en voyais trop bien les symptômes.

Il marcha aussi longtemps qu'il le put, avant de s'écrouler brusquement, comme s'abat un arbre au dernier coup de hache.

Son visage était livide, ses narines cireuses se pinçaient. La fièvre avait crevassé ses lèvres. Je croyais voir la face d'un homme déjà mort. Je tâtai le cœur. Il battait, obstinément. Pour combien de temps ?

Je chargeai sur mon dos le corps inerte.

Je peinais à travers la jungle. Arald pesait, malgré l'amaigrissement dû au régime du bain. J'étais maigre aussi, et je n'avais plus ma vigueur d'autrefois. Je m'arrêtais souvent, pour un temps de repos. À chaque nouveau départ, j'avais plus de peine à reprendre mon fardeau.

La chaleur s'était exaspérée, sous un ciel très sombre, mais l'averse ne venait pas. Elle m'aurait pourtant fait plaisir. J'avais soif. Notre gourde était vide, et une longue période sèche avait tari l'eau des feuilles en entonnoirs.

Mais j'aurais bien voulu n'avoir d'autre souci que mon envie de boire. Au long des jours, j'avais acquis beaucoup d'amitié pour mon jumeau. Je ne savais que faire pour lui venir en aide. Je souffrais de cette impuissance, au point d'être envahi par la rage. Mieux vaudrait pour le vieux Mullon ne pas me refuser des renseignements, en prétextant que je ne pourrais les payer assez cher. Je devenais bête enragée. Un état d'esprit dangereux. Je n'étais pas bien placé pour me permettre la colère. Que ma rage aille s'exercer contre un garde-loi, et je finirais dévoré par les insectes. Avec Arald. À moins qu'il soit mort avant.

Mon jumeau inerte s'agita soudain, avec une telle frénésie que je dus le poser à terre, de crainte qu'il tombe.

Il se débattit, luttant avec fureur, arrachant des plantes, et explosa dans un flot de phrases coléreuses.

Des phrases exprimées dans une langue totalement inconnue.

Arald hurlait, la bouche tordue de fureur, crachant un torrent de mots étrangers. La teinte jaune intense de ses prunelles évoquait plus l'animal que l'homme.

Arald délirait. en employant une langue incompréhensible.

J'étais stupéfait. La totalité de l'Empire pratique le même langage. À peine si, d'un Territoire à l'autre, quelques mots varient. D'où venait Arald ? Les Sagingés utilisent entre eux une langue inconnue des mortels, mais Arald ne pouvait pas être un Sagingé. C'était impensable !

Je ne parvenais pas à trouver une solution logique à ce mystère.

Je ne pus m'attarder à la chercher. J'étais penché sur mon jumeau qui se convulsait, et je tentais de le calmer. Il se redressa brusquement pour m'empoigner par le cou. Si féroce que je suffoquais. Il déployait une force extraordinaire. Pour obliger Arald à lâcher prise, je dus frapper sa jambe enflée. La douleur le replongea dans l'inconscience.

J'écoutai son cœur, qui battait sur un rythme trop rapide. Sa chair était brûlante, dévorée par une fièvre démesurée.

Une grosse voix qui résonnait derrière moi me fit sursauter.

— Il est malade, ton frère de chaîne ?

Je me retournai vivement, pour découvrir un couple de bagnards.

Une réaction de crainte me crispa. J'avais trois crassies à la taille, et l'inconscience d'Arald me désignait comme proie. Le plus âgé des deux bagnards, un homme chauve d'une cinquantaine d'années, avait une belle carrure. Il pouvait fort bien s'estimer capable de me dépouiller. Son jumeau, un adolescent dégingandé, m'inquiétait moins.

— Il est malade ? répéta le chauve.

Les yeux noirs enfoncés sous des arcades sourcilières saillantes me parurent avoir une expression plutôt amicale. L'homme questionnait par curiosité, mais sans arrière-pensée.

— Il a été piqué par un sorpe, répondis-je. Écoute, j'achète des renseignements. J'ai trois crassies, tu peux le voir. Je n'ai pas le temps de marchander, mais elles sont à toi si tu connais un remède pour soigner mon frère de chaîne.

Des sourcils en broussaille se froncèrent.

— Ne m'insulte pas ! Je ne vends pas ce qui ne me coûte rien. Pour le soigner, il faut faire baisser la fièvre, sinon, elle le tuera. Tu as de l'eau ?

— Non. Je n'en ai plus.

Le chauve s'approcha, entraînant son fragile jumeau. Il prit sa propre gourde, et la vida lentement sur la tête d'Arald, en un filet régulier.

— Ce serait bien qu'il pleuve, dit-il. Pour faire tomber la fièvre, il faut mouiller ton frère le plus possible. Maintenant, il y a un autre système. Je n'ai jamais expérimenté ce remède, mais certains disent que les crassies guérissent tout. On va lui en faire avaler une.

En voyant la grosse main velue détacher une plante de son propre bouquet, je faillis crier de saisissement.

— Tu me la rendras plus tard, quand tu pourras. Aujourd'hui, Miréli et moi, nous avons plus que le quota.

Peut-être, mais j'étais tout de même suffoqué par la surprise. Je n'ai pas assez souvent rencontré la générosité dans ma vie pour y croire.

Le jeune Miréli souriait, révélant un trou dans sa mâchoire.

— Tu n'y crois pas, hein ? dit-il avec malice. Mais Vicen est comme ça, tu sais, c'est sa nature. Il aide tout le monde.

— Tais-toi, mauviette ! dit la grosse voix, faussement bourrue.

Le garçon riait. Quel âge pouvait-il avoir ? Pas plus de quinze ou seize ans, à mon avis. Bien jeune pour être bagnard. Pourquoi avait-il été condamné ?

Vicen faisait avaler, fragment par fragment, la plante à Arald. Il s'y prenait avec adresse, pinçant le nez du malade, enfonçant deux doigts dans sa gorge, et attendant, avant d'introduire un nouveau morceau, que le précédent ait été avalé. Ses grosses mains velues agissaient avec douceur. Son crâne chauve luisait comme une boule de bois bien cirée.

Si Vicen manquait de cheveux, son système pileux se développait abondamment partout ailleurs. Une barbe épaisse encadrait sa bouche, et un pelage poivre et sel débordait par les déchirures de sa chemise.

Miréli regardait, ses yeux gris-bleu abaissés aux coins très attentifs. Un adolescent blond, plutôt laid, avec un grand nez et de grandes oreilles. Une cicatrice coupait sa lèvre supérieure.

Il soufflait régulièrement sur une mèche qui lui chatouillait le nez. Il avait l'air beaucoup plus enfant qu'adulte.

Vicen avait terminé sa tâche. Il se redressa en s'étirant. Ses épaules étaient très larges. Comme Arald, il avait une forte ossature.

— Je vais t'aider à le ramener au bain, dit-il. Il faut vite de l'eau.

J'aurais peut-être dû refuser cette aide inhabituelle. J'étais trop angoissé et trop las pour ne pas l'accepter en

remerciant la chance. Existait-il, dans toute la chiourme d'Argolide, un seul bagnard aussi généreux que Vicen ?

Il prit Arald côté tête, et je me chargeai des pieds. Je marchais à reculons, en me tordant le cou. J'essayais de ne pas trop comprimer la jambe enflée. Par moments, Arald gémissait. Si faiblement que j'en avais le cœur serré. La période d'excitation avait laissé place à un total abattement.

La pluie qui menaçait tomba soudainement. Une averse drue et tiède, qui martelait.

— Arrêtons-nous, proposa Vicen, avec bonne humeur. Toute cette eau, c'est très bon pour ton frère de chaîne. Ça va refroidir sa fièvre. Tiens, regarde, installons-nous sous ce saglier. On sera à l'abri, et on laissera ton frère sous la pluie. On a encore du temps avant l'appel.

Nous avons du temps, en effet. L'après-midi n'était pas très avancé. Vicen et Miréli avaient déjà leur quota, et moi, je ne pourrais de toute façon l'atteindre.

Nous nous installâmes sous les branches qui s'étaient en cercle. L'épaisseur des feuilles laissait à peine passer la pluie. Arald était sous l'averse, à bout de longueur de chaîne. Les lances d'eau le frappaient sans provoquer la moindre réaction.

L'angoisse me submergeait. Il mourrait, comme Namur. Et il me faudrait m'habituer à un autre frère de chaîne. Je ne pouvais me faire à cette idée-là.

— Il s'en tirera, dit Vicen, avec gentillesse. La pluie va le sauver. Elle fera baisser sa fièvre. Il s'en tirera.

J'aurais bien voulu en être persuadé.

— C'est un bon frère de chaîne ? demanda Miréli. Il s'appelle comment ? Et toi ?

— Il s'appelle Arald, et moi Jairo. C'est un bon frère de chaîne, oui. Je ne voudrais pas en avoir un autre.

— Ah ! dit Vicen, un bon frère de chaîne. Ça compte, au bain d'Argolide, ça compte.



Lorsque vint l'aube, je sus qu'Arald vivrait. La fièvre était tombée. Je l'avais veillé toute la nuit, tantôt le plaçant sous la pluie qui se prolongeait, tantôt l'en retirant.

Il vivrait. Sa peau avait une température plus normale, et l'enflure de sa jambe diminuait. Il dormait paisiblement. Je lui avais fait avaler une autre crassie. Je ne savais quelle valeur de remède attribuer à cette plante, mais mieux valait tout tenter.

La pluie avait cessé depuis peu. Le soleil se levait dans un univers humide, embué de vapeurs.

Les bagnards se levaient aussi, sur fond de bruits de chaînes, et s'en allaient vers la récolte quotidienne. Leurs voix murmurantes bourdonnaient. Des gardes-loi ensommeillés sortaient en bâillant des bâtiments où ils logeaient, sans beaucoup surveiller le troupeau des condamnés.

Les bagnards d'Argolide se gardaient sans grande fatigue.

Je ne vis pas passer, dans le fleuve des couples qui allaient vers la sortie, Vicen et Miréli. Ce qui n'avait rien d'étonnant, en raison de l'affluence. Les bons samaritains m'avaient quitté la veille, pour aller échanger leurs crassies contre les bons qui leur permettraient de manger.

Vicen m'avait proposé de revenir ensuite, pour m'aider à veiller le malade, mais j'avais refusé son offre. Je devais déjà beaucoup à la générosité du chauve. Je ne voulais pas lui devoir trop. Le ton sec de mon refus l'avait peut-être blessé. Tant pis. Je n'aime pas accumuler les dettes.

Le soleil montait, enveloppé dans des voiles d'argent bleu. L'humidité rendait la chaleur pénible. J'étais installé, avec mon malade, sous l'un des hangars qui servaient de dortoirs. Malgré l'abri du toit de feuilles, le sol de terre était boueux, gluant et mou.

Un garde-loi qui passait, plus en flânant qu'autre chose, prit quand même le soin de s'arrêter.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Pourquoi n'êtes-vous pas à la récolte ?

— Mon frère de chaîne est malade, monsieur. Il a été piqué par un sorpe.

L'homme se pencha sur Arald, et palpa la jambe encore enflée.

— Ça va. Vous pouvez rester là aujourd'hui.

Grande bonté d'âme. S'il avait été de mauvaise humeur, il aurait pu m'ordonner d'aller au travail avec Arald sur mon dos, et de lui prouver, le soir, que j'avais récolté au moins quelques plantes.

Je regardai s'éloigner ce garde un peu gras, sanglé dans son uniforme. Je le haïssais avec une telle intensité que je brûlais, incendié par mon sang. En cet homme s'incarnaient tous ceux qui, depuis mon enfance, m'avaient écrasé de leur pouvoir, comme une roue de charrette passe sur un brin d'herbe.

La rage m'habita longtemps, refusant de s'éteindre. J'aurais voulu pouvoir détruire le monde d'un seul coup. En me détruisant moi-même. Existait-il un seul être humain méritant d'être sauvé ?

Le soleil monta, dévorant les brumes, pendant que je ruminais de sombres pensées. Arald dormait toujours et j'évitais de le déranger. Mais la durée et la profondeur de son sommeil m'étonnaient. Une drogue somnifère n'aurait pas amené un repos plus total. Fallait-il y voir une action due aux crassies ? J'avais rendu sa plante à Vicen. Je pensais faire avaler la dernière à Arald dans la journée.

J'avais des crampes de faim, que j'essayais d'oublier. Même si Arald se remettait, nous ne mangerions pas davantage aujourd'hui qu'hier, et peut-être pas non plus demain. Guéri ou non, il resterait sans doute faible assez longtemps.

Ma colère finit par s'apaiser, et je m'endormis. Je fis des rêves de festins, et des rêves érotiques. Tout ce qui me manquait me visitait durant le sommeil. La nourriture et les femmes.

Midi était passé lorsque je m'éveillai. Arald s'était assis, adossé à un pilier. Ses yeux étaient fortement soulignés de noir, mais le regard brun clair était vif.

— Comment te sens-tu, Arald ?

— Assez bien pour croire que je vais guérir encore que je ne comprenne pas pourquoi. Mon dernier souvenir est

— J'espère bien pour moi, que je vais guérir, encore que je ne comprends pas pourquoi. Mon dernier souvenir est d'avoir plongé dans un gouffre noir qui me semblait être la mort.

Je racontai à Arald ma rencontre avec Vicen et Miréli, et ce que nous devions tous deux à la générosité du chauve.

Arald se tut un moment, avant de dire :

— J'ai une dette envers lui, mais j'en ai une aussi envers toi, Jairo. Je ne l'oublierai pas.

Je ne suis pas avide de remerciements. Je changeai de sujet en conseillant à Arald de manger la dernière crassie.

— Non. Mieux vaut la garder. Il ne sera pas question de récolte aujourd'hui, et je ne sais pas trop ce que je pourrai faire demain. Le quota ne va pas être facile à atteindre.

J'en voulus à Arald de si bien me rappeler ce que je préférerais oublier.

Il se leva, en s'aidant du pilier.

— J'ai besoin d'évacuer, dit-il. Nous allons voir comment fonctionne cette jambe. Aide-moi, veux-tu ?

Il s'appuya sur mon épaule et nous nous dirigeâmes, à petits pas, vers les feuillées. Pour ne pas risquer d'offenser les narines des gardes-loi, elles avaient été creusées à bonne distance des bâtiments. Se soulager ailleurs était interdit, sous peine de châtement, mais beaucoup prenaient quand même ce risque durant la nuit. Le sol boueux des dortoirs ne s'en améliorait pas.

Nous revenions de notre promenade, plus lentement encore qu'à l'aller. Arald pesait lourdement sur mes épaules. Il était blême, suant, et déplaçait difficilement sa jambe malade. Son état s'était amélioré, mais il n'était pas encore guéri, loin de là. Je me demandais quand nous pourrions réussir à manger de nouveau.

Je vis le glisseur surgir dans le ciel. Il piquait vers le bagne, très rapidement. Je crus qu'il amenait un lot de condamnés, mais lorsque l'appareil devint plus visible, j'eus la surprise de le découvrir vide, sauf de son conducteur.

Un conducteur bien surprenant. Qui portait la tenue grise et la cagoule des Sagingés.

Qu'est-ce qu'un Sagingé pouvait avoir à faire au bagne ? J'en béais de stupeur.

Le glisseur disparut derrière un bâtiment. Il avait dû se poser sur l'esplanade où j'avais été débarqué.

Arald ne semblait pas surpris, comme je l'étais, mais surexcité. Ses yeux avaient pris cette teinte de jaune qui signalait chez lui une quelconque passion.

Il demanda, d'un ton pressant :

— Veux-tu accepter de prendre le risque de t'approcher ? Je voudrais voir ce glisseur de plus près.

— Le risque ne sera pas grand si nous nous dissimulons à l'angle de ce bâtiment qui borde l'esplanade.

Je me demandais, tout de même, qu'est-ce qui intéressait mon compagnon. Peut-être n'avait-il jamais vu un Sagingé ? En ce cas, qu'il satisfasse sa curiosité. En admettant qu'un garde nous surprenne, il ne ferait pas plus, à moins d'humeur exécrationnelle, que nous chasser. Rien ne parlait des Sagingés dans les règlements du bagne, ni d'une interdiction de les regarder.

Nous nous approchâmes avec prudence. Nous étions collés l'un à l'autre, le bras d'Arald passant sur mes épaules. Pour empêcher notre chaîne de ferrailer, nous la maintenions.

Comme je l'avais prévu, l'angle du bâtiment nous offrit une cachette commode. Nous pûmes regarder sans être vus.

Six gardes-loi encerclaient le glisseur. Le Sagingé en sortit. Il fut accueilli par l'Officier de Loi, avec la plus grande déférence. Les courbettes courtoises de l'homme me rappelèrent Vautrade, à Eneraille, s'aplatissant devant les grands-maisonniers.

Le Sagingé se dirigea, rigide, déshumanisé par sa cagoule, vers la demeure de l'Officier. Qui le suivit à bonne distance, comme il convenait pour ne pas souiller la pureté de l'immortel.

Les gardes-loi s'affairèrent à charger dans l'appareil des paniers débordant de crassies. Les paniers avaient été empilés d'avance à proximité.

Ainsi, c'était les Sagingés qui utilisaient les crassies. La totalité de la récolte devait leur être réservée. Que faisaient-ils avec ces plantes ?

Le glisseur me faisait rêver. Un véhicule volant, pour franchir le marais sans souci des *hydres*... Mais *comment le piloter ? Pas un bagnard* n'en serait capable. Les Sagingés enseignent aux acheteurs comment guider un glisseur, mais, même disgracié par l'empereur, un grand-maisonnier ne va pas au bagne.

Le Sagingé revint vers l'appareil. L'Officier de Loi le suivait toujours, fixé derrière lui comme s'ils avaient été frères de chaîne.

Le glisseur s'envola bientôt, avec son chargement de plantes. L'Officier et les gardes s'en furent, et nous quittâmes notre abri pour retourner au dortoir.

Arald se taisait, les yeux toujours luisants de jaune. Je ne parlais pas davantage. Le glisseur avait fait renaître des rêves d'évasion. Rêves chimériques. Comment les concrétiser ?

Nous étions assis côte à côte, toujours silencieux. J'appréciais l'ombre fournie par le toit. La chaleur semblait aujourd'hui plus pénible que de *coutume*.

Arald demanda brusquement :

— Jairo ? Veux-tu me dire ce que tu sais, à propos de cet homme que nous venons de voir ? Cet homme en cagoule ? Qui est-il ?

— Mais... mais...

J'étais si stupéfait que je bégayais.

Je dus patienter un instant avant que la parole me revienne.

— Arald, je respecte ton droit au silence, mais tout de même ! Voyons ! Même si tu es originaire d'un Territoire des bornes de l'Empire, tu ne peux pas ignorer qui sont les Sagingés ! C'est impossible !

— Je crois que nous sommes amis, Jairo ?

— Oui.

— Alors, par amitié, réponds à ma question.

J'acceptai de renseigner Arald, et réalisai en même temps que, somme toute, je savais peu de chose sur les Sagingés.

— Ce ne sont pas des hommes, plutôt des dieux. Ils sont immortels et détiennent la Toute-Puissance. Nul n'a jamais vu leur ville, Horlemonde. On dit que les mortels ne peuvent sans périr en franchir les portes. Ils fabriquent des machines merveilleuses, et les vendent à ceux qui peuvent les payer.

— Des machines ? Comme les glisseurs, par exemple ?

— Oui.

— Où se trouve Horlemonde ?

— Je ne sais pas. Personne ne le sait.

Arald marmonna entre ses dents des mots que je ne compris pas. Une fois de plus, il avait éludé mes questions, et fait appel à l'amitié pour que je réponde aux siennes.

— Arald, dis-je fermement, tu m'as demandé si nous étions amis. À mon tour de te poser cette question. Tu es trop mystérieux pour que je puisse continuer à te faire confiance. Nous sommes frères de chaîne. Ne veux-tu vraiment rien me dire ?

Il soupira.

— Si. Mais pas ici. Demain, nous tenterons d'aller à la récolte. Je te raconterai tout. Il y a trop de gardes qui rôdent au bagne pour que je puisse parler tranquillement.

— Bien, dis-je. J'attendrai. Mais ne crois pas que je vais oublier.

— Demain. C'est promis. Donne-moi cette crassie, à présent. Une de plus ou de moins ne fera pas grande différence, et je commence à croire qu'il pourrait bien s'agir d'un remède, après tout.

— Non. Je ne le crois plus. Les Sagingés sont immortels. Quel besoin auraient-ils d'un remède ?

— Donne-la-moi, répéta Arald. Pour que nous puissions atteindre le quota, mieux vaudrait que je retrouve des forces. Crois-tu vraiment que cette malheureuse plante nous manquera tellement ?

Je ne répondis pas, comme j'en avais la tentation, qu'une crassie pourrait faire la différence entre neuf et dix. Arald avait peut-être raison, mais je n'y croyais guère. Les Sagingés n'ont pas besoin de se soigner, la maladie ne les atteint jamais.

Je détachai à regret la dernière crassie de ma chaîne, pour la donner à Arald. Il la mangea, fragment par fragment, et le lent mouvement de ses mâchoires exaspéra ma faim.

Arald ne tarda pas à s'endormir. Je l'imitai. Qui dort s'alimente, dit-on.

Je n'avais pourtant pas l'impression d'avoir l'estomac plein, en patientant avant l'appel du soir. Fastidieuse corvée. Il fallait attendre, interminablement, pour répondre présent à l'appel de mon numéro. Numéro qui avait été tatoué sur le dos de ma main droite, tout de suite après ma condamnation.

Les gardes vigilants circulaient entre les rangées de bagnards, pour faire régner l'ordre et le calme.

La corvée terminée, je vis de loin Vicen qui agitait au-dessus des têtes sa grosse main velue.

— Viens, dis-je à Arald, voilà ton sauveur.

Vicen et Miréli souriaient. Le chauve félicita Arald pour sa guérison, et balaya les remerciements d'un geste négligent.

— J'ai quelque chose pour vous, dit-il, en détachant de sa chaîne une feuille en entonnoir. Des larves de brassos. Elles sont devenues rares, mais Miréli en a trouvé un plein nid ce matin. C'est nourrissant, et ça a bon goût.

La feuille était pleine de grosses larves molles, de couleur rousse. Les bestioles se tortillaient.

Malgré ma faim, je n'aurais pas eu grand-peine à refuser ce don, mais Arald prit le paquet grouillant.

— Nous l'acceptons, mais à charge de revanche.

Vicen souriait. Il murmura :

— L'entraide facilite la vie. Si nous la pratiquions tous, nous pourrions prendre le bain.

Il allongea la main pour rabattre un coin de la feuille sur les larves.

— Nous n'en sommes pas encore là, hélas. Cachez ces brassos, et allez les manger dans un coin tranquille.

Vicen et Miréli avaient le quota. Ils s'éloignèrent pour aller échanger leurs plantes.

Devant le bâtiment où se faisait l'échange, des files de bagnards se formaient.

Nous cherchâmes un hangar désert et nous nous installâmes derrière un pilier. Arald ouvrit la feuille. Le grouillement mou des larves m'écoeura un peu plus qu'à la première vision. J'avais mangé beaucoup de choses, en ma vie, mais jamais des insectes. Ceux-là me dégoûtaient d'avance.

— Nous n'allons pas manger ça ?

— Toi, je ne sais pas. Tu es peut-être assez idiot pour refuser ta part. Mais moi, si. Je me sens déjà aussi solide qu'un oisillon sortant de l'œuf. Si je ne mange rien, ça ne va pas s'arranger. Alors, comment irais-je à la récolte demain ?

Arald pinça une larve entre deux doigts, écrasant sa tête plate, et la fourra résolument dans sa bouche.

Malgré la fermeté de sa décision, il ne me parut guère enthousiaste. Il mâcha, avala, et réprima, les dents serrées, une révolte de l'estomac.

— Alors ? demandai-je.

— Ça se mange. Le goût n'est pas déplaisant.

Il prit une deuxième larve et l'avalait aussi.

Je me décidai à l'imiter. Tout bien pesé, ma répugnance était ridicule. J'avais faim, et je rechignais comme un grand-maisonnier devant de la nourriture. J'avais pourtant appris, dès l'enfance, à ne pas être difficile.

La première larve passa. Goût plutôt agréable, en effet, de fruit très sucré. Les autres suivirent. Nous partageâmes fraternellement le contenu de la feuille. Lorsqu'elle fut vide, je le regrettai. Tout est affaire d'habitude. J'aurais volontiers continué à avaler des larves. Jusqu'à satiété, peut-être...

Le lendemain, nous réussîmes à atteindre le quota. Mais avec tant de peine que je n'eus pas le cœur de rappeler à mon jumeau sa promesse de confidences. L'enflure de sa jambe s'était presque résorbée, mais il souffrait d'une telle faiblesse que je ne savais où il puisait la volonté de rester debout.

Tout le jour, il boita sur mes traces, appuyé sur une béquille improvisée, et il réussit quand même à trouver une part des plantes.

Nous eûmes nos dix crassies, mais, sur le chemin du retour, Arald s'écroula, et je le ramenai au bain sur mon dos.

J'arrivai un peu en retard à l'appel. Les rangs étaient déjà formés.

J'essayai de me glisser au bout d'une rangée, en me dissimulant derrière les autres. Je n'y réussis pas. Un garde me découvrit quand même. Note à régler : quinze coups de lanière. Pour moi, et pour mon jumeau, pourtant à peine conscient.

La rage qui m'envahit faillit me pousser au suicide. Je dus lutter féroce contre moi-même pour ne pas me ruer sur cet homme en uniforme, qui jugeait nos misères insuffisantes. Nous n'avions pas manqué l'appel – le châtement aurait été plus dur –, ce garde aurait pu facilement nous épargner. Jamais en ma vie je n'avais ressenti un tel désir de tuer.

Je fis connaissance avec les potences de justice du bain. Arald aussi, qui retourna malencontreusement à une plus nette lucidité lorsque les gardes nous y accrochèrent.

Les bourreaux ne me contraignirent pas à crier. Je les haïssais trop.

Arald ne fit pas plus de bruit que moi. Mais, le reste de la soirée, je dus le porter partout où j'allais.

Arald allait mieux. Il semblait plus solide et pouvait se passer de béquille. Mais son dos écorché devait cuire autant que le mien. Nos chemises collaient aux striures. Malheureusement, un essai nous avait appris que rester torse nu ne valait pas mieux. Les insectes nous tourmentaient trop.

Le soleil blanc-bleu vernissait la jungle. Grandes feuilles luisantes, vert-noir, rousses, bleues, gris-rose, pourpres, violettes ; fleurs éclatantes ; arbres isolés ou groupés en bouquets ; odeurs d’humus gras, de végétation, de fleurs sucrées ; musique vibrante d’insectes.

Lorsque vint midi, nous avions déjà six crassies. La chance nous avait servis durant la matinée. Elle continua à nous suivre, et nous trouvâmes cinq plantes de plus une heure plus tard, cachées au cœur d’un buisson à feuilles dentelées. D’autres poussaient à proximité, encore trop jeunes pour être valables, mais elles pourraient être récoltées dans une ou deux semaines. Nous prîmes des points de repère pour pouvoir les retrouver, mais elles ne nous attendraient peut-être pas. Lorsqu’elles viendraient à maturité, d’autres bagnards les prendraient probablement avant nous.

— Reposons-nous un moment, Jairo, proposa Arald.

Il n’avait pas besoin de me parler de sa fatigue. Je la devinais bien. Sous le hâle, son visage était grisâtre.

Nous nous installâmes sous les branches tombantes d’un arbre. Ses petites feuilles brunes, pas plus grandes que l’ongle de mon auriculaire, répandaient un parfum acidulé. J’en froissais quelques-unes dans mes doigts, pour le plaisir.

Nous nous allongâmes sur le ventre. Les feuilles mortes habillaient l’humus d’un tapis craquant. Je mis ma tête sur mes bras, en soupirant d’aise.

— Jairo, demanda Arald d’une voix tout juste audible, tu n’as jamais pensé à l’évasion ?

Je sursautai. Et me redressai sur les coudes.

— J’y pense depuis toujours. Mais comment y arriver ? Tu crois que l’Officier de Loi a menti, à propos de ces hydres ?

— Sûrement pas, mais il existe quand même une possibilité. Un glisseur...

— Un glisseur ! Et qui pourrait le piloter ? Qui ?

— Ne crie pas ! N’oublie pas que d’autres couples peuvent se promener dans les parages... Je pense que je pourrais piloter un glisseur.

J’aurais probablement hurlé si Arald n’avait posé sa main sur mon bras.

— Chut ! Maîtrise-toi ! Écoute, Jairo, je t’avais promis des explications. Il est temps que je te les donne. Mais tu auras du mal à me croire. Veux-tu me faire confiance, même si ce que je te raconte te semble invraisemblable ? Quelles raisons aurais-je de te mentir ? Est-ce que tu me juges sain d’esprit ?

— Evidemment.

— Bien. Tâche de t’en souvenir. Une ou deux fois, tu m’as demandé de quel Territoire j’étais originaire. Jairo, je ne suis pas né sur ce monde. Je suis né sur un autre.

— Un autre monde ! Mais de quoi parles-tu ? Il n’existe pas d’autre monde !

— Si. Il en existe même des quantités. Que sais-tu du tien, celui-ci ?

— Le monde est comme un ballon qui flotte dans le ciel, et le soleil tourne autour.

— Non, c’est juste le contraire, mais peu importe.

Arald commença à me raconter une histoire incroyable. Une histoire de ciel, qu’il appelait *espace*, de *soleils*, qu’il nommait *étoiles*, et de mondes, des *planètes*...

Je ne compris pas grand-chose à ce récit. Je ne croyais pas qu’Arald mentait, mais ce qu’il disait me semblait plus proche du conte que de la réalité.

Il dit qu’il était né sur un monde inconcevablement lointain, appelé *Terra*. Il dit qu’il avait eu pour tâche de recenser les colonies perdues. Il dit que mes propres ancêtres étaient originaires de cette *Terra*. Qu’elle avait semé ses

enfants dans la *Galaxie*, sans savoir exactement où. Il dit que ma planète s'appelait *Grey*. Il dit qu'il avait voyagé dans l'espace grâce à un véhicule nommé *navire spatial*.

Arald parlait et parlait, les yeux luisants de jaune. J'essayais d'accepter ce récit, mais j'avais du mal. Mon jumeau était-il dément ?

Arald me sourit.

— Souviens-toi que tu m'as jugé sain d'esprit, Jairo. Ne change pas d'avis. Ce que je te dis est la vérité.

— Mais comment as-tu abouti au bain ?

— Je ne le sais pas très bien moi-même. J'ai seulement empoigné un Sagingé par le bras.

— Tu as *touché* un Sagingé !

— Oh ! J'ai vite compris que j'avais commis un sacrilège. Et que l'on me croyait fou. J'ai jugé tenir là une chance, et j'ai feint d'être sujet à des périodes de démence. C'est ce qui m'a sauvé.

— Je pense bien ! *Toucher* un Sagingé ! Tu aurais pu être condamné à mort.

— Sans doute, mais l'Officier de Loi qui m'a jugé a admis que mes crises de folie me donnaient une excuse. Il ne m'a condamné qu'au bain.

— Tu as eu énormément de chance. Mais pourquoi, saint nom de l'empereur ! as-tu touché un Sagingé ?

— Il sortait d'un glisseur. J'ai cru qu'il s'agissait d'un être évolué. Je voulais lui parler, voilà tout. Mais j'ai déclenché une vraie révolution ! Il a glapi comme une bête malade, les gens se sont précipités sur moi, et des gardes-loi sont arrivés en courant. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Vois-tu, j'avais dans mon navire des appareils qui m'ont permis d'obtenir des renseignements sur ton monde, mais pas suffisamment, hélas. Mes appareils ont capté des conversations et ont décodé votre langue. Je l'ai apprise. Malheureusement, aucune de ces conversations ne mentionnait les Sagingés.

— Tu as déliré dans une langue inconnue, quand tu as été malade. Ça m'avait beaucoup intrigué.

— J'ai dû employer mon propre langage.

— De quoi voulais-tu parler à ce Sagingé, Arald ?

— J'avais de gros ennuis. Après avoir appris votre langue, j'ai atterri. Les longs voyages dans l'espace sont épuisants. J'avais besoin d'une détente. J'ai posé mon navire près d'une falaise surplombant la mer, dans une faille qui le dissimulait. La région était déserte, j'ai voulu m'offrir un bain. Mon robot veillerait...

— Robot ?

— Une machine. Qui a l'apparence d'un être humain. Son corps dissimule des armes très puissantes. Il assurerait ma protection. Je me suis déshabillé et je suis descendu sur la grève. Je ne sais pas très bien ce qui s'est passé ensuite. Je suppose qu'il s'est produit un tremblement de terre. J'étais dans l'eau. La falaise s'est brusquement écroulée, et j'ai été submergé par des vagues formidables. Par miracle, j'ai réussi à garder la tête plus ou moins hors de l'eau. En se retirant, les vagues m'ont entraîné, puis j'ai été pris dans un courant qui m'éloignait de la côte. Sans la chance que j'ai eue de croiser une barque de pêche, je n'aurais pas survécu. Les pêcheurs m'ont tiré de l'eau.

Arald se tut, pensif, et je réclamai la suite de l'histoire. Je n'étais toujours pas très sûr de la croire, mais elle me passionnait.

— Les pêcheurs m'ont ramené à la côte. Je leur ai dit que je cherchais des coquillages dans les criques, quand la mer m'avait entraîné et déshabillé. Ils m'ont donné un vieux pantalon en loques, rongé par le sel, et je les ai quittés après les avoir remerciés. J'étais très inquiet pour mon navire. À juste titre. Je ne l'ai pas retrouvé. Il avait été englouti par la chute de la falaise. Peut-être est-il encore en état de fonctionnement, les navires spatiaux sont presque indestructibles, mais il gît dans l'eau, sous des tonnes de pierres. Je n'ai pas non plus retrouvé mon robot. Je ne sais s'il a été emporté par la mer ou englouti, lui aussi, sous le roc. Je penche pour la première solution. S'il avait été enfoui sous la pierre, les armes logées dans son corps lui auraient permis de se dégager. Mais, à la longue, l'eau salée a pu s'infiltrer en lui et ronger ses mécanismes internes.

Arald s'interrompit. Il jouait avec une branchette, émettant les feuilles odorantes. Ses yeux regardaient dans le vide.

— Ensuite ? demandai-je.

— Ensuite ?... Imagine ma situation, Jairo. J'étais seul, sans arme, abandonné sur une planète que je connaissais très mal. Je ne savais que faire. J'ai attendu jusqu'au soir, en espérant que mon robot réapparaîtrait. Il n'est pas revenu. J'ai passé la nuit sur place. Sans guère dormir. Je désespérais. Au matin, il a bien fallu que je me décide à partir. J'avais faim et soif. J'ai marché au hasard, jusqu'à ce que je rencontre une ferme. La femme qui l'habitait m'a laissé boire à son puits, et elle m'a même donné un morceau de pain. Je l'ai payée comme elle semblait le vouloir. En lui faisant l'amour. Nous avons parlé. Elle vivait seule avec son fils, qui était pêcheur. La mer lui avait pris son mari. J'ai dit que j'étais un voyageur et que les brigands m'avaient dépouillé de tout sur la route. Elle était comme toi, Jairo, ie l'étonnais, mais quand elle posait trop de questions, je lui fermais la bouche en l'embrassant. Poi portés ses regards

je l'aimais, mais quand elle posait trop de questions, je lui fermais la bouche en l'embrassant. J'ai partagé son repas de midi, mais quelques heures plus tard, elle m'a prié de partir. Son fils allait rentrer. J'ai compris qu'elle le craignait, et qu'il n'admettrait pas que sa mère puisse avoir une vie personnelle. Je suis parti.

Je commençais à croire vraiment le récit d'Arald. Les détails qu'il donnait sonnaient vrai. Au reste, pourquoi aurait-il inventé un tel conte ?

— J'ai passé des jours misérables. Je mendiais ma nourriture, plus souvent rebuté que satisfait. La femme m'avait parlé d'une ville assez proche, et j'essayais d'y aller. Dans une ville, j'aurais plus de chances de me fondre, et j'espérais y trouver du travail. Je l'ai atteinte après plusieurs jours de route. Elle était vaste, et très peuplée. Et c'est là que j'ai vu, sur une place, le glisseur et ce Sagingé qui en sortait. Je me suis cru sauvé. Pour moi, ce glisseur signifiait science et technique. J'avais été jusque-là perdu dans un monde extrêmement primitif. J'ai espéré que le Sagingé m'aiderait. J'aurais dû être plus prudent. Je n'ai pas pensé à une caste protégeant ses privilèges... Jairo, je voudrais visiter Horlemonde. Si je pouvais trouver... mon navire peut être intact... il suffirait de le dégager...

— Ne rêve pas, Arald. Les mortels ne peuvent entrer à Horlemonde.

— C'est ce que les Sagingés font croire, Jairo, mais la vérité est sûrement différente. Les machines qu'ils vendent ne m'impressionnent pas. Nous en avons de beaucoup plus perfectionnées. Ces glisseurs sont...

— Tu m'as dit que tu saurais en piloter un ?

— Je le crois. Par rapport aux nôtres, ils sont archaïques, mais pas incompréhensibles.

— Tu parlais d'évasion. Tu penses que nous pourrions...

— Nous évader ? Oui. En nous emparant d'un glisseur. Mais nous manquons d'informations. Il faudrait savoir quand, exactement, les Sagingés viennent chercher les crassies.

— Il y a aussi des glisseurs qui amènent les bagnards.

— Ceux-là seraient impossibles à prendre. Trop de gardes sont présents à l'arrivée des condamnés. Mais il y en a peu pour accueillir le Sagingé, et ils s'occupent surtout à charger les paniers. Une attaque surprise pourrait réussir.

— Il y en avait six, tout de même, et tous sont armés.

— Nous ne pourrions pas agir seuls, Jairo. Il nous faudra de l'aide. Je propose que nous nous arrangions pour mieux connaître Vicen et Miréli. Nous verrons ce qui en sortira. Tu es d'accord ?

— Oui.

— Bien. Rentrons, à présent. Mon dos ne supporterait pas une nouvelle punition.

Durant que j'écoutais Arald, je n'avais pas pris garde à l'écoulement du temps. Mais il fallait songer au retour, en effet. Mon dos n'accepterait pas non plus une correction supplémentaire.

À l'heure du repas, nous cherchâmes Vicen et Miréli, et nous les trouvâmes assez vite. Nous bavardâmes longtemps.

J'admirai l'aisance avec laquelle Arald obtenait, sans appuyer, les renseignements qu'il voulait. Nous apprîmes que les Sagingés venaient prendre les crassies une fois par mois, à la petite lune nouvelle. Tous les anciens du bagne savaient cela, sans y attacher de l'importance. Les plantes étaient destinées à Horlemonde. Et puis ? Ce qui comptait, c'était le quota à atteindre.

Vicen nous raconta qu'il avait été condamné à vie. Pour meurtre. Il nous fit un récit embrouillé de mauvais voisinage, et de bisbilles continuelles. Qui avaient abouti à une grande colère, et à une bataille. Vicen ne mesurait pas sa force. En frappant du poing sur le crâne du voisin ennuyeux, il l'avait tué.

— Comment aurais-je pu savoir qu'il avait la tête aussi fragile qu'une coquille d'œuf ? Mais j'ai eu de la chance, dans mon malheur. Ustrau était de la parenté de notre Officier de Loi. J'aurais pu être condamné à mort...

De la chance, oui. En admettant le côté accidentel du meurtre, cet Officier de Loi s'était montré plutôt juste. Juste à la façon des puissants... Mais une condamnation à vie valait-elle mieux que la mort ?

— En arrivant au bagne, dit Vicen, je me suis trouvé en surnombre. J'ai été seulet pendant plusieurs mois.

Seulet. Je connaissais ce terme. Les lots de condamnés ne se comptant pas obligatoirement par paires, seulet désignait un bagnard provisoirement sans frère de chaîne. Le quota de dix plantes étant le même pour lui que pour un couple, le seulet n'avait pas à se réjouir de sa solitude.

— Ensuite, dit Vicen en souriant largement, j'ai hérité de cette mauviette !

Il tapota l'épaule de son jumeau. Miréli rendit le sourire, découvrant le trou de sa mâchoire. Ces deux-là s'entendaient bien, et avaient de l'amitié l'un pour l'autre.

— Il m'en a fait voir ! dit Vicen, avec une expression de souffrance feinte. À l'époque, il n'avait même pas douze ans.

— Douze ans !

Nous parlions en murmurant mais la surprise m'avait fait élever la voix. Un bagnard endormi remua secouant

— Vous parlez en français, mais la surprise n'est pas la même. On s'agite beaucoup moins, secouant sa chaîne. Son jumeau se retourna en gémissant.

J'attendis que les ronflements reprennent avant de questionner :

— Douze ans ? Je n'ai jamais entendu dire qu'on envoyait des enfants au bagne !

— C'est plutôt rare, mais ça arrive parfois. Miréli est quand même un phénomène. Non seulement il ne connaît ni les motifs ni la durée de sa condamnation, mais en plus, il est né à Horlemonde.

— Horlemonde ! Comment est-ce possible ? Je croyais...

— Que les mortels ne pouvaient y entrer ? Moi aussi. Pourtant, le gamin ne ment pas. Il est bien né dans la ville des Sagingés. Raconte, Miréli.

— C'est vrai. Ma mère servait le Sagingé 927 X C4. Je suis né à Horlemonde, et j'ai appris à servir aussi. Mais on dit que les serviteurs ne peuvent quitter la ville sans la protection d'un Sagingé.

Arald avait les yeux allumés. Il demanda :

— Où se trouve Horlemonde ?

— Je ne sais pas. La ville est souterraine. Je ne l'ai quittée que pour venir ici. Ma mère m'en avait parlé, mais je n'avais jamais vu l'extérieur. C'était merveilleux, et terrifiant. Le soleil m'effrayait. Je n'imaginai pas qu'une telle lumière puisse exister. Il y avait aussi une grande étendue d'eau. Jamais je n'en avais tant vu à la fois.

En questionnant adroitement, Arald réussit à apprendre que Horlemonde se situait sous de hautes montagnes, et qu'un lac où se jetaient trois rivières se trouvait à proximité.

Il me regarda, et je compris qu'il comptait m'interroger plus tard, mais je ne voyais pas du tout en quel Territoire se trouvaient le lac et les montagnes.

Miréli raconta ensuite qu'il ignorait pour quelle raison il avait été brusquement et sans avertissement envoyé au bagne. Il n'avait pas commis le moindre méfait, et ne pensait pas avoir mécontenté le Sagingé 927. Jamais le comportement de ce dernier, une froideur indifférente, ne s'était modifié.

À force de questions, Arald réussit à faire renaître un souvenir dans la mémoire de Miréli. Quelques jours avant son départ pour Argolide, le Sagingé 927 l'avait envoyé faire une course dans les sous-sols de la ville. Miréli les connaissait mal, il s'était égaré. Un Sagingé l'avait découvert errant dans un univers de machines étranges, et l'avait remis dans le bon chemin.

— Il a semblé fâché en me voyant. J'ai eu peur de me faire punir. Mais non, il m'a seulement demandé qui je servais, et il m'a renvoyé dans la bonne direction.

— Voilà ! dit Arald. Tu as dû voir quelque chose de secret. Quelque chose qu'ils cachent. Ils ne t'ont pas tué, tu pouvais encore servir au bagne, mais ils ne voulaient pas que tu puisses parler aux autres serviteurs de ce que tu avais vu.

— Mais je n'ai rien vu ! Seulement des machines, et je n'y comprenais rien du tout.

Arald n'insista pas, et demanda à Miréli si les Sagingés étaient réellement immortels.

— Oui et non. Ils peuvent être tués par accident. Quand ils sont blessés, ils saignent comme nous. Mais ni la maladie ni l'âge ne les atteignent. Ma mère disait qu'elle avait toujours connu la même apparence au Sagingé 927, et sa mère avant elle. Le temps ne le marquait pas.

Un homme endormi remua près de nous. Le sujet dont nous discutions était dangereux. Je l'écartai en parlant de moi, et en racontant comment j'avais abouti au bagne d'Argolide.

La nuit avait avancé. Les deux lunes argentées entraient dans le hangar par les trous du toit. La cour était baignée dans une clarté bleuie. L'ombre des arbres à palmes s'étirait.

Arald bâilla.

— Nous avons parlé longtemps. Mieux vaudrait penser au sommeil. Je suis fatigué.

Je ne sais si les deux autres comprirent qu'Arald, en jouant sur une fatigue plus ou moins réelle, s'arrangeait pour esquiver son tour de faire des confidences. Je me promis de bâtir pour lui une histoire plausible à raconter bientôt. Sinon, Vicen et Miréli en viendraient vite à s'étonner. Pour le moment, la prudence voulait qu'Arald garde encore son récit pour lui. Nous espérions obtenir l'accord de Vicen et Miréli pour une tentative d'évasion, mais il nous fallait d'abord mieux les connaître. Seraient-ils disposés à courir d'aussi grands risques ?

J'eus peine à m'endormir. Trop de pensées tourbillonnaient. Des rêves d'évasion... l'histoire de Miréli... celle d'Arald... d'autres mondes dans le ciel... Tout s'emmêlait. Mon dos cuisant ne m'aidait pas à trouver le sommeil.



Avant de se décider pour la confiance, Arald attendit plus de quinze jours. Puis il proposa son plan d'évasion à Vicen et Miréli. Entre-temps, nous en étions arrivés à l'amitié, et nous pratiquions une entraide générale. La récolte était mise en commun, ce qui augmentait les chances. Et nous partageons, si nécessaire, deux repas en quatre.

Arald raconta de nouveau son étrange histoire. Miréli l'accepta plus aisément que Vicen.

— Je sais qu'il existe d'autres mondes. Ma mère disait qu'à l'origine des temps, les Sagingés étaient venus du ciel.

Vicen ne fut pas si facile à convaincre, mais, peu à peu, son incrédulité diminua.

— L'évasion... J'y ai pensé bien souvent. Si Miréli ne dit pas non, je suis d'accord aussi.

— Je suis d'accord, Vicen, dit l'adolescent, avec fermeté.

Vicen fourragea dans sa barbe.

— Je ne veux pas te contraindre. Si tu as peur...

Miréli se raidit, sa frêle personne exprimant un maximum d'indignation.

— Je n'ai pas peur !

La grosse patte de Vicen lui tapota le dos.

— Ne te fâche pas, mauviette. Je n'ai pas voulu t'insulter.

Nous discutâmes nos plans. Pour admettre que l'évasion n'était pas envisageable immédiatement. Nous n'étions pas assez bien renseignés. Nous convînmes qu'à la prochaine petite lune nouvelle, l'un des couples feindrait la maladie, et resterait sur place pour observer le glisseur.

— Il faudra le faire plusieurs fois, dit Arald. Nous ne sommes pas encore partis...

J'approuvais cette prudence. Une tentative d'évasion mal préparée nous amènerait facilement au désastre. Je sais depuis longtemps que les risques doivent être calculés. La témérité s'appelle parfois sottise.

Nous attendions la lune nouvelle quand survint un événement qui bouleversa nos plans.

Vicen était le meilleur des hommes, mais il souffrait d'un défaut. J'aurais mauvaise grâce à lui en faire grief, j'ai le même : une tendance aux colères explosives.

Nous attendions l'appel du soir quand un bagnard voisin de Vicen tenta de lui dérober une crassie.

L'homme devait être coutumier du fait. Il tira sournoisement sur une plante du bouquet que Vicen avait accroché à sa chaîne.

Les gardes circulaient entre nos rangées, Vicen ne put faire plus que rabattre discrètement la main du voleur. Mais il rumina sa colère. L'appel terminé, il courut aux troussees du filou qui tentait, ainsi que son jumeau, de se perdre dans la foule.

Entraînant Miréli dans son sillage, Vicen réussit à rattraper l'homme. Il l'empoigna. L'assailli tenta de se libérer en frappant vicieusement le justicier à l'entrejambe. Vicen esquiva, ferma son poing massif et l'abattit sur le crâne du fripon.

Il réédita ainsi l'exploit qui lui avait valu sa condamnation. En tuant proprement son voleur.

Le jumeau du mort, qui tâtait le cœur de son frère, se redressa en glapissant. En majeure partie, les spectateurs hurlèrent aussi.

Quelques instants plus tard, Vicen et Miréli, encadrés de gardes-loi, étaient dirigés vers la geôle du bagne.

La scène s'était déroulée si rapidement que je restais hébété. Le visage d'Arald exprimait une stupeur désolée. Si les règlements du bagne se souciaient peu des luttes entre bagnards, ils n'allaient tout de même pas jusqu'à tolérer le meurtre. D'ici peu de temps, Vicen, et son jumeau par la même occasion, seraient fouettés à mort.

Les files de bagnards se formaient, pour l'échange des crassies. J'étais trop abruti pour me rappeler que notre récolte du jour se trouvait encore accrochée à la taille de Vicen.

— Viens, dit Arald. Sortons du bagne. Nous devons parler.

Rien ne nous interdisant d'entrer ou sortir du bagne à notre guise, nous allâmes nous installer dans la cellule loin

des oreilles indiscretes.

— Jairo, je dois ma vie à Vicen. Je suis tenu de lui payer cette dette. Je voudrais essayer de le sauver. Mais si tu n'es pas d'accord...

— Je le suis. Je le serais même s'il n'était pas question de dette. Je ne peux supporter l'idée d'assister au supplice...

Pour les exécutions capitales, la chiourme devait être présente. Je ne voyais pas comment je pourrais endurer celle-là. J'avais de l'amitié pour Vicen et Miréli.

— Que pourrions-nous faire ?

— Essayer de les libérer cette nuit. Et fuir dans la jungle. Je pense que nous ne serons pas poursuivis. À condition, bien sûr, que nous évitions de tuer un garde.

L'opinion d'Arald me paraissait fondée. S'il n'avait pas à venger un de ses hommes, l'Officier de Loi n'ordonnerait pas une expédition dans la jungle. À quoi bon vouloir rattraper des bagnards qui mourraient de toute façon ?

— Et ensuite, demandai-je, que ferons-nous ?

— Je ne sais pas encore. Nous pourrions peut-être nous cacher en attendant que le glisseur revienne.

— Impossible. Tous les gardes-loi auront nos numéros et nos signalements en tête. Jamais nous ne pourrions rentrer au bagne.

— Alors nous irons voir ce marais et ces hydres. Il y aura peut-être une solution.

J'en doutais. Mais nous n'avions plus le choix. À moins d'accepter de regarder mourir Vicen et Miréli, et de les entendre hurler longtemps. Je ne m'en sentais pas le cœur. Mieux valait tenter l'évasion malgré tout, même si les conditions étaient très mauvaises.

La nuit arriva. Nous attendîmes qu'elle avance. Nous ne parlions guère.

Je remâchais des pensées peu riantes. Allions-nous réussir ? Peut-être. La geôle n'était généralement gardée que par deux hommes, et ils ne seraient sans doute pas méfiants. De mémoire de bagnard, ce que nous nous proposons de faire n'avait jamais été tenté. Le système de délation encouragé au bagne ne faisait pas naître les amitiés. Nul ne supposerait que des bagnards puissent vouloir en sauver d'autres.

Mais ensuite ? La soif ne nous menacerait pas. Argolide entrait dans sa saison pluvieuse. Les feuilles en entonnoirs nous fourniraient de l'eau. Restait la faim. Je n'imaginai pas comment nous pourrions nous alimenter. Les larves de brassos étaient extrêmement rares. En admettant que nous puissions en trouver plus facilement au-delà des limites accessibles aux bagnards, suffiraient-elles à nourrir quatre personnes ?

Et le marais ? Comment le franchir ? Comment ?

Je devais être fou, de même qu'Arald. Il nous suffirait de laisser mourir Vicen et Miréli, et de trouver ensuite un autre couple, pour pouvoir tenter une évasion beaucoup moins chimérique.

Et je refoulais une idée que je ne voulais pas examiner. Pour libérer nos amis, nous aurions à attaquer des gardes. Que cette tentative échoue, et nous serions livrés vivants aux insectes. Jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Je n'avais jamais eu à assister à ce genre de supplice, mais j'avais entendu, plusieurs fois, les clameurs de ceux qui subissaient cette punition pour une brève durée.

J'avais grand-peine à refouler le souvenir de ces hurlements.

Nous retournâmes au bagne, vers le milieu de la nuit. Nuit paisible, rythmée de chants d'insectes et de ronflements.

La geôle où Vicen et Miréli étaient prisonniers se présentait comme un puits, fermé par une grille. Deux gardes-loi portant à l'épaule une arme à répétition croisaient, passant et repassant devant le puits.

Arald avait bâti un plan qui tenait compte des faits. Le puits s'ouvrait au centre d'une esplanade, et les deux lunes donnaient trop de clarté pour que nous puissions nous approcher sans être vus.

Comme convenu, je chargeai mon jumeau sur mon dos, et j'avançai franchement vers une sentinelle. L'homme s'arrêta.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il était hargneux, mais pas méfiant. Il ne prit pas la peine de saisir son arme.

— J'ai dû assommer mon frère de chaîne, monsieur. Je viens le livrer. Il m'a proposé de nous introduire dans le magasin pour voler.

Arald pendait sur mes épaules, apparemment inerte.

— Eh bien, dit la sentinelle, impatientée, va donc au poste de garde ! Quelle idée de t'adresser à moi ! Es-tu stupide ?

— Monsieur, dis-je, d'un ton effrayé, j'avais peur que...

La deuxième sentinelle, intriguée, s'était approchée.

Arald jaillit de mon épaule, et frappa.

Je cognai sur la tempe de l'homme qui me faisait face, et doublai d'un coup de tranchant sur sa nuque. Il s'écroula.

Je soupirai de soulagement. Tout s'était bien passé. Sans le moindre bruit.

Nous ligotâmes et bâillonnâmes les gardes avec des morceaux de leurs vêtements. Nous prîmes les armes et les ceinturons et ouvâmes le puits.

Miréli dormait, roulé en boule. Pas Vicen. Sa bouche s'ouvrit de stupeur. Il étouffa un hoquet.

Quelques instants plus tard, nous courions à travers la jungle. Les deux lunes la coloraient d'argent bleui.

Lorsque vint l'aube, nous étions loin du bagne, mais pas assez encore pour espérer prendre du repos. Le soleil se levait dans des draperies bleu sombre. Nous étions suants, haletants, épuisés et affamés. Nous avions couru durant des heures. Nous espérions ne pas être poursuivis, mais nous n'avions pas de certitude sur le sujet. Mieux valait nous éloigner au maximum du bagne aussi vite que possible.

J'aurais beaucoup donné pour un moment de sommeil, et plus encore pour un morceau de pain.

De temps à autre, nous nous arrêtions pour reprendre haleine. Lors d'une de ces haltes, Arald remarqua les crassies toujours accrochées à la chaîne de Vicen. Avant de l'emprisonner, les gardes ne s'étaient pas souciés de les lui prendre.

— Mangeons-les, proposa-t-il. Ça fera au moins un peu de volume dans nos estomacs.

Nous nous partageâmes les plantes. En mâchant ma part, je me disais qu'elle aurait sans doute autant d'effet nutritif que de l'herbe, mais Arald avait raison sur un point : les crassies me donnaient au moins l'impression de boucher un vide dans mon estomac.

Je mâchai consciencieusement la fibre épaisse. Son goût était agréable. Aromatique, légèrement poivré, avec un relent d'anis.

— C'est curieux, dit Miréli. Cette odeur me rappelle celle d'un sirop que le Sagingé 927 buvait chaque jour. Je l'ai goûté une fois, mais ma mère m'a fessé. Les serviteurs ne devaient pas toucher à ce sirop.

Nous l'ignorions encore, mais l'idée d'Arald venait de nous sauver. Contrairement à ce que j'avais cru, les crassies nourrissaient. Suffisamment, en tout cas, pour nous maintenir en vie. Lorsque nous eûmes dépassé les limites imposées aux bagnards par l'obligation de rentrer pour l'appel, nous en trouvâmes plus facilement. Pas en abondance, mais assez pour que nous en mangions quelques-unes chaque jour.

Je remerciais la chance. Sans ces crassies, nous serions morts de faim. Les nids de brassos étaient bien plus rares que les plantes.

Nous ne sûmes jamais si les gardes-loi avaient tenté de nous rattraper. Sans doute pas. Sans arraches pour suivre la piste, ils auraient eu trop peu de chance de nous rejoindre.

Aucun de nous ne disposait de chair superflue, mais nous avons quand même réussi à maigrir davantage. Notre ossature saillait terriblement sous la peau. Miréli devenait transparent ; Vicen et Arald n'étaient plus que charpentes. Moi, je pouvais compter mes côtes, et les petits os de mes mains.

Les crassies nous alimentaient, mais le régime était bien maigre. La faim était une compagne permanente, qui ne se laissait pas oublier. Je m'endormais rarement sans rêver de festins.

Les femmes se manifestaient beaucoup moins souvent dans mes songes. Pour cette tentation-là, je manquais sans doute de forces.

Nous poursuivions notre voyage, sans avancer bien vite. Marcher nous épuisait. Nous étions contraints de nous reposer fréquemment.

Je n'avais pas imaginé l'île émergeant des marais de Lerne aussi vaste. Depuis bien des jours, nous allions vers le levant, mais nous n'avions pas encore trouvé l'eau. Des averses fréquentes emplissaient les feuilles en entonnoirs. Nous ne manquions pas de liquide. À l'occasion, un arbre abattu nous offrait sous son écorce un nid de brassos. Trop rarement, hélas. Les larves dodues satisfaisaient mieux nos estomacs que les crassies, et elles étaient agréables à consommer.

Le décor ne variait guère. Végétation exubérante, plantes fleuries au parfum lourd, grands arbres... Le tout habité par un maximum d'insectes. Ils nous tourmentaient, et nous devions prendre garde aux espèces venimeuses. Les sorpes n'étaient malheureusement pas rares.

Le soleil nous rôtissait, les averses nous trempaient. Nos vêtements déchiquetés flottaient sur nos corps. Nous avions des allures d'épouvantails.

Nous cherchions les crassies, avec autant d'ardeur qu'au temps du quota. Parfois, nous en trouvions suffisamment pour manger deux fois dans la journée, parfois, nous n'en avions que bien peu à partager avant le repos de la nuit.

Nous avions les armes prises aux gardes-loi. Deux fusils, avec quelques chargeurs, et deux beaux couteaux. Je me demandais si ces fusils nous permettraient de vaincre les hydres. Étaient-elles très nombreuses ? Et quelle était l'étendue du marais ? Pourrions-nous le franchir avec un radeau, tuer les hydres et arriver au but avant d'avoir épuisé nos chargeurs ? Le problème me tracassait. Sans doute tracassait-il aussi mes compagnons, mais nous évitions d'en parler.

Sur un visage vu chaque jour, les changements ne sont guère évidents. Nous n'aurions rien remarqué, je pense, si Miréli n'avait commencé à se plaindre. Sa mâchoire ébréchée le faisait souffrir. Un examen révéla que sa gencive était rouge et gonflée.

Deux jours plus tard, nous découvrîmes avec stupeur que des pointes ivoirines perçaient la chair boursouflée.

Le phénomène était invraisemblable.

Miréli avait perdu ses dents accidentellement, en recevant un coup de crosse sur la bouche. Mais à une époque où il possédait déjà sa dentition permanente. Rien n'expliquait que de nouvelles incisives apparaissent dans sa mâchoire.

Nous discutâmes le prodige, sans lui trouver d'explication.

Arald ne participa pas à notre discussion. Ses yeux rétrécis devenaient jaunes.

Il s'approcha brusquement de Vicen.

— Laisse-moi te regarder.

Il examina attentivement le crâne chauve de Vicen, avant d'inspecter sa barbe. Il en écarta les poils.

— Tu es en train de rajeunir, Vicen. Tes rides s'effacent, tes cheveux commencent à repousser, et les poils blancs de ta barbe noircissent à la base.

L'être humain est naturellement porté à l'incrédulité. Miréli et moi nous précipitâmes sur Vicen pour un contrôle.

Arald avait dit vrai. Sur le crâne noli un duvet apparaissait. Les rides qui marquaient le visage de Vicen

semblaient se combler. Et les poils blancs de sa barbe repoussaient noirs.

J'étais trop stupéfait pour parler. Miréli gloussa de rire.

— C'est impossible !

— Mais non, dit Arald. Nous avons seulement trouvé la clé de l'immortalité des Sagingés. Ce sont les crassies. Souviens-toi, Miréli, tu nous as dit que ton maître buvait chaque jour un sirop ayant la même odeur que les plantes. Les crassies neutralisent le vieillissement. Elles doivent aussi écarter les maladies et favoriser l'autorégénération du corps.

Compte tenu de ce que j'avais pu voir moi-même, l'hypothèse d'Arald était très plausible.

— Nous en mangeons chaque jour, dit-il. Seigneur ! Si je parviens un jour à retourner chez moi, Terra m'élèvera un millier de statues ! L'immortalité...

L'immortalité ? Quel être humain ne la voudrait ? Nul doute qu'Arald ne soit accueilli en triomphateur s'il la ramenait un jour aux siens...

— Mais qu'advient-il de nous, Arald ? Les crassies poussent sur notre monde, pas sur le tien.

Mon expérience avec les grands-maisonniers m'avait enseigné que mieux vaut ne pas fréquenter les puissants. Cette Terra me semblait se situer, par rapport à ma planète, dans la position de Morga par rapport à la mienne. Je n'avais pas confiance.

— Oh ! dit Arald, tu n'as pas de souci à te faire. Nous sommes très civilisés. Le temps n'est plus où nous avions le goût de la conquête. Ceux qui pourront avoir à se plaindre seront plutôt vos puissants. Terra et les planètes de sa fédération obéissent à des lois démocratiques. Des rapports entre nos deux mondes seraient bénéfiques pour vous. Votre système de castes ne résisterait pas longtemps. Vous connaissiez plus de justice, et nous vous apprendrions à pratiquer l'égalité.

— L'égalité ? Tu veux dire que les grands-maisonniers ne seraient plus supérieurs aux primaires ?

— Exactement. À chacun son dû, suivant ses mérites, et non suivant les privilèges de la naissance.

— Et les Sagingés ? demanda Miréli.

— Les Sagingés rentreraient dans le rang comme les autres. Ils ont dû conserver, je ne sais trop comment, un peu de la technique que possédaient nos ancêtres communs. Mais notre propre science, qui n'a jamais cessé de progresser, est considérablement plus poussée. Ces machines, qui vous semblent si extraordinaires, seraient tout à fait démodées si Terra et Grey pratiquaient des échanges commerciaux.

Nous rêvions tous à un futur merveilleux.

Arald soupira.

— Ce n'est pas pour demain. Je ne vois hélas pas comment rentrer un jour chez moi. Si nous réussissons à échapper au piège qui nous tient, je tenterai de découvrir Horlemonde. C'est le seul lieu de Grey où la technique existe encore. Peut-être y trouverai-je une solution...

Nous reprîmes notre marche. La végétation était plus dense ici qu'au voisinage du bagne. Nous devions la forcer, la couper, l'arracher pour nous frayer un passage. En veillant à ne pas empoigner un sorpe à pleines mains.

Sauf Miréli, qui n'aurait pas été assez solide pour le faire, nous ouvrons la voie à tour de rôle. Tâche épuisante, impossible à soutenir longtemps.

La nature du terrain se modifia. Le sol devint fluide, vaseux, et nous pataugeâmes dans une boue collante. La végétation changea aussi. Elle se fit moins dense, et les plantes charnues furent remplacées par une herbe en touffes, qui emmêlait ses longs rubans gris-vert. L'ancienne sylve se retrouvait çà et là, en îlots couronnés de grands arbres. Seuls ces îlots nous offraient encore des crassies.

Nous étions à demi morts de faim lorsque nous rencontrâmes les premières holotes. Ces lézards amphibies nous apprirent que nous approchions du marais. Dépouillés de leur peau bleue à taches jaunes, ils sont tout à fait comestibles, et beaucoup préfèrent les consommer crus. Ils peuvent jeûner très longtemps, et sont, pour cette raison, transportables vivants sur de grandes distances. Même à Eneraille, j'avais eu l'occasion d'y goûter quelquefois. Leur chair molle a une saveur salée. Les os cartilagineux peuvent être croqués.

Les holotes sont lestes et peu faciles à attraper, mais leur abondance nous permit de continuer à nous alimenter. En ajoutant à l'occasion quelques crassies au menu.

Le vent, presque oublié tant il soufflait rarement sur la jungle, réapparut. Un vent vif, qui bousculait nos haillons, et dessinait des ondulations dans l'herbe molle. Il soufflait volontiers, tantôt du levant, tantôt du couchant, brassant des nuages dans le gris doux du ciel. Je le trouvais plus plaisant qu'ennuyeux. Son souffle rafraîchissait la température trop tiède.

Le marais fut visible de loin. Sa teinte d'argent clair trancha dans le gris-vert de l'herbe. L'eau luisante et plate, parsemée d'îlots, se perdait dans la ligne d'horizon. Le soleil se brisait en éclats brillants sur les vaguelettes nées de la brise.

Le sol était devenu si fangeux que nous ne pûmes nous approcher de l'eau qu'avec prudence, en suivant une langue de terre relativement solide.

— Nous y voilà, dit Arald. Reste à savoir comment nous pourrions traverser ça...

— Il y a aussi ces hydres, dit Miréli, d'une voix inquiète.

Il contemplait le marais avec suspicion.

Vicen s'agenouilla pour boire dans ses mains. Je l'imitai. L'eau était plus fraîche que celle des feuilles en entonnoirs. Et plus agréable. Elle n'était pas plus ou moins souillée par des cadavres d'insectes.

Vicen se rinça le visage. Miréli, les bras plongés dans l'eau, tentait d'attraper une holote insaisissable. Il riait. Un léger duvet blond commençait à ombrer son visage. L'adolescent mûrissait. Mais il gardait un caractère d'enfant. La dure école du bain ne l'avait pas aigri.

J'avais l'esprit vague, et j'étais détendu. Nous étions arrivés au marais. Point final. Les problèmes suivants seraient examinés plus tard. Demain est un autre jour.

Un remous brisa le miroir du marais. Le second fit naître une vague.

L'eau tranquille explosa en geysers, en giclées de boue, en fragments de végétation.

Les trois têtes jaillirent vers le ciel, dressées par des cous d'ophidien. Sous les courbes d'une chevelure-serpent, des douzaines d'yeux pourpres flamboyaient. Un tentacule fouetta. À la base, il était plus épais qu'un tronc d'arbre. D'autres bouclaient sur l'eau, en arcs reptiliens. Un énorme corps à demi immergé roulait dans le marais.

Les trois têtes tendues beuglèrent. Les gueules béaient sur des crocs dégouttant de bave. Trois langues noires s'agitaient.

Le dessin de l'Officier de Loi avait été fidèle. Mais sa craie n'avait pas rendu les couleurs éclatantes du monstre, un rouge intense marbré de noir, ni la démesure de sa taille, ni l'horreur des têtes vivantes.

Nous étions tous paralysés par la terreur.

Les trois têtes reprirent leur affreux beuglement. Un autre tentacule cingla. Il frôla Miréli. Le garçon poussa un cri aigu. Vicen l'empoigna par les épaules, pour le projeter derrière lui. Un geste qu'il avait dû faire souvent, depuis que le hasard l'avait accouplé à un enfant. Le geste d'un père, qui se met en écran entre son fils et le danger.

Je ne me souvenais même pas de mon arme. Arald et moi, qui étions les seuls à savoir les utiliser, portions les fusils. Mais ma propre science, apprise chez les gardes-loi impériaux, n'était pas suffisamment enracinée pour que je pense à tirer.

Arald me donna l'exemple, et je l'imitai. Il hurla :

— Les têtes ! Vise les têtes !

Nous tirâmes jusqu'à épuisement du chargeur. Sans déranger le monstre. Les balles rebondissaient sur une cuirasse impossible à percer.

En visant les yeux, Arald, sûrement meilleur tireur que moi, en creva quelques-uns. Les têtes se contorsionnèrent. L'intensité des beuglements assourdissait.

Une deuxième hydre jaillit soudain de l'eau, pour attaquer la première. Les cous s'enlacèrent, les tentacules fouettèrent et les gueules mordirent.

En quelques instants, une bonne demi-douzaine de monstres surgirent, et s'engagèrent dans un combat démesuré.

Nous reculâmes à bonne distance. Et nous observâmes de loin cette lutte de géants. Elle dura longtemps, et ne s'acheva qu'après que l'hydre blessée eut été dépecée par ses sœurs.

Les derniers lambeaux de chair dévorés, les vainqueurs s'engloutirent sous l'eau. Les remous et les vagues s'apaisèrent peu à peu. Le marais reprit son aspect de brillant miroir, et sa trompeuse innocence.

— Nous ne pourrions jamais traverser, dit Arald, d'une voix plate.

Vérité d'évidence, que nous étions bien obligés d'admettre.

Le piège d'Argolide nous tenait toujours.

Nous avions parlé jusqu'au soir, et nous parlions toujours. Que faire ? Notre discussion n'aboutissait pas, et ne pouvait pas aboutir. Le marais nous emprisonnait, et l'évasion n'était pas réalisable. Retourner au bain pour nous emparer du glisseur n'était pas plus envisageable que la traversée de l'eau. Nous ne pourrions jamais nous faufiler entre les bagnards, trop heureux de nous capturer pour avoir une récompense, et les gardes-loi. Le glisseur était inaccessible, le marais infranchissable. Les hydres étaient invulnérables aux balles, et bien trop nombreuses.

Arald s'irrita.

— Ça suffit ! cracha-t-il hargneusement. Nous babillons comme des gosses, et c'est inutile. Nous ne pouvons pas traverser, et nous ne pouvons pas retourner au bain. Ce sont des faits ! Alors, nous restons sur place, et voilà tout. À mon avis, notre sort est plutôt meilleur que ce qu'il était. Nous trouvons à manger, nous n'avons pas de gardes sur le dos, et les punitions ne nous menacent plus. Je pense que nous avons gagné au change. Installons-nous aussi confortablement que possible. Bâtissons des huttes, meublons-les suivant les possibilités, étudions les ressources de nourriture de la région. Nous verrons bien la suite. Nous sommes vivants, en bonne santé, et, sauf erreur, nous sommes même immortels !

— C'est bien ce qui m'ennuie, dit Vicen en souriant. Ça va être bien long.

— Cesse de manger des crassies, si tu préfères le sort commun.

— Ah non alors ! On voit bien que tu ne sais pas encore ce que c'est, prendre de l'âge. Je me sens plus jeune chaque jour, et je n'ai pas l'intention de renoncer à cet avantage !

Une mousse de cheveux recouvrait le crâne de Vicen, et son regard était plus vif.

Mais il n'avait pas tort, en imaginant la lente durée du temps. Une éternité de jours, tous semblables, au bord de ce marais qui nous emmurait. Une vie consacrée aux mêmes tâches, chaque mois identique au précédent, dans un climat où même les saisons ne variaient pas. Comment savoir si la mort ne me paraîtrait pas un jour désirable ?

Pourtant, Arald avait raison aussi. Nous n'avions pas le choix. Il nous fallait rester sur place, et attendre.

Mais attendre quoi ?

— Il faudrait, dit Arald, trouver un moyen pour couper cette chaîne, sinon nous passerons notre vie attachés l'un à l'autre. Je ne voyais hélas pas comment résoudre ce problème. Durant le voyage vers le marais, nous avons tenté de briser un maillon en tirant dessus. Sans résultat. Arald n'avait pas voulu recommencer, de peur de gaspiller des balles que nous pensions utiliser contre les hydres.

Je lui proposai une nouvelle tentative.

— Non. Je ne crois pas que nous puissions y arriver de cette façon, et je pense qu'il vaut mieux conserver nos munitions. Nous avons fort peu de chargeurs, et ils seront peut-être très utiles un jour. Savons-nous ce qui peut survenir ?

— Attends ! dis-je, je viens d'avoir une idée. La rouille pourrait ronger le métal. Suppose que chaque nuit, nous faisons tremper quelques maillons dans l'eau. À la longue...

— Je crains que ce métal soit inaltérable. Ce n'est pas du fer, mais un alliage quelconque.

Arald devait avoir raison. Le temps n'avait pas terni notre chaîne, qui restait brillante. Sans doute venait-elle de Horlemonde.

Nous nous dirigeons vers le marais pour y puiser de l'eau. La corvée était fréquente. Même tapissées de feuilles, nos jattes d'écorce laissaient fuir le liquide. Nous étions contraints de les remplir souvent.

Il ventait depuis l'aube. Le vent agitait les longs brins d'herbe et secouait les branches des arbres. Il chantait dans mes oreilles, et me poussait dans le dos.

Je vis passer sur ma tête toute une volée de sphères rose vif, un peu plus grosses qu'un poing. Le vent les emportait dans une course rapide. Elles voltigeaient, montant et descendant, s'entrechoquant, se poursuivant, dansant comme des bulles de savon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Arald sauta, bras tendus, et captura une sphère dans chaque main.

Nous les examinâmes. L'enveloppe parcheminée était transparente. Elle enfermait des grains rouges qui tintèrent.

— Tu sais ce que c'est ? demanda Arald.

— Non. Je n'ai jamais vu ces sphères. Mais ramenons-les au campement. Vicen est originaire d'un Territoire assez proche d'Argolide. Il saura peut-être.

En découvrant les sphères, Vicen s'exclama :

— Oh ! Des ballounes ! Je n'en avais pas vu depuis mon enfance. Après le défrichage, les baltris sont devenus rares.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Arald.

— Les graines d'un arbre. Lorsqu'elles sont mûres, elles s'envolent. Il y a je ne sais quel gaz dedans. Si on perce la coque, on l'entend s'échapper, il siffle.

— Curieux, dit Arald, pensif.

Il ouvrit sa main. La sphère rose s'envola et buta sur le toit de la hutte. Elle demeura à flotter, se frottant aux feuilles, allant de droite et de gauche, comme un oiseau cherchant une issue.

— Quand j'étais gamin, dit Vicen, nous guettions les baltris pour capturer les ballounes dans un filet juste avant qu'elles s'envolent. Et nous faisons des promenades volantes. Nos parents n'étaient pas d'accord. Le jeu débouchait parfois sur des membres brisés...

Vicen souriait, ramené à ses souvenirs d'enfance.

— Tu veux dire, demanda Arald, que ces sphères peuvent soulever des poids ?

— Bien sûr. Il suffit qu'elles soient assez nombreuses. Trois ou quatre gosses s'accrochaient souvent au même filet.

Arald réfléchissait. Ses yeux s'étaient rétrécis. Il rit brusquement en reietant la tête en arrière.



— Eh bien, Vicen, tu viens de nous offrir des ailes ! Trouvons suffisamment de ballounes, et nous pourrons franchir le marais. Ces sphères volent longtemps ?

— Jusqu'à ce que l'enveloppe soit percée ou que la pluie commence à la faire pourrir. Quand le temps reste sec, les ballounes volent parfois pendant plus d'un mois.

— Mais, intervins-je, nous ne savons pas où se trouvent les arbres, et nous n'avons pas de filets, et il faudrait que le vent souffle dans la bonne direction, et nous ne connaissons pas la distance à franchir, et...

— Arrête ! dit Arald. Un problème à la fois, veux-tu ?

Il se tourna vers Vicen.

— Avant tout, je voudrais ton opinion. Mon idée te paraît-elle réalisable ?

Vicen frota sa bouche. Son regard sombre n'était guère enthousiaste.

— Peut-être, finit-il par admettre, presque à regret.

— Bien, dit Arald. Maintenant, êtes-vous tous d'accord pour faire une tentative dans ce sens-là ?

Nous acquiesçâmes. Même Miréli, qui me paraissait pourtant très inquiet.

En fait, je crois que nous étions surtout d'accord pour faire plaisir à Arald. Aucun de nous ne croyait réellement à la réussite. Et nous ne pensions pas que le voyage aérien en viendrait à se concrétiser. Pour le moment, il ne s'agissait que d'aider Arald dans les préliminaires. Il découvrirait bien tout seul que son idée n'était pas fameuse.

Nous trouvâmes les baltris deux jours plus tard. Nous avons suivi, le nez en l'air, la piste des ballounes, et remonté jusqu'à la source.

Les arbres poussaient dans un petit val. Il y en avait une trentaine, groupés en bosquet. Ils étalaient des branches plates. Leur écorce lissée avait une teinte brun-rouge. Dans l'épaisseur de feuilles vineuses, les ballounes mettaient des taches roses très vives.

Une bouffée de vent emporta trois sphères, qui s'envolèrent très haut.

— Elles sont à point, dit Vicen. Il faudrait les capturer très vite, avant qu'elles partent toutes.

À mon avis, Vicen aurait mieux fait de se taire.

Arald devint absolument frénétique.

Il commença par faire des essais. Il ligota quelques ballounes avec des cordelettes d'herbes tressées, et leur donna à soulever des branches de divers formats. Il s'absorbait en même temps dans des calculs, et traçait des chiffres sur un morceau de sol boueux avec une brindille. À mon sens, ces calculs avaient peu de chance d'être justes. Arald n'avait pas de balance pour apprécier exactement les poids.

Je lui en fis la remarque.

— Je tiendrai compte des marges d'erreur, répondit-il sèchement.

Les tests terminés, il triompha :

— C'est possible ! On peut le faire !

Je n'y croyais toujours guère. Vicen et Miréli ne firent pas de commentaires, mais je les devinais aussi sceptiques que moi.

Nous aurions sans doute dû protester de suite. Les jours suivants furent pénibles. La frénésie qui habitait Arald s'aggrava.

Il nous fit travailler sans répit, en nous harcelant mieux qu'un garde-loi. Nous plaindre de sa hargne ne servait à rien. Pour le ramener à la raison, il aurait fallu le frapper. Je ne voulais pas en arriver là, et Vicen non plus. Miréli, lui, se contentait de suivre son jumeau, comme il le faisait toujours. Pour le garçon, Vicen était père plus que frère de chaîne.

En suivant les directives d'Arald, nous fabriquions quatre filets d'herbes tressées. Tâche fastidieuse, que notre nouveau garde-chiourme ne facilitait pas. Il nous houspillait, nous surveillait, et vérifiait la qualité de notre travail avec une minutie tatillonne.

À peine nous laissait-il le temps de manger, de boire ou de dormir.

Lui-même jeûnait, restait sur sa soif, réduisait son sommeil en dessous du minimum, et travaillait avec un acharnement fébrile, plus que nous tous. Pour cette raison, nous prenions notre part de la tâche, sans trop rechigner.

Arald nous laissa souffler un tout petit peu lorsque les quatre filets, gonflés de ballounes, furent amarrés à des troncs, et protégés des averses par un toit de feuilles.

Mais le répit ne dura guère. Il restait un petit millier de tâches à accomplir, et Arald refusait de perdre un seul instant. Il craignait trop que les ballounes laissent échapper leur gaz, et qu'il ne nous faille attendre la prochaine saison de maturité pour partir.

Pour ma part, j'aurais aussi bien souhaité que le départ soit, justement, remis à une date ultérieure. Je désirais, certes, échapper à ma prison, mais j'avais tendance à craindre que cette évasion se révèle suicidaire.

J'étais assis sur un morceau de branche. Pas confortablement. Deux tresses de lianes reliaient mon siège au filet empli de ballounes. Le vent m'emportait au-dessus du marais. Un vent qui avait l'obligeance de souffler dans la bonne direction. Mais combien de temps durerait-il ? Mieux valait ne pas se poser cette question. Nous ne savions rien sur la distance à parcourir avant de retrouver la terre ferme.

La chaîne qui m'unissait à Arald se tendit, et me tira d'une secousse brusque. Nous avions prévu ce genre de problème, une liane m'attachait à celles qui rejoignaient le filet. Et je me cramponnais des deux mains.

Mon jumeau me précédait. Je voyais son dos sec et la saillie de ses vertèbres. Sous la branche-siège, deux jambes très osseuses se balançaient.

Somme toute, notre amaigrissement nous servait. Nous ne devions pas peser beaucoup plus que la moitié de notre poids normal.

Vicen et Miréli dérivait sur la gauche. L'adolescent, plus léger que son compagnon, flottait plus haut. Leur chaîne se dressait.

Je regardais le marais glisser en dessous de moi. Le vent y créait des vagues courtes. Le soleil matinal s'y brisait en éclats d'argent bleu. La journée allait être belle. Du moins, je l'espérais. Le vent qui nous poussait pourrait aussi amener des nuages. Et les averses seraient dangereuses pour nous. D'après Vicen, l'eau pouvait amollir les ballounes. Que celles qui nous portaient perdent trop de gaz, et notre voyage s'achèverait dans le ventre des hydres.

Elles restaient invisibles, mais leur présence se trahissait parfois par des remous, ou par le saut désespéré d'un gros poisson.

J'essayais d'oublier les monstres tricéphales. Nous étions partis. Rien de plus à dire. Ou la chance nous amènerait au-delà du marais, ou le voyage se terminerait dans la mort. Je n'avais plus la possibilité de décider, mon sort appartenait au hasard. Mieux valait prendre chaque instant comme il se présentait, sans chercher à deviner la suite.

Pour ne pas trop dépendre les uns des autres, nous n'avions pas encordé les deux couples. Nous allions déjà obligatoirement par deux, autant ne pas pousser jusqu'à quatre. Nous serions peut-être séparés, mais chaque couple garderait sa chance de réussir la traversée.

Nous avions aussi partagé les armes. Arald avait un fusil, et Vicen l'autre. Vicen avait appris à s'en servir, mais plus théoriquement qu'en pratique. Il serait quand même capable de le faire fonctionner si nécessaire. Miréli et moi avions chacun un couteau.

Nous avions mangé avant de partir, aussi copieusement que possible, et emporté un bouquet de crassies et une feuille-entonnoir pleine d'eau par personne. La fragilité des récipients ne protégeait pas très bien le liquide. Par débordements successifs, mon propre entonnoir avait déjà perdu une bonne part de son contenu.

La matinée passa. Je survolais l'eau grise, ses îlots de végétation, ses plaques d'herbes aquatiques. Des fleurs violettes poussaient en grappes sur de hautes tiges. Les insectes les assiégeaient.

Les oiseaux étaient rares. Une espèce à gros bec et pattes palmées occupait les zones envahies d'herbes, où les hydres ne pouvaient sans doute pas loger.

Vers midi, je commençai à souffrir terriblement de l'inconfort. Mes mains crispées sur les cordes de lianes étaient douloureuses, et ma branche-siège me sciait le fessier. Mon dos et ma nuque devenaient raides comme planches. J'essayai de m'étirer, pour soulager mes muscles, sans grand résultat.

Le ciel se couvrait, et le vent mollissait. Nous dérivions beaucoup plus lentement. Vicen et Miréli, déportés vers la gauche, s'étaient éloignés de nous.

Je me taisais. Mon jumeau aussi. À le voir se tortiller sur son perchoir, je devinais sans peine que lui aussi souffrait de crampes. Fréquemment, il rejetait la tête en arrière pour surveiller le ciel.

J'avais les mêmes craintes que lui en ce qui concernait les averses. Le manque de force du vent n'était pas rassurant non plus. Pour réussir la traversée, nous ne pouvions compter que sur lui. Ou il cesse de nous pousser et

Je me voyais trop bien pendu sous le filet, immobile, attendant que les ballounes perdent peu à peu leur gaz.

La lenteur présente du voyage permettait à des hydres de nous repérer. Les têtes hideuses jaillissaient de l'eau, cous tendus. La chevelure-serpent se tordait, les yeux flamboyaient, et les gueules bramantes bavaient de convoitise. Par réflexe, je repliais convulsivement mes jambes. Je flottais assez haut pour être hors de portée, mais la terreur ne se raisonne pas. Je suais.

Durant l'après-midi, le vent reprit de la force. Il balaya les nuages, et nous emporta à vive allure. Nous rejoignîmes Vicen et Miréli, et les reperdîmes ensuite. La distance entre nous s'accrut jusqu'à ce que j'aie peine à les distinguer.

Plus tard, je survolai une étrange forêt. De longues racines pourprées dressaient les arbres au-dessus de l'eau. Elles dessinaient des arches, des ponts, des tunnels ajourés. Dans ces entrelacements noueux, de petits oiseaux plongeurs au plumage orangé logeaient. Ils voltigeaient, passant d'une racine à une autre. Plongeaient brusquement, ailes repliées, pour émerger plus loin, un minuscule poisson au bec. Le spectacle était distrayant, et je l'observai tant qu'il dura.

Lorsque vint le crépuscule, l'inconfort était devenu supplice. Un supplice que j'aurais peut-être à endurer longtemps. Au moment du départ, je n'avais pas pensé à ce problème-là. Ni imaginé qu'une position malaisée puisse devenir à ce point torturante. Je réalisai que nous aurions dû prévoir des sièges moins rudimentaires.

Je fis part à Arald de mes réflexions.

— Je sais, figure-toi, répondit-il avec hargne. Malheureusement, on ne peut pas penser à tout. J'ai fait de mon mieux.

— Je ne te reproche rien, Arald.

— Moi si !

Je me tus. Mon jumeau était d'humeur irritable. Nous ne pouvions rien changer à notre situation. Alors à quoi bon en parler ?

Depuis plusieurs heures, nous flottions au-dessus d'une eau dépourvue de toute végétation. Une eau profonde, que le vent creusait de vagues.

La nuit vint, et je la trouvai interminable. Je ne pus dormir. À peine si je réussis à somnoler quelques fois. Je mangeai trois crassies et bus deux gorgées d'eau. Mon entonnoir en contenait bien peu. J'eus des difficultés à utiliser mes mains raides. Mes doigts semblaient faits de bois mort.

La suite du voyage reste dans ma mémoire comme un souvenir de cauchemar. Quelques faits émergent d'une telle sensation d'épuisement que ma raison ne fonctionne plus.

Il y a une aube étincelante de bleu. Vicen et Miréli ont disparu. Aussi loin que porte mon regard, je ne vois que l'eau grise et le ciel vide.

Nos amis sont-ils morts ? Ont-ils été emportés très loin ? Je ne le sais, et, en cet instant, je ne suis pas capable de beaucoup m'intéresser à eux.

Il y a le moment où je bois ma dernière gorgée d'eau. La soif viendra bientôt, attisée par le miroir luisant que je survole. J'ai mangé ma dernière crassie, mais je ne sais plus quand.

Il y a une période de calme plat. Je suis immobilisé au-dessus du marais. Je somnole, je dors, et je me réveille en sursaut, sur un rêve de chute.

Il y a le cri angoissé d'Arald. Il a glissé de son siège et pend, retenu par la liane passée à sa taille. Il se démène longtemps avant de réussir à se rasseoir sur sa branche. Je l'ai regardé s'agiter, avec indifférence.

Il y a une averse brutale. Je l'accueille avec une satisfaction animale parce qu'elle me permet de boire. L'idée qu'elle pourrait causer ma mort ne me vient pas.

Je ne sais pas pourquoi je me cramponne toujours aux lianes. Mes mains crispées sont insensibles. Les douleurs infernales qui m'ont longtemps tourmenté se sont engourdies. Je les devine toujours, mais elles s'estompent.

Puis il y a une voix qui hurle, de plus en plus féroce, jusqu'à ce que j'émerge partiellement de ma torpeur.

— Perce les ballounes, Jairo ! Perce les ballounes ! Perce les ballounes !

Ce ne sont que des mots dépourvus de sens. Mais la voix insiste, et elle est si brutale que je finis par lui obéir, une autre volonté se substituant à la mienne.

Elle me guide, m'oblige à desserrer ma main de bois, à la faire jouer longuement pour lui rendre un peu de souplesse, à prendre mon couteau, à tendre le bras pour crever des sphères au-dessus de ma tête.

Je tombe. La chute est trop rapide, et je suis terrifié. Des branches me fouettent, des feuilles coupantes

m'égratignent. Je geins, sans bien comprendre les raisons de ma peur.

Un dernier choc brutal m'engloutit dans l'inconscience.

— Nous avons réussi !

La voix d'Arald exprimait le triomphe, avec un fond d'incrédulité.

J'étais plus incrédule que lui. Et je savais ce que je lui devais. S'il n'avait su garder sa lucidité, j'aurais vogué jusqu'à ma fin, sans savoir que j'avais atteint la terre ferme, sans me rappeler qu'il fallait crever quelques ballounes pour descendre.

Arald avait tout pris en charge, y compris traîner le poids mort que j'étais pour chercher de l'eau et de la nourriture.

Nous avons bu, et mangé quelques holotes. J'étais redevenu capable de raison. Capable aussi, hélas, de sentir la douleur qui restait dans mes muscles. Chacun de mes gestes me torturait.

— Vicen et Miréli ? Crois-tu que...

— Ils ont dû arriver aussi. Attendons le soir.

Nous avons prévu, en cas de séparation, de tirer des coups de feu juste au moment où le soleil arriverait sur l'horizon. Je ne voulais pas croire que nos amis n'avaient pas survécu.

Nous avons atterri au cœur d'une jungle touffue, assez analogue à celle qui entourait le bagne. Le marais était proche, et nous nous trouvions toujours dans le Territoire d'Argolide. Je ne savais presque rien sur cette région. Était-elle peuplée ? Depuis l'atterrissage, j'avais vu beaucoup de gibier. Des villages de chasseurs pouvaient se trouver à proximité. Si pauvre soit-il, chaque village possède son Officier de Loi...

— Nous devons être sur nos gardes, dis-je, et nous cacher au moindre bruit. Si un chasseur nous apercevait...

La main de mon jumeau se serra sur son fusil.

— Il mourrait, dit-il durement. Jairo, je ne me laisserai pas reprendre ! Jamais !

Nous dormîmes durant l'après-midi, dissimulés sous les grandes feuilles cordiformes d'un buisson. Malgré ma fatigue, des bruits proches me réveillèrent plusieurs fois. Mais ils étaient provoqués par du gibier, et non par un chasseur.

Avant la fin du jour, nous grimpâmes sur un grand arbre, pour surveiller la course du soleil.

Lorsque le disque bleu toucha la jungle, le coup de feu que nous espérions résonna. Je pris quelques points de repère. Arald comptait à mi-voix. Il tira.

La réponse vint, comme prévu, après que j'eus compté cinquante battements de cœur.

Vicen et Miréli avaient réussi à traverser aussi !

Rejoindre nos amis à travers la jungle nous demanda du temps, et des coups de feu supplémentaires. Arald et Vicen tirèrent le moins possible, mais il y eut, quand même, quelques détonations indispensables pour assurer la jonction. Ce qui m'inquiétait. Les armes à feu sont produites par Horlemonde, et elles sont très coûteuses. Les chasseurs usent de pièges, de frondes, d'arcs ou d'épieux, mais jamais de fusils. S'il se trouvait un village à proximité, ses habitants s'étonneraient. Assez, peut-être, pour rechercher l'origine de ces détonations.

La jonction faite, nous nous hâtâmes de nous éloigner, sans nous attarder sur les retrouvailles.

— Je ne sais par quel miracle nous sommes vivants, dit Vicen. Durant la dernière partie du voyage, nous volions trop bas. Des ballounes avaient dû se percer. Les hydres auraient pu nous atteindre avec leurs tentacules, et j'avais tellement peur que j'oubliais mon épuisement. J'ai surveillé l'eau pendant des heures, mais les sales bêtes ne se sont pas montrées. Après, j'ai eu des problèmes avec la mauviette. Il n'entendait et ne comprenait rien.

Miréli devint pourpre. Je sentis une chaleur rougir mes propres joues. Je ne m'étais pas montré plus efficace que le garçon.

Arald changea de sujet.

— En priorité, dit-il, il nous faut de quoi faire sauter nos chaînes, et des vêtements. Jairo, je compte sur tes talents pour nous procurer le nécessaire.

— Il y a autre chose d'urgent, dit Vicen. Ça !

Il désignait le tatouage qui marquait le dos de sa main. Le symbole du bagne, qui nous trahirait partout.

— J'y ai pensé, dit calmement Arald. Nous brûlerons ces tatouages.

Vicen acquiesça. Miréli battit des paupières, et avala sa salive. Je n'étais pas plus enthousiaste que lui, mais la solution était valable. En cas de soupçons, une cicatrice à la main droite évoquerait peut-être le bagne, mais elle serait tout de même moins évidente qu'un numéro de condamné.

La nuit venue, nous cherchâmes des lumières annonçant un village. Il nous en fallait un. Les outils et les vêtements dont nous avions besoin ne se trouveraient pas en pleine nature. Mais, même après avoir escaladé un arbre,

nous ne découvrîmes pas la plus infime clarté. Apparemment, nous avions atterri dans une jungle inhabitée.

— Nous verrons la nuit prochaine, dit Arald.

Il nous fallut quatre jours de marche pour découvrir, dans une clairière, un hameau d'une douzaine de maisons groupées autour d'une mare.

Je le visitai de nuit, avec mon jumeau, que j'étais bien forcé d'emmener avec moi. Durant toute l'expédition, je dus lutter contre ma peur. Jamais je n'en avais accompli une dans d'aussi mauvaises conditions. Nuit trop claire, bien illuminée par les deux lunes ; terrain inconnu et mal observé ; plus la présence d'Arald, dont je craignais l'inexpérience.

La chance nous servit. Aucun insomniaque ne se dressa pour hurler « Au voleur ! » et le village était trop pauvre pour posséder des arraches.

Je ne pris que l'indispensable.

Un hangar me fournit un sac de toile, une massette, et un lingot de fer qui pourrait servir d'enclume. Les vêtements me donnèrent plus de mal. Je dus visiter trois maisons pour réunir suffisamment de pantalons et de chemises. J'ajoutai au butin une fronde, un peigne de corne, un briquet à amadou, des ciseaux, un petit sac de sel gris, un morceau de savon.

J'arrêtai là ma récolte. Pour le moment, mieux valait nous contenter du minimum. Arald ne m'avait pas trop gêné, mais j'aurais de beaucoup préféré agir seul.

Je ne portais plus ma chaîne, et je m'étonnais de ne pas avoir mon jumeau près de moi. Je n'étais pas vraiment habitué à ma liberté toute neuve. Il m'arrivait encore de mesurer mes pas, surpris de ne pas sentir les maillons mordre dans ma taille.

Nous avons tous changé d'aspect. Nous étions décrassés, peignés, barbes et cheveux correctement taillés, et vêtus. À dire vrai, nos vêtements laissaient à désirer. Miréli flottait dans les siens, Vicen s'y trouvait à l'étroit, les chevilles osseuses d'Arald débordaient de son pantalon. J'étais le mieux loti, malgré un surplus de taille à la ceinture, et une chemise fort rapiécée. La qualité de notre habillement nous classait primaires de très basse catégorie.

Nous avons partagé un repas plus que convenable, le premier depuis bien longtemps, et je me sentais béat. Durant la matinée, j'avais tué avec la fronde deux lassurines trop grasses pour voler. Nous les avons agrémentées de racines cuites sous la cendre.

Notre feu de bois très sec ne produisait presque pas de fumée. Arald se leva pour mettre la lame d'un couteau dans les braises.

— Il reste nos numéros, dit-il d'une voix unie.

Miréli frissonna. Ses yeux abaissés aux coins s'emplissaient d'effroi. Je n'étais pas sûr d'avoir meilleure mine.

— Je me chargerai de le faire, dit Arald, d'une même voix égale. Il ne faut brûler que la peau, pas plus.

Il officia, rapide et précis, avec une froideur efficace, dénuée de cruauté comme de pitié.

À tour de rôle, nous mordîmes dans un morceau de bois tendre pour étouffer les cris.

Arald opéra sur lui-même, ce qui me remplit d'admiration. Je ne sais pas si j'aurais pu en faire autant.

Nous étions tous livides, plus ou moins grimaçants. Miréli se mordait la lèvre et reniflait, en essayant de contenir ses larmes. Vicen lui tapota l'épaule.

— Allons, mauviette, allons ! C'est fini.

Ce n'était pas fini, hélas, je pouvais en témoigner. La douleur restait accrochée dans ma main. Elle rongeaît féroce. Je luttai contre une envie de vomir.

— À présent, dit Arald, la voix un peu altérée, il faut prévoir ce que nous allons faire. Quelles sont vos intentions ?

— Intentions ? grommela Vicen. Quelles intentions voudrais-tu que nous ayons ? Nous ne possédons plus rien, sauf nos vies. Aucun de nous ne peut espérer retourner dans son ancien Territoire. Mais je commence à bien te connaître, Arald, et je suis sûr que toi, tu as des plans précis.

Je partageais l'opinion de Vicen. Arald devait avoir une idée bien arrêtée en tête. Je n'avais jamais connu d'homme plus opiniâtre.

Il confirma nos suppositions.

— Je veux trouver Horlemonde ! Si vous acceptiez de vous associer à cette quête, j'en serais heureux, mais je ne désire pas intervenir dans vos vies. Choisissez vous-mêmes votre destin.

Je n'avais guère besoin de réfléchir. Horlemonde ou autre chose, peu m'importait. À Eneraille, j'avais vécu en solitaire. Il avait fallu le bagne pour que je découvre l'amitié. Pourquoi ne pas suivre Arald ?

— Ma mère est à Horlemonde, dit Miréli. Je voudrais bien la retrouver... Mais je n'irai que si Vicen vient aussi.

Vicen regardait quelque chose de visible pour lui seul, les yeux attristés. Il soupira.

— Ma femme est morte de chagrin après mon arrestation. Nous n'avions pas d'enfant... Le seul fils que j'aie jamais eu, c'est toi, Miréli. Si tu veux retourner à Horlemonde, j'irai aussi.

Arald m'examinait.

— Tu ne dis rien, Jairo ?

Je répondis avec une légèreté feinte :

— Oh, nous sommes frères de chaîne, non ? Où tu vas, je vais.

Arald sourit brièvement. Ses yeux étroits étaient devenus jaunes.

— Il nous faudrait une carte pour essayer de repérer les rivières et le lac vis par Miréli. Et un olisseur. Où

pourrions-nous en voler un ?

— Là où se trouvent des grands-maisonniers. Dans une grande ville, peut-être, ou dans un Domaine...

— Nous ne savons même pas où nous sommes exactement, intervint Vicen.

— Peu importe, répondit Arald. À présent, l'un de nous peut se présenter dans une bourgade sans grand risque, et obtenir des renseignements. Nous allons chercher une région plus peuplée que celle-ci.

— Quatre cicatrices sur quatre mains, dis-je. Ça ferait beaucoup trop ! Il faudra éviter de nous montrer ensemble.

— J'ai dit l'un de nous, grogna sèchement Arald. Je ne pensais pas que nous irions tous agiter nos mains sous le nez des curieux !

Durant une dizaine de jours, nous marchâmes à travers la jungle, sans jamais trouver mieux que de misérables villages, éloignés les uns des autres. Nous les évitâmes. Même un seul d'entre nous aurait éveillé la suspicion des habitants. Dans d'aussi maigres hameaux, l'apparition d'un étranger aurait déclenché une extrême curiosité.

Nos brûlures guérissaient, mais bien lentement. Dans l'espoir d'accélérer le processus de cicatrisation, nous avons cherché des crassies. Sans succès. Apparemment, elles ne poussaient pas en dehors de l'île où se trouvait le bagne.

Vicen s'en désolait. Il craignait d'être repris par le vieillissement et de reperdre ses cheveux. Miréli tentait de le consoler en lui promettant le sirop des Sagingés pour bientôt. Je ne partageais pas ce bel optimisme. Horlemonde me semblait bien lointaine. Et en admettant que nous puissions la découvrir un jour, je ne voyais pas comment y entrer. La ville devait être bien défendue contre les intrus. Les Sagingés y veillaient sûrement.

J'avais parlé de mes doutes à Arald, en lui rappelant la légende qui voulait que les mortels ne puissent sans périr franchir les portes de Horlemonde. Elle pouvait fort bien se baser sur un fond de vérité.

Je n'avais pas obtenu plus qu'une réponse grommelée :

— Nous verrons le moment venu.

Inutile d'insister. Envers et contre tout, Arald poursuivrait son but. Jusqu'à ce qu'il l'atteigne, ou qu'il meure. Ses capacités d'entêtement me paraissaient dépasser les normes humaines. Il avait la ténacité d'une tique. Pour qu'il lâche ce qu'il mordait, il faudrait lui couper la tête.

Notre marche nous amena un matin à des terres défrichées, coupées par une route. Dans des champs lointains, des silhouettes humaines s'agitaient. Les toits d'un groupe de bâtiments rapetissés par la distance réverbéraient le soleil. Des toits de métal, qui signalaient le Domaine d'un grand-maisonnier. La route avait été recouverte de cailloux, qui s'incrustaient dans la terre grasse. Des roues de charrette y avaient quand même creusé quelques ornières. Des brunules ocellées de rouge dansaient sur les creux, cherchant l'humidité de la boue.

Arald scrutait le paysage.

— Qu'est-ce que c'est que ces bâtiments ?

— Sans doute un Domaine de grand-maisonnier.

— Parfait ! Nous irons voir cette nuit ce qu'il y a d'intéressant par là.

— Il y aura des gardes-loi, dis-je, ou des miliciens. Et des arraches.

Le regard d'Arald devint mauvais.

— Nous sommes armés ! Est-ce que tu es vraiment aussi froussard que ça, Jairo ? Tu ne cesses d'élever des objections. Je n'arrive pas à croire que tu aies pu mener à bien une carrière de voleur.

Je peinai pour mater la colère.

— Je l'ai menée à bien parce que je suis prudent ! Contre des arraches, ton fusil ne sera guère utile. Il suffira qu'une seule d'entre elles t'englue dans ses fils. Ils te ramèneront au bagne, et tu serviras d'exemple. Ils inventeront pour toi un supplice lent et spectaculaire ! Tu resteras dans les mémoires comme le premier évadé d'Argolide. Et le premier repris !

— Ne te fâche pas, Jairo. J'ai parlé sans réfléchir. Je suis trop nerveux.

Les excuses étaient sincères. Elles apaisèrent ma blessure d'amour-propre.

— Ne vous chameillez pas, intervint Vicen. Vous avez raison tous les deux. Il faut voir ce que ce Domaine peut nous offrir, et il faut aussi demeurer prudents.

— Attendons la nuit, dis-je, j'irai examiner les lieux. Seul.

— Tu n'as pas confiance en nous ? demanda Arald, ironique.

— Je me faufile plus...

Le glisseur soudainement apparu interrompit ma réponse. Il traversa le ciel, plongea vers le Domaine et y disparut.

Les yeux d'Arald s'étaient allumés de jaune intense.



— Voilà notre chance ! Plus question d'attendre la nuit. Risques à courir ou pas, il faut que nous allions voir de suite !

Vicen éleva des objections. Arald les réfuta avec son entêtement habituel. Je n'écoutais que partiellement. Je calculais. Le glisseur était là, mais resterait-il longtemps sur place ? Appartenait-il aux grands-maisonniers, ou à un Sagingé de passage ? Dans le deuxième cas, le véhicule pourrait repartir rapidement, et la possibilité d'en trouver un autre ne se présenterait sûrement pas de sitôt.

Arald défendait une idée valable : il proposait de prendre un otage chez les grands-maisonniers. Restait à l'approcher, cet otage éventuel, et à pénétrer pour cela dans un Domaine sûrement bien gardé. Il faudrait employer la ruse, à mon avis.

Vicen, Arald et Miréli discutaient toujours. Je les interrompis :

— Écoutez-moi. Je pense avoir une idée. Miréli, tu as été blessé par accident à la chasse. Vicen, tu es le père accablé de douleur. Arald et moi sommes tes neveux. Nous allons au Domaine pour demander de l'aide. Il faudra veiller à ne pas trop montrer nos mains.

Arald s'épanouissait.

— Jairo, je retire ce que j'ai dit. Tu es certainement le plus habile voleur de ce monde. Pressons-nous pour préparer la mise en scène.

Nous nous hâtâmes. Vicen et Arald entreprirent de confectionner un brancard avec des branches et des lianes. J'emmenai Miréli à la chasse. Je l'utilisai comme rabatteur, et le fis courir jusqu'à ce qu'il soit trempé de sueur.

Je tuai une lassurine à la fronde, et la saignai sur le torse du garçon, en le barbouillant généreusement de sang.

Nous installâmes Miréli sur le brancard. Nos fusils, camouflés par des feuilles, se logèrent sous les montants. Ils seraient faciles à prendre, mais peut-être pas très rapidement. Il n'y avait malheureusement pas de meilleure solution.

Je pris le brancard à l'avant, et Arald à l'arrière. Nos mains étaient retournées.

Miréli, les yeux clos, trempé de sueur et barbouillé de sang, semblait plus qu'à moitié mort. Vicen marchait près du brancard. En tenant la main du garçon, il cachait leurs deux cicatrices.

— Tu es fou de chagrin, Vicen, dis-je. C'est toi qui as atteint ton fils d'une flèche en croyant tirer sur du gibier. Si on te questionne, tu bredouilles et tu sanglotes. Miréli est trop faible pour parler, il ne peut que gémir. Arald, tu te tais aussi. Je me chargerai des conversations. Dès que nous aurons un grand-maisonnier à bonne portée, nous improviserons au mieux. Entendu ?

Les acquiescements affluèrent.

Nous avançons sur la route, sans trop de hâte, comme il convient lorsque l'on transporte un blessé.

Je ne savais trop ce que donnerait mon plan. Il laissait beaucoup de place à l'improvisation. Je ne connaissais rien du Domaine où nous allions tenter de nous introduire. D'ordinaire, je prépare mieux mes expéditions. J'aime pouvoir tenir compte de toutes les données. Nous étions hélas fort loin d'un plan parfait. Je craignais les imprévus...

Nous arrivions aux champs. Les travailleurs déterraient, avec tout le soin voulu, des prouches de belle taille. Ces racines sucrées sont fragiles, elles pourrissent vite si leur peau a été entamée.

Deux miliciens armés, vêtus de toile bleue, surveillaient le travail. Les grands-maisonniers éloignés des villes emploient une milice privée.

Les travailleurs nous regardèrent passer, mais sans interrompre leur tâche. Les miliciens nous examinèrent aussi, sans manifester un grand intérêt. Ils ne se déplacèrent pas.

Un homme proche de la route demanda à mi-voix :

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il a été blessé par une flèche, répondis-je. Il est bien mal. Nous allons demander de l'aide au Domaine.

L'homme fit une moue peu encourageante. Il frottait doucement une prouche pour la dégager de sa croûte de terre. Il chuchota :

— Demande Mme Britany, elle a le cœur bon. Mais si elle n'est pas là...

Il se détourna, pour déposer sa racine dans un panier.

Nous avançons toujours. J'avais le dos très raide. Je craignais que les miliciens nous interpellent. L'appel ne se produisit pas, et je soufflai de soulagement.

Le Domaine était très vaste. Nous longeâmes sa clôture, un mur bas prolongé de hautes grilles à pointes, durant un bon moment. De l'autre côté de cette barrière, une bonne douzaine d'arraches accompagnèrent notre progression, en cliquetant hargneusement. Ces sales bêtes m'inquiétaient. Je me demandais si, en cas d'incident, nous pourrions les tuer toutes avant d'être englués. Compte tenu des fusils qu'il faudrait prendre sous le brancard, c'était douteux.

Le vaste portail du Domaine était épais, doublé de métal et bien clos. Je tirai la poignée d'une cloche. Les

arraches explosèrent en grésillements furieux. Leurs pattes à crochets crissèrent sur le vantail.

Nous attendîmes. Les sons aigus produits par les arraches irritaient mes oreilles.

Vint enfin un bruit de pas, qui écrasait des graviers. Une voix hurla « Paix ! Paix ! » Les arraches se turent immédiatement.

Dans le guichet qui s'ouvrit, un visage joufflu surmonté d'une casquette de milicien s'encadra.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le ton de la question manquait vraiment d'aménité.

— Je vous salue, monsieur, dis-je avec déférence, nous voudrions voir Mme Britany.

— Pourquoi ?

— Mon cousin est gravement blessé, monsieur, nous ne savons que faire.

— Va à Graise ! aboya mon aimable interlocuteur. Prends-tu la Maison d'Alep pour un hôpital ?

Graise devait être une bourgade, plus ou moins proche. Je misai sur son éloignement possible, et répondis, de mon ton le plus respectueux :

— Graise est bien loin, monsieur. Mon cousin risque de ne pas y arriver vivant... Je vous en prie... Mme Britany...

Miréli gémit avec art. Vicien étouffa un sanglot, et balbutia « Mon petit... mon petit... »

— Je vous en supplie, monsieur... Mme Britany est si bonne... Elle ne voudrait pas...

Mes supplications n'attendrirent certes pas l'homme aux grosses joues, mais il dut craindre que sa maîtresse, informée par la suite de l'incident, lui reproche de n'avoir pas été avertie.

— Je vais voir si madame veut s'occuper de ça, dit-il avec mauvaise grâce.

Il referma sèchement le guichet. Les arraches cliquetaient derrière le portail.

La femme qui se présenta ensuite ne jeta qu'un coup d'œil sur Miréli avant de faire ouvrir la porte, d'ordonner au milicien de retenir les arraches, et de nous dire de la suivre.

Elle pouvait avoir une quarantaine d'années. Une femme au teint clair, petite et ronde, que son embonpoint préservait des rides. Ses cheveux blonds étaient coupés très court. Elle portait une robe de toile grise, qui dégageait des épaules charnues.

Sur l'ordre de sa maîtresse, le milicien resta près du portail, avec les arraches.

Nous suivîmes Britany vers sa demeure. L'allée revêtue de graviers serpentait entre des massifs fleuris et des pelouses soignées. De loin, je vis que le glisseur était posé devant le bâtiment principal, vers lequel nous nous dirigeons.

Britany se hâtait. Sans même demander des explications, elle avait décidé de nous aider. Je savais qu'il me faudrait l'empoigner dès que le milicien ne pourrait plus nous voir, mais je n'aimais guère cette idée. Britany était généreuse. J'aurais préféré un autre otage qu'elle.

L'allée fit un coude et entra sous de grands arbres. Arald m'obligea à l'action en lâchant brusquement le brancard.

Je ceinturai Britany, et posai sur son cou la lame de mon couteau. Le corps que j'étreignais sursauta.

Arald braquait un fusil, Vicien l'autre. Miréli était debout. Il avait sorti la fronde de sa poche.

— Non, dit Britany d'une voix douce. Non. Ne faites pas cela, vous iriez à votre mort. Lâchez-moi, et j'oublierai tout. Ne commettez pas cette folie.

— Nous voulons le glisseur, dit Arald durement. Reste tranquille, et il ne t'arrivera rien. Mais si tu bronches, Jairo te tranchera le cou !

— Le glisseur ? Saint nom de l'empereur ! vous êtes *vraiment* fous !

Que pourriez-vous faire d'un glisseur ? Il appartient au Sagingé 336, et...

— Le Sagingé est là ?

— Oui, avec mon mari. Saint nom de l'empereur ! Vous ne pouvez pas...

— Ne t'occupe pas de ce que nous pouvons faire ou ne pas faire ! Si tu veux vivre, contente-toi d'obéir. Jairo ! Fais-la avancer ! Et arrange-toi pour qu'elle te couvre.

Je poussai Britany devant moi. La lame de mon couteau appuyait sur son cou. La chair tiède pressée contre la mienne exhalait un parfum poivré. Je ressentis une brusque poussée de désir. Une femme effrayée, sans défense, tentante en dépit de l'âge. Elle excitait en moi une agressivité sexuelle qui m'étonnait.

Le désir s'éteignit brusquement. Trois arraches accouraient, pattes crissantes.

— Retiens-les ! grondai-je. Si un seul fil me touche, je te tue !

— Arrière ! cria Britany. Arrière ! Paix !

Les bêtes freinèrent leur course, et reculèrent.

— Paix ! A la maison ! A la maison !

Les arraches firent demi-tour et s'éloignèrent au galop. Remarquable dressage. Ce qui valait mieux. Autant pour nous que pour Britany. Je n'avais rien contre cette femme, mais la peur m'aurait facilement poussé à enfoncer mon couteau dans sa chair.

La demeure apparut, avec son harmonieuse façade et ses colonnes d'acier torsadé. Le glisseur était posé devant, sur une pelouse.

Un groupe sortait de la maison. Le Sagingé avançait en tête, comme il se devait ; un homme âgé, une fillette et deux miliciens le suivaient.

Arald tira. Sa balle perça le front d'un des miliciens, qui avait tenté de saisir son arme. L'homme culbuta. Une deuxième balle fit voler du gravier aux pieds du Sagingé.

— Vos mains sur la tête ! hurla Arald.

Ils obéirent. La fillette criait, cramponnée aux jambes de l'homme âgé.

Les trois arraches jaillirent de la maison, en grésillant avec furie.

— Paix ! ordonna l'homme âgé. Paix ! (Les bêtes excitées cliquetaient. Leurs mandibules claquèrent.) Paix ! À la maison ! À la maison !

Les arraches pivotèrent, et rentrèrent dans la demeure.

L'homme âgé ne s'affolait pas. Son visage maigre restait calme. Mais j'avais rarement vu des yeux aussi féroces que les siens. Le Sagingé s'était figé, ses mains posées sur sa cagoule. Les gros yeux de verre dissimulaient son regard. Le vêtement de teinte métallique enveloppait une silhouette de petite taille. Le deuxième milicien ne bougeait pas. Son jeune visage avouait sa terreur.

Alertés par les détonations, des gens arrivaient de partout. Il en sortait de la demeure, des dépendances, il en surgissait du jardin. Le milicien joufflu accourait, avec ses arraches.

— Paix ! hurla l'homme âgé. Paix ! Lurcio ! Retiens les bêtes ! Que personne ne tente rien ! Ils tueraient Britany.

— Bien, approuva Arald. Je vois que tu es un homme sage. Britany ne risquera rien si tu continues dans cette voie. Croisez tous vos mains sur vos têtes ! Vite ! Sagingé, approche-toi !

— Oses-tu me donner des ordres, mortel ? demanda une voix sèche.

— Je suis certain, répondit calmement Arald, qu'une balle percerait aussi bien ta chair que celle de n'importe qui. Approche-toi !

Tous les arrivants s'étaient immobilisés, les mains sur la tête. Des primaires, serviteurs et ouvriers de la Maison d'Alep. Ils ne risqueraient pas leur vie pour leurs maîtres. Le milicien joufflu n'était pas davantage décidé à l'action. Il attendait, au milieu de ses arraches, qui s'étaient couchées à ses pieds.

Le Sagingé fit quelques pas, et s'arrêta.

— Avance ! ordonna Arald.

— Non. Il y a trop de mortels ici. Je vais être souillé.

— Soit, dit Arald. Je vais t'épargner la souillure. Tourne-toi ! Vite !

Le Sagingé hésita, puis obéit.

Arald fit trois pas rapides, et assena un coup de crosse sur la cagoule. Le Sagingé s'effondra.

L'ampleur du sacrilège suffoqua la totalité des assistants. Ma prisonnière tremblait. Dans le silence figé, seuls résonnaient les sanglots de la fillette. Une arrache grésilla.

— Paix ! ordonna le milicien joufflu, d'une voix trop aiguë.

— Surveille-les, Vicen !

Arald se pencha pour empoigner le Sagingé par son vêtement. Il le traîna jusqu'au glisseur. Il fit basculer le toit transparent de l'appareil, jeta le Sagingé à l'intérieur, et y entra.

Nous attendîmes. Arald devait être en train d'étudier les commandes du glisseur. Je priais la chance pour qu'il sût vraiment les manier. Nous tenions le Sagingé, mais je ne croyais pas que nous puissions le contraindre à nous piloter. Il en profiterait pour essayer de nous nuire, j'en avais la certitude.

Arald l'avait frappé. Un geste inimaginable ! Le Sagingé ne penserait plus qu'à venger cette abominable souillure.

Le buste d'Arald réapparut. Ses yeux luisaient de jaune ardent. Il s'adressa à l'homme âgé.

— Nous partons. Nous emmenons Britany et le Sagingé. Je te conseille de ne pas mentionner ces disparitions. Si tu le faisais, nous tuerions nos otages. Dans le cas contraire, nous les relâcherons d'ici quelques jours. En bonne santé. Réfléchis bien avant de parler. Et fais taire tes gens !

— Je ne dirai rien, je le jure ! Ne faites pas de mal à ma femme, je vous en prie...

L'homme âgé avait perdu sa morgue. Ses yeux n'étaient plus féroces, mais suppliants. Bien que de telles relations soient peu courantes entre grands maçons, il devait aimer sa femme.

relations soient peu courantes entre grands-maisoniers, il devait aimer sa femme.

Arald braquait de nouveau son fusil.

— Vicen et Miréli, venez. Jairo, tu monteras le dernier, avec Britany. Garde-la en écran entre toi et les autres.

— Non, gémit Britany. Non. Je vous en prie... Ma fille...

— Nous ne sommes pas des monstres, chuchotai-je pour elle seule. Je te promets que nous te libérerons bientôt.

Après quelques essais tâtonnants qui m'angoissèrent, le glisseur se décida à décoller. Arald savait vraiment le piloter.

Débarrassé de sa cagoule, le Sagingé présenta l'apparence d'un homme d'une trentaine d'années, aux traits fins et réguliers. Il était toujours inconscient. Un peu de sang tachait son crâne tondu.

Je venais de le fouiller, pour chercher une arme, sans la trouver, ce qui me surprenait. Les Sagingés se croyaient-ils à ce point protégés par leur réputation qu'ils jugeaient inutile de disposer d'un moyen de défense ?

Je l'installai sur un siège et l'y attachai. Britany, pareillement ligotée, était à l'arrière de l'appareil. Elle était livide, la bouche décolorée, les yeux élargis d'effroi. Je l'avais vue découvrir avec terreur nos mains brûlées.

Le glisseur survolait la jungle. Arald cherchait une place où le poser. Le soir venait, et il préférait ne pas voler de nuit.

Il nous appela, et nous le rejoignîmes dans le poste de pilotage.

— Ferme la porte, Jairo, je ne veux pas que ces deux-là nous entendent. Écoutez-moi. Soit par la persuasion, soit par la force, je vais contraindre ce Sagingé à nous guider vers Horlemonde...

— Je ne sais pas, dit Miréli, avec une moue sceptique. Tu ne connais pas les Sagingés. Ils sont totalement persuadés de leur supériorité sur les mortels. Tu as frappé celui-là. Seule ta mort effacerait une aussi effroyable souillure. Il va tenter de nous piéger.

— Je m'en doute, mais nous serons sur nos gardes. Je voudrais utiliser ce Sagingé pour entrer en contact avec ses chefs. Pour espérer dégager mon navire, il me faut un appui technique. Je mentirai, et leur prometterai une puissance accrue et des richesses incalculables s'ils acceptent de m'aider à retourner chez moi. Ne vous étonnez pas de ce que je pourrai dire ou faire, et laissez-moi la direction des opérations.

Une question me venait aux lèvres : que se passerait-il si le navire avait été détruit ? Je ne la posai pas. Je n'aurais pas arrêté Arald.

Vicen et Miréli ne semblaient guère plus confiants que moi, mais ils se turent aussi. On ne freine pas une avalanche.

Arald posa le glisseur au centre d'une petite clairière. Nous frottâmes sur la végétation, brisant branches et buissons. Le marais était proche, j'avais vu briller son miroir bleui par le soleil couchant.

Le Sagingé s'était réveillé, et faisait une mine aussi peu engageante que possible.

Arald entama l'entretien en lui demandant son nom.

— Seuls les mortels sont nommés, dit la voix hautaine et distante. Je suis le Sagingé 336 X G22.

336 X G22 regardait Arald comme il aurait examiné un insecte répugnant. Son seul désir était de l'écraser.

— À ta guise, dit Arald calmement. Eh bien, 336, j'ai une longue histoire à te raconter. Lorsque tu l'auras entendue, j'espère que nous pourrons nous entendre.

— Nous entendre ! J'ai été souillé au-delà de l'imaginable, et je le suis davantage à chaque instant. Vos souffles putrides polluent l'air que je respire ! Quelle entente pourrait exister entre un mortel et moi ? Dois-je écouter les folies que t'inspire ta démence ?

— Je crains que tu n'aies pas encore très bien compris. Tu es souillé, dis-tu ? Alors écoute. Nous souffrons tous d'insatisfaction sexuelle. Suppose que nous décidions de t'utiliser pour l'apaiser ?

Les prunelles glacées du Sagingé furent un instant humanisées par la crainte. Mais il retrouva vite sa morgue.

— Vous mourrez ! Où que vous tentiez de vous cacher, Horlemonde vous retrouvera ! L'atrocité de votre châtement fera trembler les mortels jusqu'aux frontières de l'Empire !

— Pour le moment, dit Arald, c'est toi qui es à notre merci. C'est si difficile à admettre ? Je vais t'aider.

Il gifla deux fois le Sagingé. Si violemment que l'immortel saigna de la bouche.

Britany hoqueta. Elle intervint précipitamment :

— Très-Puissant, je vous en prie, ne pourriez-vous écouter ce que cet homme veut vous dire ?

Elle ne prenait pas notre parti, mais elle nous croyait fous, et elle avait moins de peine que le Sagingé à admettre que nous étions pour le moment les maîtres. Elle craignait au ? à force de morgue butée. 336 envenime la situation

que nous cherchions pour le moment les hommes. Elle craignait qu'à force de morgue sales, 336 envenime la situation.

Le Sagingé avait fermé les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, je vis qu'il était vaincu, au moins provisoirement. De toute sa vie, il n'avait dû être battu. Il désirait toujours écraser l'insecte, mais, à présent, il craignait le venin.

Il écouta le récit d'Arald. Attentivement, mais je compris de suite qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il entendait. Il nous avait jugés déments une fois pour toutes. En se disant venu d'un autre monde, Arald ne faisait que renforcer cette conviction.

Arald était persuasif, mais il gaspillait ses talents. 336 ne voulait, ou ne pouvait, admettre son récit.

Par contre, Britany le crut. Elle se passionna vite, et posa quantité de questions. L'angoisse qui l'avait habitée s'atténuait. Elle nous craignait moins. Le récit achevé, elle dit :

— Quelle surprenante aventure que la tienne ! Je comprends, à présent, la raison de tes actes. Tu n'es pas fou, comme je le croyais, simplement, tes coutumes ne sont pas les nôtres, tu n'as pas appris à respecter nos règles.

Une fugitive expression d'ironie traversa le regard du Sagingé.

— Tu veux aller à Horlemonde, dit-il. Bien, je t'y amènerai. Détache-moi, et laisse-moi piloter le glisseur.

— Oh que non ! Nous partirons demain à l'aube, et tu te contenteras de m'indiquer la direction.

Si 336 fut déçu, il n'en laissa rien paraître. Il appuya sa tête au dossier de son siège et ferma les yeux.

— S'il te plaît, demanda Britany à Arald, ne veux-tu pas me libérer ? Il faudrait que... que je sorte un moment.

— Jairo ! Détache-la, et accompagne-la. Pas de pudeurs intempestives, ne la perds pas de vue. Vicen et Miréli, essayez de trouver quelques holotes, et rapportez de l'eau. 336, si tu n'es pas un pur esprit, je veux bien t'accompagner un moment dehors.

Le Sagingé admit à regret qu'il était, comme n'importe qui, soumis à des lois d'évacuation.

J'accompagnai Britany dans la jungle. Le soir venait. Les premières étoiles s'allumaient dans le ciel assombri.

Je trouvai un compromis entre ma gêne et les ordres d'Arald. Il n'aurait peut-être pas été d'accord, mais je laissai ma prisonnière se dissimuler partiellement derrière un buisson.

Britany réapparut. Elle lissait machinalement sa robe froissée.

— L'histoire qu'a racontée ton camarade est vraie, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Je la crois, mais je ne pense pas qu'aller à Horlemonde soit une solution. Les Sagingés...

— Vous les connaissez bien, madame ?

— Assez pour penser qu'ils n'admettront jamais qu'un des leurs ait été molesté.

J'avais aussi cette crainte-là.

Britany me regardait, un fond d'angoisse dans les yeux.

— Lorsque ton camarade aura obtenu ce qu'il désire, vous me libérerez ?

— Bien sûr. Nous ne vous avons emmenée que pour que votre mari se taise.

— Je veux bien le croire, mais cet homme d'un autre monde m'inquiète. Il vous entraîne tous, et il est si résolu...

— Arald n'a pas le cœur mauvais, madame. Il n'est que très entêté.

— Oui..., dit Britany, peu convaincue.

Je ne l'avais pas rassurée. Arald faisait plus que l'inquiéter. Elle avait peur de lui.

Nous retournâmes vers le glisseur. Le parfum poivré du corps proche fit renaître mon désir. En parlant d'insatisfaction sexuelle, Arald n'avait pas menti. J'avais vécu sans femme trop longtemps... Mais je savais que Britany ne pourrait être consentante, et je n'étais tout de même pas devenu assez animal pour commettre un viol.

À l'aube, le Sagingé redevint rétif. S'il acceptait de nous mener à Horlemonde, il entendait le faire lui-même.

— Le lieu où se situe notre ville doit rester ignoré des mortels. Tu veux aller à Horlemonde, je t'y mènerai, mais n'espère pas que je t'en indique le chemin. Détache-moi et laisse-moi les commandes, sinon tu resteras ici !

J'eus l'impression que la décision de 336, mûrie pendant la nuit, serait inébranlable. Je ne me trompais pas. Ni les menaces ni les coups ne firent fléchir le Sagingé. La violence le terrorisait, mais il refusait de céder.

Arald n'insista pas longtemps. Non par mansuétude – le jaune de ses yeux traduisait une belle colère –, mais parce qu'il aurait encore besoin de son otage, et ne voulait pas trop l'abîmer. Avant de se décider pour une ferme résistance, 336 avait dû penser à cette possibilité-là. Il n'était pas sot. Quel pouvait être son âge réel ? Les crassies lui avaient gardé une apparente trentaine, mais il était sans doute nettement plus âgé.

Arald emmena le Sagingé dans le poste de pilotage, en lui promettant de le surveiller avec beaucoup d'attention.

J'étais assis au fond du glisseur, près de Britany. Je ne vis pas clairement ce qui advint. Le Sagingé s'était installé aux commandes. Arald était debout derrière lui.

Je ne réalisai qu'à retardement que 336 et Arald luttèrent. Arald avait saisi le poignet du Sagingé. Son dos courbé me masquait en partie la scène. Un instant, je vis briller une arme dans la main de 336.

Vicen, qui était assis à proximité de la cloison transparente fermant le poste de pilotage, se rua sur la porte.

Arald hurla : « Non ! », mais trop tard. Le poing massif de Vicen s'était déjà abattu sur le crâne de 336.

Le Sagingé mourut quelques instants plus tard, alors qu'Arald s'efforçait de le ranimer.

Arald se redressa. L'expression de ses yeux me fit craindre une explosion très violente. Miréli dut avoir la même impression, il se précipita pour s'interposer.

— Il ne l'a pas fait exprès, Arald ! Calme-toi, je t'en prie !

Arald regarda un instant cette frêle silhouette qui se plaçait en rempart devant son frère de chaîne. Il aspira profondément, et desserra ses poings crispés.

— Décidément, Vicen, tu as la spécialité des coups malencontreux ! Et je n'ai pas que ça à te reprocher ! Je t'avais chargé, avec Miréli, de fouiller le glisseur. Il y avait une arme cachée sous le siège du pilote.

Vicen baissait la tête, accablé. Miréli se rebiffa :

— Nous avons fouillé ! Je n'ai rien vu sous ce siège.

— Tu as mal regardé. L'arme y était. Si je n'avais pas été aussi méfiant, le Sagingé m'aurait tué.

Arald montrait l'arme, et je reconnus l'une de ces armes courtes, qui sont moins employées que les fusils par les gardes-loi, mais que les grands-maïsonniers utilisent volontiers.

— Je vais refaire ce travail que vous avez si mal exécuté. Jairo et Vicen, emportez 336, et allez le jeter dans le marais. Il ne faut pas que l'on puisse retrouver son cadavre.

Les ordres étaient secs. Nous obéîmes sans les discuter. Arald n'était pas d'humeur à tolérer la contestation.

Britany, attachée à son siège, avait un regard très inquiet. Elle se taisait, et je pense qu'elle souhaitait se faire oublier.

Le soleil brillait sur le marais. Nous y projetâmes le Sagingé, après l'avoir balancé pour que l'élan l'envoie assez loin. Les hydres ne tarderaient pas à le faire disparaître. Triste fin pour un prétendu immortel. Il n'avait quand même pas résisté au poing lourd d'un primaire.

— Arald va me haïr, dit Vicen, peiné. J'ai anéanti sa seule chance de retourner chez lui. Je ne pensais pas avoir frappé aussi fort...

Le ton sincèrement surpris me fit rire.

— C'est la troisième fois que tu frappes trop fort, Vicen. À l'avenir, pense à retenir ton poing.

— Il va me haïr, répéta-t-il, accablé.

— Mais non. Et il trouvera un autre moyen pour aller à Horlemonde, ne t'en fais pas.

Je ne croyais pas si bien dire.

Lorsque nous arrivâmes au glisseur, nous trouvâmes Arald et Miréli penchés sur une carte.

— Vous aviez fouillé comme des idiots, dit Arald, avec bonne humeur. J'ai trouvé ça.

— C'était caché dans une poche peu visible sous le siège, dit Miréli, qui tentait de se justifier.

— Il y a tout un jeu de cartes, dit Arald. J'ai isolé celle-là. C'est la seule avec une chaîne de montagnes près d'un lac où se jettent trois rivières. Mais Miréli ne sait pas lire, il ne retrouve rien, et moi, je ne connais pas grand-chose de Grey.

Vicen ne savait pas lire non plus. Fort de mon passage à l'école, j'étudiai la carte. Elle représentait le Territoire d'Algiarra. Malheureusement, mes connaissances géographiques étaient plus que médiocres. Je ne pus dire où ce Territoire était situé.

Arald se tourna vers Britany.

— Tu ne veux pas nous aider ?

— Si, mais...

— Mais quoi ? Si tu crains pour ta vie, rassure-toi. Tu seras libre dès que nous aurons atteint Horlemonde. Les Sagingés te ramèneront chez toi, je suppose.

— Je ne sais pas... Ils me font peur... Écoute, je t'aiderai autant que je le peux, mais je voudrais que tu me relâches avant d'aller à Horlemonde. Dépose-moi quelque part, loin d'ici, mais à proximité d'une Maison où je pourrai trouver asile. Mon mari ne saura pas avant longtemps que je suis sauvée. Je prétendrai que vous êtes partis en compagnie du Sagingé 336, sans rien dire de sa mort.

— Non, dit Arald. Je n'ai pas confiance.

— Si, intervins-je. Tu serais injuste en l'obligeant à nous accompagner à Horlemonde. Nous ne savons pas ce qui nous y attend. Les Sagingés cachent leur ville, ils pourraient décider de tuer Britany. Nous l'avons piégée parce qu'elle a été assez généreuse pour vouloir aider des primaires inconnus. J'insiste pour que tu lui accordes ce qu'elle demande.

— Jairo a raison, dit Vicen.

Miréli m'approuva aussi.

Arald rit.

— Si vous êtes tous contre moi ! D'accord. Nous la relâcherons, mais à bonne distance d'ici. Détache-la, Vicen.

Libérée de ses liens, Britany étudia la carte.

— Le Territoire d'Algiarra ! Mais c'est aux frontières de l'Empire ! Je n'aurais jamais cru...

— Si tu veux écouter un bon conseil, dit Arald, tu ferais mieux de ne jamais parler de ta découverte. Et de te taire aussi en ce qui concerne la mort de 336. Tu as eu une bonne idée, en proposant de faire croire qu'il était parti avec nous. Pour ta propre sauvegarde, tiens-t'en à cette version. 336 m'a donné une image des Sagingés qui n'est pas en leur faveur.

— Oui, et je crois que tu as tort de vouloir aller à Horlemonde.

— Je le crois aussi, mais je n'ai pas le choix... À propos, Jairo, Vicen et Miréli, je n'ai plus le droit de vous demander de me suivre. Je vous laisserai où vous voudrez.

Nous protestâmes avec ensemble. Personne ne voulait abandonner Arald.



Les monts de Noirelune découpèrent leurs sommets enneigés sur un ciel gris fer. En contrebas, les bords du lac se figèrent dans le gel. Le chauffage du glisseur luttait contre le froid.

Nous avions changé de climat. L'automne régnait sur le Territoire d'Algiarra. Nous cherchions, dans la longue chaîne de roc dentelé, l'entrée de Horlemonde qui devait s'y cacher. Miréli avait reconnu le site. Trois torrents trop rapides pour donner prise au gel se précipitaient dans le lac, en jaillissements d'eau écumeuse.

Nous avions déposé Britany dans le Territoire d'Urpuk, à proximité du Domaine d'un grand-maisonnier faisant partie de ses relations. Elle nous avait souhaité bonne chance, sincèrement à mon avis. J'étais certain qu'elle ne désirerait pas se venger. Arald était beaucoup moins confiant que moi, mais il avait quand même laissé partir Britany. J'espérais que tout irait bien pour elle. Parmi les grands-maisonniers, elle resterait dans ma mémoire comme une exception. Une femme au cœur généreux, que sa position privilégiée n'avait pas pourrie.

Miréli avait revêtu le costume de 336. En raison de sa petite taille, il était le seul à qui il convenait. Nous comptions sur ce vêtement pour nous faciliter l'accès de Horlemonde. Il transformait Miréli, au moins à première vue, en un Sagingé. Et en cas de vérifications plus poussées, nous avions des armes. J'étais quand même inquiet. Les Sagingés étaient sûrement armés aussi. Sans doute mieux que nous.

Sans le glisseur qui sortit de la montagne, nous n'aurions pas trouvé aisément ce que nous cherchions. Mais il nous donna une indication, et nous découvrîmes une plate-forme logée au flanc d'un pic. Une plateforme exiguë où deux glisseurs n'auraient pas tenu. Des portes de métal fermaient la roche. Elles me parurent bien banales. Était-ce là l'accès de Horlemonde ?

Ces portes ne s'accordaient guère, à mon avis, avec la majesté qu'aurait dû avoir l'entrée de la ville des Sagingés.

Je demandai son opinion à Arald. Il rit.

— C'est l'une des entrées de Horlemonde, Jairo, pas la seule. Et si elle est petite, tant mieux pour nous. Elle sera peut-être moins surveillée.

Il posa adroitement notre glisseur sur la plate-forme.

— Attendons un peu, dit-il, voyons ce qui va se passer. N'oublions pas la légende qui veut que les mortels ne puissent entrer à Horlemonde. Mieux vaut ne pas agir étourdiment.

Il entrouvrit légèrement le dôme du glisseur, et guetta, l'arme courte à la main.

Deux machines surgirent brusquement de niches qui flanquaient la porte. Des cubes de métal, montés sur roues, surmontés par des coupoles où se fichaient des antennes rigides. Elles se déplaçaient seules, douées d'une étrange vie autonome, et elles m'effrayèrent.

— Ne vous affolez pas, dit Arald à voix basse. Ce ne sont que des robots.

Dans le ventre des machines, une fente bâilla. Deux tubes en sortirent lentement, qui me parurent s'apparenter au canon d'une arme.

Une voix désincarnée résonna. Elle interrogeait, si j'en jugeais par l'intonation, mais je ne compris rien à la phrase prononcée. J'étais terrifié.

Les tubes menaçants se redressèrent. La voix étrange répéta sa question incompréhensible.

Puis Arald répondit. Quelques mots à peine, que je ne compris pas mieux, mais ils suffirent. Les tubes se rétractèrent, et la fente s'obtura.

Je n'eus guère le temps de profiter de mon soulagement. D'autres fentes s'ouvraient aux flancs des machines. Il en surgit des bras d'insectes, tout en articulations, qui se déplièrent. Des pinces énormes tâtonnèrent, saisirent le glisseur et le soulevèrent.

Miréli étouffa un cri. J'avais autant de peine que lui à dominer ma terreur. Vicien serrait les poings.

— Du calme ! dit Arald. Il n'y a rien à craindre.

Je n'arrivais pas à le croire.

Les portes de métal s'écartèrent l'une de l'autre. Nous les franchîmes avec le glisseur porté par les machines

Elles déposèrent notre appareil dans une pièce qui en contenait d'autres et ressortirent. La porte se ferma. La salle restait éclairée, par des tubes lumineux fixés au plafond.

Arald riait.

— Voilà ! Nous avons franchi les portes de Horlemonde, et nous sommes bien vivants. J'ai trompé les gardiens.

— Mais comment ? demanda Miréli.

Il exprimait l'étonnement général.

— Ce ne sont que des machines, elles ne pensent pas, elles obéissent à un programme, c'est tout. Nous avons eu de la chance. Elles s'expriment dans une très vieille langue terrienne, une langue morte à présent, mais je l'ai apprise dans ma jeunesse. L'un de ces robots a demandé notre identification. J'ai donné le numéro du Sagingé défunt. Ce qui a suffi.

Je ne comprenais guère mieux, et je demandai des détails supplémentaires. Arald expliqua ce qu'était un robot, et comment il pouvait être programmé pour accomplir une tâche précise. Ces robots-gardiens veillaient aux entrées de Horlemonde. Et tuaient sans doute ceux qui ne pouvaient répondre à leur question. De là était née la légende. Mais le numéro de 336, exprimé dans la langue voulue, nous avait protégés.

— Ces numéros en guise de noms m'intriguaient, dit Arald. Je m'en suis souvenu dès qu'il a été question d'identification.

— Tu as l'esprit agile, dit Vicen, admiratif.

— Pas spécialement. Avec les machines programmées, les chiffres sont la règle. En partant de cette base, le mot de passe était facile à deviner.

La salle où nous nous trouvions était vaste, très silencieuse. Les lumières du plafond jouaient sur les glisseurs immobiles, qui créaient des zones d'ombres. Tout me semblait étrange et menaçant.

— Sais-tu où nous sommes, Miréli ? demanda Arald.

— Non. Pas du tout. La ville est très grande, je ne la connais pas toute.

— Sortons de ce glisseur, dit Arald, et explorons !

Nous explorâmes. Pour trouver bientôt ce qui me sembla être une petite pièce, et qui était, en fait, un moyen de transport prévu pour monter ou descendre, appelé *ascenseur*. Miréli connaissait l'existence de ces appareils, mais ne savait comment les manœuvrer. Leur emploi était strictement réservé aux Sagingés.

Arald, lui, fit très bien fonctionner le mécanisme de commande. L'ascenseur nous emporta. Vers le bas. Arald voulait visiter les sous-sols de Horlemonde, pour retrouver la zone où Miréli s'était perdu. Il espérait y découvrir quelque chose d'intéressant, qui pourrait lui donner un moyen de pression sur les Sagingés.

Le voyage rapide me causa de curieuses sensations dans les viscères. Mon estomac fit une étrange cabriole.

J'eus l'impression de débarquer à proximité de l'enfer. Il en venait une chaleur calcinante, des rougeoiements de feu et un effroyable vacarme.

Des machines innombrables, plus ou moins analogues aux robots-gardiens, s'affairaient. Elles manipulaient de leurs pinces d'autres machines géantes, poussaient des chariots, manœuvraient des cuves emplies de métal en fusion. Elles ne parurent pas conscientes de notre présence, et continuèrent à s'activer. La chaleur rongea ma peau et mes poumons. L'odeur âcre du métal ardent me suffoquait.

— Une usine, dit Arald. Tout ce que fabrique Horlemonde doit venir de là, et les Sagingés n'ont sûrement pas grand-chose à y voir. Ils se contentent de récolter les fruits de cette production.

En raison du vacarme, j'avais peine à entendre Arald. Il se parlait du reste à lui-même, pensant à voix haute.

Nous nous éloignâmes en suivant un couloir. Des salles géantes, où s'affairaient les machines, se succédèrent. Chacune était le théâtre d'une activité différente. Je n'y comprenais pas grand-chose, mais Arald, absorbé dans ses réflexions, oubliait de répondre aux questions.

L'usine me semblait s'étendre sur des kilomètres. Nous y errions sans en voir la fin. J'étais affamé et assoiffé, et je m'inquiétais à propos d'eau et de nourriture. Où en trouver ? Miréli ne savait toujours pas où nous étions.

Je n'avais plus le sens du temps. J'étais prisonnier d'une jungle mécanique qui m'effrayait, et je souffrais d'être enfermé dans un monde clos. J'en venais à souhaiter de croiser enfin un être humain, tout en admettant qu'une telle rencontre n'était pas désirable. Dans la ville des Sagingés, nous étions des intrus. Ces machines qui m'angoissaient ne se souciaient pas de nous.

Vicen se taisait, ses yeux sombres exprimant l'inquiétude. Miréli, pourtant originaire de Horlemonde, ne paraissait pas beaucoup plus à l'aise. Seul Arald ne semblait pas ressentir de gêne. Mais lui aussi restait silencieux, perdu dans ses propres pensées.

Nous progressions dans un décor identique de couloirs et de salles bruyantes. La chaleur dégagée par le métal fondu me cuisait vif, le vacarme constant m'abrutissait. Ma bouche desséchée ne contenait plus de salive.

La fille qui déboucha soudain d'un couloir transversal courait si follement qu'elle arriva sur nous avant de nous avoir vus.

Elle freina brutalement son élan, et trébucha en amorçant un demi-tour. Arald la rattrapa par ses longs cheveux noirs.

Elle cria. Son visage se déformait d'angoisse. Des larmes jaillirent de ses yeux terrifiés. Le costume de Sagingé que portait toujours Miréli l'affolait davantage que ce qu'elle avait fui.

Ses poursuivants apparurent à l'angle du couloir. Deux robots-gardiens, identiques à ceux qui nous avaient accueillis. Les canons des armes étaient déjà sortis.

La question en langue étrangère résonna.

Arald répondit, avec le même succès que la première fois. Les canons menaçants se rétractèrent. Les machines pivotèrent, et s'éloignèrent. Elles disparurent à l'angle du couloir.

Arald lâcha les cheveux de la fille, qui gardait son expression terrorisée.

— N'aie pas peur, dit-il. Nous ne te voulons pas de mal.

Il se tourna vers Miréli.

— Enlève cette cagoule, c'est toi qui la terrifie.

Le jeune visage de Miréli apparut. Sa tignasse blonde emmêlée ne l'apparentait vraiment pas à un Sagingé. Dans les yeux de la fille, l'étonnement remplaça la terreur. Elle était jeune, moins de vingt ans sans doute, avec un visage large, plus plaisant que vraiment joli. Elle portait une robe verte, crasseuse et très usée. Les coutures bâillaient. Une outre de cuir mouillée s'accrochait à son épaule par des lacets.

Arald tenta d'obtenir des explications. Sans aucun succès. La fille brune ne voulait rien dire, et les questions d'Arald l'affolaient de nouveau. Elle se comportait en coupable qui craint un châtement.

Que faisait-elle dans les sous-sols de Horlemonde ?

— Tu lui fais peur, Arald, dit Miréli. Laisse-moi lui parler.

Il obtint vite un premier résultat. Le nom de cette brune au regard clair : Magrile. Mais les explications en restèrent là. Magrile s'était enhardie, elle posait des questions à son tour, mais elle ne voulait pas répondre à celles de Miréli. La discussion s'éternisait.

Arald intervint pour raconter une part de la vérité. Il dit que nous étions des bagnards en fuite, et que nous avions pénétré dans la ville en fraude, parce que Miréli désirait revoir sa mère. Le garçon acheva de convaincre la brune en lui donnant des détails prouvant qu'il était bien originaire de Horlemonde.

— Je ne peux pas décider toute seule, dit Magrile. Attendez-moi ici. Je reviendrai.

La discussion reprit. Arald n'était pas non plus disposé à la confiance. Magrile nous avait vus, et elle savait à présent qui nous étions. Arald craignait une trahison. Magrile, elle, voulait aller seule rejoindre je ne savais qui, pour demander conseil.

Nous n'aurions sûrement pas pu nous entendre si Magrile n'avait prononcé un nom : Diercy.

— Diercy ? dit Miréli. Je connaissais un Diercy. Un grand blond, avec une barbe un peu rousse, et un dos tout en cicatrices, tant il a été souvent fouetté pour indiscipline.

— C'est Diercy, admit Magrile, les sourcils froncés. Écoute, je veux bien prendre le risque de t'emmener. Mais seulement toi. Les autres attendront. Nous verrons si Diercy te connaît aussi.

— J'ai dû changer, dit Miréli. J'avais moins de douze ans la dernière fois que je l'ai vu. Il venait souvent parler avec ma mère. Je pense qu'il me reconnaîtra.

Après avoir demandé à Miréli s'il jugeait ce Diercy digne de confiance, Arald accepta le compromis. Nous avons besoin d'aide, et Magrile devait être, elle aussi, hors-la-loi de quelque façon. Mais je ne blâmais pas la prudence d'Arald, et je l'approuvai lorsqu'il voulut que Miréli prenne un fusil.

Magrile et Miréli s'éloignèrent. Le garçon avait remis la cagoule sur sa tête. Sa silhouette, à peine étouffée par le vêtement brillant, paraissait bien frêle.

Vicen soupira.

— Il ne saura même pas tirer...

— Tout ira bien, Vicen, répondit Arald. Pour une raison ou une autre, cette fille se cache, tout comme nous. Je ne crois pas qu'il soit question d'un piège.

Je ne le croyais pas non plus, mais...

Nous attendîmes. Très longtemps. Nous ne parlions guère. Vicen était renfrogné, et Arald très songeur. Je n'étais pas trop confiant. Qu'espérer de Magrile ? Une aide, ou le désastre ?

Miréli ne revint pas. À sa place, Magrile ramena un homme blond au regard dur. Il était maigre, vêtu d'une chemise et d'un pantalon plus usagés encore que la robe de Magrile, et aussi sales. Il devait avoir une quarantaine

d'années. Ses yeux couleur de métal n'étaient guère aimables. Des fils cuivrés roussissaient sa barbe, et je supposai qu'il s'agissait là de Diercy.

— Où est Miréli ? demanda Vicen.

— En sûreté, dit sèchement l'homme blond. Il répondra de votre bonne foi.

— Et qui répondra de la tienne ? demanda Arald, peu amène.

Ses yeux viraient au jaune.

— Moi, dit le blond. Ça ne suffit pas ?

Il portait à la ceinture une arme à feu à canon court. Sa main droite restait à proximité. Il fit un signe du menton, et Magrile s'enfuit soudain en courant. Elle disparut à l'angle du couloir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Arald, d'un ton mauvais.

— Que je répondrai de ma bonne foi, mais pas elle ! Je m'appelle Diercy Qui êtes-vous ?

La discussion s'engagea mal. Diercy était encore moins disposé que Magrile à fournir des informations. Il en voulait, par contre, et questionnait avec insistance. Avant toute chose, il désirait savoir comment Arald avait pu neutraliser les robots qui poursuivaient Magrile. Il était au moins aussi entêté que mon frère de chaîne, et leurs volontés se heurtaient durement. Le ton de la discussion restait relativement calme, mais la colère se traduisait dans le jaune des yeux d'Arald, et dans ceux, presque noircis, de Diercy.

Vicen intervint.

— Raconte-lui tout, Arald. Il n'est sûrement pas du parti des Sagingés. Il tient Miréli. Il faut que nous nous entendions. Je me fais du souci pour le gamin.

— Il va bien, dit Diercy avec une gentillesse inattendue, mais il a reçu un choc pénible. J'ai dû lui annoncer la mort de sa mère. Elle s'est suicidée après la disparition de son fils...

Pauvre femme... Elle avait dû croire son fils mort, et elle n'avait pu l'endurer... Miréli avait été très attaché à sa mère. Il devait souffrir d'un chagrin profond.

— Raconte-lui tout, Arald, répéta Vicen.

Arald se décida.

— Asseyons-nous. Mon histoire est longue.

Jusque-là, nous avons été face à face, Diercy d'un côté, nous de l'autre, comme des animaux qui vont se battre. Mais l'atmosphère s'allégeait. Nous nous assîmes.

Arald fit son récit. Diercy écouta attentivement et posa beaucoup de questions.

En regardant son visage impassible, je n'aurais su dire s'il acceptait ou non l'histoire d'Arald. Mais, le récit achevé, il se décida pour la confiance et parla à son tour.

Nous avons eu beaucoup de chance. En nous faisant rencontrer Magrile, le hasard nous avait amenés aux rebelles de Horlemonde. Un groupe important de serviteurs en fuite se cachait dans les sous-sols de la ville. Diercy était leur chef.

Il gardait des contacts avec les primaires encore liés aux Sagingés, et obtenait d'eux de la nourriture. Il espérait fomenter un jour une révolte générale. Sans être certain d'y arriver. Beaucoup de primaires s'accommodaient de leur situation, et préféraient leur sécurité aux aléas d'une rébellion. Mais, tout comme Arald, Diercy se classait dans les acharnés.

Il se leva, d'une détente souple.

— Venez. Rejoignons les autres avant qu'ils s'inquiètent trop. Je crois que notre rencontre va être bénéfique pour tous.

Arald et moi suivions Diercy, qui nous guidait dans les sous-sols de Horlemonde. Il en connaissait la majeure partie, et pensait pouvoir nous amener, en se basant sur les indications données par Miréli, dans cette zone où le garçon s'était perdu. Diercy la jugeait dangereuse, elle était surveillée par quantité de robots-gardiens, mais Arald détenait le mot de passe. Restait quand même un problème : les Sagingés. Ils ne venaient jamais du côté de l'usine, où se cachaient les rebelles, mais il n'en serait pas de même dans la région où nous allions nous rendre.

Nous avons des armes, mais Diercy s'inquiétait beaucoup d'une possible rencontre. Si nous étions contraints de tuer un Sagingé, sa disparition amènerait sans doute une fouille des sous-sols.

Un certain nombre de primaires avaient déserté leur service. Les Sagingés le savaient, mais ne s'en étaient pas jusqu'alors suffisamment soucieux pour organiser une chasse aux fugitifs. Mais la disparition de l'un des leurs les inciterait sûrement à une action punitive.

Diercy était soucieux. Au moindre bruit, il nous poussait vers une cachette quelconque. Je le comprenais. Il avait la charge du groupe des rebelles, et s'inquiétait plus de leur sécurité que de la sienne propre. Arald devait le comprendre aussi. Il se pliait sans rechigner aux ordres secs de notre guide. Cette obéissance passive ne s'accordait pourtant guère avec son caractère entier.

J'avais dû beaucoup insister pour être admis dans l'expédition. Diercy aurait préféré n'emmener qu'Arald. À la longue, il avait fini par m'accepter, mais avait catégoriquement refusé Vicen et Miréli. Il trouvait déjà que nous étions trop nombreux.

Au reste, Miréli n'aurait pas été très utile. Son chagrin l'abrutissait. Il avait des allures de somnambule, et était sujet aux crises de larmes. Vicen ne réussissait guère à le consoler. Miréli ne pouvait se faire à l'idée qu'il ne reverrait plus sa mère.

Nous avons attendu minuit pour entreprendre notre expédition. Les Sagingés obéissaient dans leur monde clos à un rythme veille-sommeil analogue à celui de l'extérieur. À cette heure tardive, nous pouvions les espérer endormis.

Nous rencontrâmes des robots-gardiens dès que nous abordâmes la zone dangereuse. Arald les neutralisa avec les chiffres clés. Je me demandais si ce numéro serait toujours utile lorsque les Sagingés auraient appris la disparition de 336.

Notre première découverte fut une salle où des machines complexes fabriquaient le sirop des Sagingés. En ce lieu aboutissaient les crassies récoltées en Argolide. Au bout d'une chaîne d'opérations, les plantes devenaient un liquide vert très poisseux. Son parfum anisé baignait toute la pièce. Il se déversait dans des flacons que des robots empilaient dans des caisses de métal.

Arald prit un flacon, et but quelques gorgées avant de me le tendre.

— Vicen va être content, dit-il en souriant. Il gardera ses cheveux.

Diercy nous regardait, surpris et plutôt soupçonneux. Je réalisai qu'en faisant son récit, Arald n'avait pas parlé de l'action des crassies. Il me reprit le flacon pour le tendre à Diercy.

— L'immortalité, dit-il en riant. Profites-en !

— L'immortalité ? Qu'est-ce que tu dis ?

Arald donna les explications voulues. Les yeux gris foncé de Diercy s'allumèrent. Il brandit soudain le flacon, avec un rire de triomphe.

— Avec ça, je prendrai Horlemonde ! Pour l'immortalité, tous les primaires me suivront !

— Si je trouve ce que je cherche, dit Arald, tu n'auras pas à te fatiguer beaucoup. Horlemonde tombera dans ta main comme un fruit bien mûr !

— Ce que tu cherches ?

— Tu n'as jamais eu de soupçons, à propos de l'immortalité des Sagingés ?

Je reconnus la manière habituelle d'Arald de changer de sujet pour ne pas répondre à une question. Je ne sais si Diercy fut dupe, mais il se laissa entraîner dans la nouvelle voie.

— Oh si ! dit-il. J'avais l'intention de questionner un Sagingé dès que j'en aurais la possibilité. Mais j'avoue

n'avoir pas pensé à ce sirop. J'ai toujours cru qu'il s'agissait d'un remède universel. J'en ai volé quelquefois pour des malades, et ils guérissaient.

— C'est aussi un remède, dit Arald. Partons, veux-tu ? Il vaut mieux tout explorer sans perdre de temps.

Nous rencontrâmes bientôt d'autres robots-gardiens. Une fois de plus, Arald les neutralisa avec le numéro de 336.

— Il faudra que tu nous apprennes à prononcer ces mots, dit Diercy. Ces machines nous ont tourmentés au maximum, et nous avons eu quelques morts.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire, dit Arald, énigmatique.

Je l'aurais questionné si nous n'avions soudain découvert une salle très étrange. Une salle gigantesque, violemment éclairée par d'énormes lumières. Une jungle de plantes poussait dans des récipients de verre remplis de liquide. Des plantes alimentaires, plus ou moins reconnaissables.

— Sagingé Grand X ! dit Diercy d'une voix stupéfaite. Quand je pense aux difficultés que nous avons pour la nourriture ! Mais comment ces plantes peuvent-elles pousser là ? J'ai toujours cru que l'alimentation de Horlemonde venait de l'extérieur.

Arald nous expliqua qu'il s'agissait là de *cultures hydroponiques*. Apparemment, les plantes pouvaient pousser sans terre, en plongeant leurs racines dans un liquide nutritif. Et les grosses lampes remplaçaient le soleil.

Les salles emplies de plantes se succédèrent. Des machines munies de bras articulés y remplaçaient les jardiniers.

J'étais déjà fort étonné, mais ce que je découvris ensuite mit un comble à ma stupeur. Dans les salles suivantes, c'était de la *viande* qui poussait dans des cuves ! De grosses masses de viande ! *Vivante* ! Les explications fournies par Arald ne me furent pas très utiles. Elles devaient dépasser mes capacités de compréhension.

Deux robots-gardiens défendaient l'accès de la salle que nous trouvâmes ensuite. À juste titre. Elle servait d'entrepôt pour des armes à feu. En grande quantité.

Diercy perdit son calme. Il courut d'une caisse à une autre, caressant les fusils, les armes à canon court, celles, plus puissantes, qui se fixent sur un trépied... Ses yeux exprimaient un bonheur extasié.

Il revint vers nous, en essuyant ses mains grasses sur ses cuisses. Je sentis l'effort qu'il faisait sur lui-même pour dominer son excitation.

Il parla d'une voix contenue :

— Je tiens Horlemonde ! Je la tiens !

— Attends un peu, dit Arald en riant. Je vais t'offrir la ville sur un plateau.

— Comment ?

— Tu verras. Quand j'aurai trouvé ce que je cherche. Sommes-nous dans le secteur où Miréli s'était perdu ?

— À proximité, je pense, mais je n'ai pas de certitude. Je n'avais jamais pu explorer cette région, à cause des machines teuses. Il faudra que tu nous apprennes de suite ces mots qui les rendent inoffensives. Je veux prendre les armes.

— Le mot de passe deviendra inutile si je réussis ce que je veux faire.

Diercy questionna, et je l'appuyai. Mais Arald ne voulut rien nous expliquer. Il s'amusait de notre impatience. Diercy contint mal son irritation, et je m'agaçai aussi. Le parti pris de secret d'Arald devenait exaspérant.

Un nouvel univers de machines, silencieuses, celles-là, et inertes.

Au premier regard, je crus voir des meubles de forme étrange, tables ou armoires. Je révisai cette opinion en remarquant qu'ils présentaient des cadrans, claviers, boutons et petites excroissances lumineuses.

— Voilà ce qu'a dû voir Miréli, dit Arald. Nous y sommes !

— Nous sommes où ? demandai-je. Arald, si tu ne nous donnes pas quelques explications, cette fois, je vais me fâcher. Pourquoi tous ces mystères ?

— Parce que je n'aime pas parler avant d'agir. Mais nous sommes au but. Dans le poste de commande de la ville. Le cerveau est là, et c'est lui qui fait tout marcher ici. Et je suis certain d'une chose : les Sagingés sont sûrement incapables de le diriger. Ils vivent sur un héritage du passé. Mais moi, je peux programmer ce cerveau. Ou du moins, je pourrai, dès que j'aurai trouvé le code.

Il ouvrait des tiroirs, fouillait des liasses de papiers, feuilletait des cartes, tout en nous expliquant ce qu'était un cerveau. Je compris à peu près qu'il s'agissait d'une machine prévue pour en diriger d'autres. Ce cerveau commandait tous les robots de Horlemonde. Arald pensait qu'il suivait le même programme depuis des siècles.

— Si je ne peux faire mieux, dit-il, j'arrêterai tout, mais ce sera gênant. Je préférerais ne stopper que certains robots, et en laisser marcher d'autres.

Il finit par trouver ce qu'il cherchait, dans un placard dont la porte se fondait si bien dans la muraille que je n'aurais jamais soupçonné son existence.

Il s'assit sur une machine, croisa les jambes et s'absorba dans l'examen d'une épaisse liasse de feuilles. Je me penchai sur son épaule pour voir les papiers qu'il étudiait. Ils étaient rédigés dans une langue étrangère. Je n'en pouvais lire un seul mot.

Pour faire passer l'attente, je bavardai à mi-voix avec Diercy. Je lui demandai s'il n'avait jamais été tenté de fuir Horlemonde.

— Ce que je veux, dit-il, c'est prendre cette maudite ville, et mettre fin à la domination des Sagingés. Ils n'accordent pas aux primaires plus de droits qu'à des animaux. Je les hais depuis l'enfance.

Arald s'était levé. Il pianotait sur le clavier d'une machine. Elle me parut bien petite pour être ce cerveau qui dirigeait Horlemonde, mais Arald était si absorbé dans sa tâche que je n'osai le questionner.

Il se redressa.

— Voilà, dit-il. Sauf en ce qui concerne la lumière, l'approvisionnement en eau et la production de la nourriture, plus rien ne marche ici. Les Sagingés vont avoir une bien mauvaise surprise. Je suis persuadé qu'ils ne sauront pas reprogrammer le cerveau. Prends les armes, Diercy, et le stock de sirop. Il te suffira d'une petite poignée d'hommes pour t'emparer de la ville.

— Les Sagingés peuvent être armés aussi. Prendre Horlemonde ne sera peut-être pas si aisé.

— Oh si ! Je doute fort que les Sagingés soient très capables de se battre. Ils ont trop longtemps profité de leurs privilèges. Même leur immortalité les handicaperait. Ils seront terrifiés à l'idée de se faire tuer, et être privés de leur sirop les affolera. Simplement en jouant sur cet atout-là, tu obtiendras leur reddition.

— Je te dois beaucoup, Arald, dit Diercy. Dès que nous aurons pris la ville, nous verrons que faire pour que tu puisses récupérer ton véhicule.

— Peu importe, à présent, dit Arald. J'ai trouvé ici un appareil de communication interplanétaire. Il est très ancien, mais il marche. J'ai déjà lancé un appel vers Terra. J'attends la réponse. Ça va prendre du temps, cet appareil est trop vieux pour une transmission rapide, mais je vais pouvoir parler aux miens. Ils viendront me chercher.

— Tu vas les renseigner à propos des crassies ? demandai-je.

— Bien sûr. Ça les fera venir très vite.

Je me renfrognai. L'idée continuait à ne guère me plaire. Ma vieille misanthropie se réveillait. Parmi les humains, les êtres aux cœurs noirs ou mesquins sont le plus grand nombre. Je ne pensais pas que ces Terriens se classeraient dans les exceptions. Verraient-ils en nous autre chose qu'une poignée de sauvages à éliminer ?

Arald se mit à rire.

— Allons ! Jairo ! Ne fais pas cette tête méfiante. Je t'assure que nous ne sommes pas des ogres. Un contact entre nos deux planètes sera bénéfique pour vous, tu peux me croire.

J'essayais. Le regard de Diercy avouait qu'il partageait plutôt mon manque de confiance.

— Je voudrais continuer à étudier ces papiers, dit Arald. Veux-tu surveiller cet appareil pour moi, Jairo ?

— Oui, mais...

— Regarde, c'est très simple. Lorsque le contact sera établi, une lumière rouge va s'allumer ici. À ce moment, tu appuieras sur cette touche bleue. Ne te trompe pas. N'enfonce surtout pas cette touche blanche, tu couperais le contact. Tu te rappelleras ? La touche bleue, et tu m'appelles immédiatement. D'accord ?

— D'accord.

Je m'assis pour surveiller ce bizarre plateau auquel je ne comprenais rien. Mais ce que j'avais à faire était fort simple. Même un petit enfant aurait pu accomplir cette tâche. Guetter la lumière rouge, appuyer sur la touche bleue et appeler Arald. Aucun risque de se tromper.

Arald fouillait dans le placard caché. Il en tirait des liasses de feuilles jaunies, des dossiers poussiéreux et des livres. Il s'attardait parfois à en examiner un.

Diercy s'était assis par terre. Il réfléchissait. Je l'imaginai en train de bâtir des plans de guerre.

Je guettais le cadran où devait s'allumer la lumière rouge.

La voix furieuse explosa soudainement :

— Sacrilège ! Comment oses-tu toucher les Archives sacrées !

Dans un mur auparavant parfaitement lisse, une ouverture bâillait. Un homme de petite taille, à la chair momifiée, s'y encadrait. Il portait une robe faite d'un tissu analogue à celui des vêtements des Sagingés. Son visage sec était vierge de rides, mais il me sembla tout de même très âgé. Un X de grande taille avait été tatoué sur son front.

L'homme tremblait de fureur, et son regard bleu-vert s'exorbitait.

Tout se passa extrêmement vite. Arald avait lâché son livre, et mettait sa main dans sa poche.

Mais c'est dans les doigts de l'homme au front tatoué qu'une arme à canon court apparut comme par magie, surgie d'une large manche. Avant qu'Arald ou Diercy sortent les leurs. Avant que je braque mon fusil.

L'arme tonna.

Arald parut frappé d'un choc qui le projeta en arrière.

L'entraînement suivi au palais fit fonctionner mes réflexes. Je tirai en plongeant pour m'abriter derrière la machine que je surveillais.

Diercy tira aussi, en sautant de côté.

Je ne sais qui, de lui ou de moi, atteignit le Sagingé. L'X tatoué se couvrit de sang.

Je me précipitai vers Arald. Il gisait sur le dos. Un trou bouillonnant de rouge s'ouvrait dans son torse. Un fantôme de sourire remonta les coins de ses lèvres.

— J'ai... perdu... quand même...

Une nappe de sang coula de sa bouche, étouffant un dernier mot.

Je fermai lentement les yeux figés.

J'avais soudainement perdu une part de moi-même, et le chagrin me rendait imbécile. Je n'arrivais plus à penser.

Diercy posa sa main sur mon épaule.

— Cette lumière rouge s'est allumée, Jairo.

La lumière rouge. Oui. Enfoncer la touche bleue, et appeler Arald. Mais Arald n'était plus là. Il n'avait plus besoin que les siens viennent le chercher. Jamais plus il ne rentrerait chez lui. Ma planète le garderait.

— Qu'est-ce qu'on fait, Jairo ? Tu as confiance en ces Terriens ?

— Pas tellement.

— De toute façon, ils ne connaissent pas notre langue, et nous ne parlons pas la leur.

— Ils ont des appareils pour décoder les langages étrangers, rappelle-toi l'histoire d'Arald. Et puis, je connais le nom qu'ils donnent à notre monde : Grey. Si je répétais ce nom plusieurs fois, ils sauraient d'où vient l'appel.

— Ils pourraient nous aider...

— Arald le disait...

Nous nous approchâmes de la machine. La lampe rouge clignotait.

Enfoncer la touche bleue. Répéter le nom de Grey, parler de n'importe quoi, pour qu'ils décodent ma langue. Arald l'avait apprise après avoir capté des conversations.

Un appel, vers un monde incroyablement lointain. Le monde de mes ancêtres. Un monde régi par une science incompréhensible...

— Écoute, Diercy. Ils pourraient nous aider. Peut-être. Ou nous détruire... J'aime mieux compter sur moi que sur les autres. Arald nous a montré la voie. Nous pouvons prendre Horlemonde, en nous emparant de suite des armes et du sirop. Ensuite, nous forcerons les Sagingés à nous enseigner cette ancienne langue terrienne, ils la connaissent. Nous allons cacher tous les papiers qui sont ici. Plus tard, nous les étudierons, et nous apprendrons sûrement beaucoup sur la science. Nous savons où poussent les crassies. Nous aurons l'immortalité. Nous n'avons pas besoin de ces Terriens. Nous offrirons l'immortalité aux primaires, et ils nous suivront tous ! Nous prendrons Horlemonde, et après, nous prendrons l'Empire ! Gagnons nous-mêmes notre liberté, sans attendre que d'autres nous la donnent !

Les yeux de Diercy s'élargissaient. J'y lisais de l'étonnement, et autre chose de moins définissable, peut-être du respect.

— Tu as raison, dit-il. Nous réussissons seuls ! Laissons les Terriens où ils sont !

J'allongeai la main pour enfoncer la touche blanche.

La lumière rouge s'éteignit.

*Le reste appartient à l'histoire de Grey. Jairo y fut appelé Le Libérateur.*



# LES GLADIATEURS

Pour avoir une drôle de bobine, ils avaient une drôle de bobine !

Le moins qu'on puisse en dire !

Et pas besoin d'être prophète pour prévoir qu'Eddie et moi allions au-devant de bien des ennuis.

Nous étions entourés de toutes parts d'une nuée de ces affreux qui nous poussaient et nous tiraillaient pour nous faire avancer plus vite. De temps à autre, Eddie tordait le cou sous le casque de sa combinaison spatiale pour me lancer des coups d'œil affolés. Mais que diable voulait-il que je fasse ? J'avais les mains ramenées derrière le dos, et coincées dans une espèce d'anneau métallique. Je n'aurais pas pu bouger le petit doigt. Par ailleurs, il y avait autour de nous une telle collection de ces pas beaux que toute résistance était impossible.

Plutôt tartes, avec ça, les cocos ! Des corps en forme de tonneaux, une peau grisâtre et spongieuse, deux ébauches de jambes informes. Pas de bras, mais par contre autour de la taille, une succession de tentacules alternativement longs et courts. Pour couronner le tout, une tête grosse comme le poing, ratatinée comme une vieille pomme de terre, aux yeux en tête d'épingle, rouges et méchants, et à la bouche ridiculement petite, ouverte en cul-de-poule.

À moins de nous réduire en bouillie pâteuse et de nous aspirer avec des pailles, il y avait peu de chance pour qu'ils puissent nous utiliser comme nourriture. C'était toujours une consolation...

Par-dessus le marché, ils respiraient allègrement une atmosphère si chargée en gaz carbonique qu'elle nous aurait étendus raides en deux secondes. Et ils ne parlaient pas, ils bourdonnaient ! Un son éminemment désagréable !

Pour le moment, ils me semblaient particulièrement excités, et bourdonnaient à qui mieux mieux. On aurait pu se croire coincé dans un nid de frelons enragés. Sur ce fond sonore qui emplissait ma radio, la voix d'Eddie me parvint, absolument lamentable :

— Qu'est-ce qu'ils vont nous faire, Mike ?

Je n'en savais rien. Et bien que m'efforçant de garder ce moral gonflé cher aux héros des vieux romans de science-fiction, je me sentais plutôt mal à l'aise. Les suites de l'aventure me paraissaient très incertaines, et nos ravisseurs pas particulièrement amicaux.

Les choses avaient pourtant bien commencé, trop bien même ! Nous n'étions pas depuis plus de trois heures sur cette foutue planète qu'Eddie, comme à son habitude, avait déjà mis la main sur un truc formidable.

Eddie et moi, ainsi qu'un troisième individu du nom de Dan – qui n'a jamais mis les pieds sur notre astronef, il prétend que ça lui donne des palpitations –, sommes les brillants fondateurs d'une petite société appelée *Les Curiosités galactiques*. Nous prospectons à longueur d'années les planètes inconnues, afin d'y découvrir les choses curieuses, utiles, ou simplement jolies qui seront susceptibles d'être vendues par la suite sur le marché de l'Union planétaire.

Eddie et moi nous occupons de la prospection, Dan de la partie administrative de l'affaire. (À noter que les palpitations qu'il prétend ressentir ne le gênent nullement lorsqu'il s'agit de prendre l'astronef régulier pour Mars, Vénus ou autre lieu, afin d'y rencontrer les commerçants qui se chargeront d'écouler notre camelote.) Dan reste donc les fesses à l'aise dans son fauteuil, tandis qu'Eddie et moi partons pour l'aventure.

Eddie n'est peut-être pas le coéquipier rêvé, si l'on songe qu'il a la frousse comme d'autres sont sujets à s'enrhumer l'hiver. Pendant toute la durée d'une expédition, il ne cesse de claquer des dents, de geindre et de se lamenter.

Les gens qui font sa connaissance, et découvrent un petit bonhomme gras et mou, aux naïfs yeux bleus dans un visage poupin, et manifestement atteint au dernier degré de trouille chronique, ne cachent généralement pas leur surprise. Comment puis-je accepter d'emmener avec moi pour des expéditions souvent dangereuses, cet inutile morceau de gélatine tremblante ?

Ils ignorent plusieurs choses.

Premièrement, que j'aime bien Eddie, qui cache sous sa graisse l'âme confiante et la gentillesse d'un petit enfant.

Deuxièmement, que je l'ai vu venir à mon secours, et me libérer de l'étreinte visqueuse d'une liane-pieuvre de Zog, alors qu'il tremblait tellement que toute sa combinaison spatiale, depuis son casque en passant par son réservoir à oxygène jusqu'à ses bottes à semelles de plomb, était agitée d'un joli mouvement de castagnettes. On peut toujours compter sur Eddie dans les coups durs, et je n'en dirais pas autant de bien des fiers-à-bras !

Troisièmement, qu'Eddie est capable de découvrir en deux secondes la seule chose intéressante pour nous sur la planète où nous venons de débarquer. C'est un don ! Ça ne se discute même pas ! Là où un autre parcourait la planète de long en large pour finalement repartir bredouille, Eddie met immédiatement la main sur l'Affaire avec un

grand A.

Cette fois-ci, ça s'était passé comme d'habitude.

J'avais posé sans histoire la boule de billard[1] quelques heures plus tôt, au centre d'une assez vaste plaine, et une fois en possession des renseignements indispensables fournis par l'ordinateur, je pus songer au débarquement.

Il me fallut tout d'abord introduire Eddie dans sa combinaison spatiale, ce qui n'alla pas sans difficulté tant il y mettait de mauvaise volonté évidente.

Eddie reste persuadé que faire un tour d'exploration sur une planète inconnue est une forme particulièrement désagréable de suicide, et comme il aime énormément la vie, il n'est pas toujours simple de réussir à l'éjecter hors de l'astronef.

Une bonne demi-heure s'écoula donc avant que je puisse manœuvrer le sas, faire descendre l'échelle mobile, et poussant devant moi un Eddie récalcitrant, réussir enfin à débarquer.

Eddie jeta un coup d'œil alentour, découvrit que le paysage ne lui plaisait pas et le dit. Je ne pouvais lui donner tout à fait tort. Ce morne monde gris baignant dans une triste lumière grise elle aussi ne semblait pas des plus réjouissants. Devant nous la plaine s'étendait droit jusqu'à la ligne d'horizon, parsemée çà et là de blocs de rochers grisâtres et d'aspect tourmenté. Pas trace d'arbres, d'herbe, où de vie quelconque. Ce n'était évidemment pas le coin que j'aurais choisi pour passer mes vacances. Cette triste grisaille déteignit sur mon état d'esprit, et je commençai à me sentir tout mélancolique.

Je me secouai. Plus vite nous aurions fini notre balade, plus vite nous pourrions repartir. J'avais beau avoir l'impression très nette que nous ne pourrions rien trouver d'intéressant sur ce monde désolé, nous ne pouvions guère repartir sans avoir au moins fait une petite exploration. Je connaissais assez l'ami Dan pour avoir à l'avance dans les oreilles ses cris d'Harpagon s'il découvrait que nous avions brûlé du carburant pour rien.

J'entrepris de rassurer Eddie qui donnait nettement l'impression de vouloir regagner l'astronef sans plus attendre.

— Mon vieux, lui dis-je, l'atmosphère de cette planète est tellement bourrée de gaz carbonique que je ne vois guère ce qui pourrait y vivre. Regarde donc ce petit coin, et dis-moi si tu penses que des monstres inconnus peuvent y proliférer ? De toute façon, nous sommes armés, et ce terrain plat comme la main ne me paraît pas propice à une attaque par surprise.

— Hon... Hon..., fit Eddie, je ne sais pas. En tout cas, je n'ai pas confiance. J'ai un drôle de pressentiment. Il va nous arriver quelque chose, tu vas voir, je le sens dans mes os.

Je me mis à rire et le poussai en avant.

— Ça va, ça va, lui dis-je, ne me parle pas de tes os, tu n'en as pas. Tu es tout entier comme une grosse méduse. Allez, avance, il ne va rien nous arriver du tout.

En quoi je me trompais.

Environ deux heures plus tard, nous avons fait quelques kilomètres, et nous étions toujours bredouilles.

J'étais las de patauger jusqu'aux chevilles dans une épaisse poussière grise qui rendait la marche pénible. Le décor alentour n'avait pas changé. Toujours la même plate plaine grise, toujours les mêmes rochers grisâtres, toujours le même ciel gris et bas et la même luminosité diffuse. Eddie, qui me précédait de quelques pas, ne cessait de grogner et de ronchonner. Il trébuchait à chaque instant, récupérait son équilibre par miracle, et gémissait de plus belle.

Je commençais à songer au retour. J'étais maintenant persuadé de l'inutilité de notre voyage, et je pensais qu'il ne serait même pas nécessaire de décoller pour poser l'astronef sur une autre partie de la planète. Ce système d'explorations successives de différents lieux n'est valable que pour un monde plus ou moins vivant. Et la triste planète grise où nous nous trouvions ne rentrait certes pas dans cette catégorie.

J'ouvrais la bouche pour faire part à Eddie de mes réflexions, lorsqu'il broncha une fois de plus, perdit l'équilibre, et réussit un assez bel exemple de plongeon. Ma radio m'apporta incontinent une série de lamentations qui eussent fait honneur à Jérémie.

Tandis que je m'approchais rapidement afin de lui venir en aide, les lamentations se muèrent soudain en un gargouillis étranglé, qui fit place à son tour à un hurlement de triomphe. Une fois de plus, Eddie avait trouvé quelque chose !

Un peu plus tard, nous reprenions tout guillerets le chemin de l'astronef. Eddie avait oublié ses terreurs, et marchait d'un pas allègre tout en fredonnant une petite chanson. Quant à moi, je bâtissais dans un rêve doré des montagnes de bénéfiques. Je voyais déjà les yeux de Dan briller de cupidité, tandis qu'il s'efforcerait de cacher sa joie pour déclarer d'un ton désinvolte : « Oui, oui, pas mal. »

Pas mal, hein ? Seigneur ! Mais ce que nous rapportions allait bouleverser les planètes. Les femmes de la Galaxie se battraient, se déchireraient, s'arracheraient les cheveux pour acheter plus vite ce que nous allions leur offrir.

Apparemment, Eddie, dans sa chute, avait balayé des flots de poussière, découvrant le fond d'une des multiples ravines qui sillonnaient la plaine grise. Là, à même le sol dur, des milliers et des milliers de pierreries scintillaient d'un invraisemblable éclat. Je voulais bien me faire moine si ces bijoux n'allaient pas enterrer tout ce que la Galaxie pouvait offrir dans le genre. Disparus, les lemers de Saturne, anéanties, les pierres de Vénus, pulvérisés, les cristaux de Lune. Désormais, je l'aurais juré, toute élégante galaxienne ne voudrait plus porter que les pierres de la planète grise.

J'étais resté moi-même le souffle coupé devant leur beauté parfaite. De la taille et de la forme d'un œuf de pigeon, elles offraient une incroyable gamme de couleurs, et une luminosité profonde, jaillissant du cœur même de la pierre, leur donnait un éclat de petite lampe.

J'avais tenu au creux de mon gant un petit œuf vert, si lumineux qu'il me semblait tenir dans mes doigts un morceau de soleil tombé au fond des mers.

Malheureusement, l'excès même de notre joie nous fit oublier toute prudence. Je marchais la tête dans les nuages, comptant et calculant, tellement occupé à voir défiler devant mes yeux de longues files de billets de banque que je ne songeais même plus à un petit truc élémentaire. À savoir : jeter de temps à autre un coup d'œil alentour pour veiller sur notre sécurité. Quant à Eddie, que sa peur tient d'ordinaire en éveil, et dont le plus cher désir serait habituellement d'avoir des yeux derrière la tête, il ne regardait rien d'autre qu'un œuf d'un rose précieux qu'il faisait jouer dans ses doigts.

Je savais très exactement à quoi, ou plutôt à qui il pensait. À la blonde barmaid du *Bar des Etoiles*. Il lui faisait depuis des mois une cour sans espoir, et espérait sans aucun doute que l'assaut conjugué de ses charmes et du joyau rose emporterait enfin la reddition de l'adversaire.

Nous atteignions presque la boule de billard lorsque tout arriva à la fois. J'entendis Eddie, qui s'attardait derrière moi, pousser un cri aigu, et ma main qui volait vers mon arme fut violemment saisie et tordue en arrière. L'instant d'après, j'étais submergé sous une marée de corps grisâtres et de tentacules. Non loin de moi, Eddie poussait des cris de cochon égorgé, à demi enfoui dans un grouillement de tonneaux tentaculaires.

Il ne fallut pas trois secondes pour que nous fussions troussés comme des poulets, les bras coincés derrière le dos dans des anneaux de métal. Nos ravisseurs nous poussèrent vigoureusement, et nous primes, bon gré mal gré, le chemin de notre destin.

Je n'étais pas fier. Eddie pleurnichait de trouille, et j'avais beau m'efforcer de ne pas le montrer, j'avais tout aussi peur que lui. Nous étions crevés de fatigue après notre longue exploration, et Eddie n'était plus le seul à trébucher sans cesse. De plus, nos réservoirs à oxygène me donnaient de l'inquiétude. Ils n'étaient pas inépuisables, et d'ici une dizaine d'heures, il nous faudrait renouveler notre provision d'air respirable, ou mourir. De toute façon, j'ignorais les intentions de ces vilains cocos à notre égard, et pour peu que naisse dans leur petite cervelle l'idée de nous dépouiller de nos combinaisons pour voir de plus près à quoi nous pouvions bien ressembler, nous n'aurions plus jamais à nous préoccuper des jours futurs.

Le chemin était long. Il me semblait que je marchais depuis des siècles dans cette immuable plaine grise, et je me sentais à bout. Eddie ne geignait plus, mais sa respiration pénible et sifflante me serrait le cœur. Je savais qu'il n'allait pas tarder à s'effondrer, et je doutais fort que nos tonneaux veuillent bien pousser la grandeur d'âme jusqu'à le porter gentiment s'il ne pouvait plus avancer.

Je fus envahi d'une rage noire contre ma propre stupidité. C'était à moi de veiller sur Eddie, et j'aurais dû faire un peu plus attention à ce qui nous entourait. Ces vilains animaux n'avaient sûrement pas eu de mal à se dissimuler parmi les blocs de rochers, leur teinte grise se fondant admirablement dans le décor. Toutefois, si j'avais été aux aguets comme j'aurais dû l'être, j'aurais pu remarquer aisément un grouillement suspect, et tirer mon arme à temps. Mais non, j'étais bien trop occupé à supputer l'ampleur de ma future fortune. Ma fortune ! Ouais ! Elle me semblait pour le moment bien compromise. À voir la façon dont les tonneaux avaient gesticulé et bourdonné en découvrant nos sacs bourrés de pierreries, nous avions dû commettre en nous en emparant un sacrilège de taille. Sans aucun doute, nous aurions, avant peu, à le payer.

J'étais littéralement sur les genoux, et Eddie, qui n'avait plus la force de se plaindre, se laissait à moitié traîner par les tonneaux, lorsque apparut au loin un gros assemblage de rochers gris. Nos ravisseurs se mirent incontinent à bourdonner avec une ardeur nouvelle, et il me sembla que nous approchions du but. Je ne me trompais pas.

Devant moi se dessinait peu à peu, cerné d'un vague mur d'enceinte, ce qu'avec beaucoup d'imagination on aurait pu appeler un village. Le tout bâti de gros blocs de rocs non équarris, soudés les uns aux autres par Dieu sait quel miracle.

Nous approchions rapidement, poussés à une allure record par nos tonneaux bourdonnants, devenus positivement enragés. Eddie trouva la force de tourner vers moi deux yeux ronds et affolés pour geindre un : « Oh, la

la ! Mike, ça y est ! » qui reflétait admirablement ma pensée. Ça y était en effet. Nous n'allions pas tarder à connaître le sort qui nous était réservé.

D'un trou dans le mur d'enceinte jaillissait un flot ininterrompu de tonneaux de toutes tailles, marée bourdonnante et tentaculaire, follement excitée, et qui menaçait de nous submerger malgré nos gardes. Ceux-ci distribuaient force bourrades, repoussant vaillamment les assauts gluants d'innombrables tentacules. Je me sentais à peu près aussi gai que le Blanc capturé par une tribu d'anthropophages, au moment où il voit au loin poindre la marmite.

Finalement, après une série de bourdonnements suraigus poussés par les tonneaux-gardes, la marée assaillante consentit à refluer quelque peu. Nous passâmes au milieu d'une double haie de curieux, dont les petits yeux rouges brillaient d'un éclat méchant, et franchîmes le mur d'enceinte.

J'examinai le décor. Aucun doute, c'était bien là un village. Nous nous trouvions dans une sorte d'étroite ruelle, bordée de chaque côté de constructions basses, formées de gros rochers maladroitement assemblés. Au sommet de ces huttes bizarres s'ouvrait un trou vaguement circulaire, et chaque trou était garni d'un tonneau, tentacules gesticulants, et bourdonnant à qui mieux mieux.

Apparemment, Eddie et moi constituions une attraction de choix, et nul ne voulait manquer le spectacle. Nous avions bien autant d'admirateurs qu'un souverain en visite dans une capitale étrangère, mais je n'en étais pas plus fier pour autant.

Nous nous perdîmes rapidement dans un dédale de ruelles si semblables les unes aux autres qu'une chatte n'aurait pu y retrouver ses petits. Enfin, après un grand nombre de détours, la troupe s'arrêta devant une construction un peu plus grande que les autres, et avant d'avoir pu me rendre compte de ce qui m'arrivait, je fus tiré, hissé par des tentacules vigoureux vers la ronde ouverture du sommet, et lâché à l'intérieur sans aucun ménagement.

J'atterris plutôt durement, mes mains toujours liées ne m'ayant pas permis d'amortir ma chute, et reçus en travers des reins un Eddie qui clamait son désespoir à tous vents. Ce qui ne me fit pas de bien. Il y eut alors un grand remue-ménage à l'extérieur, et le peu de lumière qui nous éclairait disparut. Les tonneaux venaient de boucher l'entrée de notre prison.

Je me retrouvai dans le noir le plus absolu, à demi écrasé par Eddie qui ne faisait pas le moindre effort pour se dégager et se contentait de hurler aussi fort que possible.

— Cesse de brailler, hurlai-je à mon tour, et tire-toi de là, tu m'écrases.

Eddie se tut. Mes yeux s'habituaient à l'obscurité, et je pus le voir se traîner péniblement un peu plus loin. Je vis également qu'un bloc de roc hérissé d'aspérités fermait totalement l'entrée, mais qu'un atome de jour filtrait cependant par les interstices.

Eddie s'était assis tant bien que mal dans un coin, ne bougeait pas plus qu'une statue, et ne soufflait mot. À peine si j'entendais de temps à autre un petit reniflement misérable. Je me sentis pris de remords.

— Alors mon vieux, dis-je gentiment, comment te sens-tu ? Tu n'as rien de cassé n'est-ce pas ?

— N... non... je ne crois pas, dit-il faiblement. (Puis sa voix mua soudain, et il couina triomphalement :) Je te l'avais bien dit qu'il nous arriverait quelque chose. Je te l'avais bien dit !

Je n'eus pas le courage de le rabrouer. Il l'avait dit, en effet.

Nous passâmes bien deux heures dans cette satanée cahute, remâchant les plus noires pensées. J'avais bien tenté de rassurer Eddie, en débitant tout un flot de paroles mensongères, mais il n'avait rien voulu entendre.

J'envisageai ensuite les possibilités d'évasion, mais dus rapidement renoncer à ce chimérique espoir. Il m'était totalement impossible de dégager mes mains des menottes d'un nouveau genre qui les emprisonnaient. Quant au rocher qui fermait notre prison, je ne pouvais même pas, en me dressant sur la pointe des pieds, l'effleurer du sommet de la tête. Je finis par m'asseoir dans un coin, découragé.

J'étais fatigué au-delà du possible, meurtri et courbatu, et de plus je commençais à crever de soif. Je n'étais pas le seul. Eddie m'avait déjà laissé entendre plusieurs fois que sa langue épaississait tellement dans sa bouche qu'il ne pourrait bientôt plus parler. Ce qui était faux, car il ne cessait d'émettre des hypothèses, toutes plus sinistres les unes que les autres, quant à notre heure dernière.

De toute façon, la soif n'était pas mon principal souci. Il nous était en effet possible de vivre encore un bout de temps sans manger et sans boire, mais pas sans respirer. Et je n'avais pas encore osé prononcer une seule fois le mot oxygène. Qui savait pendant combien de temps les tonneaux avaient l'intention de nous laisser moisir ici ?

Je fus donc plutôt soulagé lorsqu'on vint enfin s'occuper de nous. Le bloc de l'entrée fut retiré à grand fracas, et quatre ou cinq tonneaux, aussi souples et élastiques que des balles de caoutchouc, bondirent à l'intérieur. Deux secondes plus tard nous étions dehors, entraînés à vive allure par une troupe de tonneaux-gardiens.

C'est ainsi que nous nous trouvâmes soudain, au détour d'une ruelle, devant un majestueux personnage. Je n'eus

pas besoin de longues cogitations pour comprendre que nous étions en face de Sa Majesté Tonneau I<sup>er</sup>, roi ou empereur de la planète grise. Il était assis comme un bouddha, ses vilaines jambes croisées sous lui, sur une plate-forme portée à bout de tentacules par une bonne douzaine de tonneaux-sujets. Il nous contemplait de son royal œil rouge, aussi peu amical que possible, et son vilain corps disparaissait littéralement sous des torrents de pierreries de toutes couleurs.

Je compris alors le sacrilège que nous avions osé commettre. Les pierres de la planète grise, dont nous avions rempli deux sacs, étaient sans aucun doute exclusivement réservées à Sa Majesté Tonneau, et destinées à rehausser l'éclat de sa grande beauté.

Je dédiais mon plus gracieux sourire à l'affreux magot, dont l'ignoble petite bouche pincée évoquait pour moi quelque chose de vaguement obscène. Après tout, autant essayer de se mettre bien avec lui. Malheureusement, mes efforts n'eurent pas le plus petit résultat.

Eddie contemplait le bonhomme de deux yeux terrifiés.

— Oh, mon Dieu, Mike, me dit-il, les pierres...

— Eh oui, répondis-je, les pierres...

Et ce fut tout. Sa Majesté Tonneau se mit à bourdonner sur le mode aigu, visiblement furieuse, et je reçus sur-le-champ une pluie de gnons solidement appliqués par les tonneaux-gardes, tandis qu'Eddie chancelait sous la même correction, trop terrorisé pour seulement pousser un soupir. Apparemment, Sa Majesté n'aimait pas le bruit que nous faisons. Je crus plus politique de me taire et gardai sagement la bouche close. Eddie dut en arriver à la même conclusion, car c'est à peine si je l'entendais respirer.

Sa Majesté nous adressa un discours bien senti, accompagné d'une danse des tentacules, qui voulaient sûrement dire quelque chose du plus haut intérêt, mais je n'avais malheureusement pas de traducteur sous la main. Puis, Elle se mit en route, véhiculée par ses loyaux sujets, et nous suivîmes, tristes captifs traînés vers le supplice. Une foule innombrable de tonneaux nous accompagnait, gesticulant et bourdonnant à qui mieux mieux, sans doute ravis à la perspective de réjouissances dont nous ferions bon gré mal gré les frais.

Lorsque nous atteignîmes enfin le but de notre voyage, je sursautai de surprise. Ce que je voyais devant moi, occupant vraisemblablement le centre du village, mais c'était une arène ! Exactement ça ! Une arène avec sa vaste piste grise et poussiéreuse, et ses gradins étagés, faits de gros blocs de rochers bruts.

Sapristi, voilà qui ne me rendait guère optimiste ! Qu'allait-on faire de nous ? Nous offrir en pâture à quelque monstre inconnu pour la plus grande joie des spectateurs ?

Je sentis un petit frisson glacé me couler le long du dos. Je pensai aux premiers chrétiens, qui affrontaient pareille mort en chantant. Tout à fait d'accord, mais en y réfléchissant bien, il y avait tout de même une certaine différence entre eux et moi. Après tout, ces types-là le faisaient pour une cause qui était à leurs yeux rudement valable, tandis que je me voyais mal courant joyeusement au martyre pour la plus grande gloire des « Curiosités galactiques ».

Je jetai un coup d'œil à Eddie qui poussait des : « Ooooooh, Ooooooh » lamentables. Ou je me trompais fort, ou sa vive imagination lui faisait actuellement voir des spectacles plus qu'horribles. Je n'essayai même pas de le reconforter. J'avais moi-même le moral au trente-sixième dessous.

Nous descendîmes, précédés de Son Auguste Majesté, jusqu'au premier rang des gradins. On installa Son Eminence, toujours juchée sur sa plate-forme, sur une large pierre assez plate, sans doute réservée à son seul usage. Les gardes du corps prirent place autour du trône royal, et nos propres gardiens nous firent asseoir non loin de là sur de la rocaille particulièrement hérissée d'aspérités désagréables. J'avais toutefois d'autres sujets de souci que ma peu confortable position.

Les gradins s'emplissaient peu à peu d'un flot continu de tonneaux, qui s'aggloméraient et s'agglutinaient en groupes compacts. J'examinai devant moi la piste grise, et songeai sans gaieté au drame qui allait s'y jouer. Aucun doute, je souffrais d'une crise aiguë de trac. Le trac des acteurs avant le lever du rideau ! Quant à Eddie, qui se recroquevillait à côté de moi, il tremblait de tous ses membres, et le bruit de ses dents qui s'entrechoquaient sans arrêt me vrillait péniblement le crâne.

Lorsque tous les tonneaux furent à peu près en place, Sa Majesté, qui avait gardé jusque-là une immobilité de statue, s'agita un peu et bourdonna sèchement deux ou trois fois. Un garde du corps lui tendit respectueusement une espèce de petite trompette ; Tonneau I<sup>er</sup> l'approcha de sa vilaine bouche et souffla dedans un bon coup. Il en sortit un son perçant, sûrement perceptible à dix kilomètres à la ronde, et qui faillit me briser les tympanes. Les festivités avaient commencé.

Un silence religieux figea l'assemblée. Deux tonneaux de belle taille, jusque-là sagement assis parmi les autres au premier rang des gradins, bondirent par-dessus la petite murette qui les séparait de la piste, et firent en courant le tour de l'arène. C'était si grotesque que j'aurais pu rire si je n'avais été aussi inquiet.

ils s'arrêterent ennn devant Sa Majesté, lui firent une espee de saut en dansant furieusement des tentacules, puis se frottèrent mutuellement le sommet du crâne avec vigueur. Après quoi ils s'écartèrent l'un de l'autre de quelques pas, et s'observèrent méchamment sans bouger.

Ils esquissèrent quelques pas maladroits, se dandinant d'un pied sur l'autre, se fixant de leurs petits yeux rouges qui brillaient d'un éclat féroce. J'avais l'impression d'assister à un combat de coqs, au moment où les deux volatiles face à face se guettent et se préparent à frapper le premier coup. Et c'était exactement ça : un combat ! Un combat de gladiateurs, luttant dans l'arène devant les yeux intéressés de leur empereur. J'en restai bouche bée.

Les deux tonneaux s'observaient toujours. Soudain l'un deux brandit un tentacule court, qui cracha un jet de liquide. Malgré son bond rapide, l'autre ne put éviter totalement d'être atteint par ce qui me sembla être un puissant acide. En effet, le tonneau blessé se tordait maintenant de douleur, et, à l'endroit touché, la chair grise bouillonnait et fumait comme si on l'avait mise à cuire. Le tonneau vainqueur consolida rapidement sa victoire, en inondant littéralement de jets répétés d'acide le blessé, qui n'était plus à même de se défendre. Celui-ci s'immobilisa bientôt, après quelques soubresauts et quelques bourdonnements désespérés. La chair grisâtre continuait à se dissoudre à toute allure, et j'étais passablement écœuré. J'entendis Eddie réprimer difficilement la révolte de son estomac.

La masse à demi liquide du vaincu fut rapidement balayée par une troupe de tonneaux préposés au nettoyage, et le vainqueur s'approcha fièrement de Tonneau I<sup>er</sup>. Celui-ci lui frotta généreusement le crâne d'un auguste tentacule. Haute récompense qui parut faire délirer de joie ce vaillant combattant.

Il y eut ensuite deux ou trois autres combats, qui mirent à rude épreuve mon self-control. Je fus particulièrement horrifié lorsqu'un gladiateur, ayant arraché d'un tentacule crochu les petits yeux rouges de son adversaire, se mit à les sucer gravement de sa petite bouche mauvaise, tandis que l'assistance bourdonnait de joie. Eddie ne cessait de se répéter qu'il est formellement interdit de vomir à l'intérieur d'une combinaison spatiale sous peine de graves ennuis, et avait tant de peine à surmonter les spasmes nauséux de son estomac que ses yeux ruisselaient de larmes.

Sa Majesté avait frictionné environ cinq crânes de vainqueurs lorsque les ennuis commencèrent.

Son Éminence nous examina un moment d'un œil scrutateur et bourdonna un ordre bref. Une poignée de tonneaux-gardiens s'emparèrent d'Eddie et le poussèrent fermement vers l'arène. Mon malheureux compagnon, traîné et basculé par-dessus la murette, hurla : « Mike ! » d'un tel ton que je jaillis hors de mon siège, luttant et me débattant, à demi englouti sous les tonneaux qui s'efforçaient de me retenir.

Je me bagarrais furieusement, soulevé par une rage démentielle, couvrant d'injures toute la race des tonneaux et brailant des mots sans suite. En pure perte ! Je dus bientôt me rasseoir, cloué à mon siège par des tentacules solides, le corps tordu en arrière par la traction qui s'exerçait sur mes poignets joints. Sa Majesté me regardait d'un œil froid, attendant que cesse le tumulte que je provoquais, et qui interrompait impoliment le déroulement de la représentation.

Sur la piste, on débarrassait maintenant Eddie de l'anneau qui retenait ses mains prisonnières. Sa Hautesse avait manifestement le souci de la justice, et entendait donner à mon copain toutes ses chances. J'en aurais pleuré : Eddie, qui aurait pris la fuite devant une souris, en face de ses brutes !

Les tonneaux-gardes évacuèrent le terrain, abandonnant dans l'arène un Eddie solitaire et figé de terreur. Puis un tonneau-gladiateur, de belle taille et l'air en pleine forme, bondit sagement par-dessus la murette et vint se planter en face de mon compagnon.

Comme il s'était tenu jusque-là dans le voisinage immédiat du trône royal, et que l'assistance l'accueillit par des acclamations absolument délirantes, je ne pus douter du sort qui attendait Eddie. On lui avait réservé un adversaire de choix ! Le meilleur de tous les combattants, sans aucun doute.

Soucieux du rituel, ce brave gladiateur commença par allonger un tentacule, dans l'évidente intention d'en frictionner le crâne d'Eddie, et espérant probablement que celui-ci ferait de même. Mais Eddie n'avait pas du tout le désir de suivre les règles, et il recula vivement de trois pas, ce qui parut plonger l'adversaire dans la plus grande perplexité. Il s'immobilisa, visiblement inquiet, et il ne fallut pas moins qu'un encouragement de son Éminence Elle-même pour qu'il se décide à se remettre en marche, avançant en se dandinant vers Eddie.

Celui-ci semblait fasciné comme par un serpent, et ne bougeait pas plus qu'une souche. Le tonneau l'observait de ses petits yeux mauvais, semblant supputer les ressources de ce bizarre adversaire.

Il se décida soudain à attaquer, et son tentacule brandi cracha un furieux jet d'acide qui atteignit Eddie de plein fouet. Mais le résultat escompté n'eut pas lieu. La combinaison spatiale que portait Eddie avait été prévue pour supporter des traitements bien pires, et ce n'était pas le peu d'acide craché par un tonneau qui pouvait lui causer quelque dommage. En fait, on aurait pu plonger Eddie tout entier dans un bain d'acide sulfurique, il en serait ressorti frais comme l'œil.

Les gradins parurent frappés de stupeur, et le tonneau-gladiateur recula légèrement, examinant l'invulnérable Eddie de deux yeux incrédules. Puis, voyant que cet étrange adversaire ne faisait cependant pas mine d'attaquer à son tour, il recula encore et jaillit en avant, frappant d'un coup violent de son tentacule crochu l'endroit où aurait dû

tout, il reprit courage et jamaît en avant, frappant d'un coup violent de son tentacule crochu l'ennemi ou auraiert du être les yeux d'Eddie. À son grand dommage, car le casque transparent qui emboîtait le crâne de mon copain était fait d'une matière ultra-solide.

L'assaillant recula de nouveau, recroquevillant son tentacule d'une manière qui donnait à entendre qu'il avait dû se blesser quelque peu. Je poussai un rugissement de joie, qui couvrit un instant les bourdonnements effarés de l'assistance.

C'est alors que je crus Eddie devenu fou. Il dévissait d'une main calme le tuyau reliant son réservoir d'oxygène à sa combinaison. Je savais que la valve, là où le tuyau communiquait avec le casque, s'obturerait d'elle-même, mais le peu d'oxygène circulant encore dans la combinaison d'Eddie ne lui donnerait pas plus de deux minutes de vie.

Toutefois, il ne devait pas être si fou que cela, car il coinçait d'une main l'extrémité libre du tuyau, empêchant ainsi l'oxygène de son réservoir de se perdre dans l'atmosphère sans profit pour personne. Je commençai à entrevoir quelque chose qui me fit hurler de toute la force de mes poumons :

— C'est ça, Eddie, vas-y mon vieux !

Il y alla. Je n'aurais jamais cru qu'Eddie pouvait se mouvoir aussi vite. Il fut sur son adversaire en un quart de seconde, et, relâchant la pression que ses doigts exerçaient sur le tuyau, lâcha dans les narines du vilain une bonne bouffée d'oxygène.

Le tonneau-gladiateur respira un bon coup, chancela, et s'affala mollement, avec toute la grâce d'une ballerine dansant la mort du cygne. Tout aussi mort que le cygne, du reste. Eddie avait déjà revissé son tuyau, et taquinait du pied la molle masse grisé du vaincu.

Les bourdonnements de l'assistance dépassaient tout ce que j'avais pu entendre jusqu'à ce jour, mais je braillais moi-même tellement fort un hymne à la gloire d'Eddie que cela ne me dérangeait nullement.

Après cela, tout marcha comme sur des roulettes.

Sa Majesté tint à froter Elle-même le crâne d'Eddie. Mes mains furent libérées. La foule bourdonnait avec ardeur ce qui me semblait bien être des félicitations. Je fus couvert de bleus par les bourrades amicales de mes ex-gardiens, devenus mes meilleurs amis, tandis qu'Eddie était plus ou moins porté en triomphe, bondissant et rebondissant sur une mer de tentacules dressés, ce qui ne semblait pas lui faire tellement plaisir.

Je réussis à faire entendre, après de multiples efforts et tant de mouvements de bras qu'il me semblait être transformé en sémaphore, qu'il nous fallait, pour des questions purement alimentaires, regagner notre astronef. Il ne fut pas tellement simple, en effet, de faire comprendre que nous voulions manger, tout en refusant obstinément tout ce qu'on nous apportait comme nourriture. J'y arrivai cependant.

Sa Majesté voulut nous accompagner en personne. Elle semblait en effet manifester à Eddie un amour débordant, et il rata sûrement ce jour-là une très belle carrière de gladiateur personnel de la couronne. Nous partîmes donc en procession, suivis d'une multitude de tonneaux, véhiculés jusqu'à la boule de billard, à tentacules tendus, sur de petites plates-formes exactement semblables à celle de Sa Hautesse.

Nous offrîmes à Tonneau I<sup>er</sup> quelques petits cadeaux dont il fut enchanté, tout particulièrement un miroir qui le mit au comble du ravissement. Il parut particulièrement désolé de voir que nous voulions le quitter, et il fallut promettre, toujours par signes, de revenir bientôt.

Le plus beau fut qu'il nous échangea, avec une joie visible, une bonne trentaine de sacs bourrés de pierreries contre un tas de bimbeloterie sans valeur. Son Eminence avait l'impression de faire une bonne affaire. Et nous donc !

Les adieux furent émouvants. Sa Majesté ne cessait de froter le crâne d'Eddie et lui susurrant de doux bourdonnements. Quant à moi, j'avais les côtes endolories par les affectueuses bourrades du bon peuple.

Le voyage de retour s'effectua sans histoire, n'était que je dus me taper tout le boulot. J'avais en effet comme passager un Eddie si gonflé de sa propre importance qu'il était impossible d'obtenir de lui le plus petit travail !

L'ami Dan dit : « Pas mal, pas mal... » Exactement comme je l'avais prévu. Toutefois, l'éclat de son regard démentait ses paroles.

Quant à la blonde Marina, barmaid du *Bar des Etoiles*, elle tomba dans les bras d'Eddie comme un fruit bien mûr. Car, je vous le demande un peu, comment résister à un type qui revient vers sa belle pour déverser dans ses jolies mains réunies en coupe deux pleines poignées de bijoux, lesquels bijoux vont faire verdier de jalousie vos plus chères petites copines ! Et quand en plus le susdit type se pavane, tout auréolé de la gloire des héros !

Les habitués du bar ne se firent pas faute de regarder Eddie d'un œil torve, mais, que voulez-vous, tout le monde ne peut pas se parer du titre de gladiateur !



# POSTFACE

# Une jungle de diamants

*Par Xavier Dollo*

« Et le lecteur ? demande une petite voix timide. Le lecteur ? Kekseksa ? On s'en fout, de ce con-là ! Qu'il ferme sa gueule ! Comment ? On s'applique à lui décrasser la cervelle, à le hisser vers les Hauteurs Sublimes, à le faire "réfléchir", et il ne serait pas content ? Mais qu'il aille en vitesse se faire cuire une pierre philosophale[2] ! »

Ces propos endiablés, remplis d'humour et d'ironie, sont bien entendu de Julia Verlanger. Pour bien saisir qui était cet écrivain, il apparaît nécessaire de comprendre un minimum qui était Julia Verlanger la femme, le contexte dans lequel elle vivait, notamment celui de la science-fiction de l'époque, c'est-à-dire celle des 1970.

Mai 1968 est passé par là, et un vent nouveau souffle dans bien des domaines, qu'ils soient littéraires ou politiques. D'un point de vue éditorial, de nouvelles collections ont émergé, comme *Ailleurs & Demain*, dirigée par Gérard Klein, tandis que chez *J'ai Lu*, la science-fiction apparaît au catalogue (1971). Bien que la science-fiction continue d'être publiée avec un certain respect de la tradition (c'est-à-dire celle d'avant 1968), une nouvelle vague d'auteurs comme Philippe Curval, Dominique Douay, Jean-Pierre Andrevon, s'impose avec des textes de plus en plus politisés. Un état de fait qui – malgré les qualités de cette science-fiction – a poussé le public à tourner le dos à cette littérature, ou plutôt à l'ignorer par manque d'intérêt.

Julia Verlanger, quant à elle, a réalisé la majeure partie de sa carrière de romancière dans une seule collection, *Fleuve Noir Anticipation*[3], c'est-à-dire, dans les faits, la plus populaire de toutes, celle qui, de toute façon, collait le mieux à son esprit, comme en témoigne indirectement notre auteur[4] : « Actuellement, se croyant investie d'une Mission Sacrée, elle [la SF] nous délivre du Message. Tant de Messages que le pauvre lecteur, ahuri, patauge et s'enlise dans des marécages d'ennui. » Un avis, en partie partagé, bien plus tard par Gérard Klein : « Le revers de la médaille [de la SF des années 1970], c'est que la forme va noyer de plus en plus souvent le fond et que les recherches stylistiques paraîtront parfois servir aux auteurs de substitut à une histoire bien construite[5]. »

Autant dire que, de nombreuses fois, Julia Verlanger dut se sentir bien à l'étroit et peu à sa place dans le corpus général des années 1970. Verlanger modère cependant légèrement son propos : « La SF française a toujours eu cette maladie fâcheusement moutonnaire de suivre le courant des modes. Elle se voulait autrefois littéraire avant tout. Au profit de fioritures de style pas obligatoirement heureuses, elle oubliait l'essentiel : raconter une histoire. Elle l'oublie toujours, hélas. »

Si l'on suit son opinion sur la question, comprendre le corpus verlangien devient dès lors plus aisé. Qu'elle soit passée allègrement de la Fantasy (*Magie sombre*[6], *La Flûte de verre froid*) à la science-fiction, qu'il s'agisse de *space opéra* ou de post-apocalyptique, n'étonnera guère : elle se moquait des modes et n'écrivait que ce qui lui plaisait, tout en ne perdant jamais de vue son axe majeur : raconter une histoire. Une histoire d'hommes, pas une histoire en relation directe avec la société, car l'homme est à l'origine de tous les maux, c'est donc lui qu'il est intéressant de faire évoluer : « Ce n'est pas la société qui est pourrie, mon pauvre, c'est l'homme. Si bien pourri qu'il contamine tout ce qu'il touche. Même et surtout les idées généreuses[7]. »

Parce que si l'on doit chercher dans l'œuvre de Julia Verlanger un seul message, qu'elle distille par petites touches à travers ses dix-sept romans, c'est bien celui-ci : l'homme détruit tout, et il est le seul responsable de ses actes, qu'il assume donc. Ce côté légèrement désabusé que l'on rencontre dans ses textes trouve ici son explication : « Les étoiles, mon bon, je fais semblant d'y croire. C'est permis de rêver, non ? Et ça console un peu. C'est le pourquoi de mes textes. Je bosse dans le distrayant, avec happy end de rigueur, et voilà tout[8]. »

Et voilà tout. Si en Julia Verlanger se niche une vision plutôt sinistre des hommes, elle se permet de rêver. Et de nous faire partager ses rêves avec, en fin de compte, plus d'optimisme et d'humour qu'il n'y paraît.

Au final, pendant ces années, Julia Verlanger s'est octroyé le droit de continuer à rêver quand d'autres ont noyé leur pessimisme dans une science-fiction de proximité, politique et sans doute, parfois, autosatisfaite.

Qu'elle n'ait pas suivi les courants et les modes lui a donc finalement plus servi que desservi. Les romans de Julia Verlanger ont du reste mieux vieilli que la majorité des œuvres de ces années-là. Sans doute sa popularité, à l'époque, est-elle due au fait que sa production personnelle contrastait avec l'ambiance générale de la science-fiction française. Et pas simplement dans un contexte dichotomique Fleuve Noir et les autres, ou roman d'aventures d'un côté et roman de politique-fiction de l'autre. Le contexte des années 1970 vis-à-vis des auteurs du Fleuve Noir est de toute façon particulier : soit les revues existantes comme *Galaxie* et *Fiction* n'en parlent pas, soit la collection se voit systématiquement dénigrée. La faute, peut-être, à certains auteurs en place depuis des décennies tels que Peter Randa, Richard-Bessière ou encore Jimmy Guieu, dont l'image est écornée par leur côté réactionnaire (marqués à droite, voire à l'extrême-droite) quand le milieu de la science-fiction, lui, a plutôt une sensibilité de gauche, et c'est peu de le dire.

Pour une femme comme Julia Verlanger, où trouver sa place, et quelles sont les solutions pour la gagner durablement ? Rien n'est simple. Sans doute s'est-elle dit que, compte tenu de ce qu'elle voulait écrire, à savoir des romans d'aventures populaires, Fleuve Noir Anticipation était l'idéal. Se pose la question de son nom de plume. Sous cette ère un brin machiste, dans une collection écrite et lue en majorité par des hommes, comment faire son trou ? Sans doute lui a-t-on alors fortement conseillé de prendre un pseudonyme masculin, sans quoi les portes du Fleuve Noir lui resteraient fermées. Chose qu'elle s'est empressée de faire, avec un soupçon d'ironie puisqu'elle choisit de s'appeler Gilles Thomas.

Gilles et Thomas, deux prénoms bien masculins accolés l'un à l'autre, sans ambiguïté possible. Tout cela tombe bien : Gilles Thomas écrit des romans avec des hommes. Des vrais qui en ont et ne reculent devant rien. De quoi contenter la gent masculine assidue aux productions du Fleuve Noir ! Du reste, nombre d'entre eux prendront aisément sa production au premier degré sans jamais soupçonner la femme derrière, sans jamais soupçonner non plus le second degré qui point plus qu'à son tour dans les romans de l'auteur. Depuis Wul, Steiner, ou encore Gilles d'Argyre, la collection manquait d'un réel leader. Avec Gilles Thomas [9], elle se découvre un nouveau champion qui, s'il ne véhicule pas fondamentalement d'idées neuves, apporte cependant un style inimitable, dynamise la collection avec un ton d'une telle modernité que les Randa et autres Guieu font aussitôt figure de « dinosaures » : les changements sont en route, une époque nouvelle ne tardera pas à naître au Fleuve Noir Anticipation, et Julia Verlanger en est l'auteur charnière.

Pour gagner sa place, Julia aura donc réalisé un compromis entre traditionnel et moderne. Chose que le public a beaucoup appréciée. Stefan Wul résume parfaitement le ton Verlanger : « Julia écrivait comme on parle, et ses amis savent qu'elle parlait bien. Si bien qu'à la lire aujourd'hui, on a toujours l'impression de l'entendre[10]. »

Ainsi, de par ces spécificités, elle ne pouvait que devenir une figure marquante de la science-fiction française.

# Le héros verlangien : un personnage mal en point

Premier détail frappant : les personnages principaux, à quelques rares exceptions près, se retrouvent toujours, au départ, dans une situation désespérée, comme en témoigne l'incipit de *La Flûte de verre froid* (1976) : « La geôle était inconfortable. La position aussi. Jax était enchaîné au sol par les poignets. »

Verlanger est une exploratrice de l'homme (l'être masculin) : ses personnages partent d'une situation de crise pour mieux se reconstruire. Les quatre romans de science-fiction proposés dans ce deuxième volume de l'intégrale n'échappent pas à cette règle. Dans *Horlemonde*, Jairo souffre mille morts au pilori, dès la première page, pour avoir tenté de voler de la nourriture. Autant dire que dans ce monde brutal et rétrograde où il vit, il est condamné à une mort certaine, tout comme Garral Saltienne dans *Les Hommes marqués*, l'homme dont le front est tatoué d'un A comme Androïde, signe indélébile d'une déchéance de ses « droits d'être humain », juste parce que lui et ses compagnons d'armes ont perdu la guerre. La situation n'est guère plus emballante du côté de Giraud Larcher, forcé de se battre dans une arène pour être en mesure de payer les nouvelles pièces de son vaisseau spatial, et de Gyall Darra, enfermé dans une prison pour meurtre, après avoir eu le réflexe pourtant chevaleresque d'aider une femme manipulatrice...

Les situations sont donc désespérées ou compromises. Et les chances de survie aussi minces qu'un fil de couture usé sur un bouton de chemise. Seulement, nos héros sont aussi, en règle générale, des entêtés qui ne renoncent jamais à leurs idéaux. Et leur caractère, leurs charmes, leur permettent de sortir vivants de ces situations, notamment parce qu'ils sont capables de prendre les bonnes décisions aux bons moments. Giraud Larcher accepte de prendre une femme avec lui en binôme dans l'arène ; Gyall Darra, malgré un faux départ avec elle, décide de suivre Missie Oléone à travers *Les Portes sans Retour* ; Jairo, lui, possède cet état d'esprit indispensable à la survie, nécessaire au baigne d'Argolide avec un compagnon de chaîne tel qu'Arald, auquel il décide d'accorder sa confiance malgré son étrangeté ; tandis que Garral et Carmel, les deux androïdes amis des *Hommes marqués*, se complètent du fait de leur condition d'esclaves, et peuvent ainsi agir en étant sur la même longueur d'ondes.

Les personnages secondaires, notamment ceux qui complètent ces fameux binômes, font partie des rencontres nécessaires, voire vitales. Car, si les héros verlangiens sont tous des hommes d'action, ils ne peuvent réussir leur quête sans l'apport d'autrui. Ainsi se créent des amitiés, des binômes indissociables, comme dans certains romans picaresques, qui frappent les romans de Julia Verlanger d'un sceau original. Souvent, l'auteur porte plus d'attention aux valeurs véhiculées par l'amitié qu'à une histoire d'amour. Hormis Annie et Gérald dans *L'Autoroute sauvage*, Julia Verlanger ne nous raconte pas d'histoires d'amour, mais des histoires d'amitié. D'ailleurs, même *L'Autoroute sauvage* se retrouve finalement contaminé par la relation de binôme inséparable qu'entretiennent Gérald et Thomas. Ils font à peu près tout ensemble, vivre, et mourir (s'il le faut). Il en va de même pour Garral et Carmel dans *Les Hommes marqués*, Arald et Jairo dans *Horlemonde*. D'ailleurs, Jairo, suite au décès d'Arald, explique : « J'avais soudainement perdu une partie de moi-même, et le chagrin me rendait imbécile. »

Le personnage verlangien, malgré les apparences – presque tous les romans sont racontés à la première personne du singulier, tout paraît donc graviter autour d'une figure unique et charismatique –, n'est pas un héros solitaire, pas même Gérald dans *L'Autoroute sauvage*. Ils ont tous, sans exception, besoin de quelqu'un, besoin de soutien, d'amour et d'amitié, faute de quoi ils n'existent pas, et n'ont aucune raison d'exister. Yann Menez, auteur de quelques romans au Fleuve Noir (*Arphadax le Khour*, 1974), nous rapporte ceci de Julia Verlanger : « Julia n'avait pas suffisamment cicatrisé des hommes et de la vie pour avoir des relations suiveuses, elle se contentait d'amis<sup>[11]</sup>. » Menez, comme beaucoup de ceux qui lui ont ultérieurement rendu hommage, démontre à quel point l'amitié était une valeur défendue par Verlanger et il n'est donc guère étonnant de la voir la porter aux nues tout au long de ses romans, jusqu'à la transformer, parfois, en véritable fraternité. Que ce soit Gérald et Thomas, ou Jairo et Arald, Garral et Carmel, nous sommes en présence de frères siamois, unis jusqu'au bout de la route, et totalement imprévisibles, sauf dans leur totale amitié. Le héros verlangien se révèle un personnage type dont le portrait est impeccablement troussé par Gyall dans *Les Portes sans Retour* : « Mais je ne savais pas très bien pourquoi j'y allais (...). C'est idiot de ne pas comprendre ses propres motivations. Pour la curiosité, le jeu, le goût du risque ? (...) Je ne suis pas spécialement

chevaleresque et mon goût du jeu ne va pas jusqu'à celui de la mort. Alors ? Conclusion, j'étais une foutue andouille. » En résumé, il va au charbon, sans toujours savoir pourquoi. Le héros verlangien est viscéral.

Curieux de tout, donc, celui-ci n'est pas un héros passif, et il se révolte : face à l'injustice, face aux faux dieux, face à des règles qui ne peuvent qu'être brisées. En cela, ils se ressemblent tous. À ce propos, il est frappant de constater que tous leurs prénoms commencent soit par le son [j] soit par le son [g] : Gérald, Gellert, Giraud, Jatred, Gyall, Jérôme, Garral, Jalen, Jellal, Jef, Jason, Gerd, Julien, Jax. Un hasard ? Non. De roman en roman, Verlanger nous propose des avatars d'avatars, et d'une certaine façon une longue mise en abyme d'une seule et même personne. Comme pour nous prévenir que Gilles Thomas, son avatar-écrivain masculin, lui, est *le* personnage principal de cette grande histoire qu'elle tient à nous raconter, parce que c'est lui qui les unit tous (ou presque) dans une vaste et belle fraternité. Parce que c'est lui qui les pousse à se révolter et ainsi se faire le porte-voix d'une femme marionnettiste chez qui vibrent des valeurs humaines bien résumées par Sylviane Colas : « Julia était devant nous, naturelle, chaleureuse, franche, bref ! avec toutes les qualités que donne une grande intelligence.<sup>[12]</sup> » Bien que masculins, sans exception, ses personnages principaux sont le reflet de sa propre image. Cette assonance dans les prénoms montre peut-être également une excitation par rapport au « je », très souvent celui de la narration, et que définit très justement André-François Ruaud par l'expression de « Narcisse révolté ». Les héros de Verlanger se définissent par un culte certain de l'ego ; leur caractère extraverti les transforme en briseurs de règles. Et ils ne se sentent pas à l'aise dans les schémas définis par les sociétés où ils évoluent : « il y a moi et les autres », tout comme, pour pousser une comparaison instinctive, il y a la science-fiction de Julia Verlanger et celle des autres (réflexion à replacer dans le contexte de la production SF des années 1970, c'est-à-dire que Verlanger a choisi un chemin différent de celui de la plupart de ses pairs). Résultat, les personnages engrangent un énorme capital sympathie parce qu'ils sont ce que, parfois, nous rêverions d'être : des électrons libres qu'aucun schéma de civilisation ne peut enfermer.

# Récits de la Grande Explosion : diversité, classicisme et influences

Dans un article consacré à Julia Verlanger, André-François Ruaud, créateur du fanzine *Yellow Submarine* en 1983 et fondateur des éditions Les Moutons électriques, nous expliquait que « de nombreux détails, des remarques à glaner ici et là dans ses romans nous indiquent malgré tout qu'elle [Julia Verlanger] a brossé une sorte d'Histoire du Futur, en quelque sorte vue par le petit bout de la lorgnette[13]. »

Ruaud met le doigt sur ce qui semble bien souvent être un des sujets favoris de Julia Verlanger. Elle aime voyager en compagnie de ses personnages sur des planètes étrangères, dans des contextes géographiques sauvages et dangereux, où abondent des créatures toutes plus abominables les unes que les autres, mais où sa soif d'imaginaire peut être éteinte.

Les quatre romans qui nous intéressent peuvent très probablement être rattachés à cette histoire du futur, même si *Les Portes sans Retour*, à mon sens, conviendrait d'être placé dans une case légèrement à part. Mais, visiblement, Verlanger ne possédait ni l'ambition d'un Asimov ni celle d'un Heinlein, à savoir qu'apporter une cohérence globale entre ses divers romans n'avait sans doute qu'une importance fort relative, voire insignifiante. Cependant, cette idée d'histoire du futur aura pu lui apporter une certaine forme de liberté, en raison notamment de son idée de base : l'Empire terrien, à un moment donné, s'est écroulé, pour une raison inconnue de tous. Les planètes colonisées (pendant la Grande Expansion) et abandonnées sont redevenues sauvages, ont régressé jusqu'à oublier l'existence même d'un ancien Empire, sauf dans des légendes, des contes (*D'un lieu lointain nommé Soltrois*) dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les événements de certains romans se situent par conséquent très loin dans l'avenir, d'autres sont plus proches, et l'Empire existe où est en passe d'exister.

Verlanger s'est amusée à placer certaines de ses intrigues sur différentes planètes rétrogrades à divers moments (*Horlemonde*, *D'un lieu lointain nommé Soltrois*, *Les Voies d'Almagiel*, etc.), tout en faisant de temps en temps intervenir ces fameux Terriens oubliés, s'offrant ainsi parfois le luxe d'un *deus ex machina* pas trop improbable et malvenu. Dans *L'Ange aux ailes de lumière*, un ou deux siècles après ce qu'on devine un chaos qui a très longtemps tenu la Fédération terrienne à l'écart, les Terriens recommencent enfin à se répandre dans la Galaxie et, par conséquent, à s'intéresser à leurs anciennes colonies ; dans ce roman, ils possèdent une ambassade sur une planète rétrograde, Malvie, dominée par les religieux du culte de Jacris (néologisme dérivé de Jésus-Christ).

D'autres romans, comme *La Jungle de Pierre*, se déroulent à une époque où les Terriens sont en plein essor dans l'univers. *Les Hommes marqués* est sans doute le récit le plus proche de nous, tandis que *Horlemonde*, mis en rapport avec les trois autres romans présentés ici, apparaît comme le plus éloigné dans le temps.

Intéressons-nous, après ce schéma chronologique sommaire, aux quatre romans de cette deuxième intégrale.

*Les Hommes marqués*, comme son titre le suggère, traite en grande partie d'hommes placés sous le joug d'un esclavage inadmissible, dans un univers scindé en plusieurs factions : les Mondes associés, la Ligue d'Ansée et l'Union des Planètes libres. Les forces de Terra se sont révoltées contre l'opresseur des Mondes associés auxquels elles étaient rattachées, mais ont subi une cinglante défaite. Les soldats rescapés sont marqués d'un A rouge sur le front et le « système nerveux truffé de vadium », une technologie qui permet de garder les esclaves sous contrôle permanent, sans possibilité de rébellion. Nos deux héros, Garral et Carmel, réussiront à s'échapper des griffes de leurs maîtres pour rejoindre un havre appelé « Dernière Chance » où ils découvriront, par hasard, un moyen de faire tomber l'opresseur. Dans ce roman, Julia Verlanger exploite des thématiques chères, qu'elle exploite également dans les autres romans de ces récits de la Grande Explosion : l'esclavagisme, vu de différentes façons, la mutation et notamment les pouvoirs psy[14], et la révolte. L'esclavage est un thème prépondérant, et peu de personnages créés par Verlanger y échappent. Même Gérald, dans le troisième volet de *L'Autoroute sauvage*, *L'Île brûlée*, fait un tour dans les arènes, alors qu'il est devenu l'esclave – indocile, admettons – d'une Dame Bleue télépathe. Jairo, dans *Horlemonde*, se retrouve au bain d'Argolide, en compagnie d'Arald, qu'on soupçonne rapidement être un homme

de l'espace, à récolter les crassies, une plante rare et très prisée, tandis que, même s'il s'agit d'une forme d'esclavage plus ou moins volontaire, Kyra et Giraud, dans *La Jungle de Pierre*, doivent combattre au cœur de l'arène un cresscat, félin plus que dangereux aux dents de sabre et à l'envergure d'un lion. Enfin, Gyll et ses amis se retrouvent piégés dans un zoo galactique, sans oublier que, dans ce roman, l'esclavagisme provient de plus haut puisque nos aventuriers des Portes sans Retour sont manipulés par une entité « divine » à l'origine de tout, et même, visiblement, de la création de notre espèce.

Étonnant que ce roman, encore très actuel dans son rythme et sa construction très modernes. Il nous raconte comment Gyll, un boulingueur, est engagé par une femme d'une riche famille, Missie Oléone, pour franchir les légendaires Portes sans Retour, artefacts dont personne ne connaît l'origine (un peu comme pour les « Portes de Vangk » de Laurent Genefort ou le cycle des « Heechees » de Frederik Pohl), où a disparu son jeune frère, Axin. Une entreprise vouée à une mort certaine, bien entendu, puisque personne n'en est jamais revenu ! D'aucuns pourraient déceler dans cet ouvrage une série de nouvelles, mais il n'en est rien : s'y révèle plutôt une architecture qui ressemble à celle d'un jeu vidéo de plate-forme, où l'on passe de structure en structure – ici de monde en monde –, et où, à chaque fin de niveau – symbolisé dans le roman par l'image du drap de velours –, le joueur rencontre un « boss » ; évidemment, plus le jeu avance, plus celui-ci gagne en puissance et en taille... Avec *Les Portes sans Retour*, c'est exactement l'impression qui ressort, d'autant que la notion de jeu se révèle l'aboutissement de ce récit ébouriffant, et d'une imagination luxuriante. Laissons parler « Dieu » (le boss ultime) à la fin du roman : « L'homme deviendra autre... Peut-être... Un partenaire possible, pour des jeux plus intéressants. »

Un récit légèrement en avance sur son temps si l'on considère que le premier jeu vidéo de plate-forme – même s'il n'a pas inventé la notion de « niveaux » – *Space Panic*, date de 1980 quand le roman, lui, a été édité en 1976. Ici, Julia Verlanger effleure une thématique qui deviendra essentielle en science-fiction : la virtualité. Même si Daniel Galouye et son *Simulacron 3* (1964) sont passés par là avant, il n'en reste pas moins que les personnages des *Portes sans Retour* s'imaginent parfois évoluer dans une simulation à grande échelle, une imposture réaliste – comme celle du personnage principal d'un des plus grands romans de Philip K. Dick, *Le Temps désarticulé* (*Time out of joint*, 1959), dont l'univers n'est qu'un vaste décor bâti à sa mesure. Ce roman est donc ancré dans la modernité, ce qui, en outre, et pour en revenir aux jeux vidéo, est une caractéristique du style verlangerien : elle sait immerger son lecteur dans un jeu (je) d'action, avec le même pouvoir d'addiction que ceux-ci. À la fin de chaque chapitre/niveau, le lecteur/joueur souhaite en connaître/faire plus.

*La Jungle de Pierre*, d'un premier abord, est un contraste parfait du roman cité ci-dessus, et possède tous les atours d'un Verlanger « classique ». Dans la première partie de cet essai, nous avons convenu de l'importance de la notion de binôme, d'amitié. Comme vous avez pu le lire dans la postface de Serge Perraud[15], Verlanger adorait les chats, jusqu'à en faire des personnages importants dans ses récits : c'est le cas des loubres, sortes de chats extraterrestres intelligents, dans *Les Cages de Beltem* (1982), et bien évidemment de Rikki, le chat de Galma, devenu le compagnon inséparable de Giraud, qui se révélera lui aussi intelligent et télépathe de surcroît. Une relation quasi fusionnelle qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle[16] d'un célèbre roman de Robert Heinlein, *Une porte sur l'été* (*The Door Into Summer*, 1956), classique de la science-fiction mondiale que Verlanger a très vraisemblablement lu. À cet égard, *La Jungle de Pierre* dénote un certain classicisme, sans doute parce qu'il est de ces romans dont les influences, assimilées et digérées, sont prégnantes.

Dans cet ordre d'idées, cette odyssée dans des grottes abyssales n'est pas sans rappeler certains romans de Stefan Wul, tel que *Terminus 1*, et, quand on connaît la relation entretenue par les deux auteurs[17], nulle surprise que d'y retrouver quelques accointances frappantes, puisque ce roman de 1959, à l'instar de celui de Verlanger, nous raconte une sorte de chasse au trésor[18] entreprise par des aventuriers boulingueurs « de l'espace ». Avec, en prime, même si le ton des deux auteurs est fermement dissemblable, une poésie du verbe qui illumine le récit de part en part.

Et dans ces deux histoires, le trésor n'est pas au final forcément ce que l'on croyait. D'ailleurs, dans le roman de Verlanger, le trésor pour Giraud, en fin de compte, c'est son amitié avec Rikki, le chat de Galma. Le reste (Kyra, pour parler clairement) peut aller se faire pendre ailleurs ! Parce que le héros de Julia Verlanger, en règle générale, n'est pas quelqu'un qui convoite quoi que ce soit, ce n'est pas un personnage assoiffé de profits et de pouvoir. Par essence, c'est un humaniste.

On retrouve de cette poésie, de cette chaleur presque palpable de la langue, de ces chaleurs « feu de bois dans la cheminée » qui vous tiennent chaud l'hiver, dans *Horlemonde* : « Plus tard, je survolai une étrange forêt. De longues racines pourprées dressaient les arbres au-dessus de l'eau. Elles dessinaient des arches, des ponts, des tunnels ajourés. Dans ces entrelacs noueux, de petits oiseaux plongeurs au plumage orangé logeaient. Ils voltigeaient, passant d'une racine à une autre » Ce roman est le premier que j'ai lu de Gilles Thomas – à l'époque je ne savais pas que Gilles

racine à une autre. // Ce roman est le premier que j'ai lu de Gilles L'Herminier à l'époque je ne savais pas que Gilles était aussi Julia. Je le relis régulièrement et, chaque fois, je suis marqué par cette impression familière d'être de retour chez moi ; le thème du bague, en science-fiction, est pourtant battu et rebattu, y compris à la télévision et au cinéma, c'est dire. Mais quand il est aussi impeccablement réalisé que dans ce roman d'aventures, il faut avouer que le thème est porteur et passionnant. Quand on se demande quel impact a pu avoir ce roman sur les écrivains français de science-fiction, l'on peut se pencher sur la bibliographie de Christian Léourier, et son excellent cycle de « Lanmeur[19] », fort injustement oublié des (ré)éditeurs. Plus précisément sur un titre : *Les Racines de l'oubli*. Là aussi, nous avons affaire à une histoire de planète-bague et le léthé de Léourier (une drogue d'asservissement) peut aisément être comparé aux crassies de Verlanger. Avec, en sus, le même type de révolte qui s'ensuit, et le même style de personnages principaux. Bien que cette idée puisse être réfutée par l'auteur lui-même, *Les Racines de l'oubli* est un très beau récit verlangien, dont l'ambiance similaire à celle de *Horlemonde* est tout autant réussie.

On peut s'amuser à noter que l'influence verlangienne est très loin de s'être appauvrie ces dernières années, puisque les éditions Les Humanoïdes Associés se sont lancées dans un projet d'adaptation en BD des romans de notre auteur, entamé par le premier tome de *Soltrois* (octobre 2006), relativement anecdotique, et le bien plus convaincant premier tome de... *Horlemonde* (août 2008). Bien que cette dernière série, amalgame dangereusement le roman éponyme et *Les Voies d'Almagiel*, mâtinée d'un zeste de *Caste des Méta-Barons* d'Alexandro Jodorowsky, le résultat paraît prometteur. Néanmoins, l'important n'est pas tant dans la qualité des adaptations que dans cette impression que Julia Verlanger est en passe de franchir les portes de notre imaginaire collectif et de s'y installer durablement.



# Une jungle de diamants

On voyage dans l'œuvre de Julia Verlanger comme à travers une jungle de diamants. Même si cette jungle a une lisière, car l'auteur nous a quittés trop vite, sans pouvoir mener à bien tous les projets qu'elle avait en tête, notamment le quatrième et mythique volet de *L'Autoroute sauvage*.

Avant cette présente intégrale, jamais Julia n'avait obtenu les honneurs du grand format, et peut-être ne les a-t-elle jamais souhaités. Mais il suffit de quelques passionnés pour que ces romans – ces diamants – étincellent à nouveau de tous leurs feux.

Et les diamants, comme chacun sait, sont éternels.

## FIN L'INTÉGRALE TOME II

---

[1] Boule de billard : terme d'argot de métier employé par les pilotes pour désigner les astronefs de forme sphérique.

[2] In revue *Weird* n°7 spécial Julia Verlanger, 1986.

[3] Exception faite des *Portes sans Retour* et de *La Flûte de verre froid*, parus aux éditions du Masque. Les années 1970 sont d'ailleurs très souvent considérées comme une des meilleures périodes de la collection Anticipation, car plus ouvertes et moins réactionnaires que les années des décennies précédentes.

[4] In revue *Weird* n°7, op. cit.

[5] *L'Hexagone halluciné, La Grande Anthologie de la science-fiction francophone, Le Livre de Poche, 1988.*

[6] Si le terme n'existait pas encore, il s'agit bien d'un des tout premiers vrais romans français de Fantasy urbaine.

[7] Lettre à Michel Jeury datée du 2 mai 1977, in *Weird* n°7, op. cit.

[8] Cf. note 4.

[9] N'oublions pas P.-J. Héroult, qui redora également le blason du FNA avec d'excellents romans d'aventures et qui apparut à peu près au même moment que Gilles Thomas dans la collection.

[10] In *Weird* n°7, op. cit.

[11] In *Weird* n°7, op. cit.

[12] In *Weird* n°7, op. cit.

[13] In *Yellow Submarine* n°102, juin 1993.

[14] On retrouvera cet intérêt pour le thème dans son roman *Les Ratés* (1977), une histoire à mi-chemin entre *Les Plus qu'humains (More than Human)*, 1953) de Théodore Sturgeon et *À la poursuite des Slans (Slan)*, 1951) d'Alfred E. Van Vogt.

[15] Cf. *La Terre sauvage*, éditions Bragelonne, 2008.

[16] Entre Daniel Boone Davis et Petronius le chat. Dans le cas de Verlanger, un indice supplémentaire permet d'affirmer qu'elle a bel et bien lu et apprécié *Une porte sur l'été* : le nom du chat de Galma, Rikki. Dans le roman de Heinlein, Davis surnomme très souvent sa nièce Rikki-Tikki-Tavi, en référence à une nouvelle éponyme du *Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling, très appréciée par Julia Verlanger. Le double clin d'œil apparaît dès lors évident.

[17] Le Stefan Wul poète a écrit un bel *Hommage à Julia Verlanger* in *Stefan Wul, œuvres complètes*, tome I, éd. Lefrancq, 1996.

[18] Un cimetière de fusées chez Wul, les rarissimes clares chez Verlanger.

[19] Lire par exemple *Les Masques du réel* (1991), J'ai Lu SF n°2976, ou *L'Homme qui tua l'hiver* (1986), J'ai Lu SF n°1946.